



# Les écoles françaises de linguistique anglaise (1967-1992)

Nicolas Ballier

## ► To cite this version:

Nicolas Ballier. Les écoles françaises de linguistique anglaise (1967-1992) . Linguistique. Université de Paris X- Nanterre, 1997. Français. NNT : . tel-01277490

**HAL Id: tel-01277490**

**<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/tel-01277490>**

Submitted on 22 Feb 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE PARIS X – NANTERRE

**LES ÉCOLES FRANÇAISES  
DE LINGUISTIQUE ANGLAISE (1967-1992)**

**Thèse pour le Doctorat**

(Arrêté du 23 novembre 1988)

Présentée par

Nicolas BALLIER

le 10 janvier 1997

Sous la direction de

**M. le Professeur Jean-Jacques LECERCLE**

jury :

Laurent Danon-Boileau (Paris 3) pré-rapporteur

Gérard Deléchelle (Tours) pré-rapporteur

Jean-Jacques Lecercle (Paris 10) directeur

Anne Trévisse (Paris 10) présidente



## Résumé

Aux frontières de l'épistémologie (qu'est-ce qu'une école, une théorie, un paradigme?), de l'histoire de la linguistique (1967-1992) et de la philosophie (approche posant la question du concept, de la catégorie et des rapports langage/métalangage). Ce travail interroge les pratiques, l'objet (le "fait" de langue, la langue anglaise) et surtout les moyens (les concepts énonciatifs, en particulier l'opération, l'opérateur) utilisés par de nombreux linguistes français pour décrire la grammaire anglaise et, au-delà, le linguistique. L'importance du champ couvert justifie l'hétérogénéité du corpus (ouvrages théoriques, articles, manuels linguistiques, grammaires) et l'attention portée aux concepts. Cette étude s'articule en cinq grands chapitres. Le premier met en place les outils: l'épistémologie, les concepts utilisés par la suite. Le deuxième chapitre trace la généalogie du paradigme énonciatif ainsi formulé : "recherche d'invariants dans le linéaire modélisés sous forme d'opérations à partir des traces laissées dans l'énoncé", étudiant la circulation des principaux concepts énonciatifs. Le troisième chapitre expose la théorie en vigueur dans chaque école, en éclairant la cohérence du dispositif à partir de la question du schème opératif, négociation théorique du rapport entre énoncé et opérations. Le quatrième chapitre est une analyse de type lexicologique des concepts (en particulier "énonciation" et "opération") et porte essentiellement sur les suffixes de nominalisation, et sur leurs rapports à la forme verbale dont ils sont dérivés. Le dernier chapitre met en perspective le paradigme énonciativiste, en interrogeant le concept de trace d'opération, pris entre "marqueur" et "opérateur". Ceci replace ces écoles linguistiques de l'énonciation dans les problématiques de la linguistique générale contemporaine, notamment pour ce qui est de l'analyse de la catégorie.

CULIOLI, ANTOINE  
ADAMCZEWSKI, HENRI  
GUILLAUME, GUSTAVE  
JOLY, ANDRÉ  
BENVENISTE, ÉMILE

ÉNONCIATION, THÉORIES DE  
ÉPISTÉMOLOGIE  
MODÈLE MÉTAOPERATIONNEL  
PSYCHOMÉCANIQUE DU LANGAGE  
THÉORIE DES OPÉRATIONS ÉNONCIATIVES

## Summary

This study aims at defining the specificity and unity of theoretical approaches dedicated to the linguistic study of English developed in France in the last thirty years. It encompasses psychomechanics, as elaborated by Gustave Guillaume and André Joly, Antoine Culioli's enunciative model and Henri Adamczewski's metaoperational model. Those utterer-centered approaches rely on the concept of operation, which is the main concept analysed here. Those models belong to the same paradigm defined as the search for invariants modelised in terms of operation. After an epistemological introduction and a historical perspective, each theoretical model is presented, with a special emphasis on their central concepts. Afterwards, lexicology somehow accounts for the ambiguity of "operation" and "énonciation", which offers an introduction to the questionable concept of "énonciation" as opposed to its possible translations into English (*utterance*). The last part deals with the traces allegedly left by the enunciative operations in the uttering process. They have different morphological statuses and fall into several types of more or less materialistic representation. Those different conceptions can account for the conflict between "operators" and "markers", two names given to those traces.

**UNIVERSITÉ DE PARIS X – NANTERRE**

**LES ÉCOLES FRANÇAISES  
DE LINGUISTIQUE ANGLAISE (1967-1992)**

**Thèse pour le Doctorat**

(Arrêté du 23 novembre 1988)

Présentée par

Nicolas BALLIER

Sous la direction de

**M. le Professeur Jean-Jacques LECERCLE**

1996-1997

## REMERCIEMENTS

Je tiens, tout d'abord, à remercier le Professeur Jean-Jacques LECERCLE pour le soutien et la confiance qu'il m'a témoignés tout au long de ce travail.

Je remercie Jean ALBRESPIT, Luc BENOIT A LA GUILLAUME, Florence et Guy CABARET, Stéphane GRESSET, Pierre JALENQUES, Geneviève NORE et Fabienne TOUPIN pour les discussions que nous avons eues et pour leurs encouragements.

Enfin, je tiens à remercier pour leur patience tous ceux qui, de près ou de loin, ont subi les conséquences de ce travail.

## NOTES SUR LE CODE TYPOGRAPHIQUE

Pour ne pas alourdir encore le texte, nous avons choisi de ne pas adopter une notation systématique pour distinguer l'usage, la mention ou l'autonymie (à l'inverse de ce qu'a pu faire, par exemple, Josette REY-DEBOVE dans *Le métalangage*<sup>1</sup>). La raison en est simple: nos auteurs n'ont pas les mêmes conventions. Pour homogénéiser le tout, nous aurions été contraint d'établir autant de règles de réécriture de chaque code qu'il y a de codes différents pour distinguer l'usage et la mention (italique, guillemets simples, doubles, à la française, caractère gras et autres) ce qui aurait compliqué les conventions et considérablement alourdi le texte, d'autant que nous utilisons nous-même des passages qui citent, commentent ou se distancient d'autres textes...

La raison n'est pas seulement "esthétique"; notre refus d'une hypothétique méta-typographie est cohérente avec la thèse défendue ici de l'absence de métalangage.

En revanche, nous avons suivi J. REY-DEBOVE dans le respect scrupuleux de la typographie des citations. De fait, nous montrerons les difficultés de certaines conventions adoptées par nos auteurs. Les notations et symboles à l'intérieur de nos citations sont ceux des textes cités (dans la référence indiquée; certains articles ayant été remaniés d'une réédition à une autre, avec parfois des caractères et des polices différentes, ainsi le  $\mathcal{F}_0$  est-il devenu  $\mathfrak{F}_0$ .)

Pour des commodités de lecture, nous n'avons pas distingué typographiquement entre des usages techniques et des usages triviaux (comme pour "rupture"). Notre index fait, par conséquent, l'amalgame et donne toutes les occurrences d'un terme, y compris en dehors de ses emplois techniques. Nous sommes conscient de la gêne que cela peut occasionner.

---

<sup>1</sup> Le Robert, coll. l'ordre des mots, 1978.

## INTRODUCTION

Si la «grammaire anglaise» est enseignée à l'Université depuis longtemps, la linguistique anglaise, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, a un peu moins d'un demi-siècle. Si la littérature a longtemps dominé l'enseignement de l'anglais, la linguistique a fini par émerger comme discipline autonome, au point de faire son apparition au concours de l'Agrégation, au même titre que l'option littérature<sup>1</sup>. Ce couronnement institutionnel marque indéniablement une reconnaissance par l'Institution de l'existence de programmes de recherches, d'abord entamés par des littéraires. A une génération de littéraires ou de médiévistes autodidactes en linguistique a succédé une génération formée dès la première année d'université à la linguistique. A l'heure où certaines figures marquantes quittent ou s'apprêtent à quitter le devant de la scène, c'est à une partie de ce développement de la linguistique (essentiellement dans les études d'anglais), à ses figures les plus marquantes, mais surtout aux concepts et aux théories qu'elles ont développés que nous consacrons notre travail. Figures marquantes, figures de proue, ils sont les chefs de file d' "écoles" théoriques. Tel est le terme que nous avons retenu, il faut nous en expliquer, comme de l'ensemble de notre libellé.

---

<sup>1</sup> Nous faisons d'abord allusion à l'introduction de l'option C, mais la dernière réforme en date et certaines des réactions qu'elle a suscitées confortent cette analyse (cf. *Bulletin de la Société des anglicistes de l'enseignement supérieur*, n°39, juin 1996, pp. 16-18).

## **1. Explicitation du libellé**

### **1.1. "Les écoles"**

La première difficulté réside dans la manière retenue pour désigner l'ensemble des théories, et des théoriciens envisagés. Autrement dit, quel modèle descriptif retenir, sans trop présager, de fait, de la nature de l'objet étudié?<sup>1</sup> Il fallait se déterminer pour un terme, afin aussi de se passer de métaphores approximatives pour rendre compte de ce qu'en première analyse, on peut appeler des "foyers de préoccupations de type énonciatif". L'écueil nous a paru triple: risquer de porter un jugement de valeur, risquer de présumer de l'unité des travaux et, à l'inverse, risquer de ne pas rendre compte de la diversité. C'est cette triple exigence qui nous a guidé dans le choix de "école", au détriment d'autres termes en circulation, et notamment de "théorie".

#### **1.1.1. Courants ou équipes?**

Parler de "clan" ou de "chapelle" était, à tout le moins, désobligeant: nous partirons du principe qu'il y a plus de querelles d'idées que de querelles de personnes. Le terme d'"équipe", s'il est institutionnellement encouragé, pour ne pas dire actuellement favorisé, n'est peut-être pas historiquement fondé. Il semble supposer le travail d'une collectivité, alors que précisément, chaque école, chaque théorie, s'est d'abord développée sous l'impulsion d'une personne, avant d'être déployée dans des directions

---

<sup>1</sup> Cette question, sous des visages différents, n'aura cessé de nous tarauder. Nous ne sommes pas sûr, même au terme administratif de notre travail, de pouvoir jamais trancher.

parfois divergentes de celles prévues et suivies par l'initiateur. C'est pour rendre compte de cet agencement d'énonciations, qui est à la fois collectif et singulier, que nous avons rejeté le terme d'"équipe". "Courant" rendait compte des recherches collectives (mais pas nécessairement unanimes) dans une direction commune, mais semblait préjuger de l'unité, et partant de la validité, des travaux. Plus encore, "courant" présupposait une unité (comme un parti...) qui fédérerait ces sous-ensembles. Il n'en était apparemment rien, sauf à parler d'emblée de linguistique énonciative, ce qui n'était pas, en toute rigueur, suffisant<sup>1</sup>. Confrontées à un problème similaire, C. LOPEZ ALONSO et A. SERE DE OLMOS, les auteurs de *Où en est la linguistique? Entretiens avec des linguistes*, publié en 1992 posent la question ainsi:

Peut-on parler de courants en linguistique à l'heure actuelle ?

Bien que ce terme soit toujours utilisé en linguistique, surtout dans l'enseignement de cette discipline, il est très contesté par les linguistes invités à ce Séminaire. En effet, ils refusent tous de se situer dans des courants, terme qui est plutôt équivalent pour eux à "école", "chapelle" ou même "secte", et ils préfèrent parler de "programmes" scientifiques. Parler de courants implique, dans une certaine mesure, de faire passer la théorie avant le problème, le terme "programme" semble plus objectif. Il y a chez tous une revendication de la

---

<sup>1</sup> Nous montrerons que la linguistique énonciative "écrase" les problèmes qui sont inhérents à une linguistique de l'énonciation. Cela aurait de plus impliqué:

1. Que la linguistique énonciative ne s'est développée que dans l'analyse de l'anglais, ce qui est faux.
2. Que la linguistique énonciative ne s'est intéressée qu'à la "grammaire", ce qui l'est encore plus.
3. Qu'une analyse de l'énoncé s'appuyant sur l'*énonciation* va de soi. Or il nous semble maintenant qu'une linguistique énonciative n'a pas le même coût théorique qu'une linguistique de l'énonciation.

liberté de penser qui n'est pas compatible avec l'orthodoxie d'une "école". C'est pourquoi nous avons respecté cette prise de position et nous présentons quatre axes de recherche qui permettent une pluralité des points de vue : l'énonciation, l'argumentation, l'analyse du discours et des textes et l'analyse contrastive.<sup>1</sup>

Nous sommes sensible à la difficulté de la dénomination, et au réseau de connotations désagréables qui semble se dégager: un embrigadement de la pensée ("secte"), incompatible avec la liberté du chercheur et une "ligne" trop rigide. Nous relevons l'attachement des théoriciens à cette question, ce qui justifie les précautions que nous prenons ici. Que ce soit au sein d'un parti ou ailleurs, l'image de courant semblait assez conflictuelle, et mettait surtout en lumière les divergences. Nous rejetons nous aussi le terme de courant, également parce qu'il nous semble mettre l'accent sur les divisions. Nous montrerons que, pour partie, l'analyse des écoles françaises de linguistique anglaise traverse ce découpage au profit d'une analyse plus dynamique de l'activité langagière. Reste la question du "programme".

#### 1.1.2. Un programme de recherche

Nous étions gêné à l'idée de définir un chercheur ou un ensemble de chercheurs... par leur programme de recherche, mais nous relevons surtout que "programmes" permet de raisonner en termes d'objectifs et non plus d'acteurs, ce qui fait l'économie des questions de personnes et permet de se dégager du problème de l'hétérodoxie. Nous reviendrons sur la question de l'orthodoxie plus tard, mais nous retenons l'idée. Se posait alors la question de l'unité du ou des programmes et la constatation empirique de différences

---

<sup>1</sup> LOPEZ ALONSO, C., & SERE DE OLMOS, A., 1992, *Où en est la linguistique? Entretiens avec des linguistes*, Didier, collection linguistique n°23, p.9. Désormais LOPEZ ALONSO &



dans l'emploi et le choix des concepts de travaux se réclamant de l'énonciation. Nous avons défini ce qui nous paraît être un programme de recherche énonciativiste<sup>1</sup>. Nous ne sommes pas sûr de pouvoir ainsi faire justice à ces différences parfois subtiles entre les auteurs. Nous avons voulu distinguer entre le programme (ce que nous avons appelé le paradigme énonciativiste), les objets (les thèmes des articles et ouvrages) et les acteurs (les théoriciens<sup>2</sup>). "Programme énonciatif" ne suffit pas à faire la part entre les différentes "opérations" en vigueur. Dans un autre domaine (le programme "génératif"), Jean-Claude MILNER prend bien soin, dans son *Introduction à une science du langage*, de distinguer entre les objets et les acteurs:

[...] par le mot génératif, nous entendrons un programme de recherches spécifiées, caractérisé par un ensemble d'hypothèses, de concepts, de conclusions; pour désigner le mouvement sociologique auquel ce programme a donné naissance, nous emploierons le nom purement descriptif d'école de Cambridge.<sup>3</sup>

### 1.1.3. École de X

Sans doute faut-il laisser à J.-C. MILNER la responsabilité de son affirmation du caractère purement descriptif du terme d' "école", toujours est-il que la dénomination est bien pratique, à défaut d'être exacte. Elle renvoie de manière précise à la structure sociologique qui préside à la recherche, si

---

SERE DE OLMOS 1992.

<sup>1</sup> Le terme n'est pas dans le dictionnaire, sans pour autant qu'il s'agisse ici d'un hapax. Nous ne sommes pas convaincu de son caractère gratuit. Bien qu'il ne soit pas très heureux, nous le conservons en ce que "énonciatif" se rapporte à l'énoncé et "énonciativiste" se rapporte à l'énonciation ou, plutôt, à l'énonciatif. Il nous semble que ces recherches ne portent pas tant sur l'énoncé que sur l'énonciation, d'où l'intérêt de la distinction.

<sup>2</sup> Que nous appelons ici "nos auteurs", par souci de simplicité et non par familiarité.

<sup>3</sup> MILNER, J.-Cl., 1989, *Introduction à une science du langage*, Seuil, collection Des Travaux, p. 13. Désormais MILNER 1989.

l'on prend "école" comme le lieu symbolique de l'université. C'est donc le terme d' "école" que nous avons retenu, suivant en cela le modèle de "l'école de Francfort", ou de "l'école d'Oxford".

Nous ne pouvions reprendre terme à terme la lexie "école de Paris", puisque ce terme renvoie déjà à nombre d'écoles de linguistique (comme, par exemple, les travaux autour d'A.J. GREIMAS en sémiotique<sup>1</sup>), d'où notre choix "d'école française", qui manifestait en outre un choix méta-théorique supplémentaire: la métalangue, le français, avait des incidences théoriques. Outre ses connotations scolaires, ce terme reste critiquable. Il nous faut admettre qu'il est parfois abusif: que l'on songe aux récriminations des prétendus membre de l'École de Genève ou des tenants de l'École de Constance. Si "école" peut paraître inexact, il a le mérite de rappeler le lieu de ces pratiques. Comme le souligne MILNER, c'est dans l'Université que se pratique la linguistique.

En effet, il y voit le lieu naturel du développement de la discipline. C'est d'autant plus vrai pour certains de nos auteurs qu'une partie de leurs travaux revêt la forme de manuels de grammaire, et que la langue est également envisagée du point de vue de l'apprentissage (d'où bon nombre de remarques sur ce qu'il est souhaitable de transmettre; voir par exemple cette profession de foi d'Henri ADAMCZEWSKI: "En écrivant cette thèse, nous n'avons cessé de penser aux collègues qui enseignent l'anglais et à leurs millions d'élèves et l'espoir que nous pourrions peut-être alléger leur tâche ne nous a jamais quitté."<sup>2</sup>).

---

<sup>1</sup> C'est, par exemple, le nom retenu dans l'*Histoire de la Sémiotique* d'A. HENAUULT, P.U.F., 1992.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI, H., [1976] 1978, *Be + ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Champion, p. 711.

"Ecole" postule à nos yeux une forme d'homogénéité théorique, ce qui nous dispense d'avoir à trancher l'épineuse question de l'hétérodoxie en dépit des relations conflictuelles entre maître et disciple(s). Notre approche est empirique et nous pouvons nous prévaloir d'une réalité sociologique attestée (des U.F.R. de rattachement, des revues, des thèses soutenues avec tel ou tel directeur). Notre postulat d'homogénéité nous permet d'éviter l'analyse par le menu de la question de la divergence théorique au sein d'une même école<sup>1</sup>.

En résumé, nous dirons de ce terme d' "école" qu'il est *opératoire*<sup>2</sup>, au sens où, même s'il n'est pas pleinement satisfaisant pour l'esprit, il reste utilisable pour décrire le phénomène que l'on se propose d'analyser sans trahir par son imprécision ni son objet ni le propos que l'on se donne<sup>3</sup>. Il a, de plus, le triple mérite de renvoyer au lieu de la pratique (l'université), d'insister sur le fonctionnement institutionnel (maître et disciple) ainsi que sur une personnalisation initiale du débat. Parler d'école nous permet, à la fois, de postuler une certaine homogénéité et, en même temps, de fonder des dissidences possibles sans pour autant les traiter et de faire l'économie d'une analyse détaillée des divergences et des émancipations éventuelles<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous ne mentionnons ces divergences que de manière marginale et lorsque les auteurs explicitent les lieux de leur divergence. Nous sommes sur ce point conforté par la bibliographie du modèle métaopératoire, telle que la donne Fabienne TOUPIN dans sa thèse qui analyse la théorie métaopératoire. Elle donne les ouvrages parus dans ce cadre théorique et sans distinguer selon des interprétations du modèle. Cf. TOUPIN, F., 1994, *Principes, outils et méthodes de la théorie métaopératoire*, Thèse de Doctorat nouveau régime, Paris 3, pp. 496-512. Désormais TOUPIN 1994. En dépit de divergences dont nous ne ferons pas mystère quant à la question de la théorie et de ses procédures de validation, nous voudrions dire ici l'intérêt que nous y avons trouvé.

<sup>2</sup> Nous précisons p. 356 ce que nous mettons sous ce vocable.

<sup>3</sup> C'est le terme utilisé ponctuellement par TOUPIN 1994 et par Marc WILMET ou par Daniel ROULLAND à propos de Gustave GUILLAUME (voir notre quatrième chapitre).

<sup>4</sup> De ce point de vue, notre représentation du concept d'école entretient quelques affinités avec le modèle culiolien de la notion (voir p. 262): nous nous intéressons au centre attracteur en négligeant tous les effets de frontière. C'est notre manière de traiter l'orthodoxie.

Nous postulons que ces écoles sont constituées autour d'une théorie, qui est ce que nous analysons principalement.

#### 1.1.4. École vs théorie

C'est bien de théorie qu'il sera question ici. Mais "théorie française" semblait réducteur, pour ne pas dire oxymoronique: une théorie digne de ce nom prétend à un minimum d'universalité et ne saurait être confinée aux six coins de l'hexagone. Peut-être pour éviter le procès d'intention, les éditions Hachette ont fini par adopter "les théories de la grammaire anglaise en France" comme titre de leur recueil d'études recueil dirigé par Pierre COTTE<sup>1</sup> faisant le point sur le sujet. Ce terme n'aurait pu nous convenir, en raison de l'attachement aux questions de nationalité que nous allons préciser. Il nous faut signaler d'entrée les différences qui séparent notre perspective de cet ouvrage, qui nous démarquent de son entreprise et, en quelque sorte, justifient la continuation du présent travail.

1. Il s'agit d'une présentation des différentes théories, indépendamment de leur objet (la langue anglaise) et, surtout, indépendamment de leurs relations entre elles.

2. Le lieu géographique ("en France"<sup>2</sup>) ne préjuge pas de l'unité méthodologique ou épistémologique des travaux présentés, d'où une présentation aussi complète que possible dans les dimensions imparties, mais éclatée.

---

<sup>1</sup> COTTE, P., (éd) et alii, 1993, *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur. Désormais COTTE *et al.* 1993.

<sup>2</sup> En réalité, le titre (sans doute proposé par l'éditeur), est partiellement démenti par le contenu, qui expose également les travaux, entre autres, de POULSMA (Hollande), QUIRK (Angleterre) et CHOMSKY (États-Unis).

3. Chaque théorie est présentée par un ou deux auteurs différents. Les points de vue ne sont jamais confrontés, pas plus que les difficultés terminologiques. La question heuristique n'est pas toujours abordée et n'est, en aucun cas, confrontée aux positions des autres théories. Force est de reconnaître que la "vision globale des études de grammaire et de linguistique anglaises en France" annoncée dans l'avant-propos est malheureusement présentée de manière assez peu synthétique.

4. Le rapport entre la métalangue de description et la langue anglaise n'est pratiquement pas abordé. Une différence aurait dû être établie entre les travaux rédigés en français et ceux écrits en anglais.

5. L'ouvrage insiste plutôt sur la diversité que sur l'unité (si unité il doit y avoir). L'ensemble des travaux n'est pas mis en perspective par ce qui serait une problématique commune. Dans la présentation initiale, l'anglais comme objet d'étude linguistique de SWEET à BOLINGER nous paraît, pour ce qui est des concepts mis en œuvre (et indépendamment de la question de la valeur des travaux présentés), une filiation moins pertinente que les travaux en linguistique française, à partir de BENVENISTE par exemple, pour éclairer les travaux de bien des théories présentées dans cet ouvrage<sup>1</sup>. Il apparaît donc que ce panorama des théories procède de manière séparée, et offre peu de comparaisons possibles entre les différents exposés. Nous allons manifester qu'une unité peut se faire jour si l'on considère les écoles *françaises* de linguistique anglaise. De plus, ce choix nous permet de maintenir une unité théorique (un paradigme énonciativiste) tout en

---

<sup>1</sup> Ceci, naturellement, ne saurait invalider l'intérêt de ces travaux ni le rôle qu'ils peuvent jouer.

reconnaissant des subdivisions (des modèles) sans avoir à examiner la validité du statut théorique d'un modèle.

### **1.2. "Écoles françaises"**

Il faut d'abord expliquer pourquoi nous avons préféré "françaises" à "énonciatives". Certes, c'est bien de théories énonciatives qu'il va s'agir ici. Mais, premièrement, nous ne voulions pas préjuger de la stabilité du terme "énonciatif"<sup>1</sup> (et de son emploi) et, deuxièmement, il nous semblait que la théorie énonciative entretenait des rapports très particuliers avec la tradition linguistique française, voire avec la langue française. Voilà pourquoi il nous fallait affirmer le caractère spécifique, national (il ne saurait être question ici de caractère nationaliste: la linguistique digne de ce nom semble avoir fait le deuil de toute fierté nationaliste), et pourtant pluriel de ces démarches théoriques. Voilà pourquoi également les travaux menés, même en France, dans la perspective chomskyenne seront écartés de notre étude. Nous ajouterons de plus que:

1. Chomsky n'est pas français et il écrit majoritairement en anglais.

2. Un chomskien s'intéresse à la Grammaire universelle (désormais GU), pas à la grammaire anglaise en tant que telle, ni aux problèmes qu'elle nous cause à nous, francophones. Ne se pose pas, du moins pas centralement, la question du rapport spécifique d'une langue à une autre. La métalangue de la GU est d'abord l'anglais.

---

<sup>1</sup> Et des termes associés, "énonciateur" et surtout "énonciation".

3. Il y a quelque insulte, ou du moins quelque contresens, à inclure le projet générativiste au titre des théories de la grammaire anglaise. La GU n'est précisément pas une théorie de la grammaire anglaise, mais de la grammaire, telle qu'elle se trouve dans toutes les langues, modifiée par des paramètres définissables a priori.

4. Plus fondamentalement, la démarche est même opposée. Si les écoles françaises de linguistique anglaise débouchent sur des théories de la linguistique applicables à d'autres langues, la langue anglaise y joue le rôle de corpus initial, à partir duquel on peut effectuer le saut interprétatif de l'abduction<sup>1</sup> qui permettra l'extension des concepts à d'autres langues. C'est par exemple ainsi que procède Henri ADAMCZEWSKI avec le concept de saturation: "Par ailleurs, j'aimerais montrer que l'outil ainsi forgé [le concept de Saturation] s'applique à d'autres langues que l'anglais (il s'agira du français et du polonais)."<sup>2</sup> Sur ce point, la démarche générative est comparable, quoique ces linguistes travaillent également sur d'autres langues (notamment le japonais et l'italien qui présentent des particularités

---

<sup>1</sup> Au sens de PEIRCE, que formule très bien J.-P. DESCLÉS:

"Abduction (ou "Hypothesis") est pris au sens de C. S. PEIRCE (*Collected Papers*, § 619-646) et non d'ARISTOTE: soient H et C des propositions qui expriment respectivement une hypothèse et un constat exprimé par l'implication logique suivante: 'H => C', le raisonnement par abduction consiste à constater la vérité de C et à en déduire la plausibilité de l'hypothèse H: C est ainsi considéré comme un indice pour H. Le raisonnement abductif fonctionne mieux lorsque d'une part, on a une loi plus complexe comme; 'H => [C<sub>1</sub> et C<sub>2</sub> et ... et C<sub>n</sub>]' qui prédit le constat de faits à partir de l'hypothèse H, et d'autre part, on vérifie le faisceau d'indices C<sub>1</sub> et C<sub>2</sub> et C<sub>n</sub> faits constatés), l'hypothèse H voit alors renforcer sa plausibilité. Il suffit que l'un des indices C<sub>1</sub> soit faux pour entraîner le rejet de l'hypothèse H." (DESCLÉS, J.-P., 1989, "Catégories grammaticales et opérations énonciatives", in *Histoire Épistémologie Langage*, 11, 1, p. 49).

Cette définition du type de raisonnement pratiqué majoritairement dans la linguistique nous permet de montrer la différence entre la procédure de validation et le domaine de pertinence. La linguistique peut se doter de procédures de validation, se donner les moyens de vérifier si les hypothèses avancées sont cohérentes avec les données disponibles. (Peut-être même peut-on faire valoir le falsifiable cher à Karl POPPER).

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI, H., [1977] 1980, "Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale", in *Actes du XVII<sup>e</sup> congrès de la S.A.E.S. Linguistique, Civilisation, Littérature*, (Tours 1977), Didier, 1980, p. 6.

intéressantes dans ce cadre théorique, par exemple pour la théorie du paramètre zéro). La différence est qu'alors, l'anglais peut servir de procédure de validation, de vérification d'une hypothèse émise à partir d'une autre langue. D'après Vivian COOK, la grammaire générative semble même plutôt travailler à partir de plusieurs langues à la fois, ne formulant des hypothèses que si elles sont vérifiées dans au moins deux langues à la fois.<sup>1</sup> Cette partie liée à la déduction, à la prévisibilité n'est pas aussi systématique dans le cadre théorique énonciativiste<sup>2</sup>. On voit ainsi que le statut épistémologique, et même heuristique, de la langue anglaise n'est pas rigoureusement comparable pour nos écoles françaises de linguistique anglaise et pour l'école de Cambridge. Dans un cas, elle est uniquement point de départ et, dans l'autre, elle est éventuellement point de départ et point d'arrivée de l'analyse; mais surtout la GU cherche à prédire *a priori* des propriétés d'une langue à partir des paramètres dégagés. La seconde différence que nous ferions entre la GU et nos écoles concerne le statut du français. Nous tenons que le français a des caractéristiques (que n'a pas l'anglais) qui ont peut-être déterminé certaines analyses. Nous justifierons le caractère "français" de ces théories de deux manières: d'abord en montrant comment, historiquement, le programme de recherche s'inspire de concepts développés dans la tradition linguistique francophone, puis en montrant, par le biais de la lexicologie, que le choix du français a des conséquences importantes pour la théorie.

---

<sup>1</sup> COOK, V. J., 1988, *Chomsky's Universal Grammar*, Oxford: Basil Blackwell.

<sup>2</sup> C'est-à-dire relatif aux théories de l'énonciation et non "énonciatif" (= relatif à l'énonciation). Sur construction / constructiviste plutôt que constructionnisme / constructif; nous préférons ici la précision à l'élégance — d'autant que, semble-t-il, "énonciatif" puisse également servir à "relatif à l'énoncé".



### 1.3. "Linguistique anglaise"

#### 1.3.1. Linguistique anglaise et linguistique générale

Par ce qualificatif, il ne faudra pas comprendre que l'anglais soit l'objet d'étude exclusif de nos auteurs. Bien au contraire, puisque ceux-ci travaillent sur plusieurs langues. Pour certains, c'est une procédure de validation de la pertinence du propos. C'est au moins une garantie que nos écoles se donnent. Il s'agit de considérer que la méthodologie et les résultats mis en œuvre pour l'anglais valent également pour d'autres langues. En ce sens, la linguistique anglaise que nous étudions est une linguistique "générale". Elle a pour objet le langage, son "fonctionnement" ou, pour être plus précis, le "fonctionnement" de certaines opérations que certains opérateurs permettent de mettre en évidence (même méthodologie qu'en chimie où un réactif met en évidence un produit, un élément chimique, même si celui-ci est au départ inodore et incolore, c'est-à-dire pas directement perceptible).

C'est ainsi qu'Antoine CULIOLI travaille principalement sur le français, ce qui ne l'empêche pas d'analyser du coréen, du japonais, du russe ou du corse (soit de faire des analyses sur d'autres langues, y compris des langues appartenant à des groupes différents). André JOLY, quant à lui, ne néglige pas le français, le béarnais (et l'italien). Henri ADAMCZEWSKI travaille volontairement, et quasi-systématiquement, sur plusieurs langues: le russe, le polonais, et également (comme dans ADAMCZEWSKI 1991), l'allemand, l'arabe, le chinois, l'espagnol, l'hébreu, le hongrois et l'italien, qui servent tour à tour de procédure de vérification, de preuve<sup>1</sup>. La relative

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1991, *Le français déchiffré, clé du langage et des langues*, A. Colin. Nous reviendrons sur cet aspect du modèle dans le chapitre suivant.

diversité des langues étudiées prouve que l'objectif n'est pas tant la rédaction d'une grammaire de l'anglais que l'élaboration d'une théorie linguistique. Ceci est d'autant plus vrai que tous n'ont pas rédigé de grammaire de l'anglais.

### 1.3.2. Linguistique anglaise et linguistique de l'anglais

De fait, il nous semble que nos auteurs partagent la même idée sur ce point de la description d'une langue. Les outils de description ne doivent pas être *ad hoc*, et le meilleur moyen de s'en assurer est de vérifier que les instruments forgés peuvent servir à décrire d'autres langues, à commencer par le français. En ce sens, la "linguistique anglaise" n'est pas une linguistique de l'anglais, où la description du système de la langue anglaise l'emporte sur toute autre considération. Précisément, il nous semble que la description du système de l'anglais, en tant qu'il est système, sous-tend que la description de la langue soit, c'est un truisme, *systématique*, de sorte que ce système doive être mis à l'épreuve par d'autres langues pour prouver qu'il est système et non-coïncidence ou occasion (*ad hoc*). Pour nos auteurs, il semble qu'une linguistique de l'anglais ne prend son sens que si elle est pleinement linguistique, suffisamment abstraite pour être valable quelle que soit la langue. Son "applicabilité" à d'autres langues est une condition de possibilité de son discours... En somme, nous nous intéressons surtout au terme de "linguistique anglaise" en ce qu'il s'agit de recherches linguistiques ayant d'abord été menées dans le cadre de départements d'anglais, ce qui permet d'inclure les travaux de l'école métaopérationnelle.

### 1.3.3. Linguistique anglaise vs grammaire anglaise

Notre analyse comparée de ces écoles de linguistique anglaise porte sur le statut linguistique, c'est-à-dire (on le verra) théorique, plus que sur la grammaire anglaise. Cela suppose que l'on dédramatise le rapport à la langue et, surtout, que l'on ne privilégie pas une théorie plutôt qu'une autre (ce qui, à notre avis, disqualifie une étude comparée de marqueurs). Nous revenons plus en détail sur ces points dans notre premier chapitre, nous exposons ici notre argument principal. Comparer les théories à l'aune de la langue anglaise et de l'analyse, de la description qu'une théorie peut en donner supposerait que l'on soit soi-même en possession d'une connaissance supérieure de l'anglais<sup>1</sup>, que l'on soit certain que sa propre description est encore meilleure, qu'elle fonctionne comme étalon. Or nous tenons qu'il n'y a pas d'analyse de la langue qui ne se fasse sans la médiation d'une théorie. De sorte que l'analyse des mérites comparés nous paraît structurellement faussée. Dire qu'Untel a tout compris (ou pas tout, d'ailleurs...) présuppose que l'on ait soi-même la connaissance de tout pour ensuite constater que rien ne manquait à l'appel dans les résultats de l'autre. Poussons le raisonnement un peu plus loin: si l'on dispose d'une théorie, d'une méthodologie, d'une connaissance de la langue telle que l'on puisse mesurer d'autres théories, à quoi servent alors ces théories? On le voit, il ne saurait y avoir d'évaluation objective, hors-théorie et, par conséquent, c'est toujours un cadre théorique qui en juge un autre — et l'on voit mal le juge se déjuger. De fait, dans les études de ce type qu'il nous a été donné de lire, la conclusion semble être invariablement: "X lave plus

---

<sup>1</sup> Il ne saurait être question de compétence absolue d'un locuteur natif. Les trois modèles insistent sur ce point; la compétence native n'est pas une condition suffisante de la pertinence des discours sur la langue.

blanc", où X est le nom du modèle théorique dans lequel l'auteur travaille (nous développons notre argumentation dans le chapitre suivant). C'est pourquoi notre travail ne se situe pas vraiment au niveau de la description de l'anglais. En revanche, nous reviendrons sur ces effets du fonctionnement du français dans la description de l'anglais, nous demandant si les mêmes effets de sens sont possibles. Nous proposerons ainsi une clé, hors toute sociologie de la diffusion des connaissances, du relatif insuccès de ces théories de l'énonciation dans le monde anglophone.

#### 1.3.4. Linguistique anglaise vs linguistique anglophone

Cette question du fossé linguistique entre le français et l'anglais est peut-être à la base de bien des différences entre grammaires de l'anglais françaises et anglaises. L'objet de notre recherche est bien le travail en linguistique réalisé en France et dont le corpus est la grammaire anglaise (d'où le raccourci en "linguistique anglaise"). Par un effet de structure que nous tenterons de mettre en évidence, la linguistique semble se réduire, pour l'étude de l'anglais, à la grammaire plus qu'aux différentes disciplines de la linguistique. On le verra, ce recentrage sur la grammaire (au détriment de la lexicologie ou de la phonologie, par exemple) est constitutif de nos auteurs. Il en va ainsi pour chaque domaine de recherche. On ne se constitue qu'en excluant (puis en rassemblant); les écoles françaises de linguistique anglaise n'échappent pas à la règle. Cette démarche vaut en réalité pour l'ensemble de la linguistique, y compris pour ses domaines, comme le souligne Jean CERVONI à propos des modalités: "Les exclusions qu'il [le linguiste] peut être amené à proposer, s'il veut en restreindre le champ [des modalités], auront donc toujours un caractère en grande partie

méthodologique, même s'il tente de les justifier par des considérations théoriques"<sup>1</sup>.

Comme on le voit, notre conception de la "linguistique anglaise" n'implique pas de références particulières aux chercheurs du monde anglophone travaillant dans le même domaine. Nous n'en parlerons qu'à titre de comparaison, et uniquement en référence à la période récente. Nous aurons alors recours à une hypallage, permettant l'opposition entre linguistique anglophone et linguistique francophone (cette approximation ayant le mérite de souligner l'écart entre les deux langues, qui est aussi écart / écran entre la langue et son objet). Nos analyses en ce domaine porteront surtout sur l'acception de concepts tels que "*operator*" et "*utterance*" et sur leur confrontation avec les concepts homologues français.

Ce primat des concepts a eu deux conséquences importantes sur notre corpus. Nous n'avons pas considéré la langue anglaise comme domaine circonscrivant notre corpus. Autrement dit, nous nous sommes aussi intéressé à des articles portant sur le français dans le cadre d'une des théories que nous analysons, indépendamment de l'anglais, ce en quoi notre travail se rapproche de la linguistique générale. Mais, en retour, nous voudrions, premièrement, évaluer les différences des effets de sens entre français et anglais et, deuxièmement, tenter d'en déduire le statut de la langue anglaise dans les écoles françaises de linguistique anglaise. L'analyse d'articles nécessitera parfois une mise en perspective un peu plus longue que dans les citations traditionnelles, ainsi que des citations elles-mêmes un peu plus longues, afin de ne pas amputer le raisonnement.

---

<sup>1</sup> CERVONI, J., 1987, *L'énonciation*, P.U.F., linguistique nouvelle, p. 72, n. 3. Désormais CERVONI 1987.

#### 1.4. "(1967-1992)"

La période étudiée couvre le dernier quart de siècle au moment de l'inscription de notre travail... 1967 marque l'arrivée de CULIOLI sur le marché de la linguistique anglaise (du moins dans la bibliographie autorisée que donnait Catherine FUCHS dans un article sur la théorie culiolienne<sup>1</sup>). 1992 se clôt avec la parution de la première tentative de panorama, *Les théories de la grammaire anglaise en France*, déjà citée. La réduction mathématique au quart de siècle apparaît certes scandaleuse, mais elle illustre peut-être une certaine tendance des écoles françaises de linguistique anglaise à la mathématisation à outrance. Nous y reviendrons. Naturellement, nous ne saurions faire abstraction des travaux publiés depuis (entre 1992 et 1996), d'autant que certains se rapprochaient de notre problématique. Pour autant, nous ne pouvons prétendre davantage à l'exhaustivité dans la présentation de ces travaux. A cet arbitraire initial correspond un arbitraire de clôture. La date retenue ne signifie nullement que la recherche s'est interrompue. Bien au contraire; elle en est un terme administratif et contingent, d'où des références bibliographiques postérieures à 1992.

Si l'on tient avec N. RUWET que l'achèvement d'un corpus est toujours accidentel, peut-être peut-on admettre le caractère artificiel de son commencement. Nous nous justifions en soulignant que les bornes retenues atteignent leur objectif: la représentativité du corpus, ou du moins sa pertinence par rapport à l'objet d'étude que l'on se donne. En effet,

---

<sup>1</sup> FUCHS, C., 1984, "Les sujets dans la théorie d'A. Culioli", in *DRLAV* 30, "La ronde des sujets", Paris VII. D'autres bibliographies font apparaître des articles antérieurs.

l'intervalle retenu permet de percevoir le passage de l'époque "pré-linguistique" (en termes de publications, de jeux institutionnels) à l'époque "linguistique", de faste, si ce n'est de prééminence des linguistes. Du point de vue historique, et en comparaison avec la recherche conduite dans d'autres pays, on pourrait dire que la période étudiée marque le passage d'un règne à un autre, de la grammaire générative à la grammaire cognitive. Nous ferons allusion aux rapports qu'entretiennent les écoles françaises de linguistique anglaise avec l'une et l'autre. Si la définition en compréhension de notre objet a pu sembler contestable, elle évite les écueils de l'impossible définition en extension que nous allons pourtant tenter de formuler.

## **2. Objet**

Ayant tenté de définir notre objet en compréhension, décrivons-le plus simplement en extension. Cette thèse porte sur la manière dont les chercheurs français en linguistique énonciative ont élaboré des théories linguistiques, en partie pour tenter de rendre compte de la grammaire anglaise. Il s'agit essentiellement des travaux gravitant autour d'Henri ADAMCZEWSKI, d'Antoine CULIOLI, et d'André JOLY, et, plus marginalement, de ceux de Jean-Rémi LAPAIRE et de Wilfrid ROTGÉ. Leurs articles et ouvrages constituent notre corpus d'analyse principal<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La liste est en un sens trop longue et pourtant trop courte, ce qui explique l'intérêt d'une approche privilégiant les concepts. Nous nous sommes principalement intéressé aux articles théoriques. Notre point de vue n'est pas non plus didactique. Même si nos auteurs se mêlent de la transmission à un moment ou à un autre, c'est la plupart du temps en tant que théoriciens qu'ils se positionnent et bien des écrits ne sauraient être mis entre toutes les mains.

## 2.1. Les hors-courants

Refusant de trancher en termes de courant ou d'hétérodoxie, nous ne prétendons pas rendre compte de tous les travaux des anglicistes français travaillant avec des concepts énonciatifs. Nous n'avons retenu que trois courants, ou plutôt trois écoles, ce qui demande à être justifié. Nous nous abriterons derrière une approche empirique<sup>1</sup>: il existe des "écoles" au sein de ce qui peut être considéré comme un paradigme commun. Nous n'ignorons pas qu'il puisse y avoir des divergences ou des dissensions, des oppositions et des "courants" (avec les connotations précédemment soulignées). Aborder sereinement une analyse en courants supposerait que l'on ait à sa disposition une représentation absolument limpide de ce qu'est précisément une théorie linguistique, et à quel moment on a affaire à une autre théorie. Nous avouons que ce n'est pas le cas. Nous n'avons pas véritablement résolu la question de HOBBS: à partir de quel moment un bateau dont on remplace les éléments un à un devient-il un autre bateau? Rapportée aux théories, et aux concepts (voire à leurs acceptions différentes), nous n'avons pas de réponse satisfaisante, et donc, nous nous sentons bien en peine d'indiquer avec précision où commencerait un courant et où finirait un autre.

Hypocritement, nous pourrions arguer que certains se situent ou sont situés parmi les linguistes que Pierre COTTE appelle les "hors-courants",

---

<sup>1</sup> Là encore, le poids institutionnel joue, par exemple en termes de thèses dirigées, et donc de possibilités de propagation de la théorie. Au 1<sup>er</sup> décembre 1995, les thèses effectivement soutenues entre 1975 et 1995 étaient, sous la direction d'A. CULIOLI, d'A. JOLY et d'H. ADAMCZEWSKI, respectivement, de 178, 24, et 37. (source: CD-Thèses). Nous donnons ces chiffres pour ce qu'ils sont: dépassés, mais révélateurs. Nous ferons également allusion aux travaux de LAPAIRE et ROTGÉ, pas au titre de devenir ou d'essai de synthèse des écoles françaises de linguistique anglaise, mais comme corpus de problématisation de l'opération et de la trace.



mais cela ne fait pas l'économie d'une réflexion sur ce qui fonde l'existence (hors sociologie) d'un courant. C'est là que le bât blesse. Nous n'avons pas de définition stricte de ce qui sert de frontière à une théorie (et partant, à un courant). Nous sommes un peu contraint de nous en tenir aux déclarations des auteurs. Si analyser une théorie qui se présente comme une révolution scientifique et comme l'alpha et l'oméga de la linguistique n'est pas insurmontable, il nous paraît plus délicat de juger ce qui est orthodoxe ou hétérodoxe, surtout si le référentiel est le courant et pas la théorie. On risque de devoir traiter la question sous un angle sociologique. D'où notre repli stratégique sur la notion d'école, plus tangible, institutionnellement reconnue (centre de recherches, unités administratives, nombre de thèses dirigées).

Plus subtilement, cela supposerait qu'on puisse faire le départ entre ce qui relève d'une théorie et ce qui en est divergent. Une comparaison rapide avec la sociolinguistique éclairera notre position. Pour nous, la difficulté nous semble comparable à celle qui consisterait à décider de ce qu'est une langue, une norme et du statut des idiolectes. En sociolinguistique, le statut du dialecte par rapport à la langue dominante est politiquement (déter)miné, il en va de même, selon nous, pour le courant théorique et pour toutes les sécessions, qu'il s'agisse de courants, d'hétérodoxie ou d'argots et autres verlans. De la même manière que bien des sociolinguistes se refusent à des jugements normatifs, nous nous refuserons à dire qui est orthodoxe et qui est hétérodoxe au sein d'une école.

## **2.2. Le paradigme énonciativiste**

Par abus de langage, et sous réserve d'inventaire, nous parlerons des écoles, des modèles, et par métonymie des auteurs. L'approximation peut paraître contestable, mais le bénéfice du "paradigme" et de "l'école" est à ce prix. Nous montrerons que si théorie et modèle ne sont pas strictement interchangeables, demeure une relation de partie à tout. Nous considérons donc, au sein d'une unité postulée (le paradigme énonciativiste), différentes écoles ou théories (théories des opérations énonciatives<sup>1</sup>, psychomécanique du langage et théorie métaopérationnelle ou théorie des phases) ou, si l'on préfère, au sein de la théorie de l'énonciation, les modèles psychomécaniques, et le modèle métaopérationnel. Il s'agit donc d'une étude comparée de trois modèles différents, mais dans un même cadre énonciativiste (c'est-à-dire préoccupé par la recherche d'invariants dans la langue et leurs usages en contexte par un énonciateur). Nous définissons ainsi le paradigme énonciativiste: "recherche d'invariants dans le langage modélisés en termes d'opérations laissant des traces dans l'énoncé". Ce cadre répond en partie à la question: «en quoi y a-t-il des théories de l'énonciation faisant intervenir des "opérations"?»

## **2.3. Problématique**

Définissant d'entrée un paradigme énonciativiste, nous ne résolvons pas pour autant tous les problèmes. En particulier, par ordre de préoccupation plus que de traitement, nous voudrions apporter une réponse aux questions suivantes: Qu'est-ce qu'une opération? Comment peut-on

---

<sup>1</sup> Désormais TOE.

penser ce concept et s'agit-il du même concept dans les trois écoles? Pourquoi parle-t-on de marqueur et d'opérateur et y a-t-il une différence entre ces deux désignations? Pourquoi y a-t-il peu de travaux de syntaxe dans les écoles françaises de linguistique anglaise? Quels sont les dispositifs théoriques à l'œuvre dans chaque théorie et comment s'articulent les principaux concepts?

Voilà quelques unes des questions auxquelles nous avons tenté d'apporter des réponses. Un tel sujet ne pouvait s'aborder que de manière plurielle. Nous ferons jouer les différents protagonistes, d'abord de façon diachronique, puis synchronique, lexicologique, et enfin comparative. Nos différents chapitres correspondent également aux différents éléments du paradigme énonciativiste que nous avons posé ici un peu rapidement.

Ce travail s'articule donc en cinq grandes parties. La première met en place les outils: "l'épistémologie", les "méta"-concepts que nous utiliserons par la suite. La deuxième partie trace la généalogie du paradigme énonciatif ainsi formulé "recherche d'invariants dans le langage modélisés sous forme d'opérations à partir des traces laissées dans l'énoncé" à partir de la circulation des principaux concepts énonciatifs. La troisième partie expose la théorie en vigueur dans chaque école et éclaire la cohérence du dispositif à partir de la question du schème opératif, négociation théorique du rapport entre énoncé et opérations. La quatrième partie est une analyse de type lexicologique des concepts, qui porte essentiellement sur les suffixes de nominalisation et sur leurs rapports à la forme verbale dont ils sont dérivés. Elle constitue, selon nous, la meilleure approche des concepts d'"énonciation" et d'"opération". La dernière partie tente de mettre en

perspective le paradigme énonciativiste, en interrogeant les concepts de "traces" et d' "invariant". Ceci replace les linguistiques de l'énonciation dans les problématiques de la linguistique générale contemporaine, notamment pour ce qui est de l'analyse de la catégorie et le rapport aux sciences cognitives et à la psychanalyse.

### **3. Plan**

Notre première partie tentera de situer notre recherche méta-théorique. Nous y expliciterons le cadre épistémologique auquel nous nous rattachons, notre projet, notre méthodologie et les outils qui en découlent (ce avec quoi nous analysons les concepts de nos auteurs). Cette situation des enjeux sera une manière de répondre, fort indirectement, à la question "qu'est-ce qu'une théorie linguistique?" en suggérant une méthode d'approche. Nous pourrons ainsi approfondir ce que nous avons présenté un peu brutalement ici (et notamment, ce que nous entendons par paradigme) à partir des modèles épistémologiques de BACHELARD et de KUHN, et de leur application éventuelle à la linguistique. Nous nous attacherons plus particulièrement à la question de la rupture épistémologique et au concept de paradigme tel qu'il est employé par KUHN. C'est ainsi que nous pourrons préciser notre type de lecture et nos principaux outils d'analyse.

L'approche diachronique consistera en une reconstitution *a posteriori* de la constitution du paradigme énonciativiste. Nous insistons par cette répétition sur le caractère relativement factice de cette mise en perspective qui vise la vraisemblance plus que la vérité. C'est la filiation, le jeu des

générations et le caractère français des concepts que nous souhaitons (r)établir, plus qu'un palmarès illusoire des découvertes et de leur exploitation<sup>1</sup>. Nous nous limiterons aux principaux concepts, sans prétention à l'exhaustivité et mettrons plutôt l'accent sur les inflexions, les changements, mais aussi sur les filiations, les fils qui nouent autant de traditions et contribuent à former, selon nous, le paradigme énonciatif de nos écoles françaises de linguistique anglaise. Il sera alors possible de répondre à la question "en quoi ces théories s'inscrivent-elles dans la tradition linguistique française?" et nous légitimerons *a posteriori* la définition retenue pour notre paradigme<sup>2</sup>.

L'approche synchronique sera une analyse des dispositifs des théories en présence. Nous tenterons de montrer la cohérence de chaque théorie en dégagant les liens qui unissent un concept à un autre, ce qui permettra à la fois de montrer la spécificité de chacune des théories et de les opposer entre elles. Nous proposerons de caractériser un concept de "schème opératif", modélisation du rapport entre le linéaire et l'opératif, pour distinguer les différentes théories entre elles. Cela nous permettra de faire une synthèse de ces études successives des différents modèles sous la

---

<sup>1</sup> Ce qui nous a guidé est également la croyance que le concept seul ne suffit pas, encore faut-il qu'il "prenne". C'est-à-dire que la conjoncture ne déterminera pas tant son apparition que son exploitation et son succès éventuel. Dans ces termes althussériens (voir la présentation plus complète de ce que devait être les "appareils idéologiques d'État" dans ALTHUSSER, L., [1970] 1995, *Sur la reproduction*, P.U.F., Actuel Marx Confrontation.), nous ne faisons ici que transposer les constats de Bruno LATOUR dans le domaine de la sociologie des sciences.

<sup>2</sup> Reste posée la question de l'extension de ce paradigme à tous les travaux se rangeant sous la bannière "énonciation", en particulier dans le domaine français. La question n'est pas vraiment abordée dans des numéros de synthèse tel que *L'information grammaticale*, n°55, octobre 1992, "La linguistique de l'énonciation", centrée autour des travaux d'A. CULIOLI. Nous ne sommes pas certain que toute la linguistique se réclamant de l'énonciation suive ce paradigme. Tous les théoriciens ne font pas intervenir de manière aussi centrale que nos auteurs le concept d'opération. En un sens, notre paradigme énonciativiste est aussi (voire d'abord) un paradigme "opérativiste".

forme d'un essai de caractérisation du type d'invariant dégagé dans ces écoles.

Notre approche lexicologique visera à démontrer le caractère "processif" (ANSCOMBRE) de "énonciation" et "opération", concepts qui sont susceptibles de renvoyer à un procès aussi bien qu'à un résultat. L'analyse du régime des verbes dont ces déverbaux sont issus peut, en partie, rendre compte de l'ambiguïté ou de la polyvalence de concepts comme énonciation et repérage. Dans un cas, une interprétation objective et une interprétation subjective sont possibles (l'énonciation de X est X énoncer Y ou Y énoncer X); dans l'autre, l'orientation problématique du nominal "repérage de X" (X repère Y par rapport à X ou Y repère X par rapport à Y) rend peut-être compte de l'importance du concept dans le modèle culiolien par les possibilités d'ambivalence qu'elle offre. Cette analyse en processus / résultat du phénomène analysé questionne le concept d'opération qui tombe sous le coup d'une telle analyse et, par retour, interroge le métalangage.

Notre mise en perspective finale s'attachera au concept de traces, à sa traduction en opérateurs et marqueurs selon les théories. Nous éclairerons ainsi des divergences entre les théories, ainsi qu'un certain détachement à l'égard du structuralisme saussurien. A partir des positions théoriques de CULIOLI et de LAPAIRE & ROTGÉ, nous examinerons le concept de trace d'opération, entre opérateur et marqueur. Nous pourrions ainsi suggérer des rapprochements et des différences entre les théories en fonction des positions plus ou moins idéalistes ou matérialistes qu'elles adoptent vis-à-vis de la trace. C'est pourquoi un intérêt tout particulier sera prêté à certaines

traces promues au rang d'opérateur (telles TH-). Puis, nous proposerons une comparaison avec la psychanalyse, en nous appuyant sur les textes où des traces sont associées à du "travail mental" (LAPAIRE & ROTGÉ). Nous montrerons qu'en conséquence, cette analyse du linéaire en termes de traces potentielles d'opérations se traduit par une réanalyse du linéaire et, plus précisément, par le passage d'une analyse en marqué / non-marqué à ce que nous appelons un "omnimarquage", soit la possibilité pour un fragment du linéaire de devenir support d'opération.

## 1. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Ce premier chapitre précise ce que nous avons présenté un peu brutalement dans notre introduction, et notamment, ce que nous entendons par paradigme, comment nous définissons le paradigme énonciativiste, comment nous nous représentons une théorie linguistique et avec quels concepts nous travaillons. Analyser des théories qui se donnent elles-mêmes comme objectif d'analyser le langage, voilà qui ne va pas sans poser question, ou en tout cas sans se poser quelques questions. Travailler sur des concepts linguistiques, utiliser le langage pour analyser des discours sur le langage, cela suppose un minimum de précautions, sinon de précisions. C'est pourquoi, nous proposons ici un détour épistémologique sur notre position méta-théorique. Dans ce jeu de miroirs autour du langage, il nous faut préciser (au moins) un double regard: celui porté par nos écoles sur la théorie et le langage, celui que nous portons sur eux.

Nous souhaitons expliciter dans cette partie les points de départ de notre recherche (l'épistémologie et les concepts à l'œuvre). Trois réseaux de problématiques se sont imposés à nous. A quelle représentation d'une théorie linguistique nous référons-nous et selon quelle épistémologie de référence? Quel est le statut de la théorie par rapport à la langue et quels sont les objectifs des théories linguistiques? Quelles sont nos représentations du métalangage et d'une théorie, comment penser un



concept linguistique en l'absence de métalangage et, plus empiriquement, de quel type de lecture sommes-nous coupable et quels sont nos outils d'analyse?

Notre première série de questionnements nous conduit à interroger les modèles épistémologiques de BACHELARD et de KUHN et leur application éventuelle à la linguistique. Nous nous attacherons plus particulièrement à la question de la rupture épistémologique et au concept de paradigme tel que l'emploie KUHN. A partir des travaux d' AUROUX sur ce qu'il appelle "la philosophie de la linguistique", nous avons essayé de tirer quelques conséquences de l'absence de métalangage. Pour l'approche d'une théorie, nous nous sommes inspiré de la lecture de MARX par ALTHUSSER, en particulier de ses concepts d'objet et d'insu. Nous en manifesterons certaines difficultés et nous tenterons de légitimer une telle importation de concepts. Nous présenterons enfin les éléments les plus saillants de notre terminologie: concept, application, corrélation.

### **1.1. Éléments de (non-)épistémologie**

Il nous faut d'abord préciser ce que nous entendons par épistémologie. Sans originalité aucune, nous vivons sur la définition du Robert: "Étude critique des sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée". Cela (relativement facilement) établi, il nous semble que tout ne va pas de soi, dans la mesure où se pose la question de la légitimité du transfert de l'épistémologie des sciences à l'épistémologie de la linguistique. D'autant que le Robert précise ensuite: "l'épistémologie relève de la théorie

de la connaissance", ce qui ne nous simplifie pas la tâche. Se rejoue ici la question du discours de vérité. En un sens, l'épistémologie des sciences dures est sauvée parce que, selon le mot d'HEIDEGGER, "la science ne pense pas", ce qui autorise la philosophie, bonne fille, à pouvoir parler de / pour la science. De par la spécificité de ses objets, la philosophie peut parler de la science sans lui être homogène et en étant assurée d'une forme de surplomb. Il n'en va pas de même avec le langage, où linguistes et épistémologues de la linguistique sont pareillement démunis.

Nous pensons en fait que, si l'on n'a pas de métalangage (ce qui est notre position), on n'a pas d'épistémologie de la linguistique non plus. On a du langage, de la langue et la possibilité de construire, indéfiniment, du discours. Par un paradoxe auquel nous n'échappons pas, nous pouvons tout de même parler de théorie sur le langage et donc, faire œuvre d'épistémologie au sens où nous interrogeons les conditions de possibilité d'une théorie, ou plus prosaïquement, le dispositif théorique, l'ensemble des concepts et principes. Nous ne sommes pas éloigné de la définition de l'épistémologie telle qu'elle a été proposée dans une étude du modèle métaopératoire: "Étude des **conditions de possibilité** d'une théorie, de ses **principes**, de ses méthodes, de ses **critères de validité** et de son **apport à la connaissance**"<sup>1</sup>. Nous sommes plus sceptique quant à la question de la connaissance et nous allons manifester quelques divergences sur les principes et les méthodes. En particulier, nous montrerons que, si certains acquis de l'épistémologie générale peuvent être

---

<sup>1</sup> TOUPIN, F., 1994, *Principes, outils et méthodes de la théorie métaopératoire*, Thèse de Doctorat nouveau régime, Paris 3, p. 7. Désormais TOUPIN 1994.

féconds pour l'étude de la linguistique, tous les concepts ne sont pas transférables.

### **1.1.1. Épistémologie des sciences dures**

Nous voudrions ici rappeler quelques principes en vigueur dans les sciences dites "dures" et souligner, après d'autres, que le transfert à la linguistique ne va exactement de soi. Après quelques rappels sur la thèse de Karl POPPER sur le falsifiable, nous montrerons que le paradigme tel que Thomas S. KUHN l'entend est un instrument de légitimation à bon compte, qui transforme quiconque faisant preuve d'un peu d'astuce dans le domaine des sciences en un révolutionnaire au même titre qu'un NEWTON. Nous ne visons pas à décerner des médailles, qui venant de nous ne seraient guère que des médailles en chocolat. Aussi nous abstiendrons-nous d'avoir recours à ce type d'instrument d'auto-légitimation qu'est cette théorie des révolutions scientifiques. Pour autant, il nous semble que les écoles françaises de linguistique anglaise opèrent un changement de paradigme, qui n'est pas une révolution scientifique, mais qui mérite qu'on réfléchisse sur ses objets. Nous voudrions ainsi spécifier l'usage de ce concept de paradigme et en restreindre quelque peu la portée.

#### 1.1.1.1. Le consensus du falsifiable (POPPER)

POPPER 1973 [1934]<sup>1</sup> défend la conception selon laquelle une connaissance ne peut se constituer que si elle est falsifiable. Il nous semble que ce credo est partagé par nos auteurs. Voici ce que CULIOLI 1971 explicite comme sa deuxième "règle de conduite" (la première précise le

---

<sup>1</sup> POPPER, K., [1934] 1973, *La logique de la découverte scientifique*, Payot.

rapport entre théorie et validation, imposant un détour par la notion de calcul et d'exhaustivité; la troisième fixe les rapports entre mathématicien et linguiste):

Une fois de plus, le linguiste devra se donner le moins de facilités possible: il formulera ses hypothèses et construira sa métalangue de telle sorte que le psychologue puisse faire affleurer des phénomènes souvent trop fugaces pour être repérés de façon immédiate. Si les observations psycholinguistiques confirment les hypothèses, cela signifiera qu'on n'a pas nécessairement tort; si les hypothèses et les calculs qui s'en déduisent ne sont pas vérifiés par l'expérience, il faudra, là encore, abandonner ce qui n'est pas étayé.<sup>1</sup>

C'est toute la démarche poppérienne de falsifiabilité qui est ici exprimée et il revient à la psycholinguistique de porter la contradiction dans cet exemple. Il est difficile de reprocher à Gustave GUILLAUME de ne pas manifester aussi clairement une adhésion à ce principe poppérien, pour des raisons de chronologie, mais les argumentations d'André JOLY et ses critiques d'autres modèles ou conceptions ne sont pas en contradiction avec ces principes. Enfin, cette idée d'une remise en cause de la théorie est évoquée par Fabienne TOUPIN dans son étude du modèle métaopératoire: "[...] le modèle métaopératoire reste une théorie, donc un faisceau d'hypothèses soumises à la vérification expérimentale"<sup>2</sup>. Nous ne rentrerons pas dans le débat de savoir si la linguistique est une science. Pour le moment, nous

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", in *Mathématiques et Sciences humaines*, T.34, Gauthier Villars, p. 8.

<sup>2</sup> TOUPIN 1994, p. 481.

nous préoccupons de la rigueur et de la précision à l'œuvre dans une théorie, ce qui nous paraît importer, quelle que soit la réponse que l'on donne à la question de la scientificité. Nos écoles sont donc conformes aux principes que la science s'applique à elle-même. Les deux critères de la science sont, d'après Jean-Claude MILNER, le mathématisable et le reproductible<sup>1</sup>. Nous reviendrons dans notre troisième chapitre sur les tentatives de formalisation et de mathématisation et examinons ici le second critère.

#### 1.1.1.2. La question du répétable

La science galiléenne fonctionne sur le modèle du répétable, or la linguistique énonciative n'analyse que des énoncés en contexte, donc que du singulatif<sup>2</sup>, de l'unique. Si le scientifique est le répétable, la linguistique énonciative a fort à faire pour se déprendre d'une contradiction: elle se doit de chercher le général en ne travaillant que sur du particulier (donc non extrapolable). L'analyse du marqueur en contexte ne semble valoir que dans ce contexte (contexte / cotexte, si l'énonciation englobe les conditions de production du discours). D'où deux questions: s'il n'y a que de la parole, comment parler de la langue? S'il n'y a que de la langue en contexte, comment paramétrer le contexte?

A première vue, il y a comme une contradiction à saisir une grammaire d'invariants dans un rapport variable, la situation d'énonciation (c'est-à-dire, d'après le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, les conditions de production du discours). Si chaque contexte d'apparition de

---

<sup>1</sup> MILNER, J.-Cl., 1978, *L'Amour de la langue*, Seuil, coll. "Connexions du champ freudien", p. 31 sq.

<sup>2</sup> Nous reprenons ici un terme de critique littéraire, utilisé par Genette dans son *Figures III*. L'équivalent linguistique serait l'aspect sémelfactif.

l'énoncé est susceptible de modifier la forme de l'énoncé, il n'y a plus à proprement parler une grammaire de la langue, mais une grammaire de la parole, régissant pour chaque système d'occurrences, un réseau de relations "opérations mentales" / marqueurs utilisés. Ceci semble tracer l'avenir de la linguistique énonciative: la recherche toujours plus grande des compatibilités entre les marqueurs, une forme de combinatoire géante; d'où les analyses du type "prend, ou ne prend pas l'aspect".

Si la prise en compte du contexte est une préoccupation constante de nos auteurs, la variabilité du contexte et le rapport entre la singularité de l'énoncé et la généralité du système théorique semblent l'emporter sur cette difficulté de l'unicité d'un énoncé et la nécessité de penser sa répétition. La question est, semble-t-il, peu traitée par nos auteurs. Antoine CULIOLI y fait allusion dans l'une des acceptions possibles du concept d'énonciation et lors d'un débat tenant à la matérialité discursive sous les traits de l'opposition *token / type*<sup>1</sup>. Nous essaierons de montrer dans notre quatrième chapitre comment le concept d'énonciation problématise cette donnée entre singularité et itérabilité. Auparavant, nous voudrions revenir sur un concept parfois évoqué pour caractériser des changements, une évolution dans les théories: le changement de paradigme.

### **1.1.2. Le changement de paradigme et ses vicissitudes**

Notre approche distingue d'abord les travaux de Gaston BACHELARD sur la coupure épistémologique puis de Thomas KUHN sur la révolution

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., [1980] 1981, "Table ronde discours-histoire-langue", in *Matérialités discursives*, Actes du colloque des 24-25-26 septembre, Paris X, Bernard CONEIN *et al.* éd., Lille: P.U.L., p. 191. Il s'agit dans les deux cas d'une problématisation inspirée d'Oswald DUCROT.

scientifique. Nous reprendrons l'analyse d'Étienne BALIBAR pour montrer ce qui unit ces deux lectures de la coupure.

### 1.1.2.1. La coupure de BACHELARD à ALTHUSSER

#### *1.1.2.1.1. BACHELARD et la coupure épistémologique*

On se souvient que l'épistémologie bachelardienne<sup>1</sup> vise à discriminer le passage de la pensée pré-scientifique à une pensée scientifique. Le pré-scientifique, qui est victime "d'obstacles" dont il doit s'affranchir pour parvenir à la vérité, va ainsi "de la représentation vers l'abstraction" en se gardant du danger de la généralité ("De l'observation au système, on va ainsi des yeux ébahis aux yeux fermés."<sup>2</sup>), ce qui permet le passage de l'assertorique (vérité de fait) à l'apodictique (vérité de droit). Il faut se garder de "la somnolence du savoir", et [d]"es causes d'inertie que nous appellerons les obstacles épistémologiques"<sup>3</sup>. [S]"il est de la nature d'un obstacle épistémologique d'être confus et polymorphe"<sup>4</sup>, on peut en citer quelques uns, ainsi que les remèdes proposés par BACHELARD.

#### *1.1.2.1.2. Les obstacles épistémologiques*

Le danger de l'explication par l'unité de la nature, par l'utilité des phénomènes naturels et surtout l'obstacle verbal et la fausse rigueur de ce que Marcel MAUSS appellerait la pensée magique sont autant d' "obstacles épistémologiques". BACHELARD dénonce ainsi le substantialisme, le réalisme comme métaphysique peu féconde ou l'obstacle animiste dans les

---

<sup>1</sup> Nous nous servons ici surtout de BACHELARD, G., [1938] 1975, *La formation de l'esprit scientifique, contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Vrin. Désormais BACHELARD [1938].

<sup>2</sup> BACHELARD [1938], p. 20.

<sup>3</sup> BACHELARD [1938], p. 13.

<sup>4</sup> Nous ne rentrerons pas dans les formalisations qu'en a données Georges CANGUILHEM.

sciences physiques. Toute une partie de la réflexion de BACHELARD porte sur les conditions de possibilité d'une bonne abduction (ou "abstraction cohérente": "Une doctrine de l'abstraction cohérente a besoin d'un plus grand détachement des images primitives"<sup>1</sup>) qui passe par une méfiance à l'égard des métaphores ("On ne peut confiner aussi facilement qu'on le prétend les métaphores dans le seul règne de l'expression. Qu'on le veuille ou non, les métaphores séduisent la raison."<sup>2</sup>). BACHELARD prend ainsi comme exemple l'image de l'éponge de RÉAUMUR à DESCARTES pour manifester la "fausse clarté" de "l'extension abusive des images familières" qui constituent comme un "obstacle verbal" à la connaissance. "On pourrait accumuler sans fin des images simplistes qu'on ose proposer comme explicatives."<sup>3</sup> Sont analysés l'or pour la critique de l'obstacle substantialiste, le germe et la semence pour la libido et la digestion, métaphores écran que la psychanalyse dénonce. Il faut ainsi se garder de "la valorisation des images erronées", ce qui permet le contrôle d'autrui ("Ainsi la précision discursive et sociale fait éclater les insuffisances intuitives et personnelles. Plus une mesure est fine, plus elle est indirecte. La science du solitaire est qualitative. La science socialisée est quantitative.") Ceci fait du mesurable et du vérifiable autant d'assurances de vérité.

Toutes ces métaphores et images erronées sont autant d'obstacles épistémologiques qui, une fois franchis, permettent l'accès à la science. Les étapes pour y parvenir sont une "catharsis intellectuelle et affective"<sup>4</sup>. La

---

<sup>1</sup> BACHELARD [1938], p. 75.

<sup>2</sup> BACHELARD [1938], p. 78.

<sup>3</sup> BACHELARD [1938], p. 80.

<sup>4</sup> "Ainsi toute culture doit commencer, comme nous l'expliquons longuement, par une catharsis intellectuelle et affective." in BACHELARD [1938], p. 18.



difficulté des "abstractions correctes" réside dans "le caractère d'obstacle présenté par l'expérience soi-disant concrète et réelle, soi-disant naturelle et immédiate". Le concret n'est pas immédiat, l'abstraction ne va pas de soi, l'expérience doit être guidée par une problématique ("le concret amassé sans prudence fait obstacle à la vue abstraite et nette des problèmes réels"<sup>1</sup>) et interprétée avec scepticisme, ce qui permet de rester maître de sa progression. Cette exigence est applicable à la linguistique, si l'on songe à la nécessaire surveillance des métatermes. Comme le précise BACHELARD: "Nous insisterons sur ce fait qu'on ne peut se prévaloir d'un esprit scientifique tant qu'on n'est pas assuré, à tous les moments de la vie pensive, de reconstruire tout son savoir"<sup>2</sup>.

#### *1.1.2.1.3. Rupture / coupure épistémologique (ALTHUSSER)*

Surmonter un obstacle épistémologique, résoudre une difficulté majeure dans son champ d'analyse et accéder ainsi au scientifique — ALTHUSSER a repris cette analyse en l'appliquant à l'œuvre de MARX. Il distingue ainsi entre les écrits idéologiques du "jeune Marx" et les écrits plus scientifiques du MARX de la maturité: "J'ai cru pouvoir, à cette fin, emprunter [...] à G. Bachelard le concept de "coupure épistémologique" pour penser la mutation de la problématique théorique contemporaine de la fondation d'une discipline scientifique"<sup>3</sup>. La discipline en question est la théorie de l'histoire (matérialisme historique) et ALTHUSSER précise en note ce qu'il entend par "coupure épistémologique": une "coupure qui marque la mutation d'une

---

<sup>1</sup> BACHELARD [1938] p. 75.

<sup>2</sup> BACHELARD [1938], p. 7.

<sup>3</sup> ALTHUSSER, L., [1965] 1986, *Pour Marx*, éditions La Découverte, collection Fondations (reprise de l'édition Maspero, collection Théorie), p. 24.

problématique pré-scientifique en une problématique scientifique". Le concept qu'utilise ALTHUSSER est donc emprunté à BACHELARD<sup>1</sup> et le *Dictionnaire critique du Marxisme*<sup>2</sup> rappelle qu'il est fortement politisé (à l'approche du XX<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste; ce qui explique qu'il soit autant investi des questions de vérité... et de son appropriation) et qu'il est également utilisé par T. KUHN.

#### 1.1.2.2. La révolution scientifique chez KUHN

Dans un ouvrage célèbre mais controversé, Thomas KUHN fait l'hypothèse que la science progresse par révolutions qui s'accomplissent lorsque l'on change de paradigme. L'argument est connu: si l'on dispose d'un nouveau paradigme, alors, c'est que s'opère (ou qu'on opère) une révolution scientifique. Le caractère laudatif du terme n'échappe à personne, étant entendu qu'on ne retient de la révolution que ce qui arrange, c'est-à-dire le nouveau. Nous voudrions rappeler que, dans la révolution, c'est le retour (du même, comme il se doit) qui (nous) importe: les phénomènes, les problématiques qu'on en tire, demeurent. Néanmoins, des analyses faisant intervenir le changement de paradigme ont cours; il faut en examiner la logique. L'idée sous-jacente est que la théorie ne vaut que si elle opère une révolution, et que donc toute théorie digne de ce nom se doit de changer de paradigme. Le but du jeu consiste ainsi à se prévaloir d'un nouveau paradigme, ce qui réintroduit d'une part la question de la variation entre deux paradigmes (problème que l'on pensait avoir évacué en ne comparant plus

---

<sup>1</sup> Voir essentiellement BACHELARD, G., [1949] 1962, *Le rationalisme appliqué*, P.U.F., p. 104 et suivantes et BACHELARD, G., 1953, *Matérialisme rationnel*, P.U.F., p. 207 et suivantes.

<sup>2</sup> BENSUSSAN, G. & LABICA, G., éd., 1982, *Dictionnaire critique du Marxisme*, P.U.F.

directement les théories termes à termes ou résultats par résultats mais en confrontant leur programme de recherche) et d'autre part la question de savoir si la modélisation peut s'appliquer à la linguistique.

Après bien des critiques (de LAKATOS et de POPPER, entre autres), KUHN reconnaît que son concept de paradigme constitue "le point le plus important et le plus obscur de [s]on texte original" dans sa postface à l'édition japonaise de 1969<sup>1</sup>. Il le définit alors comme une sorte de "matrice disciplinaire" comprenant quatre grands types de données:

1. des généralisations symboliques (linéaire, énoncé),
2. la "partie métaphysique" des paradigmes, catégorie assez vaste qui va des "croyances" à l'adhésion à certains modèles, (y compris "heuristiques", nous dirions "parlants") en passant par les métaphores et les analogies permises (nécessité de l'abstraction, le sens en contexte, l'analyse en dehors des strates syntaxe/sémantique),
3. les "valeurs", telles que la suprématie du quantitatif sur le qualitatif (il n'y a pas d'explétif, la grammaire traditionnelle est critiquable),
4. les exemples ou "paradigmes" au sens de *rosa* (la reconnaissance du statut de marqueur ou d'opérateur à des formes comparables)<sup>2</sup>.

Si cette définition est plus précise, elle ne résout pas tous les problèmes, en particulier celui du passage d'un paradigme à un autre. Quelle en est la composante déterminante, et avec quels mécanismes s'effectue un tel

---

<sup>1</sup> KUHN, T.S., [1970] 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Champs Flammarion, p. 247. Désormais KUHN [1970]. Nous citons le texte dans son édition française, qui comporte une mise au point sur les différentes éditions (1962 pour la première et 1969 pour la postface qui tente de préciser le "paradigme").

<sup>2</sup> KUHN [1970], pp. 248-250. Nous avons indiqué entre parenthèses ce qui pouvait illustrer les "catégories" définies par KUHN à partir des écoles françaises de linguistique anglaise.

passage? Cette analyse en composantes, surtout avec la question des "valeurs", est susceptible de personnaliser les débats.

#### 1.1.2.2.1. *La structure de maîtrise*

De fait, la théorie kuhnienne n'échappe pas à la structure de maîtrise. Mieux, elle l'érige en système, comme le fait remarquer PERCIVAL 1976, qui s'interroge sur la légitimité de l'application des théories kuhniennes à la linguistique: "The role of the lone innovator is essential to Kuhn's conception of a scientific revolution"<sup>1</sup>. Du coup, elle n'échappe pas à un certain nombre de présomptions, et bientôt d'excès. Frank NUESSEL, à propos d'un ouvrage retraçant les querelles de la grammaire et de la sémantique générative en rend compte avec humour:

What is clear is that many linguists in the 1960's and 1970's were attracted by Kuhn's (1970 [1962]) notion of a scientific revolution and they sought it to apply it first to Chomsky's formulation of linguistic theory (pp. 36-37). Subsequently, Kuhn's concept was applied indiscriminately, and many linguists began labelling their particular theoretical approach a scientific revolution as evidenced by the 1979 University of Wisconsin at Milwaukee conference of syntactic theories (Moravscic and Wirth, 1980; cf. Kac, 1980), which became known as the 'syntax festival'.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> PERCIVAL, W. K., 1976, "The Applicability of Kuhn's Paradigms to the History of Linguistics", in *Language*, 52, p. 286. Désormais PERCIVAL 1976. Au fond, ce que ces critiques d'une application trop stricte de la théorie de KUHN semblent dire, c'est que l'épistémologie des sciences dures n'est pas la plus pertinente pour la linguistique. Nous nous voyons indirectement conforté dans notre approche qui tend à rapprocher la linguistique de la psychanalyse. Voir notre cinquième chapitre.

<sup>2</sup> NUESSEL, F., 1994, compte rendu de HARRIS, R. A., 1993, *The Linguistics Wars*, *Lingua*, 94, 1994, pp. 275-6. Les deux références concernent MORAVSCIC, E. A., and WIRTH, J.A., (eds.), 1980, *Current Approaches to Syntax, Syntax and Semantics*, Vol. 13, New York: Academic Press. et KAC, M. B., (ed.), 1980, *Current Syntactic Theories*, Bloomington, IN: Indiana University Linguistics Club.

De ce point de vue, notre volonté de garder le paradigme kuhnien au nom du collectif et de se défier des révolutions associées aux changements est conforme aux analyses qui en ont été proposées: "However, there is an important difference between the two [revolutions and paradigms]: whereas revolutions are precipitated by SINGLE individuals, paradigms are SOCIAL phenomena, namely belief systems shared by all practitioners of a scientific discipline"<sup>1</sup>. Autrement dit, le concept conserve une certaine pertinence si on le réduit à être un ensemble de programmes de recherche travaillant dans une perspective commune qui est ce paradigme. Le risque est alors de voir se multiplier les changements de paradigme. Un bon exemple nous en est donné dans un article récent du *Monde Diplomatique*:

Cet aveu illustre le désarroi du politique devant cette nouvelle forme de démocratie née des réseaux. Ce décalage est la conséquence d'un changement de paradigme, d'un saut culturel. La pensée cartésienne, analytique, linéaire, séquentielle et proportionnelle, partagée par tant de décideurs politiques et industriels formés aux mathématiques et au droit appartient au passé. La culture de la complexité, partie intégrante du nouveau paradigme, se réfère à la pensée systémique, au multidimensionnel et intègre la dynamique due aux effets d'amplification.<sup>2</sup>

Ne manque plus que la théorie du chaos pour compléter la panoplie du petit postmoderne. Le changement de paradigme est ainsi largement vulgarisé, utilisé à tout bout de champ pour signifier un changement, bien vite synonyme de révolution, un passage sans transition entre deux systèmes de

---

<sup>1</sup> PERCIVAL 1976, p. 287. Les majuscules sont de l'auteur.

<sup>2</sup> De ROSNAY, J., 1996, "Ce que va changer la révolution informationnelle", in *le Monde Diplomatique*, août 1996.

pensée différents. Nous y voyons une bonne raison de militer en faveur d'un paradigme large, ce qui permet de ne pas en changer tous les deux jours. Nous-même ne parlons pas de révolution, pour les raisons de personnes que nous avons déjà évoquées. Cette décision est aussi une conséquence logique de notre hypothèse selon laquelle chacun fixe ses objets (ses problèmes et son corpus), ce qui ferait de tous des révolutionnaires en puissance. Nous militerons plutôt dans notre dernier chapitre pour une déconstruction des oppositions saussuriennes. Mais nous ne sommes pas sûr qu'une déconstruction soit une révolution. Cette hypothèse se fait peut-être au prix de l'abandon d'un outil de mesure de la révolution scientifique. C'est fâcheux, mais pas tant que cela, quand on voit les excès auxquels peuvent donner lieu ce type d'interrogation<sup>1</sup>. Nous penchons plutôt pour un retour du même, mais pas sous la modalité de l'identique; soit un renversement des priorités, mais pas une *tabula rasa*.

Il reste à se demander si, au fond, le modèle de KUHN peut s'appliquer à la linguistique. L'un des problèmes sous-jacents est de savoir si la linguistique procède par savoir cumulatif ou pas et comment s'apprécierait un changement de paradigme. A ce sujet, la condamnation de PERCIVAL est pleine de bon sens:

Since linguistics has never been characterized by the uniform assent which Kuhn sees as the distinctive attribute of the hard sciences, an unhealthy situation might arise if linguists began to look upon all theoretical disagreements within their profession as conflicts between rival paradigms, i.e. incommensurable viewpoints, and used this as an

---

<sup>1</sup> Cf. HARRIS 1993.

excuse not to observe the grounds of rational discussion. Moreover, since (according to Kuhn) any genuine paradigm is destined inevitably to be accepted by the entire profession, some linguists might feel impelled to give premature assent to any novel theory which they observed gaining wide support, for fear of ending up as isolated adherents of a discarded paradigm. Uncritical assent of Kuhn's theory of scientific revolutions could thus lead to a lowering, rather than a raising, of scientific standards within linguistics.<sup>1</sup>

Nous le rejoignons sur le point d'une certaine défiance à l'idée d'une application trop stricte des théories kuhnniennes. Nous nous sentons assez en accord avec son scepticisme: "As regards the adequacy of Kuhn's conception for the fields it was designed to illuminate (celestial machines, microphysics etc.), we may leave that issue to be decided by historians of the fields in question; historians of linguistics would be well advised to give it a wide berth."<sup>2</sup> Les historiens de la linguistique<sup>3</sup>, certes, mais les historiens tout court, c'est moins sûr. En tout cas, dans notre dernier chapitre, nous nous appuierons sur l'article d'un historien, Carlo GINZBURG, faisant largement appel à ce concept de paradigme.

#### *1.1.2.2.2. Un instrument de légitimation*

Au fond, les ruptures épistémologiques à l'œuvre chez BACHELARD et chez KUHN ont peut-être un point commun. Étienne BALIBAR explique que ce qui distingue KUHN et BACHELARD, c'est la croyance chez le premier en

---

<sup>1</sup> PERCIVAL 1976, p. 292.

<sup>2</sup> PERCIVAL 1976, p. 291.

<sup>3</sup> F. RASTIER (dans son introduction à HJELMSLEV, L., 1985, *Nouveaux Essais linguistiques*, P.U.F., collection formes sémiotiques, p. 9 met en garde contre l'utilisation du concept de coupure épistémologique): "Cette version des faits s'accorde sans doute au désir de penser l'évolution des sciences en fonction d'un modèle idéalisé des révolutions sociales, mais son simplisme ne lui permet pas de rendre compte de l'histoire de la linguistique."

la réversibilité (à des mêmes données correspondent les mêmes problématiques?), ce qui, d'après BALIBAR<sup>1</sup>, encourage le mythe du précurseur, et chez le second à l'irréversibilité (dans le passage du pré-scientifique au scientifique<sup>2</sup>). Dans tous les cas, ce type de recherche personnalise le débat, ce que l'on voit particulièrement dans le cas de la révolution scientifique.

De cette impossibilité d'appliquer sereinement le concept kuhnien de révolution scientifique, nous ne retirons qu'un seul enseignement: le paradigme comme ensemble de programmes de recherche, qui reste une désignation commode, est une structure d'inclusion (au sein d'un même paradigme travaillent plusieurs groupes de chercheurs). Mais sa délimitation est sujette à caution, de sorte que l'on gagne à définir des paradigmes assez larges, assez généraux. Il permet de traiter les phénomènes sans en faire une question de personnes (si l'on n'attache pas de révolution scientifique à un changement de paradigme) et sans pour autant faire abstraction de figures dominantes. Nous faisons du paradigme et du changement de paradigme un concept opératoire mais toxique, à manipuler avec précaution. Nous sommes, de ce point de vue, en accord avec la définition du concept selon Jean-Claude MILNER: "[...] tout concept doit être pris comme le sténogramme des questions qu'il rend accessibles."<sup>3</sup> Si un concept est un sténogramme de problématiques, nous acceptons le terme de paradigme comme concept opératoire à ce double titre de raccourci (facilité de notation) mais aussi de noeud de problématiques.

---

<sup>1</sup> BALIBAR, É., [1977] 1991, "Le concept de coupure épistémologique de Bachelard à Althusser", repris dans *Écrits pour Althusser*, La Découverte, coll. armillaire, pp. 9-57.

<sup>2</sup> BALIBAR [1977] 1991, pp. 53-57.

<sup>3</sup> MILNER, J.-Cl., 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris: Seuil, collection Des Travaux, p. 17. Désormais MILNER 1989.



Notre détour par ce terme de paradigme dans son acception épistémologique s'imposait par l'usage fréquent que nous en faisons. Nous essaierons de montrer qu'il y a effectivement une rupture épistémologique dans les travaux des écoles françaises de linguistique anglaise; du moins nous voulons montrer que cette lecture est possible. Nous indiquerons comment nous avons défini un paradigme énonciativiste et nous reviendrons dans notre dernier chapitre sur le paradigme dans l'usage qu'en fait Carlo GINZBURG.

### **1.1.3. Les difficultés d'une analyse comparée**

Si le changement de paradigme est un concept à manier avec précaution, si l'analyse kuhnienne ne peut s'importer directement dans le champ du linguistique, il nous faut préciser alors comment nous envisageons de travailler. Avant d'exposer notre problématique et de justifier notre définition du paradigme énonciativiste, nous voudrions expliquer notre parti-pris de travailler sur les concepts des trois modèles plutôt que de procéder à une confrontation organisée à partir de leurs analyses de l'anglais. Notre justification fait intervenir la première tentative comparée de nos trois écoles entreprise par une seule et même personne, du moins à notre connaissance. Il s'agit du travail de thèse de Fabienne TOUPIN. Au-delà de l'intérêt que nous avons eu à étudier son travail (et à nous en servir pour l'étude du modèle métaopérationnel dans notre troisième chapitre), nous voudrions faire part de nos divergences qui portent plus sur le principe de certaines analyses que sur leur développement. Nous pensons surtout à

sa confrontation trans-théorique, qui met en regard des analyses proposées par les trois modèles pour "quelques opérateurs": SOME et ANY, BE + ING, HAVE + -EN, STILL / YET, NEARLY / ALMOST, TILL / UNTIL, UNDER / BELOW. Nous allons préciser ici pourquoi nous avons fait d'autres choix. Nous nous intéressons aux outils, aux méthodes et aux entités théoriques impliquées. La confrontation trans-théorique nous paraît jouée dès le départ, et semble contestable dans son principe même.

#### 1.1.3.1. Une confrontation à langue égale?

Premièrement, s'il s'agit de théorie linguistique dont on apprécie la valeur explicative, alors on se doit de montrer, pour toutes les langues et non seulement pour l'anglais, en quoi on a bien une théorie linguistique et non pas un ensemble de procédures *ad hoc*. Une théorie linguistique doit valoir pour toutes les langues, et rien n'est dit à ce sujet dans la confrontation. Or, il nous paraît difficile de parler de la théorie d'Antoine CULIOLI sans aborder cette question.

Deuxièmement, sélectionner un domaine particulier de l'anglais revient d'après nous presque automatiquement à privilégier une théorie plutôt qu'une autre. Nous concluons notre travail par la croyance en une adéquation descriptive locale d'une théorie, une pertinence relative à son schème opératif et qui est variable selon les théories. Nous pensons que le choix des objets de la confrontation en détermine dans une large mesure l'issue. Ce n'est pas un problème de mauvaise foi; bien au contraire, nous avons été impressionné par le désir de probité et d'équité dans les analyses concernées. La divergence porte sur le fait qu'on puisse choisir les objets analysés par la théorie et donc, indirectement, pré-juger de leur pertinence.

Nous avançons au moins deux arguments pour asseoir cette position. Le premier est que la partie centrale de la confrontation porte sur BE + ING qui est le point fort du modèle méta-opérationnel (et le sujet de la thèse de son chef de file, ce qui lui confère un certain avantage). Le second est que les objets mêmes de la comparaison sont différents d'une théorie à une autre. Au point que la comparaison tourne court à propos de TILL / UNTIL et de UNDER / BELOW: "Nous n'avons trouvé dans aucun des ouvrages consultés de présentation de ce micro-système ni de tentative d'explication de son fonctionnement"<sup>1</sup>. Littéralement, les objets ne sont pas les mêmes.

On pourrait objecter que la comparaison doit porter sur des systèmes et non sur des points de grammaire, ainsi par exemple le système de l'article. Et, de fait, certains marqueurs semblables (mais pas identiques; ce ne sont pas les mêmes corpus) sont analysés: le, la, un, une, des, les, etc. Cependant, les problématiques ne sont pas les mêmes (pourquoi de /du chez GUILLAUME<sup>2</sup>?, pourquoi un / le / ce / le ... que chez CULIOLI<sup>3</sup>?, pourquoi Ø / un / le chez ADAMCZEWSKI<sup>4</sup>?), parce que les "systèmes" considérés ne sont pas identiques non plus. La notion de "système", selon nous, ne ressortit pas uniquement à la langue décrite, elle est aussi un produit de la théorie. De ce point de vue, ce n'est pas un hasard si la confrontation porte sur des couples d'opérateurs là où le modèle métaopérationnel procède également par une analyse binaire....

---

<sup>1</sup> TOUPIN 1994, p. 464.

<sup>2</sup> GUILLAUME, G., [1919] 1975, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Nizet; Québec: Les Presses de l'Université Laval.

<sup>3</sup> CULIOLI, A., 1992, "Ouverture", in *La théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, Ophrys, p.14.

<sup>4</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1991, *Le français déchiffré, Clé du langage et des langues*, A. Colin, pp. 84-8.

Resterait la "question" commune qui permettrait une problématisation indépendamment d'un fait de langue (Antoine CULIOLI a apparemment suggéré depuis longtemps la tenue d'un colloque sur une seule phrase). Un peu tardivement, nous est venue l'idée de l'inversion. Dans le traitement de cette question, où les écoles seraient à égalité (à condition de s'accorder sur les inversions), pourrait apparaître un problème central dans chaque école: le rapport entre l'ordre des opérations et l'ordonnancement de la chaîne linéaire. Mais ce qu'un tel corpus de comparaisons suggère, c'est qu'il n'y a pas d'analyse trans-théorique qui porterait sur des faits bruts. L'analyse en faits de langue est déjà une représentation de ce qu'est la langue, et partant, le langage; cela n'est pas "la réalité" objectivée.

Nous avons pensé à un essai d'analyse du découpage de la langue anglaise par les écoles françaises de linguistique anglaise qui permette également une analyse comparée de la linguistique anglophone et "francophone". A partir du traitement de certains points de la langue (articles, modaux, forme emphatique) et surtout d'une comparaison des "points de fixation" des théories et des contrées inexplorées, des parts maudites de la langue, exclues par l'analyse, nous aurions manifesté le caractère contingent du "fait" de langue pour une théorie. Nous n'avons pas conduit cette étude. La raison en est technique: nous devons limiter l'ampleur du présent travail, et ce qui pourrait tenir lieu d'étalon anglophone (la QUIRK) sera bientôt disponible en CD-Rom, permettant alors une exploitation du corpus beaucoup plus aisée. Nous gardons à l'esprit l'intérêt d'une telle analyse contrastive portant sur les modalités de dissection des

"faits de langues", sur la manière dont on constitue des faits de langue comme autant de problèmes à analyser.

Troisièmement, à supposer que les "faits" identifiés par les théories soient les mêmes, les exemples ne sont pas identiques. Ainsi, les énoncés "remarquables"<sup>1</sup> convoqués par Fabienne TOUPIN pour appuyer ses dires ne sont pas les mêmes d'une école à une autre. Il nous semble d'ailleurs que les concepts circulent plus facilement que les exemples entre les écoles. Nous allons illustrer cette circulation des exemples mais pas des problématiques qui leur sont associées. L'un des exemples de Gustave GUILLAUME à propos de l'imparfait est "Un instant après, le train déraillait." Henri ADAMCZEWSKI propose dans *Les clés de la grammaire anglaise* l'exemple suivant: "A 6 h 37, le train déraillait."<sup>2</sup> Les phrases ne sont pas agrammaticales, mais, en dépit d'exemples semblables, d'un "fait de langue" apparemment comparable (il y a de l'imparfait), on ne parle pas des mêmes problèmes. Plus probant encore, dans *Le français déchiffré*, ADAMCZEWSKI cite l'exemple de GUILLAUME, mais précisément il ne l'analyse pas en tant que tel, et à notre avis, le déplace. Il rend compte de "(25) il y a 220 ans, le 15 août 1769, naissait Napoléon Bonaparte"<sup>3</sup> et de "(26) Six mois plus tôt, il naissait italien". Il l'analyse ainsi: "C'est l'exemple (26) qui est remarquable. Il s'apparente au fameux "un instant après (un

---

<sup>1</sup> Nous sommes d'autant plus réticent à l'idée de faits de langue privilégiés que ce qui les fonde n'échappe pas à une certaine circularité: un fait de langue est intéressant en ce qu'il met au jour des mécanismes profonds et autrement invisibles (bref, il corrobore des/les opérations). Et à l'autre bout de la chaîne du raisonnement: les opérations sont des concepts "opérateurs" permettant d'expliquer les faits de langue...

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI H., & GABILAN, J-P., 1992, *Les clés de la grammaire anglaise*, A. Colin, p. 22.

<sup>3</sup> GUILLAUME donnait "Le 4 septembre 1768, NAISSAIT à Saint-Malo, dans la sombre rue des Juifs, le chevalier François-René de Chateaubriand", exemple trouvé chez LANSON. GUILLAUME, G., [1964] 1994, *Langage et science du langage*, Nizet; Québec: Les Presses de l'Université Laval, p. 69.

instant de plus) et le train déraillait".<sup>1</sup> Or, en proposant une glose à "un instant après", il annule l'intérêt de l'exemple de Gustave GUILLAUME qui permet deux interprétations différentes, deux "effets de langue" distincts<sup>2</sup> que Gustave GUILLAUME se charge de ramener à un invariant. Plus généralement, nous voudrions expliquer pourquoi nous considérons que le fait de langue n'est pas une donnée brute, un phénomène qu'il suffirait d'expliquer, d'éclairer.

#### 1.1.3.1.1. Le "fait" de langue et ses ambiguïtés

Nous pensons qu'il y a, pour une large part, construction du fait de langue, de la même manière que l'on peut parler de "construction du fait scientifique"<sup>3</sup>. Nous y tenons d'autant plus que la construction intervient à plusieurs étapes. Une des conclusions les plus radicales que nous pourrions tirer de notre étude viserait à trancher en faveur d'un construit théorique à plusieurs niveaux:

1. Le corpus. S'il n'y pas de falsifiable, que vaut l'exemple?
2. L'analyse est *a posteriori* (pas *a priori*). Quelle prévisibilité pour l'énonciation?
3. L'ensemble considéré, les traces de l'énonciation constitue le lieu des analyses. Ce n'est pas l'intégralité de la chaîne linéaire, mais sa partie la plus marquante (les traces, les marques): ce que l'on choisit de retenir. On construit ce faisant comme une "structure opérative" qui se superpose à la structure de surface sans lui être coextensive: un construit théorique, servant de lieu / base d'analyse.

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 99.

<sup>2</sup> Voir notre analyse plus détaillée en 3.

<sup>3</sup> Voir LATOUR, B., & WOOLGAR, S., 1988, *La vie de laboratoire, la production des faits scientifiques*, La Découverte, collection Sciences et sociétés, traduction française de *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, NY Sage Publications, 1979.

Nous ne tiendrons pas une position aussi extrémiste, mais l'ensemble de l'activité de recherche linguistique, dans ses étapes, relève de la construction plus que de la donnée brute. Dans le pire des cas, les faits de langue eux-mêmes sont construits (les exemples inventés, ce qui ne signifie pas nécessairement l'inanité du problème soulevé). Dans tous les cas, on constitue un corpus, donc son propre objet d'étude. De ce point de vue, le fait de langue est-il vraiment comme la grenouille sur la pailasse, interchangeable avec ses congénères sans altération des résultats? Tout ne dépend-il pas de ce qu'on souhaite mettre au jour? Comparer des faits de langue différents ne revient-il pas à faire de l'anatomie comparée sur un batracien et un lépidoptère? Le fait de langue est un construit du linguiste non pas au sens où les exemples ne sont pas authentiques, où le linguiste forgerait ses exemples de toutes pièces. Mais le corpus est construit et répond à une analyse particulière, et donc à une théorie. Sinon, c'est la problématique qui est construite: à partir d'un énoncé, ou d'une famille d'énoncés, on peut choisir plusieurs types de problèmes. L'initiative de deux linguistes espagnoles est très révélatrice à cet égard. A partir d'une phrase de PROUST, sept linguistes français invités à participer à un séminaire<sup>1</sup> montrent comment on peut "exploiter" différemment un même passage, c'est-à-dire s'attarder sur tel ou tel point, détailler telle ou telle question. La construction du phénomène linguistique peut apparaître comme une forme de prolongement du cadre théorique de référence, qui autorise lui-même une certaine latitude dans les concepts utilisés. La démonstration est une autre forme de construction, le raisonnement peut revêtir plusieurs formes,

---

<sup>1</sup> LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992.

par l'absurde, *a contrario*, par analogie, etc. La conclusion est la construction par excellence, débouchant normalement sur des considérations plus abstraites sur le langage, sur la langue étudiée ou sur la pratique linguistique, pratique que l'on aura construite dans l'analyse. Du "fait" de langue, nous retenons surtout le participe passé d'origine, le "faire" du linguiste. Nous ne voulons pas dire par là que le linguiste invente tout; le linguiste ne fabrique pas le fait de langue qu'il voit, mais il "fabrique" celui qu'il observe. Le fait de langue est un "ayant-été-fait par la théorie", un *factum*. C'est ce que peut illustrer une comparaison rapide avec d'autres réalités phénoménales, telles qu'on cherche à les décrire dans d'autres disciplines, par exemple en biologie.

Accessoirement, nous retrouvons ici une justification de notre travail, qui analyse ce qui a été élaboré théoriquement par le linguiste, plutôt que la langue elle-même. Nous aurions été pour ainsi dire contraint de "fabriquer" aussi de la théorie pour rendre compte de chaque partie de la langue étudiée... Nous voyons là une justification de notre préférence pour les concepts plutôt que pour la langue anglaise. Notre travail, qui analyse ce qui a été élaboré théoriquement par le linguiste, plutôt que la langue anglaise elle-même, ne suppose pas une connaissance ultime de l'anglais et de son fonctionnement.

Pour clore cette démonstration, énumérons quelques arguments d'autorité pour rappeler que nous ne sommes pas particulièrement original dans cette lecture critique, *a posteriori*, des phénomènes. SAUSSURE le disait déjà: "Pour échapper aux illusions, il faut d'abord se convaincre que les entités concrètes de la langue ne se présentent pas d'elles-mêmes à



notre observation."<sup>1</sup> C'est cette prise de conscience de SAUSSURE qui marque BENVENISTE dans son article-bilan consacré au maître genevois:

Nous croyons pouvoir atteindre directement le fait de langue comme une réalité objective. En vérité nous ne le saisissons que selon un certain point de vue, qu'il faut d'abord définir. Cessons de croire qu'on appréhende dans la langue un objet simple, existant pour lui-même, et susceptible d'une saisie totale. La première tâche est de montrer au linguiste «ce qu'il fait», à quelles opérations préalables il se livre inconsciemment quand il aborde les données linguistiques.<sup>2</sup>

Les opérations évoquées ici ne sont pas les mêmes que dans les dispositifs théoriques de nos écoles, mais celles-ci n'échappent pas à cette difficulté qui vaut pour toute théorie linguistique. Comme le rappelle MILNER en conclusion de son analyse de l'exemple en linguistique comme procédure de test expérimental: "[...] la circularité ne peut jamais être totalement écartée: tout exemple de langue, en tant qu'il permet le raisonnement linguistique, suppose déjà un raisonnement linguistique."<sup>3</sup> Nous concluons de fait notre travail sur un indécidable ("le fait de langue exhibé n'est-il pas une explicitation du fonctionnement de la théorie?").

C'est à nos yeux l'un des grands enseignements de la lecture des articles de CULIOLI que, même en linguistique, il n'est pas d'analyse qui ne

---

<sup>1</sup> de SAUSSURE, F., [1916] 1967, *Cours de linguistique générale*, Payot, p. 153.

<sup>2</sup> BENVENISTE, E., [1963] 1966, "Saussure après un demi-siècle", in *Problèmes de Linguistique Générale*, t. 1, Gallimard, p. 38.

<sup>3</sup> MILNER 1989, p. 129.

soit surdéterminée par la théorie. Passés le relevé et l'analyse de corpus indispensables, tout est affaire d'explicitation de la théorie. Qu'il n'existe pas de nomenclature universelle dans les descriptions des grammaires des langues (au sens où on a pu se doter d'un Alphabet Phonétique International, par exemple) en est pour nous une preuve éclatante. Que les choix théoriques initiaux dictent dans une certaine mesure les résultats, c'est ce qui apparaît dans ses nombreuses mises en garde à propos des systèmes de formalisation:

Disons que les règles énoncées ci-dessus [relatives au repérage et à la correspondance identification / localisation] doivent se rattacher à d'autres règles et se déduire d'axiomes, sous peine de n'être qu'un petit jeu de décisions *ad hoc*, grâce auxquelles on ne retrouverait que ce qu'on aurait bien voulu mettre à l'entrée!<sup>1</sup>

Les points d'exclamation sont suffisamment rares chez CULIOLI pour ne pas souligner celui-ci. La linguistique semble être aussi une activité où l'on décide avec quoi on joue. En dernier ressort, on nous objectera que notre scepticisme est la conséquence directe d'un postulat sceptique (pas de métalangage, et donc pas de théorie ultime, d'où un modèle vicié dès le départ: la langue, dont on a par ailleurs souligné les insuffisances). L'échec est presque programmé. Nous n'en disconviendrons point, mais nous ferons observer qu'au moins nous sommes cohérent avec notre constat qu'on ne trouve que ce que l'on décide.

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", in *Mathématiques et Sciences humaines*, T. 34, Gauthier Villars, p. 11, n.1.

### 1.1.3.1.2. *X lave plus blanc*

Nous avons pu laisser croire que la confrontation proposée par Fabienne TOUPIN était biaisée et tournait, à bon compte, à une compétition où le modèle métaopérational jouant en quelque sorte sur son terrain, il était déclaré vainqueur. En fait, il nous semble que c'est le destin des confrontations trans-théoriques que de tourner à un plébiscite. Nous en voulons pour preuve la conclusion avancée par Sarah de VOGÜÉ comparant la théorie d'Antoine CULIOLI à celle de Jean-Claude MILNER: "Selon ce critère [la transitivité], la Théorie des Opérations Prédicatives et énonciatives l'emporte sur la Théorie des Positions."<sup>1</sup> CULIOLI: 1, MILNER: 0, pourrait-on être tenté de commenter, même si la phrase évite cette interprétation en désignant les théories plutôt que les chefs de file. La qualité des analyses n'est pas en cause, les citations que nous ferons de ces travaux en attestent.

Simplement, ces analyses semblent tourner à un jeu de langage où c'est le dernier qui a parlé qui a raison (où, comme le dirait Humpty-Dumpty, "*The point is who is to be the Master.*"). Nous ne sommes pas éloigné de la dialectique maîtrise / servitude. Si chaque conscience poursuit la mort de l'autre, alors chaque théorie aussi, dans une lutte non pour la suprématie mais pour la reconnaissance. Or, que vaudrait une théorie qui reconnaîtrait le bien fondé de l'autre? La personnalisation du débat, le fait qu'une école ait un chef de file n'arrange rien... "*Untel lave plus blanc*", telle semble être la conclusion que livre une analyse menée par un disciple d'Untel ou par

---

<sup>1</sup> de VOGÜÉ, S., 1991, "La transitivité comme question théorique: querelle entre le théorie des Positions de J.C. Milner et la théorie des opérations prédicatives et énonciatives d'A. Culioli", in *L/NX* n° 24, p. 65.

Untel lui-même. Cherchons à présent une raison plus profonde à cette tendance des comparaisons à tourner au plaidoyer *pro domo*.

Il nous semble que c'est pour une part l'activité d'épistémologie de la linguistique qui est un peu faussée. Nous avons été conforté dans notre opinion par la manière dont peut se penser le passage d'un discours sur la langue à un discours scientifique. Nous avons vu que le changement de paradigme est sujet à caution, de même que la fondation de la linguistique scientifique. Ainsi Sylvain AUROUX traite-t-il avec ironie la datation du commencement de l'approche "scientifique" du langage au XIX<sup>e</sup> siècle:

La naissance de ce mythe s'explique d'autant mieux que les premières histoires modernes des sciences du langage ont été écrites à cette époque par les acteurs du renouveau: on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Mais on peut envisager une quantité indéfinie de variantes au mythe de la naissance moderne des sciences du langage:

- variante 1 (modèle comparatiste): la linguistique «scientifique» est née avec l'ouvrage de Bopp (1816) sur le système de conjugaison des principales langues européennes.
- variante 2 (modèle structuraliste): la linguistique «scientifique» est née avec le *Cours* de Saussure (1916).
- variante n-1(modèle générativiste): la linguistique «scientifique» est née avec *Syntactic Structures* (1957) de Chomsky.
- variante n+i (modèle i): la linguistique «scientifique» est née avec XYZ (19??) de M.
- variante utopiste: la linguistique «scientifique» va bientôt naître pourvu que l'on adopte la méthode de N.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> AUROUX, S., 1994, Préface à *Histoire de la grammaire*, recueil de textes de Jean STÉFANINI, réunis par Véronique XATARD, CNRS éditions, p. 10.

Le jeu des indices se donne comme un jeu ironique, voire pataphysique, sur la formalisation, qui n'est pas sans rappeler les canulars de la sémantique générative<sup>1</sup>. On peut néanmoins comprendre aisément le principe: c'est bien le dernier qui a parlé qui a raison. Sans abuser, nous montrerons que certains de nos auteurs n'échappent pas toujours à cette tentation. En conséquence, nous nous défions de savoir si le modèle est "scientifique" ou supérieur à un autre, et nous nous interrogeons maintenant sur une éventuelle comparaison méthodologique de nos trois écoles.

#### 1.1.3.2. Pour une spécificité méthodologique?

Nous partons ici de l'analyse proposée par Fabienne TOUPIN dans son étude du modèle métaopérationnel. Nous voudrions montrer que la caractérisation qu'elle en donne s'applique aussi bien au modèle opérationnel qu'aux autres modèles, et que la spécificité d'un modèle ne peut sans doute pas se limiter à un simple point de vue méthodologique (ou alors avec d'autres critères ou procédures....) Nous sommes d'accord avec les caractéristiques qu'elle dégage, mais nous pensons que, si elle avait dû étudier dans le même temps les autres modèles d'un point de vue épistémologique, elle aurait sans doute élargi sa perspective. Nous retrouvons en quelque sorte un effet de corpus. Son analyse du modèle métaopérationnel repose sur trois grands principes: la catharsis intellectuelle, la successivité et la cohérence des opérations, enfin l'élaboration de méthodes heuristiques et de procédures de validation. Nous

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, les références bibliographiques de Mc CAWLEY citées dans HARRIS 1993, p. 305.

allons montrer que ces principes ne dessinent pas une différence spécifique satisfaisante.

#### *1.1.3.2.1. Catharsis intellectuelle*

Reprenant l'analyse de BACHELARD, F. TOUPIN montre que le modèle métaopérational s'attache à distinguer le linguistique de l'extralinguistique pour ne pas tomber dans l'explication "chosiste" (parler du monde plutôt que de la langue). Nous passons sur le détail des risques d'une analyse centrée sur l'extralinguistique, en particulier dans le domaine des aspects car nous sommes entièrement d'accord avec cette analyse, mais nous pensons que ce principe vaut sans doute pour toute linguistique sérieuse<sup>1</sup>. Certes la défiance vis-à-vis des catégories, de la terminologie scolaire est importante quand il s'agit d'une langue étrangère et que pèsent les représentations traditionnelles, mais les représentations grammaticales intégrées sont tout aussi nocives lorsque l'on réfléchit sur ou dans sa propre langue. Voici par exemple ce que déclare Oswald DUCROT quant à ses objectifs:

Je ne sais pas si j'ai des objectifs particuliers, en tout cas, je n'en ai pas d'ordre pratique. Mon objectif essentiel c'est d'arriver à ne pas me laisser prendre aux pièges que la langue me tend sans cesse, à essayer d'être un peu moins naïf vis-à-vis de la langue. Je voudrais arriver à ne pas voir

---

<sup>1</sup> Nous avons aussi notre machine à exclure: non pas entre scientifique et non-scientifique mais entre ce qui est sérieux (ce qui tente d'explicitier les principes, les objets et les finalités avec le plus de rigueur possible) et ce qui l'est moins.

la langue à travers les mots que la langue a construits pour parler d'elle-même.<sup>1</sup>

Cette précaution, cette distance se retrouve par tradition dans l'approche guillaumienne où l'on insiste sur la distinction chronogénèse / chronothèse et, dans la méthode de l'analyse culiolienne, comme en attestent ses remarques sur l'épilinguistique, sur l'ensemble des représentations du locuteur ou sur les représentations "naïves"<sup>2</sup>. Ce principe de *tabula rasa* est peut-être tout simplement une condition *sine qua non*. Jean Claude MILNER appelle d'ailleurs à la vigilance dès les premières pages de son *Introduction à une science du langage*:

Car les données de langue — par un paradoxe que l'on peut expliquer — sont d'un abord plus difficile à l'amateur que bien des données qui appartiennent au règne de la nature. Et l'on peut soutenir sans exagérer que l'imagination commune est plus près de se former une idée suffisante des entités physiques ou biologiques, parfois fort éloignées du sensible, qu'elle ne l'est de se former une idée suffisante des entités de langue, que pourtant le sujet rencontre à chaque instant de son existence.<sup>3</sup>

Cette constatation rejoint notre défiance à l'égard d'une relative immédiateté du simple, du "concret". Surtout, les problèmes de métalangage (explication du paradoxe) rendent ici compte de la nécessité de ne pas se limiter à un point de vue naïf. Nos trois écoles obéissent à ce même principe de catharsis intellectuelle. La création de métatermes, voire de "système de représentations métalinguistiques", en est la preuve.

---

<sup>1</sup> in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 62.

<sup>2</sup> Voir, entre autres, CULIOLI 1968, p. 106.

<sup>3</sup> MILNER 1989, p. 11.

#### *1.1.3.2.2. Successivité et cohérence*

Le deuxième principe nous paraît également partagé par les trois écoles. Il s'agit de poser une cohérence et une successivité dans les opérations. Une partie de la cohérence tient à "l'invariant opérationnel". Nous montrerons dans notre troisième chapitre que l'invariant est également formulé en terme d'opérations dans les deux autres modèles. Dans cette partie de la thèse de F. TOUPIN, l'analyse de la successivité est surtout l'occasion d'exposer les deux phases (phase 1 et phase 2) qui appartiennent en propre au modèle métaopérationnel. Néanmoins, le principe posé vaut pour les trois théories que nous considérons. En effet, il consiste à opposer à la simple succession des formes un ordre de relation supérieur, celui des opérations abstraites. Si le modèle métaopérationnel a pour lui de définir précisément et simplement l'ordonnancement des opérations qu'il considère (opérations de phase 1 / opérations de phase 2), les deux autres écoles que nous considérons présentent la même caractéristique de travailler sur des unités d'une part abstraites (des opérations), d'autre part vectorisées et distinctes de l'ordonnancement du linéaire. C'est d'ailleurs cette communauté de propriétés qui fonde largement la modélisation de notre problématique.

Chez CULIOLI, la dissociation du linéaire et de l'opération se traduit par la figure du marqueur, trace dans le linéaire de certaines opérations:

A partir des traces matérielles du texte (agencement de marqueurs), nous allons reconstruire les opérations constitutives des représentations à l'œuvre dans l'activité signifiante des sujets, représentations dont les marqueurs sont les représentants complexes, munis de valeurs de



référence interprétables et de force de régulation intersujets.<sup>1</sup>

Quelle que soit l'interprétation que l'on donne à la portée de la parenthèse, "linéaire" et "opérations" sont distingués. L'interprétation des "valeurs de référence" suppose des "repérages" et des "orientations", soit un véritable "calcul". L'ensemble de cette formalisation des représentations a pour horizon l'algorithme, ce qui dit assez la volonté de cohérence et de successivité. Ce calcul est rendu complexe par un jeu de représentations à plusieurs niveaux, qui opère une délinéarisation de la signification. L' "abstraction" est sensible dans ce jeu de représentations, que nous exposerons en détail dans notre troisième chapitre.

La successivité est également inscrite dans le programme de recherche guillaumien. Gustave GUILLAUME travaille à une "[...] linguistique de position, [qui] opère en effet par identification et définition — le long d'axes imaginaires, vecteurs des mouvements ou opérations dont la pensée est le siège — de positions liées entre elles par des rapports plus ou moins complexes d'antériorité et de postériorité."<sup>2</sup> La reconstitution proposée dans l'analyse a un ordre propre qui n'est pas nécessairement celui du linéaire. Cette inversion est notamment sensible dans l'analyse des temps. Les deux autres modèles ont donc des représentations, qui sont tout autant ordonnées (vectorisées, même), abstraites et qui utilisent le même terme d' "opérations" que le modèle métaopérationnel. Le principe retenu de cohérence et de successivité est apparemment nécessaire mais pas suffisant pour appréhender la spécificité d'un modèle.

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, pp. 91-2.

<sup>2</sup> VALIN, R., 1961, Introduction à *Langage et Science du langage*, Nizet, p. 8.

#### 1.1.3.2.3. Méthodes heuristiques

Le troisième principe concerne les "méthodes heuristiques". Elles sont de deux ordres: d'une part l'analyse contrastive, qui fait jouer le vecteur rhématique / thématique sur plusieurs langues et sur des parties du discours différentes, et d'autre part une analyse intralangue qui met l'accent sur la "contextualisation". Si le modèle métaopératoire est le seul à chercher à appliquer le vecteur thématique / rhématique à d'autres langues, les deux autres modèles ont recours pour d'autres langues à ce qui en est pour nous l'équivalent: le schème opératoire. Ainsi, par exemple, pour la psychomécanique du langage, Gustave GUILLAUME cherche-t-il à appliquer l'opération de discernement au chinois<sup>1</sup> et André JOLY au béarnais<sup>2</sup>. Antoine CULIOLI, pour sa part, voit dans l'alternance entre WA et GA<sup>3</sup> en japonais la nécessité du concept de famille paraphrastique. Travailler sur plusieurs langues en même temps n'est donc pas l'apanage du modèle métaopératoire. Quant à l'analyse intralangue, elle n'est pas non plus spécifique, la recherche de systèmes et de corroborations des analyses semblant la même dans les différentes écoles.

#### 1.1.3.2.4. Procédures de validation

Le dernier aspect de la comparaison est celui avec lequel nous sommes le moins d'accord: les procédures de validation. Elles sont au nombre de trois: consistance / cohérence interne de la théorie, adéquation

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1964] 1994, pp. 94-97.

<sup>2</sup> JOLY, A., 1987, *Essais de systématique énonciative*, Lille: P.U.L., pp. 252-4.

<sup>3</sup> CULIOLI, A., 1979, "Conditions d'utilisation des données issues de plusieurs langues naturelles", in *Modèles linguistiques*, T. 1, fasc. 1, Lille: P.U.L., pp. 98. Mais déjà aussi dans CULIOLI, A., 1968, "La formalisation en linguistique", in *Cahiers pour l'analyse*, T. 9, p. 109, désormais CULIOLI 1968.

aux faits et puissance explicative (qui transparaît dans la confrontation transthéorique). Nous avons exprimé nos réserves à l'idée d'un jugement de supériorité, nous les maintenons si la supériorité est une procédure de validation de théorie (car alors, par récurrence, on peut d'avance poser que chaque théorie poursuit la mort de l'autre). Quant à la cohérence interne, elle reste l'enjeu de toutes les théories, quelles qu'elles soient. La dernière procédure que nous envisageons est celle de l'adéquation aux faits<sup>1</sup>. Là encore, nous pensons que c'est une règle générale et que la conclusion des procédures de validation peut être étendue aux autres modèles: "le modèle métaopératoire est donc un pragmatisme qui regarde la réussite de la théorie comme critère de vérité."<sup>2</sup> C'est d'autant plus vrai que l'emprunt à GUILLAUME du terme de "réussite" est reconnu.

Notre dernier point tient à notre méfiance à l'égard de tout ce qui est "heuristique". Dans nos lectures<sup>3</sup>, le mot nous est souvent apparu comme une forme d'excuse à bon compte, qui permet aisément de contrebalancer des objections en soutenant qu'au moins l'analyse, ou le concept, ou la méthode (rayer la mention inutile), est heuristique. Ce n'est pas le tout de

---

<sup>1</sup> Cela ne nous empêche pas d'être sceptique à l'idée de la preuve par le marqueur. Le premier argument affirme benoîtement qu'il n'y a rien de surprenant à ce qu'on trouve des marqueurs dans une langue, sans que cela prouve, en soi, quoi que ce soit. Le deuxième consiste à dire qu'il suffit de bien chercher la langue ou la phrase ou l'intention de sens qui autorise la configuration recherchée. Le troisième se contente de dire que cette preuve par l'existence interdit, *stricto sensu*, de travailler avec du Ø. Le quatrième souligne perfidement que la preuve par le marqueur fait bon ménage avec l'idée des "fenêtres sur la langue" (répartition inégale selon les langues des mécanismes métaopératoires). Il suffit d'affirmer *a contrario* que, dans le cas où le marqueur n'existe pas, c'est qu'on n'a pas une bonne fenêtre, qu'il faut considérer une autre langue, etc..

<sup>2</sup> TOUPIN 1994, p. 358.

<sup>3</sup> Le travail de Fabienne TOUPIN n'est pas particulièrement visé, même si "heuristique" (employé apparemment avec le sens de "relatif à la découverte" comme, par exemple, lorsque "procédé heuristique" est glosé par "permettant de favoriser le processus de découverte") nous paraît parfois utilisé assez légèrement, ainsi en synonyme de "inductif" dans "faire découvrir à l'élève ce qu'il souhaite lui enseigner (méthode dite heuristique)". Faire trouver quelque chose et découvrir soi-même, nous ne mettons pas cela sur le même plan.

trouver, encore faut-il savoir quoi. Le pouvoir heuristique nous paraît une manière de dire que l'intuition est organisée à partir de concepts. La belle affaire! N'est-ce pas le propre de l'intuition que d'associer des formes à des significations, c'est-à-dire à des concepts, dans le cadre d'une théorisation? L'autre acception possible (par exemple, en vigueur chez KUHN<sup>1</sup>), c'est l'idée qu'une modélisation est parlante, qu'elle aide à penser. Fort bien. Le contraire eût été fâcheux. Nous croyons que ce type d'expression est douteux. Ajoutons enfin que si la théorie est heuristique parce qu'elle permet de mettre au jour des faits de langues intéressants, notre suspicion de ce qu'est un fait de langue est d'autant plus légitime...

#### **1.1.4. Des questionnements retenus**

Ayant exposé notre défiance à l'égard d'une épistémologie triomphaliste et justifié notre refus de la méthode retenue dans une étude précédente, il nous faut expliciter notre problématique.

##### 1.1.4.1. Problématique retenue

###### *1.1.4.1.1. Problématisation*

Soit ce que je perçois être du langage, que m'est-il permis d'en savoir et comment? Que puis-je en dire et à quel prix? Quels sont mes outils? Que vaut mon analyse et quelles sont mes procédures de validation? Nous ne donnerons pas une réponse dans l'absolu à ces questions, qui sont celles qu'à notre avis une théorie linguistique s'adresse. Nous essaierons de formuler les réponses que nous percevons être celles des différentes

---

<sup>1</sup> KUHN [1970] 1983, pp. 250-1. Il donne comme exemple de modèle heuristique les molécules de gaz se comportant comme des petites boules de billard élastiques, se mouvant au hasard.

écoles. Plus précisément, nous nous sommes efforcé de trouver une réponse aux questions suivantes: Qu'est-ce que la linguistique énonciative? En quoi les trois écoles analysées s'inscrivent-elles dans une certaine tradition, en quoi s'en distinguent-elles? En quoi ces écoles sont-elles comparables, en quoi diffèrent-elles? Qu'est-ce que l'énonciation, l'opération, la trace, l'invariant? Notre présent chapitre va exposer la réponse à la première question, en définissant un paradigme qui rassemble les trois modèles analysés. Notre deuxième chapitre répondra en partie à la deuxième question. La troisième question fera l'objet de notre troisième chapitre et nous répondrons à la dernière question dans les quatrième et cinquième chapitres.

#### *1.1.4.1.2. Explicitation du paradigme énonciatif*

Nous avons défini notre paradigme énonciativiste ("recherche d'invariants dans le langage modélisés en termes d'opérations laissant des traces dans l'énoncé") à partir de ce qui était pour nous un programme minimal et assez général. Nous avons trouvé une forme de confirmation de notre définition dans LARREYA & WATBLED 1994:

En dépit de certaines divergences et de certains clivages méthodologiques, on peut parler d'une *école française*, caractérisée par les positions théoriques suivantes (présentées de façon plus détaillée au chapitre 5, § 3): (a) insistance sur le rôle des **phénomènes énonciatifs**, (b) analyse du signifié des formes grammaticales en termes d'**opérations**; (c) recherche de l'**invariant** qui constitue le

signifié de chaque forme, et que masquent les différences induites par les contextes.<sup>1</sup>

La spécification n'est pas la même (ils proposent une "école" et quatre "orientations"<sup>2</sup>, là où nous avons un paradigme et trois écoles) mais nous faisons la même analyse en genre commun et différences spécifiques. En revanche, nous ne sommes pas exactement d'accord avec la définition du "genre commun". Nous trouvons que "phénomènes énonciatifs" est un peu vague. S'il s'agit d'un recours commun (aux trois écoles) au système de l'égophore ou à la deixis, qu'on le dise. Mais "phénomène énonciatif" pourrait tout aussi bien qualifier la gestuelle, le zézaiement ou l'intonation. On ne sait pas si c'est l'unité qui est en jeu (l'énoncé) ou les concepts impliqués (énonciateur, deixis). Nous ne sommes pas sûr du sens donné à "signifié". S'il s'agit du signifié saussurien, nous avons alors affaire à un invariant essentiellement lexical, ce qui nous paraît aller vite en besogne et être contradictoire avec l'idée que l'on s'intéresse principalement à des formes grammaticales. Or, on ne précise pas s'il y a correspondance entre les formes dont on recherche le ou les invariants et les formes grammaticales. (Nous pensons d'ailleurs que l'analyse des écoles françaises de linguistique anglaise ne se limite pas aux "formes grammaticales", étiquette elle-même délicate.) On ne saisit pas davantage le rapport entre les opérations (vraiment peu définies) et l'invariant. Enfin, il nous semble que c'est précisément à travers les contextes que se définit l'invariant, et que les contextes le révèlent au moins autant qu'ils le masquent. En somme,

---

<sup>1</sup> LARREYA, P., & WATBLED, J.-Ph., 1994, *Linguistique générale et langue anglaise*, Nathan Université, p. 28. Il s'agit d'un ouvrage principalement destiné à des étudiants de premier cycle, d'où peut-être quelques simplifications, mais cela ne saurait tenir lieu d'argument.

<sup>2</sup> C'est la règle des typologies de disposer d'un dernier type ramasse-miettes, mais on peut s'interroger sur le sens qu'il y a à rassembler dans une même "orientation" ce qui prétend précisément être "hors-courant".

la définition proposée par LARREYA et WATBLED, à vouloir être suffisamment large, finit par perdre de sa pertinence et de sa cohérence, comme en attestent un développement sur trois axes et le choix de "position théorique" pour qualifier ce qui devrait être des articulations du programme de recherche. Nous avons conservé l'idée d'une comparaison possible des théories, en tentant de faire jouer les "divergences", fort justement rappelées par LARREYA et WATBLED, dans le travail des concepts de "traces", d' "opérations", et d' "invariant". Nous avons vérifié que notre paradigme ne contredisait pas les déclarations programmatiques des différentes écoles.

#### *1.1.4.1.3. Justification du paradigme énonciatif*

Antoine CULIOLI, invité à débattre de la psychomécanique du langage et des théories de l'énonciation, fait la remarque suivante: "De plus, on conviendra aisément que la linguistique de l'énonciation ne peut être que la linguistique de l'activité énonciative, c'est-à-dire une linguistique des opérations (quelles que soient ces opérations)."<sup>1</sup> Nous reviendrons sur cette conception de l'énonciation dans le chapitre trois, mais nous notons l'omniprésence des opérations dans une linguistique de l'énonciation. Nous avons déjà repéré chez CULIOLI un objectif de recherche à partir des traces. Cet objectif est assez souvent rappelé; on peut ainsi citer:

L'important, c'est de comprendre que la démarche sera toujours la même: ramener les termes empiriques à des représentations munies de propriétés formelles, reconstruire les opérations dont les marqueurs sont la trace, construire domaines, espaces et champs dans lesquels sont plongés les objets métalinguistiques ainsi construits. On obtiendra

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1980, "Rapport sur un rapport", in Joly (éd.): *La psycho-mécanique et les théories de l'énonciation*, Lille: Presses Universitaires, p. 45.

ainsi les procédures, homogènes et stables. Car, et c'est là le paradoxe apparent, seul le travail sur les formes abstraites permet de traiter du déformable, seules les contraintes et les invariances rendent possible le jeu énonciatif.<sup>1</sup>

Nous expliciterons cette question du déformable dans l'analyse du modèle, mais pour le moment, notons les éléments du paradigme: la trace, les opérations, le "jeu énonciatif" et l'invariance. L'analyse de l'invariance des opérations n'a pas encore été précisée:

La tâche du théoricien est de chercher à rendre compte et de la diversité et de la complexité. En d'autres termes, existe-t-il un dispositif invariant et des enchaînements non quelconques d'opérations qui règlent tous ces phénomènes liés à la négation, lors de la production et de la reconnaissance des formes textuelles?<sup>2</sup>

C'est parce que l'article traite de la négation que cette notion est nommée. L'invariance est liée à l'ensemble du dispositif (qui vaut donc pour toutes les langues et pour tous les "phénomènes" à expliquer) où interviennent des "opérations". Ces opérations sont réglées, leur enchaînement est "non quelconque", ce par quoi on voit bien que la successivité des opérations constitue effectivement l'horizon théorique des écoles françaises de linguistique anglaise.

André JOLY et Dairine O'KELLY donnent une définition du programme de recherche qui nous paraît en accord avec le paradigme que nous

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 126.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 93.



proposons, où les opérations sont, là encore, envisagées dans un certain ordonnancement:

Tout énoncé est le résultat d'une énonciation. L'une des tâches du grammairien consiste précisément à reconstituer les opérations successives qui ont conduit à ce résultat observé: dans la chaîne des causations, remonter du produit qu'est l'énoncé (dit) à l'opération de production qu'est l'énonciation (dire); puis, comme on le verra [...] de l'énonciation aux opérations constitutives de la langue (savoir-dire), en d'autres termes aux conditions d'énonciation. Tel est en fait l'objet d'une grammaire systématique.<sup>1</sup>

La question des traces n'est peut-être pas aussi nette que dans les autres écoles, néanmoins le terme apparaît déjà chez Gustave GUILLAUME dès *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* :

Il existe, toutefois, dans les langues quelques traces d'un effet pour inscrire clairement dans le discours, non pas seulement ce qu'on pense mais ce *comment* on le pense. [...] De ce point de vue le langage est la projection de l'entendement. [...] s'y rattachent [...] *toutes les formes qui attestent dans le langage l'action de l'esprit sur ses propres idées.*<sup>2</sup>

La formulation reste programmatique et sera affinée par la suite ("entendement" n'a pas ici le sens technique qu'il a dans le modèle), mais on peut repérer "l'effet" (de langue), type d'invariant guillaumien et les opérations dans "l'action de l'esprit". Nous sommes conforté dans notre

---

<sup>1</sup> JOLY, A., & O' KELLY, D., 1990, *Grammaire systématique de l'anglais*, Nathan, collection Nathan-Université, p. 17.

<sup>2</sup> GUILLAUME, G., [1919] 1975, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Nizet; Québec: Les Presses de l'Université Laval, p. 36. Désormais GUILLAUME [1919].

lecture par le fait que "opération" a souvent un sens mécanique et que GUILLAUME donne, en résumé à ce passage, le titre: "Existe-t-il un plan où soit inscrite à *part*, l'action de la pensée?"<sup>1</sup>. Pour nous, ce sont les "opérations", dont Gustave GUILLAUME dit ailleurs qu'elles sont "mentales", qui sont ici évoquées.

Enfin, notre paradigme n'est pas en contradiction avec le cadre général des recherches du modèle métaopérationnel tel que l'analyse Fabienne TOUPIN dans sa thèse:

Il apparaîtra clairement que le point commun de tous les travaux de grammaire métaopérationnelle est de considérer la langue comme le lieu privilégié où s'organisent **systématiquement** un certain nombre **d'opérations d'ordre sémantico-syntaxique**, opérations qui, lors de la mise en discours, s'inscrivent sous forme de **traces** dans l'énoncé de surface.[...] Nous dégagerons la spécificité du modèle métaopérationnel en la matière [la découverte de principes invariants parmi les langues]: elle réside dans la nature même de l'invariant recherché, qui est **d'ordre opérationnel**.<sup>2</sup>

Nous ne sommes pas responsable des caractères gras. Il se trouve que l'auteur met l'accent sur ce qui nous intéresse et conforte notre définition. Une divergence se fait jour néanmoins: nous ne pensons pas qu'il y ait là une spécificité du modèle métaopérationnel, comme le montrent les exemples précédents. Reste la question de l'opération, présentée ici comme étant "d'ordre sémantico-syntaxique", de la même manière que l'invariant est "d'ordre opérationnel", ce qui dit assez la difficulté de définir avec précision

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1919], p. 33.

<sup>2</sup> TOUPIN 1994, pp. 4-5.

ces concepts, qui sont à l'extrême des paradigmes en eux-mêmes: des programmes de recherche. Nous comprenons que l'opération est un concept qui permet de s'affranchir d'une division trop stricte entre sémantique et syntaxe. Nous constatons surtout que notre paradigme énonciativiste sert effectivement de programme de recherche générique, même si des divergences existent quant aux dispositifs théoriques, que nous détaillons ci-après<sup>1</sup>.

#### 1.1.4.1.4. Modélisation de l'opération

Nous sommes parti du principe que le concept d'opération pouvait être différent dans chaque école mais qu'il jouait un rôle tout à fait comparable dans chaque dispositif. Nous partions également de l'idée qu'il pouvait exister différents types d'opérations dans chaque modèle, mais qu'il en existait au moins un type comparable, celles dont les traces sont analysables dans le linéaire. Nous avons distingué deux types d'opérations: les opérations secondaires et les celles de premier ordre. Notre modélisation commune des dispositifs théoriques peut donc être représentée par le schéma suivant:

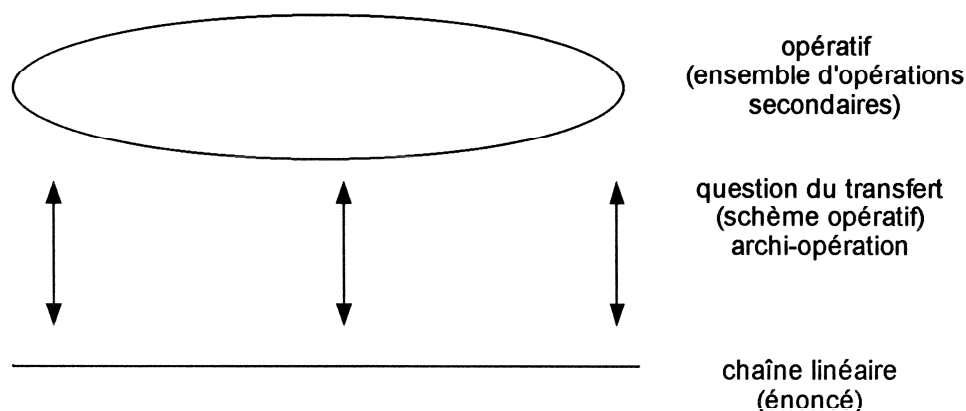


Figure 1: Schématisation de la problématique opérative

---

<sup>1</sup> Autant nous pouvions exhiber des citations pour justifier notre paradigme énonciativiste, autant la justification du dispositif théorique ne pourra intervenir que dans notre troisième chapitre. Ceci précisé, on peut mettre en doute la valeur de "justification". Il n'est pas difficile d'extraire d'un corpus de plus de dix mille pages cinq ou six phrases qui vont dans

Le type principal d'opération qui nous intéresse est celui dont les traces sont saisies dans l'énoncé. Elles contribuent à la définition de l'invariant et constituent les opérations de premier ordre. Nous les modélisons sous la forme mathématique d'une application (ou d'une composition d'application<sup>1</sup>), une sorte de fonction qui, à des fragments du linéaire (modélisation de l'énoncé), associe de l'opératif, une ou plusieurs opérations secondaires. Restait à décrire ce type d'opérations, qu'on peut tenir pour principal et qui sert d'interface entre le linéaire et l'opératif. Cette idée d'interface, de subsomption du linéaire sous l'opératif nous a suggéré le concept de "schème opératif". Le schème opératif, modélisation de la relation phénotype / génotype, renvoie donc à l'archi-opération, l'opération qui structure le linéaire. Nous organiserons la description des théories en insistant sur ce qui est pour nous le cœur du dispositif, cette archi-opération. Nous pouvons d'ores et déjà indiquer ce qui distingue les écoles: elles n'ont pas le même schème opératif. Selon nous, le schème opératif de la psychomécanique du langage est le tenseur binaire radical, le schème de la théorie des opérations énonciatives et prédicatives est le came et celui de la théorie métaopérationnelle est le vecteur rhématique / thématique<sup>2</sup>.

#### 1.1.4.1.5. *Le dispositif théorique*

A dire vrai, certaines opérations étant présentées comme des composés d'opérations, nous avons été tenté de scinder notre dispositif en

---

le sens d'une argumentation. Il s'agit plus sans doute d'une explicitation.

<sup>1</sup> L'archi-opération associe du linéaire à une opération, qu'on pourrait dire de second ordre. L'opération de second ordre associe une archi-opération à une opération de troisième ordre, et ainsi de suite jusqu'à atteindre le module de la représentation sémantique. Il y a donc une récurrence des opérations, plus ou moins importante selon les théories.

<sup>2</sup> Voir notre chapitre trois pour plus de détail et surtout pour le choix d'un ou plusieurs schèmes opératifs.

une composante formelle et une composante sémantique. Nous aurions ainsi un schème opératif (l'interface entre le linéaire et l'opératif: les opérations de second ordre) et un schème notionnel (interface entre les opérations de second ordre et le sous-dispositif organisant les significations). Nous n'avons pas définitivement tranché, d'abord parce que nous nous rendons bien compte que fractionner à l'envi le dispositif l'affaiblit (on crée ainsi deux interfaces entre forme et sens, puis l'on modélise les opérations comme interface et on ne résout plus rien) et ensuite, parce que nous avons surtout étudié la partie formelle du dispositif: le rapport au linéaire.

La question du schème notionnel trouve des échos dans notre travail, *primo* à travers les questionnements des algorithmes et des typologies d'opérations et *deuxio* dans l'unification de l'invariant lexical et de l'invariant opératif. Nous croyons qu'une théorie linguistique qui procède par invariants et par opérations doit tenter d'unifier les invariants lexicaux et les invariants opératifs. C'est l'axe d'analyse que nous avons choisi et nous exposerons dans notre troisième chapitre comment nous avons effectué notre choix d'un schème opératif qui est également un schème de variation, modélisation que nous proposons d'un invariant. En définitive, les choix d'un schème opératif se sont faits en excluant d'autres candidats potentiels au schème opératif, qui sont peut-être des schèmes notionnels tout à fait convenables. Nous pensons par exemple à ce que nous avons appelé le schème d'intégrité (soit par exemple  $\text{expression} + \text{expressivité} = I$ ,  $I$  étant le signe de l'intégralité chez Gustave GUILLAUME), que nous avons assimilé au tenseur binaire radical et à l'opposition qnt / qlt, ainsi qu'à la lexis, que nous avons écartées

au profit du repérage pour la théorie culiolienne (voir notre chapitre 3). Néanmoins, nous suggérons à la fin de notre dernier chapitre une régulation potentielle du dispositif à partir de Qnt / Qlt. A nous intéresser au schème opératif plutôt qu'au schème notionnel, nous avons privilégié la forme plutôt que le sens, ce qui est une forme de contresens par rapport à l'entreprise des écoles françaises de linguistique anglaise. Travailler plus précisément sur la genèse de la signification et sur l'analyse de la production et de la reconstruction du sens livrerait peut-être d'autres résultats. Nous avons pour nous d'être parti du "tangible", du linéaire, et d'avoir été en ce sens conforme à une analyse des traces. Voilà les grandes lignes du dispositif théorique que nous prêtons aux écoles françaises de linguistique anglaise. Précisons maintenant comment nous avons lu les textes des théoriciens.

#### 1.1.4.2. Le type de lecture

##### *1.1.4.2.1. La question de l'objet / l'insu*

Nous voudrions proposer une analyse de type althussérienne du rapport à l'objet de connaissance<sup>1</sup>. Nous voulons par là suggérer que chaque théorie est victime d'un insu (d'une bévue, d'un "inlu"), d'un certain nombre de points aveugles dans la théorie, de manques. Nous nous inspirons de ce travail d'ALTHUSSER sur MARX qui s'accompagne d'une forme de réflexion méta-théorique sur la lecture, conçue comme "le constat

---

<sup>1</sup> Nous devons à Jean-Jacques LECERCLE de nous avoir orienté sur cette lecture du concept. Nous sommes seul responsable des déviations et bévues qui suivent. Nous nous servons surtout de ALTHUSSER, L., 1965, *Pour Marx*, repris par La Découverte, 1986 et de ALTHUSSER, L. *et al.*, 1968, *Lire le Capital*, Maspéro. Ce dernier ouvrage a été récemment réédité aux P.U.F. Nous donnons nos références dans les deux éditions les plus récentes (la Découverte et P.U.F). Pour *Lire le Capital*, la mise en page est identique, seule la pagination diffère. "Du *Capital* à la philosophie de Marx", pp. 9-87 devient pp. 1-81 dans notre édition et "L'Objet du *Capital*", pp. 87-274 devient pp. 245-412.

des présences et des absences<sup>1</sup>", le décompte "des vues et des bévues". Cette lecture symptomale vise à repérer l'insu, "l'absence qui lui sert de centre" comme le dit Roland BARTHES à propos de *Sarrasine* dans *S / Z*. L'objectif de notre travail est donc d'énoncer le "concept présent sous la forme non-énoncée dans les vides de la réponse". Nous ne sommes pas éloigné ici de la définition du concept par Jean-Claude MILNER comme sténographie d'une problématique. Nous accomplissons ce que, toutes proportions gardées, ALTHUSSER a fait pour MARX<sup>2</sup>.

En effet, notre analyse des concepts est assez proche du travail d'ALTHUSSER et, de ce point de vue, nous souscrivons au programme qu'il assigne à la philosophie marxiste définie comme:

[...] la théorie qui permet de distinguer un mot d'un concept, de distinguer l'existence ou la non existence d'un concept sous un mot, de discerner l'existence d'un concept par la fonction d'un mot dans le discours théorique, de définir la nature d'un concept par sa fonction dans la problématique, et donc par le lieu qu'il occupe dans le système de la théorie [...].<sup>3</sup>

Notre analyse de l'insu relèvera de cette distinction d'un concept sous des mots, pratique qui ne nous paraît pas tout à fait étrangère à nos auteurs. Ainsi dans son analyse de BENVENISTE, Antoine CULIOLI montre l'absence du concept d'énonciateur comme origine à partir de la prolifération

---

<sup>1</sup> ALTHUSSER [1968] 1996, p. 11.

<sup>2</sup> Il n'est pas interdit de penser que la lecture par "l'insu" est une manière indirecte de se constituer en Maître de vérité. ALTHUSSER devient l'interprète sacré du "vrai" MARX. La "coupure" donne à celui qui la voit le "skeptron", la baguette magique de l'interprétation. L'herméneute devient alors la Figure de vérité, de la même manière que LACAN devient l'interprète de FREUD. Autrement dit, lire l'insu (sous couvert ou pas de le déchiffrer) permet de se mettre au centre du dispositif. Tâcher de s'en souvenir est notre seule réponse.

<sup>3</sup> ALTHUSSER [1965] 1986, pp. 31-2.

des termes de BENVENISTE ("ego", "EGO", "locuteur")<sup>1</sup>. De la même manière, dans sa présentation de la psychomécanique du langage, André JOLY présente la théorie guillaumienne du signe comme la correction d'une forme "d'insu" chez SAUSSURE («ce que Saussure appelle "signifiant" est en réalité un "signe" »<sup>2</sup>). Notre dernier chapitre s'attachera à définir le concept de trace, à partir de sa fonction dans la problématique, c'est-à-dire corrélativement au concept d'opération. Notre troisième chapitre explicitera les principaux concepts en décrivant leur rôle dans ce que nous appelons le dispositif théorique, ce qu'ALTHUSSER nomme "le lieu qu'il occupe dans le système".

#### *1.1.4.2.2. Conditions du transfert*

Nous ne nous engagerons pas dans un débat portant sur la validité d'un tel transfert de concepts, sur les conditions de l'import-export en la matière. Notre décision est un tant soit peu réfléchie et nous allons juste donner les quelques raisons qui nous ont fait persévérer.

1. ALTHUSSER se place du point de vue de la *lecture*. Nous sommes, en dernier ressort, confronté à la même question: "qu'est-ce que lire?"

2. Il entretient vis-à-vis de MARX la même position que nous vis-à-vis de notre corpus: il s'agit ici de méta-théorie, de commentaire sur de la théorie. Il va sans dire que nous raisonnons ici en termes de corpus et non d'exégèses incontournables.

---

<sup>1</sup> Voir le détail de la démonstration dans notre chapitre deux.

<sup>2</sup> JOLY, A., & O'KELLY, D., 1993, "De la psychomécanique du langage à la systématique énonciative" in COTTE, P., (éd.) *et al.*, 1993, *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur, p. 34.



3. Que l'on ne sache pas, en dernière analyse, qui, d' ALTHUSSER ou de MARX, parle est certes un problème. C'est aussi celui qu'Antoine CULIOLI se pose lorsqu'il analyse Emile BENVENISTE. Nous n'avons pas résolu ce problème. Nous considérons néanmoins qu'il est secondaire dans la mesure où peu importe qui parle, les problèmes restent, ainsi que les textes qui en portent témoignage, fût-ce involontairement (au sens où l'auteur n'a pas rédigé une analyse pour servir d'exemple à notre étude, qui ne va pas nécessairement dans son sens). Que ce soit l'auteur ou le "déchiffreur" qui le manifeste, l'insu dit assez que le problème est déjà en germe chez l'auteur. Enfin, s'il s'agit de problèmes, cela dépasse largement la question de leur auteur.

4. Il s'agit pour ALTHUSSER d'analyser de la philosophie (politique), ce qui est aussi une question de mots, surtout dans la perspective qui est la sienne. Pour reprendre la formule d'ALAIN, qui n'a jamais commencé à réfléchir sur le langage n'a jamais philosophé et donc, l'importation d'une méthodologie pensée au départ pour le champ de la philosophie vers le champ de la théorie linguistique ne nous paraît pas saugrenue.

5. Dans la lecture qu'ALTHUSSER en donne, MARX incarne une rupture épistémologique avec ses prédécesseurs. Nous tenterons de montrer que, d'une certaine façon, nos auteurs procèdent de même: analyser le linéaire en terme d'opérations ou de traces constitue à nos yeux un changement de paradigme.

Ayant justifié ce "transfert de technologie", nous voudrions en indiquer quelques conséquences.

#### 1.1.4.2.3. Quelques conséquences

ALTHUSSER se pose la question du mélange de lucidité éclairant certains aspects de la théorie et des relatives ténèbres concernant d'autres aspects. Poussant son analyse, il manifeste le caractère dialectique de cette relation entre ce qui est "vu" et ce qui ne l'est pas (en termes althussériens, le "visible" et "l'invisible"). Voici l'application que nous avons été tenté d'en faire: il nous semble que tout travail théorique repose sur des concepts opérés (ceux qui font l'objet d'une analyse, comme en chirurgie) et des concepts opérants (celui ou ceux qui permettent cette analyse, qui créent cette visibilité partielle que décrit ALTHUSSER)<sup>1</sup>. Pour les écoles françaises de linguistique anglaise, c'est la langue (anglaise le plus souvent), l'énoncé ou le linéaire qui sont les concepts opérés et qui sont bien désignés comme les objets d'analyse<sup>2</sup>. Pour nous, les concepts opérants étaient initialement l'opération, l'énonciation, et bien vite l'invariant et le marqueur / opérateur, bref la trace de l'opération.

##### 1.1.4.2.3.1. Les trous a priori

En somme, reprenant l'idée de SAPIR selon laquelle toutes les grammaires fuient, nous suggérons (à nouveau) que toute théorie est trouée, d'où les fuites. A ce titre, notre travail n'est peut-être qu'un décalque de l'analyse du reste dans la langue / dans le langage. En partant du principe de cette incomplétude, nous signalons le reste "au carré" dans le métalangage<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Naturellement, cette analyse doit être justiciable d'une analyse réflexive: à notre tour, notre concept opérant ne répond que partiellement à la question posée, notre vision n'est que partielle, etc.

<sup>2</sup> Nous ne revenons pas sur les oppositions entre phrase et énoncé qui, à notre avis, valent pour les trois écoles.

<sup>3</sup> Pour une défense et illustration de la théorie du reste dans la langue, voir LECERCLE 1990.

#### 1.1.4.2.3.2. Les déplacements de l'insu

Il va sans dire que cette méthode de travail suppose un renouvellement ou, disons, un enrichissement constant de la problématique. Autrement dit, et ce n'est pas spécifique à ce type de recherche, les objets d'arrivée ne sont pas toujours les objets de départ. En analysant les concepts opérés, d'autres concepts opérants surgissent. Nous nous sommes rendu compte que notre travail laissait de côté "abstrait", qui aurait mérité un traitement plus complet que celui que nous lui avons accordé<sup>1</sup>. De même, la notion (fort complexe à expliquer parce que diaboliquement simple) de relation, et surtout l'opération de relation, auraient mérité des analyses plus développées que ce que nous leur accorderons. Selon un paradoxe que nous déplaçons, mais auquel nous n'échappons pas, nous avons également un insu. C'est le propre de toute pensée critique, que d'être également créatrice de mythes. Même chez Roland BARTHES, la mythocritique se double d'une mythographie. Notre "insu" consiste déjà en ce que nous n'échapperons pas aux problèmes posés par le métalangage, nous ne ferons que les déplacer. Par cette itération, nous voulons ici marquer que c'est au métalangage que nous assignons en partie l'existence de ces contradictions.

### **1.2. Postulats**

Pour bien faire, il aurait fallu déduire ces positions théoriques de notre analyse préliminaire, mais cela n'aurait pas évité l'exercice de mauvaise foi. Nous pensons que, puisque l'on n'évite pas une certaine dose d'arbitraire, il

---

<sup>1</sup> L'abstractum comme ce que l'on retire, ce que l'on extrait: ne peut-on pas entendre en ce sens les paroles de CULIOLI sur les forme abstraites "tirées" des traces?

est préférable d'indiquer clairement quels sont les présupposés de départ, plutôt que de les masquer, ne serait-ce qu'en prétendant les légitimer. Puisqu'il s'agit de postulats, il est inutile de feindre de les justifier. Nous voudrions juste les expliquer, c'est-à-dire manifester leur cohérence par rapport à ce qui nous occupe.

Nous partirons du principe que, si un phénomène peut être décrit, quelle que soit la langue naturelle utilisée pour la description, il est valide. Autrement dit, toute langue naturelle peut servir à la description d'autres langues. Notre étude effleurera les effets d'optique d'une telle position en manifestant des propriétés particulières à la langue française (l'anglais n'offre pas les mêmes caractéristiques) dans le fonctionnement des suffixes. Ce postulat nous paraît cohérent avec les réserves émises à l'égard de la possibilité d'un métalangage irréprochable. Surtout, c'est l'argument de la traduction (comme procédure de validation de la description) qui joue et non pas les caractéristiques d'une langue comme métalangue idéale qui sont mises en avant. En clair, l'absence de métalangage dont nous parlons n'a rien à voir avec la réussite ou l'échec d'une langue particulière qui serait idoine comme métalangue. Nous ne proclamons pas la défaite de la langue française comme "langue naturelle dans laquelle se pratique le métadiscours" (sens pour nous de "métalangue", puisque nous ne reconnaissons pas de métalangage), nous soulignons ce que nous pensons être des effets de structure interne. L'absence de métalangage est en quelque sorte un problème externe. Ce sont simplement des problèmes (internes et externes) qui s'additionnent.

### **1.2.1. Il n'y a pas de métalangage**

"Il n'y a pas de métalangage" signifie pour nous qu'il n'y a d'abord pas d'accès "direct" à la langue. il y a médiation par la théorie, de manière plus ou moins consciente. Par contrecoup, la méta-théorie n'a guère plus de surplomb par rapport à la théorie que la théorie n'en a par rapport à la langue. De sorte qu'une œuvre théorique peut presque être abordée comme une langue et que l'on doit se défier de la métaphore. Nous explicitons maintenant ces points de vue.

#### 1.2.1.1. Absence de métalangage

Nous partirons du travail de Michel ARRIVÉ, de ce qui est maintenant le premier tome de son analyse des rapports entre psychanalyse et linguistique, où il étudie notamment le mot d'ordre lacanien ("Il n'y a pas de métalangage"), en contradiction avec l'usage quotidien du linguiste qui parle de la langue. L'une des conclusions à laquelle il parvient consiste à reconnaître l'inexistence d'un langage formel qui décrirait la langue dans un système de signes différents tout en admettant parallèlement la possibilité pour une langue de parler d'elle-même, ce qu'il nomme "métadiscours". Il n'y a pas de métalangage, il n'y a que du métadiscours. Nous acceptons cette idée, ce qui n'est pas sans conséquences sur la langue utilisée (en l'occurrence, le français pour les écoles *françaises* de linguistique

anglaise<sup>1</sup>). Pour autant, ce métadiscours n'assure pas une superposition entre ce que nous appelons les concepts et les mots d'autre part. En ce sens, il n'y a effectivement pas de métalangage. Sylvain AUROUX donne une conclusion raisonnable des différentes interprétations de l'absence de métalangage:

Au travers de démarches, dont on peut certainement accorder qu'elles sont parfois fort confuses, voire contradictoires, il nous semble que la philosophie moderne a acquis un résultat considérable. On peut formuler de façon brutale ce résultat: il n'y aura pas de savoir ultime, qui, à la fois, représente le fonctionnement du langage humain et exprime son essence.<sup>2</sup>

On pourrait objecter qu'un terme comme "essence" ne fait pas très sérieux et que "fonctionnement" peut poser problème. Cela ne mettrait qu'en abyme la difficulté évoquée: pas de conceptualisation intégrale du langage hors des mots. Dans ce que nous en tirons comme conséquence, il n'y a pas de contrôle absolu des concepts utilisés<sup>3</sup>, par suite de quoi il n'y a peut-être pas

---

<sup>1</sup> Par où il faut comprendre que les problèmes posés par le français ne sont pas une difficulté surmontable affectant uniquement ces écoles, qui se verraient dénier la possibilité de fonder une réflexion théorique, mais plutôt que:

1. le choix d'une langue pour servir de métalangue est indifférent au problème posé par l'absence de métalangage.

2. le choix d'une métalangue pourrait bien avoir des conséquences sur le métadiscours.

Nous voyons ainsi l'utilité de distinguer "métadiscours" (discours sur la langue) "métalangue" (langue naturelle dans laquelle s'effectue le méta-discours) de "métalangage" (structure qui n'existe pas et qui serait au métadiscours ce qu'une langue est au discours dans laquelle il est énoncé.). Cette structure n'existe pas (il n'y pas de super-structure, c'est la langue qui fait office de super-structure) et pourtant, il y a du discours sur la langue. En employant dans ce contexte indifféremment langue et langage, nous manifestons que se joue un invariant langagier: toute langue peut produire du métadiscours, sans pour autant constituer un métalangage.

<sup>2</sup> AUROUX, S., 1996, *La philosophie du langage*, P.U.F., collection Premier Cycle, p. 251.

<sup>3</sup> Nous sommes conscient de ce qu'avec une telle position théorique, la charge de la preuve joue en notre faveur puisque pour nous porter contradiction, il faudrait pouvoir se doter d'un métalangage qui soit adéquat pour le langage sans pour autant y être homogène.

d'épistémologie irréprochable. D'où la nécessité de préciser nos choix et nos outils.

#### 1.2.1.2. Le discours théorique comme une langue?

Ceci revient à dire que nous formulons implicitement le postulat qu'un discours théorique métalinguistique est structuré comme une langue avec des invariants qui sont, en principe, la désignation des concepts (un même vouloir-dire), leur place et leur rôle dans le dispositif. Le postulat de la constance de la théorie revient à dire que cette langue n'est analysée qu'en synchronie. L'analogie ne tient pas jusqu'au bout. D'abord parce qu'un discours théorique est conditionné par une idéologie (au sens fort) et qu'un langage n'est théoriquement pas subordonné à un vouloir-dire (il n'est pas frappé de téléonomie) et ensuite parce que ce serait faire fi de la liberté des locuteurs. C'est notamment pour cette dernière raison que nous ne nous sommes pas muni d'un crible irréprochable permettant de discriminer avec certitude ce qui relève ou ne relève pas de la définition, ce qui est un emploi canonique ou déviant d'un concept. C'est là une deuxième limite de l'analogie. L'invariant s'efforce de rester invariant; le concept est peut-être d'autant plus intéressant qu'on le déforme, qu'on l'applique à d'autres champs que ce pour quoi / pourquoi il a été conçu, bref il *travaille*. Nous illustrerons cette faculté en évoquant certaines extensions de concepts qui ont été proposées dans la théorie (ainsi compact / dense / discret dans le domaine verbal pour la théorie culiolienne). Nous sommes donc conduit à postuler que toutes les occurrences valent. La seule restriction que nous nous imposons est la suivante: il existe des emplois techniques et non

techniques des termes (par exemple, "opératoire" et "parcours"). Cette position ne nous paraît pas contradictoire avec le double postulat de l'absence de métalangage et l'existence d'un métadiscours. S'il existe du métadiscours, il y a possibilité de dire du discours. On admet donc dans le même temps qu'il y a des emplois techniques et que, par conséquent, il existe des emplois triviaux. Là où nous formulons l'absence de métalangage, c'est lorsque nous disons qu'on ne peut pas prévoir l'emploi de termes qui ne soient jamais ni triviaux, ni ambigus, ni polysémiques.

Comment peut-on prendre la langue comme modèle d'une théorie linguistique tout en prétendant par ailleurs ne pas avoir d'accès brut, sans médiation, à la langue? Cette question fait difficulté, mais n'est pas insurmontable. Cela contraint à la fois à:

1. Admettre que l'on adopte une position réaliste (du type: on constate que la langue existe et que l'on peut se livrer à un certain nombre d'analyses). Les analyses de Sylvain AUROUX vont dans ce sens. On ne saurait nier l'invention de concepts comme le *casus agentivus* des premiers grammairiens du basque, comme la langue agglutinante des grammairiens américanistes. On peut forger des concepts permettant des analyses<sup>1</sup>.

2. Ne pas pouvoir déterminer ce qui, dans les résultats, est imputable à la théorie ou à la langue, qu'on a prise comme modèle d'analyse. Si la théorie a des trous, cela n'est-il pas justement dû à la langue utilisée comme modèle de la théorie?

En résumé, à la question "peut-on étudier une théorie linguistique un peu comme on étudierait une langue?", nous répondons en partie oui,

---

<sup>1</sup> AUROUX, S., et al., 1989, *Histoire des idées linguistiques, t. I: la naissance des métalangages en Orient et en Occident*, Liège: Mardaga.



encore que notre étude de langue sera bien incomplète. Toutefois, on ne peut guère se prononcer sur les véritables effets de structure d'une telle représentation de la théorie. Nous visons à réfléchir sur le métadiscours, en particulier sur les valeurs traditionnelles des métatermes dans la langue courante. C'est notre manière de réfléchir entre la langue et le discours, entre la valeur en puissance (les restes, la valeur commune) et la valeur effective (leur utilisation en discours) qui rend digne d'intérêt cette idée d'un invariant du concept.

#### 1.2.1.3. Influence de la métalangue

En revanche, si l'un des paramètres de notre position méta-théorique nous importe, c'est bien celui de notre rapport à cette situation interlinguistique, cette situation où la langue anglaise est analysée à partir du français. Nous nous intéresserons donc à la "francité" des concepts des écoles françaises de linguistique anglaise. Sans que cela invalide nécessairement les analyses proposées par ces écoles dans leur ensemble, nous montrerons comment le français, en tant que langue naturelle ayant ses spécificités, notamment lexicologiques, infléchit, ou disons surdétermine, les analyses proposées par les écoles françaises de linguistique anglaise. Nous tenterons d'illustrer cette thèse à partir de l'étude des suffixes (en particulier, de l'aspectualité lexicale de quelques suffixes nominaux).

#### 1.2.1.4. Langage et métalangage, théorie et méta-théorie

Il y a donc du jeu dans le langage, du jeu dans le métalangage, ce qui nous a conduit à renverser la problématique. Puisqu'il y a du jeu, nous

allons jouer, et donc donner nos règles. On voit bien quel rôle on assigne alors au lecteur: être arbitre (si possible d'autres choses que des élégances) et indiquer les hors-jeu et la triche dans son ensemble (le moment où l'on cesse de jouer avec les règles que l'on s'est fixé).

Puisqu'on n'arrête pas le tourniquet du métalangage, nous nous proposons de marcher avec lui (en évitant de se cogner, comme dans les scènes comiques des portes à tourniquet des grands hôtels). Plus sérieusement, nous défendons ici une position "d'obscurantisme lucide" qui, pour ne pas sombrer dans le nihilisme ou la naïveté, s'interdit de penser ses représentations comme ayant une quelconque valeur de vérité. L'avantage de cette position méta-théorique, c'est qu'elle vaut aussi en termes de représentations linguistiques: au niveau de la théorie, on s'interdira également toute velléité de véracité quant aux représentations du niveau notionnel. Il nous semble que notre position a l'avantage de la cohérence puisque nous tenons que, en linguistique, le surplomb méta-théorique que l'on prend vis-à-vis d'une théorie est homologue du surplomb du métalangage par rapport au langage, c'est dire s'il est peu important.

Suit indirectement que nous n'avons pas d'épistémologie, au sens où celle-ci serait la bonne mère des sciences fixant ce qui se fait et ne se fait pas et indiquant la marche à suivre. Ne reste de l'épistémologie que sa dimension "historique", qui marque des repères, des évolutions. Quant aux révolutions ou aux coupures, nous sommes plus sceptique...

Si l'on ne peut échapper aux pièges du métalangage, la "solution " consiste à choisir ses chausse-trapes et à s'inventer soi-même ses outils. Nous en restons au stade de *l'homo linguisticus faber*, en bonne compagnie

toutefois. DELEUZE et GUATTARI proposent, dans ce qui restera leur dernier ouvrage commun (*Qu'est-ce que la philosophie?*), une conception du philosophe comme faiseur / fabricant de concepts. A une autre échelle, et toutes proportions gardées, c'est ce type de solution que nous avons retenu. Nous détaillerons à la fin de ce chapitre notre boîte à outils, typologie sommaire des outils analysés et de nos outils d'analyses. Le principal est la corrélation, dont nous voudrions nous servir pour faire pièce à la métaphore.

#### 1.2.1.5. La corrélation plutôt que la métaphore

Nous adopterons à l'égard de la métaphore la position naïve suivante. La métaphore est corruptrice et on ne saurait faire l'économie des effets<sup>1</sup>. On tentera d'en limiter les conséquences. La métaphore, soit; l'allégorie, non. Lorsque DELEUZE et GUATTARI parlent de personnages conceptuels, pour nous, cela relève de l'analogie. Si nous devons faire des développements sur la scène où jouent ces personnages conceptuels (ou bien sur leurs répliques), nous ferions de la métaphore. La corrélation et la métaphore nous semblent s'opposer sur au moins un point: la corrélation conserve un rapport alors que la métaphore tend à la confusion de deux plans. Elles ont peut-être le même danger de filer (comme un bas plus que comme une étoile). Nous reviendrons à la fin de notre chapitre sur la corrélation, qui permet de garder ses distances, de conserver un rapport, là où la métaphore (im)pose un isomorphisme. Nous explicitons ici quelque peu notre défiance à l'égard de la métaphore, d'abord en illustrant les limites de la métaphore de la "boîte à outils", puis en soulevant quelques problèmes plus généraux.

---

<sup>1</sup> Voir l'analyse qu'en donne LECERCLE 1990 au chapitre 4.

#### *1.2.1.5.1. L'outil linguistique*

Partant de l'absence de métalangage, il est difficile de nier l'existence de métaphores, de glissements métaphoriques. A l'extrême, notre boîte à outils est une métaphore contestable. L'outil au sens traditionnel peut se penser dans un système de médiation à quatre actants: l'utilisateur, le matériau premier à transformer (mur, planche de bois, lavabo), le matériau second à lui adjoindre (vis, clous, tuyau, joint) et l'outil (tournevis, marteau, clé) qui assure la réunion des quatre; la résultante de ces quatre actants étant l'objet même que le bricolage avait pour finalité de produire. A un outil correspond, en principe, une fonction déterminée (et une seule). En pratique, on peut planter un clou, rôle dévolu au marteau, avec une tenaille. La relation marteau / usage dans le bricolage (qui définit une fonction) n'est pas bijective<sup>1</sup> (rien n'interdit d'ouvrir un pot de confiture avec un tournevis ou un marteau). Dans notre cas, rien de tel. Si nous filons la métaphore du philosophe comme savetier, avec quoi fonctionne-t-on? Avec des choses tout à fait différentes. Nous postulons une relation bijective (stable puisque c'est l'invariant dans le dispositif) du concept, qui serait l'outil d'analyse de la théorie. Nous disposons de concepts analysés (opérateur, invariant) et de concepts d'analyse ("concept", corrélation) dont rien ne dit qu'ils doivent être mis dans la même boîte à outils. Il y a presque deux activités de bricolage (des analyses de la langue ou du langage, des analyses de métadiscours et de métatermes), d'où la difficulté de tout ranger dans une même boîte. La boîte à outils est peut être une métaphore plaisante, mais dans le détail, c'est un modèle inadéquat (ne serait-ce qu'en raison de la téléologie qu'elle postule, l'outil est finalisé; pas le concept). "Que va-t-on trouver?" est la

---

<sup>1</sup> Voir notre définition page 115.

question de la recherche finalisée. L'activité conceptuelle consiste à évaluer, à distinguer... sans préjugés si possible. Enfin, nos auteurs mettent souvent en garde contre une conception "outillère" du langage<sup>1</sup>. Or, nos concepts ressortissent au langage, donc la question d'un finalisme se pose pour eux aussi.

#### *1.2.1.5.2. L'outil informatique*

Il aurait été possible aussi de filer la métaphore des outils de l'informatique, surtout si l'on tient qu'il n'y a pas de métaphore originelle et de série orientée: boîte à outillage => boîte à outil du traitement de texte => ensemble de concepts. Cela nous entraînerait trop loin. Nous nous bornerons, indépendamment de toute considération sur l'utilité de l'ordinateur et sur son incapacité à théoriser à notre place, à trois remarques.

Premièrement, les travaux de Georges LAKOFF sur la métaphore montrent que l'ensemble des métaphores tournant autour du cerveau en font une métaphore de l'ordinateur, alors que l'homme s'est servi de son cerveau bien avant l'hégémonie de l'ordinateur et que, donc, la modélisation inverse (l'ordinateur est un cerveau) aurait pu être prévisible. Nous en déduisons que les analyses reposant sur des travaux de ce type affirment trop facilement que le glissement métaphorique doit se faire du simple vers le complexe, du naturel vers l'artificiel, etc. Deuxièmement, l'interface, réalité typiquement informatique, est une modélisation extrêmement précieuse des

---

<sup>1</sup> "[...] on ne peut affirmer que les mots ont un sens sans être ramené à une conception outillère du langage, conçu comme un instrument dont la finalité explicite serait la communication entre des sujets universels qui, comme on le sait, se partagent le bon sens." in CULIOLI 1968, p. 108.

relations entre deux éléments hétérogènes. Là encore, si l'ordinateur n'existait pas pour le / se penser, il faudrait l'inventer. Troisièmement, l'interopérabilité, sésame du marché informatique actuel, est également à la "pointe" des problématiques contemporaines de la linguistique. Ce terme générique désigne les problèmes de compatibilité entre matériels et logiciels, entre logiciels, entre informatique et télécommunications, etc. On voit tout de suite le rapprochement: c'est la question de l'interdisciplinarité, au sein de la linguistique, entre différents domaines, la question de l'ouverture aux autres disciplines et de ses articulations. Bref, si l'ordinateur ne pense pas la linguistique, la linguistique gagne à réfléchir sur l'informatique comme modèle. Mais c'est à titre de modélisation, de distinction de plans (la linguistique n'est pas l'informatique) que l'analogie est intéressante. La métaphore ne constitue pas en soi une clé de la signification. Deux éléments (au moins) nous gênent dans les analyses qui prennent les travaux de G. LAKOFF pour argent comptant. D'une part le postulat d'une sorte d'invariant cognitif, de programme que le langage se contenterait d'exécuter et, d'autre part, l'orientation de la métaphore, du glissement métaphorique, qui irait du plus simple vers le plus complexe, du concret vers l'abstrait. Nous soutenons que rien n'assure de ce primat du concret sur l'abstrait.

#### *1.2.1.5.3. La métaphore n'est pas orientée a priori*

Notre premier argument vient de l'analyse du symbole par LACAN. Grossièrement, la relation entre le symbole et le symbolisé n'est pas à sens unique, et rien n'indique qu'un symbole soit plus abstrait ou concret que le

symbolisé. Selon la formule un peu elliptique de LACAN: "Pour le dire, la qualité du concret dans une idée n'est pas plus décisive de son effet inconscient, que celle du lourd dans un corps grave ne l'est de la rapidité de sa chute."<sup>1</sup> Par où nous entendons que, de la même manière qu'un objet lourd obéit à la loi de la gravité tout comme un objet "léger", le concret tout comme l'abstrait peuvent être symbolisés l'un par l'autre, sans qu'il y ait préséance de l'un sur l'autre.

Notre deuxième opposition à une orientation *a priori* de la métaphore vient d'une confrontation avec l'orientation du prédicat. Soutenir que la métaphore n'est pas orientée dans des formules telles que "*the brain is a machine*" (LAKOFF), c'est penser la copule comme une équivalence stricte (=) dotée de la commutativité stricte. Fort bien; reste qu'en discours, "A est B" ou "B est A" ne sont pas équivalents. Il y a de la thématization (au moins en français et en anglais), l'un passe avant l'autre, cela oriente la "relation prédicative" (outil sur lequel les théoriciens de la métaphore ne semblent pas assez s'interroger). Cette position d'équivalence stricte dénie l'asymétrie du prédicat.

Autre exemple qui montre que la simplicité ne va pas de soi et que l'intelligibilité n'a pas de raison *a priori* d'être orientée selon un *cline* concret / abstrait: il s'agit de la question du rapport littéral / figuré. Laurent DANON-BOILEAU cite le cas "d'un jeune homme cultivé d'une vingtaine d'années" aux "troubles cognitifs mal définis" qui n'arrivait pas à définir le sens propre d'une "girouette"<sup>2</sup>, alors qu'il était capable d'en donner le sens figuré ("quelqu'un d'inconstant"; strate supplémentaire d'abstraction, la glose fait

---

<sup>1</sup> LACAN, J., 1980, *Écrits*, Seuil, p. 709.

<sup>2</sup> DANON-BOILEAU, L., 1995, *L'enfant qui ne disait rien*, Calman-Lévy, coll. Le passé recomposé, pp. 185-186.

apparaître un épïcène, là où "girouette" est féminin). La question de la valeur de ce type d'éclairage du fonctionnement par le dysfonctionnement reste entière, mais l'idée que "l'abstrait" est moins accessible que le concret nous paraît ici sérieusement battue en brèche. Que l'on ait des difficultés à appréhender le "concret" alors que l'abstrait ne semble pas faire de difficulté nous paraît aller à l'encontre du primat du concret qui supposerait, si le concret était toujours premier, que son intelligibilité serait une condition *sine qua non* de toute intelligibilité. Cela n'est pas le cas dans cet exemple. Nous en déduisons que faire dériver l'abstrait du concret ne va pas de soi.

Enfin, notre ultime argument (en faveur de notre position à l'égard de la métaphore) vient de l'une des présentations des théories exposées dans *Les théories de la grammaire anglaise en France*. Il s'agit des considérations liminaires de l'article de Claude DELMAS et de Geneviève GIRARD dans leur présentation de la théorie métaopérationnelle:

Les linguistes, à l'instar des autres scientifiques, usent de métaphores, qu'ils nomment modèles, lorsqu'ils tentent d'expliquer les domaines qu'ils ont pris pour objet d'étude. Ceci résulte du fait incontournable que derrière toute théorie linguistique se tient un linguiste qui tente de communiquer. Il argumente, justifie pour tenter d'emporter l'adhésion de son destinataire. Il est un autre fait important: les démonstrations que l'on peut trouver dans les articles sont toujours effectuées dans une langue donnée (E. Benveniste écrit en français, K. Bühler en allemand, Chomsky en anglais, etc.) et l'on pourra éventuellement traduire ces travaux, il n'empêche que le discours du linguiste usera nécessairement des tropes et glissements métaphoriques qu'autorise la langue adoptée. La terminologie retenue ou forgée est constitutivement marquée du sceau métaphorique



ou pour le moins analogique. Ceci ne signifie pas pour autant que la linguistique autorise n'importe quelle représentation: la métaphore doit, autant qu'il est possible, être contrôlée. De plus, le processus de métaphorisation ne doit mettre en péril ni les faits ni leur pertinence car l'épreuve du retour à la **réalité** des faits constitue l'ultime critère: arguments et métaphores apportent ou non une meilleure compréhension quantitative ou qualitative des faits, le destinataire obtient ou non un meilleur accès à leur pertinence.<sup>1</sup>

Nous ne sommes pas d'accord pour poser une égalité entre un modèle théorique et une métaphore. En revanche, nous nous rendons également à l'argument de la traduction du sens d'une langue à une autre comme critère de la pertinence d'un métadiscours. Pour autant, la perspective d'un usage contrôlé de la métaphore nous plonge dans un abîme de perplexité. On pourrait certes poser que tout n'est que métaphore si l'on ne dispose pas de métalangage, mais ce serait oublier que tout discours n'est pas métaphorique (sauf à défendre une conception particulière de la métaphore qu'il faudrait développer) et nous ne saisissons pas alors pourquoi tout métadiscours est métaphorique. Et quand bien même, cela serait alors contradictoire avec l'idée d'un usage contrôlé. Cette notion même nous interroge car elle paraît jurer avec la puissance corruptrice de la métaphore. Surtout, elle nous semble passer à côté de ce qui fait problème. Parler de "trope" et d'usage "contrôlé", c'est encore considérer que l'on fait "comme si", que la métaphore est un travestissement littéraire d'une réalité que l'on pourrait décrire autrement par ailleurs. Or nous pensons qu'il n'en est rien,

---

<sup>1</sup> COTTE *et al.* 1993, p. 97.

et qu'une position extrême plus convaincante consisterait à soutenir que, précisément, tout n'est que métaphore. Cette thèse radicale nous réduirait à un silence tout wittgensteinien et nous ne la tiendrons pas.

Reste que l'idée d'un "retour à la réalité" est éminemment problématique, voire incompatible avec la métaphore. Si la réalité réside toute entière dans la compréhension offerte, la valeur n'est pas indexée sur la réalité. C'est la perception même de cette réalité qui est en jeu, et si elle était possible dans l'absolu, sans métaphore, en quoi la métaphore serait-elle nécessaire? Il n'y pas de réalité absolue, pure de toute métaphore, qui servirait d'étalon de la métaphore, car alors toute métaphore serait inutile. Si la compréhension (le "meilleur accès à la pertinence") est le critère, se pose alors la question de l'étalon: comment s'assurer que la métaphore nous permet bien de comprendre X, si nous ne connaissons pas X? Comment juger d'une métaphore de X sans connaître X? Et si l'on connaît X, alors pourquoi la métaphore? Si la métalangue a certaines propriétés et autorise certains tropes, il ne nous paraît pas souhaitable de chercher à multiplier les métaphores. Au contraire, il serait bien de faire en sorte que "le meilleur accès à la pertinence" passe par un traitement des concepts.

### **1.2.2. Une question de concepts**

Nous voudrions ici rappeler pourquoi nous travaillons sur des concepts et exposer ce qui se joue selon nous dans la querelle de personnes.

### 1.2.2.1. Ceci n'est pas une affaire personnelle

C'est une prise de position largement irénique, pour ne pas dire utopique ou "naïve" comme dirait CULIOLI. Nous la revendiquons pleinement, sans nous en dissimuler les limites. Nous avons tenté de ne pas en faire une affaire de personnes. Fidèle à ce principe, nous ferons l'impasse sur les considérations biographiques que nous déclarons non-pertinentes pour le présent travail. Un seul point retiendra notre attention, d'autant plus qu'il est attesté dans les écrits des intéressés: la filiation intellectuelle<sup>1</sup>. En effet, Antoine CULIOLI a assisté à des cours d'Emile BENVENISTE<sup>2</sup>, André JOLY à des cours de Gustave GUILLAUME<sup>3</sup> et Henri ADAMCZEWSKI à des séminaires d'Antoine CULIOLI<sup>4</sup>.

### 1.2.2.2. La relation du linguiste à son modèle

Nous sommes pris au départ dans un paradoxe: nous voulons éviter les questions de personnes, mais il n'est sans doute pas de théorie sans chef de file, de même qu'il n'est pas de théorie sans Maître ni disciple(s), disciples dont la fonction est de ne l'être plus, comme nous le montrait déjà ARISTOTE. "Ecole" (à l'inverse de secte ou de chapelle) n'exclut pas la diversité et nous dirions presque que la divergence nous paraît programmée dans la relation de maître à disciple. C'est cette altérité entre le disciple et le maître qui fonde la relation conflictuelle à laquelle la psychanalyse a donné

---

<sup>1</sup> Pour ce qui est des parcours intellectuels, voici une bibliographie rapide. Pour une analyse historique de la genèse du modèle métaopérationnel et de son contexte d'apparition, voir TOUPIN 1994, pp. 59-118 et pp. 13-58. Pour le guillaumisme, voir WILMET 1972, VALIN 1955 et TOLLIS 1991. Pour CULIOLI, voir BOUSCAREN *et al.* 1995 et la présentation qu'en donne LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, pp. 25-6. LAPAIRE & ROTGÉ 1993 procède à des présentations rapides sur A. CULIOLI pp. 252-4, sur A. JOLY pp. 261-2 et p. 271, sur H. ADAMCZEWSKI p. 270 et p. 272.

<sup>2</sup> LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 30.

<sup>3</sup> "Élève de Gustave GUILLAUME, je n'avais pas à inventer ce que j'appelle ici la *systématique énonciative*: Il me suffisait de lire et relire avec attention et un certain regard les écrits et les nombreux inédits du fondateur de la psychomécanique pour y découvrir tous les éléments d'une théorie de l'énonciation." in JOLY 1987, p. 7.

<sup>4</sup> ADAMCZEWSKI, H., [1976] 1978, *Be + ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Thèse d'état, Paris VII, Champion, p. 11.

le nom du complexe d'ARISTOTE et du complexe de PLATON. Divergence ou dissonance, nous nous interdisons d'en juger. Reste posée la question du "dialogue" entre les différentes écoles. Nous voudrions expliquer ici pourquoi certains problèmes théoriques tournent à la question de personnes. Notre interprétation est de type psychanalytique et fait intervenir les concepts de maîtrise et de "lalangue".

Il nous semble que l'attachement du linguiste à son modèle tient pour beaucoup au caractère souvent monolithique de sa formation. De sorte que le modèle théorique de formation devient le lieu d'un investissement affectif au moins aussi fort que celui qui le lie à sa langue, peut-être parce que c'est par ce modèle qu'il a eu accès<sup>1</sup> à sa langue, et que les deux (lui) semblent intimement liés: la maîtrise du modèle permet l'explication de sa langue, donc sa jouissance. Un lien fusionnel se crée entre le linguiste et le modèle dans lequel il a été formé. L'exercice de sa langue (la compétence) est lié à la jouissance (la satisfaction de pouvoir l'analyser). Si la compétence permet d'habiter dans sa langue comme dans sa maison, le modèle, pour filer cette métaphore de la Loi, est ce qui permet l'entrée en jouissance. La reconversion éventuelle d'un modèle à un autre n'y change rien; comme pour les fumeurs repentis qui sont souvent les plus intolérants à l'égard des fumeurs, les nouveaux convertis sont intraitables à l'endroit de leurs anciens condisciples. C'est encore une question affective: l'adoption d'un nouveau modèle (et le terme est éloquent) se paie au prix fort de l'abandon du premier (outre les sacrifices en temps, voire en relations brisées qu'elle suppose...).

---

<sup>1</sup> Au sens où la linguistique peut donner une meilleure intelligibilité.

Si chaque conscience poursuit la mort de l'autre, alors chaque modèle ne peut vivre que de l'anéantissement des autres. Untel lave plus blanc, voilà quel nous paraît être le mot d'ordre (la rançon à payer) des comparaisons, car s'y jouent des figures de maîtrise. Jean-Claude MILNER dit assez qu'il n'y a pas d'école sans "maître". Dans *L'Amour de la langue*, il insiste sur cette forme sociale toute particulière de la recherche linguistique:

La proposition fondamentale, à cet égard, est la suivante: la linguistique en elle-même ne fait pas lien social, elle n'y parvient que dans et par l'Université; en ce sens, il n'y a pas de discours linguistique, mais seulement une spécification du discours universitaire. [...] les sciences dites humaines font exception: psychologie, sociologie, etc., et la linguistique, ne sont possibles que par le mouvement qui, de tout segment de réalité discernable, peut faire matière d'un savoir; or, ce mouvement n'est lui-même possible que par la mise du savoir en position d'agent — autrement dit par la constitution d'un discours universitaire défini par le savoir agent, la production indéfinie de sujets béants, et un maître, vérité du dispositif.<sup>1</sup>

Jouissance de la langue, structures de reproduction, tous les ingrédients du drame intime sont réunis. Derrière chaque critique adressée à l'une de ses analyses, le linguiste voit une critique de sa maîtrise de la langue, et de son modèle. Il a le sentiment d'être pris en défaut dans son analyse certes, mais au-delà, dans la double allégeance qui le lie à la langue et à son modèle. Ainsi, il n'est pas rare que les échanges parfois vifs entre linguistes se teintent de critiques à peine voilées de leur connaissance de la langue. Perdre la face sur le terrain théorique, voir ses concepts (ou ceux que l'on a

---

<sup>1</sup> MILNER, J.-Cl., 1978, *L'Amour de la langue*, Seuil, coll. "Connexions du champ freudien", p. 113 et p. 114. Désormais MILNER 1978.

fait siens) critiqués sont autant de figures de la dépossession de la langue, d'une partie de soi.

Si la langue nous parle<sup>1</sup>, alors la métalangue nous parle et dicte en partie nos conduites théoriques. Voilà ce qui, à notre avis, se joue dans certaines querelles. La querelle métalinguistique ne fait que reproduire la question linguistique: la langue sécrète aussi "la métalangue". L'attachement à la langue se double d'un attachement (servitude volontaire?) à la linguistique, à "mon modèle". Nous considérons qu'il s'agit là de quelque-chose plutôt que de linguistique, et c'est pourquoi nous nous permettrons quelques remarques critiques, pas toujours au sens kantien. Pour autant, nous essayons à chaque fois de ne pas en faire une question de personnes, mais de concepts. Encore faut-il expliquer comment on traite son corpus.

### **1.2.3. Un travail sur de l'écrit**

Conséquence indirecte de notre refus de personnalisation, nous ne considérons quasi-exclusivement comme base pour notre travail que de l'écrit: des articles (ou recueils d'articles), des actes de colloques, des ouvrages ou des manuels, mais peu de notes prises au cours de colloques ou de séminaires. Nous reconnaissons de fait notre choix en faveur d'un primat de l'écrit (nous n'utilisons que quelques entretiens, quand ils ont été transcrits<sup>2</sup>, même en conservant le style oral). Il nous semble que la formalisation apparaît plus poussée, plus rigoureuse, ne serait-ce que par la

---

<sup>1</sup> Nous ne sommes pas complètement maître de notre discours. Voir, après HEIDEGGER, les analyses qu'en donne LECERCLE 1990.

<sup>2</sup> Notre bibliographie ne tient pas compte des interventions à la Société Linguistique de Paris, débats retranscrits dans le *BSLP* (*Bulletin de la Société Linguistique de Paris*). Antoine CULIOLI a participé à des séances, notamment en 1989.

possibilité d'y revenir offerte par l'écrit. Il y a aussi deux raisons à cela. La première est empirique et contingente: il nous était difficile d'être présent aux débuts des recherches (nous étions trop jeune, voire pas encore né...) et nous aurions dû ne travailler qu'avec des comptes-rendus. La seconde est plus théorique et, en un sens, plus défendable: l'élaboration conceptuelle est complexe et nous tenons pour un fait certain que la pratique, l'explication, l'analyse, le tâtonnement se traduisent par un certain nombre d'hésitations, de reprises, de remords, de reformulations, ce qui implique également des erreurs de formulation, des à-peu-près et surtout un *travail* du concept.

Nous avons donc voulu travailler sur des concepts définis ou du moins stabilisés, et non pas "en travaux"<sup>1</sup>, comme c'est le cas dans la pratique. Nous savons que c'est le destin du concept d'être travaillé, mais nous pensons que c'est hypothéquer sérieusement toute chance de réussite que de fonder une analyse de concepts sur une pensée en action, dans le fil de son déroulement, où le raisonnement peut tenir lieu, dans les premiers temps de la formulation d'une idée, de référent. Autrement dit, peu importe le nom que l'on donne à un phénomène au moment où on en décrit le fonctionnement, pour peu que l'analyse soit précise. C'est d'ailleurs ainsi que nous interprétons les protestations de CULIOLI contre une velléité de tout ramener à un problème d'étiquettes, de terminologie<sup>2</sup>. Nous ne doutons pas que ce moment, ce premier temps de la gestation de l'idée soit prenant, précisément parce qu'instable, mais c'est le second temps de la théorisation

---

<sup>1</sup> Paradoxe qui ne réconcilie que la vision idyllique d'un écrit qui serait la conclusion d'un oral, nous refusons l'analyse des concepts en travaux pour lui préférer l'analyse des concepts au *travail*.

<sup>2</sup> "[...] (ne discutons pas de terminologie, elle n'est pas importante ici)." CULIOLI [1991] 1992, p. 9.

qui nous intéresse ici: le moment où le phénomène analysé est inséré dans un tout cohérent, la théorie<sup>1</sup>. D'une certaine manière, nous sommes en conformité avec les travaux de nos auteurs. Ainsi l'édition des actes de la table ronde relative à la psychomécanique et aux théories de l'énonciation par André JOLY va-t-elle en ce sens. Il justifie dans son avant-propos la décision de ne pas publier les débats tout en insistant sur leur valeur. C'est que cette transcription du débat hors-situation, avec ses digressions, serait "scientifiquement discutable en raison même de son manque de rigueur"<sup>2</sup>. Enfin, notre lecture symptomale à partir de l'écrit est conforme au paradigme que nous avons dégagé: nous recherchons aussi des marques dans les énoncés de surface, avec une différence considérable, qui est que nos écoles travaillent aussi sur l'oral.<sup>3</sup>

Notre lecture symptomale, en survol, à la recherche de traces significantes, présuppose que s'il y a théorie, alors on dispose d'un minimum de cohérence (postulat d'invariance des concepts dans le dispositif), et qu'on ne saurait changer de concepts sans changer radicalement de théorie. Donc le corpus reste valable, en dépit du temps écoulé entre plusieurs articles d'un même auteur. Ne nous attachant qu'à de l'écrit, nous partons du principe que le scripteur est comptable de ses actes et que, par conséquent, il ne saurait y avoir de lapsus, d'erreurs ou de mot pris pour un autre. Nous admettons les définitions, les gloses, les reformulations comme autant

---

<sup>1</sup> Cette interrogation sur la propriété et l'impropriété de la parole pour le discours scientifique justifie pour partie que nous ayons utilisé les transcriptions des séminaires de CULIOLI et des Leçons de Gustave GUILLAUME avec une certaine parcimonie.

<sup>2</sup> JOLY, A., 1980, (éd.), *La psycho-mécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L., p. 5.

<sup>3</sup> CULIOLI, A., 1983, "Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié?", in *Recherches sur le français parlé, Cahiers du GARS*, Vol. 5, Publications de l'Université d'Aix en Provence, pp. 291-300 et notre analyse de la "grammaire orale" par H. ADAMCZEWSKI dans notre cinquième chapitre.



d'emplois justiciables d'une analyse<sup>1</sup> du fonctionnement d'un concept, et nous admettons une relative stabilité de ce fonctionnement, conséquence de la stabilité du dispositif théorique.

#### 1.2.3.1. Continuité du dispositif théorique

Dans cette acceptation *a priori* de la stabilité d'une théorie se rejoue en diachronie ce que nous avons admis en synchronie: la difficulté de décider entre ce qui est orthodoxe et ce qui est hétérodoxe. Comment passe-t-on d'un auteur à un autre, d'un modèle à un autre (au sens où l'on parle d'un CHOMSKY premier modèle ou second modèle)? Notre réponse est identiquement irénique: lorsque le linguiste le décrète. Tout juste savons-nous un peu plus pourquoi nous avons besoin de postuler cette unité. On ne saurait analyser le *travail* d'un concept au sein d'une théorie si chaque emploi correspond à une théorie différente. Si la théorie est cohérente dans les différents écrits, alors le corpus est représentatif et toute occurrence est pertinente. Cette prise de position est une conséquence du principe précédent. Si la théorie est stable, elle apparaît de manière uniforme dans les différents états de la théorie, y compris dans ses différents supports (articles, thèses, manuels). Or, il nous semble que l'on peut poser que les théories sont relativement stables.

Même s'il existe des changements locaux (comme "l'homéostasie structurelle", concept abandonné par Henri ADAMCZEWSKI après 1976<sup>2</sup>) ou des variations de sens (cf. le "frayage" chez CULIOLI), on observe une

---

<sup>1</sup> Manque ici une analyse en règle de ce qui définit un emploi: la glose et ses caractéristiques, la paraphrase, les synonymes, etc. Où transparaît le problème du métalangage...

<sup>2</sup> Cf. TOUPIN 1994, p. 70, n. 1. Pour autant, Henri ADAMCZEWSKI n'a pas écarté l'idée d'une modélisation empruntée à la biologie moléculaire. Voir ici même p. 298.

certaine constance dans l'appareil conceptuel déployé. Nous prenons nos exemples chez Antoine CULIOLI puisqu'il est le théoricien de notre corpus dont les travaux s'échelonnent sur la période la plus longue<sup>1</sup>. Nous insisterons sur le fait que les concepts changent parfois de nom, ou qu'un même terme change de désignation, mais que, dans l'ensemble, les modifications apportées à l'édifice théorique sont négligeables. Ainsi par exemple, l'opérateur de parcours s'appelle-t-il un curseur ("curseur, qui parcourt, ou balaie, la classe: par exemple, *tout*, *quiconque*, anglais *any*"<sup>2</sup>) dans un de ses premiers articles. Pour autant, l'architecture générale n'évolue pas: "Si on récuse ce modèle, on pourra poser l'existence de deux systèmes générateurs, l'un syntaxique, l'autre sémantique, entre lesquels il existe des correspondances. On pourra encore concevoir la sémantique comme une hyper-syntaxe, un passage à la limite quand on a épuisé l'analyse syntaxique."<sup>3</sup> Le modèle reste encore flottant sur les relations entre syntaxe et sémantique, sauf sur un point: "Tout vaudra mieux que la séparation *essentielle* de syntaxe et de sémantique, qui ramène, inéluctablement, à une syntaxe avec un lexique muni de règles projectives."<sup>4</sup> Presque un quart de siècle plus tard, les remarques inaugurales de la table ronde consacrée à la théorie des opérations énonciatives vont dans le même sens: "[...] il y avait un autre système de boîtes qui, elles, n'étaient pas noires, c'était les classifications entre syntaxe, sémantique et autre, où,

---

<sup>1</sup> Hormis le travail de Gustave GUILLAUME et l'intervalle de temps qui sépare les premiers travaux de GUILLAUME des derniers en date d'André JOLY, travaux dont nous nous avons manifesté la continuité supra.

<sup>2</sup> CULIOLI 1968, p. 114.

<sup>3</sup> CULIOLI 1968, p. 113.

<sup>4</sup> CULIOLI 1968, p. 113.

là encore, on confondait, me semble-t-il deux problèmes [...]”<sup>1</sup>. Notre postulat d'une relative stabilité de la théorie, condition *sine qua non* de l'analyse de concepts comme invariants fonctionnels dans le dispositif, nous paraît donc raisonnable.

#### 1.2.3.2. Le choix des occurrences

Pour le moment, notre travail ne repose pas sur un relevé exhaustif de toutes les occurrences des concepts analysés, et ceci pour plusieurs raisons. Certaines sont théoriques et d'autres plus pratiques. Au titre des premières, nous invoquerons la taille de notre corpus et l'impossibilité matérielle de donner actuellement un traitement informatisé des occurrences. Au titre des secondes, nous pensons au questionnement sur la valeur d'une occurrence (et plus fondamentalement sur la structuration d'une pensée, sur le fait qu'un écrit théorique ne semble pas pouvoir se limiter à une série de mots-clés hors de la phrase / hors du phrastique). C'est une interrogation dont nous avons trouvé trace chez Antoine CULIOLI dans une réponse à un intervenant partant en guerre contre "l'habillage" des concepts dans le discours. Et CULIOLI de répondre:

Cela risque de renvoyer à une théorie ornementale où l'on aurait des mots-concepts (des mots qui renverraient à de la pensée essentielle) qui seraient habillés. [...] L'habillage, ce sont les relais prosodiques, les anaphores, la construction d'un terme distingué qui sert de repère au reste de la chaîne. [...]

Liée à cette notion [...], on trouve une propriété fondamentale de l'activité des énonciateurs, qui est, d'un

---

<sup>1</sup> CULIOLI [1991] 1992, p. 5.

côté, de reprendre en paraphrasant, d'un autre côté de reprendre en désassertant (je simplifie) enfin de reprendre avec un étagement [...]. Si je dis *"c'est mon frère, pas ma sœur, qui m'a promis de te faire savoir, au plus tard demain, si nous irions en fin de compte à la mer ou à la montagne"*, je vous mets au défi de ramener cela à quelques mots habillés.<sup>1</sup>

Si la réponse s'inscrit en plein dans l'édifice théorique culiolien (occurrence de complexité, "constructions de substituts entièrement détachés de la réalité extérieure"), elle soulève également la question de la pertinence d'une simple liste des concepts. De fait, nous travaillons sur de l'index plus que sur de la concordance, sur des occurrences isolées plus que sur des distributions systématiques<sup>2</sup>. Par là, nous manquons toute une partie du *travail* du concept. C'est ce qui justifie notre quatrième chapitre, notre approche lexicologique qui, à sa manière, esquisse une prévisibilité de la déformation, du travail de certains concepts. Cette analyse réintroduit le contexte, la déformation, dans le dynamisme de la parole, de la même manière que l'étude de la coarticulation change la donne de la phonétique articulatoire (assimilations, liaisons, etc.).

#### 1.2.3.3. Le choix des concepts

Reste à justifier le choix des concepts retenus. Notre approche du dispositif nous a conduit à étudier les concepts les plus importants dans notre problématique formelle, ce qui permettait également de revenir sur un

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, pp. 36-7.

<sup>2</sup> Là compte pleinement notre paradoxe de l'observateur: nous avons choisi certains extraits où les concepts travaillent. Notre étude de la variation dans l'emploi était jouée d'avance à sa façon. Le choix d'exemples "aberrants" peut fragiliser une analyse qui vise à dégager de l'invariance. Difficulté pour difficulté, nous suggérerons que cette déconstruction de l'analyse par l'étude du cas aberrant est aussi à l'œuvre dans les travaux de nos auteurs. Nous pouvons ainsi invoquer la cohérence avec le corpus.

paradigme énonciativiste bien vite défini. Nous allons donc analyser plus particulièrement les concepts intervenant dans la définition de notre paradigme énonciativiste, ce qui permettait une sorte de vérification du paradigme en ce que, d'une part, les écoles s'y conforment et que, d'autre part, le "fonctionnement" différent de concepts comparables rend compte de la spécificité de chaque modèle au sein d'un même paradigme. En toute rigueur, il aurait sans doute fallu justifier que l'on puisse comparer des modèles et, plus délicat encore *a priori*, des concepts (sans métalangage, rien n'assure que le même mot dans deux modèles renvoie à des choses comparables). Ne disposant pas de métalangage, nous sommes obligé de formuler une double hypothèse concernant ce qui fonde la comparaison. Premièrement, un nombre minimal de concepts doivent occuper le même rôle, la même fonction dans le dispositif (le linéaire, la trace, et ce que nous appelons l'archi-opération ou opération de premier ordre). Deuxièmement, il faudrait qu'ils aient le même nom. Cette deuxième hypothèse n'est pas une condition suffisante et elle n'est sans doute pas nécessaire. Simplement, elle est utile pour justifier, avant toute étude, l'appartenance de modèles théoriques à un même paradigme. Que les concepts comparables soient appelés dans chaque modèle "énoncé", "opérateur", "opération", "invariant", cela n'est peut-être rien d'autre que de la coïncidence ou de l'air du temps... Il nous faut enfin préciser avec quels outils nous allons fonctionner, quels sont les concepts de notre métadiscours.

### **1.3. La boîte à outils**

Claude LÉVI-STRAUSS a donné ses lettres de noblesse au bricolage. Toutes proportions gardées, nous voudrions présenter ici la "boîte à outils"

qui a servi à notre bricolage. Nous reprenons l'expression de Marina YAGUELLO, qui expose de la sorte l'ensemble des concepts dont elle se sert dans son ouvrage *Grammaire exploratoire de l'anglais, Exercices de syntaxe commentés*<sup>1</sup>. Là comme ici, la présentation se veut efficace et vise plus à l'efficacité qu'à l'exhaustivité. Ici comme là, nous ferons la part belle à la linguistique générale plutôt qu'à la linguistique énonciative. Les éclaircissements seront peut-être modestes, mais c'est à ce prix seulement qu'on se dote d'outils opératoires, au sens minimal de "ce sur quoi l'on peut compter". Nous distinguons entre les outils analysés (les principaux concepts que nous analysons) et nos concepts d'analyse les plus importants.

### **1.3.1. Les outils analysés**

Cette concentration sur la partie centrale de la théorie (les opérations) a des conséquences majeures sur la description du modèle. Au premier chef, seront occultés les concepts ayant trait aux parties de la langue (plus directement inspirés, ne serait-ce que par tradition, de certaines catégories morpho-syntaxiques), parmi lesquels la question des aspects figure en bonne place. Nous ne comparons pas des analyses de parties de la langue anglaise par théories interposées, mais nous nous intéressons aux dispositifs théoriques, aux agencements de concepts dans les différents modèles. Il est temps de s'expliquer sur ces concepts, par ordre de taille pourrait-on dire.

---

<sup>1</sup> YAGUELLO, M., 1991, *Grammaire exploratoire de l'anglais, Exercices de syntaxe commentés*, Hachette Supérieur.

### 1.3.1.1 Théorie vs modèle

Nous voudrions rapidement préciser les emplois de ces deux termes et illustrer ce que nous entendons par "conservation du rapport" (ici, d'inclusion). N'ayant pu trouver dans le premier numéro de *Modèles linguistiques* de définition opératoire de modèle (par opposition, éventuellement, à théorie), nous avons tenté de la re-construire. Peut-être faut-il assigner deux sens principaux au terme, et deux places dans la hiérarchie de l'appareil théorique. En position supérieure, modèle équivaut à théorie. C'est en ce sens que l'on parle d'un modèle générativiste et que l'on peut parler d'un modèle énonciatif. En position basse, le modèle est une sous-spécification de la théorie, un ensemble d'hypothèses formulées au sein des postulats avancés par la théorie. Ainsi, parmi les hypothèses chomskiennes peut-on distinguer le modèle de 1954 ou le modèle du Gouvernement et du Liage. C'est en quelque sorte le type de "modèle" que produit une "modélisation" qui, dans son entreprise même, suppose des principes organisateurs, c'est-à-dire une théorie. En termes linguistiques, cela signifie qu'en discours, "modèle" fonctionne comme synonyme ou comme hyponyme de "théorie".

La situation se complique si l'on songe que l'usage révèle également la polysémie de "théorie". Dans certains emplois, ce terme vaut, tout comme "modèle", en tant que totalité ou en tant que sous-partie. Cet extrait d'un article de Jean-Pierre DESCLÉS, peu suspect d'impressionnisme sur la question, en témoigne:

Les concept de lexis et de schémas de lexis, les opérations de prédication, de détermination et d'énonciation, les deux

opérations Qnt / Qlt, les domaines notionnels, la théorie du repérage et de la détermination dans un référentiel constituent une contribution originale de la théorie d'A. Culioli (désormais "théorie AC") au développement de la linguistique théorique.<sup>1</sup>

Nous avons laissé la phrase entière où l'ensemble est réitéré après la mention de ce qu'il faut bien comprendre comme un sous-ensemble ("la théorie du repérage"). Autrement dit, "théorie" peut fonctionner comme hyperonyme et comme hyponyme, à condition qu'elle soit alors sous-spécifiée. On trouve le même usage dans la théorie générative où la théorie dans son ensemble se décline en modules qui sont autant de sous-théories: Théorie des déplacements syntaxiques, Théorie des traces (nous y reviendrons), Théorie du liage, Théorie des cas, Théorie X-barre, Théorie des rôles-thêta, Théorie du gouvernement, Théorie des barrières, etc.<sup>2</sup>. Théorie et modèle ont donc un double fonctionnement "métonymique" renvoyant tantôt au tout, tantôt à la partie. Mais, alors que si le modèle peut être utilisé comme spécification de théorie, l'inverse est plus rare (sauf, là encore, à en faire une affaire de personnes, et à parler de la théorie d'Untel au sein du modèle génératif ou énonciativiste).

Les emplois ne sont ni stables ni univoques. En revanche, la structure ensemble / sous-ensemble se vérifie, un peu comme dans l'homothétie où les rapports se conservent, même si les distances ne se conservent pas. La première intuition suggère de considérer théorie comme étant doté d'un plus

---

<sup>1</sup> DESCLÉS, J.-P., 1995, "Schéma de lexis", in BOUSCAREN *et al.* éd., 1995, *Langues et langage. problèmes et raisonnement en linguistique*, Mélanges offerts à Antoine Culioli, P.U.F., linguistique nouvelle, p. 57.

<sup>2</sup> Cf. GUÉRON, J., 1993, "La grammaire générative" in COTTE *et al.*, 1993, pp. 137-160.



grand prestige, mais modèle, aux connotations peut-être plus scientifiques, n'est pas soumis aux mêmes glissements que théorie:

1. J'ai mon avis sur la question.
2. J'ai ma théorie sur la question.
3. \*J'ai mon modèle sur la question.

Certes, cette manipulation repose sur un usage du lexème qui n'est pas technique, mais elle fait sans doute apparaître que, pour une étude de concepts, il ne faut pas s'interroger en termes de lexème ("théorie" ou "modèle") mais en termes de lexie (théories des traces, théorie de  $N_{nom}$  propre). Cette micro-analyse d'emplois de modèle ou théorie a fait apparaître une déformabilité, en tout cas des glissements. Cela est incontestable et sans doute prévisible; reste, et c'est l'essentiel de notre argumentation, qu'en dépit de ces glissements ou de certains emplois un peu hâtifs, quelque chose du système théorique se transmet. Apparaît ce que nous serions tenté d'appeler une récupérabilité architectonique, c'est-à-dire la possibilité de conserver, au-delà des variations discursives, une invariance du dispositif théorique. C'est la traductibilité de l'architecture qui nous fait croire que des comparaisons entre théories sont possibles<sup>1</sup>.

#### 1.3.1.2. L'architectonique

Notre objectif est d'évaluer une théorie en fonction de la cohérence de son dispositif et de l'agencement de ses concepts. Le dispositif est donc un concept qui a pour définition minimale "tout ce avec quoi une théorie

---

<sup>1</sup> Nous retrouvons un problème complexe qui est celui de la traductibilité des théories philosophiques, y compris lorsque les termes de la langue de départ et la question de la langue occupent une place de choix dans la réflexion du philosophe (que l'on songe au *Dasein* heideggerien et à ses différentes traductions). Dans le même temps, c'est aussi la traductibilité qui fonde l'intérêt philosophique d'un texte, indépendamment de la langue dans laquelle il a été écrit.

fonctionne". Nous avons commencé à détailler ce concept (à manifester les sous-systèmes: les schèmes), que nous utiliserons surtout dans notre troisième chapitre. Nous empruntons le concept de dispositif à Michel FOUCAULT<sup>1</sup> et reprenons celui d'architectonique à KANT<sup>2</sup>, que nous essayons de réserver dans nos emplois aux relations de structure entre le dispositif théorique et le système de la langue étudiée.

Nous avons éprouvé le besoin de distinguer le système de la langue étudiée, le système théorique (le dispositif) et l'interface (l'architectonique). La distinction entre architectonique et dispositif est contestable. Il nous paraît en revanche indispensable de distinguer entre le système et le dispositif. L'objectif ultime de notre travail serait d'expliquer comment un modèle, de par son dispositif, détermine les micro-systèmes d'une langue. Si les modèles s'accordent sur le fait que les langues sont systématiques, nous pensons qu'une langue n'est pas découpée en micro-systèmes (sous-systèmes) rigoureusement identiques d'un modèle à un autre. La preuve est empirique et mériterait d'autres développements: nous constatons que les manuels de linguistique anglaise n'ont pas les mêmes tables de matières et font apparaître des études portant sur des micro-systèmes différents<sup>3</sup>. Notre analyse de l'architectonique prendra la forme d'une analyse de notions, au sens que la tradition donne à cette lexie (mise au point théorique sur l'ensemble des valeurs prises par le terme en question). Nous essaierons

---

<sup>1</sup> Pour une analyse de ce concept, dans une version rhizomatisée il est vrai, voir la lecture de FOUCAULT par Gilles DELEUZE ("Qu'est-ce qu'un dispositif", in *Michel Foucault philosophe, Actes de rencontres internationales*, 9, 10 et 11 janvier 1988, Seuil, collection Des Travaux, pp. 185-195.)

<sup>2</sup> "L'art des systèmes", cf. KANT, E., [1787] 1944, *Critique de la raison pure*, P.U.F., coll. Quadrige, p. 558.

<sup>3</sup> Ainsi pour les articles, découpés en Ø / A et en A / THE dans ADAMCZEWSKI, H. & DELMAS C., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, A. Colin. C'est en raison de cette différence de découpage que nous récusons les confrontations par langue interposée.

d'établir un concept (de dégager un invariant dans le dispositif) à partir de ces notions "analysées" dans le discours. Encore fallait-il distinguer entre notion et concept.

#### 1.3.1.3. Notion ou concept?

Nous avons d'abord essayé de discerner un usage cohérent de ces deux mots chez nos auteurs. Et une analyse rapide a conduit à une première déception. Chez CULIOLI, dont l'attention au sens des mots n'est plus à démontrer, les emplois ne sont pas toujours convaincants. Ainsi le "site" est-il repeint de "notion de site"<sup>1</sup> en "concept de site"<sup>2</sup>, par inadvertance ou pour le bien de la cause (contexte plus scientifique, plus sérieux), en une page de distance à peine, sans que le changement de statut soit manifesté. Pour notre part, nous avons tenté de maintenir une différence, en partie parce que CULIOLI a développé un concept de "notion"<sup>3</sup>. Cependant, nous préférons traiter des concepts. La distinction que nous opérons entre notion et concept est assez traditionnelle, même si elle demeure par moments problématique. Nous reprenons le distinguo établi par Jean-Paul SARTRE:

[...] la différence que je fais entre concept et notion est la suivante: un concept est une définition en extériorité et qui, en même temps, est atemporelle; une notion, selon moi, est une définition en intériorité; et qui comprend en elle-même non seulement le temps que suppose l'objet dont il y a notion, mais aussi son propre temps de connaissance.

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p.119.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 120.

<sup>3</sup> Là, notion et concept sont distingués. CULIOLI, A., 1981, "Sur le concept de notion", in *Bulletin de Linguistique Appliquée et Générale (BULAG)*, n°8, Université de Besançon, pp. 62-79.

Autrement dit, c'est une pensée qui introduit le temps en elle.<sup>1</sup>

Le concept est de l'ordre de la connaissance, la notion de la compréhension, voire de l'empathie. Le concept ressortit à la science, la notion à la philosophie. Prenant les modèles que nous décrivons au sérieux, nous considérons les éléments de leur dispositif comme étant des concepts, exception faite des moments où nous ne saisissons pas leur rôle, auquel cas plus rien ne les distingue d'une notion, entité plus vague.

### **1.3.2. Les outils d'analyse**

Avec le concept apparaît l'absence de métalangage, qui fait que nous avons le même outil que nos modèles théoriques<sup>2</sup>, et que cet outil est à la fois outil d'analyse et outil servant à analyser. Le "concept" est une charnière entre notre travail et les différentes théories, entre leurs analyses et nos types d'analyses. Nous voudrions dire quelques mots de ce concept d'analyse (que nous utiliserons le plus souvent avec celui de "concept"). Indiquons que nous mettons sous ce terme la pratique linguistique plus que psychanalytique, même si nous ferons quelques incursions dans ce domaine et que nous ne nous sentons pas éloigné de la chimie (décomposition d'éléments complexes en éléments simples). Plus précisément, nous allons détailler ici quelques uns des concepts qui nous servent à *analyser*.

---

<sup>1</sup> SARTRE, J.-P., [1971] 1976, "Sur «L'idiot de la famille»", in *Situations X*, Gallimard, p. 95.

<sup>2</sup> Antoine CULIOLI parle d'un "concept de notion", Henri ADAMCZEWSKI parle d'un "concept de saturation", André JOLY parle d'un "concept de discours". Il y a du concept dans les écoles françaises de linguistique anglaise.

### 1.3.2.1. Mot vs concept

Nous avons tendance à distinguer<sup>1</sup> les concepts et les mots. Le mot, et nous n'entrons pas dans les problèmes de sa définition, varie dans son emploi, dans des proportions qui resteraient à préciser et qui affermieraient notre méfiance à l'égard de la métaphore comme pratique "heuristique". Plusieurs mots peuvent servir pour renvoyer à un concept. Par exemple, nous pensons que le concept de dispositif théorique peut se rendre par les mots de "dispositif", "théorie", "modèle" et parfois "architectonique". A l'inverse, nous postulons une sorte d'invariant du concept qui est à sa place dans le dispositif théorique. C'est cette question de place, de rôle, de fonction que nous essayons de définir. En tant qu'il est modélisé comme rapport à un dispositif, un concept nous paraît comparable d'une théorie à une autre<sup>2</sup>. Le *distinguo* se complique car le rapport n'est pas figé, il est dynamique, modélisé en rapport à un dispositif qui est sollicité, dans les différentes analyses des marqueurs, par exemple. En ce sens, le concept *joue* ou *travaille*. Georges CANGUILHEM a précisé ce qu'il entendait par le travail du concept:

---

<sup>1</sup> Le *distinguo* est programmatique. Sinon nous n'aurions sans doute pas de problème de métalangage. Nous en avons, et c'est pourquoi, en dépit d'une velléité de ne mettre des guillemets qu'aux mots ou termes et de ne pas en mettre aux concepts, nous avons dû renoncer à une telle systématisme dans la typographie. On peut tenter de modéliser notre entreprise en disant que l'on établit la fonction qui associe, à un ensemble de termes, de mots, d'emplois, un ensemble de concepts, invariants fonctionnels dans un dispositif théorique. Cela pourrait s'appeler la fonction de modélisation. Sauf que cet ensemble de concepts est fait avec... des mots.

<sup>2</sup> La question se complique car un même mot pourrait fort bien renvoyer à des concepts différents. Nous verrons que c'est plus ou moins le cas pour le concept d'opération. Il y a un invariant dans chaque modèle mais une polysémie si l'on considère toutes les écoles en même temps. Enfin, rien ne dit *a priori* qu'un même mot renvoie à des concepts radicalement différents, à des lieux différents du dispositif, d'un modèle à un autre.

Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme.<sup>1</sup>

Puisqu'il n'y a pas de métalangage, nous serions tenté de voir un double travail du concept: celui dû au méta-théoricien que décrit G. CANGUILHEM et celui du concept au sein d'un dispositif, surtout lorsqu'il est convoqué dans les analyses. Il est peut-être présomptueux d'assigner une origine à ces déplacements de concepts, ou plutôt de penser que l'on puisse décrire un agencement de concepts, un dispositif, sans faire soi-même travailler les concepts. Là est sans doute, pour le "méta-théoricien", le "paradoxe de l'observateur" dont parle LABOV. L'agencement de concepts se fait sous forme de "relations", notion que nous avons tenté de modéliser, aussi souvent que possible, par le concept mathématique d'application.

#### 1.3.2.2. L'application

Notre modélisation du concept de relation est d'ordre mathématique. Nous utiliserons donc le terme avec le sens mathématique d'application qui associe des éléments d'un groupe de départ à des éléments d'un groupe d'arrivée. La relation est le lien, ce qui relie. Trois types de relations peuvent être envisagés sur ce modèle:

- injective (à chaque élément de départ correspond au moins un élément d'arrivée mais pas nécessairement un seul),

---

<sup>1</sup> Georges CANGUILHEM, cité en exergue des *Cahiers de l'analyse*, revue où fut publié le texte-manifeste d'Antoine CULIOLI, "De la formalisation en linguistique".

- surjective (à chaque élément d'arrivée correspond au moins un élément, mais pas nécessairement un seul),
- bijective (à un élément de départ correspond un élément d'arrivée et un seul et chaque élément de l'ensemble d'arrivée possède un seul antécédent dans l'ensemble de départ).

Nous pouvons d'ailleurs citer Antoine CULIOLI qui, dans ce qui est sans doute son article le plus pédagogique et le plus exhaustif dans ses définitions, explique:

Pour définir une application, nous suivrons l'excellent ouvrage de Marc Barbut (10). Une application  $y$  est définie comme "une correspondance qui à chaque élément  $x$  d'un ensemble  $A$  (appelé ensemble de départ de l'application) associe un et un seul élément  $y$  d'un ensemble  $B$  (dit ensemble d'arrivée de l'application)". Et l'auteur poursuit: "Une application  $f$  est donc définie par trois choses:

- 1) son ensemble de départ  $A$ ;
- 2) son ensemble d'arrivée  $B$ ;
- 3) la liaison entre éléments de  $A$  et les éléments de  $B$ " (p. 1).

Etant donné une application  $f$ , pour chaque élément  $x$  de  $A$ , l'élément  $y$  de  $B$  qui lui correspond par  $f$ , on dira que  $y$  est l'image de  $x$  par (ou dans)  $f$ .<sup>1</sup>

Nous travaillerons avec une modélisation semblable. Nous pourrions également reprendre à notre compte la suite du texte d'Antoine CULIOLI qui précise: "Que le lecteur comprenne bien qu'il ne s'agit pas de le contraindre à faire des mathématiques mais qu'il peut acquérir, sans trop de peine,

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1968, "A propos du genre en anglais contemporain", in *Les Langues modernes*, T. 3, p. 331. La note (10) renvoie à BARBUT, M., 1967, *Mathématiques des sciences humaines I Combinatoire et Algèbre*, P.U.F.

quelques concepts fondamentaux qui sont désormais le bien commun." Nous nous proposons de modéliser, de donner une figure, un visage, à un concept à tout faire, l'opération. Cette application entre deux ensembles est celle qui analyse les relations entre le Bouclé (ce qui relève du langage) et le Droit (ce qui relève de l'énoncé). Donner cette citation un peu technique permet d'explicitier ces deux notions et justifie partiellement que nous lisions l'opération de repérage comme une fonction, puisque le rapport entre le Droit et le Bouclé est ici modélisé sous forme d'application<sup>1</sup>.

### 1.3.2.3. Isomorphisme et homologie de structure

L'isomorphisme et l'homologie sont d'autres concepts comparants d'inspiration mathématique. Nous dirons par exemple qu'il y a homologie entre structure profonde / structure de surface dans le modèle chomskien et invariant / énoncé dans le modèle énonciativiste, mais pas isomorphisme. En effet, la ressemblance de structures (l'analogie) n'est pas respectée de bout en bout, ce qui exclut l'isomorphisme (qui renvoie à une structure identique, par exemple pour des molécules en chimie). A titre de démonstration, voici deux séries de preuves:

1. Les liens entre structure profonde et structure de surface sont formulables clairement (et explicités) dans la théorie chomskienne (règles de réécriture, filtres phonologiques). C'est la force théorique du concept de

---

<sup>1</sup> Dans la suite de l'article, l'application modélise le genre: "Désignons au moyen de majuscules bouclées ( $\mathcal{M}$  /Mâle/;  $\mathcal{F}$  /Femelle/) les deux sexes qui seront les éléments de l'ensemble de départ; par des majuscules droites les genres masculin et féminin (éléments de l'ensemble d'arrivée). On aura, en premier lieu, le cas trivial  $\mathcal{M} \longrightarrow M$ ,  $\mathcal{F} \longrightarrow F$  [c'est-à-dire un mot qui renvoie à un être mâle est au masculin (pron. pers. *he*), un mot qui désigne un être femelle est au féminin (pron. pers. *she*)]. Posons que la relation entre M et F est orientée et marquons en conséquence que  $\mathcal{M}$  est origine". Peut-être est-ce parce que la question est plus complexe que cet article n'a toujours pas reçu sa deuxième ou seconde partie? Peut-être aussi est-ce parce que faire de  $\mathcal{M}$  l'origine revient à raisonner en marqué/non-marqué?



transformation, produit à cet effet. Dans le cadre énonciativiste, l'opération est bien plus problématique, même si on la définit comme une fonction entre l'énoncé et des invariants.

2. Le statut dévolu à ce que l'on appelle "traces" n'est pas comparable. En termes morphologiques d'abord, dans le cadre énonciatif, la "trace" peut être un marqueur, un morphème, voire un pseudo-morphème et être trace de plusieurs types d'opérations (*it* trace d'extraposition, TH- trace du "déjà"). Dans le modèle chomskien, la trace est un paradigme indiciaire d'une série de transformations ou d'effacements prédits par la théorie. De manière caricaturale, la trace peut être inexistante dans le modèle génératif, et pourtant être imputable à des effacements dont le fonctionnement se laisse encore décrire (effacement par identité ou par généralité). Ainsi, nous verrons que le statut de la trace dans nos modèles est bien plus problématique. Nous pensons que la métaphore crée de l'isomorphisme. C'est pourquoi nous voudrions garder les distances, respecter l'homologie, d'où notre recours au concept de corrélation.

#### 1.3.2.4. Corrélation

Nous souhaitons dire quelques mots de ce concept dont nous allons (ab)user tout au long de cette étude. Nous avons été guidé par l'homothétie en mathématique. Dans cette application, les distances ne sont pas conservées mais les rapports le sont (le théorème de THALÈS en est une conséquence locale). C'est cette conservation du rapport que nous exploitons dans la corrélation et c'est ce qui, d'après nous, fonde sa pertinence.

La corrélation est en un sens l'archi-concept de notre travail: il permet d'établir des relations, du rapport (il n'y a pas de métalangage, mais il y a du rapport textuel: on peut dire des choses des marques de surface)<sup>1</sup>. Théoriquement, nous tenons que la corrélation doit se lire avec quelques règles. Elles proviennent de l'existence de la distance, du rapport, ce en quoi deux éléments ne sont pas identifiables (et il y a un rapport rationnel au sens où la position de  $I_1$  n'est pas interchangeable avec  $I_2$ ). Il n'y a pas de syntaxe dans la corrélation mais plutôt des contraintes. Soit une corrélation-type:

$A_1$	$B_1$	$C_1$	[...]	$I_1$	$J_1$	[...]	$N_1$
$A_2$	$B_2$	$C_2$	[...]	$I_2$	$J_2$	[...]	$N_2$

Tableau 1: Cas-type de la corrélation

1. les points de départ  $A_1$  ou  $A_2$  sont arbitraires ainsi que les points d'arrivée. La pertinence nous paraît inversement proportionnelle au nombre d'éléments.
2. L'ordonnancement de la séquence (A, B, C, [...]) n'est pas le seul ordre possible.
3. Il y a conservation du rapport (entre les éléments  $I_1$  et les éléments  $I_2$ ). Le rapport entre  $A_1/B_1$  et  $A_2/B_2$  n'est pas nécessairement conservé entre  $I_1/J_1$  et  $I_2/J_2$ .
4. La corrélation (comme concept théorique, plus uniquement linguistique) n'est pas limité à deux séries d'éléments. Néanmoins, en paradigme pourrait-on dire, les contraintes sont plus strictes. Les séries sont

---

<sup>1</sup> Pour bien faire, il eût fallu présenter nous-même notre dispositif théorique et préciser l'interface avec ce que nous analysons. C'est là que les choses se gâtent car pour la présentation de l'architecture, il faudrait avoir résolu les problèmes du métalangage. En simplifiant, nous dirons que nous procédons à une analyse des métadiscours, nous en extrayons des dispositifs théoriques, des agencements de concepts, dont nous tentons de définir les relations, si possible sous forme mathématique.

en nombre fini (quatre nous paraît presque un maximum, en tout cas nous nous limiterons à trois dans le présent travail) et doivent être commutables. Il y a une syntaxe "verticale" des plans corrélés (qui se traduit par la présence / absence d'un même trait dans sa version la plus sage chez TROUBETSKOÏ. Néanmoins, il n'y a pas de syntaxe "horizontale", ce qui fait de la corrélation un candidat à la "machine désirante" de DELEUZE et GUATTARI, une sorte de rhizome en puissance. Nous pensons que la corrélation (et le fonctionnement processif de ce terme corroborerait cette analyse) s'auto-entretient. Si l'on reprend l'abduction définie par PEIRCE, chaque case de droite de la corrélation (ancienne hypothèse de rapport) devient un fait supplémentaire permettant une hypothèse nouvelle<sup>1</sup>.

Nous chercherons à établir des corrélations entre les différents concepts. Nous entendons corrélation dans un rapport (au moins) de deux séries d'éléments. Il nous semble que la "ressemblance de famille" tel que l'entend WITTGENSTEIN propose une conceptualisation d'un réseau de similarité sur une seule série de données<sup>2</sup>. La différence entre la corrélation et l'air de famille tient selon nous à la conservation du rapport entre les deux séries, qui est une garantie supplémentaire (et supérieure) d'apparemment plus fiable que la "ressemblance". Nous avons voulu rappeler ici que nulle position théorique n'est innocente. Nous verrons que notre concept de corrélation peut être considéré comme une trace (au sens du résultat d'une

---

<sup>1</sup> Voir notre citation de PEIRCE en introduction. Pour une illustration de l'hubris que favorise la corrélation, voir par exemple LECERCLE, J.-J., 1993, "Esquisse d'une théorie de la nouvelle", in *Trame et filigrane*, Annales de l'Université de Savoie, n° 16, pp. 1-13. La corrélation de JAKOBSON "structure paradigmatique / structure syntagmatique" distinguant d'abord deux types d'aphasie s'enrichit d'une case, le genre de nouvelle littéraire, paradigmatique ou syntagmatique.

<sup>2</sup> WITTGENSTEIN, L., [1945] 1961, *Investigations philosophiques*, Gallimard, coll. TEL, p. 148. Nous revenons sur cette notion dans notre troisième chapitre.

expérience, d'un réactif) de ce temps de retard du métalangage, de l'absence de méta-énonciation.

#### 1.3.2.5. Bilan

Nous ne transformerons pas cette étude comparée en des prolégomènes à l'analyse de concepts linguistiques, mais il nous est apparu vital de se poser un minimum de questions. Prenant au pied de la lettre le mot d'ordre de LACAN ("il n'y pas de métalangage"), nous avons cherché à tirer quelques conséquences logiques de ce surcroît de la langue sur le métalangage, c'est-à-dire à appliquer à la théorie linguistique des méthodes d'analyse "traditionnelles" du langage (allusions à la sociolinguistique, analyse lexicologique). Cette partie méta-théorique (ou pour être plus exact, théorique réflexive) s'est interrogée sur les conditions de possibilité de l'analyse d'un discours théorique sur les langues, en particulier sur les conditions de possibilité d'un concept linguistique lorsque l'on admet l'impossibilité du métalangage. Nous avons tranché en faveur d'une analyse d'inspiration mathématique de dispositifs théoriques modélisant des relations entre concepts. Nous estimerons avoir réussi si nous avons montré la solidarité qui unit les difficultés épistémologiques de notre entreprise et les concepts utilisés dans notre recherche. Face à l'instabilité des emplois et de la métaphore, et face à l'absence de métalangage, nous avons trouvé la "solution" du concept défini comme invariant dans le dispositif, dont les relations sont modélisées sous l'espèce de la fonction mathématique et dont les concepts sont, si possible, mis en corrélation. Résumons-nous. Nous n'échapperons pas à l'idée que nous accommodons les théories à notre sauce. Tout juste avons-nous voulu en indiquer la composition sur

l'étiquette. Comme tout industriel qui se respecte, nous allons maintenant consciencieusement empoisonner les populations avec des substances qui n'étaient pas sur l'étiquette.

## 2. APPROCHE DIACHRONIQUE

Si Antoine CULIOLI a déclaré: "[...] je ne suis pas historien de la linguistique [...]"<sup>1</sup>, il n'en demeure pas moins qu'il a beaucoup lu et que si les références bibliographiques externes sont parcimonieuses dans ses travaux, ceux-ci témoignent de nombreuses influences. Il le reconnaît lui-même volontiers<sup>2</sup>. Quant à André JOLY, il a conduit des recherches en histoire de la linguistique<sup>3</sup>. Nos auteurs sont donc particulièrement conscients des travaux antérieurs en linguistique, même si tous ne partagent pas l'enthousiasme tout positiviste d'un Henri ADAMCZEWSKI dans le credo d'un savoir cumulatif:

On sait aujourd'hui que les principes de la linguistique structurale ne sont pas en mesure de rendre compte du fonctionnement des langues. Il ne s'agissait donc que d'une étape dans la recherche du secret du langage [...]. Il ne faudrait pas en conclure que tout l'apport de la phonologie structurale des années 1910-1960 (un demi-siècle!) est nul et sans valeur. C'est une étape nécessaire pour l'étudiant avide de comprendre ce qu'il fait. De plus, seule une bonne connaissance des principes d'hier ouvrira la voie vers une compréhension en profondeur des tenants et des

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1983, "Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié?", in *Cahiers du GARS, "Recherches sur le français parlé"*, Vol. 5, Publications de l'Université d'Aix en Provence, p. 294.

<sup>2</sup> Voir nos citations supra.

<sup>3</sup> Voir par exemple son JOLY, A., 1985, "Temps et verbe dans les grammaires anglaises de l'époque classique", in *Histoire, Épistémologie, Langage, "La réflexion linguistique en Grande-Bretagne. 17e-18e siècles"*, Vol. 7, n°. 2, pp. 107-131.

aboutissants de la recherche d'aujourd'hui.<sup>1</sup>

C'est bien la possibilité d'un savoir cumulatif, progressant linéairement qui nous paraît ici défendue. Il ne serait autre qu'une étape nécessaire, qui a été atteinte puis dépassée, comme en témoigne le réseau de structures binaires de cette citation: bonne connaissance / compréhension en profondeur, principes / tenants et aboutissants. L'ensemble de ces oppositions va dans le sens d'une intelligibilité et d'une exhaustivité croissantes... A l'impossibilité d'hier succède un avenir radieux plein des possibilités du futur. Ce progrès linéaire est encore plus net dans la dernière édition de cet ouvrage où la linguistique progresse selon les étapes suivantes:

La linguistique structurale issue de Saussure (en Europe) et de Bloomfield (aux États-Unis) ne peut rendre compte, au fond, que des configurations de surface. Elle se borne à constater des agencements sans se poser le problème des lois profondes qui gouvernent l'activité langagière. Un modèle plus puissant et ambitieux a pris le relais à partir de 1957 connu sous le nom de "grammaire générative et transformationnelle", lancée par Noam Chomsky. Cette théorie, qui a connu de nombreuses "moutures" différentes depuis sa création a eu le grand mérite de postuler une structure profonde ("deep structure") pour rendre compte de la structure de surface linéaire, objet d'étude exclusif des fondateurs du structuralisme (Saussure en Europe, Bloomfield et Harris aux États-Unis).<sup>2</sup>

Nous ne défendons pas une telle conception du progrès en linguistique et notre parcours illustrera ces progressions / régressions dont parle Claude

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1973 (édition 1993), p. 23.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1973 (édition 1993), p. 23.

LÉVI-STRAUSS pour décrire l'histoire. C'est une mini-généalogie des concepts que nous allons proposer ici. Notre objectif n'est ni d'être exhaustif quant aux sources, ni d'être exhaustif quant à l'apport de chaque théoricien. Il s'agit, plus modestement, de mettre en place la toile de fond conceptuelle sur laquelle les écoles françaises de linguistique anglaise se déploient, les bases sur lesquelles elles s'appuient. En particulier, nous gardons à l'esprit le paradigme des écoles françaises de linguistique anglaise dont nous tentons ici de restituer les "étapes". Elles ne sont pas linéaires, ne serait-ce que parce que, d'un linguiste à l'autre, les objectifs ne sont pas constants, mais notre mise en perspective vise à montrer qu'elles dessinent les contours des recherches actuelles, notamment dans leurs principes et dans certains de leurs concepts. Nous voudrions retracer ici les points de passage, les aiguillages, au sens de ce qui établit des divergences théoriques importantes à partir de l'acceptation ou du rejet de certains principes ou concepts.

Notre parcours historique s'accompagne (plus qu'il ne s'accommode) d'un certain nombre d'exclusions. Conséquence indirecte de notre préférence pour les concepts sur les parties de la langue, nous n'étudierons pas l'historique des modalités, ou des aspects. Pour des raisons que l'on devine, nous laisserons vierge le terrain de l'histoire du prédicat, laissant de côté la question de sa structure fondamentale: binarisme (chez ARISTOTE) ou prédilection pour la structure ternaire (chez les stoïciens). De même, nous ne nous occuperons pas de tous les concepts dont nous chercherions une origine (comme, par exemple, le "concept de notion" culiolien et la sémantique du prototype telle qu'elle s'élabore, par exemple, chez



Eleanor ROSCH<sup>1</sup>). Il y a une bonne raison à cela: outre la question de la "faisabilité", il serait peut-être plus profitable de procéder à un inventaire de ce type à partir de l'intérieur de l'une des écoles<sup>2</sup>. Contentons-nous d'évoquer la difficulté de l'entreprise: cela représente de nombreuses références, pas toujours linguistiques, et surtout pas toujours explicites. Cette réserve ou cette difficulté semble valoir pour toutes les écoles françaises de linguistique anglaise, quoique à des degrés d'explicitation divers. Ainsi, nous avons été frappé par l'absence de bibliographie de la *Grammaire Linguistique de l'anglais*<sup>3</sup>. Pour le courant psychomécanique, la difficulté est autre: si A. JOLY est celui de nos trois auteurs dont les bibliographies sont les plus explicites, les sources ne sont pas intégralement disponibles (nous pensons à l'édition des *Leçons de linguistique* de Gustave GUILLAUME, encore en cours<sup>4</sup>). Enfin, indépendamment de la somme de travail que représenterait un pareil programme de recherche, il faut souligner qu'il est difficile de retrouver les ouvrages de nos auteurs eux-mêmes (nous pensons en particulier à la bibliographie culiolienne, incomplète aussi bien dans le recueil de ses articles<sup>5</sup>, dans la traduction et

---

<sup>1</sup> ROSCH, E., 1973, "Natural Categories", in *Cognitive Psychology*, 4, pp. 328-350. Voir aussi KLEIBER, 1990, *La sémantique du prototype, catégories et sens lexical*, P.U.F., linguistique nouvelle et DUBOIS, D., (éd.), [1991] 1993, *Sémantique et cognition, Catégories, prototypes, typicalité*, CNRS éditions, collection Sciences du langage.

<sup>2</sup> C'est, en partie, le sens du travail de thèse de Fabienne TOUPIN, premier travail de ce type à notre connaissance, et qui a retracé la genèse du modèle métaopératoire. Cf. TOUPIN 1994, notamment pp. 13-118. C'est également le projet de Jean-Pierre GABILAN, *Épistémologie des théories grammaticales appliquées à l'anglais*, thèse à paraître (Paris 3).

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI, H. & DELMAS, C., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, A. Colin.

<sup>4</sup> Treize volumes des *Leçons de linguistique* ont paru à ce jour, et une vingtaine d'autres restent à paraître. L'ensemble des travaux de GUILLAUME est déposé à l'université de Laval (Québec), Roch VALIN ayant été nommé exécuteur testamentaire du linguiste. John HEWSON parle de près de 60 000 pages manuscrites pour les inédits: notes de cours, correspondance. Sur les activités de publication des travaux de GUILLAUME, consulter DUFFLEY, P., 1995, *Fonds Gustave Guillaume*, URL:

<http://www.ulaval.ca/vrr/rech/Regr/00120.html>.

<sup>5</sup> *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, Gap: Ophrys, annoncé en 1990 comme le tome 1. Nous suivons l'abréviation traditionnelle en *PLE*.

la présentation en anglais d'un de ses séminaires de D.E.A.<sup>1</sup> que dans le volume de mélanges qui lui a été offert<sup>2</sup>). Ces difficultés bibliographiques<sup>3</sup> externes et internes ont eu quelques répercussions sur le choix des auteurs retenus.

Nous nous sommes principalement intéressé aux travaux qui existent en français, ce qui permet là encore de dessiner des filiations et justifie notre choix "d'écoles françaises" de linguistique anglaise. Il demeure, cependant, une exception notable: nous avons fait le choix, extrêmement contestable, de faire l'impasse sur la traduction comparée<sup>4</sup>. La justification du corpus exposée, reste celle du traitement retenu: notre mise en perspective est un éclairage *a posteriori* et non un reportage contemporain des influences (ce que serait un travail de type bio-bibliographique<sup>5</sup>), c'est pourquoi nous n'avons pas eu de scrupules à travailler à partir des oeuvres, y compris posthumes, y compris apocryphes. Nous pensons au *Cours de Linguistique Générale*, dont certaines citations archi-connues sont des phrases que Saussure n'a sans doute jamais prononcées (en particulier sur l'étude du

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1995, *Cognition and Representation in Linguistic Theory*, textes édités par M. Liddle, Current issues in Linguistic Theory, 112, Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.

<sup>2</sup> BOUSCAREN, J. FRANCKEL, J.-J., & ROBERT, S., (éds.) 1995, *Langues et langage, Problèmes et raisonnement en linguistique, Mélanges offerts à Antoine Culioli*, P.U.F., collection linguistique nouvelle. Désormais BOUSCAREN *et al.* 1995.

<sup>3</sup> C. FUCHS, dans sa conclusion à la présentation de la théorie culiolienne, explique "son caractère assez "confidentiel" par "des raisons bibliographiques et sociologiques"; in FUCHS LE GOFFIC 1992, p. 151.

<sup>4</sup> Au coeur des interférences linguistiques français/anglais, la traduction comparée et la linguistique contrastive mettent en évidence des phénomènes clés: l'existence en français de formes "parasites", qui ne se comportent pas de la même manière, en dépit d'une certaine ressemblance morphologique (prétérit/passé simple, *present perfect*/passé composé pour ne citer qu'eux). Nous n'avons pas exploité ce point d'observation privilégiée des deux langues. En effet, nous avons préféré l'impact du français comme langue en tant que métalangue d'une description de l'anglais. Pour une analyse de type historique de la traduction comparée, voir les travaux de Michel BALLARD, en particulier son article et sa présentation d'ensemble dans *Les Langues modernes, la traduction*, mars 1995.

<sup>5</sup> WILMET 1972 est, d'après nous, ce qui s'en rapproche le plus, pour les travaux de GUILLAUME de 1919 à 1945.

langage en lui-même et pour lui-même). Cette démarche est fréquente en histoire, ou ce qui compte, ce qui a frappé les esprits, ne s'est pas nécessairement produit. Gageons qu'il en va un peu de même en linguistique... C'est ainsi qu'il ne semble pas qu'on trouve sous la plume de Benveniste la formule "sujet de l'énonciation" qu'on lui prête habituellement. C'est ainsi que les aphorismes des linguistes retenus par l'histoire ne sont pas nécessairement centraux aux théories dont elles sont issues. De ce point de vue, le traitement informatisé des corpus offrirait des perspectives intéressantes en historiographie entre ce qu'un théoricien écrit et ce qu'on en abstrait... Par-delà les filiations déjà soulignées, cette démarche est cohérente avec notre volonté de ne travailler que sur de l'écrit. Nous avons donc privilégié les ouvrages ou recueils majeurs et les concepts qui servaient notre reconstitution du paradigme énonciativiste (la recherche d'invariants du langage modélisés en termes d'opérations à partir des traces qu'elles laissent dans l'énoncé).

### **2.1. Ferdinand de SAUSSURE**

Il y a certes de l'arbitraire à faire commencer les sources d'inspiration(s) des écoles françaises de linguistique anglaise avec SAUSSURE. C'est même largement erroné puisque, par exemple, CULIOLI reconnaît avoir été influencé par "[...] les ouvrages de philosophie des sciences, d'une façon générale, et l'épistémologie, ainsi que divers philosophes, les stoïciens, Spinoza, A.N. Whitehead, etc."<sup>1</sup> Outre que cette petite énumération n'est qu'un extrait de la réponse à la question "Quels

---

<sup>1</sup> in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 30.

sont les auteurs ou les personnalités, linguistiques ou non, sur lesquels vous vous appuyez?", elle fait clairement apparaître la connaissance de "l'avant-Saussure"<sup>1</sup>. Elle souligne également l'étroitesse de notre généalogie, qui se distingue d'une archéologie en ce que, précisément, nous nous limitons à la linguistique<sup>2</sup>; mais il s'agit d'une pétition de principe: nous ne recherchons que des clefs pour mettre en perspective les modèles développés ensuite par les écoles françaises de linguistique anglaise.

Commencer par le commencement de la linguistique est une manière de ne pas commencer par la grammaire (et par PANINI, comme il se doit). SAUSSURE n'est pas vraiment un énonciativiste, toute considération d'anachronisme mise à part, il est même rangé dans "les linguistiques non énonciatives" par Jean CERVONI<sup>3</sup>. Le détour par SAUSSURE n'est pas inutile pour autant parce que certains de ses principes demeurent (ce qui se conçoit si l'on considère que c'est avec lui que se fonde la linguistique) et que, justement, c'est pour nous le moyen de montrer l'apport "énonciativiste". Au-delà de la fondation de la linguistique moderne et du principe structuraliste, nous voudrions souligner chez SAUSSURE les acquis suivants, centraux pour nos auteurs: une série d'oppositions et de hiérarchies au sein de chaque couple de concepts (diachronie/synchronie, langue/parole) et quelques principes (la linéarité du signifiant, entre autres).

---

<sup>1</sup> En réalité, s'il fallait choisir un représentant de l'école de Genève, BALLY eût été sans doute plus pertinent, en particulier pour l'influence incontestable qu'il a exercé sur Culioli. Voir par exemple sur ce point Jean-Claude CHEVALIER, "Linguistique, logique et sémantique à l'école de Genève", in BOUSCAREN 1995, pp. 17-25.

<sup>2</sup> Contrairement à *l'Archéologie du savoir*, nous travaillons sur le conceptuel plus que sur le "pré-conceptuel", ce qui revient à dire que nous nous situons plus en aval de la genèse d'une théorie ("formations discursives"), que nous remontons moins loin dans l'établissement d'une "ligne de fracture", sans considérer tous les réseaux de déterminations qui lui pré-existent. Bref, notre paléographie est moins profonde.

<sup>3</sup> CERVONI, J., 1987, *L'énonciation*, PUF, Linguistique nouvelle. Désormais CERVONI 1987.

Nous tenons que les travaux des écoles françaises de linguistique anglaise participent d'une déconstruction d'un certain nombre de dichotomies et de hiérarchies conceptuelles saussuriennes. Nous proposerons notre démonstration en fin de parcours; nous rappelons ici rapidement l'existence de notions fort connues par ailleurs.

### **2.1.1. Synchronie et diachronie**

La distinction entre la diachronie et la synchronie, au profit de la seconde dans la tradition saussurienne, est parfois analysée comme le saut qualitatif qui a permis à la linguistique de s'émanciper de la grammaire comparée et de prendre son essor. Cette prééminence de la synchronie est contestée par certains de nos auteurs, comme l'illustre cette remarque de Wilfrid ROTGÉ à propos de SAUSSURE : "L'on peut regretter d'ailleurs que pendant de nombreuses années après la publication du *Cours*, une auto-censure ait été pratiquée par certains linguistes sur toute considération diachronique."<sup>1</sup> De fait, le recours à la diachronie, en particulier sous la forme de l'étymologie, est particulièrement important dans les travaux de LAPAIRE & ROTGÉ. Nous montrerons quel rôle est assigné à la diachronie et quelle est son utilisation dans la théorie à partir de l'analyse du recours à l'étymologie dans les travaux de nos auteurs. Nous verrons que, pour partie, elle procède d'une déconstruction de la linguistique saussurienne, notamment de l'opposition langue / parole.

---

<sup>1</sup> W. ROTGÉ in LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1993, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, Collection Amphi 7, p. 47. Désormais LAPAIRE & ROTGÉ 1993.

### 2.1.2. La linéarité du signifiant

Ce principe saussurien constitue l'un des horizons des écoles françaises de linguistique anglaise. Ainsi Jean-Rémi LAPAIRE s'appuie-t-il sur une référence à SAUSSURE pour analyser les valeurs métaphoriques du concept de "rupture":

Le plus simple est de se rendre tout droit à l'invariant cognitif que l'on décèle sous les analyses proposées: l'énoncé est ici traité comme une "construction" syntaxique dont les éléments (phonèmes, morphèmes, mots, groupes de mots) sont prononcés les uns *après* les autres et disposés les uns à *côté* des autres dans les représentations graphiques. Cette *contiguïté spatiale* des formes linguistiques semble une donnée incontournable du langage qui renvoie à ce qu'on appelle depuis SAUSSURE la "linéarité du signifiant". C'est elle qui nous vaut la métaphore de la "chaîne syntaxique" que l'on déroule à mesure que l'on parle, et dans laquelle les mots et les idées semblent "accrochés" les uns aux autres. [...] Le lien entre deux "maillons" (= les unités lexicales, sémantiques ou fonctionnelles) peut alors être conçu comme "serré" ou "lâche"; les cas extrêmes étant ceux de la "soudure" (= resserrement maximal) et de la "rupture" (= relâchement total).<sup>1</sup>

Sans être d'accord avec la notion d'un "invariant cognitif", avec l'acception de "rupture" ou avec ce déploiement métaphorique, on reconnaît dans la référence à SAUSSURE une origine du concept et des usages que l'on s'apprête à en faire. Ce caractère linéaire est donc central, au point que, par exemple, Claude DELMAS utilise le terme de "linéaire" pour désigner la structure de surface. Il en donne la définition suivante: "**Linéaire** - Suite de

---

<sup>1</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 127.

mots qui composent la surface observable (ou audible) d'une phrase ou d'un énoncé. Le problème est de rendre compte des opérations qui se projettent en partie ou en totalité sur le linéaire."<sup>1</sup> Comme on peut le voir, le problème est aussi celui de ce qu'on considère pouvoir être "observable", et en particulier de ce que l'on décide d'analyser. C'est le problème de ce que nous appelons la structure opérative: rien ne distingue le linéaire ainsi problématisé d'une reconstruction de ce que l'on juge analysable: le linéaire comme projection d'opérations est presque déjà une "structure opérative". Il s'agit là d'un linéaire "problématisé", mais la désignation même nous paraît intéressante en ce qu'elle problématise indirectement le recours aux opérations, et surtout leurs interactions avec la chaîne signifiante. Parler de linéarité postule une succession des signifiants et invite du même coup à réfléchir sur le type de succession des opérations, en clair sur le rapport entre l'ordre des opérations et l'ordonnancement du signifiant. Nous y reviendrons.

### **2.1.3. La langue comme système**

Nous voyons là, après bien d'autres, la position théorique par excellence de SAUSSURE. Notre approche est corroborée par ce rappel de Jean STÉFANINI: "L'idée que la langue est un système a toujours été considérée par toute l'école de Paris, de Meillet à Benveniste, comme l'apport fondamental de Saussure."<sup>2</sup> Faisant fi des filiations et des jalons

---

<sup>1</sup> DELMAS *et al.* 1993, *Faits de langue*, p. 225. Voir aussi DELMAS & GIRARD 1992, pp. 97-98.

<sup>2</sup> STÉFANINI, J., 1973, "Sur la conception de l'opposition guillaumienne langue/discours", in *Travaux de littérature et de linguistique*, 11, Bruxelles: Duculot, p. 322.

intermédiaires pourtant importants<sup>1</sup>, nous poursuivons notre parcours par une autre étape marquante pour les écoles françaises de linguistique anglaise: Gustave Guillaume, qui a mis en œuvre cette organisation en système(s).

## **2.2. Gustave GUILLAUME**

Nous semblons distinguer ici entre les travaux de Gustave GUILLAUME et d'André JOLY. Il faut nous en expliquer. C'est la fécondité de l'approche guillaumienne (présente notamment dans la diversité de ses traductions) qui nous a conduit à consacrer à G. GUILLAUME un développement spécifique au sein de cet aperçu historique, alors que les travaux d'A. JOLY, d'A. CULIOLI et d'H. ADAMCZEWSKI ne reçoivent de traitement que dans la partie synchronique de notre étude. C'est que notre perspective est, ici, historique. Ainsi, nous tenons compte de la distance dans le temps qui sépare les auteurs, ce qui permet d'aborder les influences de G. GUILLAUME sur A. CULIOLI et les problèmes de réception de ses travaux. Nous suivons ici la position de Francis TOLLIS<sup>2</sup> ou de Marc WILMET<sup>3</sup>, lequel fait figurer A. JOLY dans la catégorie de la "troisième génération" de guillaumiens. Nous recevons de fait l'idée selon laquelle la psycho-systématique du langage telle qu'elle est développée par A. JOLY, pour être marquée du sceau guillaumien, emprunte aussi à BENVENISTE,

---

<sup>1</sup> "Chez C. Bally aussi, on retrouve une démarche qui prenait en compte l'activité mentale." n'omet pas de préciser CULIOLI lorsqu'il doit se situer par rapport aux différents programmes dont la linguistique s'est dotée, in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 29.

<sup>2</sup> TOLLIS, F., 1991, *La parole et le sens, Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, A. Colin, collection Linguistique. Désormais TOLLIS 1991.

<sup>3</sup> WILMET, M., 1972, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Bruxelles: Labor, Paris: Nathan. Désormais WILMET 1972.



d'où un traitement distinct de GUILLAUME et de JOLY dans notre partie historique (tout en reconnaissant à ce dernier sa filiation à Gustave GUILLAUME). Nous gagnons en homogénéité dans le temps (nos auteurs concernent ces trente dernières années) ce que nous perdons peut-être en précision.

Nous ne prétendons pas à une lecture exhaustive de Gustave GUILLAUME, encore moins à la présentation de son système. Avant d'envisager plus en détail le modèle, notamment à partir de *Langage et Science du langage*, nous voudrions souligner les points saillants de la théorie, les concepts de GUILLAUME les plus influents, en particulier pour la théorie des opérations énonciatives de CULIOLI que Sylvain AUROUX présente ainsi :

Reprenant le point de vue énonciatif dans la tradition de Guillaume et Benveniste, il analyse les énoncés comme l'assemblage de marqueurs d'opérations (par exemple repérage par rapport aux coordonnées spatio-temporelles ou notionnelles, prédication, etc.) et non comme la simple concaténation de signes représentatifs.<sup>1</sup>

CULIOLI lui-même ne se défend pas de ces influences:

Effectivement l'objectif de G. Guillaume, autant qu'on puisse le savoir, paraît assez proche de ce qu'à un moment donné, j'ai voulu réaliser (on peut de même se demander s'il n'y a pas eu une influence de G. Guillaume sur la façon dont Benveniste a été amené à concevoir les problèmes de linguistique générale)<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> AUROUX 1996, p. 394, à propos de *PLE*.

<sup>2</sup> in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, pp. 28-29.

On verra que la précaution oratoire initiale n'est pas vraiment une coquetterie. Nous choisissons d'expliciter son interrogation de la manière suivante : GUILLAUME a proposé une représentation dynamique de l'activité langagière.

### **2.2.1. Une représentation dynamique de l'activité langagière**

S'il ne tranche pas véritablement la question de la différence entre langue et langage<sup>1</sup>, il se prononce sur les rapports entre pensée et langage, modélisés sous la forme d'interactions. De ces interactions découle une conception dynamique, cinétique du langage:

Une faute grave, et bien cachée de la linguistique traditionnelle, de la linguistique grammaticale surtout, est de saisir le phénomène extra-opérationnellement, sous régime pré-supposé (gratuitement et fausement) stationnaire (le statisme est abusivement substitué au cinétisme, qui est le réel).<sup>2</sup>

L'analyse en termes d'opérations est décrite ici comme solidaire de la pensée du cinétisme. Ce cinétisme est représenté sous formes de vecteurs orientés — où se donne à lire, entre autres, une orientation entre un avant et un après.

### **2.2.2. L'avant et l'après**

Cette orientation se traduit dans les formes vectorisées qui distinguent un avant et un après et, en tout cas, autorisent une inclusion du temps de la

---

<sup>1</sup> A notre avis parce que s'y donne à lire, à des degrés divers selon les types de langues, les mêmes mécanismes: ceux, d'après GUILLAUME, de la pensée.

<sup>2</sup> Lettre à B. POTTIER, 1950, inédite, citée p. 2 dans l'exemplier d'André JOLY lors de la communication "La linguistique opérative de Gustave Guillaume", Table ronde de l'URA 1030 CNRS, "Le concept d'opération dans l'étude du langage", Maison de l'Ecole des Mines, Paris, 28 mai 1994. Actes à paraître dans *Modèles linguistiques*.

réflexion dans la réflexion linguistique. C'est le "temps opératif", nécessaire à la saisie des opérations, puisque selon l'une des formules fétiches de G. GUILLAUME: "Il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher". Cette institution d'une chronologie est de deux types: idéale pour les mécanismes de la langue et "réelle" pour les effets de discours. L'histoire du système ne reproduit pas nécessairement les étapes logiques de l'analyse. C'est en fonction d'un état donné de l'évolution d'une langue que l'analyse du système fait apparaître des "solutions" valables à un instant donné pour une langue.

### **2.2.3. Un système de systèmes**

Nous reviendrons sur cette notion, mais nous voudrions suggérer ici que s'accomplit dans cette représentation la pensée de SAUSSURE sur la langue comme système de signes ainsi que la pensée du maître de GUILLAUME, Antoine MEILLET ("une langue est un système où tout se tient", comme le répète après lui GUILLAUME). La démonstration de GUILLAUME ou, pour le moins, son illustration se fera majoritairement sur deux domaines de la langue: l'article et les temps. Ces deux points sont véritablement au centre de ses questionnements. En témoignent déjà ses opuscules antérieurs à son *Problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919), dont Roch VALIN nous apprend que, signés François-Gustave GUILLAUME, ils sont "curieux à lire" et "seront un jour importants pour l'histoire de sa pensée"<sup>1</sup>. Deux de ces *Études de grammaire logique française* sont consacrées l'une à l'article (1912) et l'autre aux temps

---

<sup>1</sup> VALIN, R., 1974, préface à GUILLAUME [1919], pp. XI-XII.

(1913). Ces deux piliers du système recevront un traitement plus complet et plus systématique dans *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919) puis dans *Temps et Verbe* (1929). La vraie mise en oeuvre de la langue comme système, système de systèmes, passe par un découpage de la langue en systèmes, où nous voyons l'origine des travaux des écoles françaises de linguistique anglaise sur les micro-systèmes et sur les parallélismes entre groupe nominal et groupe verbal.

#### **2.2.4. La construction des catégories grammaticales**

Proposant des hypothèses fortes, sa théorie le conduit à émettre des idées originales sur la formation des catégories grammaticales, conçues comme la dernière étape de la genèse du mot ou lexicogénèse<sup>1</sup>. Le processus est une sorte de "formatage" de la signification. G. GUILLAUME refuse de faire de la catégorie un donné figé de "langue" mais manifeste comment elle s'élabore dans le discours à partir d'un contenu de signification qui n'est pas pensé premièrement en termes de catégories grammaticales. S'y donne à lire une pensée de la forme et de la substance, sous les traits de l'opposition "matière / forme" ou l'abstraction est première, avant la mise en forme, la mise en catégories. Il s'élabore ainsi un jeu sur l'opposition des concepts de virtuel et d'actualisation, où trouve place son distinguo le plus célèbre: discours / parole. Le passage entre langue et discours s'effectue par une série d'opérations mentales.

---

<sup>1</sup> Parfois "ontogénèse", cf. DOUAY, C., & ROULLAND, D., 1990, *Les mots de Gustave Guillaume, vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*, Presses Universitaires de Rennes 2, p. 128.

### **2.2.5. Une théorie des opérations**

A. JOLY a recensé des emplois, dès 1911, du terme "opération"<sup>1</sup> dans les travaux de GUILLAUME, et le premier qui possède une acception linguistique date de 1929<sup>2</sup>. Celles d'entendement et de discernement ("battements" entre le singulier et l'universel) sont au cœur du dispositif théorique et constituent la pierre angulaire de son analyse, avec la représentation du langage comme un continuum entre langue et discours (langage = langue + discours).

### **2.2.6. Structure profonde et structure de surface: la puissance et l'acte**

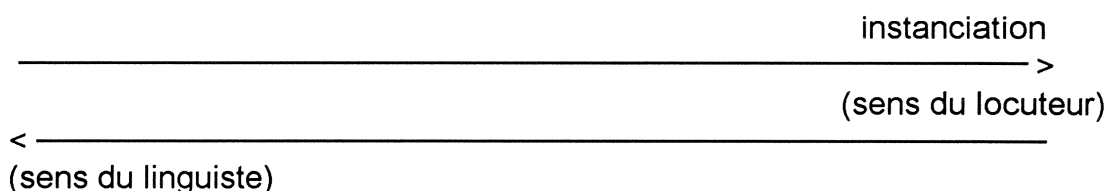
La théorie guillaumienne ouvre la voie à une analyse de la langue en deux entités qui préfigure l'analyse en structure profonde et structure de surface de CHOMSKY<sup>3</sup>. Ces deux oppositions de concepts ne sont pas équivalentes, pas plus que l'opposition langue / discours "n'est" l'opposition langue / parole. Nous reviendrons sur le déplacement de la scission langue / parole vers une pensée du continuum langue / discours, mais nous voudrions suggérer ici ce qui rapproche ces oppositions de concepts. Elles manifestent, selon nous, une représentation de l'activité du linguiste comme allant à rebours de celle du locuteur. Ce que nous traduisons par le schéma d'oppositions suivant:

---

<sup>1</sup> Soit dans GUILLAUME, G., 1911, *Étude de logique comparée, les passés de l'indicatif français, allemands et russes*, Fischbacher. Exemplifier de sa communication "la linguistique opérative de Gustave Guillaume" déjà cité.

<sup>2</sup> Soit dans GUILLAUME, G., [1929] 1965, *Temps et verbe. Théories des aspects, des modes et des temps*, Honoré Champion, p. 59. Voir aussi BOONE, A. & JOLY, A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la Systématique du langage*, L'Harmattan, collection "sémantiques", p. 298.

<sup>3</sup> Certes, l'idée est déjà chez HUMBOLDT et se retrouve aussi chez TESNIÈRE ("forme intérieure" / "forme extérieure").



	<b>VIRTUEL</b>	<b>ACTUEL</b>
ARISTOTE, <i>Métaphysique</i> , Θ, ch 4-5.	puissance	acte
SAUSSURE	langue	parole
GUILLAUME	langue	discours
Noam CHOMSKY	compétence	performance
Antoine CULIOLI	lexis	énoncé
écoles françaises de linguistique anglaise	invariant	"effets de sens" usage en contexte

*Tableau 2: Variations théoriques sur actuel et virtuel*

Le linguiste, en analysant l'énonciation, "remonte" en quelque sorte à partir de l'énoncé du locuteur. L'analyse linguistique cherche à faire apparaître des structures qui rendent compte d'une unité sous-jacente, au-delà de la diversité des productions des locuteurs.

Cette analyse, cette remontée vers le potentiel (le "fait de langue" selon Gustave GUILLAUME, le fait explicateur) permet l'explication unifiée des divers phénomènes (les faits de discours, les faits à expliquer) sous forme d'un invariant. Dans la perspective que nous donnons, il nous semble que Gustave GUILLAUME peut être reconnu comme le point de départ de ce qui est aujourd'hui l'objet de recherche des écoles françaises de linguistique anglaise: la quête de l'invariant, c'est-à-dire de la formulation d'une "structure" qui justifie les effets de sens en surface. Dans le cadre guillaumien, cet effet de sens renvoie à quelque chose de très précis; d'où les récriminations de Jean STÉFANINI face à certains abus:

A peu près tous les linguistes contemporains parlent d'effet de sens. En tant que guillaumien, je suis toujours

douloureusement affecté quand j'entends cette expression dans une interprétation qui n'est manifestement pas dans l'interprétation que donne de l'expression un guillaumien. Je reste attaché à l'interprétation que Guillaume de l'expression «effet de sens». A mon avis, ce n'est pas un passe-partout, cela ne veut pas dire n'importe quoi et, après tout, parler d'effet de sens si on ne pose pas un sens au départ, d'où se tire cet effet, cela ne me paraît pas très intéressant. A ce moment-là, on peut dire tout simplement «la signification dans ce passage», n'importe quoi; pas la peine de parler d'effet de sens. Je parle d'effet de sens si c'est vraiment un effet que je peux rattacher à un sens et si j'ai toute une théorie pour dire comment on passe à tel et tel effet, et comment tel effet est possible avec ce sens et pas tel autre.<sup>1</sup>

L'effet de sens est effectivement rattaché à une théorie des invariants. Cette théorie est notamment formulée dans un texte aujourd'hui beaucoup plus connu qu'au moment de sa publication<sup>2</sup>. Nous voyons dans cette circulation des textes, dans les accidents de leur postérité, une justification supplémentaire de notre approche délibérément rétrospective.

### **2.2.7. La recherche des invariants**

La formulation de l'invariant intervient dans un préambule à l'étude du système verbo-temporel français:

[...] une forme de langue a, dans la langue même, une valeur fondamentale, unique, dont un caractère est de permettre une grande diversité de valeurs d'emploi, qui, si différentes soient-elles apparemment, ne sont pas en contradiction avec

---

<sup>1</sup> STÉFANINI, J., 1994, "Entretien sur l'histoire de la linguistique", in *Histoire de la grammaire*, recueil de textes de Jean STÉFANINI réunis par Véronique XATARD, CNRS éditions, p. 253.

<sup>2</sup> Cité, entre autres, dans ADAMCZEWSKI 1993, LAPAIRE & ROTGÉ 1993, TOUPIN 1994.

une valeur fondamentale existante. On a donc, si on adopte ce point de vue, pour chaque forme une valeur de l'emploi première, et un éventail, pourrait-on dire, de valeurs d'emploi secondes, obtenues en discours et toutes réductibles à la valeur en langue dont elles constituent une application permise par la valeur de langue première. Il reste à concevoir et à expliquer ce que peut être cette valeur qui se présente une dans la langue mais diverse et multiple dans les emplois qu'en fait le discours. Une juste réponse à cette question conduit et oblige à introduire, partout où il s'agit de formes, une notion saussurienne — capitale — de système.<sup>1</sup>

Est posée dans ce cadre une relation bijective entre une forme et un invariant ("valeur fondamentale"). La "valeur fondamentale" est une valeur de langue qui détermine les valeurs actualisables en discours (les "valeurs secondes"). Nous voyons dans ce "point de vue" exposé la modélisation que nous donnerons à l'invariant, au terme de notre étude comparée des trois écoles: un schème de variation. C'est-à-dire que l'invariant ne signifie pas qu'il n'y ait pas de variation de sens. Il signifie qu'elles sont prévisibles et données dans la définition de l'invariant, qui est donc schème de variation, instrument de prévision des valeurs secondes (des "effets de sens"). Nous sommes conforté dans notre analyse par la suite du texte: "De cette valeur [la valeur première, déterminée par "sa position en système"] dériveraient, par permission, toutes les valeurs d'emploi, si diverses soient-elles."<sup>2</sup> Nous verrons que cette dérivation du sens peut presque s'entendre au sens mathématique. En effet, si l'on trace le graphe d'une fonction qui

---

<sup>1</sup> GUILLAUME, G., 1971, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, Série A, structure sémiologique et structure psychique de la langue française, Klincksieck, 1971, pp.78-79.

<sup>2</sup> GUILLAUME 1971, p. 79.



représenterait les effets de sens, l'invariant en serait la dérivée. Se joue ici une définition de l'invariant qui est à la fois invariant lexical et invariant opératif. Il semble que, dans cette définition, l'invariant opératif soit dépendant de la position de la forme considérée dans le système, d'où la constance des références à SAUSSURE. Si GUILLAUME est reconnu comme le linguiste à l'origine du système de systèmes et de l'invariant, BENVENISTE est la deuxième pierre de touche de notre généalogie, dans la mesure où il permet de rendre compte de la problématique de l'énonciation.

### **2.3. Émile BENVENISTE**

Si un seul nom devait être cité dans cette mise en perspective, ce serait bien celui de BENVENISTE. Nous cherchons simplement à mettre en valeur ses apports du point de vue de la constitution de ce que nous avons retenu comme paradigme. Notre traitement, cursif par nature, sombrerait dans le ridicule à énumérer les différents points abordés par BENVENISTE, si féconds pour les analyses des écoles françaises de linguistique anglaise. Plutôt que de dresser la liste de nos oublis en choisissant parmi les nombreux ouvrages, nous avons décidé de travailler à partir des *Problèmes de linguistique générale*<sup>1</sup>, qui sont les ouvrages de BENVENISTE les plus cités. Nous avons d'abord pensé sérier les apports par articles, ce qui aurait été une manière de faire pièce à l'arbitraire de ce que nous aurions retenu. Ne pouvant tout traiter, nous aurions montré ce qu'il y avait de réducteur à ne retenir que quelques articles, suggérant ainsi tout ce que nous laissions de côté. Nous avons finalement opté pour une approche plus globale, non pas concept par concept, mais problématisée par rapports aux programmes de recherches. Nous avons été particulièrement inspiré par les Actes du

---

<sup>1</sup> Désormais, et conformément à la tradition, *PLG 1* et *PLG 2*.

Colloque BENVENISTE et par le numéro de *LINX* consacré aux "Lectures d'Émile Benveniste" ainsi que par les commentaires de nos auteurs<sup>1</sup>.

### 2.3.1. Une influence reconnue

Les travaux de Benveniste ont marqué nos auteurs, en particulier, Antoine CULIOLI qui est une sorte de disciple de BENVENISTE, comme il le rappelle dans un entretien:

"Ma formation est d'abord philologique et linguistique. J'ai suivi certains cours d'E. Benveniste et les cours de F. Mossé en philologie germanique. J'ai eu le sentiment, dans certains cas que, de façon indépendante, j'ai abouti à des formulations que j'ai redécouvertes chez Émile Benveniste sans savoir si mon indépendance n'était pas illusoire, si mes réflexions n'étaient pas dues aux cours suivis."<sup>2</sup>

S'il apparaît difficile de distinguer entre l'intuition propre et le travail, souvent inconscient et insidieux, de telle ou telle lecture<sup>3</sup>, de telle ou telle remarque, il reste que la dette est grande et reconnue sans hésitation. C'est d'ailleurs le cas pour l'ensemble des chercheurs interrogés dans le cadre de ce séminaire sur les linguistes français, d'où est tiré cet entretien. Comme le constatent les puissances invitantes :

---

<sup>1</sup> *Actes du colloque de Tours, Émile Benveniste aujourd'hui*, Louvain: Peeters, Bibliothèque de l'information grammaticale, 1983; *LINX* n° 26, "Lectures d'Émile Benveniste" (en particulier l'article de Sarah de VOGÜÉ) et CULIOLI, A., 1982, "Langage et langues: à propos de la relation entre linguistique et métalinguistique", 2<sup>e</sup> colloque international de linguistique, Séoul (Nov.-Déc. 1981), in *Actes du colloque*, numéro spécial du *Journal of the Korean Language Society*, Séoul.

<sup>2</sup> in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 30.

<sup>3</sup> Dans son article du Colloque BENVENISTE, CULIOLI revient sur la difficulté qu'il y a à faire le départ entre son travail et celui de BENVENISTE et les questions que cela soulève quand il s'agit pour lui de parler de BENVENISTE; in CULIOLI, A., 1983, "Théorie du langage et théories des langues", *Actes du colloque de Tours, Émile Benveniste aujourd'hui*, diffusé par les éditions Peeters, Louvain, pp. 77-83. Par la suite, CULIOLI 1983.

[...] nous voudrions souligner l'importance qu'a eue E. Benveniste et la théorie de l'énonciation sur la linguistique française. Il marque, en effet, un tournant incontesté et sert de point de référence à tous les linguistes interviewés. Le fait de poser la notion d'énonciation comme élément indispensable pour la réflexion sur le langage signifie s'éloigner du pouvoir immanentiste de la langue et introduire d'autres paramètres médiateurs entre langue et discours.<sup>1</sup>

Apporter des médiations entre langue et parole saussuriennes, suggérer une continuité plutôt qu'une rupture, cela est rendu possible par les travaux de BENVENISTE, qui permettent ainsi de "développer le structuralisme [...] en y intégrant les aspects énonciatifs de la langue" comme le dit Oswald DUCROT<sup>2</sup> qui précise ensuite: "Certes le structuralisme, tel que les disciples de Saussure l'ont développé, ignorait l'énonciation<sup>3</sup> en la mettant du côté de la parole, mais je pense que l'on peut intégrer un très grand nombre de phénomènes énonciatifs à la structure linguistique elle-même. Il s'agit d'un élargissement du structuralisme, qui respecte l'idée fondamentale du structuralisme."

### **2.3.2. L'appareil formel de l'énonciation**

En somme, avec BENVENISTE, le travail sur "l'énonciation" cherche à articuler la parole à la langue ou au langage en montrant les structures sous-jacentes, ce que BENVENISTE appelle "l'appareil formel de

---

<sup>1</sup> LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 20.

<sup>2</sup> LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 64.

<sup>3</sup> Nous retrouverons dans notre dernière partie un écho des tensions et divergences qui peuvent exister entre analyses énonciativistes et structuralisme.

l'énonciation". Notre hésitation entre langue et langage est volontaire. S'y donne à lire toute une interrogation sur la linguistique que développe CULIOLI.

#### 2.3.2.1. Linguistique de la langue ou linguistique du langage?

Dans un de ses articles, Antoine CULIOLI construit un exposé "à propos de la relation entre linguistique et métalinguistique" entièrement à partir de l'analyse d'un article de BENVENISTE, "Tendances récentes en linguistique générale", décliné en trois questions: 1. "Quelle est la tâche du linguiste, à quoi accède-t-il et que décrira-t-il sous le nom de langue?"<sup>1</sup>, 2. "Comment décrira-t-on cet objet "<sup>2</sup>, 3. "Au sentiment naïf du parlant comme pour le linguiste, le langage a pour fonction de dire quelque chose"<sup>3</sup>. On voit donc à quel point CULIOLI rattache la nécessité d'un système de représentations métalinguistiques, tel qu'il en élabore un lui-même, à l'horizon théorique de BENVENISTE.

#### 2.3.2.2. L'insu

Plus précisément, il justifie sa représentation de la linguistique en tant que "science du langage appréhendé à travers la diversité des langues"<sup>4</sup>, comme la conséquence des travaux de BENVENISTE. En un sens, les programmes de recherches énonciativistes s'inspirent aussi de ce qui fait défaut chez BENVENISTE. Nous allons montrer le travail de l'insu chez BENVENISTE d'après la lecture qu'en donne Antoine CULIOLI. Cet insu se manifeste par la multiplication d'entités théoriques au statut incertain et aux

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1982, "Langage et langues: à propos de la relation entre linguistique et métalinguistique", art. cit., p. 1. Désormais CULIOLI 1982.

<sup>2</sup> CULIOLI 1982, p. 1.

<sup>3</sup> CULIOLI 1982, p. 1.

<sup>4</sup> CULIOLI 1983, p. 80.

relations mal assurées, qui correspondent non pas à la perception d'un problème mais à l'incapacité de produire le concept permettant de le traiter. La méthode semblable à celle d'ALTHUSSER pour MARX, et le caractère systématique de l'approche sont saisissants: "ici encore, on rencontre une prolifération de désignations et un concept manquant" et plus loin, "il y a des termes en trop; mais un concept en moins, même si, comme on pouvait s'y attendre, le problème est perçu." Est ainsi repérée la nécessité d'une théorie du langage (conséquence des flottements entre étude des langues et du langage), et de l'énonciateur (concept manquant dans l'étude de ce que BENVENISTE appelle la "subjectivité").

CULIOLI voit dans BENVENISTE une problématique des traces, une problématisation du langage, et l'élaboration (ou l'esquisse) d'une théorie du langage:

Expliciter des opérations que nous pratiquons inconsciemment, et reconstruire ces opérations sous-jacentes grâce à une opération d'abstraction et de généralisation, voilà, pour Benveniste, la caractéristique de la démarche théorique, où "la notion positive du fait linguistique est remplacée par celle de relation" (*PLG 1*, p. 22).<sup>1</sup>

Pour autant, il relève les passages où apparaissent des analyses faisant intervenir des emplois contradictoires ou pas immédiatement compatibles de langue et langage, puis de formel, ego, énonciation et langue. Ces flottements sont aussi ceux d'un horizon de travaux en train de se faire. Son article est construit sur les équivoques des différents emplois de ces termes.

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1983, p. 80.

Nous l'avons dit, la duplicité de "langage" et "langues" dans leurs différents emplois dans les *PLG* est assignée à la constitution, pas nécessairement aboutie, d'une théorie. CULIOLI insiste sur certaines déterminations historiques:

Certes on pourra ne pas se satisfaire de ces généralités, s'interroger sur les procédures de validation, mais ce serait chercher une mauvaise querelle, car pareille critique ne tiendrait pas compte du simplisme épistémologique des milieux linguistiques de l'époque.<sup>1</sup>

A cet égard, CULIOLI voit dans BENVENISTE les prémisses d'une véritable formalisation, en dépit des errements sur "forme" et "formels". On pourrait néanmoins voir dans l'observation des ambivalences de "langue" une critique de l'absence de modélisation dynamique des représentations.

Mais d'un autre côté, il conserve une conception strictement hiérarchique de la structure (au lieu de la définir par l'invariance), [...] d'une façon générale, quand il pose une relation entre deux termes, il tend à poser une relation toute constituée, sans règles constitutives grâce auxquelles la relation serait fondée.<sup>2</sup>

On reconnaît dans l'analyse de cette carence la nécessité d'un "système de représentations métalinguistiques" cher à CULIOLI. Ce système de représentations métalinguistiques permet de préciser des "procédures de validation" qu'il ne voit pas en place chez BENVENISTE (pas moyen de fonder la relation). Manquent également dans le dispositif théorique des éléments laissant de la place à ce que CULIOLI appelle le labile, le

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1983, p. 80.

<sup>2</sup> CULIOLI 1983, p. 84.

déformable. Il fait d'ailleurs plus loin le constat de ce qui lui apparaît comme une lacune: "Aussi bien Benveniste a-t-il des difficultés dès qu'il traite d'une relation rétive à se laisser ramener à un jeu de cases. Il n'existe pas chez Benveniste de frontières, de valeurs transitoires, de représentations spéculaires, de régulations complexes."

#### 2.3.2.3. La subjectivité

Parmi les régulations complexes, on observe celles qui organisent en surface le jeu des traces des sujets, ce que BENVENISTE appelle la "subjectivité". CULIOLI relève, dans les analyses de BENVENISTE, les nombreuses désignations ("sujet", "ego", "EGO", "locuteur") comme autant de preuves de l'insu; comme le symptôme de ce qu'il juge une insuffisance théorique: "Le concept qui manque est celui d'énonciateur, tel que je l'entends (ce sera ici ma seule incursion personnelle), mais peu importe l'étiquette."<sup>1</sup> Dans le détail du raisonnement, il expose les difficultés de BENVENISTE:

Benveniste retrouve ici [étude de la "subjectivité"] le problème que pose la relation entre des instances discontinues (chaque instance de discours constitue un centre de référence interne) et la construction d'un centre qui transcende les instances discrètes, assurant ainsi l'ajustement transindividuel (locuteur-auditeur) et l'inter-subjectivité.

On peut y voir l'absence de distinction entre ce que CULIOLI appelle le Droit, ce qui relève de l'énoncé, et le Bouclé, ce qui relève de l'extralinguistique. Dans le domaine du Droit sont analysées les "instances

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1983, p. 83.

discontinues", les relais de paroles notés par des indices numérotés  $S_1$ ;  $S_2$ , etc. qui sont repérés entre eux ( $S_2$  est-il  $S_1$  ou s'agit-il d'une "instance de discours" différente?). Ces "instances de discours" sont ensuite ramenées à un centre, un repère origine, qui lui relève de l'extralinguistique, du bouclé, repère qu'il note  $\mathcal{S}_0$  et nomme "énonciateur". Du point de vue de la "subjectivité", le jugement de CULIOLI sur BENVENISTE n'est pas très éloigné d'un BARTHES ("Tout est clair dans le livre de Benveniste, tout peut y être reconnu immédiatement pour vrai; et cependant aussi tout en lui ne fait que commencer."<sup>1</sup>) pour ce qui est de l'apodose...

Si nous récapitulons la lecture culiolienne des *PLG*, nous y voyons autant de lieux de possibles prolongements que de concepts en train de se mettre en place, ce qui fait de BENVENISTE, à plus d'un titre, "un fascinant objet d'études ainsi qu'une leçon"<sup>2</sup>. Parmi ces leçons, nous comptons la conclusion que "Le sens est résultat" (BENVENISTE) et qu'une partie de l'analyse des formes passe par la mise au jour de "structures", de "relations", de "corrélats", de sorte que, comme le dit Sophie FISHER, "Tout bascule et l'on est plus dans le *classement* mais dans le *fonctionnement*."<sup>3</sup>

### **2.3.3. Le raisonnement en termes de fonctionnement**

#### 2.3.3.1. Principe

Nous voudrions illustrer cette analyse en "fonctionnement" à partir de quelques études fort connues où le jeu des oppositions de formes recoupe,

---

<sup>1</sup> BARTHES, R., [1974], 1984, "Pourquoi j'aime Benveniste", in *Le Bruissement de la langue*, Seuil, p. 193.

<sup>2</sup> CULIOLI 1983, p. 85.

<sup>3</sup> LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 168.



d'une façon réglée, le jeu des emplois, dégageant ainsi des "relations", des "structures". Ce sont ces "corrélats" qui constituent à nos yeux le "fonctionnement". Nous illustrons notre propos par l'opposition histoire / discours couplée à l'étude des temps<sup>1</sup>; l'analyse des temps couplée à celle d'être et avoir<sup>2</sup>, l'analyse de la nature des pronoms<sup>3</sup> couplée à l'analyse de la subjectivité<sup>4</sup>. Nous interprétons le "fonctionnement" comme un "corrélat"<sup>5</sup> de formes à plusieurs étages faisant intervenir d'une part une série d'oppositions de formes et d'autre part la réversibilité de certaines formes au sein d'un des deux systèmes distingués par la première série d'oppositions. Schématiquement, "notre" analyse peut se récapituler ainsi:

le "fonctionnement" des formes		"niveau" considéré
opposition radicale de deux systèmes		type de "relations"
réversibilité de deux formes		
parfait	aoriste	discours/ histoire
être   avoir		
interlocution	non-personne	"subjectivité"
je   tu	il	
=	≠	repérage chez CULIOLI

Tableau 3: De BENVENISTE à CULIOLI

<sup>1</sup> BENVENISTE, E., [1959], 1966, "Les relations de temps dans le verbe français", in *Problèmes de Linguistique Générale I*, Gallimard, collection TEL, pp. 237-250.

<sup>2</sup> "Être et avoir dans leurs fonctions linguistiques", in *PLG I*, pp. 187-207.

<sup>3</sup> "Structures et relations de personne dans le verbe", in *PLG I*, pp. 225-236.

<sup>4</sup> "De la subjectivité dans le langage", in *PLG I*, pp. 258-266.

<sup>5</sup> Le terme est de BENVENISTE. Il ne s'agit pas d'une corrélation telle que nous avons pu la définir. De fait, les analyses en "structures" de BENVENISTE pourraient faire l'objet d'une étude: les structures relevées sont des "corrélats", des "relations", des "fonctions". Nous gardons le terme de "corrélat" et prenons sur nous de dire comment peut s'y déchiffrer du "fonctionnement" et comment peut se lire chez BENVENISTE un insu que CULIOLI explicite en partie.

Comme notre tableau le suggère, cette analyse trouve son prolongement chez CULIOLI. Nous illustrons le fonctionnement à partir de l'étude des temps.

### 2.3.3.2. Le système des temps

#### *2.3.3.2.1. L'opposition histoire / discours*

L'analyse de BENVENISTE en histoire<sup>1</sup> et discours, qui jette les bases d'une typologie des discours en fonction des marqueurs, associe à deux types d'énonciations des marqueurs et des valeurs privilégiés. Même s'il s'agit en définitive d'une division trop stricte<sup>2</sup> et que la distribution des formes dans les genres n'est pas aussi systématique, il inaugure une problématique des temps couplée avec les régimes énonciatifs qui doit être mise en perspective avec son analyse d'être et avoir<sup>3</sup> en raison du traitement du parfait qui intervient dans les deux articles. Dans son analyse des "temps", le parfait est ainsi défini: "C'est une forme où la notion d'état, associée à celle de possession, est mise au compte de l'auteur de l'action; le parfait présente l'auteur comme l'auteur de l'accomplissement". S'opère une réversibilité entre état et possession, entre être et avoir. Cette complémentarité systématique est illustrée dans l'article sur être et avoir par l'existence d'un parfait avec avoir en germanique alors qu'il n'existe pas en gotique. Pour BENVENISTE, qui récuse l'hypothèse d'une influence latine, c'est la "nécessité interne" du système qui pousse à cet emploi: "[...] une

---

<sup>1</sup> "Énonciation historique", ou aussi "récit historique", bien vite transformé en "récit" chez certains commentateurs.

<sup>2</sup> Pour une démonstration, assortie d'une comparaison avec une thèse voisine de celle de BENVENISTE défendue par WEINRICH dans son *Tempus*, voir SIMONIN-GRUMBACH, J., 1977, "Linguistique textuelle et étude des textes littéraires. A propos de *Le Temps* de H. Weinrich", in *Pratiques* n° 13, pp. 77-90.

<sup>3</sup> "Être" et "avoir" dans leurs fonctions linguistiques" et "Structure des relations de temps

nécessité interne appelait la création d'un parfait transitif symétrique, instaurant dans la conjugaison le jeu complémentaire des auxiliaires "être" et "avoir" <sup>1</sup>. On voit que, dans l'étude du parfait, les analyses sur le système des temps sont solidaires de celles d'être et avoir <sup>2</sup>.

#### 2.3.3.2.2. La réversibilité d'être et avoir

"Cette symétrie d'emploi et cette relation complémentaire" <sup>3</sup> entre être et avoir joue, qu'ils soient auxiliaires ou verbes à sens plein. Être et avoir sont ainsi donnés comme réversibles. Il faut mettre en parallèle cette réversibilité de être et avoir avec la relation "converse" qui lie l'opérateur de repérage  $\underline{\in}$  et l'opérateur de localisation  $\underline{\ni}$  non pas en termes d'équivalence morphologique (le lexème est l'opérateur et réciproquement) mais de fonctionnement (propriété commune de réversibilité). Si A. CULIOLI interdit une équivalence stricte entre le lexème et le méta-opérateur, il est conscient des affinités:

---

dans le verbe français", in *PLG I*, pp. 237-250.

<sup>1</sup> "Fonctions syntaxiques", in *PLG I*, p. 207.

<sup>2</sup> CULIOLI 1983 signalait déjà la difficulté des notations métalinguistiques chez BENVENISTE: "Ajoutons que Benveniste avait une façon d'utiliser la typographie à des fins diacritiques (guillemets, italiques, majuscules) qui n'est pas toujours cohérente et qui ne permet pas de déceler les causes de ces modulations: on reste avec un surplus morphologique sans signification claire, ce qui est bien embarrassant sur le plan théorique." (p. 78). On pourrait croire que dans l'article de BENVENISTE, "avoir" note le lexème (pour être plus précis le verbe avec son sens lexical) et avoir l'auxiliaire, sauf que la question de l'auxiliaire est abordée dans l'article, qui pourtant s'intitule "«être» et «avoir» dans leur fonction linguistique". A supposer que la distinction vaille, et que l'usage des italiques et des guillemets soit cohérent, qu'en est-il alors de l'analyse et de l'invariant opératif qui semble se dégager? (Quel invariant pour ce que l'on persiste à noter comme deux formes distinctes?) Que penser du avoir comme lexème de la page 199 qui contredit une convention qui n'est d'ailleurs qu'inférée? Difficile d'échapper aux pièges de l'absence de métalangage, et de ses effets en typographie!

Devant analyser, parfois citer, parfois critiquer un matériau très hétérogène dans ses conventions, nous tenons que notre pratique minimaliste des guillemets est ici relativement fondée. C'est un pis-aller, certes, mais c'est surtout un moindre mal.

<sup>3</sup> "Fonctions syntaxiques", in *PLG I*, p. 194.

Que l'on n'en conclue pas que  $\subseteq$  est la copule et  $\supseteq$  le verbe *avoir* ! Ceci n'aurait strictement aucun sens. Mais ce calcul fait apparaître une relation entre les auxiliaires *être* / *avoir* et les formes participiales du système verbal français."<sup>1</sup>

Nous serions tenté de caractériser cette relation comme une forme de recatégorisation, ou plutôt une relation de recatégorisation, c'est-à-dire la possibilité de recatégoriser les deux auxiliaires qui fonctionnent alors comme des opérateurs de recatégorisation. Se noue ici un objet fécond de réflexion, dans le prolongement de l'article "Catégories de pensée et catégories de langues ". Nous reviendrons dans notre dernière partie sur la genèse des concepts linguistiques, et sur le rôle éventuel des items d'une langue. Se joue une forme ultime de déconstruction où un fragment de la langue va être élevé au statut de concept linguistique, voire de schème...

Pour les écoles françaises de linguistique anglaise, nous retenons principalement deux choses de cette analyse: la réversibilité entre les deux auxiliaires et une sorte de démarcation morphologique de la catégorie de l'aspect<sup>2</sup>. Pour une part, les analyses sur HAVE + EN et BE + ING ont leur origine dans cette analyse de BENVENISTE et, en particulier, son analyse du parfait. L'analyse du système de la personne est également très marquante pour l'ensemble des écoles françaises de linguistique anglaise.

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", in *Mathématiques et Sciences humaines*, T. 34, Gauthier Villars, p. 13.

<sup>2</sup> On pourrait montrer que dans l'analyse de l'aoriste que donne BENVENISTE se joue l'insu de ce que CULIOLI appelle l'aoristique. Voir S. de VOGÜÉ sur l'effet aoristique, in BOUSCAREN *et al.* 1995.

### 2.3.3.3. Le système de la personne

Dernière opposition que nous retenons, l'opposition plus tranchée entre la troisième personne et les deux premières qui sont dans l'interlocution, dans la co-énonciation et bénéficient d'une relation particulière de réversibilité. A l'inverse, la troisième personne fonctionne en opposition avec les deux premières ("disparité entre la 3<sup>e</sup> personne et les deux premières"<sup>1</sup>). Cette analyse des pronoms personnels et du statut particulier de la troisième personne trouve son prolongement direct dans l'analyse culiolienne de la personne à partir de la théorie du repérage<sup>2</sup>.

Corrélation de subjectivité		non-personne	BENVENISTE
coénonciation		rupture	CULIOLI
I $S_1 = \mathcal{S}_0$	You <sup>3</sup> $S_1 \neq \mathcal{S}_0$	he $S_1 \omega \mathcal{S}_0$	

Tableau 4: Les personnes de BENVENISTE à CULIOLI

#### 2.3.3.3.1. La non-personne

Même si les travaux de BENVENISTE sur la non-personne sont loin de faire l'unanimité, on trouve déjà en germe un certain nombre de recherches très contemporaines sur le -S de troisième personne (dans le cadre d'une analyse des marqueurs en termes d'invariants). Ainsi, par exemple, dans son article sur la structure des relations de personne, on trouve cette remarque ponctuelle sur l'anglais, preuve parmi d'autres langues selon BENVENISTE, de cette "disparité entre la 3<sup>e</sup>me personne et les deux premières" ou, plus précisément, contre-épreuve: "Inversement la

<sup>1</sup> "L'homme dans la langue", in *PLG I*, p. 228.

<sup>2</sup> Nous adaptons ici l'analyse donnée dans BOUSCAREN & CHUQUET 1987, p. 132. Voir nos explications pour les valeurs =,  $\neq$  et  $\omega$  dans notre troisième chapitre p. 257. CULIOLI 1973 comporte une annexe consacrée à cette application (au sens trivial) de l'opération de repérage.

<sup>3</sup> BENVENISTE écrit: "Le "tu" ("vous") peut donc se définir: "la personne non-je". in

différence peut se manifester par une forme de 3<sup>e</sup> sg. qui est seule marquée: ainsi anglais (*he*) *loves* en face de (*I, you, we, they*) *love*."<sup>1</sup> C'est en partie à cette constitution de la grammaire de l'anglais comme attribution d'invariants à des morphèmes que travaillent, dans un cadre d'inspiration psychomécanique, d'un côté, Nigel QUAYLE<sup>2</sup> et de l'autre, Catherine DOUAY et Daniel ROULLAND<sup>3</sup>.

#### 2.3.3.3.2. La réversibilité du *je* / *tu*

Les pronoms *je* et *tu* sont analysés dans leur "corrélation de subjectivité". La corrélation doit être comprise en ceci qu'entre *je* et *tu*, il y a du rapport. Précisons, à partir du texte de BENVENISTE: "*Je* ne peut être analysé que par l'instance de discours qui le contient et par là seulement"<sup>4</sup>. *Je* est défini, d'une part, dans la "structure" de "locution" et, d'autre part, dans sa réversibilité avec *tu*: "Une seconde caractéristique est que "*je*" et "*tu*" sont inversibles: celui que "*je*" définis par "*tu*" se pense et peut s'inverser en "*je*", et "*je*" (moi) devient un "*tu*"."<sup>5</sup>

La réversibilité n'est pas intégrale et Laurent DANON-BOILEAU, cherchant à caractériser "la personne comme indice de modalité"<sup>6</sup>, reprend l'analyse de BENVENISTE. Il constate que dans "*je* mange", *je* se laisse remplacer par *tu* et est pro-nom, alors que dans "*je* suppose qu'il est parti",

---

"L'homme dans la langue", p. 232.

<sup>1</sup> "La structure des relations de personne dans le verbe", in *PLG I*, pp. 229-30.

<sup>2</sup> "Pour une valeur fondamentale du -S en anglais", Table ronde sur "Statut de la valeur centrale, de la valeur fondamentale, de l'invariant en linguistique", 27 mai 1995, à paraître dans *Modèles linguistiques*.

<sup>3</sup> "L'absence de marque verbale en anglais dans une théorie de l'interlocution", Actes du colloque du CERLICO, 9-10 juin 1995, "Absence de marque et représentation de l'absence", Presses Universitaires de Rennes, pp. 311-326.

<sup>4</sup> "La nature des pronoms", in *PLG I*, p. 252.

<sup>5</sup> "L'homme dans la langue", in *PLG I*, p. 230.

<sup>6</sup> DANON-BOILEAU, L., 1994, "La personne comme indice de modalité", in *Faits de Langues* 3, "La personne", PUF, pp. 159-168.

*je* fais partie d'une conjecture et dans "tu penses qu'il est parti", je rapporte tes pensées et donc, ma "subjectivité" n'est plus en question. On a ainsi une dualité de la personne à la fois référence pronominale et indice de modalité — que nous récapitulons dans le tableau suivant.

Fonction du "je"	énoncé	critère linguistique
référence pronominale marque argumentale	je mange	substitution par tu possible (à modalisation constante)
indice de modalité indicateur de subjectivité	je suppose qu'il est parti	impossible

Tableau 5: Les deux fonctions de la personne

Cette analyse, qui se donne bien BENVENISTE comme point de départ, trouvera sa conclusion dans la distinction entre une opération de consensualité et une opération de rupture<sup>1</sup>. Au-delà du dispositif que CULIOLI a su élaborer à partir de l'insu de Benveniste, on voit la fécondité des travaux de BENVENISTE, une analyse des traces dans l'énoncé, une reconstitution des fonctionnements des formes qui constituent des systèmes<sup>2</sup>. L'analyse de ce "système de l'égophore"<sup>3</sup> s'enrichit des travaux de Jakobson sur les embrayeurs (*shifters*) au point que dans certains glossaires actuels, cette catégorie subsume les pronoms personnels, mais aussi les déictiques.

---

<sup>1</sup> Voir aussi dans notre cinquième chapitre pp. 490.

<sup>2</sup> On pourrait même suggérer que certaines analyses du BENVENISTE qui travaille sur l'indo-européen, s'attaquent aux problèmes de l'invariant lexical en faisant intervenir le contexte. Par exemple dans "Don et échange dans le vocabulaire indo-européen" in *PLG I*, cherchant à unifier les sens contraires de \*do et \*da, il a recours à un invariant proto-opératif. Les effets de sens différents de "donner" et "prendre" sont expliqués par la possibilité de contextes différents, tout comme *take* peut être employé dans *to take something to someone* et dans *to take something from someone*. (illustration de BENVENISTE lui-même, p. 316).

<sup>3</sup> L'expression se trouve chez Claude HAGÈGE.

## 2.4. JAKOBSON

Il ne s'agit pas de traiter de tous les linguistes ayant pu influencer les écoles françaises de linguistique anglaise. Néanmoins, il est difficile de passer sous silence le travail de JAKOBSON, autre ténor de la linguistique moderne, dont les concepts ont inspiré les travaux de nos auteurs. Vibrant hommage lui est rendu dans l'avant-propos du glossaire de la TOE qui en fait une Figure tutélaire entre structuralisme et réflexions sur les phénomènes énonciatifs: "Les théories énonciatives sont nées en même temps que le structuralisme. On les trouve unis chez la même personne en Roman Jakobson (1896-1982) qui peut passer pour le grand ancêtre commun aux deux courants."<sup>1</sup> C'est un double JAKOBSON à qui il est prêté allégeance: le structuraliste du Cercle Linguistique de Prague, fondateur avec TROUBETSKOÏ de toute une partie de la phonologie<sup>2</sup>, et le théoricien des *shifters*. Outre qu'il a théorisé le concept cher à notre cœur de "corrélation", il a également travaillé sur le zéro. Ajoutons enfin qu'il s'est intéressé à l'aphasie<sup>3</sup>, tout comme A. CULIOLI dans un de ses premiers articles<sup>4</sup>. Nous tenons d'autant plus à cette mention qu'une partie de notre

---

<sup>1</sup> GROUSSIER, M.-L. & RIVIÈRE, C., 1996, *Les mots de la linguistique, lexique de linguistique énonciative*, Ophrys, p. 5.

<sup>2</sup> Voir sur ce point, entre autres, VIEL, M., [1982] 1984, *La notion de marque chez Trubetzkoy et Jakobson, un épisode de la pensée structurale*, Thèse de Doctorat d'État, Paris IV. Désormais VIEL 1984.

<sup>3</sup> La ressemblance s'arrête là. Il n'y pas d'allusion au travail de JAKOBSON, qui ne porte de toute façon pas sur les polyglottes, dans l'article co-signé par CULIOLI. C'eût été possible. Si l'édition la plus connue en France des travaux de JAKOBSON est celle de N. RUWET de 1969, certains textes sur l'aphasie leur sont bien antérieurs, "entre 1939 et 1941", comme le rappellent les traducteurs de l'édition de *Langage enfantin et aphasie*, Minuit, 1969 / Champs Flammarion, 1980 (p. 11).

<sup>4</sup> CULIOLI, A., DUBOIS, J., HÉCAEN, H., L'HERMITTE, R., TABOURET-KELLER, A., 1966, "Le problème de l'aphasie des polyglottes: remarques sur quelques observations", in *Neuropsychologia*, T. 4, pp. 315-329. Cet article est une étude de huit cas qui conclut à la réfutation des thèses de PITRES 1895 ("Étude sur l'aphasie chez les polyglottes", *Revue médicale*, 15, 873-899) prédisant une meilleure récupération de la langue maternelle ou première. Nous remercions Stéphane GRESSET de nous avoir communiqué cet article.



travail a trouvé dans ses travaux un foyer de cohérence, que ce soit comme questionnement sur la marque (de la phonologie à la morphologie<sup>1</sup>), ou comme variation à partir du concept de corrélation.

Pour ce qui est de son travail sur l'énonciatif, nous retiendrons son analyse des embrayeurs ainsi que celles des fonctions du langage. Certes, ses travaux sont importants et certains de ses concepts ont été agrégés sans difficultés aux problématiques énonciatives, en particulier pour la nomenclature. Pour autant, il ne nous a pas semblé que ses recherches avaient influencé les dispositifs théoriques de nos auteurs. C'est en ce sens que la formation de leur paradigme doit beaucoup plus, selon nous, à la tradition française, en dépit de références indirectes à CHOMSKY.

## **2.5. CHOMSKY, ou le modèle en creux**

Ne serait-ce qu'au titre de repoussoir absolu, d'anti-modèle, Noam CHOMSKY a sa place dans une mise en perspective des travaux des écoles françaises de linguistique anglaise. La situation est assez complexe, d'autant que CHOMSKY, à l'inverse de nos auteurs, a explicitement changé de modèle depuis ses premiers travaux, même s'il subsiste une problématique constante ("comment se fait-il que l'enfant puisse apprendre des langues si différentes entre elles, et en si peu de temps?"). Notre analyse des rapports entre les théories se fait en deux temps: d'abord les jugements sur CHOMSKY puis les concepts qui ont servi.

---

<sup>1</sup> Voir son article sur le signe Ø: JAKOBSON, R., 1939, "Signe zéro", in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, 143-152, Genève: Georg et Cie, XII [reproduit in *Selected Writings II*, 1966, Slavic Epic Studies, La Haye: Mouton, XII, pp. 211-219].

### 2.5.1. Un théoricien de référence(s)

#### 2.5.1.1. Une théorie des principes et des paramètres?

Les théories de CHOMSKY sur l'acquisition ne sont pas unanimement partagées, ce qui vaut à sa théorie des principes et des paramètres d'être expédiée en quelques lignes par Henri ADAMCZEWSKI dans son ouvrage sur le sujet. Nous allons voir que la démonstration est pour le moins rapide:

Le principe que nous avançons est autrement plus puissant que les paramètres chomskiens (l'un de ces paramètres concerne la présence ou l'absence d'un pronom explicite dans la conjugaison des verbes: face au français ou à l'anglais où le pronom est obligatoire: **je** parle, **I** speak, il est des langues où le pronom n'intervient qu'en cas d'emphase; il en va ainsi en polonais, en espagnol, en italien, par exemple: *widze* (je vois), *parlo* et *hablo* (je parle). Prétendre que cette différence représente un paramètre inscrit dans la grammaire universelle qu'il appartiendra à l'enfant de *régler* à un certain moment de son processus d'acquisition de L1 ne paraît pas très sérieux et jure avec les ambitions affichées par Chomsky).<sup>1</sup>

Où l'on voit que c'est une incise, une parenthèse qui règle son compte au paramètre *pro-drop* et, partant, à la théorie des principes et des paramètres... L'explicitation ne semble pas faire apparaître de contre-exemples et nous ne voyons pas où est la démonstration. On pourrait considérer qu'elle se trouve page 36 où ADAMCZEWSKI s'appuie sur COOK 1988:

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1995, *Caroline grammairienne en herbe, ou comment les enfants inventent leur langue maternelle*, Presses de la Sorbonne nouvelle, p. 76. Désormais ADAMCZEWSKI 1995.

Là où nous nous séparons de Chomsky, c'est sur les fameux "principes et paramètres" qui constituent à ses yeux la grammaire universelle. Les exemples qu'il propose sont peu convaincants même de l'avis des chomskistes militants (Vivian COOK par exemple dans l'ouvrage qu'il consacre à la grammaire universelle selon Chomsky : *Chomsky's Universal Grammar*, Blackwell 1988 regrette la banalité des exemples avancés comme preuve).

Il s'agit là de seconde main sans citation et nous n'avons pas trouvé trace d'un tel pessimisme dans COOK 1988<sup>1</sup>, mais peut-être s'agit-il là d'impressions de lecteur... Au contraire, le paramètre *pro-drop* permet l'exposé du principe de catégories vides et est rappelé lors de l'analyse du principe du gouvernement. Il permet également des prédictions sur les possibilités d'inversions verbe/sujet<sup>2</sup> et il vaut enfin confirmation (non-falsification, pour être plus précis) de la GU par l'analyse de certains jugements d'agrammaticalité portés par des apprenants de L2<sup>3</sup>. Il nous a semblé que l'exposé de COOK 1988 était une assez bonne illustration de la puissance du paramètre *pro-drop* et qu'il pouvait effectivement être tenu pour une sorte d'interrupteur réglant un paramètre tout à fait conforme aux desseins de CHOMSKY.

Une toute autre question est de savoir si toutes les langues "respectent" ce paramètre<sup>1</sup> et comment se pense ce qui, dans une langue, relève de sa spécificité et ce qui relève directement de la GU. A ce titre, comment empêcher la périphérie, lieu de ces spécificités, de devenir une

---

<sup>1</sup> Rebaptisé chomskiste, pour rimer avec trostkiste?

<sup>2</sup> Voir COOK 1988, p. 40.

<sup>3</sup> Dont la L1 n'a pas la même valeur pour le paramètre *pro-drop* : les apprenants se prononcent quant à l'agrammaticalité des phrases proposées conformément aux

poubelle à exceptions? Comment le principe de "*markedness*", qui s'applique aux éléments d'une langue relevant du centre (qui représente la conformité aux principes et aux paramètres), peut-il être graduel? Comment peut-on être plus ou moins marqué? On le voit, ce n'est pas les possibilités d'objecter qui manquent, mais plutôt la manière de le faire qui peut surprendre. Cet exemple d'attaque contre CHOMSKY est assez fréquent dans les écrits d'ADAMCZEWSKI, à des degrés divers. Ainsi son "Esquisse d'une théorie de DO" revient sur l'analyse transformationnelle de DO, de même que la *Grammaire linguistique de l'anglais* expose plusieurs des analyses de *Syntactic Structures*<sup>2</sup>. Les critiques sont donc plus ou moins argumentées, et dans le second cas de figure illustrent parfois une certaine *hubris* du théoricien, en lutte pour la suprématie, comme on peut le lire dans ADAMCZEWSKI 1973: "Toutefois, en fin de compte, le modèle génératif et transformationnel s'est avéré n'être au fond qu'un avatar du modèle structural qu'il avait l'ambition de remplacer."<sup>3</sup> Nous nous sentons d'autant plus fondé à voir ici une illustration du syndrome du "dernier-qui-a-parlé-qui-a-raison" (tel que l'illustre Sylvain AUROUX) que, d'une édition à l'autre, le point d'arrivée de la linguistique actuelle a connu une inflexion. Il s'arrêtait à CHOMSKY à la première édition de 1973 et voici le point d'arrivée de la toute dernière édition:

Une théorie radicalement différente a pris le relais à la fin  
des années 70, qui considère les unités de surface comme

---

prédictions. Cf. COOK 1988, p. 181.

<sup>1</sup> C'est là où COOK est sceptique, en particulier pour la classification du chinois; cf. p. 53.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1974, "Esquisse d'une théorie de DO", *Some Implications in Linguistic Theory for Applied Linguistics*, Didier. ADAMCZEWSKI, H. & DELMAS C., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, A. Colin. (Voir notamment pp. 80, 182, 207 et 281.)

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI 1973 (édition 1993), p. 23.

des traces d'opérations abstraites qu'il appartient au grammairien-linguiste de "déchiffrer". L'école métaopérationnelle se caractérise par le refus de la specularité et la recherche du pourquoi des phénomènes, d'où l'importance qu'elle attache aux *signaux d'opérations* que recèle l'énoncé de surface (à et de, -a/-ait (passé simple/imparfait), un(e)/le, la, les.. en français; to, -ING, do, althe... en anglais). C'est tout le rapport de la langue au monde extralinguistique qui se voit ainsi reconsidéré. De ce point de vue, qui est le nôtre, le langage est avant tout le système (l'ensemble d'opérations) qui informe les grammaires humaines ainsi que le type de règles mises en œuvre pour effectuer la mise en discours.<sup>1</sup>

Cette mise en perspective historique observe un silence religieux sur la TOE de CULIOLI. Elle montre assez bien le sens des références à CHOMSKY: le dépasser.

#### 2.5.1.2. Un théoricien controversé

Noam CHOMSKY n'est pas nécessairement épargné par André JOLY, même s'il est mieux traité. Son *Cartesian linguistics*<sup>2</sup> est ainsi démoli: A. JOLY montre, en historien de la linguistique, le caractère fallacieux de l'analyse chomskienne qui visait à enraciner ses problématiques théoriques chez DESCARTES<sup>3</sup>, stratégie que Sylvain AUROUX décrit ainsi: "un chercheur cherche à justifier ses propres théories en argumentant qu'elles

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1975, édition de 1993, pp. 23-4. Nous devons à Luc BENOIT À LA GUILLAUME de nous avoir communiqué la version de 1993.

<sup>2</sup> JOLY, A., 1977, "A propos de *Cartesian Linguistics*", in A. JOLY et J. STÉFANINI eds., *La grammaire générale des Modistes et aux Idéologues*, Presses Universitaires de Lille.

<sup>3</sup> C'est à une dénonciation en règle qu'A. JOLY se livre là, même si ses propos sont généralement plus modérés sur l'ensemble du modèle — ce qui ne l'empêche pas de faire part de ses divergences.

existaient potentiellement chez des auteurs prestigieux. C'est ce que fait Chomsky avec la tradition cartésienne."<sup>1</sup>

Dans les articles de CULIOLI, les allusions à CHOMSKY sont perfides mais il lui sait gré de sa "clarté épistémologique". Ainsi CULIOLI donne fréquemment quelques coups de griffe sur des points divers de la théorie, contre une conception trop étriquée de l'autonomie de la syntaxe<sup>2</sup>, contre les règles de réécriture: "il est remarquable et inquiétant de voir tant d'efforts récents confondre théorie et observations locales, métalangue et technique de ré-écriture"<sup>3</sup> — où l'adversaire n'est pas nommé, mais bien présent par ses concepts. Néanmoins, au-delà des divergences qui les séparent, CULIOLI reconnaît à CHOMSKY le mérite épistémologique d'un certain nombre de précisions, comme dans cet hommage extrait d'un texte manifeste de CULIOLI: "[...] à la différence de Chomsky, qui connaît (et énonce) ses postulats, trop de linguistes, épris de formalisme, ne savent pas ce qu'ils font, pourquoi ils le font, et cèdent à la fascination du "bidule" [...]"<sup>4</sup>.

Nous représenterions volontiers CHOMSKY comme la figure du Commandeur défié — le convive de pierre, la figure toujours évoquée mais jamais invitée aux banquets et autres festins linguistiques. Nous voulions juste souligner ce paradoxe central qui est tout sauf innocent: on en parle tout le temps, surtout pour dire qu'il ne compte pas (et parfois pour affirmer que ce qu'il fait n'est pas si mal). Nous en ferions volontiers un anti-modèle (au sens commun de modèle) qui a ainsi aiguillonné la constitution du

---

<sup>1</sup> AUROUX 1996, p. 291, n. 2.

<sup>2</sup> Voir par exemple CULIOLI, A., 1982, "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe", XIII<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes, Tokyo, D.R.L., Collection ERA 642, p. 3.

<sup>3</sup> CULIOLI, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", in *Mathématiques et Sciences humaines*, T.34, Gauthier Villars, p. 7. De fait, CULIOLI oppose ici la technique (comme pour le distributionnalisme) à ce qui relève pour lui de la méthode.

<sup>4</sup> CULIOLI, A., 1968, "La formalisation en linguistique", in *Cahiers pour l'analyse*, T. 9, Seuil,

paradigme énonciativiste. Mais tout anti-modèle est aussi une forme de modèle, et nous voudrions donc montrer que les travaux de CHOMSKY ont aussi inspiré les écoles françaises de linguistique anglaise. Fidèle à notre ligne, nous indiquons simplement l'apport conceptuel qui nous apparaît le plus déterminant pour les écoles françaises de linguistique anglaise. Nous ne nous attarderons pas sur des divergences certaines entre énonciativistes et générativistes (la question de l'autonomie de la syntaxe, l'exclusion du sens, le locuteur idéal, pour n'en citer que quelques unes). Outre les positions épistémologiques et la circonscription rigoureuse de ce qui est entrepris (régulièrement saluées par CULIOLI), l'intérêt central de CHOMSKY pour nos écoles nous paraît résider dans les points suivants: surface et profondeur, transformation et opération, récursivité.

## **2.5.2. Un fonds de concepts**

### 2.5.2.1. Surface et profondeur

Nous avons déjà signalé que ce type de distinction était à l'œuvre chez GUILLAUME<sup>1</sup>. La dichotomie joue également dans le cadre théorique de nos écoles, en termes de niveaux d'analyse, comme le rappelle CULIOLI dans une note de bas de page à propos de la relation primitive: "On n'oubliera pas, en outre, que nous parlons ici de relations profondes (faut-il dire très profondes?) et non des phénomènes de surface."<sup>2</sup> La distinction entre les deux ordres est également capitale dans la théorie des opérations énonciatives. En un sens, la problématique est identique (pour ce qui est du

---

p. 107.

<sup>1</sup> La généalogie n'est pas close. Claude LÉVI-STRAUSS a très bien parlé de cette herméneutique de l'invisible et de ses rapports avec la géologie (où la faille joue comme symptôme de la structure profonde); in LÉVI-STRAUSS, C., 1955, *Tristes tropiques*, Plon, pp. 52- 64 (et surtout pp. 57-62).

<sup>2</sup> CULIOLI, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", art. cit., p. 9, n. 2.

modèle générativiste): on cherche à rendre compte du passage de la profondeur à la surface. Comme le dit CULIOLI "C'est ce que marque bien la distinction entre *surface structure* et *deep structure* chez Chomsky: la configuration de surface est la trace d'opérations sous-jacentes."<sup>1</sup> Néanmoins, il s'agit ici de niveau d'analyse, pas de structure profonde telle qu'elle est formulée chez CHOMSKY. Toute la différence avec la grammaire générative tient à l'existence des règles de transformations. Se joue ici la question du "transfert" entre la structure visible et la structure abstraite.

#### 2.5.2.2. Transformation et opération

La différence la plus flagrante que nous faisons entre les concepts d'opération dans les écoles françaises de linguistique anglaise et de transformation chez CHOMSKY<sup>2</sup> réside dans l'existence des règles de transformation qui permettent la prévisibilité. Dans certains de ses articles, en particulier entre 1970 et 1982, CULIOLI donne un certain nombre de règles, mais pas un système de règles aussi complet et exhaustif que chez CHOMSKY. Manquent ainsi cruellement les règles de transfert, ce que CULIOLI fait observer: "En bonne règle, il faudrait donner les règles de transfert et justifier les décisions, mais cela rendrait disproportionné le commentaire."<sup>3</sup> Là, sans doute, se joue l'une des oppositions à nos yeux les plus décisives entre les deux théories: il doit y avoir une prévisibilité des

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1968, "La formalisation en linguistique", in *Cahiers pour l'analyse*, T. 9 , p. 109.

<sup>2</sup> Il n'est pas interdit de penser que c'est la formulation de ces règles qui a conduit CHOMSKY à les abandonner lorsque, par exemple, la non-symétrie du passif les a contredites.

<sup>3</sup> CULIOLI, A., 1982, "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe", art. cit., p. 21.



transformations chez CHOMSKY, elle n'existe pas (encore?) dans le cadre opératif.

### 2.5.2.3. Récursivité

Cette possibilité de la structure est largement théorisée par CHOMSKY qui voit dans l'enchâssement des propositions une des preuves de la compétence. Le concept est appliqué sans exception par nos écoles. Si l'on ose l'anachronisme, il est déjà à l'oeuvre dans la psychomécanique du langage qui modélise, par exemple, la genèse du mot comme une succession d'opérations d'entendement et de discernement (jusqu'à quatre "battements" dans "Discernement et entendement dans les langues"<sup>1</sup>). Si la modélisation est plutôt celle de l'oscillation d'un pendule dans la figure tracée par GUILLAUME, reste qu'il s'agit bien d'une succession d'opérations, dans une alternance obligée, ce qui est compatible avec le concept de récursivité en ce qu'il prédit le type d'enchâssements tout en n'en arrêtant pas le nombre. Modéliser ainsi l'oscillation en se réservant la possibilité d'engendrement éventuels permet d'éviter la discussion de Marc WILMET sur le nombre de "battements" entre l'universel et le singulier nécessaires à la genèse du mot: deux, trois ou quatre... selon les articles de GUILLAUME<sup>2</sup>. Certes, la récursivité des opérations n'est pas illimitée, *a fortiori* lorsque l'opération implique un franchissement de seuil, car joue alors la "loi de non-réurrence"<sup>3</sup>. Pour autant, la récursivité intervient dans

---

<sup>1</sup> GUILLAUME 1964, p. 88.

<sup>2</sup> WILMET 1972, p. 67.

<sup>3</sup> "Principe de base de la psychomécanique selon lequel le propre des opérations de construction du langage est de ne jamais revenir sur ce qui est acquis après franchissement d'un seuil." in BOONE & JOLY 1996, p. 286.

l'analyse du linéaire, ainsi que pour l'analyse du système, comme en témoignent les représentations de la langue comme système de systèmes<sup>1</sup>.

Le concept de récursivité est également important dans la conception de l'opération de repérage chez CULIOLI, comme le souligne indirectement J.-P. BRONCKART: "Le repérage est une opération extrêmement générale, qui, en s'appliquant récursivement, "détermine" une relation primitive"<sup>2</sup>. C'est la récursivité de ces opérations qui fait de la théorie du repérage l'un des centres de la TOE, et cette opération l'un des candidats possibles pour le schème opératif<sup>3</sup>. La récursivité nous paraît toute aussi centrale dans la théorie métaopérationnelle, au moins sous deux manifestations. D'une part, dans la possibilité qu'a un opérateur d'appartenir à la phase 1 ou à la phase 2 et dans son corollaire, qui est qu'un texte développe sa cohésion textuelle dans la faculté qu'il a de poser en thématique ce qui était rhématique dans la phrase suivante — autrement dit, d'enchâsser opérations de phase 1 et de phase 2. Le "principe de successivité" opérative est une application de ce principe de récursivité<sup>4</sup>. D'autre part, il nous semble que le "principe de cyclicité" tel qu'on peut le trouver dans ADAMCZEWSKI 1995 fait appel à cette notion de récursivité. Ceci apparaît clairement dans le schéma qui en est donné<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir GUILLAUME 1964, p. 224 ou VALIN 1955, p. 86.

<sup>2</sup> BRONCKART, J.-P., 1977, *Théories du langage, Une introduction critique*, Bruxelles : Pierre Mardaga éditeur, p. 328.

<sup>3</sup> Voir nos analyses infra.

<sup>4</sup> L'expression est de Fabienne TOUPIN. Voir notre analyse plus détaillée de la successivité p. 60.

<sup>5</sup> ADAMCZEWSKI 1995, pp. 71-76.

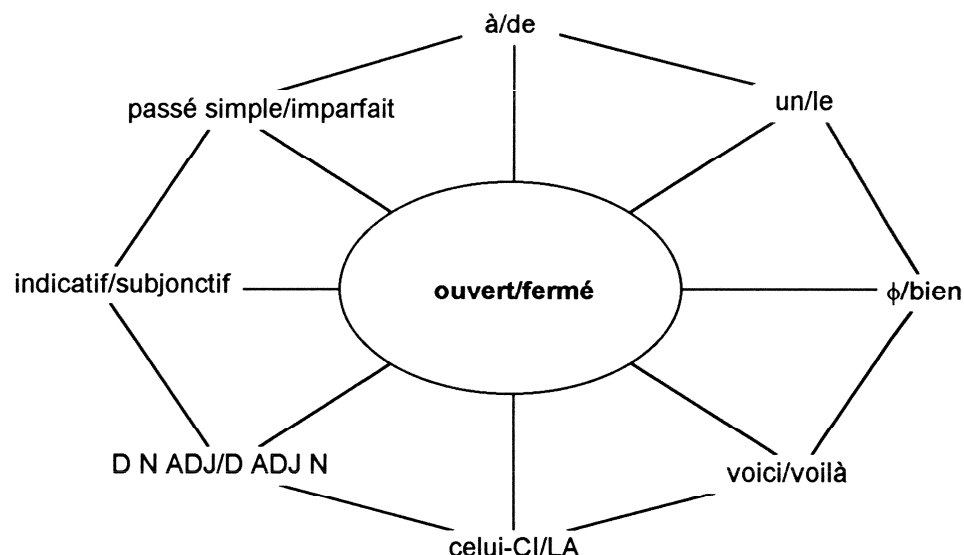


Figure 2: Le principe de cyclicité (ADAMCZEWSKI 1995)

Le choix de l'énonciateur est représenté par le centre et vaut comme le principe qui régit la périphérie. On a affaire à un choix ouvert ou à un choix fermé (vecteur rhématique ou thématique) lisible à la périphérie où figure l'opérateur retenu. ADAMCZEWSKI parle d'une "magnifique toile d'araignée"<sup>1</sup> et précise: "le microsystème binaire *choix ouvert / choix fermé* régit toutes les oppositions que nous avons placées sur la périphérie [...]. Ce principe se répète dans l'architecture de la grammaire"<sup>2</sup>. Ce principe de cyclicité est à l'oeuvre dans l'analyse du système (la langue) mais, il vaut également pour la rhématicité et la thématique, comme le prouve cette analyse de coordonnants: "Ce qui se passe à notre avis, c'est que ET (A en polonais) permet de rhématiser un énoncé thématique! (on pourrait parler de relance de rhématicité)."<sup>3</sup> Dans ce principe de cyclicité s'illustre également

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1995, p. 74.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1995, pp. 74-5.

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1994, "Le couple a/i en polonais et en russe. Étude contrastive multilingue", in *Contrastes*, n° 24-25, 1994-1995, p. 12.

un principe de récursivité, tant dans l'analyse du linéaire que dans l'analyse du système.

## **2.6. TESNIÈRE**

Nous nous en voudrions de ne pas citer le nom de Lucien TESNIÈRE. Sans doute victime du succès des développements chomskiens, ses travaux n'ont pas toujours reçu l'écho qu'ils méritaient. Il nous semble néanmoins que son oeuvre compte, pas tant sous la forme de sa stématique (= son analyse structurale en stemmas) que par certains des termes qu'il utilise et par certaines de ses analyses (ce qui est sans doute plus décisif). Nous appuyant exclusivement sur ses *Éléments de syntaxe structurale*<sup>1</sup>, nous voudrions insister sur la fécondité de ses travaux.

A tout lecteur des écoles françaises de linguistique anglaise, les termes de "discordantiel", de "décrochage"<sup>2</sup>, de mots "pleins", de mots "vides" voire de "marquants" évoquent des concepts ayant cours dans ces écoles. On pourrait objecter que certains termes sont assez généraux ("décrochage"), au point de relever peut-être plus de la langue de tous les jours que de la métalangue technique, ou que les acceptions ne sont pas identiques. Il faut alors se tourner vers certains concepts, qui n'ont pas le même nom, mais qui sont utilisés de façon comparable.

---

<sup>1</sup> TESNIÈRE, L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Klincksieck. Désormais TESNIÈRE 1959. Dans les citations qui suivent, les caractères gras sont de L. TESNIÈRE (si tant est qu'on puisse parler ainsi d'un ouvrage posthume), les italiques seront de notre fait. Voir aussi MADRAY-LESIGNE, F. & RICHARD-ZAPPELLA, J., 1995, *Lucien Tesnière Aujourd'hui*, Actes du Colloque, BIG n°36, Louvain: Peeters; que nous n'avons pu intégrer à notre travail.

<sup>2</sup> A. JOLY signalait déjà les travaux de TESNIÈRE: cf. JOLY, A., 1972, "La négation dite "explétive" en vieil anglais et dans d'autres langues indo-européennes", in *Études anglaises*, XXV, pp. 30-44 (et en particulier pp. 36-37 sur le décrochage.)

### 2.6.1. Des concepts utiles

Le concept le plus connu est sans doute celui de "translation" (qui est une forme de recatégorisation), mais d'autres sont tout aussi importants. Son analyse en "marquants" (ancêtre parfaitement plausible des marqueurs actuels en tant qu'ils renvoient à du signifiant, et non pas à de la connotation comme le marqueur en sociolinguistique), ses "jonctifs" ("mots vides dont la fonction est d'unir entre eux les mots pleins ou les noeuds qu'ils forment"<sup>1</sup>, candidats potentiels à la genèse des connecteurs<sup>2</sup>) sont autant de concepts qui ont cours dans les écoles françaises de linguistique anglaise. TESNIÈRE est également attentif à la question des pronoms personnels (les "substantifs personnels") dont il propose une typologie. Il récuse l'ordonnancement traditionnel "première, deuxième et troisième personne" au profit d'une analyse en fonctionnement qui rappelle celle de BENVENISTE et insiste sur la coénonciation<sup>3</sup>. Nous mentionnerons le raisonnement, qui est plus décisif que les étiquettes. Parmi les hypothèses les plus constructives pour notre optique, on trouve l'hypothèse d'un  $\emptyset$  :

Il s'en faut de beaucoup que tous les faits de syntaxe aient leur marquant morphologique. Souvent, au contraire, on constate que des faits syntaxiques indéniables ne sont traduits sur le plan morphologique par aucun marquant. Nous dirons alors qu'ils sont **sans marquant**, ou, ce qui revient au même, qu'ils ont le **marquant zéro** que nous indiquerons, s'il y a lieu, dans le stemma par le signe  $\emptyset$ .<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> TESNIÈRE 1959, p. 81.

<sup>2</sup> Plus encore, son travail sur les jonctifs nous paraît précurseur dans la transcatégorialité qu'il suppose.

<sup>3</sup> Cf. TESNIÈRE 1959, p. 118 pour la synthèse impressionnante qu'il donne des personnes dans les différentes linguistiques, des grecs à BENVENISTE en passant par DAMOURETTE et PICHON.

<sup>4</sup> TESNIÈRE 1959, p. 36.

Cette hypothèse théorique s'inscrit dans le cadre d'un au-delà de la morphologie ("On conçoit par là qu'une vue purement morphologique de la syntaxe ne puisse être que **fragmentaire**, et qu'elle ne donne qu'un reflet appauvri de la réalité."<sup>1</sup>), seule condition possible d'une "grammaire totale", de la mise au jour du système linguistique :

On conçoit également qu'avec des matériaux pareillement incomplets, il ne soit **pas possible de construire le système** de la syntaxe, ni même d'entrevoir l'existence de ce système. En effet l'économie d'un système syntaxique ne peut apparaître qu'à qui connaît la **totalité** de ses éléments constituants et cherche à découvrir la loi interne de leur agencement.<sup>2</sup>

Cette recherche de la "loi interne" au-delà de la surface préfigure la réanalyse du linéaire opérée par nos écoles, que nous analysons dans notre dernier chapitre.

### 2.6.2. Des proto-opérations?

Comme dernier exemple, nous proposons l'analyse de la négation, inaugurée par DAMOURETTE et PICHON ("dont la théorie, la seule qui rende compte des faits et soit satisfaisante pour l'esprit mérite d'être adoptée sans réserve"<sup>3</sup>), et telle que TESNIÈRE la reprend<sup>4</sup>. Il nous semble qu'elle procède par ce que nous pourrions appeler des proto-opérations (TESNIÈRE parle de "mécanisme" ou de "fonction" de ses marquants)

---

<sup>1</sup> TESNIÈRE 1959, p. 37.

<sup>2</sup> TESNIÈRE 1959, p. 37.

<sup>3</sup> TESNIÈRE 1959, p. 224.

<sup>4</sup> Cette analyse de la négation par DAMOURETTE et PICHON est d'ailleurs reprise en guise d'exemple dans les travaux d'A. CULIOLI (in *PLE*, p. 58) et est aussi évoquée par ADAMCZEWSKI 1995 où elle semble uniquement attribuée à TESNIÈRE. Les travaux de L. TESNIÈRE autour des stemmas sont par ailleurs évoqués dans le séminaire de CULIOLI 1984, p. 8 et p. 10.

renvoyant à ce qu'on appellerait aujourd'hui un "travail mental" de l'énonciateur. La négation (ne... pas) y est définie comme une articulation entre les deux "marquants" ne (le discordantiel) et pas (le forclusif):

Or tandis que la plupart des langues étrangères font cette *opération* au moyen d'un seul *marquant*, précédant ou suivant, selon les langues, le verbe de la proposition principale, le français *procède* en deux temps. Il *décroche* d'abord sa pensée de la notion affirmative, puis il la raccroche à la notion négative, ce qui lui permet de nuancer le degré de négation [permettra d'expliquer les effets de guère par rapport à pas]. C'est le discordantiel qui *opère* le **décrochage**, tandis que le forclusif exprime le **raccrochage**.<sup>1</sup>

Dans cette analyse, à chaque marqueur est associée une opération, opérations qui sont parfois conçues comme solidaires (TESNIÈRE parle du "tandem formé par le discordantiel et le forclusif"<sup>2</sup>), et parfois comme indépendantes ("Le mérite de DAMOURETTE et PICHON est d'avoir su montrer l'indépendance du discordantiel, dont la liberté de maniement permettra maintenant de comprendre les emplois isolés" [type "que faire en son gîte à moins que l'on ne songe"]). Ces opérations sont ordonnées ("le discordantiel doit être obligatoirement et toujours placé avant le forclusif [...] [C]ar il ne saurait évidemment être question de raccrocher quelque chose qui n'a pas été préalablement décroché."<sup>3</sup>) Un point néanmoins mérite d'être souligné. C'est le linéaire (ou du moins son ordonnancement) qui détermine l'opératif:

---

<sup>1</sup> TESNIÈRE 1959, p. 225.

<sup>2</sup> TESNIÈRE 1959, p. 226.

<sup>3</sup> TESNIÈRE 1959, p. 225

Il semble évident que le caractère double de la négation française impose la conclusion que, puisqu'elle nécessite morphologiquement l'emploi de deux mots, c'est donc qu'elle doit comporter également deux fonctions syntaxiques, dont l'ensemble constitue la négation, chacun des deux mots exprimant une fonction distincte.<sup>1</sup>

Cette conclusion nous permet de comprendre certains "risques"<sup>2</sup> des analyses de LAPAIRE & ROTGÉ, qui, fondées sur un semblable postulat "un opérateur / une valeur", sont obligées de jouer sur des métaphores de type "*closeness is strength*", sur un retour de la motivation pour articuler l'ordre du linéaire et l'ordre des opérations. Le travail de TESNIÈRE nous paraît manifester les risques inhérents à une analyse en opérateurs qui repose premièrement sur la base un opérateur / une opération, où chaque marquant de surface se voit alors affecté d'une valeur et, deuxièmement, sur l'ordre linéaire de surface où chaque opération suit le déroulement de l'ordre de la chaîne. On risque une sorte de paraphrase technique, où l'explication linguistique ne fait que reproduire le discours en y superposant une série d'explicitations du "travail mental" propre à chaque opérateur. Au minimum, elle montre que les deux postulats ont partie liée: si les opérations sont orientées, ordonnées, et si chaque marqueur renvoie à une opération, alors la syntaxe du linéaire reproduit l'algorithme des opérations. Au maximum, elle montre la limite d'une telle explication bi-univoque (un marqueur / une opération) où la glose en opérations ne fait que redire ce que l'énoncé dit déjà.

---

<sup>1</sup> TESNIÈRE 1959, p. 224.

<sup>2</sup> Voir nos citations dans le cinquième chapitre.



A la décharge de cette analyse des deux marqueurs en deux opérations, la diachronie explique qu'en réalité, les deux marqueurs ont été successivement opérateur(s) de négation. *Il ne va (pas)* ou *ne* était l'opérateur de négation pour tous les verbes, pouvait être renforcé par un COD (*pas*, dans son emploi de lexème) pour les verbes de mouvement. Par analogie, on a pu ajouter *pas* après chaque verbe, réanalysant ainsi *pas* comme l'opérateur de négation, au point que la négation aujourd'hui, à l'oral notamment, peut se faire sans recourir à *ne*: *Il sait pas*<sup>1</sup>. On peut ainsi dire que l'analyse diachronique justifie cette analyse "double". On peut aussi dire que la diachronie est racontée en synchronie dans cette analyse proto-opérative. Ce dernier constat (l'éclairage mutuel entre mécanismes opératifs et diachronie) explique peut-être en partie le regain certain pour la diachronie au sein des écoles françaises de linguistique anglaise.

Deux différences méritent d'être soulignées entre cette entreprise et les écoles françaises de linguistique anglaise: la première est que l'opération n'est pas vraiment posée au centre du dispositif. La deuxième, et elle est de taille, réside dans ce que l'analyse des mécanismes suit l'ordre du linéaire. Ce lien entre l'ordre des opérations et l'ordre des opérateurs, comme nous dirions aujourd'hui, n'est pas postulé explicitement mais il frappe dans les analyses proposées. Il nous semble que cette caractéristique va plutôt à l'encontre de l'intuition initiale de certains de nos auteurs. Si les opérations sont orientées, leur ordre d'exécution ne dépend pas du linéaire. C'est en

---

<sup>1</sup> Voir HOPPER, C., & TRAUGOTT, E, 1993, *Grammaticalisation*, Cambridge: Cambridge University Press, Textbooks in Linguistics, pp. 58-59 pour l'ensemble de la démonstration.

partie le rôle théorique dévolu à la trace dans le dispositif<sup>1</sup>. Ces différences sont de taille, mais on voit, à travers ce trop bref aperçu, la fertilité du terreau conceptuel de l'oeuvre de TESNIÈRE.

Nous arrêtons ici notre parcours. Nous n'avons pas essayé d'annexer tout ce qui a été écrit avant nos auteurs pour les présenter comme un aboutissement, une fin de l'histoire. Nous n'avons pas voulu légitimer leurs démarches au-delà de toute contradiction, mais au contraire nous avons cherché à témoigner que leurs préoccupations ne datent pas d'hier, même si elles ne revêtaient pas encore leur forme contemporaine. Ce premier balisage a également permis d'esquisser les contours de leur problématique et de préciser en quoi ces écoles sont françaises, de par leur (r)attachement à la tradition, et "énonciatives", avec les glissements que nous avons pu souligner (c'est-à-dire qu'elles se soucient aussi des formes, des traces, de l'énonciation). Notre éclairage est résolument rétrospectif, d'où le risque de certains anachronismes dans la terminologie que nous avons utilisée pour gloser certaines des analyses étudiées.

## **2.7. Bilan**

Ce détour, pour trop court qu'il fût, s'imposait pour préciser ce que nous entendions par "linguistique de l'énonciation" ou, plus précisément, par "écoles françaises de linguistique". Pour des raisons de clarté d'exposition,

---

<sup>1</sup> La disjonction entre une chronologie linéaire et une chronologie opérative tient, au moins, à ce que toutes les opérations ne font pas traces, et réciproquement que certaines formes de surface sont justiciables de plusieurs opérations. Pour une analyse détaillée, voir notre cinquième chapitre. Notre recherche, qui n'est qu'un inventaire comparé des dispositifs, trouve une partie de son prolongement dans l'algorithmisation des opérations et dans le questionnement du rapport entre l'ordre des opérations et l'ordre du linéaire. Nous nous sommes limité à la problématisation et à la thèse que plus la relation entre opérateur et opération se rapproche de l'univocité, plus on est confronté à la question d'un parallélisme entre la chronologie opérative et l'ordre du linéaire.

nous avons fait, grossièrement, le parcours dans le sens chronologique<sup>1</sup>, mettant au jour les "innovations" attribuables à tel ou tel. Outre que ce schéma linéaire ne peut pas rendre compte des évolutions de la linguistique, nous tenons que la linguistique ne procède pas par révolutions kuhniennes (révolution dont on a assez bien montré qu'elle ne sert qu'à couronner le linguiste, fait épistémologue pour l'occasion, comme unique auteur de ladite révolution). Elle avance plus probablement, comme dit LÉVI-STRAUSS à propos de l'histoire, par "sauts de cavalier", gagnant en analyse dans un domaine ce qu'elle perd en capacité explicative dans d'autres domaines. Au-delà de ces progressions-régressions, un faisceau commun semble se dégager.

On peut donc reconstruire la théorie énonciative, au sens large, d'une manière qui ne distingue pas entre les écoles puisqu'elle détaille le champ d'études, les outils d'analyse et non pas les procédés mis en oeuvre. En synchronie, le positionnement des problématiques de type énonciatif peut se schématiser à l'aide des concepts minimaux suivants: ici-je-maintenant (= l'énonciateur, entre le monde et la langue). Péremptoirement, on peut tenter de situer nos trois écoles sur ce schéma et indiquer les préférences de chacune. Il nous semble que l'on peut ramener les concepts minimaux à l'énonciateur, au monde et à la langue. Il n'échappe à personne que notre triade est non seulement superposable à la "triade énonciative" ("ego-hic-nunc"), mais aussi à l'analyse kantienne des formes *a priori* de la sensibilité.

---

<sup>1</sup> En termes de parutions, puisque nous travaillons sur de l'écrit, CHOMSKY 1954 se trouve avant TESNIÈRE 1959.

Voilà ce que pourrait donner notre analyse transcendantale, récapitulée en figure:

	<b>thématique kantienne</b>	<b>"triade énonciative"</b>	<b>éléments de problématique</b>
	sujet	je	énonciateur
formes a priori de la sensibilité	espace	ici	monde
	temps	maintenant	langue

*Tableau 6: Les données élémentaires du problème*

Comment analyser la langue? Plus précisément, quel est le schème qui permet de passer des énoncés aux opérations? C'est la problématique que nous avons retenue pour exposer les théories énonciatives.

### **3. APPROCHE SYNCHRONIQUE**

#### **3.1. Comment exposer une théorie**

##### **3.1.1. Objet**

Nous essayerons dans ce chapitre d'esquisser les dispositifs de ces théories, c'est-à-dire d'indiquer à grands traits leurs sous-parties, situant ainsi dans l'édifice théorique les principaux concepts. Notre approche des théories, sans méconnaître les travaux antérieurs de présentation, se contraindra à organiser l'édifice théorique autour de ce qui constitue à nos yeux les concepts essentiels, voire le concept cardinal, notre archi-concept en quelque sorte. Nous partons du principe que nos théories linguistiques doivent être articulées à partir de ce que nous appelons un schème opératif, qui vaudra clé de voûte des édifices que nous voulons analyser.

##### **3.1.2. L'interopérabilité des modèles théoriques?**

Ces métaphores architecturales, mal venues en ce qu'elles assignent a *priori* une représentation (fût-ce sous la forme d'image<sup>1</sup>), ont le mérite

---

<sup>1</sup> Un autre reproche serait de nous objecter que notre présentation fait la part belle au concept d'architectonique, que l'on trouve surtout chez GUILLAUME. Notre réponse tient en deux points. On le trouve aussi chez KANT et, chez GUILLAUME, l'architectonique nous paraît synonymique de architecture, systématique et psycho-systématique, et désigne surtout le système de la langue. Cette série d'équivalences, et ses connotations dynamiques, ne valent pas dans notre emploi, ce qui fait que notre métaterme n'oriente pas, selon nous, notre outil de manière excessivement guillaumienne, en dépit de la présence du métaterme "schème", également cher à GUILLAUME mais aussi à KANT.

d'illustrer l'objection majeure à notre entreprise: comment être assuré de respecter la spécificité de chaque théorie en s'imposant une grille de lecture commune? Et d'abord, comment concilier cette tentative d'homogénéisation avec le postulat de l'absence de métalangage et donc d'une sorte d'irréductibilité du langage? On voit le problème. Si l'on ne dispose pas de métalangage:

1. On ne peut prétendre analyser la validité d'un modèle à partir d'une analyse d'une langue qui serait meilleure qu'une autre dans un modèle, puisque tous les modèles sont confrontés à la même absence de métalangage. (Il n'y pas de sortie par le bas.)

2. On ne peut se prévaloir soi-même d'un métalangage qui fasse le tri au niveau méta-théorique. (Il n'y pas de sortie par le haut.)

3. On doit alors considérer les théories comme étant de la langue, au même niveau que les langues qu'elles analysent, et travailler à notre tour avec un matériau semblable.

L'impasse n'est pas la même que dans le cas d'une analyse de modèles théoriques effectuée à partir de "l'adéquation descriptive" à une langue. Cette adéquation descriptive repose d'après nous sur les tests de conformité à une langue dont on posséderait magiquement (ou du moins d'une manière qui n'est pas précisée) la connaissance ultime. Or il n'est de comparaisons faites par des linguistes qu'à partir d'un cadre théorique. Elles sont donc biaisées. Le paradoxe de l'observateur joue ici encore, "au carré", en interférant non dans la production des données analysées, mais dans le choix de leur collecte, dans la signification qu'on leur apporte. Au bout du compte, ce que les lectures croisées entre deux bords théoriques reprochent

à l'autre bord, c'est de n'être pas du même bord, ce qui précisément les fonde... Ce biais nous paraît moins présent, non pas lorsqu'on étudie le rapport modèle théorique / langue analysée par ce modèle, mais lorsque l'on compare les modèles théoriques entre eux.

Cette question de la spécificité d'une présentation de théorie, homologue de la spécificité de l'agencement théorique soulève un point délicat: peut-on raisonnablement poser une grille d'analyse commune, sans désavantager une théorie par rapport à une autre, de la même manière que choisir une partie de la langue à décrire, c'est avantager une théorie par rapport à une autre?

### **3.1.3. La conservation de la structure**

Notons d'abord que si l'on tient l'analogie entre la langue et la théorie jusqu'au bout, alors la théorie doit pouvoir être traduite, et donc le modèle, pour spécifique et irréductible qu'il soit, est traduisible dans les termes d'une théorie concurrente. Dans les termes, mais pas dans les concepts. Nous voulons dire par là que les concepts utilisés ne sont pas nécessairement les mêmes et quand un mot identique existe dans deux théories différentes, rien n'indique qu'il recouvre le même concept. C'est, par exemple, ce que nous verrons à propos du concept de trace en grammaire générative et en linguistique énonciative dans notre dernier chapitre. En revanche, toute théorie possède un dispositif qui répond à une représentation de l'activité langagière. Nous suivons l'idée que des théories linguistiques sont confrontées aux mêmes problèmes initiaux: comment rendre compte du

langage, avec quels concepts, et quelles représentations de la langue (et du langage)?

S'est alors peu à peu imposé le sentiment qu'il y a de la traduction, mais pas nécessairement littérale<sup>1</sup>. Ce qui nous paraît de l'ordre du traduisible, c'est le rapport, autrement dit la conservation d'une structure. La structure qui semble conservée d'une théorie à une autre, c'est d'abord le rapport de la théorie au langage. Pour nos écoles énonciatives, dans la modélisation que nous en proposons, cela se traduit par la question du rapport du linéaire et de l'opératif (de l'énoncé et de l'ensemble des opérations). Le rapport du linéaire et de l'opératif est posé dans le paradigme tel que nous l'avons défini. Nous l'avons traduit dans la modélisation des théories que nous exposons par le schème opératif, différent pour chaque modèle, mais toujours lié à la représentation que l'on a de l'activité langagière. Nous voulons dire que, d'une théorie à l'autre, il n'y a pas de correspondance entre tous les concepts (même lorsqu'ils ont le même nom; exemples: "invariant" ou "opération"). Cependant, nous avons voulu faire jouer une structure commune (l'interdépendance d'une théorie et de son idéal explicatif, ce qu'elle cherche à montrer) pour chaque théorie, mais avec des éléments distincts (des opérations peut-être différentes, des agencements d'opérations différents) et des éléments communs (un schème opératif, des traces).

---

<sup>1</sup> En particulier parce que l'on est toujours tributaire de l'intelligibilité que l'on peut avoir des écrits théoriques. De ce point de vue, nous sommes revenu d'une irritation assez fréquente à la lecture de précautions initiales que nous prenions pour des rituels oratoires. Ainsi Sarah de VOGÜÉ: "Dans ce qui suit, je présenterai la théorie culiolienne dans certains de ses aspects. Mais la présentation doit s'entendre pour ce qu'elle est: une présentation. En tant que telle, elle n'engage que moi." (in de VOGÜÉ, S., 1992, "Culioli après Benveniste: énonciation, langage, intégration", in *L/NX*; "Lectures d'Émile Benveniste", n° 26; p. 80 n. 3. Désormais de VOGÜÉ 1992) S'il n'y a pas de métalangage, nous sommes toujours plus ou moins dans le domaine de l'interprétation.



Nous avons pensé qu'il était difficile d'évaluer la pertinence du rapport entre un schème opératif et une représentation du langage, ceci pour une raison simple, à la limite du truisme. Chaque théorie linguistique semble se construire au nom d'une représentation spécifique et se dote du schème qui lui paraît en accord avec cette représentation. Il nous semble donc qu'à chaque représentation spécifique de l'activité langagière correspond un schème opératif linguistique (et un seul), de sorte qu'on ne peut pas comparer ce qu'aurait été la même théorie avec un schème différent puisqu'alors, c'est à une autre théorie que l'on aurait affaire... La pertinence est donc postulée: le schème retenu est nécessairement le meilleur pour une représentation de l'activité langagière (sinon, on aurait un autre schème, et une théorie différente). C'est donc la cohérence de ce rapport entre la représentation langagière et le schème opératif que nous étudierons, et surtout la manière dont cette représentation de langage influence l'ensemble du dispositif. La question de la représentation langagière sera ici ramenée à un principe fondateur. Nous tenterons de montrer que l'édifice théorique sert le principe fondateur de la théorie, principe que nous déclinons pour chaque théorie à partir des problématiques suivantes: dans la psychomécanique du langage, comment manifester que le discours est un passage à l'acte des virtualités de la langue? Dans la théorie des opérations énonciatives, comment concilier les éléments de stabilité et d'instabilité décelés dans l'activité langagière, en particulier rendre compte de ces *ajustements*? Dans la théorie méta-opérationnelle, comment manifester que l'énonciateur est l'architecte de son

énoncé?<sup>1</sup> Ces différentes réponses à la question initiale "Comment exposer une théorie?" nous ont conduit à arrêter la présente grille.

#### **3.1.4. La grille de lecture**

En dépit de différences de longueur dans le traitement, nous avons tenté de traiter équitablement les problèmes suivants. Quelles sont les précédentes présentations de ces théories et quel est leur axe de lecture? Quelle pourrait être l'architecture globale de la théorie et quel est son concept central? Quel est le schème opératif et comment est pensé l'invariant? Comment semblent se faire les analyses? Quels problèmes y avons-nous vu? Nous proposons, à l'issue de ces présentations individuelles, un bilan sous forme de réflexion sur le type d'invariant dégagé par ces différents schèmes opératifs.

#### **3.2. La théorie psychomécanique**

A tout seigneur, tout honneur, nous commençons par le premier de nos modèles dans la chronologie, en présentant d'abord une vision *schématique* de la théorie de Gustave GUILLAUME, puis en explicitant certains des aménagements suggérés par André JOLY.

---

<sup>1</sup> Ces représentations de l'activité langagière s'articulent bien évidemment avec une représentation de ce qu'est une langue. Soit, à gros traits et respectivement, un système de systèmes, un objet d'étude parmi d'autres (les langues) où se manifestent des opérations abstraites et enfin un système inégalement généreux dans les manifestations de son fonctionnement.

### 3.2.1. Préliminaires

#### 3.2.1.1. Un ou des guillaumismes?

La question se pose déjà pour l'œuvre de GUILLAUME lui-même, comme ne manque pas de le faire observer Marc WILMET: "De 1911 à 1960, il se corrige, se rétracte et parfois se coupe; des fragments de thèses abandonnées se retrouvent, mal intégrées, dans les théories ultérieures."<sup>1</sup> La position idéaliste que nous tiendrons consiste à considérer que tant qu'un chercheur n'indique pas explicitement un changement radical dans les hypothèses ou dans le modèle de référence, on est effectivement dans la même théorie. C'est ainsi que nous tenons que la théorie guillaumienne est continue, en dépit d'évolutions indéniables et que, pour l'essentiel du modèle, les travaux d'André JOLY s'y rattachent directement.

#### 3.2.1.2. État des lieux

La bibliographie en psychomécanique est considérable<sup>2</sup>. Nous voudrions juste indiquer ici les axes retenus par les ouvrages avec lesquels nous avons travaillé. Plus qu'une bibliographie commentée fort incomplète, nous voudrions donner ici une idée des autres traitements possibles que celui que nous allons donner. Outre les travaux de Gustave GUILLAUME, dont nous n'ignorons pas qu'ils ne sont pas tous disponibles, nous nous

---

<sup>1</sup> WILMET, M., 1972, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Bruxelles: Labor, Paris: Nathan, p. 8. Désormais WILMET 1972.

<sup>2</sup> Outre le Fonds Gustave GUILLAUME de Laval, nous signalons:

- CURAT, H., MENEY, L., 1980, *Bibliographie de la recherche en psychosystématique du langage*, Québec: Université Laval (fasc. I),

- CURAT, H., MENEY, L., 1981, *Bibliographie de la recherche en psychosystématique du langage*, Québec: Université Laval (fasc. II).

sommes appuyé sur l'ouvrage d'introduction de Roch VALIN<sup>1</sup> mais aussi de Marc WILMET, ainsi que sur les présentations de la théorie guillaumienne qui sont proposées dans FUCHS 1992<sup>2</sup> et enfin sur les travaux de Francis TOLLIS et d'André JOLY lui-même<sup>3</sup>, sans oublier le travail sur les termes de la théorie rassemblés par Catherine DOUAY et Daniel ROULLAND<sup>4</sup>. Voici, sous forme de rapide synopsis analytique, quelques perspectives sur la théorie de Gustave GUILLAUME.

VALIN 1955 est une sorte de bilan de l'œuvre de GUILLAUME dans une collection inaugurée par lui<sup>5</sup>. M. WILMET en souligne le caractère pieux voire "hagiographique". Du point de vue canadien, sa présentation est tenue pour plus "objective"<sup>6</sup>. La présentation du système s'attache à resituer GUILLAUME dans l'histoire de la curiosité linguistique, revient sur l'opposition langue / discours, puis expose la théorie du signe et enfin la théorie du mot dans un aller et retour allant du mot à la phrase puis de la phrase au mot. C'est la présentation du caractère rigoureux de GUILLAUME et l'aspect systématique de son travail qui retiennent son attention.

---

<sup>1</sup> VALIN, R., 1955, *Petite introduction à la psychomécanique du langage*, *Cahiers de Linguistique Structurale* n°3, Québec: Presses de l'Université Laval. Désormais VALIN 1955.

<sup>2</sup> FUCHS, C., & LE GOFFIC, P., 1992, *Les linguistiques contemporaines*, Hachette Supérieur. (Nous n'avons pas consulté les éditions antérieures de 1975 et de 1985). Par la suite FUCHS & LE GOFFIC 1992.

<sup>3</sup> En particulier, quatre types de présentations, "sans solution de continuité", des textes manifestes, des introductions préliminaires à des études de l'anglais, l'article de synthèse dans COTTE *et al.* 1993 et sa contribution majoritaire au dictionnaire de terminologie guillaumienne (BOONE, A., & JOLY, A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la Systématique du langage*, L'Harmattan, collection "sémantiques", désormais BOONE & JOLY 1996).

<sup>4</sup> DOUAY, C., & ROULLAND, D., 1990, *Les mots de Gustave Guillaume, vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes 2. Par la suite DOUAY & ROULLAND 1990.

<sup>5</sup> *Les Cahiers de linguistique structurale*, dont le premier volume était l'article de GUILLAUME "La langue est-elle ou n'est-elle pas un système?".

<sup>6</sup> Voir, par exemple, LARRIVÉE 1993.

WILMET 1972 se veut un inventaire plus pondéré de l'œuvre guillaumienne et s'intéresse également à la réception des travaux de GUILLAUME et à l'essaimage de la théorie. Son étude comporte un chapitre biographique et un chapitre critique consacré à la postérité des travaux de GUILLAUME, véritable anthologie des critiques de son temps qui accompagnèrent ses publications. Le cœur de son ouvrage est consacré à chaque grand sous-domaine de la théorie, mais envisagé à partir des parties de la langue (temps, modalité, article). Si cette approche ne dissimule rien des revirements et des hésitations, elle tend, dans sa reconstruction, à subordonner l'unité de la théorie à des traitements séparés (en différentes parties de la langue).

FUCHS & LE GOFFIC 1992 aborde largement l'œuvre de GUILLAUME comme une préfiguration des travaux de POTTIER. La psychomécanique est traitée en un chapitre de deux parties, l'une consacrée à Gustave GUILLAUME, l'autre à Bernard POTTIER. L'analyse des travaux guillaumiens situe son travail contre le positivisme et explicite une citation sur la psychomécanique:

Toute la psycho-mécanique est une étude des coupes par lesquelles la pensée délimite en elle-même, au sein de son activité, certains grands procès, et recoupe ensuite interceptivement ces procès, par le moyen de nouvelles coupes transversales qui, selon qu'elles sont précoces ou tardives dans le mouvement qu'elles attaquent, confèrent au signe représentatif du mouvement une valeur différente.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> GUILLAUME, G., 1971, *Leçons de linguistique, 1948-1949, série B, vol 2*, "Psychomécanique du langage, principes, méthodes et applications I", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Klincksieck, p. 209.

Cette explicitation est ensuite illustrée à partir de l'analyse de "un" et de "le" par GUILLAUME. Cette analyse contribue à le situer entre structuralisme et linguistique de l'énonciation, ce qui favorise le choix de POTTIER comme son prolongement contemporain<sup>1</sup>. Le travail de Bernard POTTIER est analysé lui-même comme une synthèse du guillaumisme et du post-structuralisme. Sont énumérés ces schèmes tout guillaumiens qui font passer de la langue à l'expression. Est exposée ensuite sa sémantique, qui emprunte aux traits pertinents du structuralisme ("les sèmes sont le pendant des traits distinctifs phonologiques"<sup>2</sup>). Au-delà de l'effort méritoire qui consiste à exposer les thématiques rassemblées dans une formule dense, cette présentation présume peut-être de la validité des travaux en en donnant d'une manière aussi nette un point d'arrivée parmi d'autres. C'est la perspective structurale qui est mise en avant et l'étude de la psychomécanique se trouve entre un chapitre consacré à TESNIÈRE et un autre à Maurice GROSS.

DOUAY & ROULLAND 1990 propose une introduction au vocabulaire technique de la psychomécanique. Il est constitué de définitions personnelles, d'explicitations, le tout largement illustré par des citations extraites des œuvres de GUILLAUME disponibles en 1990<sup>3</sup>. Les auteurs ne dissimulent pas la difficulté de certaines notions ainsi que les variations dans leur utilisation par GUILLAUME. Les deux cent trente-six entrées, classées par ordre alphabétique, n'offrent pas de vision particulière de la

---

<sup>1</sup> Pour d'autres directions possibles du guillaumisme, voir TOLLIS 1991.

<sup>2</sup> FUCHS & LE GOFFIC 1992, p. 50.

<sup>3</sup> BOONE & JOLY 1996 traite 400 entrées, à partir des 21 volumes publiés au 31 décembre 1995 et des inédits, ce qui autorise des concordances et des références exhaustives, sauf dans le cas des métatermes trop récurrents (langage, opérations, forme, mot).

théorie<sup>1</sup> mais elles sont complétées par un répertoire thématique final, qui peut faire l'objet d'autant de parcours possibles. Les entrées y sont regroupées en six thèmes qui forment de véritables chapitres: la systématique générale, la typologie génétique, la systématique du vocable, le système nominal, le système verbal et la syntaxe. Si les trois derniers chapitres sont un auxiliaire potentiel pour les capécitifs (il regroupe grossièrement les trois points SN, SV et syntaxe), les trois premiers dessinent une architecture de la théorie. Sont exposés le dispositif théorique, la dimension diachronique (appelée, chez GUILLAUME, glossogénèse ou ontogénèse) et l'application en synchronie (praxéogénèse).

La présentation systématique générale est abordée en cinq sections: concepts généraux, rapports langue-discours, lois, méthode générale, sémiologie, unités linguistiques qui sont autant d'éléments de l'ensemble du dispositif théorique. Le chapitre consacré à la typologie génétique est le plus bref bien qu'étant placé en deuxième position. Ce choix manifeste la volonté de prendre en compte la dimension diachronique du travail de GUILLAUME et ses résultats dans la typologie aréale (voir l'entrée "glossogénique"). Enfin, le troisième donne les entrées correspondant aux concepts intervenant dans la représentation de la genèse du mot. Au final, ce vocabulaire n'est pas une simple compilation, mais une lecture de la théorie guillaumienne mettant en perspective ses travaux à la lumière de la typologie des langues.

---

<sup>1</sup> Nous parlons d'une présentation synthétique de la théorie, indépendamment des questions de choix des mots retenus et des renvois internes qui sont proposés, qui bien évidemment structurent la présentation.

Par delà le cliché qui veut que chacun trouve son bonheur dans des aspects différents, il nous paraît important de souligner que quelques points convergents apparaissent dans ces présentations de la théorie guillaumienne: l'approche du système, la distinction langue / discours et la tension entre singulier et universel. Nous allons essayer d'articuler ce foyer de cohérence. Enfin tous insistent, avec des nuances, sur la difficulté à faire parler GUILLAUME d'une seule voix.

### 3.2.1.3. Les difficultés

Là encore, la théorie n'est pas simple, et nous pourrions sans peine reprendre à notre compte l'avertissement liminaire de Roch VALIN:

Une initiation pleinement satisfaisante aux théories et à la technique d'analyse sur lesquelles se fonde la science nouvelle créée par M. Guillaume requerrait un long temps et pourrait facilement remplir un ouvrage de plusieurs centaines de pages. Aussi serons-nous ici contraint, vu l'espace restreint dont nous disposons, de n'exprimer que le strict essentiel de ce qui est de nature à éclairer les fondements de la psychomécanique du langage et à illustrer le fonctionnement de la méthode particulière à laquelle elle doit et sa naissance et son développement.<sup>1</sup>

Nous nous attacherons ici à présenter la théorie à partir de ce que nous en avons perçu comme ses objectifs<sup>2</sup>, ou plutôt son fonctionnement. Notre présentation manquera des raffinements nécessaires à l'intellection de toutes les parties de la théorie, qui demande une connaissance approfondie de la terminologie guillaumienne, comme en témoigne le passage suivant:

---

<sup>1</sup> VALIN 1955, p. 23.

<sup>2</sup> Nous avons déjà signalé les réticences d'un CULIOLI à se prononcer sur les objets ultimes d'un tel travail.



Le transitus de la nullitude à la transnullitude que l'on vient théoriquement, mécaniquement, par mouvement et forme de mouvement, d'identifier, se présente en premier comme un régime d'addition et en second sous un régime de multiplication qui, au résultat, s'équipollent, le situs endopsychique de l'opération, étant, hors l'arithmétique, celui que représente le nombre 2, duquel une propriété est l'égalité de son addition à lui-même ( $2 + 2 = 4$ ) et de la multiplication par lui-même ( $2 \times 2 = 4$ ).<sup>1</sup>

Il est vrai qu'il s'agit ici d'un extrait de *Observations et explications dans la science du langage*, publication posthume (1964) qui ne fait pas l'unanimité, même au sein des guillaumiens, comme en témoigne ce jugement de Marc WILMET: "Mais ici, la doctrine manque visiblement de mise au point; le vieil homme s'égare en rêveries linguistiques, plus ou moins sibyllines. Pour le commentateur, la séparation de l'originalité profonde et des à-peu-près scientifiques n'est pas toujours aisée"<sup>2</sup>.

Au nombre de ces difficultés, on peut compter celui de la terminologie employée. Dans leur glossaire de terminologie guillaumienne, Catherine DOUAY et Daniel ROULLAND soulignent la fécondité de GUILLAUME en ce domaine: "Sans qu'on puisse l'accuser de cultiver le néologisme — car quelle science pourrait-elle ne pas créer de mots à mesure qu'elle élabore des concepts?— il s'interrogeait sans cesse sur l'exactitude des termes employés et proposait volontiers un nouveau mot avec la même facilité et souvent le même bonheur qu'il proposait une nouvelle hypothèse."<sup>3</sup> Le caractère rigoureux et régulier de la néologie guillaumienne dans ses

---

<sup>1</sup> GUILLAUME, G., [1961] 1994, *Langage et science du langage*, Nizet, p. 281.

<sup>2</sup> WILMET 1972, p. 66. André JACOB a donné une exégèse de cet article, qui ne fait pas non plus l'unanimité.

<sup>3</sup> DOUAY & ROULLAND 1990, p. 10.

emprunts au grec est souligné par VALIN 1955. Ajoutons qu'une partie des métatermes est empruntée à la grammaire comparée, notamment dans l'analyse de la morphologie (subjonctif thématique). Néanmoins, certains de ses écrits ne sont pas immédiatement intelligibles, de sorte qu'une hypothèque pèse sur sa postérité, rappelée par ses disciples: "il est dommage qu'une rhétorique verbale vienne trop souvent embrouiller et fausser à plaisir un exposé qui, autrement formulé, apporterait des perspectives particulièrement fécondes."<sup>1</sup> Plus ancrée dans son temps (ou peut-être plus éloignée de nous) que les autres théories, elle emprunte à certains concepts kantiens (schèmes), à une partie de la philosophie idéaliste allemande<sup>2</sup> et procède par de nombreuses schématisations ou figures. Enfin, bien des modélisations guillaumiennes empruntent aux schèmes saussuriens d'axes paradigmatiques et d'axes syntagmatiques l'idée de coupes longitudinales (les tensions, le tenseur binaire radical) et latitudinales (l'incidence).

### 3.2.2. Le dispositif

L'objectif central de la théorie guillaumienne est, comme nous l'avons expliqué, d'analyser la langue comme système de systèmes. On peut retenir comme terme générique de ces études la "systémologie" ou la "systématique" du langage. C'est ce dernier terme qu'André JOLY choisit de

---

<sup>1</sup> POTTIER, B., 1962, *Systématique des éléments de relation*, Klincksieck, p. VI (cité dans FUCHS & LE GOFFIC 1992).

<sup>2</sup> Voir sur ce point l'analyse éclairante de Françoise DAVIET-TAYLOR qui porte sur la représentation du temps chez SCHELLING comme "force affirmative" venant d'en haut, qui entretient des affinités certaines avec la chronogénèse et les vecteurs verticaux de GUILLAUME (DAVIET-TAYLOR, F., 1993, "L'incarnation du temps dans la chose et le verbe: F.W.J. Schelling et Gustave Guillaume", *Histoire, Épistémologie, Langage*, 15, 2, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 125-136).

privilégier en intitulant son recueil d'essais *Essais de systématique énonciative* et c'est donc celui que nous retiendrons. Cette systématique peut se décomposer en deux ou trois disciplines, selon les textes que l'on considère. Nous avons récapitulé les différents objets dans le tableau suivant:

	<b>systématique ou systémologie</b> "observation d'êtres de langue d'une nature particulière, les systèmes, dont la considération suppose un travail de reconstruction préalable, l'observation directe n'en n'offrant pas l'image"		
<b>discipline</b>	<b>psycho-mécanique</b>	<b>psycho-systématique</b>	<b>psycho-sémiologie</b>
<b>objectif</b>	science de la pensée en action de langage	science du système de représentation ("étude des systèmes de langue, de l'ouvrage construit en pensée" <sup>1</sup> )	science des signifiants (au sens de Gustave GUILLAUME)
<b>définition</b>	"étude des mécanismes psychiques qui engendrent les systèmes" <sup>2</sup>	"partie de la linguistique vouée à l'examen des systèmes" <sup>3</sup>	"l'élection par les signifiés préalablement construits en pensée (tempus primum) des supports psycho-physiques aptes à les véhiculer" <sup>4</sup>
<b>finalité (produit fini)</b>	psychomécanismes	schème sublinguistique	"réussite", congruence du psychique et du signifié
<b>objets d'étude</b>	schémas, vecteurs ("l'ensemble des opérations profondes créatrices des actes de représentation de la langue et de la puissance humaine de penser" <sup>5</sup> )	ce qui dans le langage est systématique du côté de la pensée ("les constructions de pensée dont se recompose la langue" <sup>6</sup> )	la symphyse, signifié de puissance + signe

Tableau 7: Les sous-disciplines de la systématique

<sup>1</sup> DOUAY & ROULLAND 1990, p. 153.

<sup>2</sup> DOUAY & ROULLAND 1990, p. 153.

<sup>3</sup> WILMET 1972, p. 23

<sup>4</sup> WILMET 1972, p. 24

<sup>5</sup> GUILLAUME, G., 1973, *Principes de linguistique théorique*, Paris, Klincksieck; Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 256. Cité par DOUAY & ROULLAND 1990, p. 152.

<sup>6</sup> GUILLAUME, G., 1974, *Leçons de linguistique, 1949-1950, série A, vol 4*, "Structure sémiologique et structure psychique de la langue française II", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Klincksieck, p. 20. Cité dans BOONE & JOLY 1996, p. 350.

La distinction entre psycho-sémiologie et psycho-systématique est unanime alors que des désaccords demeurent sur les domaines respectifs de la psychomécanique et de la psycho-systématique<sup>1</sup>. Suivant en ce sens WILMET 1972, nous nous bornerons à la distinction entre, d'une part, la psycho-sémiologie et, d'autre part, psychomécanique. Nous avons eu du mal à voir des différences entre psycho-mécanique et psycho-systématique, d'ailleurs donnée par Gustave GUILLAUME comme synonyme de la première:

La découverte de ces mouvements et des positions occupées en eux par l'esprit qui les intercepte constitue la discipline particulière pratiquée ici depuis plusieurs années et que progressivement nous mettons au point. Cette discipline attachante, nous la nommons tantôt psycho-systématique ou psychomécanique — cette dernière appellation étant plus récente — et tantôt linguistique de position.<sup>2</sup>

En revanche, est indéniable la relation d'hyperonymie entre systématique et psycho-systématique, sorte de sous-spécification de la systématique, comme l'indique le préfixe: "La psycho-systématique n'est pas toute la systématique du langage: elle se limite à l'étude de ce qui, dans cette systématique, procède d'opérations de pensée consistant dans la saisie que

---

<sup>1</sup> Pour les différences d'appréciation entre psycho-mécanique et psycho-systématique, voir WILMET 1972, pp. 22-23 et VALIN 1955, p. 29. Sur le choix de psychomécanique contre psycho-systématique, ainsi que sur l'évolution des connotations de "psychologie" et de "mécanique" entre l'époque des écrits de Gustave GUILLAUME et aujourd'hui, voir les remarques d'André JOLY dans BOONE & JOLY 1996 pp. 346-349. Peu de remarques sur la présence ou nom d'un tiret. Il semble que "psychomécanique" ait suivi le processus de lexicalisation des dérivés préfixés (psycho-mécanique —> psychomécanique).

<sup>2</sup> GUILLAUME, G., 1992, *Leçons de linguistique, 1944-1945, série AB, vol 11*, "Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française III" et "Sémantèmes, morphèmes et systèmes", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: Presses Universitaires de Lille, p. 109 (désormais GUILLAUME 1992, LL1). Cité dans BOONE & JOLY 1996, p. 345.

la pensée opère d'elle-même sous des formes lui appartenant."<sup>1</sup> On peut revenir à trois disciplines si l'on considère que cette étude des systèmes comporte une dimension synchronique et une dimension diachronique, dans le détail de laquelle nous ne rentrerons pas. Nous présentons surtout ici la psycho-systématique, aujourd'hui plus communément appelée psychomécanique.

### 3.2.2.1. La psychomécanique

Nous allons détailler et expliciter les principes au cœur de la psychomécanique, tels qu'ils sont énumérés par exemple dans BOONE & JOLY 1996 ou par DOUAY & ROULLAND 1990 et uniquement dans la mesure où ils font intervenir notre schème opératif. De notre point de vue formel, sont concernés ce que l'on pourrait appeler le principe de la systématique et le principe de position.

#### *3.2.2.1.1. Un système de systèmes*

C'est un point que nous avons déjà abordé dans notre premier chapitre. La théorie postule que la langue est organisée en système, et même en système de systèmes. Dans son article "La langue est-elle ou n'est-elle pas un système?", Gustave GUILLAUME représente graphiquement ce système de systèmes comme une série de cercles concentriques où le centre est occupé par les systèmes les plus formels, tandis qu'à la périphérie se trouvent le système des catégories grammaticales et du mot et enfin "le système de la langue de contenant

---

<sup>1</sup> GUILLAUME, G., 1971, *Leçons de linguistique, 1948-1949, série B, vol 2*, "Psychomécanique du langage, principes, méthodes et applications I", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Klincksieck, p. 12. Désormais GUILLAUME [1948] 1971, LL2.

universel". Dans le cas d'une langue indo-européenne, le tenseur binaire radical figurerait ainsi au centre de ce système de systèmes. C'est la solution qu'a retenue, dans son ouvrage d'introduction à la psychomécanique, Roch VALIN pour expliciter au plan de la théorie la notion de "système de systèmes"<sup>1</sup>:

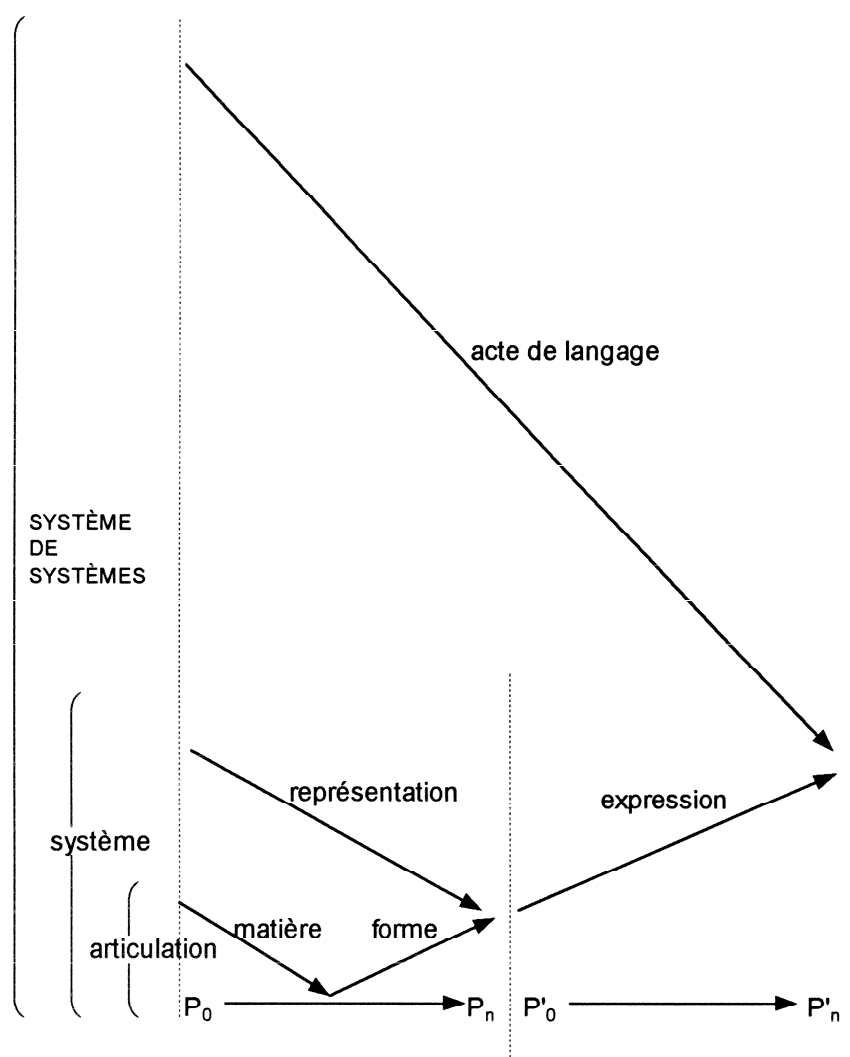


Figure 3: Un système de systèmes d'après VALIN 1955

Nous lisons ce schème des différentes opérations comme une série d'emboîtements, de la même manière que GUILLAUME proposait des cercles concentriques pour modéliser la langue comme système de

<sup>1</sup> VALIN 1955, p. 86.

systèmes. Cette représentation de l'acte de langage manifeste clairement qu'il ne saurait y avoir d'expression sans représentation, ce que GUILLAUME résume par la formule "langage = représentation + expression". Nous voyons déjà se profiler un isomorphisme entre une formule et sa traduction en tenseurs. La représentation est elle-même décomposée en deux tensions, matière et forme. Ici nous voyons une légère entorse à ce parti-pris du système de systèmes illustrée par la théorie et non par la langue car matière et forme ne renvoient pas directement à la théorie mais à la langue puisqu'il s'agit, nous le verrons, des deux états de la genèse du mot (ou lexicogénèse). Les opérations, théoriques, qui leur correspondent, sont l'idéation notionnelle et l'idéation formelle. Nous observons déjà qu'elle se laissent représenter sous forme d'un tenseur binaire. Enfin, puisque chez VALIN,  $P_0$  et  $P_n$  désignent respectivement les points de départ et les points d'arrivée du système, il nous semble que l'on peut observer une certaine récursivité, même si l'orientation des vecteurs interdit un simple retour en arrière.

Au final, il nous apparaît aussi que l'on peut lire dans cette figure une représentation en abyme du dispositif théorique lui-même, pensé comme un tenseur. Nous voyons se déployer là l'archi-concept de la théorie, la modélisation par excellence des relations, ce que nous appelons le schème opératif et qui pourrait bien être le tenseur binaire. Toutes les opérations de pensée mobilisées dans l'acte de langage sont en tout cas modélisées sous cette forme pour l'illustration du principe de systémativité. Ce principe postule également une exigence de cohérence dans la construction du système de systèmes. Ce principe de systémativité et de cohérence

s'adosse à un autre principe tout aussi central sans la théorie: "Tout dans le système de la langue est mouvement et position".

### *3.2.2.1.2. Une linguistique de position*

Nous voyons résumées dans cette formule de GUILLAUME à la fois la représentation de la langue (puisque l'acte de langage est pensé comme mouvement) et l'activité théorique (puisque l'analyse de l'effet de sens consiste principalement à situer sur le schème la saisie, la coupe, l'interception). Il devient alors difficile de démêler ce qui appartient en propre à la langue et à la théorie, mais tel est précisément le projet: manifester dans la théorie que la langue est système. On a donc affaire à une pensée du curseur, dont il reste à définir les champs d'application et les extrêmes. Parmi les données du champ d'application de la théorie, il faut souligner qu'en quelque sorte, la psychomécanique du langage commence par la fin car, selon la formule de GUILLAUME, "Les lumières de la fin éclairent les ténèbres du début". La linguistique de position est ainsi comme une manière de conjurer le temps de retard, l'après, condition de la linguistique énonciative. Le modèle guillaumien s'efforce de remonter l'énoncé vers sa genèse, entreprise dont VALIN rappelle la difficulté...

Passer, en remontant le cours de l'acte de langage, de la réalité concrète du discours à la réalité abstraite de la langue, c'est avoir à affronter la difficulté maîtresse qu'a dû vaincre M. Guillaume avant de pénétrer dans l'en-deçà longtemps inexpugnable du seuil langue-discours, difficulté dont le moment est venu de parler et qui consiste en ceci que, la seconde partie de l'acte de langage ( $P'_0 \rightarrow P'_n$ ) se déroulant tout entière dans la pleine lumière de la



conscience et constituant une opération dont nous pouvons avoir l'entier contrôle, la première ( $P_0 \rightarrow P_n$ ) échappe au contraire à tout contrôle et se déroule de bout en bout dans les ténèbres de l'infra-conscient. Cette opposition se manifeste par le fait — qui n'est qu'une conséquence du premier — que la phase tardive du discours relève de l'observation directe, alors que l'autre ne peut être analysée qu'indirectement et à l'aide d'une méthode spéciale d'analyse — la linguistique de position — laquelle permet, par voie d'hypothèse, de s'introduire au cœur d'un phénomène qui autrement resterait insaisissable.<sup>1</sup>

On retrouve dans cette interrogation sur les "ténèbres de l'infra-conscient" les questions adressés par les détracteurs de la psychanalyse, qu'est-ce donc que cet inconscient dont on prend conscience? La linguistique de position est donc le nom de la méthode d'analyse qui permet de remonter du discours à la langue, ce que Roch VALIN, après GUILLAUME, symbolise ainsi:<sup>2</sup>

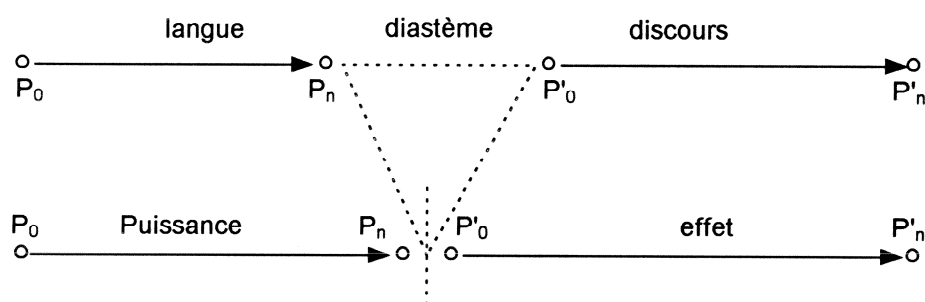


Figure 4: L'étrécissement indéfini du diastème (VALIN 1955)

Le diastème est une opération intercalaire, sorte de suspension du cinétisme fondamental, valable pour certaines langues.<sup>3</sup> Se noue ici la conception typologique des langues et le problème du temps opératif.

<sup>1</sup> VALIN 1955, p. 63.

<sup>2</sup> VALIN 1955, p. 54.

<sup>3</sup> VALIN 1955, pp. 51-2.

L'objectif fixé à la linguistique de position est donc de rendre compte des effets de sens à partir du sens puissanciel, de reconstituer la "première" opération.

#### 3.2.2.2. La psycho-sémiologie

Ce deuxième versant de l'activité systématique est, lui, guidé par le principe de "suffisance expressive" (correspondance entre une forme et un vouloir-dire) et le "principe de congruence" (existence de formes dans un système permettant l'expression d'un vouloir-dire, et configuration de ce système à ces fins d'expression). Il s'agit de réaliser l'invention du système d'une langue, au sens de son inventaire, et d'assigner des formes aux psycho-mécanismes. La psycho-sémiologie inscrit ainsi une sorte d'équivalence entre les différences morphologiques et aspectuelles, en particulier en termes d'intervention des auxiliaires, où l'on distingue l'aspect simple ou immanent (I) (marcher), l'aspect composé ou transcendant (T) (avoir marché) et l'aspect bi-transcendant (T<sup>2</sup>) (avoir eu marché). On trouve ici à l'œuvre un découpage des aspects selon la morphologie (l'auxiliaire) et les bases d'une combinatoire. Lorsque la langue dispose d'un système morphologique qui convient aux psychomécanismes, il y a "congruence" et "réussite" de la langue (comme par exemple le -r de virtualisation dans la terminaison du conditionnel français). Cette conception de la langue comme le lieu des réussites a des incidences sur la conception de la diachronie, car elle permet, entre autres, d'établir une distinction entre l'histoire d'une langue et la logique du développement du système que suggère la théorie, c'est-à-dire son degré de "réussite".

Cette conception du langage, que résume la formule "Langage = psychisme + sémiologie"<sup>1</sup>, réintroduit une sorte de motivation, que l'on peut assigner au principe de suffisance expressive. Néanmoins, à l'inverse du principe de systématisme adossé au principe de cohérence, très contraignant, le principe de suffisance expressive est très souple, de sorte que l'arbitraire du signe n'est pas intégralement aboli.

### **3.2.3. Le(s) schème(s) opératif(s)**

Les grands principes du dispositif exposés, nous examinons maintenant les différents schèmes présents dans le modèle psychomécanique.

#### 3.2.3.1. Diagramme vs schème vs figure

Notre première interrogation porte sur l'acception de "schème", pour savoir s'il s'agit d'une commodité graphique (un dessin, un schéma) ou de la représentation graphique de quelque chose de plus "profond", proche du schème au sens philosophique, voire de notre schème opératif. Dans BOONE & JOLY 1996, seul "schème sublinguistique" fait l'objet d'une entrée et y est défini comme "'l'ensemble du mécanisme profond du langage, la «trame» de son «organisation potentielle»"<sup>2</sup>. La question du schème est abordée à l'entrée "figuration / figure", tout comme dans DOUAY & ROULLAND 1990. Dans les deux cas, il nous semble que l'enjeu est celui de la figuration des mécanismes psychiques, dont on postule d'une part qu'ils sont "figurables" et d'autre part que cette figuration est supérieure à toute

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1948] 1971, LL2, p. 17.

<sup>2</sup> BOONE & JOLY 1996, p. 371.

autre forme de représentation. Les citations ne manquent pas chez GUILLAUME pour accréditer cette supériorité de la représentation visuelle, et c'est toute une ontologie de la perception qui entre en ligne de compte.

Comme le concluent Catherine DOUAY & Daniel ROULLAND:

On notera enfin que le terme de schème renvoie au souci de G. Guillaume de penser en figures, du fait que la langue elle-même, comme représentation, est enracinée à une visibilité des choses qui précède la dicibilité. Penser en figures, pour la science du langage, c'est redécouvrir la figuration du langage lui-même.<sup>1</sup>

"Penser en figures", cela ne permet pas de savoir *a priori* quelle est la validité et le statut de cette représentation. La célèbre formule de GUILLAUME "rien mieux qu'un schème n'aide à penser"<sup>2</sup>, insérée entre deux figures dans la mise en page, est ambiguë. Néanmoins, nous nous sentons légitimé dans notre entreprise à considérer qu'il existe aussi des schèmes dans un sens quasi-philosophique plus que graphique. Les schèmes sont dotés d'une dynamique (associés à un vecteur le plus souvent) et ont pour objet de décrire la structure. On peut donc leur accorder un statut supérieur à la simple figuration. La prolifération des termes ("figures", "schèmes", "représentation", mais peu de "schémas") ne nous paraît pas fragiliser cette hypothèse car, sur les quarante années d'écrits théoriques guillaumiens, une certaine variété des désignations est notable, de même que s'observe la coexistence d'architecture, d'architectonique et de systématique, où les connotations (/+dynamique/) sont plus ou moins marquées, mais ont le même objet.

---

<sup>1</sup> DOUAY & ROULLAND 1990, p. 165.

<sup>2</sup> GUILLAUME [1964] 1994, p. 230.

### 3.2.3.2. Modélisations du schème

Bernard POTTIER a été pour nous un exemple de réflexion intéressante sur les modélisations du schème guillaumien. Il en donne une interprétation taoïste qui, au-delà du syncrétisme dangereux, modélise assez bien ce principe des vases communicants et l'absence de rupture nette entre deux domaines. Il suggère de considérer les successions de tension comme l'opposition du yin et du yang sans "solution de continuité"<sup>1</sup>. Surtout, il propose une inflexion du tenseur sous une forme ronde et non plus carrée, obtenant ainsi une sinusoïde, ce qui modélise pour lui l'évolution des langues. Au-delà de la généalogie fictive et de l'application de la récursivité, cet exemple d'analyse nous a conduit à rechercher les homologues des différentes *figures* guillaumiennes, puis à poser un isomorphisme des différents candidats au schème opératif que nous avons retenus.

### 3.2.3.3. Le schème d'intégrité

On ne trouve pas cette expression chez Gustave GUILLAUME ni chez ses disciples, mais il nous a semblé utile de présenter ce "psychomécanisme", ce type particulier de représentation où l'analyse construit une formule mathématique, une relation d'égalité entre une constante (symbolisée par I ou par 1) et la somme de deux éléments pensés en relation inverse l'un de l'autre. Cette subsomption du divers selon une modalité réglée nous a paru relever du schème. Nous avons retenu "intégrité" plutôt qu' "intégralité" ou "entièreté" car c'est un terme que Gustave GUILLAUME utilise, comme nous allons le voir (I correspond à intégrité). En effet, il utilise cette formule, ce schème d'intégrité, pour rendre

---

<sup>1</sup> in POTTIER, B., 1992, *Théorie et analyse linguistique*, Hachette Supérieur, pp. 29-31: "les chapitres V et XVI sont entièrement nouveaux". Nous n'avons pas consulté les éditions antérieures (1974).

compte des relations dialectiques entre deux données dont l'une diminue à proportion que l'autre augmente. Ainsi:

$$\text{acte de langage} = \text{pré-construction de langue} + \text{construction de discours} = 1$$

Dans cette dernière formule où 1 symbolise la condition d'entier, d'intégrité, si l'on fait très peu développée la pré-construction de langue, la construction de discours en sera augmentée, alourdie. Si au contraire, on fait très développée la pré-construction de langue, la construction de discours, du même coup, s'en trouvera allégée, rendue plus aisée et plus puissante. La langue, par pré-construction, apporte au discours aisance et puissance.<sup>1</sup>

Dans cette analyse de l'acte de langage, la séparation entre la langue et le discours est variable selon les langues, mais respecte ce principe d'intégrité. Ce schème repose sur un mécanisme de compensation, Gustave GUILLAUME parle de "permissivité" du système, qu'il conçoit comme une sorte d'auto-organisation permettant la conservation de l'ensemble. Il prend l'exemple du français et du latin et explique qu'en latin, le "partage" entre langue et discours est plus précoce qu'en français, de sorte qu'il y a encore des cas en latin, là où il y a une "déplétion casuelle" du français. Il y a donc des aménagements différents selon les éléments envisagés (ici, les langues), sur fond de conservation générale du système (garantie par l'égalité à une constante). Sur ce même modèle d'analyse sont pensés, entre autres, les rapports entre :

$$\text{Mot} = \text{genèse de la matière} + \text{genèse de la forme}^2$$

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL2*, p. 20.

<sup>2</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL2*, p. 126.

universalisation sous-jacente incomplète + forme vectrice  
= 1<sup>1</sup>

construction de la langue = endophrastie + exo-phrastie<sup>2</sup>

langage = représentation (langue) + expression (discours)<sup>3</sup>

signification = expression + expressivité = 1<sup>4</sup>

imparfait = accompli décadent + accomplissement incident  
= 1<sup>5</sup>

sujet logique = agent + patient = 1<sup>6</sup>

Dans le commentaire de cette dernière relation, qui rend compte de la possibilité en latin du choix entre le passif, l'actif et le moyen, selon la valeur accordée à l'agent ou au patient, apparaît une contrainte supplémentaire car ni l'agent ni le patient ne peuvent être égaux à zéro tous les deux. Ce schème d'intégrité revient donc en réalité à une équation à deux variables et deux paramètres interdépendants du type  $ax + by = k$ , où  $k$  est une constante et où  $a$  et  $b$  sont tous les deux non nuls tels que  $a = 1/b$  et où  $x$  et  $y$  sont deux éléments du système. De même qu'en physique dynamique, il y a une conservation générale de l'énergie, dans cette représentation guillaumienne de la cinèse, on observe une conservation du système. Nous relevons cette première forme d'invariance et nous retenons qu'elle intervient dans la définition de ce schème (la constante). Nous avons surtout voulu montrer que ce schème est, comme il se doit, abstrait et extrêmement

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL2*, p. 128.

<sup>2</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL2*, p. 118.

<sup>3</sup> JOLY & O'KELLY 1993, p. 35.

<sup>4</sup> JOLY & O'KELLY 1993, p. 45.

<sup>5</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL1*, p. 103. Voir notre explicitation au chapitre suivant. Page 146, c'est le phénomène d'auxiliarité qui est pensé comme incomplet du côté de la matière et que vient rendre entier le participe passé.

<sup>6</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL2*, p. 202.

général, y compris dans les objets qu'il règle. Nous verrons dans le détail comment il "fonctionne" comme un schème de variation.

#### 3.2.3.4. Le schème de la lexicogénèse

Ce que nous avons appelé le schème d'intégrité et qui, on l'a vu, organise dans le modèle les analyses de toute une série de phénomènes, est une formulation différente du schème qui sert à rendre compte de la lexicogénèse. Nous voyons simplement une différence de formulation, qui tient notamment à ce que le schème d'intégrité se présente sous forme d'équation et non de schéma. Nous nous proposons de considérer les différents schèmes de GUILLAUME que nous étudions comme autant de formulations d'un seul principe, de la même manière qu'en physique, une loi qui exprime une série de relations entre phénomènes peut être traduite en fonctions différentes. Ainsi la loi d'OHM peut-elle se noter  $U = RI$  pour un calcul de tension, mais aussi  $I = U/R$  ou  $R = U/I$  quand il s'agit d'une étude de résistances variables. Dans le cas qui nous occupe, nous n'allons pas réécrire une même loi sous trois expressions distinctes, mais manifester pareillement que des formulations d'apparence différente renvoient à des relations identiques.

Notre point de départ pour l'isomorphisme des schèmes repose sur l'existence, d'une part, de la formule  $\text{Mot} = \text{genèse de la matière} + \text{genèse de la forme}$ <sup>1</sup> et, d'autre part, d'analyses de la genèse du mot. Celle-ci consiste en un processus d'idéation qui est le passage de la matière (en gros, le notionnel: "l'idée particulière à laquelle le vocable réfère la

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1948] 1971, LL2, p. 126.



pensée"<sup>1</sup>) à la forme (en gros, le catégoriel: "un complexe de notions universalisantes (dans le nom: genre, nombre, etc.; dans le verbe: aspect, voix mode, etc.) auxquelles l'idée particulière distinguée est intégrée et qui, s'emboîtant les unes dans les autres, mènent la pensée à une dernière notion, qui est la plus intégrante de toutes et qu'on nomme partie du discours")<sup>2</sup>. L'origine d'un tel schème de "devenir" se trouve chez ARISTOTE, quand il formule la relation entre virtuel et actuel. En effet, il prend l'exemple de la graine, qui est présentée comme le virtuel tandis que la plante issue de la graine est conçue comme l'actuel<sup>3</sup>. L'actuel est contenu dans le virtuel mais pas encore réalisé; il n'est rien d'autre que l'expression du virtuel. La relation dialectique entre forme et matière chez GUILLAUME peut se modéliser comme une fonction inverse où l'une augmente à proportion que l'autre diminue. On pourrait représenter ce processus de la manière suivante:

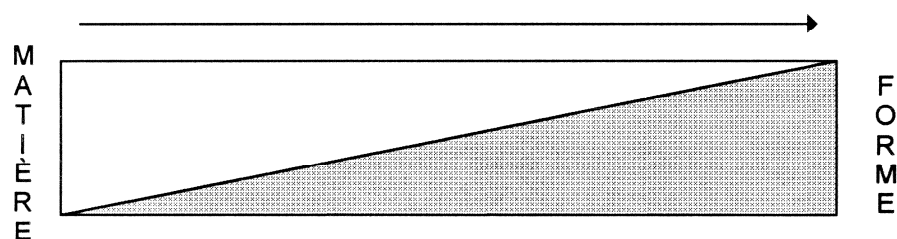


Figure 5: Le schème de la lexigénèse

C'est *mutatis mutandis* la figure qu'utilise André JOLY pour l'analyse de l'imparfait, avec une orientation de droite à gauche qui tient à la représentation du temps comme visualisation "objective et fondamentale", "descendante" — celle du temps, "apportant les choses à l'existence, puis

<sup>1</sup> VALIN 1955, p. 58.

<sup>2</sup> VALIN 1955, p. 58.

<sup>3</sup> *Métaphysique*, Livre Théta, chapitre 4 et 5.

s'en va, les emportant hors de l'existence"<sup>1</sup>. Le même schème est employé par GUILLAUME pour analyser le passage entre le "de" préposition et le "de" "inverseur de l'extensité"<sup>2</sup>. C'est donc ainsi qu'est présentée, dans ce processus d'idéation, la catégorie comme forme achevée de la pensée.

Que l'on procède à une coupe transversale ou longitudinale et l'on retrouvera la modélisation du schème d'intégrité où la somme de deux entités inversement proportionnelles est égale à une constante. La coupe transversale nous intéresse car elle reproduit une autre figuration du même processus: le tenseur binaire radical, puisque dans cette coupe se donnent à lire deux tensions, ordonnées, successives et antagonistes. Nous sommes conforté dans cette analyse du schème de la lexicogénèse comme variation (au sens musical) du tenseur binaire par la présentation du processus d'idéation dans VALIN 1955<sup>3</sup>:

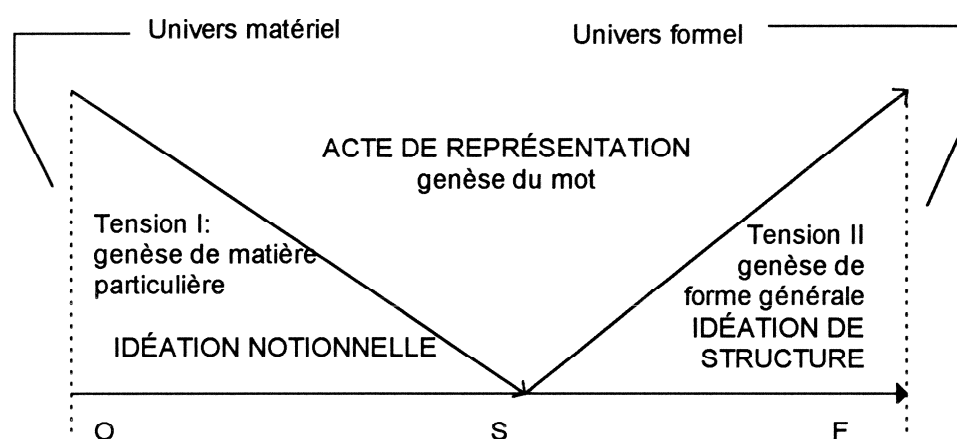


Figure 6: Schème de "construction du mot" (d'après VALIN 1955)

<sup>1</sup> JOLY, A., 1980, "Problèmes de l'analyse du temps en psychomécanique", in *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L., p. 18.

<sup>2</sup> GUILLAUME, G., [1945] 1994, "Logique constructive interne du système des articles français"; repris dans *Langage et science du langage*, Nizet, p. 179.

<sup>3</sup> VALIN 1955, p. 71

Le schème se présente avec les mêmes constituants. L'univers matériel et l'univers formel sont toujours les points de départ (O) et d'arrivée (F) de la tension. L'orientation est identique, de la matière à la forme. La seule différence tient à la représentation du seuil (S), c'est-à-dire au moment où l'un des éléments l'emporte sur l'autre, ce qui correspond, dans notre lecture barycentrique du schème d'intégrité, au moment où  $b$  devient supérieur à  $a$  dans  $ax + by = k$ . Voilà comment, à travers trois figurations de la lexicogénèse, nous pensons avoir justifié notre hypothèse d'un isomorphisme des différents schèmes guillaumiens, qui sont des figurations différentes d'un même schème: le tenseur binaire radical.

#### 3.2.3.5. Le vecteur

Il s'agit là de la figure de représentation la plus simple du mouvement, du dynamisme du système. Elle sert à l'expression d'une cinèse, avec éventuellement franchissement de seuil. Elle emprunte à l'application du vecteur en physique, comme en témoigne cette expression de GUILLAUME citée par André JOLY, "mouvement sous quantité de mouvement"<sup>1</sup>. C'est essentiellement pour l'analyse du domaine verbal que GUILLAUME y a recours. Nous ne nous attardons pas sur ce schème puisque, d'une part, il est réservé à une partie seulement de l'étude du système de la langue et que, d'autre part, il peut être conçu comme une simplification du tenseur binaire radical, c'est-à-dire comme ne représentant qu'un seul moment de la tension.

---

<sup>1</sup> JOLY & O'KELLY 1993, p. 39. Notons que la quantité de mouvement (produit de la masse et de la vitesse) fait intervenir en dynamique des calculs barycentriques; par exemple, dans l'étude du choc des particules.

### 3.2.3.6. Le tenseur binaire radical

Comme cela apparaissait déjà dans notre commentaire du "système de systèmes" de VALIN 1955, nous soutenons que le tenseur binaire radical constitue le cœur du modèle théorique. C'est le concept qui traverse toute la théorie, son archi-concept, ce qu'illustraient les emboîtements du système de systèmes selon Roch VALIN. Plus encore, le tenseur binaire est aussi ce qui organise l'invariance. La question de l'invariance est, comme nous l'avons souligné dans notre mise en perspective historique, un acquis guillaumien considérable. Roch VALIN le rappelle dans sa présentation de la théorie guillaumienne:

[...] dès 1929, le savant était à même d'affirmer, dans *Temps et Verbe*, que pour chacune des parties du discours, ces opérations avaient un caractère évident de spécificité et d'invariance — en quoi elles sont des systèmes — et le prouvait de façon éclatante en esquissant le premier système qui ait jamais été décrit, celui du verbe.<sup>1</sup>

L'invariance est liée au système, ainsi qu'à des opérations. Le tenseur binaire s'illustre ou s'incarne aussi dans le système de l'article, qui n'avait pas reçu dans les premiers ouvrages de GUILLAUME de traitement sous forme de tenseur binaire. Le tenseur binaire radical est le garant de l'unité du modèle où sont pensés tout à la fois le schème (tensions entre deux opérations) et l'invariance (prévisibilité des effets de sens possibles). C'est ce en quoi il constitue un schème opératif, car il organise les analyses en opérations. La polyvalence de son champ d'application fait qu'il est le garant de l'invariance (c'est le même schème qui s'applique). Mais on peut se

---

<sup>1</sup> VALIN 1955, p. 63.

demander si, dans son application aux systèmes de la langue, il sert à analyser des invariants lexicaux ou des invariants opérationnels.

La psycho-sémiologie comme discipline et l'importance de la question de la réussite nous ont conduit à réconcilier les invariants lexicaux et opératifs. La psycho-sémiologie peut se lire comme une assignation de valeurs à la morphologie puisqu'elle consiste en la recherche dans les signes de la langue des psycho-mécanismes. C'est pourquoi il nous a paru raisonnable de considérer que le schème opératif, le tenseur binaire, pouvait aussi servir à modéliser l'invariance lexicale. Cette possibilité d'une application du tenseur binaire radical non plus seulement aux mécanismes opératifs, mais peut-être à des entités lexicales, est affirmée par Pierre LARRIVÉE à l'issue d'une analyse du concept:

[...] je crois qu'un TB [tenseur binaire] redéfini au même titre que le carré logique ou les échelles pragmatiques pourrait servir à prédire les effets de sens possibles des morphèmes ou les membres prototypiques des paradigmes et ce, dans le cas de n'importe quelle théorie pour laquelle ces unités font sens.<sup>1</sup>

La recherche du "fait de langue", de la valeur puissancielle permet de rendre compte des différents effets de sens. Nous ne sommes pas sûr de redéfinir aussi précisément que HORN ou DUCROT le concept d'analyse, mais il nous semble qu'on peut définir l'invariance donnée dans le tenseur binaire radical comme un schème de variation. La prévisibilité des effets de sens: telle semble être l'invariance guillaumienne. Cette invariance serait donc

---

<sup>1</sup> LARRIVÉE, P., 1993, "Le tenseur binaire: note critique", in *Revue québécoise de linguistique*, vol. 22, n°2, Montréal: Presses Universitaires de l'Université de Montréal, pp. 169-170.

aussi lexicale, et pas seulement opérative. Si l'on arrive à déterminer les opérations qui régissent l'emploi des formes, on peut prédire leurs effets de sens. Pierre LARRIVÉE ne s'engage pas trop en parlant de membres prototypiques, de sorte que l'analyse de l'invariance lexicale pourrait être limitée aux seuls morphèmes grammaticaux, sans pour autant traiter les morphèmes lexicaux. C'est cette position médiane qui nous semble à l'œuvre dans les travaux d'André JOLY où, par exemple, l'analyse en opérations permet de rendre compte des emplois de HAVE ou de BE comme auxiliaires ou comme verbes pleins. L'opération est celle décrite par GUILLAUME à propos d'être et d'avoir: la subduction. Si cette dernière est transcendante, on a affaire à l'auxiliaire; si elle est immanente, l'opération de dématérialisation est incomplète, et le verbe conserve son sens plein. Les effets de sens de BE (verbe lexical, copule, auxiliaire) et de HAVE (acquisition, possession, auxiliaire) sont déductibles de cette opération qui décrit la dématérialisation du verbe. Le schème décrit cette variation du sens. Cette représentation de l'invariant comme schème de variation est conforme à la description de l'invariant donnée par VALIN 1955, où est affirmée une prévisibilité des effets de sens allant jusqu'aux valeurs contradictoires:

Quand, au terme d'un examen qui a promené alternativement la pensée des faits d'emploi à l'hypothèse et de l'hypothèse aux faits, on parvient enfin, après une série plus ou moins longue d'échecs et de demi-réussites, à construire le schème abstrait qui définit le rapport exact des diverses parties composantes, alors d'un coup tout s'éclaire et le système se dessine, devant la pensée du chercheur,

dans toute sa rigoureuse cohérence. Il n'est pas dès lors de valeur d'emploi, d'*effet de sens* obtenu de l'une ou de l'autre des formes intégrées par le système qui n'apparaisse comme l'une des conséquences nombreuses — et dont rien, théoriquement, ne limite le nombre — que porter en discours la condition de représentation invariante sous laquelle se définit en langue la forme utilisée. Cette condition de représentation est choisie de telle sorte — et c'est là un trait merveilleux du langage — que, nonobstant son invariante unicité, elle est la permission de conséquences dont la diversité peut aller jusqu'à la contradiction.<sup>1</sup>

L'italique sur "effet de sens" vise à souligner à quel point il s'agit d'un concept de la théorie, ce que la description de l'invariance construit. Nous examinerons deux exemples de ces effets de sens contradictoires et surtout la manière dont le tenseur binaire permet d'en rendre compte. Nous nous sentons confirmé dans notre analyse d'un invariant comme schème de variation par cette "permission de conséquence".

Le seul obstacle que nous avons vu à ce centrage du modèle sur le tenseur binaire radical, c'est la contradiction avec le principe de non-réurrence, objection que nous avons déjà soulevée, mais qui mérite une réponse, que l'on trouve chez GUILLAUME. En effet, la récursivité des opérations nous paraît envisagée lorsque Gustave GUILLAUME écrit:

La langue est essentiellement — c'est le terme général qui me paraît le plus propre à en bien définir l'état constant — un psychomécanisme. Cela signifie que la pensée humaine, qui est le constructeur de la langue, se trouve à tout moment dans l'obligation d'accomplir, soit dans un sens soit dans

---

<sup>1</sup> VALIN 1955, pp. 75-6.

l'autre, des opérations de caractère mécanique, originellement très simples mais dont la superposition et la répétition à partir d'elles-mêmes finissent par devenir quelque chose d'apparemment très compliqué.<sup>1</sup>

Nous nous sentons fondé à reconnaître le phénomène de récursivité dans la complexification croissante, "la superposition" et la "répétition". D'ailleurs, André JOLY lui-même a recours à la "récurrence" dans l'analyse de BE et dans un cycle d'analyses entre virtuel et actuel pour rendre compte des emplois de SOME et ANY<sup>2</sup>.

### **3.2.4. De Gustave GUILLAUME à André JOLY**

Voilà ce que nous avons retenu de l'entreprise guillaumienne du point de vue du dispositif théorique et du schème opératif. TOLLIS 1991 indique toute une gamme d'interprétations possibles de la théorie, et notamment dans le domaine hispanique<sup>3</sup>. Nous sommes tenté de penser qu'il n'y a pas lieu d'établir une rupture entre les travaux de Gustave GUILLAUME et d'André JOLY. Nous rendons néanmoins compte des commentaires en ce sens. A part une rapide mention dans WILMET 1972 et dans LARREYA & WATBLED 1993, nous n'avons trouvé de présentation d'ensemble des travaux d'André JOLY que dans TOLLIS 1991 et dans LAPAIRE & ROTGÉ 1993<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> GUILLAUME 1992, *LL1*, p. 137. Cité par BOONE & JOLY, p. 349.

<sup>2</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 190 et p. 460.

<sup>3</sup> Se posant la question du "problème du sens et de la signification", et notamment de savoir si celle-ci est du côté de la langue ou de la parole, il distingue des horizons énonciationnistes et "interprétativistes" et tranche en faveur d'une synthèse socio-opérative des interactions entre langue et parole.

<sup>4</sup> LAPAIRE, J.-R. & ROTGÉ, W., 1993, "Bibliothèque du jeune chercheur", in LAPAIRE & ROTGÉ 1993 pp. 243-272. Cette Bibliothèque du jeune chercheur vaut, au titre de notre lecture symptomale, autant comme autoportrait des influences théoriques que comme conseil bibliographique. A ce titre, et si l'on considère leurs travaux comme une tentative de synthèse ou de syncrétisme de leurs devanciers, elle est un témoignage important de la circulation des idées dans les théories énonciatives et des possibilités toujours ouvertes de lectures *a posteriori*.



### 3.2.4.1. État des lieux

TOLLIS 1991 consacre vingt pages aux travaux d'André JOLY, qui apparaît comme un "recentrage énonciationniste" des travaux de Gustave GUILLAUME. Il montre ainsi la filiation à partir de nombreuses citations de JOLY où se manifeste la continuité entre les deux démarches. Vient ensuite la présentation de la théorie de la signifiante à partir de JOLY 1982<sup>1</sup>, ce qui permet d'exposer ses schémas de la communication et sur le rapport entre langue et discours. Suit une confrontation des valeurs de visée discursive et visée phrastique chez JOLY et VALIN 1955 et une conclusion sur l'importance du contexte et des textes (le linguistique et le langagier) à partir de l'énumération des derniers travaux d'André JOLY.

Dans LAPAIRE & ROTGÉ 1993, le travail d'André JOLY est divisé en deux époques et trois volets. On trouve, d'une part, les travaux de diffusion et d'édition des œuvres de GUILLAUME et les *Essais de systématique énonciative*. Et, d'autre part, sont regroupés les textes écrits en collaboration avec Dairine O'KELLY, où il "adapte à l'anglais les concepts, les formalisations et les raisonnements de la psychomécanique guillaumienne"<sup>2</sup>.

En somme, entre Gustave GUILLAUME et André JOLY, les préoccupations de typologie des langues et de progrès humains corrélatifs à la structure des langues sont abandonnées au profit d'études d'histoire de la linguistique, de tout un travail d'édition des travaux de Gustave GUILLAUME et des confrontations avec d'autres cadres théoriques, au sein du Centre Interdisciplinaire de Recherches en Linguistique de l'Université de Lille III (comme en témoignent les deux publications sous sa direction: *Grammaire*

---

<sup>1</sup> JOLY, A., 1982, "Pour une théorie de la signifiante", in *Langages, connaissance et pratique*, N. MOULOUZ et J.-M. VIENNE éd., Lille: P.U.L., pp. 102-125.

<sup>2</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 261.

*génération transformationnelle et psychomécanique du langage et La psychomécanique et les théories de l'énonciation*<sup>1</sup>). Nous serions tenté de dire que la dimension psychomécanique l'emporte sur la dimension psychosémiologique, même si André JOLY s'est employé à appliquer à l'anglais les concepts de la psychomécanique, là où Gustave GUILLAUME a surtout procédé par allusions ou références rapides. Ce déplacement des programmes de recherche étant signalé, nous voudrions montrer, à travers l'analyse de deux aménagements mineurs, que le modèle théorique reste le même entre Gustave GUILLAUME et son disciple.

#### 3.2.4.2. De la psycho-systématique à la psycho-systématique énonciative

Le principal aménagement consiste en une mise en relief de la triade ici-je-maintenant, du système de l'égophore ou, comme A. JOLY aime à le rappeler, du "nynégocentrisme" de DAMOURETTE et PICHON. Cette perspective réintroduit également autrui, l'allocutaire (le co-énonciateur) et un vouloir-dire, une intention de signification. Il propose, avec Dairine O'KELLY, la définition suivante du langage: "Il y a langage, donc communication, lorsque quelque part, à un moment donné, quelque chose est dit par quelqu'un, à quelqu'un, de quelqu'un ou de quelque chose, pour quelque chose"<sup>2</sup>. Cette définition est minimale, d'où l'abondance des indéfinis. Elle met néanmoins au premier plan les paramètres de la situation d'énonciation (lieu, moment). Apparaît également un vouloir-dire, ce que confirme à sa manière l'équation du langage à la communication. JOLY inscrit ses recherches dans les travaux mêmes de Gustave GUILLAUME,

---

<sup>1</sup> Lille: P.U.L., 1975 et Lille: P.U.L., 1980.

<sup>2</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 11.

comme le prouve son avant-propos au recueil de ses articles: "[...] dire, engager une opération de discours, c'est, comme dit aussi Guillaume, «vouloir agir, produire un effet sur quelqu'un» ". Là réside incontestablement le "recentrage énonciationniste" dont parle TOLLIS 1991, qui intègre le vouloir-dire du locuteur, en rapport avec l'allocutaire, dans ce que l'on appelle la co-énonciation. En figure, il représente ainsi ces conditions de production du langage<sup>1</sup>:

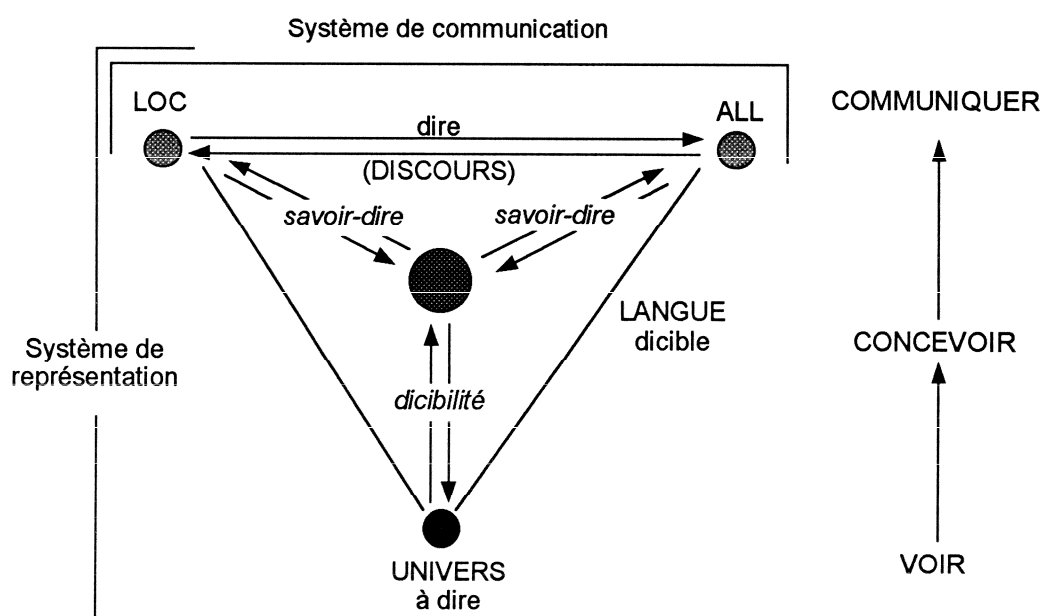


Figure 7: La double "dimensionnalité" du langage

Le langage y apparaît dans une "double dimensionnalité" en rapport à un allocutaire, tangible (d'où les traits pleins) et en rapport à une "dicibilité", à un vouloir-dire, plus incertain à appréhender (d'où la représentation en pointillés). La langue / compétence linguistique englobe trois composantes interdépendantes: intuitionnelle, morpho-sémantique et syntactico-sémantique<sup>2</sup>. Comme son nom l'indique, la première fait référence à la

<sup>1</sup> JOLY 1982, p. 111.

<sup>2</sup> JOLY 1987, p. 50 et JOLY & O'KELLY 1990, p. 47.

"mécanique intuitionnelle de GUILLAUME". Elle regroupe l'ensemble des psychomécanismes fondamentaux. La deuxième composante analyse le système du signe à partir du tenseur binaire (matière, forme) et la troisième s'occupe du système de la phrase et de la cohésion discursive.

Cette structure d'emboîtements interdépendants se retrouve dans l'analyse de l'acte d'énonciation en plusieurs étapes, dont il cherche à montrer la continuité. Il propose ainsi un "analyseur" de l'acte de l'énonciation, dont la "structure feuilletée" permet de concevoir l'absence de solution de continuité entre la langue et le discours<sup>1</sup>:

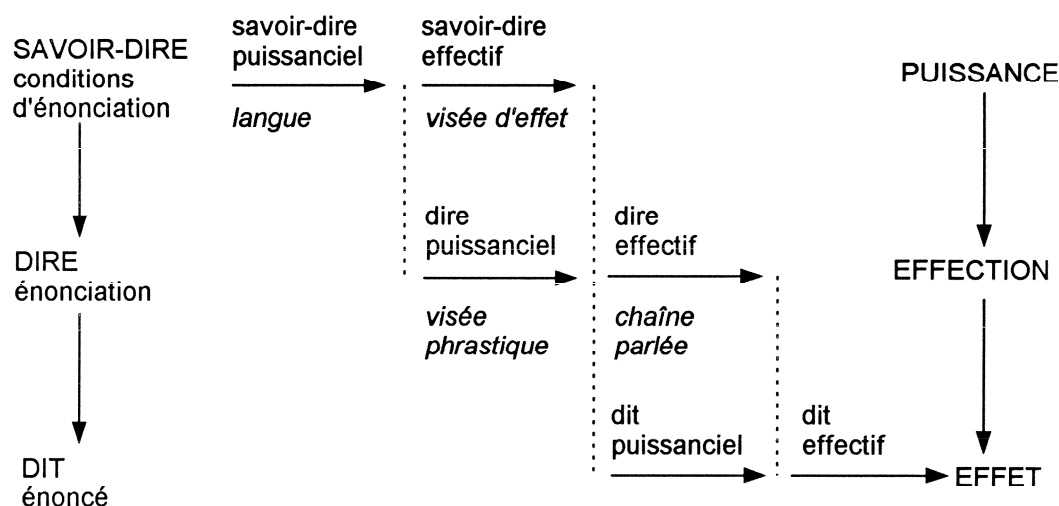


Figure 8: L'analyseur de l'acte de l'énonciation chez JOLY ROULLAND 1980

La successivité des tensions, représentées par des vecteurs successifs, schématise le continuum, afin "de ne pas perpétuer la dichotomie saussurienne entre *langue* et *parole*"<sup>2</sup>. Nous observons néanmoins le passage d'une structuration ternaire à une structuration binaire où la triade savoir-dire / dire / dit (ou puissance / effection / effet) peut se laisser

<sup>1</sup> JOLY 1987, p. 41.

<sup>2</sup> JOLY 1987, p. 8.

ramener à une structuration binaire puissance / effet. Nous notons également, comme pour GUILLAUME, sa propension à avoir recours aux représentations en figures, avec une différence néanmoins, que nous allons préciser.

#### 3.2.4.3. Un tenseur binaire "sous une forme plus dépouillée"

Dans les figures qu'il utilise, JOLY se sert principalement du tenseur binaire, dans une version plus réduite. Il fait en partie l'économie des modélisations "longitudinales" de GUILLAUME (en deux dimensions) et propose, selon ses propres termes, le tenseur binaire "sous une forme plus dépouillée" (sur une seule dimension). Notons que GUILLAUME a lui-même recours à cette modélisation en 1944 pour schématiser le système de l'article, avant de lui préférer le schéma en deux dimensions en 1952<sup>1</sup>. Il utilise également cette représentation en deux tensions représentées sur une seule dimension pour l'ontogénèse du vocable, pour la grammaticalisation et pour les aspects en français<sup>2</sup>.

Qu'il soit représenté en une ou deux dimensions, c'est bien du même tenseur binaire radical qu'il s'agit. D'ailleurs, André JOLY a recours au tenseur binaire radical à deux dimensions pour l'analyse du système de l'article<sup>3</sup>:

---

<sup>1</sup> C'est net dans *Langage et science du langage* où les deux articles sont reproduits: "Particularisation et généralisation dans le système des articles français" (p. 147) et "La langue est-elle ou n'est-elle pas un système?" (p. 226).

<sup>2</sup> Cf. GUILLAUME [1966] 1994, *Langage et Science du langage*, p. 34, p. 109 et p. 190.

<sup>3</sup> JOLY & O'KELLY 1993, pp. 55-6, voir aussi JOLY & O'KELLY 1990, p. 92. Nous prenons en compte dans cette partie l'article marqué sémiologiquement. Pour l'ensemble du système, voir notre page 471.

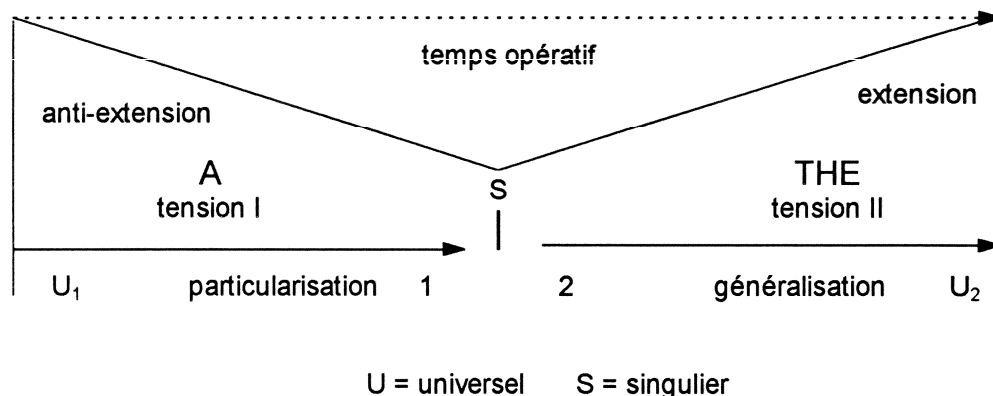


Figure 9: Le TBR appliqué à l'article anglais

L'analyse des exemples explicite les deux tensions de particularisation et de généralisation, le schème permettant, comme chez GUILLAUME, de rendre compte des emplois spécifiques et génériques d'une même forme en fonction du moment de l'interception, de la saisie dans la tension. Dans ces deux moments de la tension, sont expliqués les différents degrés de généricité des articles, suivant le moment de la saisie (tardive ou précoce).

Le schème du tenseur binaire est donc appliqué pour rendre compte de différents domaines. Ainsi, à titre indicatif, dans JOLY & O'KELLY 1990, le schème opératif est-il appliqué à des opérations intervenant dans les domaines suivants:

tenseur binaire		domaine	page
dire	dit	acte de langage	12
représentation	expression	rapport langue/discours	15
immanence	transcendance	système de la personne	23
transpassé	passé	temporalité	24
discernement	entendement	lexigénèse	56
particularisation	généralisation	article	92
univers-espace	univers-temps	opposition verbo-nominale	101
immanence	transcendance	opposition aspectuelle	146
subduction immanente	subduction	BE, DO et HAVE, auxiliaires et verbes pleins	177
	transcendante		186
virtualisation	actualisation	présent	221
surcharge d'hypothèse	charge d'hypothèse	modaux	311
vers le Hors-sujet	vers le sujet de l'énonciation	modaux	316
visée objective	visée subjective	modaux	335
particularisation	généralisation	nom	376
moi	hors-moi	deixis	428
virtualisation	actualisation	quantifieurs	449

Tableau 8: Applications du tenseur binaire dans JOLY & O'KELLY 1990

### 3.2.5. Un parcours sémasiologique

Afin d'illustrer le modèle théorique, nous rendons compte ici d'un exemple d'analyse psychomécanique, qui constitue un parcours sémiologique, où l'analyse repart du signe pour remonter à l'idée, là où nous avons eu une démarche onomasiologique dans la présentation du dispositif, centrée sur le schème opératif, organisateur de l'analyse à partir d'une modélisation de l'invariance. Nous avons choisi l'analyse de l'imparfait proposée au cours de la journée d'étude du 27 mai 1995 sur le "statut de la valeur centrale, de la valeur fondamentale, de l'invariant en linguistique"<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Actes à paraître dans *Modèles linguistiques*.

Nous verrons à cette occasion que l'invariant proposé par André JOLY se situe dans le prolongement direct des travaux de Gustave GUILLAUME. Le point de départ d'André JOLY est une critique de la "valeur fondamentale" proposée "dans une étude récente". Constatant que les explications avancées par cet autre linguiste ne permettaient pas de rendre compte de tous les effets de sens possibles de l'imparfait, il est ainsi conduit à présenter l'imparfait comme la somme du vecteur orienté de l'accompli et du non accompli:

$$\overrightarrow{\omega + \alpha} = I$$

Cette formulation est-elle acceptable? En toute rigueur mathématique, il faut admettre que non. Ou bien  $\alpha$  et  $\omega$  sont des variables, auquel cas la somme  $I$  n'est pas nécessairement constante (ce qui est l'enjeu de la démonstration puisque l'on veut faire apparaître un invariant). Ou bien  $\alpha$  et  $\omega$  ne sont pas des variables, et elles sont donc des constantes, auquel cas leur somme est effectivement constante, mais alors c'est l'ensemble de l'analyse qui est nul et non avvenu puisque l'imparfait ainsi défini ne peut recouvrir l'ensemble des valeurs analysées.

Reste une autre hypothèse, et c'est ce que nous avons suggéré dans notre analyse du schème d'intégrité. Il faut entendre cette notation  $I = \alpha + \omega$  comme une relation de type barycentrique:  $I = n\alpha + m\omega$ , où  $n$  et  $m$  sont des nombres rationnels entretenant une relation entre eux de type  $\{n + 1/m = 1\}$  (afin d'avoir  $\alpha$  ou  $\omega$  éventuellement nul, mais jamais en même temps). Cette formulation générale de l'invariant pose le problème plus général des



formules des invariants dans le cadre de cette théorie. Si la notation ramassée semble entretenir une certaine confusion entre paramètre, constante et variable, elle n'en donne pas moins à penser un invariant comme "variations", pouvant justement instaurer de la régularité dans cette variation. L'invariant est ici schème de variation, variation du sens prédite et réglée par la formulation de l'invariant. Explicitons cette prévisibilité.

André JOLY reprend, avec les symboles guillaumiens correspondants de  $\alpha$  et  $\omega$ , la formule de Gustave GUILLAUME déjà signalée: imparfait = accompli décadent + accomplissement incident = 1. L'incidence et la décadence sont "les deux modes adversatifs et complémentaires de l'échéance d'un procès au temps"<sup>1</sup> tels que, par exemple, pour le mode quasi-nominal en français, le verbe occupe les positions suivantes:

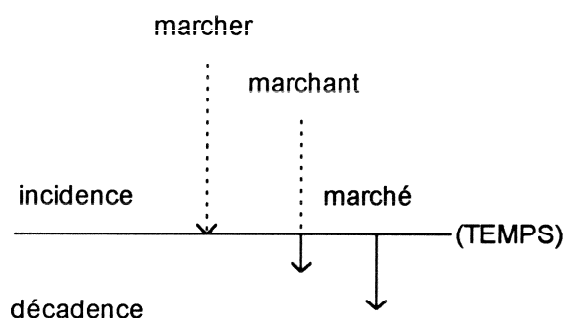


Figure 10: Incidence et décadence

La formulation de l'imparfait prédit donc des effets de sens différents à partir des pourcentages différents, des proportions différentes d'accompli décadent et d'accomplissement incident. Soit l'exemple guillaumien fétiche: "Un instant après, le train déraillait."<sup>2</sup> et ses deux interprétations possibles.

<sup>1</sup> DOUAY & ROULLAND 1990, p. 98.

<sup>2</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL1*, p. 109. L'exemple est aussi dans GUILLAUME, G., [1929] 1965, *Temps et verbe. Théories des aspects, des modes et des temps*, Honoré Champion, p. 69.

Comment rendre compte de ces effets de sens contradictoires (il a, ou n'a pas déraillé)? Le parcours des valeurs possibles est organisé par la formule ( $I = \alpha + \omega$ ), qui pourrait être représentée comme un tenseur binaire. Les deux effets de sens, pourtant contradictoires, sont déductibles de cette organisation de la variation du sens réglée par la structure. Dans le premier cas, le train a effectivement déraillé. Cette interprétation correspond au cas où, dans la formule (en fait, dans la fonction), l'accompli ( $\omega$ ) est maximal et l'accomplissement ( $\alpha$ ) tend vers zéro. Dans le deuxième cas, il aurait pu dérailler. Cette interprétation correspond donc au cas où l'accomplissement ( $\alpha$ ) est maximal, et l'on est toujours dans ce qu'on pourrait appeler le virtuel car l'accompli ( $\omega$ ) est "au voisinage de la nullité". Cette formulation de l'imparfait sous les traits d'un invariant est une véritable modélisation, sous forme de fonction barycentrique, d'un parcours des valeurs possibles. Ce type d'invariant dégagé par le modèle est pour nous un schème de variation. Il ne s'agit pas tant de donner une valeur figée que d'organiser la variation du sens, de construire une prévision.

### 3.2.6. Quelques questionnements

Ayant analysé le schème opératif, la représentation théorique qui subsume le linéaire sous forme d'opération, puis manifesté la continuité entre le travail de Gustave GUILLAUME et d'André JOLY, nous voudrions revenir, au-delà des difficultés textuelles, terminologiques et historiques, sur quelques problèmes que nous a posés cette théorie. Au premier chef,

évoquons certaines implications de sa typologie des langues, en partie fondée sur la psycho-sémiologie.

#### 3.2.6.1. Le progrès humain reflété dans les langues?

En posant que la langue est la somme d'un psychisme et d'une sémiologie, GUILLAUME prend le risque de porter des jugements sur la faculté de pensée dans certaines langues, qui est conçue en relation dialectique, complémentaire, à la structure de la langue. FUCHS & LE GOFFIC 1992 signale cette ambiguïté avec une certaine vigueur:

Il est évident également que certaines hypothèses de Guillaume sur l'origine et l'évolution des langues paraissent à l'heure actuelle irrecevables. Ces hypothèses, qui fondent une typologie des langues tout aussi discutable, s'accompagnent de considérations normatives et confinant au racisme, sur le caractère "plus ou moins primitif ou évolué des langues."<sup>1</sup>

Incontestablement, une expression telle que "dans une langue évoluée, comme le français"<sup>2</sup> pourrait laisser entendre qu'il y a des langues qui ne le sont pas, et pire encore, des locuteurs condamnés à être peu évolués... D'autant que l'équation est en partie faite par Gustave GUILLAUME qui parle des "langues de civilisation les plus évoluées"<sup>3</sup>. Si la linguistique contemporaine évite ce type de désignations, on peut néanmoins tenter de "sauver" l'analyse guillaumienne en ce que la loi de compensation assure une conservation du système, et donc de la somme psychisme et sémiologie, mais selon des rapports différents. Ce n'est donc pas tant que les locuteurs auraient moins de pensée selon leur langue, mais plutôt que la

---

<sup>1</sup> FUCHS & LE GOFFIC 1992, p. 45. DOUAY & ROULLAND 1990 propose un avis différent, voir p. 91.

<sup>2</sup> GUILLAUME [1948] 1971, LL2, p. 11.

<sup>3</sup> GUILLAUME [1948] 1971, LL2, p. 12.

langue, disposant d'un système, traduit différemment une pensée. L'article de GUILLAUME sur le mot chinois est révélateur en ce sens de ce type d'interprétation. En fait, l'interface langue / pensée serait différente selon la langue considérée. On retrouve les questions connues du découpage du monde selon la langue, ce qui ne fait que déplacer l'objection, plutôt centrale, de la représentation du rapport entre le cognitif et le langagier. Nous allons y revenir.

Personnellement, nous avons considéré que les appellations de langue plus ou moins "évoluées" sont un symptôme de l'inadéquation locale de la théorie. Cela n'empêche pas que de telles désignations manifestent une hiérarchie insoutenable entre les langues. Le caractère "évolué" de la langue, le nombre de ses "réussites" sont indirectement les réussites de la théorie, dans la mesure où cette dernière s'applique encore mieux lorsque l'article est un ancien numéral. Les langues qui n'en disposent pas, ou qui n'ont pas non plus de pluriels grammaticalisés, laissent moins prise à une analyse par le tenseur binaire du système de l'article. En ce sens, envisager une évolution des langues, postuler une telle évolution des systèmes, permet aussi de postuler une réussite future encore plus grande de la théorie. Il ne s'agit peut-être pas tant de mettre un groupe de langues au point d'arrivée de l'évolution des langues mais d'organiser une "réussite maximale" de la théorie. Pour autant, cette analyse de l'évolution n'ôte rien à l'ethnocentrisme que dénonce FUCHS & LE GOFFIC 1992, mais elle en déplace la motivation<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il y a effectivement comme un arrière-plan idéologique, qui est largement celui de l'époque de GUILLAUME où est affirmée une forme de supériorité des langues plus "civilisées", où l'existence d'un pluriel grammaticalisé permettrait seule l'intellection du nombre au détriment de la perte de ce que Gustave GUILLAUME nomme "l'extra-numérique" (en gros, les langues à classificateurs) au profit d'une abstraction plus achevée: la pensée de la pluralité.

### 3.2.6.2. Représentation binaire ou ternaire?

Nous évoquerons ici un autre effet délicat de la théorie: la plasticité de certaines représentations du schème. Nous avons choisi de faire émerger une unité au sein des écrits de GUILLAUME, où coexistent des représentations tantôt binaires, tantôt ternaires. Certes, on pourra arguer que ramener le binaire au ternaire (ou inversement) n'est pas gênant si l'on conserve la tension. Cet exercice s'apparenterait à la recherche d'une coordonnée dans un schéma dynamique (le "calcul" d'une valeur  $y$  telle que  $y = f(x)...$ ). Néanmoins, on peut, en toute rigueur, faire au modèle le reproche de travailler tantôt sur une représentation binaire et tantôt sur une représentation ternaire, d'autant que les représentations binaires semblent être privilégiées pour le domaine nominal (tenseur binaire, idéation notionnelle et formelle) alors que la version ternaire est plus utilisée dans le domaine verbal (puissance / effectation / effet), ce qui les rend plus suspectes d'être *ad hoc*. Ainsi André JOLY passe-t-il assez vite du binaire au ternaire dans son analyse de l'immanence:

La première opération, qui oppose l'immanence à la transcendance, livre la distinction du *moi* et du *hors-moi*. Cette opération réussie est répétée et donne une immanence de transcendance (*toi*) et une transcendance de transcendance (*lui*). Ce mécanisme à la fois binaire et ternaire (ternaire dans le binaire), qui se retrouve ailleurs dans le langage (degrés de comparaison, système de l'aspect, etc.) fait bien apparaître la position centrique de la deuxième personne, à la fois transcendante et immanente.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> JOLY 1987, p. 94.

Cette scissiparité du tenseur peut paraître bien commode, d'autant que n'est pas donnée la règle qui permet de répéter une opération réussie (et combien de fois). De plus, à ne pas distinguer entre binaire et ternaire, on risque d'entrer en contradiction avec le principe de cohérence. De même, le triptyque savoir-dire / dire / dit est-il parfois ramené à une opposition entre un savoir-dire et un dit dans l'opposition puissance / effet. Le diastème et son "étrécissement" toujours possible nous paraît être un moyen laissé à la structure de ramener à deux ou à trois. De fait, si le diastème (intervalle où se déroulent les opérations de pensée) est variable, c'est que le temps opératif, support des opérations, est peut-être lui-même variable. Plus généralement, c'est son statut même qui est problématique.

### 3.2.6.3. Matérialité du temps opératif?

Nous mentionnons cette difficulté comme emblématique des différentes interprétations des travaux de Gustave GUILLAUME. Il nous a semblé que le statut du temps opératif, simple modélisation ou réalité de l'expérience était pour beaucoup dans les différentes interprétations du modèle développées par les disciples de Gustave GUILLAUME, du moins dans l'analyse qu'en donne TOLLIS 1991. Notre connaissance actuellement insuffisante des différentes interprétations des disciples nous interdit d'émettre un avis informé sur la question. Nous relevons l'interrogation comme problématisation essentielle du statut des opérations, question qui, au-delà de la spécificité du temps opératif dans le dispositif, concerne toutes les écoles françaises de linguistique anglaise. Plus précisément, nous y voyons un symptôme de l'interrogation sur le statut des opérations, sur ce que nous

appellerons la position idéaliste ou la position matérialiste. Les opérations ne sont-elles qu'une modélisation, auquel cas rien n'assure de la matérialité du temps opératif (position idéaliste)? Ou alors y a-t-il effectivement un temps opératif, support des opérations de pensée (position matérialiste)? Il nous semble qu'André JOLY penche en faveur d'une position matérialiste, d'où son insistance sur l'aphorisme guillaumien "il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher". Or, nous sommes frappé par le fait que c'est précisément le verbe "marcher" qui est utilisé comme modèle (paradigme) dans l'analyse des aspects et des modes, comme le rappelle notre analyse de l'invariant de l'imparfait à propos du mode quasi-nominal. Nous croyons qu'il ne s'agit pas d'une simple coïncidence et que le parallélisme invite à considérer que GUILLAUME était plutôt en faveur de la thèse matérialiste. Nous pouvons néanmoins y voir une certaine flexibilité du dispositif, ou peut-être la pensée d'éléments déformants dans le dispositif (comme, par exemple, l'étrécissement du diastème qui permet l'ajustement à un temps opératif variable). La dernière question, mais peut-être la plus décisive, est celle du degré d'abstraction des schèmes, et de la validité de telles représentations.

#### 3.2.6.4. Le mentalisme

La dernière difficulté que nous souhaitons soulever est aussi la plus radicale. Elle porte sur le statut de certaines entités, sur certaines définitions, telles que celle-ci: "le morphème, l'unité observée en morphologie, science des formes de pensée"<sup>1</sup>. La "pensée", terme clé des

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1948] 1971, LL2, p. 9.

travaux de GUILLAUME est ainsi intégrée à la linguistique, sans preuve, et pire encore, sans réfutabilité. C'est le fondement même de l'activité linguistique qui est ainsi questionné, risque que Gustave GUILLAUME ne méconnaît pas:

[...] un système ne devient observable qu'après un travail intellectif de reconstruction, lequel travail, très spécial, transcende, outrepassa la donnée d'observation directe, et par là suscite la défiance, illégitime, d'esprits prudents, imbus d'un positivisme excessif, et d'ailleurs périmé, dont les autres grandes sciences d'observation créées en science théorique ont su se dégager, et se dégagent de plus en plus.<sup>1</sup>

Cette profession de foi de GUILLAUME invite à examiner l'en-deçà du langage, quelque chose comme la pensée, au risque de la confusion de l'intuition du linguiste, du fonctionnement de l'analyse et de la langue. Si la langue est définie comme psychomécanisme, il devient très difficile de faire la part entre l'intuition du linguiste et ce qu'il décrit. WILMET 1972 constitue à ce titre un florilège des louanges, mais aussi des blâmes les plus extrêmes dont GUILLAUME 1919 a fait l'objet. Comment peut-on prendre conscience des mécanismes mentaux? Le schème proposé n'est-il pas trop général ou trop plastique? Que représentent les schèmes, entre schème opératif et simple illustration? S'agit-il du simple ordonnancement de champs comme certaines figures peuvent le laisser penser (hypothèse / supposition, avant / après)? Le tenseur est-il la simple désignation d'une chronologie notionnelle

---

<sup>1</sup> GUILLAUME [1948] 1971, LL2, p. 15.



(hypothèse / thèse, virtuel / actuel) qui organise l'orientation de certains vecteurs et dont rien ne semble *a priori* déterminer l'orientation?

Les questions ne manquent pas, et émettre des objections requiert peu d'arguments si faire appel un tant soit peu à la notion de pensée met toute réflexion linguistique "hors-jeu". Ce type de principe épistémologique explique sans doute en partie pourquoi CULIOLI, invité à se prononcer sur un dossier synthétisant les positions guillaumiennes relativement à l'aspect, émet les commentaires suivants:

Aussi-bien ai-je du mal à accepter des formulations comme "l'expérience immédiate du temps, notamment sous la forme de discriminations vécues et éprouvées au sein d'une fluence" [...]. De même, parler des "opérations fondamentales de la pensée" qui sont "la singularisation et l'universalisation en successivité continuellement alternante" ne suffit pas, car il faut pouvoir expliquer, dans le détail technique, comment on construit la relation entre II et III qui permette de remonter à I. Sinon, on court le danger de prendre pour une explication soit la représentation intuitive que nous pouvons nous faire de tel phénomène, soit le redoublement spéculaire qui fournit la glose quand le discours du linguiste, en l'absence de procédures de validation, constate que le langage (à travers telle langue) fonctionne comme il fonctionne puisque, de fait, à moi linguiste il apparaît qu'il fonctionne bien ainsi.<sup>1</sup>

Quelle est la garantie des intuitions du linguiste, au delà de l'activité psychosémiologique qui recherche dans la langue le système correspondant au

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1980, "Rapport sur un rapport", in Joly (éd.): *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*. Actes de la Table Ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille: Presses Universitaires, p. 46. Désormais CULIOLI 1980. Nous explicitons I, II et III infra.

système prévu, ce qui offre une grande latitude, puisque le principe de suffisance expressive n'est pas contraignant? Quelles sont les règles de la reconstruction du schème sublinguistique? La théorie ne répond pas à ces points. Dans le domaine psychosystématique, il faut bien reconnaître que ce modèle présente un schème opératif qui peut se montrer très convaincant dans l'application de son invariant, du parcours des valeurs possibles qu'il propose (généricité ou spécificité de l'article ou valeurs contradictoires de l'imparfait, pour choisir des exemples qui nous ont particulièrement convaincu). Mais la puissance du schème opératif, qui permet de rendre compte de multiples effets de sens, l'universalisation ou la particularisation, tend à "ratisser large", trop peut-être; et tout ceci s'effectue sans protocole d'intellection de la "mécanique intuitionnelle". John HEWSON, le co-traducteur de *Langage et Science du langage*<sup>1</sup> en anglais, insiste sur la dimension cognitive des travaux de GUILLAUME, et en fait un précurseur dans le domaine: "Already in 1919 this is a thoroughly cognitive approach."<sup>2</sup> Mais ce modèle audacieux, qui ouvre incontestablement des perspectives, s'est peu interrogé sur les procédures de contrôle précises de ses intuitions, à l'inverse de celui que nous allons aborder maintenant.

---

<sup>1</sup> GUILLAUME, G., [1973] 1984 (transl. HIRTLE W, HEWSON J), *Foundations for a Science of Language*, Amsterdam: Benjamins.

<sup>2</sup> HEWSON, J., "Guillaumean Linguistics", in R. E. ASHER ed., 1994, *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, Oxford: Pergamon Press, vol 3, 1508 b. Gustave GUILLAUME est le seul de nos auteurs à faire l'objet d'une entrée, en vertu du principe de l'omission des linguistes vivants. Mais il n'y a pas d'entrée à "énonciation".

### **3.3. La théorie des opérations énonciatives**

A propos de la théorie d'Antoine CULIOLI, nous essayerons de montrer comment, conceptuellement, s'opère une recherche de la stabilité et comment, dans le même temps, la théorie peut rendre compte des déformations. Nous reviendrons sur la dialectique du stable et du déformable à l'œuvre dans ses analyses.

De ce point de vue, notre travail esquisse ce que pourrait être une théorisation du concept (ou des concepts) d'opération à l'œuvre dans les théories. Mais, à l'inverse de la présente étude, une telle analyse suppose un relevé strict de toutes les occurrences, soit une autre méthodologie et surtout un traitement informatique approprié, que les présentes circonstances de notre travail n'ont pas rendu possible. Nous nous intéressons donc à l'architecture générale, à ce que nous appelons le dispositif, et considérons la manière dont il s'articule à la conception des langues ou du langage, avant de nous demander quel schème organise les opérations (nous n'en esquissons qu'une typologie grossière). Manque alors une conception claire des rapports entre les trois méta-discours de ces théories. En effet, notre travail n'est qu'une partie de l'entreprise visant à conceptualiser leurs rapports. Nous avons préféré expliciter *quelques* concepts communs pour mieux en manifester les difficultés.

Nous nous attarderons davantage sur la théorie de CULIOLI parce qu'elle nous a paru plus complexe à articuler et qu'il n'en existe pas de présentation "unifiée". En un sens, notre travail ne saurait y suffire; il se donne comme un ensemble de pistes possibles (nous n'avons pas croisé de typologies systématiques du repérage) et, en partie, comme une

interprétation (l'assimilation des concepts de notion, de came et de repérage et la subordination du modèle au désir de rendre compte du stable et de l'instable), conformément à notre volonté d'organiser la présentation des modèles à partir d'un schème opératif.

### **3.3.1. État des lieux**

La tradition veut qu'une analyse soit précédée d'un état des lieux des travaux antérieurs. Nous allons sacrifier au rituel, encourageant par là le reproche de la brièveté et, surtout, celui de l'incomplétude<sup>1</sup>. Les analyses linguistiques s'appuyant sur la théorie de CULIOLI sont légion, rendant l'exhaustivité hypothétique en ce domaine. Notre introduction, volontairement sommaire, se bornera à expliciter ce qui guide les choix de ces présentations. Là encore, en dépit de quelques penchants personnels, nous estimons ne pas avoir à trancher quant à ce qui serait la "meilleure" présentation; nous souhaitons manifester quelques lignes de partage au sein de ces travaux de vulgarisation (que nous classons ici par ordre chronologique de publication). Nous n'aurons pas la naïveté de penser que tout n'y est que *terra nova*, mais certains axes ont, selon nous, été traités mieux que d'autres. La théorie du repérage et la théorie du domaine notionnel, en particulier, sont de loin les plus souvent exposées. Il est vrai qu'elles sont peut-être les plus fécondes.

---

<sup>1</sup> Dans ce développement, nous ne traitons pas des analyses que nous utilisons plus loin, notamment les travaux de Sarah de VOGÜÉ sur CULIOLI.

### 3.3.1.1. CULIOLI par lui-même

C'est l'impossibilité d'une telle rubrique qui nous contraint à ces développements sur Antoine CULIOLI vus pas les autres linguistes. Il n'existe pas de présentation globale et complète de la théorie culiolienne. CULIOLI n'a pas encore publié de Grand Œuvre au sens où Henri ADAMCZEWSKI a publié plusieurs grammaires et André JOLY sa grammaire de l'anglais, précédée de quatre-vingt dix pages explicitant ses positions théoriques<sup>1</sup>. Il a plus procédé par articles et séminaires, dont certains ont fait l'objet d'une transcription<sup>2</sup>. Un premeir recueil d'articles, *Pour une linguistique de l'énonciation (PLE)*<sup>3</sup>, a vu le jour et devrait être suivi d'un second volume. Certains articles sont plus explicites que d'autres sur l'agencement possible des divers domaines, sur les rapports entre les différentes analyses, même si ces écrits sont traversés par l'affirmation de la complexité et de l'intrication des phénomènes. Il nous semble ainsi que la question de la formalisation est, du point de vue théorique, mieux abordée dans CULIOLI 1968, et que CULIOLI 1989<sup>4</sup> est peut-être l'article le plus explicite sur l'architecture du modèle. Outre la difficulté d'accès de certains textes soulignée par FUCHS & LE GOFFIC 1992, s'ajoutent des difficultés de lecture qui tiennent en partie au mélange d'aphorismes sur la discipline (alliés à un grand scepticisme) et à l'alternance d'analyses très fines et de condensés (synthèses, résumés) où, sans analyse ni exemple, CULIOLI

---

<sup>1</sup> Voir infra pour certains des textes manifestes de CULIOLI.

<sup>2</sup> A notre connaissance 1976, 1983-1984 et semble-t-il 1980, que nous n'avons pu consulter.

<sup>3</sup> Dans notre texte: CULIOLI 1990.

<sup>4</sup> CULIOLI, A., 1989, "Representation, referential processes and regulation. Language activity as form production and recognition", in *Language and cognition*, J. MONTANGERO & A. TRYPHON eds, Cahier n° 10, Genève: Fondation Archives Jean Piaget, pp. 97-124, repris dans *PLE*.

nous livre le cœur de la théorie (ou une partie de son fonctionnement) pour resituer le raisonnement<sup>1</sup>.

Parallèlement, des recueils d'articles ont été publiés ces dernières années; hommages ou mélanges proposant des bilans, des perspectives à partir de la théorie ou de certains de ses aspects. Parmi ceux-ci, les actes de la journée d'étude à l'ENS<sup>2</sup> et *La théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, qui offre des prolongements dans différents domaines; en particulier une confrontation avec les travaux de Jean-Claude MILNER (directement dans le dialogue entre Anne DELAVEAU et Sarah de VOGÜÉ, indirectement dans l'article d'épistémologie de Jean-Claude MILNER). BOUSCAREN *et al.* 1995 est un recueil d'articles en hommage à Antoine CULIOLI, faisant le point sur la dette théorique de bien des auteurs à l'égard de ses travaux. Enfin, sont parus récemment les Actes du colloque international sur la notion, développant l'un des domaines clés de la théorie culiolienne<sup>3</sup>.

### 3.3.1.2. CULIOLI dans BRONCKART 1977

Jean-Paul BRONCKART, dans la perspective psycholinguistique et "psychopédagogique" qui est la sienne, donne un aperçu de la théorie culiolienne dans son *Introduction critique* aux théories du langage (au stade du "modèle actuellement proposé" en 1977<sup>4</sup>). Trois aspects ont retenu son

---

<sup>1</sup> Nous pensons, par exemple, aux pages 102-3 dans *PLE*. Pour les aphorismes récurrents, cf. "la compréhension est un cas particulier du malentendu", "la linguistique est l'étude du langage abordé à travers la diversité des langues".

<sup>2</sup> ROBERT, S., éd., 1995, *Langage et sciences humaines: Propos croisés*, Actes du colloque en hommage à Antoine CULIOLI (11 décembre 1992), Berne: Peter Lang, coll. sciences pour la communication.

<sup>3</sup> Actes du Colloque des 2 et 3 février 1996, parus aux éditions Ophrys d'après GROUSSIER & RIVIÈRE 1996, que nous n'avons pu intégrer dans notre travail.

<sup>4</sup> BRONCKART, J.-P., 1977, *Théories du langage, une introduction critique*, Bruxelles: Pierre Mardaga éditeur, pp. 309-336.

attention: le passage d'une linguistique des états à une linguistique des opérations, les étapes de ces opérations, l'articulation avec d'autres domaines, y compris la psycholinguistique.

La première partie reprend ainsi la conclusion de CULIOLI 1973<sup>1</sup>, tout en partant fort pertinemment de la formalisation pensée en rapport avec la constitution de la signification. La deuxième partie analyse CULIOLI en termes transformationnels — "[la théorie de CULIOLI] s'inspire du modèle chomskyen que nous aurions tendance à considérer comme le plus pertinent, celui de *Structures Syntaxiques*"<sup>2</sup> — même s'il nuance son propos (voir le point d'interrogation qui ponctue un de ses titres: "Une grammaire transformationnelle de plus?") et s'il distingue la théorie culiolienne du modèle chomskien sur deux points: les niveaux d'interaction des opérations chez CULIOLI contre la structure profonde et contre des règles de réécriture qui font intervenir des catégories linguistiques. Il centre son analyse sur la lexis qu'il présente comme le centre de la théorie... et le lieu de la "grammaire", tout en en faisant le pendant du *modus*. Si cette dernière interprétation peut se justifier (par l'étymologie et par l'usage de *modus* et *dictum* chez BALLY), l'analyse du "schéma" de lexis comme lieu de la grammaire est plus contestable, d'autant que le résumé des critiques adressées à la théorie culiolienne laisse croire que le schéma, abstrait, ne fait que reproduire le schéma canonique des verbes transitifs dans les

---

<sup>1</sup> "Lentement, nous passons d'une linguistique des états à une linguistique des opérations. Peu à peu, nous entrevoyons le langage comme une incessante mise en relation (prédication, énonciation), grâce à quoi des énonciateurs, en tissant un jeu structuré de références, produisent un surplus d'énoncés et repèrent une pluralité de significations." CULIOLI, A., 1973, "Sur quelques contradictions en linguistique", in *Communications*, 20, Seuil, p. 87.

<sup>2</sup> BRONCKART 1977, p. 335.

langues SVO. Outre la question des trois places d'arguments dans la lexis, l'autre interrogation concerne l'absence de traitement du lexique dans la théorie culiolienne. Les travaux de Jean-Jacques FRANCKEL et de Daniel LEBAUD changent quelque peu la donne depuis 1977. Il y a plus gênant peut-être: l'opération de repérage a été simplifiée, au point que la valeur \* est ignorée et, surtout, que les "substituts"  $S_1$ ,  $S_2$  ne sont plus indicés, ce qui conduit à un contresens sur l'analyse des personnes:

Si  $\mathcal{S} = S$ , en surface apparaîtra *je*,

si  $\mathcal{S} = S$ , soit  $S =$  l'interlocuteur, et en surface apparaîtra *tu*,

soit  $S =$  l'interlocuteur, et en surface apparaîtra *il* ou un syntagme nominatif.<sup>1</sup>

Le texte est à la limite incompréhensible. Peut-être s'agit-il d'une erreur d'édition mais elle serait d'autant plus curieuse qu'un des textes de CULIOLI cité par BRONCKART donne précisément en annexe une analyse de ce type de repérage. La troisième et dernière partie se félicite des liens avec la psycholinguistique<sup>2</sup> (en particulier, par l'interface proposée avec le cognitif).

Au total, la volonté de rendre la théorie intelligible nous a paru se faire au détriment de certains détails. CULIOLI analyse bien les énoncés de surface en parlant de "transformations", mais ce concept renvoie chez lui non pas au rapport structure profonde / structure de surface mais aux déformations des énoncés au sein d'une famille paraphrastique<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> BRONCKART 1977, p. 329.

<sup>2</sup> De fait, la psycholinguistique est vue, entre autres, comme un instrument de falsification possible et elle fonctionne comme preuve pour le dispositif théorique. C'était déjà le cas dans CULIOLI 1968 où l'apprentissage de *ga* et *wa* en japonais confirmait les thèses exposées.

<sup>3</sup> Il est vrai que les analyses les plus formalisées avec règles d'absorption et autres ne paraissent que cinq ans plus tard...



### 3.3.1.3. CULIOLI par GUILLEMIN-FLESCHER 1981

L'ensemble de l'étude ne s'intéresse pas de manière centrale à la théorie d'Antoine CULIOLI; mais nous nous sommes penché sur son glossaire, que nous trouvons parmi les plus complets<sup>1</sup>. Nous sommes frappé par l'absence d'entrée à "opération" et à "relation", et par leur mention constante pour d'autres entrées (but, composition, conjonctive, cumulative, destination, différentielle, énonciative, identité, indirecte, instrumentale, intersubjective, possession, représentation, rupture, séquence). Nous voyons là un questionnement du concept d'opération et de sa nature processive. Le concept d' "opération" n'est pas défini, alors que "réflexive" possède une entrée où cet adjectif est associé à "opération". Nous y reviendrons.

Enfin, nous avons surtout été paralysé par la préface d'Antoine CULIOLI et son attitude vis-à-vis des concepts exposés. Entre deux compliments ("Bref, on théorise rarement sa pratique, et il est encore plus rare qu'on théorise bien."), il est dit: "Les outils théoriques que l'auteur se forge sont là pour explorer un domaine encore mal défini, voire inconnu, et non pour assouvir une passion théorisante: ils ne forcent jamais la démarche; au lieu d'emprisonner, ils libèrent par la lucidité qui découle d'un discours tenu." Cette remarque nous a laissé perplexe. Ne sachant si nous devons étudier des définitions, nous avons finalement décidé de ne pas exploiter celles qui sont proposées dans la mesure où CULIOLI ne semble

---

<sup>1</sup> GUILLEMIN-FLESCHER, J., 1981, *Glossaire de Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Ophrys, pp. 401-517. (A l'exception des rubriques: discours, discours indirect libre et monologue intérieur, en collaboration avec Laurent Danon-Boileau, voir les Remerciements). C'était avant la parution de GROUSSIER & RIVIÈRE 1996.

pas endosser la paternité des concepts ainsi définis et que ne figuraient pas ceux que nous cherchions ("opération", "relation").

#### 3.3.1.4. CULIOLI dans BOUSCAREN & CHUQUET 1987

Le glossaire analytique, qui effectivement précise certains points et les illustre à partir de l'anglais, commence par le "repérage" qui est présenté comme le concept central de la TOE, reprenant la définition d'énonciation par CULIOLI comme "élimination progressive d'indétermination". L'ensemble de la présentation vise donc à détailler ces opérations de détermination portant sur le verbe (temps, aspects, aoristique, modalités) et le nom (parcours, détermination nominale). Ces analyses sont précédées d'un commentaire cursif de citations extraites d'un article de CULIOLI remettant en place les principaux concepts de sa théorie de 1982<sup>1</sup>. Sont successivement étudiés localisation, relation primitive, prédicative, opérations constitutives d'un énoncé, lexis, orientation de la lexis, terme de départ, repère constitutif, et repérage énonciatif. Le concept de notion est en quelque sorte traité entre les deux. Puis sont abordés, illustrés par la morphologie de l'anglais, les degrés de détermination verbale. Ce glossaire analytique, comme l'indique sa position en fin de texte, a surtout pour finalité de rendre accessibles les concepts utilisés dans le cours des analyses.

#### 3.3.1.5. CULIOLI par DANON-BOILEAU 1987

Au titre des aménagements du modèle culiolien dans le sens d'une simplification, on peut citer *Énonciation et référence* de Laurent DANON-BOILEAU, qui propose dans ce texte une "lecture de la théorie d'A.

---

<sup>1</sup> Peut-être la meilleure après CULIOLI 1989, qui est postérieur à la première édition de BOUSCAREN & CHUQUET (Nous n'avons pas consulté la toute dernière édition).

CULIOLI"<sup>1</sup>, ce qui le conduit à exposer chemin faisant toute une série d'amendements sur l'ensemble de la partie topologique (suppression des bornes) et sur l'opération de repérage, où l'opérateur pour le repérage pour temporel est ramené à deux valeurs (= ou ≠)<sup>2</sup>.

### 3.3.1.6. CULIOLI par FUCHS & LE GOFFIC 1992

Cette présentation, qui est sans doute redevable aux travaux menés en collaboration directe avec CULIOLI<sup>3</sup>, a le grand mérite de rendre compte de toute la dimension épistémologique de ses travaux, de la réflexion sur le connaissable qu'il y conduit. Elle est axée sur CULIOLI 1968, texte qui fait figure de manifeste, exposant précisément ses conceptions de la formalisation en linguistique. Sont plus ou moins passées sous silence les questions de cohérence de la théorie et l'articulation des sous-domaines, ramenés à trois séries d'opérations (instanciation, énonciation et linéarisation) reliant quatre niveaux (les relations primitives entre notions, la lexis, les énoncés et les énoncés linéarisés). Nous suivrons ce découpage tout en essayant de détailler les étapes.

### 3.3.1.7. CULIOLI par GILBERT 1993

Comme dans l'ensemble du recueil, la présentation commence par un exposé rapide de la théorie (linguistique: objet et méthodes) avant de passer en revue les principaux concepts de cette même théorie, lesquels sont illustrés par un exemple d'analyse (la notion, le repérage, les

---

<sup>1</sup> DANON-BOILEAU, L., 1987, *Énonciation et référence*, Ophrys, pp. 15-27. Nous y reviendrons dans notre dernier chapitre.

<sup>2</sup> DANON-BOILEAU 1987, p. 62.

<sup>3</sup> Nous pensons à CULIOLI *et al.* 1970, qui reprend précisément CULIOLI 1968.

différentes catégories nominales, le renvoi à la notion, l'extraction et qnt, le fléchage et qit et enfin, le parcours).

#### 3.3.1.8. CULIOLI par LAPAIRE & ROTGÉ 1993

On trouve aussi quelques pages dans LAPAIRE & ROTGÉ 1993 mais elles ne sont pas vraiment "centrées" sur notre auteur, ce qui se conçoit étant donné le public visé. Ainsi, CULIOLI tient en trois pages et trois parties: une présentation rapide du théoricien, une explication du concept de notion et un florilège de quatre citations. Du théoricien, on retient deux facettes: l'attention à la subjectivité dans le langage (entre BENVENISTE et JAKOBSON) et la volonté de formaliser (entre logique mathématique et transformationnalisme). La vulgarisation du concept de notion passe par un descriptif de la topologie et insiste sur les points communs avec l'approche cognitiv(ist)e (RAUSCH, LAKOFF). L'anthologie consiste en quatre citations tirées d'un même article (dont le titre<sup>1</sup> n'est pas donné) et distantes de moins de treize pages.

#### 3.3.1.9. CULIOLI par LIDDLE 1995

Michael LIDDLE a traduit et présenté le séminaire de DEA de 1984 et a proposé un découpage de la théorie, plutôt qu'un éphéméride reprenant scrupuleusement les paroles de CULIOLI au jour le jour. Les regroupements envisagent successivement les objets de la linguistique, la représentation des notions (notion, prototypes), le domaine notionnel (centre, gradient, ouvert, fermé), l'assertion et les interrogatives, la modalisation et enfin la quantification et ses relations à l'aspect et à la diathèse. Le travail d'édition

---

<sup>1</sup> "De l'empirique au formel", in CULIOLI 1990, pp. 9-46.

est précédé d'une introduction qui met l'accent sur les rapprochements possibles avec les travaux de LANGACKER, de LAKOFF et de RAUSCH. Chaque chapitre est lui-même introduit par une mise en perspective rapide des travaux de CULIOLI (antérieurs ou postérieurs) sur chaque question.

### 3.3.10. CULIOLI par GROUSSIER & RIVIÈRE 1996

Nous passerons sur le fait que le vocabulaire technique de la TOE soit assimilé, dans le sous-titre, au glossaire de la linguistique énonciative et, dans le titre, à la linguistique tout court<sup>1</sup>. Nous n'en donnerons pas de lecture agonistique, mais ce point de vue fera tout de même l'objet de quelques remarques. En effet, une telle appellation permet d'offrir des entrées sur le vieil anglais et sur "opposition", mais encourt le reproche de ne pas avoir traité bien d'autres domaines de la linguistique, discipline dont la réduction à la seule TOE nécessiterait quelques développements. A la différence du vocabulaire technique de Gustave GUILLAUME, le glossaire ne suggère pas de parcours particulier de la théorie, donc de point de vue aussi net que dans DOUAY & ROULLAND 1990. Néanmoins, la dimension topologique nous paraît légèrement sous-représentée. Si la topologie est mentionnée (bornes, intervalle, ouvert, fermé), elle n'apparaît pas comme entrée en tant que telle (topologie ou voisinage). En revanche, l'ouvrage a l'avantage de proposer des résultats de travaux autres que ceux d'Antoine CULIOLI (comme, par exemple, ceux d'Éric GILBERT ou de Georges KLEIBER). L'anglais y apparaît comme une langue privilégiée par les

---

<sup>1</sup> GROUSSIER, M.-I., & RIVIÈRE, C., 1996, *Les mots de la linguistique. Lexique de linguistique énonciative*, Ophrys .

analyses, sans que celles-ci encourrent le reproche d'être *ad hoc*, comme le montrent les nombreuses comparaisons avec le français.

#### 3.3.1.11. Essai de bilan

De ce parcours partiel et partial des travaux sur la théorie culiolienne, nous avons retenu les points suivants: la difficulté de présenter une vision unifiée du modèle et la scission entre un CULIOLI soucieux du détail et auteur d'analyses magistrales par leur minutie et un CULIOLI versant dans la topologie et autres formes d'abstraction. Conséquence indirecte de la difficulté d'une description unifiée, les textes de CULIOLI utilisés comme base de référence ne sont pas les mêmes d'une présentation à l'autre. Mais, souvent, plusieurs références sont tirées d'un même texte tenu pour canonique.

Nous refusant à voir dans le premier CULIOLI une application locale du second, nous allons ici proposer une tentative d'unification, ou de description de l'ensemble, non pas tant dans une description exhaustive mais en présentant les grands principes de la théorie et surtout en suggérant des pistes d'unification du modèle entre la théorie des domaines notionnels et la théorie du repérage. Nous visons à manifester une certaine homologie, voire un isomorphisme. Nous ferons ainsi de la came, que nous voyons comme le graphe de l'opération de repérage, notre schème opératif. Contrairement à ce que nous avons fait pour la psychomécanique du langage, nous ne proposerons pas d'exemples d'analyse sémasiologique (des énoncés problématisés à l'invariant) car notre parcours théorique partira des énoncés, afin de dégager un schème opératif parmi les différents

candidats aux schèmes. On l'a dit, il manque une exposition *in extenso* de la théorie, ce qui explique en partie les "trous" qui émailleront cette présentation.

### **3.3.2. Le dispositif**

Dans l'ensemble de ses articles, CULIOLI rappelle les objectifs qu'il assigne à la linguistique et les moyens qu'il se donne pour y parvenir. Les introductions, épistémologiques et méthodologiques, sont suivies d'analyses détaillées mobilisant une partie du dispositif sans nécessairement lier les parties du dispositif entre elles. Cela reste, on le verra, son objectif central, ce qui ne nuit en rien à la netteté de ses positions théoriques.

#### 3.3.2.1. De l'algorithme à la formalisation

##### *3.3.2.1.1. La linguistique modulaire*

Notre inspiration est le travail de COOK 1988 sur le CHOMSKY d'avant le Chapter Four, qui réussit à modéliser l'interaction des sous-domaines de la théorie sous forme d'un schéma<sup>1</sup>. Ne figurent pas la théorie du contrôle et du liage, ni le principe des catégories vides, ni la théorie des traces, mais l'architecture globale est respectée. Il s'agit d'expliciter le passage de la structure sous-jacente à la structure de surface, qui sont liées dans une relation de mouvement. La structure de surface est dotée d'une Forme phonologique et d'une Forme logique. La structure sous-jacente est déterminée par la Théorie X-barre.

---

<sup>1</sup> COOK 1988, p. 33. Nous nous sommes inspiré de GUÉRON 1993 pour la traduction.

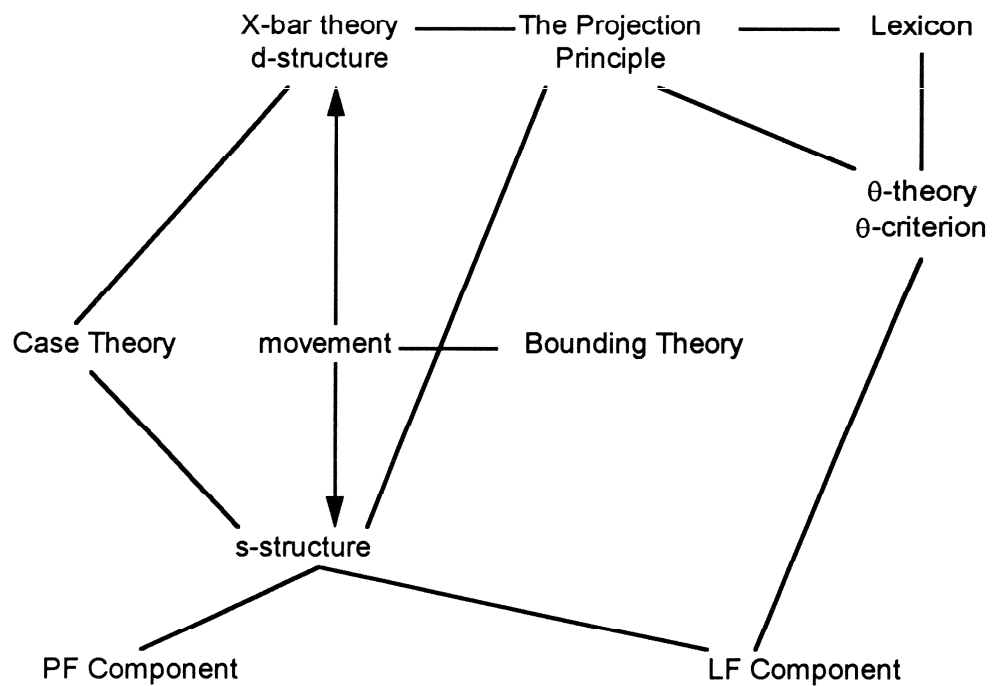


Figure 11: Le dispositif chomskien d'après COOK 1988

La Théorie des Cas assigne des cas aux syntagmes nominaux en fonction de leur place dans la structure de surface. Quant au mouvement qui définit le passage de la surface à la profondeur, il est contraint (*Bounding Theory*) et il interagit avec des principes fixant des contraintes sur la structure de surface (principe de projection et Théorie des rôles-théta) à partir d'un Lexique donné. L'architecture vise à expliciter le passage de la structure profonde à la structure de surface à l'aide de principes et de paramètres en nombre limité.

Nous ne pensons pas avoir réussi une semblable modélisation des sous-domaines et de leurs interactions dans la théorie culiolienne, si tant est qu'une telle représentation soit possible, mais tel a été notre objectif de départ. Dans notre analyse du modèle, nous cherchons à montrer les



rapports entre le linéaire (la structure de surface) et l'opératif ("les opérations très profondes", voire parfois "enfouies" de CULIOLI).

### 3.3.2.1.2. *Le programme de recherche*

Il s'agit là de la question la plus détaillée dans les écrits d'Antoine CULIOLI, la plus rebattue aussi. Sa formule fétiche ("la linguistique est l'étude du langage appréhendé à travers la diversité des langues") parcourt ses articles. C'est chez BENVENISTE qu'il reconnaît cette conception: "Benveniste pose que le langage n'est pas un objet théorique accessible à l'observation et coextensif à ces réalisations particulières que sont les langues. Le langage ne peut être appréhendé qu'à travers la diversité des langues, grâce à une théorie, de l'observation et de la généralisation."<sup>1</sup> Ce credo est repris dans de très nombreux articles, ainsi que l'affirmation de la nécessité de travailler sur une linguistique de l'activité. De cette conception de la linguistique comme activité découle la nécessité d'un contrôle de ses représentations, ce qu'il nomme procédures de validations et procédures réglées: "Seule la rigueur métalinguistique, alliée à la rigueur théorique, peut permettre une réflexion fructueuse sur la relation entre le langage et les langues."<sup>2</sup> Déjà dans la conclusion de son article manifeste de 1968, "De la formalisation en linguistique", cette évidence s'imposait:

Construire de tels modèles, c'est refuser de *réduire* le langage, et refuser de ramener la linguistique à n'être qu'une collecte de phénomènes individuels; c'est permettre de

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1983, p. 80.

<sup>2</sup> CULIOLI, A., 1982, "Langage et langues: à propos de la relation entre linguistique et métalinguistique", in *Actes du colloque*, numéro spécial du *Journal of the Korean Language Society*, 2<sup>e</sup> Colloque international de linguistique, Séoul (Nov.-Déc. 1981), p. 4. Par la suite, CULIOLI 1982.

poser des problèmes théoriques, se contraindre à une métalangue commune et à des modes de raisonnement rigoureux. C'est ainsi que l'on pourra axiomatiser la linguistique et peut-être la formaliser.<sup>1</sup>

La formalisation apparaît ici comme un horizon, dont les étapes intermédiaires sont une algorithmisation du raisonnement, éléments d'une axiomatique. Il s'agit, comme il le dit ailleurs, de "passer d'un stade qui reste encore un peu intuitif à un stade qui soit opératoire, dernier stade avant une procédure proprement algorithmique, quand c'est possible, et, en tout cas, à des chaînes de raisonnements."<sup>2</sup> Un quart de siècle après son manifeste, cette exigence ne l'a pas quitté:

"A mon avis, c'est là l'une des tâches de la linguistique qu'elle ne s'est pas encore véritablement assigné, c'est-à-dire qui n'affleure pas encore à la conscience collective, non seulement se donner des observations multiples, mais en même temps se donner des modes de raisonnement qui nous obligent à algorithmiser le raisonnement au sens où l'on doit, partant d'un point, aboutir à un autre point de telle manière qu'on puisse vérifier la cohérence du raisonnement."<sup>3</sup>

Nos différentes citations, tirées d'articles eux-mêmes différents, insistent sur cette constante préoccupation épistémologique. Ce souci d'épistémologie est tel chez A. CULIOLI qu'il lui arrive de reprocher à ses collègues de ne pas y accorder autant d'importance qu'il le faudrait: "chercher à donner une assise épistémologique permanente à ce que l'on fait est important; je trouve

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1968, p. 117.

<sup>2</sup> Antoine CULIOLI in LOPEZ ALONSO, C. & SERE DE OLMOS, A., 1992, *Où en est la linguistique? Entretiens avec des linguistes*, n°23, Didier, coll. linguistique, p. 46.

<sup>3</sup> CULIOLI, A., [1991] 1992, "Ouverture", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, p. 15.

que les linguistes ont une épistémologie un peu courte."<sup>1</sup> Les objectifs de la théorisation étant fixés, reste à en déterminer les objets. C'est la tâche de la théorie des observables, que nous traitons donc en premier.

### 3.3.2.2. La théorie des observables

Nous avons considéré que cette théorie était véritablement une sous-partie du modèle, une sous-théorie, tant CULIOLI insiste sur la nécessité de "se donner une théorie des observables". Au-delà des questions d'homogénéité des domaines étudiés, cette réflexion permet de verrouiller les interprétations erronées d'opérations seulement perceptibles par leurs traces. Étroitement dépendante du programme de recherches (impossibilité d'analyser le langage *per se*, mais nécessité de l'appréhender à partir des langues, et de plusieurs), elle comprend une modélisation de l'activité du linguiste (ou, si l'on veut, une théorie des ordres de représentation), un système de représentations métalinguistiques et une typologie des données.

#### *3.3.2.2.1. Les trois niveaux*

Déjà présente dans son article de 1968 sur le genre<sup>2</sup> sous le nom de "représentations de premier, deuxième et troisième ordre", cette caractérisation est une constante de l'édifice théorique culiolien, où l'activité du linguiste est un rapport qui implique une médiation:

En effet, l'activité du linguiste est, que cela plaise ou non, une activité de représentation au troisième degré: le premier degré nous est donné par les représentations symboliques, les notions (faisceaux de propriétés physico-culturelles,

---

<sup>1</sup> LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 31.

<sup>2</sup> CULIOLI, A., 1968, "A propos du genre en anglais contemporain", in *Les Langues modernes*, T. 3, pp. 326-334.

domaines lexicaux, etc.), les relations entre notions, les fantasmes. Ces représentations échappent aux mots (1), mais elles y sont prises au piège, et les lexèmes organisent les domaines notionnels, véritables systèmes de représentation complexes, à la fois stables et labiles. Le deuxième degré nous est fourni par les diverses langues (c'est-à-dire les jeux et agencements de marqueurs), qui sont des systèmes de représentation spécifiques. Le troisième degré, on le trouve en particulier dans l'activité métalinguistique du linguiste quand il construit un système de représentation (terminologie, notations, opérations, catégories). Ainsi, entre I et II (1er et 2ème degrés), on a des opérations, auxquelles on ne peut avoir un accès (médiat) que grâce aux opérations entre II et III (2ème et 3ème degrés): le degré III nous fournit des représentants des représentants du degré II, qui renvoient aux représentations du degré I, dont nous n'avons que la trace à travers les représentants du deuxième degré.<sup>1</sup>

Dans ce dispositif, sont opposés trois types de représentations, dont les interrelations sont pensées en termes de traces et d'opérations. Nous avons récapitulé l'ensemble dans le schéma qui suit. Le système de représentations métalinguistiques désigne le rapport entre degré II et degré III, mais il nous semble qu'une telle architecture relève du système de représentation métalinguistique, d'où sa place *dans* le cadre. Est postulée entre le niveau III et le niveau II une relation homologue aux relations entre niveau I et niveau II, ce qui explique la similitude des flèches entre les différents niveaux.

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1980, p. 39. La note (1) précise: "On peut penser avec des gestes, et des conduites non-verbalisées!"

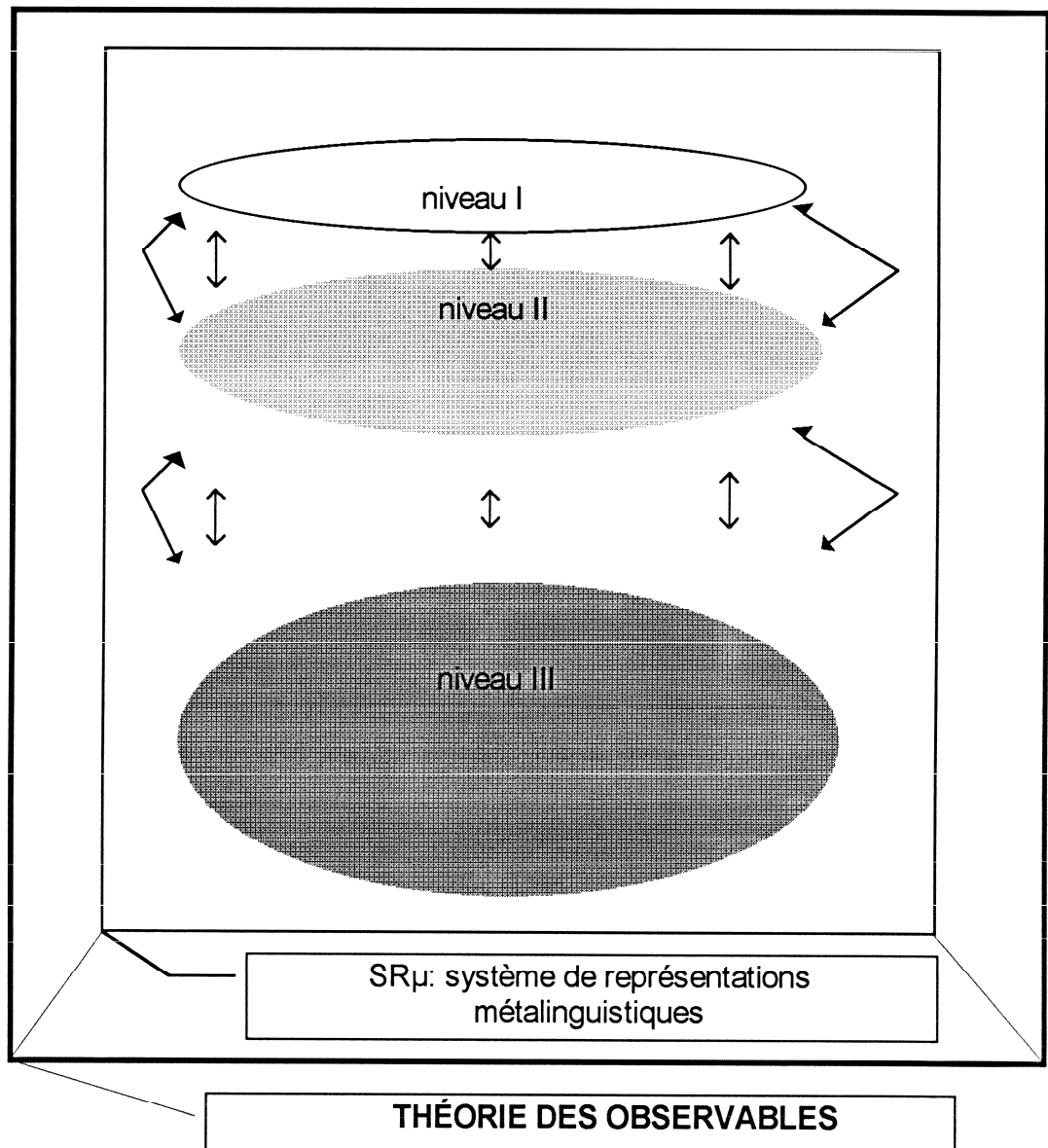


Figure 12: La théorie des observables chez CULIOLI

Le niveau I est inconnaissable (d'où sa "coloration"), à l'inverse des niveaux deux et trois, plus significatifs pour la linguistique (et donc, plus foncés dans notre matérialisation). Cette distinction indique également que le niveau II n'est pas homogène au niveau I. Le reste du modèle que nous décrivons consiste en un zoom sur la relation niveau II / niveau III, qui est la modélisation du rapport de I à II ("Or, comme le niveau II est constitué par la trace d'opérations du niveau I, on voit que nous pouvons espérer, à travers

la relation II  $\Leftrightarrow$  III, simuler la relation I  $\Leftrightarrow$  II, à laquelle nous n'avons aucun accès direct."<sup>1</sup>). Le niveau I est même modélisé comme un inconnaissable absolu, quels que soient les moyens mis en œuvre:

le premier degré nous est fourni par les représentations symboliques d'ordre mental, les notions (domaines lexicaux; faisceaux de propriétés physico-culturelles), etc... bref tout un ensemble d'opérations de premier niveau auquel nous n'avons aucun accès direct. Le recours à la biochimie du cortex, ou à des généralités sur la cognition ne sert à rien car cela ne peut avoir aucun statut théorique en linguistique.<sup>2</sup>

La récurrence de la formule ("aucun accès direct") est frappante et dessine une épistémologie du connaissable, au point que nous nous sommes même demandé si disposer *d'une* théorie des observables ne revient pas à ériger *la* théorie des observables. Lorsque CULIOLI explique qu'il faut se donner "une théorie des observables", il répond par là à un impératif théorique dont le soubassement n'est pas toujours explicité. Il nous semble néanmoins qu'on peut le lire en filigrane dans son article de 1982 consacré précisément à ces questions. Il y affirme que "tout modèle produit un effet réducteur et filtre les données observables"<sup>3</sup>. Mais affirmer qu'il convient de délimiter ce qui est susceptible d'être analysé (voir *a contrario* ses récriminations contre toute tentative de discours sur le niveau I, que ce soit par la neurologie ou les sciences cognitives), c'est construire une théorie, exclusive des autres par conséquent, dans laquelle à chaque cadre théorique est associé un domaine de validité, dont les zones d'ombre (l'Extérieur) formatent le champ

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1982, p. 7.

<sup>2</sup> CULIOLI 1982, p. 7.

<sup>3</sup> CULIOLI 1982, p. 5.

du réel susceptible d'être analysé. Il nous semble qu'à chaque modèle théorique est associée une théorie des observables, et une seule. Le point que soulève CULIOLI est que tous les modèles théoriques ne l'explicitent pas nécessairement, pas plus qu'ils n'explicitent leur(s) système(s) de représentations métalinguistiques.

#### 3.3.2.2.2. *Un système de représentations métalinguistiques*

Ce système de représentations métalinguistiques est une condition *sine qua non* du falsifiable, et donc de la théorie:

La théorie n'est pas une grille que l'on plaque sur les phénomènes, mais un ensemble cohérent et explicite d'hypothèses construites soumis à la réfutation (cohérence) et à la falsification (observations nouvelles qui contredisent le raisonnement antérieur). Or il ne peut y avoir de réfutation ou de falsification sans des observations effectuées dans un format commun, sans une métalangue stable sur laquelle les linguistes s'accordent.<sup>1</sup>

On voit ici que le système de représentation relève de la théorie des observables. L'existence de ce SR<sub>μ</sub> (= système de représentations métalinguistiques) apparaît comme la condition indispensable de "la linguistique de l'énonciation" ou, du moins, d'une pratique de la théorie qui soit fondée ("Une preuve ne peut s'administrer que par un raisonnement indépendant."<sup>2</sup>). A contrario, les discours sur la linguistique qui n'en disposent pas s'exposent à tous les risques d'un métalangage non réglé:

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1982, p. 13.

<sup>2</sup> CULIOLI, A., 1978, "Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives: l'aoristique", in *Recherches linguistiques*, V, Actes du Colloque organisé par le centre d'Analyse syntaxique de l'Université de Metz (18-20 mai 1978), publiés par Jean David et Robert Martin, Klincksieck, p. 187. Désormais CULIOLI 1978.

Le danger d'un mélange incontrôlé de raisonnements dont on ne donne pas les règles de cohérence, de concepts dont on ne fournit pas les procédures de fondation, de terminologies aux origines composites, de métaphores non épurées, de représentations figurales aux propriétés mal établies, c'est que l'on ne reconnaisse pas le caractère hétéroclite de ces lambeaux métalinguistiques, que l'on n'ait pas la maîtrise des notations et des opérations, ou qu'on conserve cette maîtrise en la payant d'un prix élevé: réduction de l'activité de langage à des opérations de référencement simplifiées entre un texte et un référent; confusion des valeurs référentielles et de la référence; réduction de l'équivalence et de l'ambiguïté à des valeurs de vérité logiques; élimination des schémas intriqués au profit de hiérarchies à emboîtement; sécurité d'objets-étiquettes ou de relations toutes faites et rigides, au lieu de travailler sur des relations en train de se faire et de se défaire, sur le variable et le déformable.<sup>1</sup>

CULIOLI dresse ici l'inventaire des errements d'une linguistique insuffisamment formalisée ou, comme il le dit, "naïve". Il détaille d'autant plus ces dangers qu'il doit, dans ce texte, expliquer ce qui, au titre d'une théorie de l'énonciation, le distingue de l'approche guillaumienne. Or, derrière la critique de la représentation figurale aux propriétés mal établies, on devine une critique du schème de type guillaumien, qui est souvent introduit dans les textes de GUILLAUME par la formule "soit en figure", ce qui nuit peut-être à la valeur explicative de ladite figure. Les guillaumiens ne sont pas les seuls à faire l'objet de réserves. Sont aussi visés les logiciens et les chomskiens ("hiérarchies à emboîtement"). La fin de cette

---

<sup>1</sup> CULIOLI, 1980, p. 41.



énumération précise au contraire ce qu'il convient de faire: le travail sur l'instable, le labile — résultat des ajustements, du jeu entre co-énonciateurs, finalité de ces observables. Cette théorie des observables a enfin des implications méthodologiques, organisant une dialectique des énoncés et de leur analyse: "L'important est, ici encore, de construire un système de représentations qui soit en correspondance avec le système de représentations (et d'opérations) des sujets énonciateurs; d'où l'inéluctable et salutaire contrainte de partir des énoncés (agencements de marqueurs) pour y retourner."<sup>1</sup> Le dernier aspect de la théorie des observables porte donc sur le type de données que l'on analyse.

#### 3.3.2.2.3. *Les ordres de données*

Construire des observables, cela ne se limite pas à préciser ce qui, du langage, est analysable, puis comment la langue est analysée; cela suppose aussi d'expliquer la nature des données. Dans son article "Conditions d'utilisation des données issues de plusieurs langues naturelles", CULIOLI distingue ainsi quatre types de données, ou pour être littéral, quatre domaines de données. Le premier domaine comprend celles qui sont d'ordre classificatoire, comme les résultats d'une analyse distributionnelle. Les "méta-textes" artificiels (phrases de manuels, de logiciens) appartiennent au deuxième domaine. Le troisième consiste en des gloses épilinguistiques, définies comme "les textes qu'un sujet produit lorsque, de façon spontanée ou en réponse à une sollicitation, il commente un texte précédent"<sup>2</sup>, tandis

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1978, p. 185.

<sup>2</sup> CULIOLI, A., 1979, "Conditions d'utilisation des données issues de plusieurs langues naturelles", in *Modèles linguistiques*, T. 1, fasc. 1, PUF, p. 96. Par la suite CULIOLI 1979.

que les "corpus contraints" (corpus limités sur lesquels ni le linguiste ni l'informateur ne peuvent agir) forment le quatrième domaine. CULIOLI choisit de travailler sur les domaines du troisième ordre, ce qui permet au linguiste de simuler des systèmes de représentations et d'occuper une position symétrique à celle de l'informateur: "Lorsque le sujet énonciateur se fait (à sa manière) linguiste, il produit des gloses. Lorsque le linguiste se fait sujet énonciateur, il construit des familles paraphrastiques."<sup>1</sup> Les gloses du sujet énonciateur constituent un système de représentation, peu formalisé ("système de représentation interne à la langue, c'est-à-dire une métalangue non totalement contrôlable"<sup>2</sup>). Les familles paraphrastiques, nous le verrons, sont l'instrument de travail du linguiste. La théorie des observables, condition *sine qua non* de la théorisation linguistique, ayant été exposée, nous passons à l'analyse de l'énoncé.

### 3.3.2.3. La théorie du repérage

#### *3.3.2.3.1. L'analyse de la famille paraphrastique*

Une hypothèse séduisante consisterait à faire dériver le concept culiolien de famille paraphrastique du troisième critère de validité d'une théorie d'interprétation sémantique établi par KATZ et FODOR qui précise que les interprétations "doivent relier de manière appropriée les phrases dans lesquelles le locuteur reconnaît des paraphrases les unes des autres"<sup>3</sup>. En tout état de cause, dans le cadre culiolien, l'énoncé est analysé à partir

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1979, p. 96.

<sup>2</sup> CULIOLI 1979, p. 96.

<sup>3</sup> KATZ, J., & FODOR, J., 1963, "The Structure of A Semantic Theory", in *Language*, 39, pp. 170-210. Repris in *The structure of Language: Readings in the Philosophy of Language*, J. FODOR et J. KATZ eds., 1964, NY: Prentice Hall (traduction C. VANDELOISE, texte cité dans *Communications* n° 53, p. 59).

d'une famille paraphrastique ("des énoncés entre lesquels on va intuitivement établir une relation de paraphrase"<sup>1</sup>). Souvent, dans les analyses, le raisonnement fait apparaître "un carré d'énoncés de sorte que vous ayez trois possibles et un impossible" et c'est cette construction qui vous fournit l'ensemble de la classe des possibles mais aussi des impossibles."<sup>2</sup> A partir de la classe des possibles et des impossibles se reconstruisent les interactions entre les marqueurs et les différentes opérations, ce qui permet de rendre compte des énoncés impossibles et des "modulations" entre les différents énoncés<sup>3</sup>. C'est à ce stade que commence l'analyse des valeurs référentielles dont Sarah de VOGÜÉ énonce ainsi le principe:

L'hypothèse qui vise à articuler formes et interprétations s'énonce de la façon suivante:

(H) La valeur référentielle d'un énoncé est le produit d'opérations dont les marqueurs et leurs agencements sont la trace.<sup>4</sup>

La formulation n'est pas sans rappeler notre paradigme énonciativiste, mais seule l'interprétation est évoquée, ce qui explique l'importance de l'agencement des marqueurs. Les opérations en question sont les opérations de repérage.

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1976, *Recherche en linguistique; Théorie des opérations énonciatives*, Transcription du Séminaire de D.E.A. 1975-1976, Département de Recherches Linguistiques, Université de Paris VII, p. 29.

<sup>2</sup> CULIOLI, A., 1985, *Notes du Séminaire de D.E.A. 1983-1984*, Chuquet, J. et Duchet J.-L., eds., Poitiers, Université de Paris VII, D.R.L., p. 5. Par la suite, CULIOLI 1985.

<sup>3</sup> Voir CULIOLI *et al.* 1970, remarque VII, p. 18.

<sup>4</sup> de VOGÜÉ, S., [1991] 1992, "Si, la syntaxe et le point de vue des opérations", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, p. 125.

### 3.3.2.3.2. *L'opération de repérage*

Comme elle l'explique plus loin, l'analyse est complexe:

Il est dit qu'elle [la construction de la valeur référentielle] procède d'opérations, et il est dit par ailleurs dans la théorie que toutes les opérations se ramènent à une seule, qui est l'opération de repérage rapportée à l'opérateur  $\underline{\epsilon}$ . La notion d'opération n'est pas définie explicitement, même si elle reçoit des contenus assez spécifiques tant des formalismes logiques auxquels elle se rapporte, que de sa valeur dans l'usage ordinaire. Il me semble qu'il faut la prendre elle aussi comme une métaphore, en attente d'un contenu empirique que l'observation des données viendra lui conférer. Il est clair cependant que sur ce point les choses ont bien avancé depuis le moment où le concept d'opération a été introduit. On a quitté le domaine métaphorique, et l'on dispose d'hypothèses précises (quoique non nécessairement définitives) sur son contenu: en particulier, on en est arrivé à distinguer entre deux fonctions de l'opérateur de repérage, celle de construction et celle de spécification.<sup>1</sup>

Même si nous sommes plutôt d'accord avec cette conception du progrès dans la définition du concept d'opération, nous ne partageons pas son optimisme. L'un des problèmes abordés ici est la question du statut de l'opération de repérage parmi les autres opérations. Il semble que deux interprétations soient possibles. Ou bien l'opération de repérage organise centralement la théorie, notamment parce qu'elle permet le calcul de la référence, l'interprétation de l'énoncé et intervient à plusieurs niveaux; on

---

<sup>1</sup> de VOGÜÉ, S., [1991] 1992, pp. 130-1. L'analyse en construction et spécification est celle de Denis PAILLARD, "Repérage: construction et spécification", dans le même recueil,

fait alors de  $\underline{\subseteq}$  un méta-opérateur. Ou bien elle n'est qu'une opération parmi d'autres, même si elle joue un rôle privilégié, et il importe alors de donner la liste et l'algorithme des différentes opérations.

Faute d'avoir pu dresser un inventaire exhaustif de toutes les occurrences de "opération" dans le corpus culiolien, nous avons opté pour la thèse de la centralité de l'opération de repérage. Nous nous sommes demandé si elle ne pouvait pas être modélisée comme une composition de deux fonctions, qui à tout couple d'éléments  $(X, Y)$  sans condition sur  $X$  et sur  $Y$ <sup>1</sup>, associe au couple  $(X, Y)$  l'opérateur  $\underline{\subseteq}$ . Soit:

$$\begin{aligned} (X, Y) &\rightarrow \underline{\subseteq} (X, Y) \text{ avec} \\ (X, Y) &\mapsto X = Y \text{ (cas de l'identification)} \\ (X, Y) &\mapsto X \neq Y \text{ (cas de la différenciation)} \\ (X, Y) &\mapsto X \oslash Y \text{ (cas de la rupture)} \\ (X, Y) &\mapsto X * Y \text{ (cas "mixte")}^2 \end{aligned}$$

Cette modélisation permettrait d'expliciter l'existence d'opérations de repérage à différents niveaux de la théorie. Elle n'est pas incompatible avec la récursivité. Enfin, cette modélisation ne nous paraît pas complètement fausse par rapport aux écrits de CULIOLI qui parlent de marqueur d'opération ou de "polyopération"<sup>3</sup>. Comme on le verra avec la topologie du domaine notionnel, ce jeu des quatre valeurs permet de dépasser un binarisme peut-être inapte à rendre compte de la complexité. C'est à ce titre qu'une analyse structuraliste "classique" est rejetée par CULIOLI:

pp. 75-87.

<sup>1</sup> Nous voulons dire par là que  $X$  peut être égal à  $Y$ . Cf. CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1982, "Traitement formel des langues naturelles", première partie: Mise en place des concepts à partir d'exemples, in *Mathématiques et Sciences humaines*, n°77, pp. 93-125. Par la suite CULIOLI & DESCLÉS 1982.

<sup>2</sup> De toute façon, l'étoile  $*$  signifie que l'on se situe sur un autre plan, ce qui permet d'avoir  $=$  et  $\neq$  à la fois: voir, par exemple, BOUSCAREN & CHUQUET 1987, p. 131.

<sup>3</sup> CULIOLI 1990, p. 116.

l'ennui, avec des termes comme non-marqué (-) et marqué (+) est qu'ils sont nocifs entre des mains inexpertes, qu'ils masquent certains problèmes, qu'ils forcent à toujours travailler avec deux valeurs (alors qu'on aura souvent des systèmes plus complexes à trois ou quatre valeurs), qu'ils ne permettent pas de calcul ni de généralisation.<sup>1</sup>

Le calcul en question est celui de la combinaison des opérations, et les quatre valeurs sont celles que nous avons indiquées et que le reste de l'article explicite. Quant à la généralisation, il nous semble que c'est la possibilité d'étendre le calcul, partant l'opération, au reste du modèle. L'opération de repérage peut ainsi servir à différencier des régimes énonciatifs en distinguant entre l'énonciateur  $\mathcal{S}_0$  ("paramètre intervenant dans la construction des valeurs référentielles") et le locuteur  $S_1$  ("support des opérations de modalisation"), et ses substituts dans le texte  $S_2$ ,  $S_3$ <sup>2</sup>. Nous empruntons ici à Jenny SIMONIN les grandes lignes de sa typologie, les définitions de son distinguo ainsi que certains de ses exemples<sup>3</sup>:

cas	glose	exemple
$(\mathcal{S}_0 = S_1)$	L'énonciateur est le locuteur: celui qui parle prend en charge ses énoncés.	dialogue ou monologue réel "idéal"
$(\mathcal{S}_0 \neq S_1)$	L'énonciateur n'est pas le locuteur. "L'auteur", le garant de l'énoncé et la personne qui parle sont deux entités distinctes	discours direct acteur lisant un monologue classique de théâtre?
$(\mathcal{S}_0 \omega S_1)$	On ne sait pas qui prend en charge ce qui est dit.	monologue intérieur <i>stream of consciousness</i>
$(\mathcal{S}_0 * S_1)$	Les deux instances sont parfois confondues et parfois indécidables.	discours indirect libre; brouillages
$(\mathcal{S}_0 * S_2)$	On ne sait pas si l'énonciateur "parle pour lui" ou implique autrui.	C'est le cas de "on", parfois je, parfois tu, il ou nous.

Tableau 9: Le jeu des repérages  $\mathcal{S}_0 / S_1$

<sup>1</sup> CULIOLI 1968, p. 43, n. 11.

<sup>2</sup> Cf. CULIOLI 1973.

<sup>3</sup> SIMONIN, J., 1984, "De la nécessité de distinguer énonciateur et locuteur dans une théorie énonciative", in *DRLAV* 30, "La ronde des sujets", Paris VII, pp. 55-62.

Il y a récurrence du repérage (on ne repère que deux à deux), et le jeu des paramètres (ici S, mais le même raisonnement s'applique avec T) permet bien de faire jouer (en partie) la question de la modalité et de la temporalité avec les mêmes concepts. Néanmoins, cette opération de repérage ne vaut pas seulement pour cette typologie des régimes énonciatifs. Elle s'applique à d'autres domaines, avec trois ou quatre valeurs:

domaine	=	≠	ω	*
valeur de l'opération de repérage	identification	localisation	rupture	mixte
domaine notionnel	I	E	IE	F <sup>1</sup>
modalité du premier ordre	assertion	désassertion	interrogation	
modalité du deuxième ordre	visée possible épistémique	par rapport à $\mathcal{S}_0$	IE équipossibilité	
aspectualité	procès $\subseteq$ Sit <sub>0</sub>	procès $\supseteq$ Sit <sub>0</sub> procès $\subseteq$ S / $\mathcal{S}_0$	aoristique <sup>2</sup> procès $\omega$ Sit <sub>0</sub> procès $\not\subseteq$ Sit <sub>0</sub>	
personnes	I $S_1 = \mathcal{S}_0$	you $S_1 \neq \mathcal{S}_0$	he $S_1 \omega \mathcal{S}_0$	one <sup>3</sup> $S_1^* \mathcal{S}_0$

Tableau 10: Exemples d'application de l'opération de repérage

La valeur mixte ou composite (\*) semble la moins féconde. Nous reviendrons sur ce point.

### 3.3.2.3.3. De la famille paraphrastique au domaine notionnel

La famille paraphrastique est alors définie comme un ensemble d'énoncés possibles engendrés par une lexis. Nous ne rentrons pas dans le détail du modèle<sup>4</sup>. Nous rappelons simplement que le schéma de lexis, triplet de notions noté  $\langle \xi_0, \xi_1, \pi \rangle$  ne correspond pas au simple schéma

<sup>1</sup> Voir infra.

<sup>2</sup> Cf. CULIOLI 1978.

<sup>3</sup> Cf. BOUSCAREN & CHUQUET 1987, p. 132.

<sup>4</sup> En particulier, l'ambiguïté entre le schéma de lexis et la lexis prédiquée (a r b). Cf. GROUSSIER & RIVIÈRE 1996, pp. 112-3.

canonique SVO, ainsi que le précise d'ailleurs Antoine CULIOLI<sup>1</sup>. Il s'agit donc plus d'une structure abstraite que d'une pré-figuration du linéaire. Nous retenons la modélisation formulée par DESCLÉS 1995 qui propose de voir la lexis comme un schéma applicatif, "[...] qui construit dynamiquement un résultat en appliquant un opérateur à un opérande. Ce schéma élémentaire est constitutif des principales opérations linguistiques: prédication, détermination, thématisation, orientation de la relation prédicative, opération d'énonciation. [...] Selon l'interprétation applicative, les places du schéma  $\langle \xi_0, \xi_1, \pi \rangle$  sont respectivement les places de l'*opérande*, du *résultat* et de l'*opérateur*."<sup>2</sup> Dans cette analyse, la récursivité du schéma applicatif permet de rendre compte de la subordination, des différents enchevêtrements possibles. Notons que, dans ce cadre applicatif, on peut avoir  $\xi_0$  et  $\xi_1$  identiques. Nous avons essayé de récapituler les différentes étapes qui permettent de passer du linéaire au notionnel dans le tableau suivant:

niveau	construire du -able	objets théoriques	types d'opérations
niveau de la chaîne	(analysable)	énoncé	repérage Sit = représentation compacte de l'enchaînement des repérages - situation-repère de l'événement - situation repère de l'événement de locution - situation-repère de l'origine énonciative
niveau énonciatif	énonçable	famille paraphrastique	opérations énonciatives: $\lambda \in \text{Sit}$ repérage
niveau prédicatif	prédicable	lexis	opérations prédicatives
niveau notionnel	qualifiable quantifiable	domaine notionnel	opérations enfouies repérage quantification qualification

Tableau 11: Synthèse des niveaux d'analyse culioliens

<sup>1</sup> CULIOLI, A., & FUCHS, C., & PÉCHEUX, M., 1970, "Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage", in *Documents de linguistique quantitative*, n° 7, centre de Linguistique quantitative de la faculté des sciences de l'Université de Paris, note VIII, p. 19.

<sup>2</sup> DESCLÉS, J.-P., 1995, "Schéma de lexis", in BOUSCAREN *et al.* 1995, p. 60.



Comme on le voit, la lexis (notée  $\lambda$ ) fait elle-même l'objet d'une opération de repérage. L'autre schème d'analyse du modèle culiolien est celui du domaine notionnel, dont nous exposons maintenant la logique.

#### 3.3.2.4. La théorie du domaine notionnel

Nous insisterons peu sur cette partie du modèle, détaillée par CULIOLI et abondamment utilisée dans les analyses<sup>1</sup>. CULIOLI, d'une manière très ramassée, parle des domaines notionnels comme

[...] des systèmes de représentation catégorielle dits domaines notionnels (construction d'occurrences abstraites d'une notion, catégorisées par un double centrage — centre organisateur ou type; centre attracteur qualitatif — et placés dans un espace structurés en zones (intérieur, frontière, extérieur) et muni d'un gradient). Le centrage renvoie à la nécessaire identification de toute occurrence à une représentation régulatrice; le zonage correspond à une opération de différenciation par laquelle on produit un jeu dynamique d'altérités.<sup>2</sup>

Est condensée ici la complexité de la théorie, à l'exception des différents types de notions. CULIOLI distingue trois niveaux de notions qu'il présente sous une forme résumée: "Les notions ( $\alpha$ ) sont du domaine lexical. C'est un ensemble de propriétés physico-culturelles; ( $\beta$ ) est un réseau de notions grammaticales et ( $\gamma$ ) est un réseau de relations de type ( $\alpha$ )."<sup>3</sup> La structure de la notion lexicale est une organisation de type topologique que l'on peut représenter ainsi<sup>4</sup>:

---

<sup>1</sup> "Sur le concept de notion", "The Concept of notional domain" et "la frontière", repris in CULIOLI 1990, pp. 47-65, pp. 67-81 et pp. 83-90.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 112.

<sup>3</sup> CULIOLI 1984, p. 24.

<sup>4</sup> GILBERT 1993, p. 71.

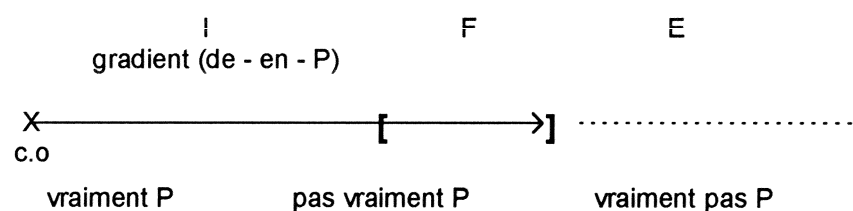


Figure 13: Topologie du domaine notionnel

Ce schéma matérialise les trois parties de la notion: l'intérieur (I) qui est un ouvert au sens topologique, d'où l'orientation du crochet, l'extérieur (E) qui est également un ouvert et la frontière (F) qui, conformément à la définition topologique, est un fermé, d'où l'orientation des crochets<sup>1</sup>. Le concept de frontière, qui divise le domaine notionnel en trois ensembles "deux à deux disjoints"<sup>2</sup>, permet de sortir d'une analyse binaire (P ou non-P) et autorise tout un jeu d'ajustements, "un jeu dynamique d'altérités", en considérant une altérité faible (frontière) ou forte (extérieur), un ensemble ou son complémentaire ou encore, le passage de l'un à l'autre. Le domaine notionnel est noté (p, p'), ce qui représente l'intérieur et son complémentaire (souvent ramené dans les analyses à l'extérieur).

L'analyse au niveau du domaine notionnel vise donc à situer les occurrences notionnelles (ce que nous définirions comme la représentation de la notion dans l'acte énonciatif) par rapport à (p, p'): "chaque lexème comporte nécessairement une relation entre la représentation d'une

<sup>1</sup> "On appelle frontière de A, et on note  $A'$ , l'ensemble des points de E qui n'appartiennent ni à son intérieur, ni à son extérieur. Son complémentaire, réunion de deux ouverts, est ouvert, donc elle est fermée." in SCHWARTZ, L., 1970, *Analyse, Topologie générale et analyse fonctionnelle*, Hermann, p. 24.

<sup>2</sup> SCHWARTZ 1970, p. 24.

occurrence de notion et la notion en tant que représentation typique"<sup>1</sup>. "La notion en tant que représentation typique" renvoie au centrage, voire au double centrage du domaine notionnel évoqué *supra*. Sans entrer dans le détail de la structuration topologique de la notion et du recours à la notion de voisinage, il nous semble que la structuration de l'intérieur se fait de deux manières, selon qu'un élément prototypique intervient ou pas. Lorsque c'est le cas, les autres occurrences de la notion sont "à égalité" et sont identifiées par voisinage. Sinon, il y a effectivement un gradient, de sorte que l'on peut construire le plus haut degré, qui sert alors de centre attracteur. CULIOLI centre le domaine notionnel en utilisant ou "le centre organisateur (type définitoire) ou le centre attracteur (parangon; degré d'excellence ou d'exemplarité)"<sup>2</sup>. Nous ne sommes pas sûr d'avoir vraiment réussi à conceptualiser le *distinguo* opéré entre centre attracteur et centre organisateur. Nous aurions tendance à penser que le centre organisateur fait intervenir un prototype (tel moineau pour oiseau) et que le centre attracteur est une occurrence qui, en l'absence de représentant prototypique constituant la référence "centrale", organise la notion de manière moins centrale, tout en permettant des analyses du "plus haut degré". Nous considérons que le centre organisateur correspond à un sorte de quantification (une occurrence abstraite qui serait le prototype) et que le centre attracteur est de l'ordre du qualitatif.

L'analyse s'effectue donc en deux temps. Le centrage, qu'il soit d'ordre quantitatif ou qualitatif, se fait bien en relation avec une "représentation

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 18.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 101.

régulatrice". Le zonage est une composante dynamique, où jouent le gradient, les degrés dans la propriété P, et l'orientation (vers le centre attracteur ou vers la frontière lorsqu'on est à l'intérieur de la notion, vers la frontière ou vers le centre attracteur lorsqu'on est à l'extérieur). Est ainsi construite une dialectique du stable et de l'instable, en dépit d'une répartition, d'un crible entre trois zones.

Or, ce crible entre intérieur, frontière et extérieur est assez semblable au choix des valeurs de l'opération de repérage. Cette homologie est d'ailleurs notée par Catherine FUCHS et Pierre LE GOFFIC: "Identification et différenciation des occurrences sont là encore des opérations de repérage, qui reposent sur la structuration du domaine notionnel en zones distinctes."<sup>1</sup> Avec l'idée de faire fonctionner le modèle sur un seul schème, nous représentons ici cette homologie:

"Zones"	Intérieur (I)	Frontière	Extérieur
valeur	p	pas vraiment p	vraiment pas p
caractérisation topologique	centre attracteur / voisinage	complémentaire de l'intérieur ouvert	complémentaire de l'intérieur fermé
valeur correspondante dans l'opération de repérage	=	*	≠

Tableau 12: Le domaine notionnel

Lorsque l'occurrence se situe à l'intérieur de la notion, il y a bien une identification (=) de l'occurrence et de la propriété. Dans le cas d'une altérité forte (l'extérieur), il y a bien une différenciation (≠), tandis que la frontière correspond à une valeur mixte (\*). Dans notre isomorphisme des valeurs de l'opération de repérage au domaine, il manque pour le moment la valeur  $\omega$

---

<sup>1</sup> FUCHS & LE GOFFIC 1992, p. 150.

(la rupture). Elle nous sera fournie par hors (p, p'), indispensable pour situer les occurrences notionnelles.

### 3.3.3. Pour un schème unique?

Voilà, brossés à grands traits, les différents niveaux de la théorie et, en tout cas, les deux principaux sous-domaines exploités dans l'analyse. Par rapport à notre problématique de départ (le passage du linéaire à l'opératif par un schème unique), nous sommes bien embarrassé dans la mesure où, d'une part, ce modèle dispose d'un schème notionnel dont nous n'avons fait qu'envisager la nécessité et, d'autre part, il comprend au moins trois candidats sérieux pour la subsomption du linéaire sous l'opératif. Nous n'avons pas retenu la lexis, qui est pourtant effectivement un schème d'analyse organisant une partie du linéaire. Elle est même une forme d'invariant: "toute une famille peut avoir pour invariant commun une même lexis."<sup>1</sup> De ce point de vue, on a un schème de dérivation / transformation / déformation des énoncés (comme une homothétie en mathématique), ce que CULIOLI & DESCLÉS 1982 rapproche de la problématique des opérateurs transformationnels de HARRIS<sup>2</sup>. Dans cet article, le plus formalisé sur les propriétés de l'opération de repérage et de ses règles de transformation, la lexis sert à générer des familles paraphrastiques, d'où des représentations sous forme de graphes ou "treilles", sortes d'arborescences des différentes opérations de repérage où l'archi-opérateur ( $\underline{\epsilon}$ ) tient le rôle du nœud et du tronc. C'est là ce qui fonde notre rejet de la lexis comme schème de

---

<sup>1</sup> CULIOLI & DESCLÉS 1982, p. 114.

<sup>2</sup> Cf. CULIOLI & DESCLÉS 1982, p. 116.

l'analyse du linéaire. Puisque la lexis entre dans une relation de repérage, elle est donc moins "importante" que l'opération de repérage qui permet cette subsomption du linéaire sous la lexis. Il ne peut y avoir d'énoncé avec une simple lexis. C'est d'ailleurs l'une des trois caractéristiques qui la distingue du *dictum*: "elle n'est ni assertée, ni non-assertée, elle est pré-assertée, c'est-à-dire pas encore assertée"<sup>1</sup>. Si nous ne retenons pas la lexis comme schème opératif, subsomption du linéaire en opérations, nous notons en revanche que l'invariance qu'elle constitue (cf. citation supra) est en fait un schème de variation, c'est-à-dire qu'elle régule (en partie avec les repérages) l'organisation des transformations possibles d'un énoncé à un autre.

Nous ne traiterons pas non plus des opérations de quantification et des opérations de qualification, dont nous reparlerons indirectement à la fin de notre cinquième chapitre. Nous voudrions maintenant montrer les affinités qui existent entre l'opération de repérage et la structuration du domaine notionnel, qui sont les deux autres schèmes de la théorie. Une fois encore, notre propos vise à manifester un isomorphisme entre deux schèmes, isomorphisme que nous étendrons à deux autres représentations métalinguistiques que nous n'avons pas encore exposées et qui serviront de médiation dans notre rapprochement entre opération de repérage et domaine notionnel: la bifurcation et la structure en came.

#### 3.3.3.1. Du domaine à la bifurcation

Notre point de départ se trouve dans "La Négation: marqueur et opérations" où CULIOLI conclut:

---

<sup>1</sup> CULIOLI & DESCLÉS 1982, p. 113.

La représentation métalinguistique de toute opération de négation se ramène à trois cas apparentés: la *bifurcation* (on a trois positions, deux chemins valués, un hiatus à combler entre la position de départ et l'issue); la *came*, qui fournit un ensemble structuré de chemins ordonnés, ainsi que la relation privilégiée entre l'Intérieur et la position **IE** qui est hors (Intérieur, Extérieur); le *domaine* centré et zoné.<sup>1</sup>

Nous essayons d'apparenter, ou plutôt nous explicitons un apparentement auquel CULIOLI procède, sans trop s'attarder néanmoins. La bifurcation est un avatar (non pas au sens figuré d'un sous-produit, mais au sens propre d'une manifestation différente d'une même essence) de la notion. Cette représentation métalinguistique, telle qu'on la trouve dans CULIOLI 1984 ou dans CULIOLI 1994, permet par exemple de modéliser le choix de l'énonciateur dans un schéma qui géométrise le domaine notionnel sous forme de deux plans parallèles, dont souvent seul le "plan de validation" (qui contient I) est matérialisé. La bifurcation est présentée notamment de la manière suivante<sup>2</sup>:

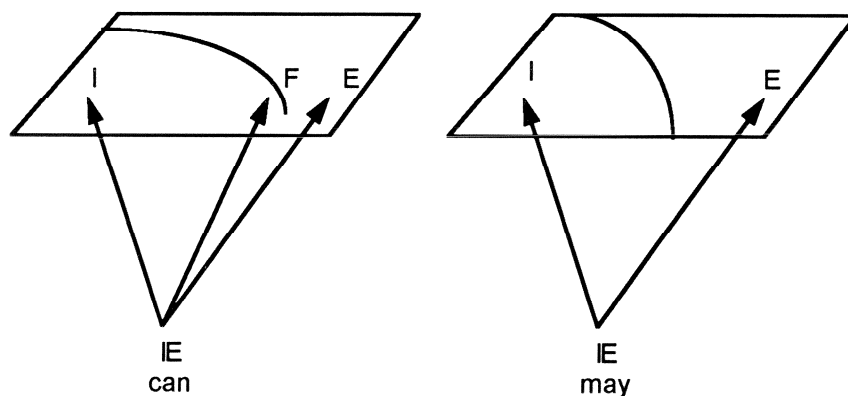


Figure 14: Exemples d'analyse de la modalité (can / may)

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 113.

<sup>2</sup> GROUSSIÉ & RIVIÈRE 1996, p. 30.

Le point de départ IE est la notion indifférenciée (parfois inscrite dans un plan parallèle), et figure ici ce qui précède le choix modal. Les flèches représentent les "chemins" qui matérialisent le choix de l'énonciateur. On voit que la bifurcation est un schème dynamique en ce que le choix n'est pas simplement statique, case d'un tableau à remplir, mais plutôt choix entre plusieurs "chemins". L'ensemble de ces chemins est appelé "répertoire", mais dans les analyses que nous avons consultées, les symbolisations des chemins sont souvent limitées à trois. Dans le cas présent, qui reprend l'analyse d'Éric GILBERT, l'opposition entre *can* et *may* est modélisée par un cas à trois chemins. *Can* exprimant une capacité permanente, l'énonciateur envisage surtout la possibilité de la validation, de sorte que les chemins vers I et F sont prépondérants. On comprend ainsi pourquoi certains chemins sont dits "valués".

### 3.3.3.2. De la bifurcation à la structure en came

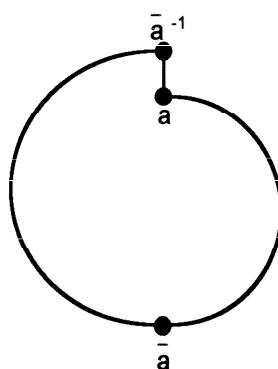
CULIOLI admet la possibilité d'un trajet; y compris entre I et E, de sorte que l'on a affaire à une sorte de came si l'on considère les parcours successifs des valeurs IE, I, éventuellement F et E. La came est introduite dès "la formalisation en linguistique", notamment pour rendre compte des relations entre "il" et "ce". Elle est présentée ainsi par CULIOLI:

Il ne s'agit pas ici d'une involution: le schéma n'est pas à 2 dimensions, et  $\bar{a}^{-1}$  amorce une spirale, puis se projette en a, et le cycle recommence. Ce modèle, d'une grande importance dans les langues naturelles, permet de mieux concevoir certains problèmes touchant à l'ambiguïté, l'ambivalence (au sens psychanalytique du terme), et d'une



façon générale fait sans doute apparaître une propriété fondamentale du langage.<sup>1</sup>

Nous reproduisons le schéma tel quel, mais une coupe plutôt qu'une vue du dessus manifesterait que la came est en trois dimensions, sorte de spirale qui s'inverse au-dessus de son point de départ pour y revenir. Peut-être cette propriété fondamentale du langage est-elle ce parcours des valeurs différentes ( $=$ ,  $\neq$ ,  $\omega$ ,  $*$ ) qui peut rendre compte de tous les cas d'analyse possibles? Il s'agit bien d'un parcours de valeurs puisque CULIOLI parle d'un "cycle" et note sur la représentation graphique les différentes valeurs ( $a$ ,  $\bar{a}$ ,  $\bar{a}^{-1}$ ):



*Figure 15: La structure en came*

Ce type de structure (à propos de laquelle il précise dans une longue note: "le terme m'a été suggéré par F. Bresson. Il s'agit d'un terme général pour renvoyer à une catégorie."<sup>2</sup>) est appliqué par CULIOLI lui-même pour parcourir les valeurs possibles du domaine notionnel à la notion indifférenciée (IE):

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1968, p. 115.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 97.

Si l'on établit un cycle ordonné avec passage de **IE** à **I** puis à **E** (d'où la possibilité d'une transition de **I** à **E**), enfin retour à **IE**, on obtient une structure en came (je rappelle qu'il ne s'agit pas d'une involution). Le schéma n'est pas à deux dimensions: **IE** est décroché du plan de validation **I**, **E**, puis se projette en **I**, d'où l'on construit le passage en **E**, et le cycle recommence [...].<sup>1</sup>

La possibilité d'une transition de **I** à **E** est **F**, comme cela apparaissait sur la figure représentant *can*. CULIOLI schématise ainsi ce cycle, ce parcours des valeurs possibles<sup>2</sup>:

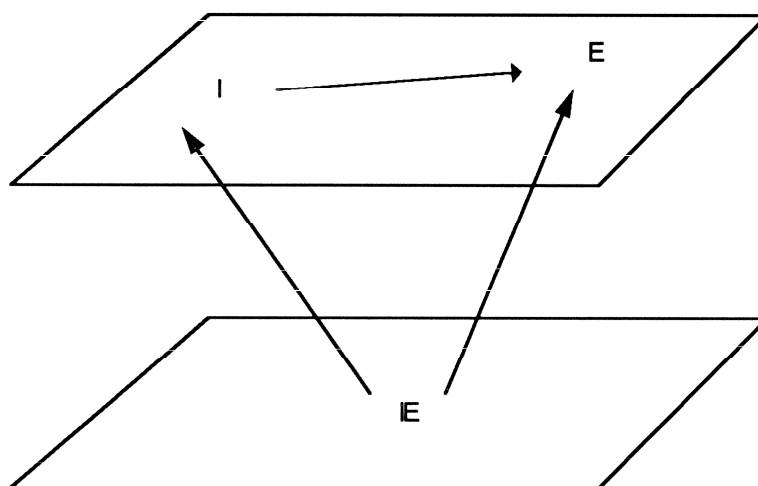


Figure 16: Le cycle ordonné de la bifurcation (CULIOLI 1988)

Nous avons fidèlement reproduit le schéma, et pourtant nous avons été tenté d'orienter la flèche symbolisant le schéma de **E** vers **IE** puisque c'est ainsi que s'accomplit le cycle tel que CULIOLI le définit. Mais alors, on ne respecte plus la convention des chemins qui partent de la notion indifférenciée (**IE**) vers le domaine notionnel, ce qui impose une orientation de **IE** vers **E**. Le "conflit" des deux représentations graphiques n'est pas

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 99.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 99.

celui des représentations métalinguistiques. Rien n'indique que le parcours des valeurs sur la came doive se faire dans un sens ou dans l'autre. Au demeurant, on comprend mieux, intuitivement, en imaginant le parcours des valeurs représenté par un segment de spirale, que la structure en came comporte bien trois dimensions, symbolisées ici par son appartenance à deux plans disjoints.

Dans notre analyse, nous n'avons peut-être fait que prolonger cette remarque de CULIOLI à propos du lien entre bifurcation et came: "Je rappelle qu'on a une troisième représentation avec le domaine, tel que je viens de le décrire plus haut. Je ne traiterai pas des règles de transformation métalinguistique qui relient ces trois représentations."<sup>1</sup> De manière moins rigoureuse et peu réglée, nous pensons avoir manifesté l'isomorphisme du domaine notionnel, de la bifurcation et de la came. De cet isomorphisme, de ces différentes représentations métalinguistiques du parcours des valeurs possibles, nous conservons la valeur que fournit IE, pour démontrer l'apparentement entre la structure du domaine notionnel et l'opération de repérage.

#### 3.3.3.3. Du domaine notionnel au repérage

IE, le hors (p, p'), fournit donc une quatrième valeur ou, peut-être plus précisément, une volonté de ne pas associer de valeur: c'est le décrochage. CULIOLI prend soin de le préciser: "On ne confondra pas E, extérieur construit à partir de I, et IE qui est décroché."<sup>2</sup> Or, le décrochage qualifie dans la théorie culiolienne la valeur de rupture  $\omega$ , ce qu'indique

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 99.

<sup>2</sup> CULIOLI 1990, p. 122.

GROUSSIER & RIVIÈRE 1996 à l'entrée "décrochage" définie comme "non-repérage [...] aucun repérage (valeur  $\omega$ ) par rapport à la Situation [...]"<sup>1</sup>. Nous nous sentons ainsi fondé à associer à IE la valeur  $\omega$ , d'autant que l'aoristique, qui se définit précisément par un "décrochage", est analysé ainsi par CULIOLI 1978: "L'aoristique est défini par l'opération de repérage  $Sit_n (S_n, T_n) \omega Sit_m (S_m, T_m)$ ; où  $Sit_m$  (le repère) et  $Sit_n$  (le repéré) sont deux occurrences distinctes de  $Sit^*$ , quel que soit, pour le problème considéré, le statut de  $Sit_m, Sit_n$ ."<sup>2</sup> Si IE note "la position décrochée"<sup>3</sup>, nous pouvons légitimement l'assimiler à la valeur  $\omega$ , valeur de rupture. Nous récupérons alors notre homologie initiale, en poussant la comparaison jusqu'à poser un isomorphisme entre le domaine notionnel, augmenté de la position IE (ce que CULIOLI appelle "la notion indifférenciée") et l'opération de repérage:

Structure du domaine notionnel	P I	pas vraiment -P F	non-P E	hors (p, p') IE
Valeur de l'opération de repérage	identification (=)	mixte (*)	différentiation $\neq$	rupture $\omega$

Tableau 13: Isomorphisme du domaine notionnel et de l'opération de repérage

Conformément à notre analyse de l'opération de repérage comme fonction associant à un couple (X, Y) les valeurs {=,  $\neq$ ,  $\omega$  ou \*}, nous pensons avoir montré l'isomorphisme des deux représentations métalinguistiques,

<sup>1</sup> GROUSSIER & RIVIÈRE 1996, p. 52.

<sup>2</sup> CULIOLI 1978, p. 191. Les deux notes précisent:

"L'ordre repéré-repère est fixé par convention ou, selon le cas, par construction. On peut naturellement, si cela convient, adopter l'ordre repère-repéré, à condition de respecter les règles d'écriture.

«Deux occurrences distinctes de  $Sit$ » est un abus de langage pour «deux occurrences distinctes de la classe d'occurrences des  $Sit$ » "

et "Ainsi,  $Sit_m$  peut être  $Sit_0 (\mathcal{R}, \mathcal{R}_0)$  ou même  $Sit_1 (S_1, T_1)$  dans  $\langle Sit_1 (S_1, T_1) \subseteq Sit_0 (\mathcal{R}, \mathcal{R}_0) \rangle$  "

<sup>3</sup> CULIOLI 1990, p. 99.

assimilées à un même parcours de valeurs possibles dans une analyse, parcours de quatre valeurs (ou de quatre types de valeurs) dont la came peut servir de graphe. Au moins estimerons-nous avoir atteint notre but si nous avons pu convaincre de l'existence d'une certaine géométrie du système, d'une unité sous-jacente des concepts employés et donc d'une homologie entre les concepts de notion, de bifurcation, de repérage et de came.

### **3.3.4. L'évolution du modèle: quelques perspectives**

Au-delà des applications du modèle dans les différents domaines de la linguistique (acquisition du langage) et des différentes langues dont BOUSCAREN *et al.* 1995 donne un aperçu saisissant, nous voudrions indiquer les grandes caractéristiques de l'évolution du modèle. Nous avons perçu deux tendances principales, l'une tient à la simplification du modèle et à une meilleure définition des objets théoriques et l'autre, qui est complémentaire de la première, travaille à l'extension de certains concepts d'analyse à d'autres domaines.

#### **3.3.4.1. L'unification du modèle**

Voici comment CULIOLI formule en 1992 son programme de recherche:

Je travaille à la synthèse des différents domaines sur lesquels j'ai été amené à conduire des recherches. Je pense que la manière de procéder peut être objet de reproche, dans la mesure où j'ai abordé telle ou telle question comme on assemble un puzzle: j'ai travaillé sur la *détermination*,

ensuite je suis passé à *l'aspect* et à la *modalité*, je reviens maintenant à la détermination par le biais de *quantitatif / qualificatif, quantification / qualification*, d'une manière plus élaborée, et j'espère que cette opération de *détermination complexe* va permettre de rendre compte des phénomènes *d'aspect*, de *modalité*, c'est-à-dire montrer comment ils s'organisent, non pas sous forme de domaines séparés, de modules entre lesquels il faudrait établir une interaction mais véritablement comme une interaction entre des grands domaines d'opérations. Ainsi, j'ai adopté une démarche en spirale, partant de problèmes empiriques locaux, d'aboutir à une théorie qui dépasse le local et intègre la complexité des phénomènes.<sup>1</sup>

La démarche en spirale n'est pas sans évoquer la came, mais peut-être n'est-ce là qu'une coïncidence. Apparaît dans ce bilan une volonté de relier différents domaines, de les articuler notamment à partir de la quantification et de la qualification. Nous y reviendrons dans notre cinquième partie. Dans son désir d'unifier le système, le linguiste est un peu dans la position d'EINSTEIN face à l'énergie et à ses diverses manifestations: électrique, magnétique, gravitationnelle et cinétique. Des domaines d'analyses séparés font apparaître, à propos de phénomènes différents, des régularités analogiques (par exemple des formulations proportionnelles à la masse). Cela se traduit par le désir d'unifier les phénomènes, d'établir des liens entre les différents ordres d'observation. Ainsi la découverte des phénomènes électromagnétiques (en gros, l'apparition d'un champ magnétique à partir d'une force électrique) permet-elle de jeter un pont entre l'énergie magnétique et l'énergie électrique. Toutes proportions gardées, la même

---

<sup>1</sup> A. CULIOLI in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 46.

situation semble prévaloir pour CULIOLI. Une partie de l'unification du modèle, qui permettrait d'algorithmiser le raisonnement, résidera peut-être dans l'affinement de certains concepts, tels la redéfinition du repérage en deux types d'opérations (construction et spécification)<sup>1</sup>.

### 3.3.4.2. La modélisation du lexique

Ce type de recherche est à la charnière des deux tendances que nous avons repérées, puisque cette analyse du lexique se fait à partir de concepts de la théorie utilisés à d'autres niveaux. C'est, par exemple, le cas de l'analyse de "lit de X" par Jean-Jacques FRANCKEL et Daniel LEBAUD, qui définissent ainsi la structure "lit de P": "Lit est la détermination qualitative que confère un prédicat P à son repère de construction par le fait qu'il ne construit rien d'autre que P."<sup>2</sup> La définition est abstraite et fait appel à diverses opérations (détermination qualitative, construction d'un repère). Comme le souligne leur septième remarque, l'énoncé de la définition ne suffit pas vraiment à faire reconnaître "lit"... En revanche, elle rend compte de toute une série d'emplois "métaphoriques" (faire le lit du fascisme, etc.) et organise, ou vise à organiser, une prévisibilité de la variation: "l'objectif de notre analyse est de formuler des conditions nécessaires pour des sens possibles et non des conditions nécessaires pour des sens effectifs."<sup>3</sup> De ce point de vue, elle articule l'invariance opérative (la possibilité pour le dispositif de s'appliquer) et une éventuelle invariance lexicale définie comme schème de variation. C'est enfin une algorithmisation des opérations qui est

---

<sup>1</sup> PAILLARD, D., [1991] 1992, "Repérage: construction et spécification", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, pp. 75-88.

<sup>2</sup> FRANCKEL, J.-J., & LEBAUD, D., [1991], 1992, "Lexique et opérations. Le lit de l'arbitraire", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, p. 101.

<sup>3</sup> FRANCKEL & LEBAUD [1991], 1992, p. 105.

leur horizon, comme en témoigne leur projet de recherche, qui "vise à établir les fondements d'un dictionnaire dont les entrées se conçoivent aussi loin qu'il est possible comme des fragments de programmes opératoires se déroulant dans des réseaux d'opérations qui sélectionnent et instruisent leur propriétés spécifiques."<sup>1</sup> Modéliser les "réseaux d'opération", les "fragments de programmes" et leurs instructions, c'est bien tout un protocole algorithmique qui se dessine.

#### 3.3.4.2. Extensions des concepts

L'autre axe de développement du modèle consiste en une simplification du modèle (dans la lecture proposée par Laurent DANON-BOILEAU déjà citée) ou, ce qui revient au même, en l'extension de concepts à autre chose que leur domaine initial. Nous reviendrons dans notre dernière partie sur les travaux de Jean Jacques FRANCKEL, Denis PAILLARD et Sarah de VOGÜÉ, qui cherchent à étendre au domaine verbal les concepts d'abord essentiellement appliqués au domaine nominal (la distinction compact / discret / dense). Nous voudrions ici donner un exemple d'analyse visant à élargir l'analyse à partir du concept de domaine notionnel. J.-C. SOUESME a ainsi tenté d'adapter / adopter le concept de notion et de domaine notionnel à la régulation de l'usage de certains marqueurs. En effet, il a analysé la construction des verbes dans les subordonnées introduites par un verbe de perception en termes de franchissement de frontière :

[...] la forme en -ing nous paraît essentiellement liée à une situation permettant de prendre en compte le fait qu'antérieurement à l'existence du procès exprimé par le

---

<sup>1</sup> FRANCKEL & LEBAUD [1991], 1992, p. 104.



verbe de la principale, on est passé de l'extérieur à l'intérieur du domaine notionnel indiqué par la forme en -ing.<sup>1</sup>

Par opposition, la base verbale "est nécessaire lorsqu'on ne sait pas s'il y a eu occurrence ou non de la notion, donc lorsque l'énonciateur garde simplement l'idée d'une occurrence éventuelle"<sup>2</sup>. L'idée fut reprise et étendue à be + -ing comme marqueur d'un franchissement de frontière lors de sa communication sur l'invariant<sup>3</sup>, comme le laissait supposer la conclusion de son premier article, véritable programme à elle seule: "Il serait peut-être judicieux de tester l'explication proposée ici pour l'emploi de la forme en -ing à tous les emplois du gérondif par exemple, ainsi qu'à ceux de be + -ing"<sup>4</sup>. Dans ce type d'entreprise, on cherche à définir l'invariant d'un marqueur à partir de sa situation dans le domaine notionnel et de son orientation. Plus généralement, ce genre d'analyse tente de faire du domaine notionnel un schème régulateur de la théorie, voire son centre, en essayant d'étendre le concept au maximum de problèmes. C'est sans doute ce que les actes du Colloque sur la Notion, tenu les 2 et 3 février 1996 à l'Institut d'anglais Charles V, devraient confirmer<sup>5</sup>.

### 3.3.5. Quelques questionnements

Même si notre parcours du modèle théorique a pu sembler cavalier sur certains points, il nous a paru suffisant pour susciter quelques questions dont nous voudrions faire part.

---

<sup>1</sup> SOUESME, J.-C., 1990, "Formes en -ing, ou base verbale dans les subordonnées introduites par un verbe de perception?", in *RANAM XXIII*, Strasbourg, p. 103.

<sup>2</sup> SOUESME 1990, pp. 103-104.

<sup>3</sup> Cf. la journée d'étude du 27 mai 1995, "Statut de la valeur centrale, de la valeur fondamentale, de l'invariant en linguistique"; Actes à paraître dans *Modèles linguistiques*.

<sup>4</sup> SOUESME 1990, p. 103.

<sup>5</sup> A paraître chez Ophrys.

### 3.3.5.1. Les limites du connaissable

L'inconnaissable radical du niveau I nous paraît questionner, par ricochet, la faculté d'émettre des jugements de type théorique ou méta-théorique. On pourrait aussi s'interroger sur ce niveau I dont on postule n'avoir rien à dire mais qui est la base du travail entrepris. Autrement dit, il nous semble que, par cohérence, postuler une boîte aussi noire que celle de la théorie des opérations énonciatives devrait interdire à la théorie tout jugement de validité sur les procédures de validation. Or CULIOLI ne s'en prive pas, ce qui prouve, pourvu qu'il y ait homologie entre langue et métalangue (ce que nous postulons), qu'on doit pouvoir dire des choses de ce domaine I. Plus fondamentalement, pourquoi (ou comment) postuler une homologie entre les rapports niveau II  $\leftrightarrow$  niveau I et niveau III  $\leftrightarrow$  niveau II lorsque le niveau I est déclaré inconnaissable? Comment peut-on à la fois n'en rien savoir et faire comme s'il y avait homologie? Le problème se laisse assez bien cerner. Ou bien on postule un inconnaissable et, tel WITTGENSTEIN, on est conduit à conclure que [c]"e dont on ne peut parler, il faut le taire"<sup>1</sup>. Le linguiste est alors aux prises avec le paradoxe de SAPIR-WHORF: si l'on n'en connaît rien, comment en parle-t-on? Ou bien on postule un accès aux processus opératifs et la validité d'un tel voyage intérieur se laisse désirer... Cette difficulté n'est peut-être pas propre à cette théorie mais elle pourrait aussi être une des conséquences de l'absence de métalangage. Il est d'autres prises de position plus spécifiques à la théorie qui peuvent faire l'objet d'interrogations.

---

<sup>1</sup> in *Tractatus logico-philosophicus*, 7, Gallimard, coll. Tel, p. 107.

### 3.3.5.2. L'hyper-syntaxe

L'objectif avoué de la théorie est de parvenir à une "hyper-syntaxe" qui, par les enchaînements d'opérations abstraites, permette de rendre compte des représentations et des agencements de marqueurs en transcendant les clivages phonologie / syntaxe / sémantique. Néanmoins, cette hyper-syntaxe reste encore largement programmatique. La question de l'hyper-syntaxe, de la combinatoire des opérations rend légitime cette interrogation de MILNER: "Autrement dit, pour que la linguistique énonciative reçoive une application empirique, la forme essentielle est l'enchaînement d'opérations. Une question: la théorie dispose-t-elle d'une théorie suffisante des enchaînements."<sup>1</sup> Or, il reste un certain nombre de flottements sur la nature exacte des relations (voir les hésitations à la lecture du glossaire de GUILLEMIN-FLESCHER 1981) et des modélisations des opérations. Une illustration en est donnée dans le lien entre famille paraphrastique et lexis. Les travaux les plus avancés de Jean-Pierre DESCLÉS sur les règles de combinaisons des opérations, en particulier dans l'établissement des règles de transformations inter-lexis, n'ont apparemment pas reçu de traitement aussi détaillé depuis 1982<sup>2</sup>. L'algorithmisation reste un horizon.

En un sens, la TOE travaille en verticalité plus qu'en horizontalité. Bien qu'effectuant ses analyses en contexte, elle étudie une famille paraphrastique plutôt que l'ensemble d'un texte dans les analyses de CULIOLI. Elle se livre donc à des manipulations sur du paradigme plus que sur du syntagme et constitue plutôt une syntaxe locale que globale. Ceci ne

---

<sup>1</sup> MILNER, J.-Cl., [1991] 1992, "De quelques aspects de la théorie d'Antoine Culioli projetés dans un espace non-énonciatif", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, p. 36. Par la suite MILNER [1991] 1992.

<sup>2</sup> CULIOLI & DESCLÉS 1982, première partie: Mise en place des concepts à partir d'exemples, pp. 93-125 et CULIOLI & DESCLÉS 1982, deuxième partie: Dérivations d'exemples, pp. 5-31.

signifie pas qu'elle ne traite pas des enchâssements inter-lexis, ou des énoncés complexes. Mais elle s'intéresse davantage aux "petits faits minutieux" qu'au syntagmatique. De ce point de vue là, les remarques de CULIOLI sur l'analyse en constituants immédiats peuvent se lire comme une autocritique en creux: "L'analyse en constituants immédiats renvoie à la construction d'un ordre partiel projeté sur l'ordre total de la chaîne."<sup>1</sup> L'analyse distributionnelle ne dit pas grand chose au-delà des contextes à droite et à gauche mais, même en travaillant sur l'énoncé et non sur la phrase, en le traitant dans le cadre de la famille paraphrastique, la théorie culiolienne dit peu de l'énoncé voisin.

Autre obstacle à l'hyper-syntaxe, la grammaire construite est plus une grammaire de reconnaissance que de production. Corrélativement à cette production des énoncés se produit une activité d'interprétation de l'énoncé, activité de reconnaissance qui n'est pas rigoureusement symétrique de la production, d'où les ajustements et les possibles malentendus. Incidemment, on pourrait s'interroger sur la procédure de validation. CULIOLI a bâti une théorie linguistique, un système de représentations métalinguistiques dont l'analyse des marqueurs est une des procédures de validation. Or, est posée parallèlement une dissymétrie entre production et reconnaissance. N'est-ce pas contradictoire? Comment penser à la fois cette dissymétrie et la possibilité de récupérer les étapes du raisonnement dans le sens onomasiologique et dans le sens sémasiologique? Plus gênant, comment résister à la tentation d'assigner des difficultés éventuelles dans l'analyse à ce dysfonctionnement programmé? A se demander si la théorie ne se

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1991, p. 27.

ménage pas des zones de jeu, de flottement qui constituent des justifications potentielles: il y a ajustement, déformation, figures qui sont autant de jeux, d'ébranlements du dispositif théorique. La structure irrégulière, la structure à trous, n'est-ce pas un objet impossible? Et puis il est possible qu'il y ait du jeu au-delà des prévisions.

### 3.3.5.3. La récupérabilité sémantique

Notre point de départ est une expression de Sarah de VOGÜÉ à propos de l'appréciation des données, et notamment à propos de l'acceptabilité de certains énoncés:

De manière générale, il me semble que l'une des particularités de la méthodologie culiolienne est que les données y soient évaluées non pas tant en termes d'acceptabilité, mais plutôt en termes de récupérabilité. L'observation s'arrête rarement au moment où il s'agit de statuer sur l'acceptabilité d'une séquence: en général, on s'applique surtout à restituer les conditions dans lesquelles elle pourrait constituer un énoncé acceptable.<sup>1</sup>

C'est le type de récupérabilité évoqué qui nous a arrêté. Il nous a semblé qu'il était double. Il s'agit d'abord d'une récupérabilité sémantique puisque la famille paraphrastique a pour unité la signification et que l'on souhaite analyser toutes les nuances de sens apportées par les différents marqueurs de chaque énoncé. Ces reformulations font intervenir d'autres marqueurs, d'où une seconde récupérabilité, matérielle, dans un sens qui nous paraît opposé à l'acception du terme en grammaire générative. Ici on récupère du matériel dans la famille paraphrastique au-delà d'un énoncé initial: on en

---

<sup>1</sup> de VOGÜÉ [1991] 1992, p. 130, n. 10.

ajoute, là où la récupérabilité en grammaire générative vise précisément au principe de conservation. On ne peut "récupérer" des éléments ayant laissé une trace de leur effacement en dehors des règles qui précisent les conditions de la récupération<sup>1</sup>. C'est là peut-être que le questionnement du travail à matériau constant par Jean-Claude MILNER revêt tout son sens: "Quel rôle joue ce matériel [lexico-morphologique] dans la linguistique énonciative?"<sup>2</sup>. A "récupérer" toute une série d'énoncés, même avec l'assurance de l'unité du sens, comment savoir où s'arrête la famille paraphrastique? Or, l'intonation étant aussi considérée comme un marqueur, même si l'on doit travailler "à intonation constante" (CULIOLI), comment rendre compte des différences entre énoncés? D'ailleurs, dans les analyses, l'intonation intervient, et elle est interprétée comme un (ou plusieurs) marqueur(s): l'intonation fait donc bien partie de la récupérabilité, au sens d'une récupération<sup>3</sup>. Celle-ci procède de l'intention de sens et pourrait être difficilement contrôlable. Rien ne prémunit contre une dérive pragmatique, un tout-énonciateur où tous les énoncés pourraient être déclarés acceptables. "Restituer les conditions dans lesquelles [une séquence] pourrait constituer un énoncé acceptable", c'est laisser toute latitude aux différentes situations envisageables et aux intentions de sens de l'énonciateur; d'où les risques d'un tout-énonciateur, paramètre très variable de l'acceptabilité. Si la famille paraphrastique permet un traitement de la

---

<sup>1</sup> Voir nos analyses de la récupérabilité des traces en grammaire générative au chapitre cinq.

<sup>2</sup> MILNER [1991] 1992, p. 32.

<sup>3</sup> Pour des exemples d'analyse de l'intonation, voir entre autres CULIOLI 1984, p. 67 et, pour un aperçu théorique, CULIOLI, A., 1983, "Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié?", in *Recherches sur le français parlé, Cahiers du GARS*, Vol. 5, Publications de l'Université d'Aix en Provence, pp. 291-300.

complexité, elle rend également l'analyse plus complexe, en multipliant sans limite *a priori* les "modulations" entre plusieurs énoncés d'une même famille, et donc les différents marqueurs.

En contrepoint de cette récupérabilité sémantique, qui crée un "trou" dans lequel peuvent s'engouffrer les phénomènes, la théorie dispose d'un schème peut-être trop puissant. Nous allons l'illustrer à partir d'une analyse inspirée de la géométrie dans l'espace. Soient deux points (on a reconnu le terme repère et le terme repéré), ils peuvent être: confondus (identification) et par eux / lui passe une infinité de droites. S'ils sont distincts, par eux passe une droite et une seule (opération de repérage). Cette droite possède une direction unique mais a deux sens (on pourra prendre l'un ou l'autre comme terme repère origine). On l'aura compris, notre illustration vise à montrer qu'avec le repérage, à tous les coups on gagne. Il y a tout le temps du repérage, on peut construire une récursivité de repérages (une droite et un point distinct construisent un plan, un plan et un point distinct un espace, et ainsi de suite, en ajoutant une dimension à chaque fois). Si l'on ajoute que l'on peut également ne pas repérer ( $\notin$ ), ne rien construire entre ces deux points, l'analyse est effectivement très puissante<sup>1</sup>. Trop peut-être. D'autant que la valeur mixte (\*) autorise toutes les manipulations possibles dans les analyses, au point que certains linguistes travaillant dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives préfèrent éviter de l'utiliser. Ainsi Denis PAILLARD semble-t-il citer cette valeur comme à regret: " $\in$  prend un

---

<sup>1</sup> "Si l'on se place d'un point de vue métalinguistique, on constate qu'il n'est pas possible de construire un système de représentation qui ne contiendrait pas un opérateur négatif, que j'ai noté  $\notin$ : ainsi  $\notin$  **Sit** pourra se gloser "n'est pas repéré par rapport au système de coordonnées énonciatives", "n'est pas validé", "n'est pas le cas". (CULIOLI 1990, p. 90)

ensemble de valeurs:  $=$ ,  $\neq$  et  $\omega$ , auxquelles vient s'ajouter une quatrième valeur composite, notée  $*$ .<sup>1</sup> Cette puissance de traitement n'est peut-être que ce qui contrebalance une "structure ouverte". A moins que la structure ouverte ne soit l'objectif d'une théorie qui vise à rendre compte du labile, de l'instable. Reste alors à s'interroger sur ce qui fonde cette structure ouverte, et son modèle, la topologie.

#### 3.3.5.4. L'homogénéité de la topologie au langage?

La topologie, et notamment les analyses en ouvert ou fermé, nous a un peu échappé, au sens où nous n'avons pas toujours compris en quoi elle était indispensable au système théorique (pour une raison autre que l'assurance donnée par des structures topologiques, qui offrent au langage la possibilité d'une mathématisation tout en lui donnant une structure ouverte). Certes, elle permet le jeu sur les intervalles (ouvert / fermé) et donc, l'analyse d'une partie de la temporalité à partir d'une étude des franchissements de borne (ouvert / fermé, voir par exemple BOUSCAREN 1987 ou CULIOLI 1984), ainsi que la construction rigoureuse de la constitution de l'altérité (p, p')<sup>2</sup>. Enfin, elle autorise l'introduction du concept de came, puisqu'alors les domaines (topologie et linguistique) sont moins hétérogènes. Néanmoins, nous n'avons pas vu en quoi elle était plus nécessaire qu'une discrimination en intérieur / extérieur et mixte (même si ce mixte est peut-être construit moins rigoureusement). Nous pensons donc que la topologie est utile mais pas nécessairement indispensable, ce en quoi nous n'avons pas compris sa fonction (sa raison d'être), au-delà de son

---

<sup>1</sup> PAILLARD 1991, p. 75.

<sup>2</sup> (p, p') est parfois appelé l'espace topologique.



fonctionnement. Plus fondamentalement, le problème que nous pose la topologie est le suivant: qu'est-ce qui nous assure de la nécessité (au sens fort) de la mathématisation du langage?

Certes, la mathématisation du langage peut apparaître comme un instrument de sa formalisation, au sens où elle permet une pratique du raisonnement sur de l'abstraction. Mais cette pratique est homogène à ses construits. La mathématique fonctionne par construction de concepts, la linguistique fonctionne avec quelques concepts mais, surtout, avec des notions. Se doter du mathématisable n'est pas si simple que cela, encore faut-il choisir dans les mathématiques. La formalisation peut se faire selon le mode algébrique (CHOMSKY), géométrique (GUILLAUME<sup>1</sup>), mais qu'en est-il du topologique? On en reste au stade de la formulation, au sens où l'on formule des hypothèses sur une "essence" mathématisable du langage. Si la nature ne parle pas le langage de la science, rien ne m'assure davantage que le langage parle en mathématique.

Au fond, nous nous sommes demandé si ce choix de la topologie comme modélisation ultime du langage ne s'expliquait pas, premièrement, par un souci d'homogénéité (concepts de frontière, de voisinage dans le sens où CULIOLI l'emploie) et, deuxièmement, par un désir de disposer d'une structure ouverte, mais d'une structure tout de même. La récupérabilité sémantique serait ainsi programmée dans le choix de l'espace topologique. Les problèmes que pose le recours à la topologie n'ont pas été

---

<sup>1</sup> D'après le Compte-rendu du TLS ("Guillaume and the Guillaumeans", 1er septembre 1972, p. 1030) de la publication des *Leçons de Linguistique* tome 1. Cité (largement) par WILMET, M, 1975, "Le traitement de la négation en grammaire générative et en psychomécanique du langage", in JOLY, A., éd., 1975, *Grammaire générative et transformationnelle et psychomécanique du langage*, Lille: PUL, pp. 55-87.

sans nous suggérer l'esquisse d'un parallèle avec les travaux de LACAN. Nous ne rentrerons pas dans le détail des graphes et autres représentations du grand A, mais nous voudrions éclairer mutuellement cette importation de la topologie dans deux disciplines. "La formalisation mathématique est notre but, notre idéal. Pourquoi? — Parce que elle seule est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement"<sup>1</sup>. Autrement dit, la formalisation mathématique permet l'accès à la bi-univocité. Il nous plaît de croire qu'une partie de cette bi-univocité s'obtient par construction de signes dotés de signifié mais privés de référent. Là réside l'*abstraction*, dans l'impossibilité de se "représenter" le référent (ex: l'infini n'a pas de référent). Court-circuiter les jeux de la référence éviterait ainsi les pertes en ligne. Oreste SAINT-DRÔME, à qui nous empruntons cette citation, explicite ainsi ce mot d'ordre d'abstraction:

Jusqu'à présent, cette tactique a permis d'éviter ses deux terreurs: voir son discours dégradé par la compréhension du plus grand nombre – ce qu'il appelle poubellisé – et contempler la gens analytique se précipiter dans l'erreur fatale du sens.

Échaudé par la dégradation du célèbre "L'Inconscient est structuré comme un langage", devenu, comme après un jeu de téléphone, "C'est le langage qui structure l'Inconscient", Jacques Lacan fabrique des **mathèmes**, formules algébriques qui transmettent intégralement une pensée, sans discussion.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> LACAN, J., *Le Séminaire*, livre XXII, RSI, in *Ornicar?*, Leçon du 15 avril 1975.

<sup>2</sup> SAINT-DRÔME, O., 1994, *Dictionnaire inespéré de 55 termes visités par Jacques Lacan*, Seuil, collection Points virgule, p. 203.

Les deux mécanismes sont à l'œuvre à des degrés divers chez LACAN et chez CULIOLI. A l'écueil du sens se substitue celui de l'hétérogénéité, et à la poubellisation une pratique "naïve", dont nous avons souligné les risques.

Cet emprunt à la topologie, cet idéal du mathème, dont nous avons voulu montrer qu'il n'est pas un "bidule", se rapproche aussi de ce que MILNER appelle le "fonctionnement aveugle" des symboles, c'est-à-dire leur utilisation "en vertu de leur règles propres", "sans égard à ce qu'éventuellement ils désignent"<sup>1</sup>. Ce "caractère aveugle" assure "la transmissibilité intégrale, laquelle repose sur le fait que tout un chacun, informé des règles du maniement des lettres, les maniera de la même manière: c'est ce qu'on pourrait appeler la reproductibilité des démonstrations"<sup>2</sup>. C'est ainsi que Jean Claude MILNER envisage la mathématisation, condition selon Alexandre KOYRÉ de la fondation en science d'une discipline. De ce point de vue, la même démarche se fait jour chez CULIOLI et LACAN.

Comment (voire pourquoi) passer du langage à la structure topologique? Tel est le sens de notre questionnement. Que nous ramenions les modélisations (représentations formalisées) de bifurcation, de repérage et de domaine notionnel à un graphe (la structure en came) n'arrange rien... Disons que nous radicalisons une problématique déjà sous-jacente. La question de ce passage, qui est aussi celle du fondement du schème, explicite selon nous la relative dichotomie du modèle culiolien. La difficulté de réunir la théorie du repérage et la théorie du domaine notionnel tient

---

<sup>1</sup> MILNER 1989, p. 24.

<sup>2</sup> MILNER 1989, p. 24.

peut-être en ce que, précisément, elles ne sont pas homogènes dans leur recours à la topologie. Le repérage ne fait pas intervenir de concepts topologiques, la théorie des domaine notionnel, si<sup>1</sup>. D'où la difficulté à articuler les deux théories dans le modèle. Considérer, comme nous l'avons fait, que la structure en came est une sorte de représentation topologique du repérage offre une forme d'interface.

Nous n'aurons sûrement pas tout résolu, mais nous avons proposé une explication possible de la scission du modèle entre théorie du repérage et théorie du domaine notionnel. Subsumer le repérage, la bifurcation et la théorie du domaine notionnel sous la figure de la came offre l'élégance de l'unification au détriment d'une radicalisation de l'importation des concepts topologiques, même si cette importation trouve sa justification dans le dispositif (un système formalisé mais ouvert pour rendre compte de l'instable, de la labilité). Voilà comment, à partir de la recherche d'un schème opératif, nous avons lu le modèle culiolien. Cette lecture ne se dissimule pas ce qu'elle a de réducteur, y compris quant au choix d'un seul schème pour l'analyse du linéaire en termes d'opération(s). Cette élimination d'autres schèmes tient à la complexité du modèle de la théorie des opérations énonciatives, à l'inverse du modèle métaopérational qui dispose d'un schème unique.

---

<sup>1</sup> Du moins dans le traitement théorique qu'en donne CULIOLI.

### **3.4. La théorie métaopérationnelle**

Notre analyse du modèle métaopérationnel sera moins développée, en raison de l'étude approfondie qu'en a donné la thèse de Fabienne TOUPIN. Nous manifestons quelques divergences, mais surtout, nous centrons notre présentation sur le schème opératif.

#### **3.4.1. État des lieux**

Théorie plus récente, la théorie métaopérationnelle a fait l'objet de moins de travaux d'analyses, de bilans critiques ou de perspectives que la théorie des opérations énonciatives (si l'on excepte TOUPIN 1994). On peut néanmoins citer quelques comptes-rendus d'ouvrage et l'analyse proposée par Pierre ROUX qui en expose les principaux concepts (en particulier, les statuts du rhématique et du thématique)<sup>1</sup>. Enfin, Claude DELMAS & Geneviève GIRARD ont rédigé la présentation de la théorie métaopérationnelle dans COTTE *et al.* 1993<sup>2</sup>. Leur approche de la théorie est centrée sur le linéaire et la "logique constructionnelle", c'est-à-dire la différence entre l'ordre des constituants et les étapes de la représentation langagière, ainsi que sur la nécessité de ne pas séparer syntaxe et sémantique pour les intégrer dans un système descriptif et explicatif. Enfin, ils envisagent quelques unes des analyses les plus éprouvées du modèle (be + -ing, ing / to, do, of / 's, this / that, relatives).

---

<sup>1</sup> ROUX, P., 1992, "Pour une lecture d'Henri Adamczewski: *Le français déchiffré: clé du langage et des langues comparé à Grammaire linguistique de l'anglais*", in *Sigma*, n° 15, Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, pp. 185-222. Par la suite ROUX 1992.

<sup>2</sup> DELMAS, C., & GIRARD, G., 1993, "Grammaire métaopérationnelle et théorie des phases" in COTTE, P., (éd) *et alii*, 1993, *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur. Par la suite DELMAS & GIRARD 1993.

### 3.4.2. Le dispositif

Nous avons déjà détaillé les principes théoriques dégagés par TOUPIN 1994 dans notre première partie (la catharsis intellectuelle, la successivité et la cohérence des opérations et enfin l'élaboration de méthodes heuristiques et de procédures de validation)<sup>1</sup>. Nous revenons ici sur d'autres aspects de l'architecture du modèle.

#### 3.4.2.1. Les douze composantes du modèle métaopérationnel

Fabienne TOUPIN, dans sa thèse sur le modèle métaopérationnel, reprenant le séminaire de DEA d'Henri ADAMCZEWSKI de 1993, reconnaît au modèle métaopérationnel douze composantes que voici:

1. Théorie de la mise en discours
2. Théorie de la métalangue
3. Théorie de l'analyse du linéaire et des observables
4. Théorie des phases
5. Théorie de la prédication
6. Théorie de l'invariance
7. Théorie de l'acquisition de la langue maternelle
8. Théorie de l'apprentissage des langues
9. Théorie de l'étude diachronique des langues
10. Théorie de l'analyse contrastive
11. Théorie de l'élaboration d'une langue artificielle
12. Théorie de l'adéquation du modèle métaopérationnel.<sup>2</sup>

Si nous partageons sa volonté de ne pas caricaturer le modèle en le limitant à une simple opposition rhème / thème, nous émettons quelques réserves à l'égard de cette nomenclature. On peut d'abord s'interroger sur le nombre (douze composantes, cela va un peu à l'encontre du principe de simplicité

---

<sup>1</sup> Cf. p. 57 et suivantes.

<sup>2</sup> TOUPIN 1994, pp. 346-353.

souvent avancé) et sur leur ordre (qui, il est vrai, correspond point par point aux développements de sa thèse)<sup>1</sup>. En effet, si la question de l'adéquation vient en dernier, on peut se demander pourquoi la théorie des observables n'est pas première.<sup>2</sup>

Plus profondément, nous sommes sceptique à l'idée de séparer l'analyse de la prédication, l'analyse du linéaire ainsi que l'analyse de l'invariance de la théorie des phases. Ces aspects nous paraissent indissociables puisque la prédication est pensée sur le mode binaire en phase 2 et ternaire en phase 1. Le linéaire est "délinéarisé" par l'analyse en opérations de phase 1 et de phase 2. Enfin, comment penser l'invariance, pourtant analysée en termes d'invariant opératif, si l'on distingue une théorie des phases et une théorie de l'invariance? Cette démultiplication et cette fragmentation en composantes fragilise le concept de théorie si l'on prend ce terme au sérieux. Nous nous demandons également dans quelle mesure certaines composantes ne sont pas *ad hoc*, créées afin de traiter des questions qui se posent à certaines disciplines de la linguistique (psycholinguistique, didactique des langues, "néologie linguistique", traductologie). Une autre série de distinctions au sein du modèle nous paraît plus importante, c'est celle élaborée par Claude DELMAS "et quelques

---

<sup>1</sup> Sans vouloir faire l'hypothèse d'une mystique duodécimale, rappelons que *Les clés de la grammaire anglaise* donnait déjà douze concepts privilégiés: langue / discours, énonciateur, grammaire d'opérations, énoncé / phrase, relation prédictive, le vecteur phase 1 / phase 2, marqueur, assertion, linéarité, ordre des mots, invariant et effet de sens, métalangue (ADAMCZEWSKI, H., & GABILAN, J.-P., 1992, *Les clés de la grammaire anglaise*, A. Colin, p. 22.)

<sup>2</sup> On peut également se demander si l'on peut construire une théorie des observables sans s'interroger sur les procédures de validation. De même, on peut trouver curieux de ne pas lier la théorie des observables avec la théorie de la métalangue.

collaborateurs"<sup>1</sup> distinguant trois domaines du cognitif au langagier dans l'analyse des énoncés.

### 3.4.2.2. Les trois domaines

La distinction entre le linguistique et l'extralinguistique est une constante dans les travaux d'Henri ADAMCZEWSKI. Elle est à l'origine de beaucoup de ses critiques des représentations de la grammaire traditionnelle qui, notamment dans le domaine aspectuel, parlent du monde plutôt que de la langue<sup>2</sup>. Dans le prolongement de ce principe méthodologique, la distinction de trois domaines permet, comme dans le modèle culiolien, de modéliser les différents niveaux de représentations<sup>3</sup>. Chaque grand domaine correspond à un groupe d'opérations, différents modes d'appréhension du "réel", de la relation prédicative, de la validation et de la validation par les coénonciateurs. La définition donnée dans DELMAS *et al.* 1993 est la suivante:

#### D1: infraverbal

- mode sensori-moteur: la connaissance passe à ce stade par l'action (perception, discernement), mode iconique (représentation, images perceptuelles "comme un tableau représente l'objet peint", cf. Britt-Mari Barth),
- mode symbolique: traduction des représentations mentales en une représentation abstraite, mots ou codes divers...

#### D2: linéarisation linguistique métaopérationnelle

- mode de la disrelation,
- mode inchoatif de la mise en relation: phase 1,

---

<sup>1</sup> TOUPIN 1994, p. 123.

<sup>2</sup> Voir par exemple ADAMCZEWSKI, H., [1976] 1978, *Be + ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Thèse d'état, Paris VII, Champion, p. 191. Désormais ADAMCZEWSKI [1976] 1978.

<sup>3</sup> Voir TOUPIN 1994, p. 124.



- mode anaphorique de la relation préconstruite et à validation pré-acceptée: phase 2.

D3: pragmatique et covalidation (L. Danon-Boileau)

- disrelation entre coénonciateurs,
- inchoation, appel à valider,
- relation de covalidation préconstruite et pré-acceptée.<sup>1</sup>

Sont donc posés pour l'analyse trois domaines qui sont dans un continuum (contrairement à la modélisation culiolienne) et qui ne recoupent pas strictement l'opposition entre les phases puisque la phase 1 et la phase 2 peuvent relever d'un même domaine. Ces trois domaines nous paraissent recouper trois types de construction: la construction d'une représentation du "réel", la construction d'un énoncé et celle d'une relation intersubjective dans l'énoncé. Ces trois éléments sont liés, d'où l'idée d'un continuum plus que de domaines étanches.

#### 3.4.2.3. Les fenêtres sur la langue

Le dernier aspect préliminaire sur lequel nous voudrions revenir concerne le lieu de la construction de l'énoncé. La théorie part du principe que l'énonciateur est l'architecte de son énoncé. Or, cette construction de l'énoncé par l'énonciateur est inégalement visible. Certains opérateurs permettent de faire affleurer le système de la langue à la surface de l'énoncé. Le système est alors "à fleur de langue", expression qu'utilise souvent ADAMCZEWSKI et qu'on trouve dans CULIOLI 1968, mais dans un contexte assez péjoratif.<sup>2</sup> Certains opérateurs, appelés métaopérateurs, ont la propriété de refléter l'organisation de la langue dans le linéaire.

---

<sup>1</sup> DELMAS *et alii*, 1993, *Faits de langue en anglais, Méthode et pratique de l'explication grammaticale*, Dunod, p. 224.

<sup>2</sup> CULIOLI 1968, p. 111.

ADAMCZEWSKI parle de "réussite". Le terme n'est pas sans évoquer la psychosémiologie de Gustave GUILLAUME, mais dans le cadre métaopérational, le concept de réussite nous paraît s'appliquer à plusieurs niveaux. C'est d'abord la réussite de l'opérateur qui, premièrement, réussit à faire affleurer le système et qui, deuxièmement, par la "réussite" de son fonctionnement métalinguistique, est de plus en plus utilisé, au point que la grammaticalisation des opérateurs est un indice de réussite. C'est enfin la réussite de la langue, qui manifeste son fonctionnement "à fleur de langue". De ce point de vue, l'anglais est jugé plus "bavard" (ADAMCZEWSKI) que le français, qui ne dispose pas d'outils métalinguistiques tels que "DO" ou "BE + ING".

La conséquence minimale de ce type de représentation de la langue nous paraît être une importance plus grande accordée à certains points de la langue plutôt qu'à d'autres, ces points qui sont autant de "fenêtres" sur la langue. Ceci signifie que DO, par exemple, se voit accorder un rôle privilégié, comparativement à d'autres<sup>1</sup>:

Do n'est pas seul à jouer ce rôle: parmi les métaopérateurs les plus importants citons BE + ING, BE et son dual HAVE, TO qui joue le rôle de nœud prédicationnel dans les énoncés du type FOR X TO Y IS Z, SO dans les opérations d'anaphorisation etc. Tous ces éléments occupent une place de choix dans une GRAMMAIRE D'OPÉRATIONS de l'anglais qui reste à construire.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1991 parle d'un "grand chelem" de DO.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI, H., [1977] 1980, "Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale", Actes du XVII<sup>e</sup> congrès de la S.A.E.S.: Linguistique, Civilisation, Littérature (Tours 1977), in *Études anglaises* n° 76, Didier, p. 13. Par la suite ADAMCZEWSKI [1977] 1980.

L'expression "BE et son dual HAVE" ne peut pas ne pas évoquer le modèle culiolien et l'opérateur  $\underline{\epsilon}$  et son dual  $\underline{\exists}$ . Mais la "grammaire d'opérations" dont il est question ne lui ressemble pas.

### 3.4.3. Du linéaire au métaopérational

A proprement parler, la théorie métaopérationalne ne fonctionne qu'avec un seul schème opératif, le vecteur rhématique / thématique<sup>1</sup>. Celui-ci guide l'analyse du linéaire et détermine des invariants formulés en termes d'opposition de phase 1 (rhématique) ou de phase 2 (thématique). Avant de détailler plus avant ces concepts, nous voudrions exposer un schème secondaire, qui a été déterminant dans la mise au point du modèle théorique et qui surtout est aussi un schème d'analyse du linéaire. Il s'agit de ce que Henri ADAMCZEWSKI appelle dans un article le "concept de saturation". Pour nous, ce concept est aussi un schème dans le sens où nous l'entendons; il organise le linéaire dans l'analyse (en fait, le délinéarise) et le subsume sous une opération: l'opération de mise en relation du sujet et du prédicat.

Exposant les principes de son "anti-grammaire", ADAMCZEWSKI rassemble ses arguments ainsi: "Ces quelques remarques rapides pourraient se résumer en un slogan compact qui serait: «Délinéarisons-nous!»"<sup>2</sup> Ce mot d'ordre, assez à la manière volontiers provocatrice de l'auteur correspond à un mode d'analyse du linéaire où l'ordre de la chaîne syntagmatique n'est pas pris comme étant celui de la construction de la

---

<sup>1</sup> Henri ADAMCZEWSKI ne parle pas de schèmes, sauf dans ADAMCZEWSKI 1991, dans un sens tout à fait différent, où les "schèmes verbaux" de l'arabe désignent les "formes verbales dérivées" (p. 281).

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1975, "Le montage d'une grammaire seconde", in *Langages*, n° 39, p. 37. Par la suite ADAMCZEWSKI 1975.

relation prédicative par l'énonciateur. D'où la nécessité d'une délinéarisation pour rétablir cette relation, délinéarisation symbolisée par une réécriture du linéaire plaçant en tête du prédicat l'élément qui assure la "soudure", pour reprendre l'expression souvent employée par ADAMCZEWSKI. Ainsi *He has to get up at six* est-il délinéarisé en "*He has (he-to-get up at six)*"<sup>1</sup>. Cette analyse découpe la prédication en une relation sujet - soudure - prédicat (ici *he-to-get up at six*). C'est l'application de ce que nous appelons le schème de saturation.

La saturation du prédicat marque la passage d'une analyse ternaire (S-V-O) à une analyse binaire (sujet / prédicat) sous la dépendance de l'énonciateur, ce qu'ADAMCZEWSKI résume ainsi: "je suis arrivé à la conclusion que toutes les valeurs de l'imparfait reposaient sur le fait fondamental que l'énonciateur y tenait les deux termes de la relation SUJET et PRÉDICAT (quelle que soit la complexité de ce dernier)." <sup>2</sup> Dans un article postérieur, la saturation est ainsi définie:

Un énoncé saturé est un énoncé où il n'y a plus de possibilité de rhème intrapositionnel, c'est-à-dire un énoncé en quelque sorte dévitalisé, où la relation interne ne joue plus. La saturation est la condition préalable à la mise en homéostasie (équilibre parfait des deux pôles de la prédication, fusion du prédicat complexe nominalisé).<sup>3</sup>

Nous ne sommes pas éloigné dans cette conception de la saturation de la plasmolyse, des phénomènes d'échanges entre les cellules ayant des gradients de concentration différents, jusqu'à parvenir à un équilibre des

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI, H., & DELMAS, C., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, A. Colin, p. 17. Par la suite ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1975, p. 39.

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI [1976] 1978, p. 22.

concentrations (en ions ou autres) entre deux cellules voisines. L'ensemble de ces mécanismes autorégulateurs est nommé "homéostasie" en biologie, terme qu'ADAMCZEWSKI utilise dans les premiers temps de la théorie. Si le terme d'homéostasie est abandonné après 1976, la chimie ou la biologie moléculaire reste une sorte de modèle régulateur de la théorie, comme en témoigne cette remarque tirée d'un article de 1994:

A la réflexion cependant, on comprend parfaitement que, si l'on considère la distinction rhématique / thématique comme un axe important, voire fondamental de la création langagière, il faille accepter aussi des fonctions dérivées comme celle qui consiste à relancer du thématique comme rhématique ou à empêcher du rhématique de devenir thématique. Relanceur de thématicité ou anti-thématiser — il y a dans ce jeu très subtil quelque chose qui rappelle la chimie ou la biologie moléculaire. Pourquoi pas?<sup>1</sup>

La dialectique entre thématique et rhématique n'est donc pas figée (d'où l'intérêt d'un modèle biologique) puisqu'elle est modélisable sous les traits des échanges cellulaires. Ce modèle régulateur du modèle métaopératoire n'a pas évolué, pas plus que la représentation graphique de l'énoncé saturé.

Nous proposons ici le schéma reproduisant le cas le plus général<sup>2</sup>:

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1994, "Le couple A/I en polonais et en russe. Étude contrastive multilingue", in *Contrastes*, n° 24-25, 1994/1995, p. 13. Par la suite ADAMCZEWSKI 1994.

<sup>2</sup> On trouve aussi une représentation graphique où le déclencheur ("*trigger*") est placé sous la phrase, relié par une flèche à la "soudure":

He        was        seeing    a real war.

↑

for the first time

Nous ne traiterons pas de cette modélisation (qu'on rencontre par exemple dans ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 61) car elle se laisse ramener au schéma de saturation (comme le prouve le traitement du même énoncé dans ADAMCZEWSKI 1975, p. 44 à partir du schéma que nous exposons).

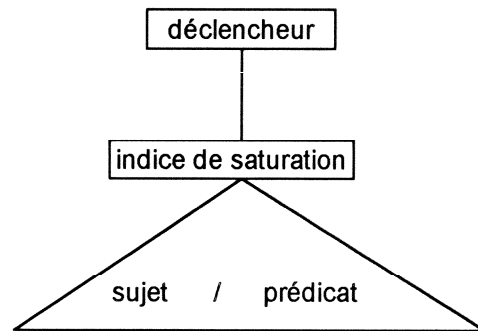


Figure 17: Le schème de la saturation (ADAMCZEWSKI [1977])

L'inscription dans la verticalité manifeste bien une délinéarisation du syntagmatique, tout comme l'inscription de l'indice de saturation au sommet du triangle. Cette position de surplomb marque la valeur de "soudure" du nœud prédicationnel. Il faut préciser que le déclencheur est optionnel, et que l'on peut en compter deux voire trois. Ce schème de la saturation organise donc une combinatoire des marqueurs, un empilement de marqueurs variable selon le contexte. Le terme d'indice de saturation est donné dans ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, où il est précisé: "L'énonciateur règne ici en maître absolu et opère avec des entités grammaticales abstraites."<sup>1</sup> L'indice de saturation assure ainsi la "matérialisation du nœud prédicationnel", nœud prédicationnel que nous avons mis en premier dans ce tableau qui récapitule le recours à ce schème de la saturation dans ADAMCZEWSKI 1991<sup>2</sup>:

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 89.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI, H., 1991, *Le français déchiffré, Clé du langage et des langues*, A. Colin, p. 116. Par la suite ADAMCZEWSKI 1991.

nœud	déclencheur	sujet	prédicat	page
DE		grenouilles	sauter dans la mare	71
DE	refuser	les assiégés	se rendre	71
DE	il n'est pas question	(pour) Pierre	démissionner	72
faillir		il	tomber	81
AIENT	Il y a dix-sept ans le 7 octobre 1973	les troupes égyptiennes	franchir le canal de Suez	95
WAS	perpetually	he	-ing (quarrel with his wife)	105
BE + ING	HAVE + EN	he	drink	131
BIEN	parfait d'imparfait	l'US air force	abattre un avion iranien	158
DO prétérit	perhaps accent fort	she	go back to France	162
DOES	accent fort	Peter	speak Russian speak Swahili	174 270
DOES	not	Peter	speak Russian	174
DEVOIR + présent de parfait		les enfants	emporter des sandwiches	209
infinitif parfait	MAY	She	miss her train	209

Tableau 14: Le schème de saturation dans ADAMCZEWSKI 1991

On constate qu'effectivement la case du déclencheur n'est pas toujours occupée ou que parfois on compte deux déclencheurs (avec l'accent fort). La notation du *tense* n'est pas homogène, l'indice de saturation étant parfois constitué du morphème flexionnel (AIENT), de l'infinitif seul (faillir) ou du verbe et de son tense (DEVOIR + présent de parfait) ou de la forme tensée (DOES). Remarquons que l'analyse porte essentiellement sur le groupe verbal, parfois sur la subordination. Cette tendance est confirmée par l'analyse de ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982 (nous n'avons pas repris les exemples identiques):

nœud	déclencheur	sujet	prédicat	page
do + -ed	always	classics	bore me	97
did	only after he had tasted a new bottle [inversion]	he	resume his tears	98
do	[not] négation	they	have to climb the stairs	116
que	cela fait six semaines	elle	être malade	124
shall				150
would		he	not look up	169

Tableau 15: Le schème de saturation dans ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982

Les opérateurs ne sont pas encore systématiquement mis en majuscules, mais le principe de l'analyse est bien le même. Le domaine verbal reste l'élément majoritaire dans cette analyse du linéaire en schèmes, ce qui est normal étant donné qu'il s'agit au départ d'une analyse de la prédication. Néanmoins, notre reprise "structurale" de ces analyses manifeste certaines extensions possibles. La première colonne rassemble des opérateurs de saturation (have, do), des signaux de présupposition (que) et des "quantifieurs modaux" <sup>1</sup> qui occupent tous dans cette analyse le même rôle. Autrement dit, est posée une relative identité entre les membres de cette sorte de paradigme. Donc, l'intervention de l'énonciateur, le posé et le thématique sont apparentés. Apparaissent ici les linéaments d'une analyse qui procède par corrélation, comme le laisse penser cette analogie du carré des modaux<sup>2</sup>:

	Possible	Probable
<b>Relation rhématique</b>	MAY /b/	SHALL /d/
<b>Relation thématique</b>	CAN /p/	WILL /t/

Tableau 16: Le carré des modaux

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 145.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 116. Voir aussi ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 148 et ADAMCZEWSKI & GABILAN 1992, p. 55.



Ce carré des modaux est un tableau à triple entrée où les modaux sont analysés deux à deux en rapports de proportion. De plus, à cette analyse correspond par analogie un carré de phonèmes en opposition de traits distinctifs. Cette analogie est une corrélation au sens de TROUBETSKOÏ, dont elle reprend l'opposition en sourde / sonore. Nous avons bien un rapport de proportion, modélisation déjà utilisée par Claude DELMAS pour étendre l'opposition rhématique / thématique. Dans sa volonté de "présenter des opérations", des "rapports" à contraster, Claude DELMAS concluait ainsi son étude sur ENOUGH: "A divers niveaux, la langue laisse telle ou telle trace dont il convient de tenir compte pour éclairer le statut de la relation. C'est sur l'expression de ce rapport que nous aimerions terminer cette analyse de la relation ENOUGH<sup>1</sup>:

$$\rightarrow \frac{\text{ENOUGH} + \text{N}}{\text{N} + \text{ENOUGH}} = \frac{\text{a}}{\text{THE}} = \frac{\text{RH}}{\text{TH}}$$

*Tableau 17: Rhématique / thématique, un rapport de proportion (DELMAS 1983)*

C'est un véritable rapport de proportion qui se donne ici à lire, une règle de proportion que nous allons maintenant traduire par une corrélation reliant l'ensemble des composantes de ce qui constitue le vecteur rhématique / thématique.

#### **3.4.4. Phase 1 / phase 2**

Le schème de saturation et le vecteur rhématique / thématique sont deux analyses du linéaire qui le délinéarisent et le traduisent en termes

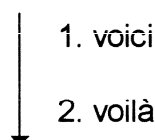
---

<sup>1</sup> DELMAS, C., 1983, "Enough et Assez", in *Tréma* n°8, p. 97.

d'opérations. Les deux schèmes sont liés, mais le vecteur rhématique / thématique est plus général, de sorte que c'est lui que nous retenons comme le schème opératif du modèle métaopérationnel.

#### 3.4.4.1. Le vecteur

Le vecteur rhématique / thématique est l'autre nom de la théorie des phases dans le modèle métaopérationnel. Il est représenté par une flèche verticale, correspondant à deux opérateurs qui renvoient eux-mêmes à des propriétés différentes<sup>1</sup>:



Le vecteur, l'orientation des données (les opérateurs analysés à partir du schème) ne sont pas sans évoquer le tenseur guillaumien. Une grande différence les sépare néanmoins. Dans la théorie guillaumienne, l'ordonnancement dépend de la "chronologie notionnelle", dans la théorie métaopérationnelle, du rôle joué dans la structuration de l'énoncé (ou 'chronologie opérationnelle'). C'est ainsi que nous interprétons la différence d'analyse entre SOME et ANY dans les deux modèles<sup>2</sup>. Ces opérations correspondent à deux types de relation, relation rhématique et relation thématique, termes définis dès ADAMCZEWSKI [1976] 1978:

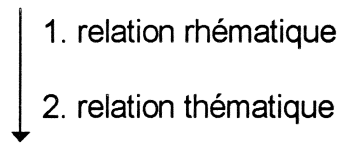
Conformément à la métalangue que nous avons introduite dans le chapitre précédent, nous appellerons relation rhématique la relation qui est posée la première fois dans le discours (la relation est nouvelle, puisque première). Dans

---

<sup>1</sup> Premier exemple de vecteur dans H. ADAMCZEWSKI 1991, p. 62.

<sup>2</sup> Voir TOUPIN 1994, pp. 370-378.

les cas de reprise anaphorique, on parlera de relation thématique, c'est-à-dire seconde, d'où le vecteur orienté ci-dessous: <sup>1</sup>



Les principaux éléments de la corrélation entre les éléments qui composent le schème opératif rhématique / thématique sont réunis. Nous avons souligné les liens du posé et du thématique, du thématique et de la maîtrise de l'énonciateur. Nous est donnée ici la dernière articulation, le lien avec l'anaphore (déjà sous-jacent dans le rapport de proportion donné par DELMAS 1983). Nous présentons donc la corrélation qui unit le schème d'analyse.

#### 3.4.4.2. Thématique / rhématique par ROUX 1992

Pierre ROUX récapitule ainsi, au terme de sa comparaison de ADAMCZEWSKI 1991 et de ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, l'opposition entre rhématique et thématique<sup>2</sup>:

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI [1976] 1978, p. 70.

<sup>2</sup> ROUX 1992, pp. 211-213. Les expressions sont de l'auteur, seule la mise en tableau est de nous.

Rhématique (phase 1)	Thématique (phase 2)
1. Posé par l'énonciateur au moment de l'énonciation (l'énonciateur reste en retrait)	1. <i>Déjà</i> posé au moment de l'énonciation → préexistant au moins en pensée ("ancienneté mentale") → préconstruit par opposition à construit au moment de l'énonciation <i>présupposé = déjà dit ou déjà repéré</i>
2. On en est au stade du <i>choix paradigmatique</i>	2. Le stade du <i>choix paradigmatique</i> est dépassé: appréhension exclusive, clôturante, <i>hors de tout paradigme</i> (c'est-à-dire une fois le choix de l'item effectué, dépassé) à cause du contexte ou de la situation.
3. <i>Ouverture</i> (choix ouvert) <i>versus</i> <i>clôture</i> (choix dépassé, effectué, préalable) opérateur rhématique = signal, instrument d'ouverture ( <i>this</i> )	3. <i>Clôture</i> <i>versus</i> <i>ouverture</i> du choix <i>paradigmatique</i> Phase de clôture par excellence opérateur thématique = signal de clôture ( <i>that</i> )
4. orientation à <i>droite</i> (= invite à attendre la suite, annonce la suite) → caractère <i>cataphorique</i> ( <i>versus</i> <i>anaphorique</i> ) → orientation vers le développement naturel du discours <b>Cataphore vs</b>	4. orientation vers la <i>gauche</i> → L'élément thématique est souvent repris anaphoriquement ou bien il est défini situationnellement. → L' <i>anaphorisation</i> est la clef fondamentale des énoncés en phase 2. <b>Anaphore</b>
5. Introduit de l'information nouvelle	5. Reprend souvent de l'information ancienne. Pas d'apport informationnel.
6. "il faut davantage d'énergie pour introduire un élément rhématique, souvent nouveau, qu'un élément thématique souvent repris anaphoriquement" <sup>1</sup>	6. Simple reprise et pas de relance → nécessite peu d'énergie pour son introduction → cohésion syntaxique forte.
7. <i>Dynamisme</i> possible pour une relation rhématique. → Structure <i>ternaire</i> (SVO), <i>orientation objet</i> . → Prépondérance du rôle du sujet grammatical (lié à l'absence de toute anaphorisation) <i>Transitivité</i> et possibilité d'un <i>sujet-agent</i> car l'énonciateur est en <i>retrait</i> si les conditions sont réunies pour cela.	7. <i>Statisme</i> dans le cas d'un prédicat thématique (imparfait français/Be-ing) → Structure <i>binaire</i> S + (V-O), <i>Orientation sujet</i> → <i>Prépondérance de l'énonciateur</i> qui domine la relation. Agentivité du sujet et transitivité sont bloquées. La propriété attribuée au sujet représente tout le prédicat.

Tableau 18: Synthèse du vecteur rhématique / thématique (ROUX 1992)

Cette explicitation de l'opposition rhématique / thématique qui structure l'analyse comporte une huitième série de caractéristiques que nous n'avons

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 70.

pas retenue car elle ne vaut que pour la phase 2. Le schème d'analyse consiste donc à attribuer à un opérateur la valeur de phase 1 ou de phase 2, correspondant à l'une des opérations de la corrélation. Cette analyse en vecteur rhématique / thématique permet le traitement de problèmes relevant de domaines divers comme le montre ce tableau récapitulatif des analyses y ayant recours dans ADAMCZEWSKI 1991:

<b>domaine</b>	<b>rhématique</b>	<b>thématique</b>	<b>page</b>
"présentateurs" <sup>1</sup>	VOICI	VOILÀ	62
préposition	À	DE	68
noms composés	a N2-N1	a N1 OF N2	76
constructions à deux verbes successifs	V1 TO v2	V1 V2-ing	78
article	UN	LE	84
	WH-	TH-	88
temps du passé	passé simple	imparfait	94
BE + ING	- [BE + ING]	+ [BE + -ING]	104, 320
possible	MAY	CAN	116
probable	SHALL	WILL	116
négation	PAS coupable	NON coupable	183
déictiques	THIS	THAT	195
mots	an	année	224
mots	jour	journée	226
connecteurs	PARCE QUE	PUISQUE	228
relance	POUR un X	C'est un X	245
adverbes	ALSO	TOO	257

*Tableau 19: Thématique / rhématique dans ADAMCZEWSKI 1991*

Cette analyse fait intervenir beaucoup plus de domaines de la langue que ne le permettait l'analyse du linéaire par le schème de saturation. L'ensemble de ces opérateurs ont également un point commun: ils relèvent tous du principe de cyclicité.

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 51.

### 3.4.4.3. Le principe de cyclicité

Le raisonnement de la corrélation, d'appareillages de proche en proche explicite également le schéma du principe de cyclicité, déjà cité, que nous rappelons ici:

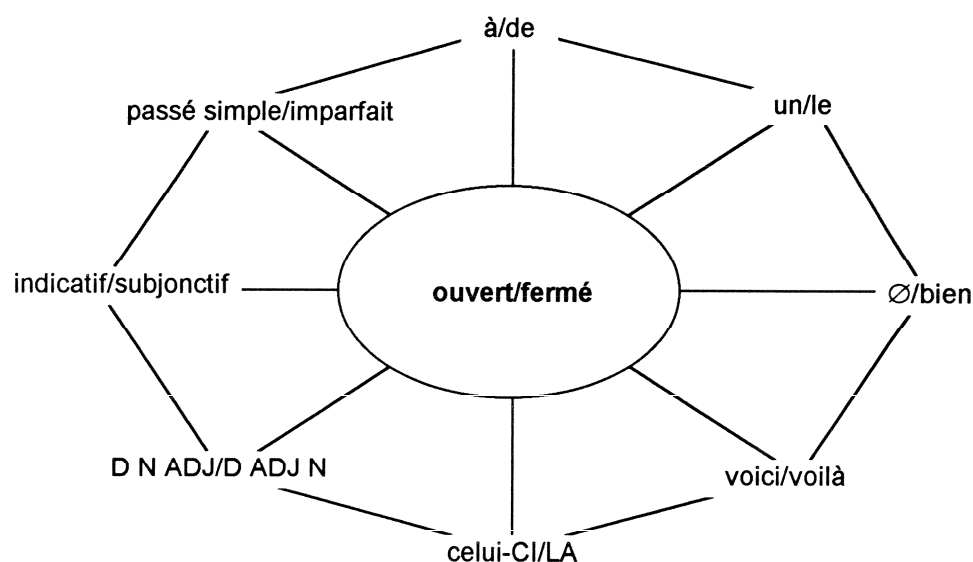


Figure 18: Le principe de cyclicité (ADAMCZESKI 1995)

Les couples d'opérateurs qui forment la périphérie sont opposés selon l'axe rhématique / thématique, ici représenté par l'opposition choix ouvert / fermé. Notons que "bien" a pour équivalent Ø. Il en irait de même pour BE + ING, si le schéma devait représenter l'application du principe à la langue anglaise. L'appareillement des couples d'opérateurs (ou de leur agencements) se fait de proche en proche, chaque couple d'opérateurs, microsystème, représentant l'alternative choix ouvert / choix fermé, d'où le nom de principe de cyclicité. Au cœur de cette représentation, le choix de l'énonciateur, pensé comme un paramètre, comme une sorte d'interrupteur ouvert / fermé. Remarquons enfin que par rapport à ADAMCZEWSKI 1991, ce schéma

illustre que les analyses fondées sur le lexique ont moins d'importance (an / année, jour / journée n'apparaissent pas sur le schéma).

### **3.4.5. Un parcours sémasiologique**

Notre exemple d'analyse sémasiologique porte sur ce qui est l'une des dernières publications en date, l'analyse du couple A/I en polonais et en russe. Elle nous paraît tout à fait emblématique de la démarche d'Henri ADAMCZEWSKI, notamment dans son désir de dégager des principes valables dans plusieurs langues. L'article part du constat de l'existence d'une paire A/I en polonais et en russe, là où le français ne dispose que de ET pour la coordination. Il part de l'intuition du bilingue pour dissocier en premier lieu l'équivalence (I) et l'opposition (A). L'analyse des emplois permet alors d'affiner et de dissocier la coordination en français et en polonais:

On voit bien que la sélection est affaire de pesées très fines, dont la conjonction unique du français -ET- ne tient absolument pas compte. Dans ce cas précis le polonais est «plus métalinguistique», «plus bavard» que le français puisqu'il dispose de deux traces distinctes pour deux opérations elles-mêmes distinctes: le polonais opposera donc par exemple POLSKA / ROSJA à POLSKA A ROSJA.<sup>1</sup>

Ensuite ADAMCZEWSKI cherche "LE mécanisme qui gouverne tous les emplois de A"<sup>2</sup>, ce qui le conduit à rapprocher A de toute une série de locutions binaires où A intervient et ne pourrait être remplacé par I. Se

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1994, p. 8.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1994, p. 9.

dégage alors le mécanisme: "étant donnée la valeur adversative de A, ce dernier était en quelque sorte prédestiné à devenir indice de rhématicité"<sup>1</sup>. A est donc analysé comme "introduceur de rhématicité au plan énonciatif", analyse corroborée par les emplois en français comparables ("et si elle était malade?") puis les emplois de l'opérateur qui lui est opposé (I) comme "signal de présupposition, et par conséquent de thématicité"<sup>2</sup>. En particulier, les emplois de I dits explétifs le font apparaître comme "la trace en surface d'une opération de saturation liée à l'anaphorisation et à la construction."<sup>3</sup> Une analyse de divers emplois de I livre alors des points de comparaison, tels l'analogie avec le DO anglais ("L'un et l'autre signalent la reprise anaphorique ou la préconstruction") et le BIEN français. Ces analyses contrastives avec d'autres langues permettent ainsi d'élargir le propos et de faire quelques remarques de linguistique générale en conclusion, notamment sur l'intérêt de l'opposition rhématique / thématique:

Notre longue et minutieuse analyse de A et I en polonais nous a fait prendre conscience du cheminement qui mène un opérateur du statut d'opérateur au statut de métaopérateur. A partir de leurs valeurs de marqueurs de coordination, A et I deviennent des instruments purement formels chargés d'assurer la cohésion discursive du texte.<sup>4</sup>

On voit, avec ce type d'analyse, comment le modèle cherche à établir l'invariant de l'opérateur selon un axe thématique ou rhématique et à reconstituer le micro-système où s'opposent un opérateur de rhématicité et de thématicité.

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1994, p. 11.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1994, p. 13.

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI 1994, p. 18.

<sup>4</sup> ADAMCZEWSKI 1994, p. 22.



### 3.4.6. Quelques questionnements

#### 3.4.6.1. Le statut de la phase 1

La phase 1 nous a paru surtout définie par défaut. C'était déjà ce qui apparaissait dans notre "généalogie", où le schème de saturation, l'analyse du linéaire ne s'appliquait que dans le cas de phase 2. Ensuite, c'est par proportions successives, par corrélation que nous avons établi l'ensemble des propriétés des deux phases et c'est par le biais de la phase 2 que se sont effectués les rapprochements. Puis, dans le tableau de synthèse de Pierre ROUX, cette interdépendance des deux concepts de phase était flagrante, et la colonne qui constitue la phase 1 est presque la phase 2 en négatif. Enfin, nous avons montré dans le schéma du principe de cyclicité (ou même dans certains de nos tableaux récapitulatifs) les lacunes dans le système ouvert / fermé. Ainsi aucun marqueur de phase 1 ne semble s'opposer à BIEN (ou à BE + ING dans notre récapitulatif). Tout se passe comme si la phase 1 était tout ce que n'est pas la phase 2. C'est d'ailleurs, de manière plus modérée, la conclusion à laquelle parvient Fabienne TOUPIN au terme de son examen du vecteur Rhématique / Thématique:

[...] à l'instar des concepts de parenté, **les concepts de Phase sont relatifs**, c'est-à-dire qu'ils ne se comprennent que dans une étroite complémentarité l'un par rapport à l'autre, et **ils sont abstraits, les opérations de choix de phase jouant sur ce plan abstrait, immanent au langage, qui se trouve sur l'axe du transit de la langue au discours et qui est appelé axe de la structuration abstraite.**<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> TOUPIN 1994, pp. 282-3.

Les caractères gras sont de l'auteur et insistent sur cette relativité des deux phases ainsi que sur l'axe de la structuration abstraite. Cet axe de la structuration n'est pas sans rappeler l'acte de langage vu par les guillaumiens, entre langue et discours, où joue l'un des outils d'analyse guillaumiens que nous avons rencontré (acte de langage = pré-construction de langue + construction de discours = 1). Mais, en dépit du terme "immanent", le parallèle s'arrête là car il s'agit de "l'opération de choix de phase" et non de la ligne de partage entre langue et discours. On pourrait se demander ce qu'est précisément une "opération de choix", mais une autre question nous occupe: si les concepts de phase 1 de phase 2 sont relatifs, alors, qu'est-ce qui distingue le vecteur rhématique / thématique de l'opposition thème / rhème?

#### 3.4.6.2. L'opposition rhématique / thématique

Rendant compte de ADAMCZEWSKI 1991, Pierre CLAUDÉ cite un passage où, récusant l'analyse de NICHT proposée par J.-M. ZEMB, ADAMCZEWSKI écrit: "Dans notre optique, où nous n'opérons pas avec des métatermes thème et rhème mais où nous disposons d'un système de phases ordonné (le vecteur RH / TH: rhématique / thématique ou phase 1 et phase 2) [...]"<sup>1</sup>. Nous n'avons pas été en mesure de retrouver ce passage dans notre édition, mais le distinguo apparaît embarrassé. Il nous semble que, dans le modèle métaopérationnel, l'identité entre rhématique / thématique et rhème / thème est récusée en raison des risques de simplisme. Cependant la notion de thème n'est pas si simple, comme ne manque pas de le rappeler Claude HAGÈGE:

---

<sup>1</sup> CLAUDÉ, P., 1992, "Grammaire et linguistique, problèmes et perspectives", in *Les langues modernes*, 86, 2, p. 80.

Le thème et le rhème se déterminent l'un par rapport à l'autre, non en valeur absolue. Il en résulte que le thème n'est pas nécessairement porteur d'information ancienne et acquise, ni le rhème vecteur de nouveauté et d'inconnu. Dans un énoncé donné, le rhème, simplement, est plus informatif que le thème, ce qui n'empêche pas ce dernier d'être porteur, à l'occasion, d'une information nouvelle. Poser un thème, en général, c'est ne pas se contenter du donné situationnel ou du contexte antérieur que l'on veut commenter, mais lui donner une expression linguistique en tant que support. Ainsi, il convient de distinguer au moins deux acceptions de cette notion: le thème comme élément délimitant l'univers du discours ou posant ce dont on parle, c'est-à-dire comme support en contraste avec le rhème comme apport, et le thème en tant qu'information ancienne ou reprise du connu, en contraste avec le rhème comme information nouvelle ou exposé du moins connu. "Connu" implique ici un degré de connaissance ou de conscience que le locuteur possède et qu'il a des raisons de supposer à l'auditeur sur ce dont il parle.<sup>1</sup>

Notons qu'HAGÈGE utilise également le terme de vecteur, mais plutôt dans le sens médical (agent transmettant des maladies), d'où sa reprise par "porteur". HAGÈGE nuance une opposition qui serait manichéenne et introduit une distinction entre deux types de thème: le thème comme "support" et le thème comme "connu". Peut-être est-ce cette dernière interprétation que les tenants du modèle métaopérationnel récusent, d'où leur refus d'une assimilation du vecteur rhématique / thématique à une dichotomie nouveau / ancien, assimilation contre laquelle TOUPIN 1994

---

<sup>1</sup> HAGÈGE, C., 1985, *L'homme de paroles: contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, p. 296. Repris en Folio-Essais. Désormais HAGÈGE 1985.

proteste vigoureusement: "[...] **c'est un contresens que d'assimiler l'opposition Thématique / Rhématique à la dichotomie *given / new* de Halliday.**"<sup>1</sup>

Néanmoins, l'opposition thème / rhème est peut-être plus complexe que cette dichotomie. En affinant les définitions et en suggérant deux types de thèmes, HAGÈGE insiste surtout sur le caractère relatif de thème, qu'il considère être une notion et non un concept. Les deux types de thèmes sont d'ailleurs évoqués peu après:

La courbe intonative et l'antéposition sont des marques universelles du thème en contraste avec un rhème. [...] Le français distingue deux types de thèmes dans la conversation: le thème comme information ancienne ou reprise du connu tend à être postposé, alors que l'on antépose plutôt le thème comme support. Ainsi s'opposent d'une part *ça s'élève tout seul, les enfants* ou *il n'est pas là, papa*, où *enfants* et *papa* sont thèmes contrastifs postposés représentant une information déjà donnée, et, d'autre part, *les chiens mordent quand on les provoque* (style soutenu, à thématisation faible de *chiens*) ou *les chiens, ça mord quand on les provoque* (style parlé, à thématisation forte de *chiens*, repris comme sujet par *ça*).<sup>2</sup>

Cette distinction entre deux types de thèmes permet d'affiner la distinction rhème / thème et de se servir de cette opposition (apport / support) pour analyser la cohésion discursive. Or, il nous semble que cette cohésion discursive est également dans le champ de préoccupation de l'école métaopérationnelle. La cohésion intervient dans le sixième critère de

---

<sup>1</sup> TOUPIN 1994, p. 239.

<sup>2</sup> HAGÈGE, pp. 298-299.

définition retenu par Pierre ROUX ou quand Fabienne TOUPIN, après avoir analysé les concepts de phase 1 et de phase 2, traite les quatre types de séquences possibles (phase 1 — phase 1, phase 1 — phase 2, phase 2 — phase 1 et phase 2 — phase 2)<sup>1</sup>. Plus encore, elle nous paraît l'enjeu des analyses d'opérateurs en "relanceur de thémativité", dont nous avons donné un exemple dans notre parcours sémasiologique. Il nous semble que le vecteur rhématique / thématique, dans certaines analyses est très proche de l'analyse en thème / rhème. En tout cas, la cohésion intéresse le modèle au premier chef et n'est pas une propriété spécifique à une seule langue, point qui a retenu notre attention.

#### 3.4.6.3. Propriété de la langue ou propriété du langage?

Nous nous sommes demandé si l'existence d'un "archi-invariant"<sup>2</sup> ne renvoyait pas à une propriété du langage partagée par toutes les langues, au point peut-être de ne constituer qu'une propriété initiale du langage. Travaillant avec des opérations abstraites, les analyses permettent de dégager des invariants qui sont ceux du langage. Ainsi, par exemple, ADAMCZEWSKI écrit:

Quoi qu'il en soit, l'intérêt de l'analyse contrastive — son intérêt ultime pourrait-on dire — c'est justement de mettre à profit l'existence d'oppositions de ce genre [I/A] pour tenter de mettre au jour les OPÉRATIONS qui ont cours dans l'activité langagière, ce qui permettra de mieux définir les principes et les règles propres au LANGAGE HUMAIN.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> TOUPIN 1994, pp. 297-312.

<sup>2</sup> TOUPIN 1994, p. 289.

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI 1994, pp. 8-9.

Or, les principes et les règles propres au langage humain ne sont peut-être rien d'autre que l'existence d'une "métalangue naturelle" au sein de chaque langue naturelle (encore que cette formulation d'un rapport d'inclusion soit contestable). Autrement dit, chaque langue a pour propriété de comporter des méta-opérateurs (par exemple "bien" en français, "i" en polonais et en russe), c'est-à-dire, des "opérateurs qui renvoient aux opérations mêmes de structuration de l'énoncé". Ne s'agit-il pas ici d'une des propriétés définitoires de la langue? Si une langue se définit comme un système de signes autoréférentiel, ce qui permet l'accomplissement de la fonction métalinguistique de JAKOBSON, cette possibilité est une de ses propriétés. L'analyse métaopérationnelle ne ferait-elle pas que développer, pour toutes les langues, la proposition "le langage est un système de signes autoréférentiel"? La phase 2 nous paraît, pour beaucoup, relever de cette propriété. Accordant à la fonction métalinguistique du langage un rôle si important, l'analyse métaopérationnelle est peut-être menacée d'une certaine forme de réflexivité.

#### 3.4.6.4. Réflexivité de l'analyse?

A force de vouloir éviter l'illusion "chosiste", de parler du monde plutôt que de la langue, l'analyse métaopérationnelle ne procèderait-elle pas d'une certaine réflexivité qui finalement scinderait le langage en deux domaines? La langue nous apparaît scindée en deux, de la même manière que les énoncés sont analysés dans un cadre binaire phase 1 / phase 2. Cette scission était d'ailleurs présente au sein du modèle à ses débuts où coexistaient des opérations et des méta-opérations, où seules les méta-

opérations avaient droit de cité. La langue était alors comme traversée par une faille avec d'un côté les métaopérateurs et de l'autre les opérateurs, et un énonciateur qui n'intervenait pas en phase 1.

Nous croyons que la scission phase 1 / phase 2 reproduit iconiquement, mais ironiquement aussi, quelque chose de l'opposition du monde et du langage: "Les énoncés de phase 1 sont les seuls qui puissent reproduire le dynamisme des situations du monde réel. C'est le seul niveau où la grammaire admet que l'on parle d'actions (lorsque les verbes employés sont susceptibles d'être actifs, bien entendu) et d'agents"<sup>1</sup>. Tout se passe comme si la langue était divisée en deux, une partie compromise avec le réel et l'autre consacrée au seul objet de la langue, le métalinguistique. D'où une forme de réflexivité: "DO nous apparaît maintenant sous son vrai jour, à savoir une certaine forme de RÉFLEXIVISATION DE L'OPÉRATION DE PRÉDICATION".<sup>2</sup> Or si DO est central, s'il est iconique, ce qui vaut pour lui vaut pour la langue, et on peut donc se demander si la langue elle-même n'est pas conçue comme réflexivité avant toute chose.

Ce n'est plus le commentaire linguistique qui élabore une mise en mots des choses (le langage comme simple reflet du monde) c'est le commentaire qui organise une mise en choses du langage. Le langage est scindé en deux éléments, l'un a la propriété phase 2, métalinguistique, l'autre est réifié, comme en témoignent les nombreuses métaphores, quoi qu'elles désignent ("effet béton", "ciment", "foncteurs relais") et reconstituent au sein du langage le réel que l'on se gardait bien de confondre avec le linguistique.

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 43.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI [1977] 1980, p. 11.

Dans cette partie du modèle, intervient une réflexivité dans l'analyse dont l'usage du concept d'iconicité est un symptôme. L'iconicité est ainsi glosée par ADAMCZEWSKI comme la "systématicité de surface au niveau des signifiants, c'est-à-dire des suites phonologiques que sont les mots"<sup>1</sup>. Mais iconicité de quoi? De quoi le signifiant est iconique? Du désir de système, peut-être... Si notre interprétation de l'iconicité comme reflet réciproque de l'analyse dans le langage est peut-être un peu excessive, cette recherche d'une "iconicité" dans le linéaire, dans le système, s'apparente très nettement à une remotivation du signifiant à partir de la systématité de la langue. Le signifiant est ce qu'il est (TH- ou WH-) par ce qu'il reflète ce qu'est la langue, et partant, le langage: systématique. De ce point de vue, la théorie métaopérationnelle doit être rapprochée de la systématique du langage, où la psycho-sémiologie introduit également une part de remotivation du signifiant.

A l'autre bout de la chaîne, on trouve la partie du langage qui s'occupe du réel. Nous avons d'autant plus de mal à modéliser la phase 1 que le D1 est parfois défini comme un avant-verbalisation, ou en tout cas est utilisé comme tel. Nous avons du mal à imaginer cette venue au langage de la pensée. Dans DELMAS & GIRARD 1993, D1 et D2 sont présentés ainsi: "représentation du **monde**, représentation des **mots** et du **mode de mise en relation**"<sup>2</sup>. Autrement dit, il y a de la pensée sans mots, puis avec mots, dont la principale fonction devient alors de commenter du langage. Dans cette représentation de D1, semble se dessiner une conception du langage

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 88

<sup>2</sup> DELMAS & GIRARD 1993, p. 102.



comme épiphanie, surgissement du monde venu doter l'énonciateur de mots possibles. C'est ainsi du moins que nous interprétons le terme de "performativité cognitive"<sup>1</sup>, utilisé à propos de D1, qui nous a laissé fort perplexe.

Au total, il nous semble qu'il y a une forme de réflexivité dans l'analyse métaopérationnelle, où le langage semble essentiellement renvoyer à du langage, ce dont témoignent un certain nombre de formules et de termes préfixés en méta- ("l'extraordinaire réussite métagrammaticale que représente ce système"<sup>2</sup>, le métaverbe, le méta-opérateur). Ayant présenté successivement les trois modèles théoriques, nous voudrions maintenant proposer un bilan, en essayant d'étudier le type d'invariant qui apparaît dans les analyses.

### **3.5. Éléments de synthèse: l'analyse de l'invariant**

Finalité ultime du dispositif et du paradigme énonciatif, l'invariant ou les invariants que l'on peut dégager à partir des théories exposées doivent être examinés. Nous ne prétendons pas tout résoudre ou même seulement interroger sa / leur validité. Mais nous allons essayer de modéliser cet invariant, de préciser sa nature et sa relation au dispositif. Ces précisions sont d'autant plus nécessaires que l'invariant est un objectif, presque un paradigme à lui tout seul.

Nous ne traiterons pas la question de savoir si l'invariant est tenable, si l'on peut postuler une telle régularité du langage. Nous n'aurons pas à

---

<sup>1</sup> DELMAS & GIRARD 1993, p. 106.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 285.

prendre parti pour les analogistes, partisans d'une régularité dans la langue, ou les anomalistes, tenants d'un désordre irréductible<sup>1</sup>. S'il faut absolument prendre parti, nous nous rangerons du côté des analogistes, mais avec des règles un peu compliquées, en fait des méta-règles. Tenir que "*every rule is defeasible*", c'est admettre aussi que la règle comporte la propriété d'être enfreinte. C'est également édicter une régularité, donc une autre règle. A cette règle, au niveau méta, l'anomaliste est obligé d'admettre une régularité à 100 %, faute de quoi il tombe dans le camp des analogistes) et, ce faisant, il devient analogiste. Un exemple pour illustrer ce propos: les maximes conversationnelles de GRICE sont telles que l'exploitation (*flouting*) des maximes (économie, pertinence, vérité, etc.) apparaît comme une défaite de la théorie gricienne fort irénique (on peut ne pas être pertinent...). Mais cette exploitation des maximes est conforme à la théorie: la possibilité d'infraction est incluse dans la règle. En clair, l'invariant nous paraît possible, mais comme schème de variation; de la même manière sans doute que la maxime gricienne déploie le calcul d'implicature, c'est-à-dire qu'elle rend la variation prévisible, elle programme les déplacements, l'infraction. C'est cette idée d'un invariant comme schème de variation que nous voudrions défendre.

### **3.5.1. L'invariant ou les universaux?**

L'analyse des invariants d'une langue peut faire songer à la recherche des universaux du langage. Comme le rappelle Claude HAGÈGE: "La faculté de langage est une. Les langues qui la manifestent présentent donc

---

<sup>1</sup> Pour une conception anomaliste de la langue et pour un usage de la langue contre la

nécessairement quelque unité. C'est à ce titre que la linguistique les étudie comme objets discernables. Les appeler toutes des langues, c'est poser des traits universels sous-jacents à leur immense diversité."<sup>1</sup> Et il conclut ainsi sa présentation: "S'il existe des universaux, les instances dialogales en sont, tout ensemble, l'explication et la finalité."<sup>2</sup> Ici "instances dialogales" peut renvoyer à un fonctionnement opératif, il ne s'agit pas d'universaux au sens d'un invariant lexical strict. De fait, les invariants recherchés par les écoles françaises de linguistique anglaise s'opposent à la démarche d'une WIERZBICKA<sup>3</sup> en quête d'universaux, conçus comme une sorte de conservation de la transmission du sens, lorsqu'on passe d'une langue à une autre, quelle que soit la langue, donc valables pour le langage car valables pour toutes les langues. De ce point de vue, les écoles françaises de linguistique anglaise cherchent plutôt à établir du généralisable, que CULIOLI distingue de l'universel ainsi:

Le généralisable, c'est ce qui peut être construit ou reconstruit à la demande selon les relations impliquées, par exemple lorsqu'il s'agit de construire certaines opérations concernant la relation qui existe entre la quantification, la qualification, l'aspect... tandis que l'universel, c'est ce qu'on est obligé de poser, soit comme axiome, soit comme principe pour pouvoir rendre compte d'un certain nombre de phénomènes, par exemple lorsqu'il s'agit de certaines

---

règle, voir par exemple LECERCLE 1990.

<sup>1</sup> HAGÈGE 1985, p. 59.

<sup>2</sup> HAGÈGE 1985, p. 88.

<sup>3</sup> Voir par exemple WIERZBICKA, A., 1993, "La quête des primitifs sémantiques", in *Langue française*, n° 98, mai 93, pp. 9-23.

conditions sur l'énonciation comme la nécessité d'avoir deux énonciateurs.<sup>1</sup>

Au-delà de l'universel que semble constituer "le système de l'égophore", les "instances dialogales" comme le dit HAGÈGE, le champ de recherche des écoles est le généralisable, un ensemble d'opérations qu'on peut postuler dans toutes les langues, plutôt que l'universel. C'est dans une analyse en fonctionnement que se conçoit l'invariant, position qui était celle de GUILLAUME dans l'un des textes fondateurs de l'invariant pour nos écoles:

[...] une forme de langue a, dans la langue même, une valeur fondamentale, unique, dont un caractère est de permettre une grande diversité de valeurs d'emploi, qui, si différentes soient-elles apparemment, ne sont pas en contradiction avec une valeur fondamentale existante. On a donc, si on adopte ce point de vue, pour chaque forme une valeur de langue première, et un éventail, pourrait-on dire, de valeurs d'emploi secondes, obtenues en discours et toutes réductibles à la valeur en langue dont elles constituent une application permise par la valeur de langue première. Il reste à concevoir et à expliquer ce que peut être cette valeur qui se présente une dans la langue mais diverse et multiple dans les emplois qu'en fait le discours. Une juste réponse à cette question conduit et oblige à introduire, partout où il s'agit de formes, une notion saussurienne — capitale — de système.<sup>2</sup>

Le rapport entre la "valeur fondamentale" en langue et les emplois en discours est modélisé sous la forme d'un éventail, sorte de représentation graphique d'une divergence à partir d'un point commun. La valeur

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1976, pp. 237-8.

<sup>2</sup> GUILLAUME [1948] 1971, *LL1*, pp. 78-79.

fondamentale analysée, qui est ici celle de l'imparfait, doit être mise en regard avec la notion de système. Le travail porte donc plus sur un invariant grammatical. L'invariant lexical en est-il exclu pour autant?

### **3.5.2. Invariant lexical ou invariant grammatical?**

L'analyse en invariants joue donc à trois niveaux. Au niveau de la théorie, on postule que les opérations sont valables pour toutes les langues. Les mécanismes (psychomécanismes, opérations abstraites) sont assimilables à des universaux du langage. Au niveau d'une langue (quelle qu'elle soit), on considère qu'il y a une grammaire d'opérations, et que, en vertu du caractère systématique de la langue, on peut postuler que les "morphèmes grammaticaux" sont des opérateurs renvoyant à des mécanismes (ensemble d'opérations) invariants. La recherche des invariants est un peu la psycho-sémiologie étendue à tous les modèles: l'assignation de valeurs invariantes à la morphologie grammaticale<sup>1</sup>. Le dernier niveau d'analyse en invariant est celui du lexique.

Dans le cadre de la psychomécanique du langage et de la théorie des opérations énonciatives, nous avons souligné que l'invariant est essentiellement d'ordre opératif. L'invariance est celle du dispositif et des différentes opérations mobilisées dans l'énoncé. Pour CULIOLI, "[...] un invariant est une structure, c'est-à-dire un ensemble de relations entre des termes, stable sous transformation"<sup>2</sup>. Cette définition joue sur l'acception

---

<sup>1</sup> Cette assignation de valeurs est moins "systématique" dans les travaux de CULIOLI, la notion de systèmes de la langue étant moins importante, et surtout, le rapport opération/marqueur d'opération n'étant pas pensé sur le mode de la bi-univocité. Voir nos analyses du chapitre 5.

<sup>2</sup> CULIOLI 1973, p. 86.

mathématique de l'invariant. Par exemple, le centre d'une rotation est invariant dans la transformation, on dit alors qu'il est stable sous transformation. Le centre de la rotation est d'ailleurs précisément défini comme étant l'invariant dans la transformation, le point  $O$  tel que  $f(O) = O$ ,  $f$  symbolisant l'application. Néanmoins, des tentatives sont faites pour étendre l'invariance opérative au lexique dans ces deux modèles.

Pour la théorie métaopérationnelle, la question nous paraît plus complexe, ce qui tient en partie à la simplicité du schème rhématique / thématique. Cette simplicité est la grande force du modèle (ce que rappelle souvent TOUPIN 1994), mais l'invariance est plus complexe, comme le signale cette liste des concepts de la théorie:

Il nous semble particulièrement délicat de livrer un inventaire définitif de tels outils d'analyse, mais nous pouvons en citer les principaux avec certitude: l'invariant des opérateurs, lui-même indissociable de cet "archi-invariant", inscrit dans la structure générale des langues, qu'est le **vecteur Rhématique-Thématique**, sans oublier la **portée des opérateurs** ainsi que la **chronologie opérationnelle**.<sup>1</sup>

Si l'on suit ce distinguo, deux types d'invariants sont à considérer. Un invariant que nous appellerions volontiers prototypique, qui vaut pour les métaopérateurs et qui consiste à catégoriser en opérateurs de phase 1 ou opérateurs de phase 2 (métaopérateurs). Mais cet "archi-invariant", même pour les métaopérateurs, n'est pas en soi suffisant. Il vaut certes comme modélisation de la structuration de l'énoncé et, en tant que tel, il peut s'appliquer quelle que soit la langue considérée. De ce point de vue, il relève des universaux. Cependant, il ne s'agit pas d'un "primitif sémantique" mais d'une structure. Il faut toutefois noter que l'analyse de l'invariant ne se

---

<sup>1</sup> TOUPIN 1994, p. 289.

limite pas à attribuer à un opérateur le statut d'opérateur de phase 1 ou 2. L'opérateur n'a pas un invariant qui consisterait à lui assigner strictement une place dans le vecteur, dans le micro-système, puisque par exemple l'opérateur TO est défini en phase 2 par rapport à  $\emptyset$ , mais en phase 1 par rapport à -ING<sup>1</sup>. D'autres spécifications interviennent dans l'analyse, d'où les deux paramètres ajoutés par Fabienne TOUPIN: l'invariant de l'opérateur et sa portée, paramètres qui sont liés à l'archi-invariant, mais dont les règles de calcul n'ont pas encore été clairement définies. Peut-être faut-il voir là les effets de la division entre phase 1 et phase 2, entre opérateurs et métaopérateurs... Cette distinction semble maintenue, en tout cas dans ADAMCZEWSKI 1991: "Rappelons pour mémoire que les métaopérateurs renvoient aux outils de la langue qui exhibent le fonctionnement des opérations grammaticales, alors que l'opérateur est davantage lié au lexique"<sup>2</sup>. On devrait donc distinguer l'invariant des opérateurs de phase 2 (métaopérateurs) et des opérateurs de phase 1 (opérateurs). L'invariant des métaopérateurs se définit comme une combinaison de sa place d'ordre 2 dans le vecteur et de l'invariant accordé à l'opérateur de phase 1 qui lui correspond dans le micro-système (celui qui occupe la place d'ordre 1). Quant à l'invariant des opérateurs de phase 1, il fait intervenir des caractérisations plus lexicales. Ainsi ADAMCZEWSKI & GABILAN 1992 donne-t-il une "banque des mots grammaticaux", sorte de dictionnaire des invariants grammaticaux.

Pour autant, une caractérisation du lexique est aussi concevable en termes d'opérations et d'invariants, même si une théorie de l'invariance lexicale doit faire face à des phénomènes redoutables tels que l'homonymie,

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 31.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 251.

la synonymie ou la polysémie... L'invariant lexical *in abstracto*, l'article de dictionnaire, entretient une parenté avec les invariants opératifs dégagés par nos écoles, il s'agit d'un parcours des valeurs possibles. Comme l'écrivent les auteurs du *Dictionnaire de moyen français*, "Un article de dictionnaire est une *construction virtuelle qui cherche à épuiser tous les réalisables du mot*."<sup>1</sup> Les italiques ne sont pas de notre fait, mais cette définition nous convient tout à fait: elle nous paraît programmatique de ce que cherche à faire un invariant. Cette construction peut prendre diverses formes, que nous passons rapidement en revue.

### 3.5.3. Figures de l'invariant

Trois modélisations de l'invariant nous paraissent possibles: la valeur centrale, la valeur de base et la ressemblance de famille. Dans tous les cas, nous pensons que l'invariant peut se laisser modéliser comme un schème de variation.

#### 3.5.3.1. La valeur centrale

La valeur centrale est une sorte de moyen terme qui consiste à circonscrire les variations, en déterminant un "terrain commun", une valeur commune à tous les emplois. Il s'agit donc d'une position modérée qui sous-entend qu'on peut fixer un sens unique comme propriété définitoire d'un opérateur. Elle évite la rigidité et permet d'accorder une certaine place à la labilité, l'instabilité (thématique constante chez CULIOLI). Elle se heurte au degré de précision, qui est à proportion inverse de sa liberté de variation.

---

<sup>1</sup> GREIMAS, A. J., & GREIMAS-KEANE, T. M., 1991, "L'éloge du mot, considérations méthodologiques à propos d'un nouveau dictionnaire", in *Cahiers de Lexicologie*, n° 58, Didier, p. 97.



On retrouve là le risque de la généralité, bien connu des épistémologues et, selon l'aphorisme de TOULMIN, il en va des définitions comme des ceintures, plus elles sont larges, plus on met de choses dedans<sup>1</sup>. Mais à trop élargir, on finit par perdre son pantalon... Selon nous, une valeur centrale décrit également une variation, et fonctionne donc comme un schème de variation, puisque les différentes variations, les écarts, sont ramenés au centre, et si possible minorés par la définition de la valeur centrale:

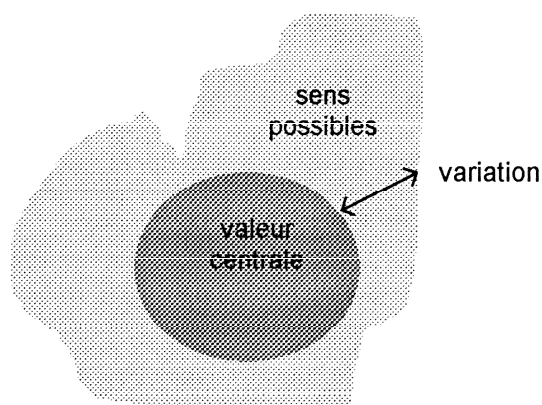


Figure 19: La valeur centrale et sa définition

Notre représentation (en forme d'œuf sur le plat, mais ceci est contingent) représente les irrégularités possibles d'emploi. On voit bien que plus la définition de la valeur centrale est large, plus on minore la variation...

### 3.5.3.2. La valeur de base

Qui dit valeur de base (ou valeur fondamentale), dit glissement de sens (ou dérive, c'est selon) puisque "valeur de base" présuppose qu'il y a d'autres valeurs possibles. Toute la question est alors celle de la prévisibilité des déplacements de sens, du parcours des valeurs. De sorte que, d'après

---

<sup>1</sup> TOULMIN, S., 1973, *L'explication scientifique*, A. Colin, p. 19.

nous, parler de valeur centrale revient à travailler sur les déformations de cette valeur de base, sur la manière dont elle joue. Plusieurs conceptions sont envisageables: la métaphore et la ressemblance de famille. Nous ne revenons pas sur la métaphore. Nous rappelons simplement que son orientation nous paraît problématique et que, donc, la prévisibilité des glissements métaphoriques nous paraît incertaine. Néanmoins, c'est bien une prévisibilité des glissements de sens (prétendument du concret vers l'abstrait) que l'analyse en métaphore (ou en métonymie) s'efforce d'organiser en puisant dans la rhétorique.

Quant à la ressemblance de famille, il s'agit ici de circonscrire l'ensemble des variations possibles à partir d'un ensemble fondé sur des similitudes plus ou moins ténues, de la même manière que peut se lire une ressemblance entre les différents membres d'une même famille. C'est le concept développé par WITTGENSTEIN (pour exposer le rapport entre les différents jeux de langage): "Je ne puis caractériser mieux ces analogies que par le mot: «ressemblances de famille»; car c'est de cette forme que s'entrecroisent et que s'enveloppent les unes les autres les différentes ressemblances qui existent entre les différents membres d'une famille; la taille, les traits du visage, la couleur des yeux, la démarche, le tempérament, etc."<sup>1</sup> Entre tous les membres d'une famille peuvent exister des points de comparaison, portant par exemple sur des caractéristiques physiques. Ainsi l'analyse de THIS et THAT proposée par LAPAIRE & ROTGÉ 1991 nous paraît-elle relever de ce type d'invariance:

---

<sup>1</sup> WITTGENSTEIN, L., [1945] 1961, *Investigations philosophiques*, Gallimard, coll. TEL, I, 67, p. 148.

this	moi	proximité	intérêt	inclusion	univers du locuteur	premier plan	locuteur responsable	discours moi	appel (is)
that	hors-moi	distance	rejet	exclusion	univers de l'allocutaire	second plan	allocutaire responsable	discours autre	clôture (af)

Tableau 20: La corrélation des valeurs de THIS et THAT (d'après LAPAIRE & ROTGÉ 1991)

Les deux "morphèmes" -is et -af constituent deux programmes sémiques de variation par rapport à une valeur TH- commune<sup>1</sup>. Ces emplois se laissent analyser comme une corrélation, un air de famille qui les lie les uns aux autres. Mais, comme nous l'avons exposé dans notre analyse du concept de corrélation, la syntaxe de la corrélation reste programmatique, pour ne pas dire problématique.

On l'a vu, sauf pour une conception pure et dure de l'invariant strict dont la définition d'une part et la confrontation aux emplois d'autre part nous paraissent délicates, ces modélisations possibles de l'invariant visent bien à stabiliser de l'instable, à tenter de prédire les déformations. Nous retrouvons là ce que dit HAGÈGE: "Née de la prise de conscience des invariants, la linguistique est, pour une large part, en train de devenir une science de la variation sur fond d'invariant."<sup>2</sup> Son propos vise surtout la sociolinguistique, mais il s'applique à notre analyse, si l'on cherche à donner un contenu à "science de la variation".

### 3.5.4. L'invariant, schème de variation?

#### 3.5.4.1. Analogie avec la physique

Il faudrait traiter le concept d'invariant en linguistique générale, à commencer par une comparaison de ses usages dans les différentes

<sup>1</sup> Cette corrélation doit beaucoup à Jean-Jacques LECERCLE. Sur l'analyse de THIS et THAT par LAPAIRE & ROTGÉ, voir également nos analyses p. **Erreur! Signet non défini.**

<sup>2</sup> HAGÈGE 1985, p. 125.

disciplines, sociolinguistique en tête. Notre absence de compétences en la matière nous interdit de faire autre chose que de poser le problème, et de suggérer de le résoudre en faisant jouer l'analyse de "variation", concept avec lequel l'invariant a partie liée. De notre point de vue, le terme "variation", qui encadre l'invariant, doit se comprendre comme polysémique. De par la structure de la langue française, "variation" est un terme processif: c'est une nominalisation pouvant renvoyer tantôt à un résultat, tantôt à un processus<sup>1</sup>. En tant que résultat, il peut signifier "variante" (c'est-à-dire quelque chose comme l'image de l'objet "invariant" dans la fonction variation). En tant que processus, elle se laisse modéliser comme relation entre variante et invariant:

$$y = f(x)$$

variante = variation (invariant)

La modélisation est de type mathématique, ce qui peut être perçu comme gênant. Accessoirement, on retrouve la définition mathématique de l'invariant: dans le cas où il n'y a pas de variante, on est bien dans le cas où  $x = f(x)$

Dans le schème guillaumien, le tenseur représente deux états d'une même tension ou deux opérations contradictoires. La recherche de l'invariant peut donc s'analyser comme la sélection d'une valeur dans un parcours des valeurs possibles: parcours du tenseur binaire, parcours de la came ou parcours du vecteur thématique / rhématique. La conséquence est que l'invariance est en fait conçue en tant que prédiction de la variation, ce que nous avons appelé schème de la variation. Le schème opératif et

---

<sup>1</sup> Voir notre analyse au chapitre suivant.

l'invariant sont dans le même rapport qu'une fonction et sa dérivée en mathématiques. Nous allons illustrer notre analogie à l'aide de la fonction affine, souvent utilisée en physique pour modéliser des phénomènes naturels. En prenant comme modèle une fonction affine, de type  $f(x) = ax + b$ , sa dérivée,  $f'(x)$ , est une constante  $a$ , qui représente en quelque sorte les variations de sens tout en les définissant, ce en quoi il y a invariant. L'invariance doit alors se définir non pas comme ce qui est figé, mais comme ce qui ne sort pas de la prédiction.

Problématique linguistique	Modélisation mathématique	Exemple
variations du sens en fonction du contexte	fonction donnant l'effet de sens $f(x)$ à partir du contexte ( $b$ ) et l'invariant ( $a$ )	$f(x) = ax + b$
invariant (schème de variation)	sa dérivée	$f'(x) = a$

Tableau 21: L'invariant, schème de variation

C'est ce type de modélisation mathématique qui permet de calculer l'accélération à partir d'une vitesse en physique ( $v = at + C$ ; la vitesse d'un corps en chute libre augmente proportionnellement au temps et est affectée éventuellement d'une vitesse initiale, ici  $C$ ). La dérivée de cette fonction donne l'accélération, qui est invariante quel que soit le corps considéré. La difficulté est que notre modélisation mathématique trouve ses limites dès qu'il s'agit du calcul de la dérivée. Les règles appliquées en mathématiques ne valent pas pour la linguistique. Pour autant, la modélisation nous paraît intéressante. Elle illustre une représentation de l'invariant comme schème de variation et est cohérente avec la modélisation mathématique des opérations, ainsi qu'avec notre volonté de conserver des rapports, à partir du concept de corrélation, là où l'analyse en métaphore confond des niveaux

de réalité différents. Elle ouvre des horizons pour un invariant comme schème de variation, conçu comme prévisibilité des effets de sens à partir d'une valeur de départ.

#### 3.5.4.2. Un parcours de valeurs possibles

La formulation de l'invariant, abstraite dans tous les cas, se fait donc en référence au dispositif théorique, même si des opérations interviennent. Tension, phase, franchissement de frontière n'ont de sens qu'en référence à la théorie.

Dans la psychomécanique, la psycho-sémiologie associe la morphologie à une signification plus grande. Il s'agit alors de trouver des schèmes, des répartitions des signifiants de la langue en agencements systématiques, qu'on puisse si possible ramener au schème par excellence, le tenseur binaire. Celui-ci est considéré comme étant celui de la pensée, la dialectique entre l'universel et le singulier, conceptualisés comme étant les bornes de la pensée humaine.

Pour la théorie des opérations énonciatives, nous avons analysé les représentations métalinguistiques comme des schèmes. Nous avons proposé de les rapporter par isomorphisme à l'opération de repérage. Nous avons analysé cette dernière comme une composition de fonctions, sorte de calcul attribuant une des quatre valeurs  $\{=, \neq, \omega, *\}$ .

Pour la théorie métaopérationnelle, nous avons dit notre embarras. Le schème opératif que nous avons analysé n'est pas l'instrument unique de l'analyse de l'invariant (en tout cas, pas pour tous les opérateurs). C'est que le schème opératif dégagé dans chaque théorie n'est pas le seul schème

d'analyse de l'invariant. Ceci se comprend puisque l'invariance est d'ordre opératif et que le schème opératif relie du linéaire à de l'opératif, ce qui implique bien qu'il existe d'autres opérations que les opérations centrales que nous avons étudiées (entendement / discernement; repérage; phase 1 / phase 2). En revanche, le schème opératif est emblématique du type d'invariant que produit une analyse opérative de l'invariant: il est schème de variation. L'invariant n'est pas assignation du stable à des morphèmes grammaticaux, mais construction du parcours des valeurs possibles. De ce point de vue, ces quelques concepts d'analyse forment une corrélation:

langue	"fait de langue"	famille paraphrastique	lexis	phase 1 / phase2	invariant opérateur	invariant opératif
parole	"effet de sens"	énoncé	famille paraphrastique	opérateurs / métaopérateurs	valeur en contexte	traces

*Tableau 22: La corrélation des principaux concepts*

Il s'agit de reconstruire les invariants en langue qui permettent de rendre compte de la diversité des emplois dans l'énoncé. C'est le rôle de l'opération, qui permet de remonter des traces à l'invariant; opération que nous nous proposons d'étudier maintenant, approfondissant la notion de processivité abordée à propos de "variation".

## 4. APPROCHE LEXICOLOGIQUE

Nous voudrions dans ce chapitre analyser plus particulièrement les concepts d'énonciation et d'opération, qui sont parties prenantes du paradigme énonciativiste. Poursuivant notre recherche de l'insu des théories, nous allons montrer que ces concepts semblent largement obérés par une ambiguïté fondamentale entre un sens de résultat et un sens de processus. Nous procéderons à une sorte d'analyse lexicologique qui, par contraste avec l'anglais, fera ressortir une part irréductiblement française de ces concepts (relativement à cette ambiguïté de fonctionnement). Notre analyse est en deux temps. Elle porte d'abord sur les suffixes de nominalisation et sur l'actance des prédicats nominalisés. Ces deux concepts d'énonciation et d'opération étant des métatermes clés des théories, nous faisons retour brièvement sur les conditions de possibilité du métalangage, en comparaison avec d'autres ambiguïtés entre "la relation et l'un de ses termes" (MILNER).

### **4.1. Le travail des suffixes**

Nous sommes parti de la simple constatation d'une différence entre l'anglais et le français que fait apparaître la difficulté de traduire "énonciation". Nous reviendrons sur ses traductions possibles en anglais; nous insistons juste ici sur l'absence de correspondance terme à terme entre énonciateur / énoncé / énonciation et *utterer / utterance*. Cette absence de



correspondance n'a rien d'anormal en soi, mais cette disjonction semblait dépasser la question de champs lexicaux mal ajustés et invitait à faire l'hypothèse d'un absent: énonciation. Manquait donc à l'appel un *uttering*, ce qui nous a conduit à questionner la nominalisation et, en particulier, la suffixation. Après tout, les procédés de dérivation sont aussi dépendants du matériel lexical disponible, qui est différent d'une langue à l'autre. Nous retrouvons l'intuition de GUILLAUME selon laquelle une langue a la syntaxe de sa morphologie. On devait ainsi pouvoir admettre que l'on a réciproquement la morphologie de sa syntaxe, et que donc les suffixes avaient peut-être un rôle. Or, si l'anglais dispose du formidable opérateur de nominalisation -ING (pour parler comme l'un de nos auteurs), on conçoit que les autres suffixes soient moins "sollicités". Réciproquement, l'existence de dérivations lexicalisées (actualisées dans le dictionnaire, dans le vocabulaire et non plus seulement présentes à l'état de virtualité dans le lexique) pouvait peut-être expliquer le "blocage" de certaines nominalisations en -ING. C'est ainsi du moins que nous avons interprété la réticence de collègues anglophones à accepter *\*I was disappointed by his arriving* comme solution à un exercice à trous (pour lui préférer: *I was disappointed by his arrival*). Cette explication intuitive ne se cache pas ce qu'elle a d'insatisfaisant et nécessiterait une étude plus systématique. Reste qu'une analyse des suffixes permettait une approche des rapports énoncé / énonciation. Nous avons donc cherché des propriétés spécifiques à la nominalisation en -ATION, en rapport à "énonciation" et à "opération".

#### 4.1.1. La processivité des noms d'action

Notre analyse porte donc sur ce qu'on appelle traditionnellement des noms d'action, terme que nous conservons en dépit des réserves que l'on peut émettre sur la pertinence de "action". En pratique, nous parlerons surtout de nom processif, expression que nous empruntons à Jean-Claude ANSCOMBRE: "Nous appellerons nom processif tout nom d'action susceptible de désigner aussi bien l'action en cours que le résultat de cette action"<sup>1</sup>. D'illustres prédécesseurs ont émis des hypothèses sur la régularité des noms d'action et, en particulier, sur la régularité de la signification des suffixes. Il semblerait que la position analogiste d'une régularité absolue ne soit pas tenable. C'est ainsi, par exemple, que Michèle FRUYT commente le travail de BENVENISTE sur les noms d'action en indo-européen: "L'idéal de l'univocité des relations entre éléments de signifiant et éléments de signifié nous paraît être une hypothèse de travail, une tentative de rationalisation du domaine suffixal plutôt qu'un principe vérifié et systématisé [...]"<sup>2</sup>. C'est sur cette hypothèse d'une régularité des noms en -ATION que notre travail repose, quand bien même certains noms d'action ne sont pas strictement dérivés de la base verbale.

##### 4.1.1.1. La processivité selon ANSCOMBRE

L'analyse du nom processif chez ANSCOMBRE part du constat suivant:

---

<sup>1</sup> ANSCOMBRE, J.-C., [1984] 1986, "Article zéro, termes de masse et représentation d'événements en français contemporain", in *Recherches linguistiques*, n° XI, Actes du Colloque de Metz: "Déterminants: syntaxe et sémantique", publiés par J. DAVID et G. KLEIBER (Metz, 6-8 décembre 1984), p. 11. Par la suite ANSCOMBRE [1984] 1986.

<sup>2</sup> FRUYT, M., 1992, "Les principes méthodologiques d'Émile Benveniste dans «Noms d'agent et noms d'action en indo-européen»", in *LINX* n°26, p. 170.

Comme bien d'autres langues, le français possède des noms dont la caractérisation sémantique fait intervenir une action ou une activité. [...] Certains noms d'action décrivent exclusivement le déroulement de l'action, d'autres le produit résultant de l'action, d'autres sont ambigus de ce point de vue. [...] Par exemple *polissage* désigne exclusivement l'action de polir, alors que le substantif *poli* renvoie au résultat de cette action. En revanche,  *finition* est ambigu: on peut dire *La finition de ce meuble prendra beaucoup de temps*, mais également *Ce meuble présente une très belle finition*. De la même façon, le français ne possède qu'un seul mot *vote* pour désigner l'action de voter et son résultat.<sup>1</sup>

Bien qu'ANSCOMBRE rejette l'idée d'une régularité possible de ce phénomène dans la morphologie, nous avons été frappé de la similitude entre la répartition des cas énumérés et les procédés de création lexicale faisant intervenir des suffixes différents. Ainsi, ANSCOMBRE signale l'ambiguïté de "casernement" entre "Les permissionnaires ont regagné leur casernement" et "Le casernement se fera chez l'habitant", où cette fois-ci il s'agit de "l'action", "casernement" ne pouvant alors plus être substitué à "caserne". "Casernement" (dérivé de "caserner", lui-même formé à partir de "caserne") semble avoir un fonctionnement processif, d'où l'hypothèse plausible d'une valeur particulière du suffixe -MENT. Une telle hypothèse paraît également envisageable pour -ATION (cf. opération et énonciation).

ANSCOMBRE ne dit rien sur -ATION, mais il établit des tests pour discriminer les sens de résultat et de processus, que nous récapitulons ci-après.

---

<sup>1</sup> ANSCOMBRE [1984] 1986, p. 9. Jean-Jacques LECERCLE nous signale, toutefois, que le français de Suisse dispose de "votation".

Distinguo	Processus	Résultat
Exemple	résolution	solution
<b>Critères</b>	1. "la méthode de X" possible	impossible
	2. plus difficilement	2. "La X de l'équation se trouve page dix du manuel" possible
	3. "X prend une journée entière" possible	3. plus difficilement
	4. impossible	4. COD dans "Après une journée de travail, nous avons trouvé la X"
	5. COI dans "Avant de procéder à X, il faut établir un lemme"	5. plus difficilement

*Tableau 23: Synthèse des critères d'ANSCOMBRE pour le processif*

Du point de vue des critères 2 et 5, "opération" et "énonciation" sont bien interprétables comme des processus. Néanmoins, les critères 3 et 4 nous semblent montrer que "opération" et "énonciation" n'ont pas seulement un sens de processus mais aussi de résultat. Il est vrai que les critères ne sont pas absolus et ANSCOMBRE lui-même reste très prudent quant à l'acceptabilité des séquences. Aussi conserverons-nous surtout la distinction plutôt que les critères, d'autant que ceux-ci sont raffinés par la suite pour servir une démonstration qui s'éloigne quelque peu de notre objet.

#### 4.1.1.2. Processivité et aspectualité

Dans ANSCOMBRE [1984] 1986, l'objectif était d'établir un rapprochement entre les termes de masse et certains termes processifs. Dans le prolongement de ce travail, ANSCOMBRE a cherché à rapprocher l'imparfait des noms processifs précédés de l'article zéro: "En résumé, il semble que l'effet «pictural» de l'imparfait, phénomène souvent constaté, ait sa contrepartie dans le domaine substantival."<sup>1</sup> Dans le détail, son analyse

---

<sup>1</sup> ANSCOMBRE, J.-C., 1986, "L'article zéro en français: un imparfait du substantif?", in *Langue française*, n° 72, p. 5.

fait appel à une représentation de l'imparfait plus complexe, largement inspirée de DUCROT, et vise à montrer que dans certains cas, l'article zéro en français est une sorte d'opérateur aspectuel destiné à transformer un procès en une propriété.

C'est, en réalité, une valeur aspectuelle qu'il cherche à mettre en évidence. Ce faisant, il retrouve l'une des intuitions de Charles BALLY, qu'il cite d'ailleurs en exergue:

[...] mais puisque le français donne une si grande place à l'expression nominale (c'est-à-dire statique) des procès, ne peut-on pas s'attendre à ce qu'il arrive à rendre des nuances aspectives indirectement, par le véhicule des substantifs que la phrase met en contact avec des verbes? Question embarrassante, parce que les études ont été peu poussées dans cette direction: on cherche toujours l'aspect dans le verbe lui-même, presque jamais dans son entourage [...].<sup>1</sup>

Il s'agit bien de "nuances aspectives", aspectuelles dirions-nous aujourd'hui. Nous notons la possibilité de recatégoriser un procès en une propriété, ce que nous retrouverons indirectement dans notre cinquième partie. En particulier, l'analyse aspectuelle d'ANSCOMBRE 1986 s'attarde sur les "noms cycliques", dérivés des verbes cycliques. Il n'est pas très disert sur la définition, mais on la trouve chez C. ROHRER, une des sources privilégiées d'ANSCOMBRE: "Avant Z. VENDLER, ce type de verbe [écrire une lettre] a été décrit par M. S. RUIPÉREZ, W. BULL, K. HEGER et d'autres. Ils emploient le terme «transformatif» ou «cyclique»."<sup>2</sup> Les verbes cycliques

---

<sup>1</sup> BALLY, C., *Linguistique générale et linguistique française*; cité par ANSCOMBRE 1986, p. 4.

<sup>2</sup> ROHRER, C., 1979, "Temps, aspects et modes d'action dans la grammaire universelle", in *Modèles linguistiques*, Tome I, 1, Lille: P.U.L., p. 88, n. 28. Par la suite ROHRER 1979.

correspondent donc à ce que VENDLER appelle des *accomplishments*, ce que ROHRER traduit et définit ainsi:

Les verbes d'accomplissement dénotent une action qui a une fin naturelle. L'action n'est pas susceptible d'être prolongée au-delà de cette fin. Une fois la porte fermée, on ne peut pas continuer à la fermer. Quand j'ai écrit une lettre, je peux en écrire une autre, mais je ne peux pas continuer à écrire la lettre qui est terminée.<sup>1</sup>

La glose fait bien apparaître le sens de "cyclique", l'inclusion de la borne de droite dans la définition du procès, ce qui contraint à une réitération si l'on souhaite "prolonger" le procès. Ceci revient presque à dire que c'est le franchissement de la borne de droite qui définit ce type de procès, de sorte que la prise en considération du processus est liée à celle du résultat. En tout cas pour le nom cyclique, il nous apparaît difficile de penser le procès sans la référence à la borne de droite, donc sans considérer aussi le résultat. Le nom cyclique, du fait de sa parenté avec le verbe cyclique, est en un sens centré sur son résultat. Il faudrait confirmer cette intuition, mais ce n'est pas l'objet de notre argumentation. Néanmoins, nous n'avons pas besoin d'une hypothèse aussi forte puisque, affinant sa typologie initiale, ANSCOMBRE distingue en plus des noms cycliques résultatifs:

Nous appellerons **nom résultatif** tout nom susceptible de désigner le résultat d'une action (par ex. *filtrat*); **nom cyclique** tout nom dénotant une action ayant une fin naturelle, par analogie avec les verbes cycliques [...]; **nom cyclique résultatif** (en abrégé **Ncr**) un nom dénotant une

---

<sup>1</sup> ROHRER 1979, p. 81.

action et la fin naturelle de cette action (par ex. *démonstration*)

Ainsi, *poli* est résultatif, *polissage* est cyclique, et *finition* (qui est ambigu) est cyclique résultatif, alors que *fini* n'est que résultatif".<sup>1</sup>

Les exemples sont les mêmes que dans ANSCOMBRE [1984] 1986, ce qui prouve la continuité de sa recherche. "Résultatif" est ici utilisé avec le sens de "relatif au résultat" et ne renvoie pas à une structure syntaxique du type *he kicked the door open*. Nous suivrons ANSCOMBRE dans cette utilisation de "résultatif". La "fin naturelle" n'est évidemment pas la finalité mais le télos (le franchissement de la borne de droite), et nous retrouvons ce que nous avons dit des verbes cycliques. Nous remarquons surtout que "démonstration" sert d'exemple pour les noms cycliques résultatifs, et c'est à ce dernier type de noms que nous nous intéressons, en référence à l'élément -ATION. C'est la "découverte" chez ANSCOMBRE de ces fonctionnements possibles des noms d'action en -ATION, de cette ambiguïté entre processus et résultat, qui nous a conduit à interroger le concept d'énonciation et d'opération à la lumière de ce phénomène, déjà perçu par nos auteurs pour d'autres noms d'action.

#### 4.1.1.3. L'insu de la processivité

Conformément à notre principe de "lecture symptomale", nous trouvons des traces de notre questionnement, mais appliqué à un autre objet. La question de l'ambiguïté processive est clairement soulevée par CULIOLI, à propos du terme "repérage":

---

<sup>1</sup> ANSCOMBRE 1986, p. 13.

On voit donc que, quand nous parlons de repérage, nous renvoyons à la fois à la constitution d'une relation et à la relation constituée. Il n'y a pas de danger à cette confusion courante (cp. par exemple le mot *construction* qui réfère à un processus ou à un produit, c'est-à-dire un bâtiment), à condition que l'on en soit conscient, et que l'on sache distinguer, à chaque fois que ce sera nécessaire, la relation de l'opération qui la construit.<sup>1</sup>

Il nous semble que tout est réuni ici pour une lecture symptomale: la manifestation d'un problème, son explicitation, son analyse, l'évocation de sa portée, sa prise en compte dans un domaine et un point aveugle sur une autre partie de la théorie: opération. Dans opération<sup>2</sup>, se joue une dialectique subtile entre processus (mise en relation) et produit (marqueur). Cette ambiguïté travaille une partie de l'édifice théorique, au point que nous nous plaisons à voir dans ce texte la genèse de l'analyse de Denis PAILLARD qui propose de distinguer entre spécification et construction de l'opération de repérage. Il ne nous apparaît pas impossible de ramener cette distinction à l'opposition entre le résultat et le processus, c'est-à-dire entre le construit (pour spécifier une relation, il faut l'avoir constatée, la considérer comme relation) et la construction<sup>3</sup>. Cette ambiguïté vaut pour "opération", elle vaut aussi pour "énonciation".

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1982, "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe", XIII<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes, Tokyo; repris in *Collection ERA* 642, D.R.L., p. 5.

<sup>2</sup> Et dans relation également, mais que nous ne traitons pas, parce qu'elle intervient dans nos définitions minimales et qu'elle risque de nous conduire à nous interroger sur la poule et l'œuf: soient deux éléments; y a-t-il un rapport entre les deux qui préexiste à notre analyse ou ne faisons-nous que construire artificiellement un rapport, construisant dans ce mouvement de notre analyse une relation?

<sup>3</sup> Voir aussi CULIOLI *et al.* 1992, p. 11: "C'est-à-dire qu'on aboutit à deux questions de l'ontologie classique: d'un côté, "Construisons quelque chose", et deuxièmement "Il y a quelque chose", et nous demandons si le quelque chose que nous avons construit est le quelque chose qu'il y a."



#### 4.1.2. Énonciation, nom processif

Nous n'avons pas pour objet de redéfinir *ex nihilo* les concepts d'opération et d'énonciation, mais de souligner premièrement le caractère symptomal de leur absence de définition et deuxièmement leur ambiguïté processive.

##### 4.1.2.1. Une définition problématique

Notre hypothèse a d'abord été corroborée par la difficulté à trouver une définition de "énonciation". Ainsi, dans un ouvrage pourtant appelé *L'énonciation*, Jean CERVONI admet: "Les travaux portant sur l'énonciation sont d'une telle diversité qu'on peut à bon droit se demander ce qui permet de les rassembler sous une appellation unique."<sup>1</sup> Son embarras ne porte pas seulement sur les travaux, mais aussi sur le concept lui-même, qui n'est finalement abordé que de manière indirecte. Il parle d'un "recensement des questions qui peuvent être rattachées à une problématique énonciative"<sup>2</sup> pour finalement parler de linguistiques de l'énonciation au pluriel, donnant cette définition assez large:

Toute linguistique qui, soucieuse de ne pas trop mutiler l'analyse du sens, intègre l'un ou l'autre de ces aspects [les conditions de production des énoncés], qui ne situe pas d'emblée l'ensemble de la problématique énonciative en marge de son objet propre, mérite le nom de linguistique de l'énonciation.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> CERVONI, J., 1987, *L'énonciation*, P.U.F., coll. linguistique nouvelle, p. 9. Par la suite, CERVONI 1987.

<sup>2</sup> CERVONI 1987, p. 14.

<sup>3</sup> CERVONI 1987, p. 23.

Pour caricaturer, relève de la linguistique de l'énonciation tout ce qui est énonciatif. Ce n'est pas tant de l'ironie facile qu'une insistance sur les propriétés de l'adjectif, plus idoine pour définir le concept. Nous vérifierons cette propriété avec les adjectifs dérivés de "opération" également. Si l'adjectif est plus facile à définir que le nom d'action, c'est peut-être parce que l'ambiguïté processive ne joue pas. Cette idée est renforcée par des prises de position qui soulignent les équivoques du concept d'énonciation, dont l'un des meilleurs exemples nous paraît être les travaux de Sarah de VOGÜÉ, que ce soit dans la distinction entre l'énonciation chez BENVENISTE et chez CULIOLI ou, comme ici, à propos de la théorie de Jean-Claude MILNER:

On sait que le concept d'énonciation est un vaste étendard derrière lequel s'alignent les écoles les plus diverses. Or, sur ce concept il y a malentendu: dans l'approche culiolienne, il ne désigne pas l'événement singulier réel où un énoncé est proféré, à savoir une situation d'interlocution (alors que paradoxalement, c'est ainsi que J.-C. Milner l'utilise). On distingue entre énonciation et locution, précisément par ce que l'on considère que l'énonciatif est interne à la langue — une configuration complexe de paramètres abstraits (qui, éventuellement, vont pouvoir se rapporter aux différentes composantes d'une situation réelle) à partir desquels se construit le calcul référentiel propre à l'énoncé.<sup>1</sup>

On reconnaîtra là l'héritage de BENVENISTE (tel que nous le voyons): par l'intermédiaire du *fonctionnement*, on intègre l'énonciatif à la langue dont il est une caractéristique (trivialement, par l'existence d'embrayeurs ou de

---

<sup>1</sup> de VOGÜÉ, S., 1991, "La transitivité comme question rhétorique: querelle entre la théorie des Positions de J.-C. Milner et la théorie des opérations prédicatives et énonciatives d'A.

déictiques). Nous notons surtout l'insistance sur le malentendu, et sur le caractère extrêmement général de ce que "énonciation" peut recouvrir. De ce point de vue, l'analyse de Sarah de VOGÜÉ confirme les remarques de Jean CERVONI qui y voit un mouvement d'ensemble de la linguistique ("La tendance qui prédomine à l'heure actuelle est d'élargir le domaine de la linguistique."<sup>1</sup>). Mais cet élargissement n'est pas sans risque, comme le souligne CULIOLI:

Pour la théorie, et si l'on veut éviter les accords illusoires, il importe de définir les objectifs de la recherche; sinon, le terme **énonciation** deviendra le point des fausses rencontres, le lieu des discours perdus, pour tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux sujets et au langage.<sup>2</sup>

Cette remarque de CULIOLI est assez célèbre, en tout cas fréquemment citée. Le risque est donc de dissoudre toute spécificité, l'énonciation étant une sorte d'objet introuvable. En fait, de tous nos auteurs, c'est chez Antoine CULIOLI que nous avons trouvé l'analyse notionnelle la plus poussée de "énonciation".

#### 4.1.2.2. Énonciation chez CULIOLI 1980

Invité à confronter ses travaux avec d'autres linguistiques de l'énonciation (le modèle psychomécanique), voici comment CULIOLI définit l'énonciation:

Par une très grossière schématisation, je dirai que le mot **énonciation** renvoie à trois positions que l'on rencontre dans les écrits linguistiques ou para-linguistiques: la

---

Culioli", in *L/NX*, n° 24, p. 22.

<sup>1</sup> CERVONI 1987, p. 23.

<sup>2</sup> CULIOLI 1980, p. 45.

première ramène l'énonciation aux problèmes de prise de parole, entendue comme la réalisation, dans une situation (empirique, intersubjective) d'une proposition potentielle (autant de termes qui seraient à définir au cours de la discussion). On obtient ainsi une relation entre un "type" (la phrase) et un "**token**" (occurrence empirique de la phrase, que l'on appellera énoncé), pour reprendre un parallèle explicitement posé par O. Ducrot. Il va en découler un ensemble de considérations sur les sujets, les présupposés, la signification, etc.

Il existe une seconde position, que l'on peut résumer en disant: l'énonciation, c'est ce qui concerne les énonciateurs et la distance de l'énonciateur à l'énoncé. Tout ceci, il est vrai, se recoupe, et les interférences créent beaucoup de confusion, à chaque fois que, selon les interlocuteurs en présence, l'accent est mis sur tel ou tel point, sans qu'on soit conscient des déformations que cela provoque. La première position tirera davantage vers des problèmes de référence (conditions de vérité, intentionnalité, philosophie du langage, actes de langage); la seconde position pourra (je dis bien **pourra**) nous amener vers la modulation socio-linguistique, la stylistique.

La troisième position (celle que je représente), je vais me permettre d'en parler un peu plus longuement, non par le privilège de l'orateur qui tient la tribune, mais afin de faciliter la confrontation avec la psychomécanique, telle qu'elle apparaît dans le document vert. Faute de temps, je n'établirai aucune comparaison avec la grammaire de Montague, la notion d'**empathy** chez Susumu Kuno, ou encore la position de J. Lyons.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1980, "Rapport sur un rapport", in *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, P.U.L., pp. 37-8.

Nous retenons de cette analyse notionnelle la possibilité de définir "énonciation" dans plusieurs cadres théoriques, d'où la nécessité de ne pas commencer par postuler une unicité d'approche de l'énonciation. La deuxième voie évoquée nous paraît être celle de la pragmatique, telle qu'elle est développée par les tenants de ce qu'on appelle l'école d'Oxford (AUSTIN, SEARLE, etc.), d'où les réticences de CULIOLI à l'assimiler à une simple stylistique, même si la pragmatique sert beaucoup dans l'analyse littéraire. Quant à la troisième voie, force est de reconnaître que CULIOLI ne la définit pas dans le reste de son article, même s'il expose certains de ses principes clés ("Ma position est que l'énonciation ne peut se théoriser que prise dans la contradiction qui existe entre l'activité de langage et la spécificité des diverses langues."<sup>1</sup>). Il nous semble que CULIOLI définit le concept d'énonciation par son programme de recherche, un peu comme si l'on définissait un objet par la discipline qui l'étudie (la "forme" par "ce dont s'occupe la morphologie"). Faute d'en trouver une définition plus restreinte que son programme de recherche, tournons-nous vers les traductions de ses écrits en anglais.

#### 4.1.2.3. Énonciation et traduction en anglais (*utterance* et *énonciation*)

Comme notre préambule le laissait supposer, la traduction révèle une zone conflictuelle, une inadéquation qui tient à des propriétés différentes des deux langues, et plus précisément à l'absence de processivité de la nominalisation en -ING. Michael LIDDLE, dans sa traduction du séminaire de D.E.A. de CULIOLI, ne fait pas mystère des difficultés de "énonciation" et "énoncé". Ce sont les seuls concepts qui font l'objet d'une remarque de traduction, ce qui en dit assez la difficulté:

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1980, p. 45.

As for the initiator of the act leading to an utterance, in the same paper Culioli uses the term *enunciator*. The act itself *énonciation* / *énoncer* — rendered by 'utterance' as well (1983a: 80) — will be translated by uttering, a more active and less ambiguous term.<sup>1</sup>

Se fondant sur les articles en anglais de CULIOLI, M. LIDDLE récuse *utterance* pour traduire "énonciation". Or précisément, *utterance* a été retenu par les traducteurs de BOUSCAREN & CHUQUET 1987, mais pour traduire "énoncé": "the word utterance seemed as close as possible to **un énoncé** as this term is used in this theory"<sup>2</sup>. Si l'on suit ces deux textes, le même mot *utterance* peut rendre à la fois "énoncé" et "énoncer / énonciation", ce qui frise la contradiction, sauf à admettre que "énonciation" puisse valoir comme processus mais aussi comme résultat. On comprend du même coup les difficultés de traduction du terme "énonciation" en anglais. *Uttering* ne fait pas justice au résultat et semble n'insister que sur le procès. Il nous paraît révélateur que *uttering* ne figure pas dans l'index, alors que *enunciator* a droit à une entrée. Tout se passe comme si *uttering* n'était pas (et pour cause) lexicalisé, d'où son absence dans un index repensé pour le public anglophone (puisque "énonciateur" ne faisait pas l'objet d'une entrée dans l'index français). "Énonciation" se laisse moins facilement cerner que "énonciateur" ou "énonciatif". De même, nous voyons également un symptôme de l'ambiguïté processive de "énonciation" dans le choix de "*an utterer-centered approach*" comme sous-titre à la traduction de

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1995, *Cognition and Representation in Linguistic Theory, Current issues in Linguistic Theory*, 112 (textes édités par M. LIDDLE), Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, p. 9. 1983 a = "The concept of notional domain", repris dans CULIOLI, A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation; opérations et représentations*, tome 1, Ophrys, pp. 67-81.

<sup>2</sup> BOUSCAREN, J., & CHUQUET, J., [1987] 1992, *Introduction to a Linguistic Grammar of English, An Utterer-centered Approach*, Ophrys, avant-propos des traducteurs (Ronald

BOUSCAREN & CHUQUET 1987. Nous aurions eu vraisemblablement en français "une linguistique de l'énonciation", ce qui revient à dire que le nom d'agent est plus stable que le nom d'action. Il ne s'agit pas de critiquer des choix de traduction fort délicats, mais de montrer ce que le passage d'une langue à une autre révèle, ici l'instabilité de "énonciation" comparée à "énonciateur". A l'inverse, *enunciation*, retenu pour "énonciation" dans les traductions des œuvres de LACAN, semble ne s'intéresser qu'au résultat et pas au procès... C'est du moins ainsi que nous avons compris l'expression "*a more active and less ambiguous term*" à propos de *uttering*.

Nous avons trouvé "*utterance*" dans des manuels de linguistique anglaise, mais avec un sens plus restreint, par exemple chez Rodney HUDDLESTON:

There is also the problem of identifying it [the sentence] on the paradigmatic axis — of determining whether two utterances are utterances of the same sentence or of different sentences. (Just as we generalise 'text' so that it covers speech as well as writing, so we generalise 'utterance' to cover writing as well as speech, so that the formulation just given applies equally to spoken and written sentences.)<sup>1</sup>

Il nous semble que l'extension des deux termes *text* et *utterance* est la suivante — ils peuvent en anglais désigner de l'écrit ou de l'oral, mais la sphère d'origine est l'écrit pour l'un et l'oral pour l'autre, ce que nous pouvons récapituler ainsi:

---

FLINTHAM et Janine BOUSCAREN).

<sup>1</sup> HUDDLESTON, R., 1984, *Introduction to the Grammar of English*, Cambridge: C.U.P., p. 20.

terme	sphère d'origine	extension (travail du concept)
text	l'écrit	écrit / oral
utterance	l'oral	écrit / oral

Tableau 24: *Opposition texte / énoncé dans HUDDLESTON 1984*

Chez HUDDLESTON en tout cas, *utterance* a le sens de produit, de résultat. La coprésence de l'énonciateur et de son allocutaire n'est pas prise en compte. *Text* et *utterance* sont mis sur le même plan, la différence de termes indiquant une "origine" différente: l'écrit pour l'un, l'oral pour l'autre.

De ce point de vue, nos écoles ont des positions radicalement opposées, ce qu'indique par exemple l'avant-propos de CULIOLI à des études portant sur des textes écrits et attestés:

En premier lieu, le texte suivi à support écrit possède ses propres contraintes linguistiques (nous laisserons de côté les aspects esthétiques): règles de production et de reconnaissance, en particulier statut de l'interlocution différée entre scripteur et lecteur, règles de cohérence (ruptures; reprises; ajustements) et de modes de construction des valeurs référentielles. En second lieu, et cela découle du point précédent, le texte écrit n'est pas un objet d'étude en soi et n'est pas du texte oral plus de «l'écriture» (de même, il faut le rappeler, que l'oral n'est pas du texte écrit avec de «l'écriture» en moins). Oral et écrit ont chacun leur spécificité et l'on ne peut passer de l'un à l'autre par adjonction ou suppression d'ingrédients différentiels. De même, le texte écrit nous force, de façon exemplaire, à comprendre que l'on ne peut pas passer de la phrase (hors prosodie, hors contexte, hors situation) à l'énoncé, par une



procédure d'extension. Il s'agit en fait d'une rupture théorique, aux conséquences incontournables.<sup>1</sup>

On ne saurait manifester de points de vue plus antagonistes quant aux représentations de l'écrit et de l'oral. A une extension de l'oral à l'écrit (*utterance*) et de l'écrit à l'oral (*text*) s'oppose la défense de deux spécificités irréductibles à une algèbre de l'écrit et de l'oral, l'une étant l'autre plus ou moins quelque chose<sup>2</sup>. L'extension ne va pas de soi, l'oral n'est pas un écrit oralisé. C'est toute la dimension énonciative qui ne fait pas partie *a priori* du champ de recherche anglophone (dans les exemples que nous en donnons). Ce petit aperçu des problèmes de traduction (et de cultures linguistiques) confirme notre hypothèse d'une processivité de "énonciation", comme va le montrer également les (rares) définitions de ce concept.

#### 4.1.2.4. Processivité de "énonciation"

Au risque d'employer un argument un peu fallacieux, nous voudrions suggérer ici que les mots de la même famille lexicale ("ensemble des mots qui ont une communauté de forme et de sens" dans le Robert méthodique), de "énonciation" révèlent certaines caractéristiques de "énonciation". Un argument en faveur d'une interprétation résultative possible de "énonciation" consiste en effet à regarder *prononciation*, qui correspond bien à *prononcer*, mais qui ne fait pas l'objet d'un \**prononcé*<sup>3</sup>. Il est donc des emplois de *prononciation* qui sont exclusivement résultatifs. De même, ce que produisent les deux co-énonciateurs a pour nom la "co-énonciation" plutôt

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1984, "En guise d'introduction", in *La Langue au Ras du Texte* (A. Grésillon & J.L. Lebrave, eds.), Lille: P.U.L., pp. 9-10.

<sup>2</sup> CULIOLI défend le même point de vue dans CULIOLI, A., 1983, "Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié?", in *Recherches sur le français parlé, Cahiers du GARS*, Vol. 5, Publications de l'Université d'Aix en Provence, pp. 291-300.

<sup>3</sup> Il existe le prononcement, mais il s'agit d'autre chose...

que le ?co-énoncé. ?Co-énoncé est relativement peu utilisé, ce qui à nos yeux fragilise une répartition harmonieuse mais simpliste où "énoncé" est le produit et "énonciation" le processus. Le concept de co-énonciation désigne la construction en commun, l'interlocution, mais aussi son produit. Nous tirons de ces "trous" dans le lexique, dont ANSCOMBRE 1986 se faisait déjà l'écho, l'intuition que, dans énonciation et prononciation, -NONCIATION peut avoir un fonctionnement processif.

Cette intuition est confirmée par la fragilité des définitions que nous avons fini par trouver, par exemple dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Certes, ce texte ne relève pas de notre corpus *stricto sensu*, mais il appartient à la même obédience (énonciativiste) et il est l'un des seuls ouvrages de son genre à tenter courageusement une définition de "énonciation". En effet, la plupart des glossaires de notre corpus se contentent de renvoyer à "énoncé" ou à "énonciateur". Nous allons montrer que, derrière cette solidarité de façade entre énonciateur et énonciation (apparemment accréditée par la morphologie), se dissimulent des phénomènes plus complexes, qui tiennent en partie aux propriétés de la langue française:

L'*énonciation* est l'acte individuel de production, dans un contexte déterminé, ayant pour résultat un *énoncé*; les deux termes s'opposent comme la *fabrication* s'oppose à l'objet *fabriqué*. L'*énonciation* est l'acte individuel d'utilisation de la langue, alors que l'*énoncé* est le résultat de cet acte, c'est l'acte de création du sujet parlant devenu alors *ego* ou *sujet d'énonciation*.<sup>1</sup> [...]

---

<sup>1</sup> in DUBOIS, J., *et alii*, 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, p. 180.

Nous trouvons là une des difficultés de la définition de énonciation. La plupart font intervenir un terme qui est tout aussi processif (ici "fabrication"), de sorte que, par rapport à notre "hypothèse processive", le raisonnement apparaît circulaire: on distingue bien énonciation et énoncé comme dans X et Y, sauf que X est un terme processif... La suite de la définition ne dissipe pas cette ambiguïté et mélange de l'avant et de l'après: "Ainsi, l'énonciation est constituée par l'ensemble des facteurs et des actes qui provoquent la production d'un énoncé." A la lettre, un pot de fleur qui tombe et provoque un "aïe" sonore "constitue" donc l'énonciation. Plus sérieusement, nous relevons que l'agent (le "facteur", comme l'énonciateur) se laisse circonscrire plus facilement que le nom d'action dont la définition implique d'autres noms d'action ("acte", "utilisation", "production") dont rien ne garantit qu'ils ne soient pas processifs.

De même, lorsqu'Oswald DUCROT définit "énoncé" et "énonciation", il a recours à "réalisation", dont il admet en plus deux interprétation — l'une passive pour l'énoncé, l'autre active pour l'énonciation:

Ce que j'appellerai **énoncé**, ce sera justement la réalisation [en note: "au sens passif de ce mot"] d'une phrase sous la forme d'une séquence sonore ou graphique déterminée, localisée en un point déterminé de l'espace et du temps. [...] Quant à l'énonciation, c'est le fait même qu'un énoncé ait été formé, autrement dit, l'événement historique que constitue sa réalisation [en note: "au sens actif du terme"].<sup>1</sup>

Une fois de plus, l'analyse de la valeur sémantique (aspectuelle) croise l'analyse actancielle (actif / passif, possible dans X réaliser Y). Plus encore, la processivité de "énonciation" nous est donnée par l'insu à propos de

---

<sup>1</sup> DUCROT, O., 1977, "Illocutoire et performatif", in *Linguistique et sémiologie*, Université Lyon II, pp. 19-20; cité dans CULIOLI 1980, p. 38.

"réalisation", dont on peut distinguer deux acceptions (qui seraient le résultat et le processus) sans que cette scission soit appliquée à "énonciation". Or, ce terme est abordé sous la modalité du résultat, comme le montre sa définition: "c'est le fait" (et non le faire) et "l'événement" qui sont considérés dans la rétrospection (subjonctif passé: "ait été formé"). Autrement dit, c'est aussi une définition de l'énoncé qui est donnée. Le parallélisme entre "énoncé" et "énonciation" est d'autant plus flagrant que les deux sont décrits comme une "réalisation". Notre hypothèse d'une processivité généralisée des noms d'action en -ATION se précise. Si l'on admet que les noms d'action en -ATION puissent avoir deux interprétations, rien n'assure de la stabilité de "énonciation".

Il est de fait beaucoup plus facile de définir énonciateur, qui fait l'objet d'entrées dans les glossaires, alors que "énonciation" peut être utilisé comme doublet de "énoncé", comme le prouvent les deux exemples d'emplois que nous avons choisi d'analyser. Nous avons pris le premier chez un linguiste. L'un des glissements possibles entre "énoncé" et "énonciation" nous est donné dans la présentation de l'illocutoire dans CERVONI 1987:

Mais a-t-on le même type de performativité dans deux énoncés comme "Partez" et "Je vous ordonne de partir"? On observe que celui à qui s'adresse l'une ou l'autre de ces énonciations peut la décrire, qu'il s'agisse de l'une ou l'autre, en disant qu'on lui ordonne de partir.<sup>1</sup>

L'exemple nous paraît typique, puisqu'il s'agit d'une reformulation de "énoncé", utilisé plus haut. Le fait que l'énonciateur puisse décrire

---

<sup>1</sup> CERVONI 1987, p. 106.

l'énonciation et en donner une paraphrase ("disant qu'on lui demande de partir") prouve bien, de par cette glose, que c'est l'énoncé qui est ici en jeu, et pas tant l'énonciation. Cette interprétation est confirmée par le fait que "énonciations" est au pluriel, alors qu'une comparaison devant se faire dans des conditions comparables, le terme eût été au singulier (à supposer qu'il ait signifié "énonciation"). Plus simplement, la suite du texte est encore plus éclairante, puisque les deux phrases sont ensuite reprises par le terme "énoncé": "Mais il existe une différence: "Je vous ordonne de partir" est un énoncé contenant une indication très précise [...]"<sup>1</sup>. Ce n'est pas un hasard si cette confusion se produit au moment de l'analyse du performatif, qui suppose une analyse pragmatique, faisant intervenir les paramètres de l'énoncé. Dans cette analyse de la pragmatique joue la "duplicité de l'énonciation"<sup>2</sup> dont parle LACAN. Chez ce même LACAN, certains emplois de "énonciation" peuvent aussi se ramener à "énoncé". Un exemple en est donné dans une critique de la conception de la métaphore chez Ernest JONES:

[...] ce qui [son contresens sur la métaphore] apparaît au fait qu'il pose la comparaison (*simile* en anglais) pour l'origine de la métaphore, prenant "Jean est aussi brave qu'un lion" pour le modèle logique de "Jean est un lion".

On s'étonne que son sens si vif de l'expérience analytique ne l'avertisse pas de la plus grande densité significative de la seconde énonciation, c'est-à-dire que, la reconnaissant plus concrète, il ne lui rende pas sa primauté.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> CERVONI 1987, p. 106.

<sup>2</sup> Voir par exemple LACAN, J., 1980, *Écrits*, Seuil, p. 167. Par la suite LACAN 1980.

<sup>3</sup> LACAN 1980, p. 705.

L'exemple analysé de métaphore est suffisamment canonique pour qu'on ne cherche pas à l'assigner à un quelconque énonciateur. Il est question d'un "modèle logique", d'une figure de style, pas d'un sujet d'énonciation. L'analyse porte sur le texte théorique qui n'est pas une analyse de cas. Tout cela fait que le paramètre énonciatif est réduit à son strict minimum, autrement dit cela signifie que "énoncé" était possible ici en lieu et place de "énonciation" d'autant que l'analyse porte sur du contenu propositionnel... Les remarques de LACAN s'inscrivent de plus dans une analyse de la rhétorique, et l'on est ici dans *l'Elocutio* et non dans *l'Actio*.<sup>1</sup> Dans cette confusion d'emploi entre "énonciation" et énoncé", nous lisons la processivité de "énonciation" qui, analysée *a posteriori* à partir du résultat, est très proche de l'énoncé.

Au final, il n'y a donc pas vraiment absence d'énonciation (en dépit de sa définition introuvable), mais un processus difficile à interpréter et menacé d'ambiguïté. Parler d'énonciation est néanmoins une entreprise viable à condition de se donner certaines garanties. Il ne faut pas perdre de vue que "énonciation" peut glisser vers "énoncé". On gagne ainsi à raisonner en termes de fonctionnement, de système, et donc à considérer plutôt l'énoncé et les paramètres énonciatifs: énonciateur(s) et contexte plutôt que "énonciation". Notre analyse de "énonciation" a fait apparaître la solidarité du terme processif avec d'autres termes de même nature, ce qui invite à se demander si "opération" va confirmer cette solidarité de fonctionnement.

---

<sup>1</sup> Cf. BARTHES, R., [1970] 1985, 'L'ancienne rhétorique', in *L'aventure sémiologique*, Seuil, p. 124.

### 4.1.3. Opération, nom processif

Comme pour "énonciation", "opération" souffre d'une définition introuvable. Dans ses deux articles consacrés à la question, Jean-Rémi LAPAIRE fait même le constat d'un "vide définitoire" qu'il qualifie de "paradoxal"<sup>1</sup> étant donnée la fréquence d'emploi du concept. Nous reviendrons dans notre cinquième chapitre sur le sens qu'il finit par donner à "opération" (grossièrement, un "travail mental" associé à un opérateur). Nous partons de cette difficulté dans la définition pour analyser les dérivés adjectivaux, qui sont riches d'enseignements.

#### 4.1.3.1. Significations des dérivés adjectivaux

Lors de la journée de réflexion sur l'opération du 28 mai 1994 (organisée par l'URA 1038), Francis TOLLIS souleva la question de la coexistence des termes "opératif", "opératoire" et "opérationnel". Cette question devait rester sans réponse, même si les connotations plus immédiates de ce dernier terme semblaient, pour cet intervenant, l'écarter de l'apparent doublet notionnel "opératif" / "opératoire". Il nous paraît nécessaire ici de distinguer entre ces adjectifs, ou d'esquisser une définition des trois termes dans notre travail. Avec les dérivés adjectivaux apparaissent des différences entre les écoles qui ne sont pas distinguées "à l'échelle" du nom ("opération"). Notre démarche est ici la suivante: commencer par le constat des différences d'usage, en déduire une analyse notionnelle des dérivés, à partir de l'emploi en discours par nos théories et

---

<sup>1</sup> LAPAIRE, J.-R., 1990, "Opérateurs et marqueurs: l'envers psychique des signes grammaticaux", in *RANAM*, p. 34 et LAPAIRE, J.-R., 1993, "Le concept d'énonciation", in LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1993, éd., *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, p. 70. Par la suite, LAPAIRE & ROTGÉ 1993.

préciser enfin l'acception des termes dans notre travail. Nous avons réservé exclusivement "opératif" à l'usage de l'adjectif "relatif aux opérations, faisant intervenir des opérations". Dans la pratique, nous avons constaté un certain flottement dans l'usage des trois adjectifs, même si, tendanciuellement, "opératoire" (avec ce sens de "à base d'opérations") est majoritairement utilisé par les tenants de la théorie des opérations énonciatives, "opérationnel" (et sa variante conceptuelle "métaopérationnel") par ceux de la théorie des phases et "opératif" par les partisans de la psychomécanique du langage. Cette répartition n'est pas vraiment arbitraire; elle est en partie liée à la théorie et aux projets qu'elle se donne.

#### *4.1.3.1.1. "opératoire"*

De notre point de vue, l'usage de "opératoire" est gênant car il connote la réussite de l'analyse en termes d'opérations. Un exemple nous en est donné par Wilfrid ROTGÉ: "[...] il nous est apparu que le concept de congruence / non-congruence fonctionnait de façon satisfaisante, "opératoire", dans un certain nombre de cas."<sup>1</sup> La suite de l'article est une analyse des concepts qui ne fait pas intervenir d'opérations. Et c'est bien là que le terme est gênant. Le terme est en apposition, bien encadré par ses deux virgules. L'incise dit la reformulation, pour ne pas dire l'identité, et voilà "ce qui est relatif à des opérations" élevé au statut de vérité, ou de moyen pour y parvenir. Ce qui se satisfait est opératoire, ce qui est opératoire satisfait. Il nous semble qu'ici, comme à pratiquement chaque usage de ce qualificatif, le glissement n'est pas loin, et que l'association d'idées ne

---

<sup>1</sup> ROTGÉ, W., 1993, "Congruence / non-congruence: deux outils d'analyse linguistique" in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 99.



manque pas de se faire: ce qui est pensé en terme d'opération satisfait, ce qui satisfait doit être pensé en termes d'opérations. Ajoutons que les guillemets, aux multiples interprétations possibles, peuvent être lus comme l'expression de cette mise à distance vis à vis des connotations opératives. Mais justement, la mise à distance n'est pas suffisante (selon le paradoxe bien connu que les guillemets insèrent autant qu'ils excluent, rejettent le terme autant qu'ils se l'approprient) pour occulter tout à fait ces associations, pour empêcher ce réseau de connotations de fonctionner. Les guillemets trahissent ici ce rapport de l'adjectif (employé par ROTGÉ dans un sens non technique) au concept d'opération, et trahissent aussi (peut-être) la volonté de ne pas postuler cette identité opération / efficacité.

Et pourtant, chez les culioliens (en tout cas, dans les articles de CULIOLI), c'est le terme "opératoire" qui domine, comme dans cet exemple entre cent: "Si l'on aborde maintenant un autre type de relation — il s'agit ici de relation interpropositionnelle — on constate que notre description opératoire de *mais* reste valide."<sup>1</sup> L'analyse du marqueur *mais* a précédemment été donnée dans l'article en question en termes d'opération, d'où un adjectif "opératoire" fort proche de son sens dans le Robert. Pour autant, les connotations d'efficacité et de réussite demeurent, selon nous, encore plus dans ce contexte de cette relation d'attribution de propriété favorable (<être valide>). Il nous semble alors que cette association entretient, inconsciemment, une forme de circularité dans le postulat implicite qui est peut-être l'une des toiles de fond de la théorie: "valide parce que pensé en termes d'opérations; pensé en termes d'opération, donc

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1992, "De la complexité en linguistique", in *Le Gré des langues*, n° 3, p. 12.

valide". Ce n'est pas l'usage qui est illicite ou même usurpé, ce sont ces connotations qui nous inquiètent. Ajoutons enfin que opératoire est associé à tout une série de procédures, de protocoles scientifiques (mode opératoire, calcul opératoire), qui connotent d'autant le terme de vertus favorables. Nous suggérons donc que les connotations de "opératoire" et l'usage de ce terme en discours (en particulier en discours théorique et scientifique) ne sont pas pour rien dans la fortune du concept d'opération. En effet, "opératoire" a pour sens efficace, convaincant, en particulier dans la lexie "concept opératoire" qui signifie à peu près "apte à modéliser un phénomène". Il nous semble que les connotations de l'adjectif ("opératoire") ont, par un effet de circularité et de polysémie, contribué à la fortune de l'analyse en termes d'opérations, tout en se renforçant mutuellement de la référence à la puissance de cette théorie. De ce point de vue d'une pragmatique des effets de connotations, remarquons que "opératif" bénéficie pour ainsi dire d'une rente de situation moins grande que "opératoire" (scientifique, qui fonctionne) ou que "opérationnel" (en état de marche, susceptible de fonctionner). C'est pour cela que nous avons retenu cet adjectif dans notre texte (y compris comme base dans la conversion: "l'opératif" mais pas l'opératoire...).

#### *4.1.3.1.2. "opérationnel" et "opératif"*

Peut-être est-ce pour échapper à ces connotations qu'Henri ADAMCZEWSKI a préféré le terme de "opérationnel"? Peut-être est-ce tout simplement pour se distinguer ou parce que, contrairement à CULIOLI, son analyse en opérations ne s'inscrit pas dans un projet "d'axiomatiser" l'analyse métalinguistique, de proposer un calcul, une algorithmisation du

langage et que l'utilisation est éloignée des mathématiques? Quoi qu'il en soit, c'est l'adjectif "opérationnel" qui a cours dans les analyses de la théorie des phases. La preuve en est que l'on trouve le terme de "métaopérationnel" mais pas de \*métaopérateur (notre astérisque marque ici que la forme n'est pas attestée dans notre domaine, mais il ne dit pas qu'elle est impossible...)

#### 4.1.3.1.3. "opératif"

C'est d'ailleurs dans les composés et les lexies complexes que les différences d'emploi entre les écoles sont les plus nettes. Ainsi parle-t-on pour le modèle guillaumien de "temps opératif" mais pas de \*temps opératoire ou de \*temps opérationnel, ce qui confirme notre répartition des adjectifs selon les écoles. Il était délicat de retenir un adjectif plutôt qu'un autre puisque nous aurions favorisé une école plutôt qu'une autre. Ne pouvant éviter cette connotation liée à l'usage de l'adjectif dans une théorie, nous avons opté pour le coût minimal des connotations liées à l'usage non technique.

A ce propos, une dernière opposition entre "opératoire" et "opérationnel" mérite peut-être d'être signalée. Il nous semble, en tout cas dans un certain nombre d'emplois des deux termes, que l'opposition actuel / virtuel sépare les deux qualificatifs. Est "opératoire" ce qui a fait la preuve de son efficacité alors qu'est "opérationnel" ce qui est susceptible de fonctionner. Il s'agit dans ce cas d'un jugement *a priori*, alors qu' "opératoire" semble accompagner des jugements *a posteriori*. Nous nous en sommes tenu à "opératif" pour signifier "relatif aux opérations, faisant intervenir des opérations", pour ne pas donner l'impression de porter des jugements de valeur en utilisant "opératoire" ou "opérationnel" sauf, bien sûr, à vouloir le

faire délibérément. Nous résumons ainsi notre analyse des dérivés adjectivaux:

<b>Terme de prédilection</b>	<b>École de prédilection</b>	<b>Rapport à la théorie</b>	<b>Notre acception</b>
<b>opérateur</b>	théorie des opérations énonciatives	volonté de rendre calculable	valide, intéressant, ayant été utilisé avec succès
<b>opérationnel(le)</b>	modèle métaopérationnel	manifester le fonctionnement de la langue, dans son rapport à ceux de ces opérateurs qui renvoient à la description de la langue	valide, susceptible d'être utilisé, en état de marche
<b>opératif(ive)</b>	psychomécanique du langage	articuler le "temps du dire" et le "temps du dit"	"neutre", faisant intervenir des opérations

*Tableau 25: Trois dérivés de "opération"*

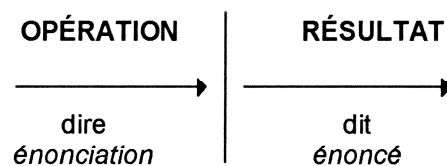
De ces différences que nous avons fait apparaître entre "opérateur", "opérationnel" et "opératif", nous tirons une confirmation de l'intérêt qu'il y a à questionner les suffixes, ce qui conforte notre choix initial. Si l'adjectif se laisse cerner, le nom d'action reste fondamentalement ambigu, ce qui explique à nos yeux le "vide définitoire" de ce concept. Nous donnons maintenant deux exemples de son ambiguïté processive, l'un dans le dispositif théorique, l'autre dans une analyse.

#### 4.1.3.2. Exemples d'ambiguïté processive de "opération"

Dans le modèle guillaumien, l'opération hésite entre la considération du processus et du résultat. Une manière radicale d'interpréter le tenseur binaire consisterait précisément à soutenir qu'il permet, dans ses "coupes interceptives", de considérer soit les étapes du processus, soit son résultat

final, lorsque la saisie intervient tardivement. Nous n'irons pas jusque là, mais nous voudrions relever quelques uns de ces éléments d'ambiguïté.

Conformément au schème opératif, c'est le tenseur binaire qui modélise l'acte d'énonciation, ainsi représenté dans JOLY & O'KELLY 1990<sup>1</sup>:



*Figure 20: L'acte d'énonciation dans JOLY & O'KELLY 1990*

Sur cette figure, l'énonciation apparaît comme un processus simple, dont on considère le résultat sereinement: l'énoncé, qui devient un objet d'analyse. Mais cette figure a aussi un insu, voire deux. Le premier consiste en ce que si la séparation est nette, radicale et peu problématique, alors on réintroduit dans l'analyse une scission entre langue et parole, ce contre quoi précisément JOLY s'élève, comme nous l'avons expliqué. Cette représentation idéale en opération et résultat entrerait en contradiction avec d'autres représentations du modèle. On ne peut alors plus considérer l'acte d'énonciation, comme il le fait dans son "analyseur", comme une "structure feuilletée", si l'on distingue ainsi radicalement processus et résultat. A l'inverse, penser le résultat dans un continuum nous paraît délicat, et c'est là qu'intervient le second insu. Cette analyse de l'acte d'énonciation, donc de l'énonciation, fait intervenir le schème opératif guillaumien du tenseur binaire. Or, dans le modèle, le tenseur binaire est une tension de deux

---

<sup>1</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 12.

opérations comme dans la lexicogénèse, où se succèdent l'opération d'entendement et de discernement<sup>1</sup>. Cette figure de l'acte d'énonciation réunit une opération et un résultat, là où le tenseur binaire fait correspondre habituellement deux types d'opérations. Autrement dit, dans cette figure que nous avons reproduite mot pour mot, c'est le "RÉSULTAT" qui tient lieu d'opération, qui dans le schème d'analyse du système peut occuper la place d'une opération. Nous notons là un *insu*: l'analyse théorique révèle, malgré elle, que l'opération peut fonctionner comme processus et / ou comme résultat. Cette ambivalence quasi structurelle de l'opération se manifeste d'ailleurs dans ce que le résultat est modélisé sous forme d'une tension, d'un vecteur, ce qui interroge sa stabilité. D'ailleurs, l'importance, voulue par GUILLAUME, des suffixes en -ÈSE dans ses concepts (cinèse, chronogénèse, lexicogénèse) est peut-être comme un symptôme de cette ambiguïté processive. En tout cas, l'analyse de cette représentation de l'acte d'énonciation manifeste pour nous la solidarité des questionnements de la valeur processive de "énonciation" et de "opération".

Notre deuxième exemple est tiré d'un article d'Antoine CULIOLI où l'analyse de "opération" révèle quelques difficultés:

Si l'on s'occupe du français parlé, on doit tenir compte de l'activité de langage dans sa complexité: on ne peut se contenter d'établir un inventaire des suites bien formées qui nous donnera un stock de formes canoniques, mais il faut inverser le problème. Ces formes (schémas, agencements) que nous linguistes, re-construisons par un travail d'abstraction sont la trace d'opérations. Par ces opérations

---

<sup>1</sup> Voir p. 218 notre synthèse du recours au tenseur binaire dans JOLY & O'KELLY 1990. Le

enchaînées, les énonciateurs construisent (et re-construisent) des agencements de marqueurs, qui est le lieu de leur activité signifiante. Ici, on le voit une fois de plus, les relations entre marqueurs et opérations entraînent de droit, des relations entre des domaines dont l'homogénéité n'est pas magiquement donnée, je pense aux relations entre syntaxe, sémantique, pragmatique, pour me contenter de citer des questions bien connues.<sup>1</sup>

La citation est un peu longue mais il était capital de ne pas la tronquer puisque l'on souhaite soulever deux difficultés: l'hétérogénéité de "opérations" et son ambiguïté processive.

Remarquons d'abord l'omniprésence de "relations", qui prouve qu'il est bien difficile de se passer de ce concept. Cette surdétermination met en évidence que l'opération n'est qu'une hypothèse bien fragile dans certains des aspects de la théorie. Dans le même temps où l'on est invité à la vigilance quant à l'hétérogénéité des domaines, on doit admettre des "opérations" dont le statut est bien vite défini. Ajoutons que faire suivre l'analyse des linguistes par le travail des énonciateurs produit un effet curieux. La reprise par le démonstratif ("Par ces opérations enchaînées") laisse à entendre que l'on s'exprime à partir d'opérations d'analyses (abstraites de la langue). Ce trouble est accentué par l'utilisation du même temps et du même verbe (re-construire) comme si l'événement "énoncé" et son analyse par le linguiste étaient contemporains, voire simultanés. Il nous semble qu'il s'agit (au moins) de deux types d'opérations distinctes. Les premières opérations concernent les travaux d'analyse, d'interprétation des

---

tenseur binaire opère comme un véritable paradigme d'analyse.

<sup>1</sup> CULIOLI 1983, pp. 297-8.

énoncés qui modélisent "l'activité de langage". On est du côté de la compréhension, pas de la production, contrairement au deuxième type d'opérations qui s'appliquent à la production des énoncés. Or, par ailleurs, la dissymétrie fondamentale entre production et reconnaissance est clairement affichée dans la théorie; on est donc dans un cas de contradiction, sauf à postuler une réversibilité parfaite de ces opérations. Mais alors, cette réversibilité annulerait sans doute une telle dissymétrie. Si l'on modélise ces opérations, cette réversibilité de fait ne nous paraît acquise que dans le cas d'une relation bijective (à un marqueur unique correspond une valeur unique et une seule), et là encore, on entre en contradiction avec un autre point de la théorie. Enfin, et c'est le point décisif, il est question de construire et de reconstruire. Doit-on voir dans ce jeu sur le préfixe RE- (repris comme par symétrie) une simultanéité entre la construction et la reconstruction, ce qui revient à dire que l'ensemble des opérations considérées n'est pas arrêté, dans tous les sens du terme? Y a-t-il une typologie des opérations ou s'agit-il d'un enchaînement d'opérations in-fini? La processivité de "opération" peut renvoyer indéfiniment à un processus, d'autant que l'on parle de construction et de reconstruction, termes qui sont des processifs. Construire des agencements de marqueurs renvoie à du processus (puisque l'on construit) mais aussi au résultat (ce que l'on construit). De plus, maintenir un concept de trace à la définition incertaine favorise cette interprétation ambiguë de "opération", entre résultat (la trace considérée) et processus (construction du sens, *agencement* des marqueurs). L'opération permet de s'affranchir de l'hétérogénéité des domaines (syntaxe, sémantique, pragmatique), mais au risque de devenir à son tour un domaine hétérogène:



elle est à la fois articulée sur du linéaire et sur de l'opératif, entre résultat et processus.

Ce passage nous paraît révélateur, premièrement, de certaines des difficultés du "transfert" (linéaire / opératif) et, deuxièmement, du rôle de clé de voûte de l'opération comme condition de possibilité du transcatégoriel, du trans-domaine. Si les difficultés de ce passage ne sont pas toutes imputables à la processivité de "opération", on trouve des textes où la glose de "opération" met en jeu des noms processifs. On retrouve ici le problème déjà soulevé à propos de la définition de "énonciation". Ainsi la phrase "Pour ce faire, retournons aux opérations par lesquelles passe la construction de tout agencement de marqueurs"<sup>1</sup> fait intervenir un processif dont CULIOLI souligne la possibilité d'ambiguïté. Tout se passe comme si l'ambiguïté processive du terme permettait une vision stéréoscopique de l'analyse, à la fois dans le procès et en même temps dans une rétrospection après l'événement.

Tout un pan de ces analyses des écoles françaises de linguistique anglaise ne parvient pas à éviter cette ambiguïté: quelles sont exactement ces opérations énonciatives (ou autres)? Nous y voyons ici l'une des raisons essentielles pour lesquelles il n'existe pas de typologie des opérations alors qu'elles se trouvent au cœur de l'appareil théorique. Par analogie, si une énonciation est un terme pouvant renvoyer à un processus et donc éventuellement à un autre processus, l'opération est condamnée à une forme de récursivité, renvoyant à différents types d'opérations, ce qui semble exclure la combinatoire d'opérations, et la modélisation de type

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 102.

algorithmique que CULIOLI appelle de ses vœux. Néanmoins, "opération" ne nous paraît pas être le seul concept justiciable d'une telle analyse.

#### 4.1.4. Autres termes en -ATION

Ainsi des concepts tels que "représentation", "relation" ou "détermination" nous paraissent susceptibles de faire l'objet de cette double interprétation. Il est très vraisemblable que ce caractère processif provienne du suffixe -ATION, associé à des verbes du premier groupe. Nous ne faisons ici que retrouver l'intuition de Jean DUBOIS qui associait à chaque suffixe un sémantisme<sup>1</sup>. A cette différence près que notre intuition, plus limitée, notamment quant à son domaine de validité, s'adosse à la sémantique du verbe correspondant aux noms d'action.

En synchronie, pour le locuteur, le verbe et le nom coexistent et rien ne s'oppose à ce qu'on analyse le nom d'action en relation avec le verbe qui lui correspond. Étymologiquement, pour "énonciation" et "opération", il ne s'agit pas à proprement parler d'un dérivé suffixé, mais notre analyse vise à faire apparaître un fonctionnement, un réseau de connotations en synchronie, en français contemporain. Issus d'un supin, forme nominale du verbe, ces noms entretiennent bien un rapport avec leur "base" verbale<sup>2</sup>. Nous suivons la méthode d'analyse du Robert méthodique pour qui "énoncer" et

---

<sup>1</sup> DUBOIS, J., 1962, *Étude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, Larousse.

<sup>2</sup> Le Robert en neuf volumes donne 1361 pour la première occurrence du latin *enunciatio*, "énoncé, proposition", supin de *enuntiare*. "Énoncer" est postérieur (1377 repris à partir de 1611), du latin *enuntiare* "exposer", de *ex-* intensif, et *nuntiare* "faire savoir", de *nuntius* "messenger, envoyé" qui a donné le nonce et annoncer. La première occurrence de "opération" est datée, elle, du XIII<sup>e</sup> siècle, du latin *operatio*, supin de *operari* (travailler). Quant à opérer, il est daté de 1470, du latin *operari*.

"énonciation" ressortissent à la même famille lexicale et doivent être analysés en relation l'un avec l'autre ("Ainsi les déverbaux sont-ils analysés, en synchronie, par le verbe"<sup>1</sup>). Dans cette méthode d'analyse du lexique, on considère en synchronie une correspondance entre les verbes et les mots de la même famille lexicale et nous pensons que, pour le locuteur contemporain, le nom d'action est lié au verbe, d'autant que l'élément -ATION est très productif, comme le notait déjà Ferdinand BRUNOT: "Un des faits qui méritent d'être notés (*dans la vie des suffixes*), c'est la concurrence due à la vulgarisation des mots d'origine savante, dont les suffixes s'imposent à l'esprit: *animation, conservation, vaccination. Ation* élimine ainsi peu à peu *aison* [...]"<sup>2</sup>

L'analyse des suffixes processifs pourrait être étayée par la sélection des préfixes négatifs. L'impossibilité de nier un procès, éventuellement un résultat, expliquerait, au delà de la productivité des préfixes, certaines contraintes de combinaison:

non-continuation / ?non-continuité

\* discontinuation / discontinuité

Nous avons un dernier argument, de type morpho-phonologique, suggéré à la lecture de certains travaux de Françoise KERLEROUX, mais de portée plus limitée. Nous avons remarqué que les noms processifs, dans leur sens de résultat, peuvent donner lieu à apocope. Voici les exemples qui relèvent de notre matrice "verbe en -ER / nom d'action en -ATION":

---

<sup>1</sup> REY-DEBOVE, J., 1988, "Notes sur les fondements théoriques de la méthode", in *Le Robert méthodique*, le Robert, p. XVII.

<sup>2</sup> BRUNOT, F., 1922, *La Pensée et la Langue*, Masson, p. 62; cité dans le Robert en neuf volumes.

une invit' pour le concert des Stones

une compil' de Sheila

une dissert'

une convoc'

une provoc'<sup>1</sup>

D'après ce corpus (restreint il est vrai), la troncation du lexème processif ne semble intervenir que dans son acception résultative. Cette troncation a des contextes d'apparition particuliers; néanmoins, ces conditions ne sont pas incompatibles avec une spécialisation du lexique (dans le sens d'une désambiguïsation). Il nous semble que, dans tous les cas, c'est au produit fini que l'on a affaire. Nous en déduisons que le nom d'action en **-ATION** est peut-être structurellement ambigu, d'où ce phénomène de troncation pour désigner exclusivement le produit, le résultat. Remarquons également que la troncation ne permet plus les ambiguïtés entre génitifs subjectifs et génitifs objectifs. Dans la "provoc' du prof ", c'est le professeur qui provoque, alors que "la provocation du prof " peut-être ambigu. Nous voyons là une interaction du régime et de l'aspectualité dans la nominalisation.

#### **4.1.5. Le travail de la valence**

Notre dernière analyse de l'influence de la langue française sur les analyses porte sur les interactions du régime des verbes dont les métatermes sont dérivés. Il ne s'agit pas tant de (re)découvrir que le

---

<sup>1</sup> KERLEROUX, F., 1996, "Représentations de l'absence de suffixe dans les noms déverbaux du français, in *Travaux linguistiques du CERLICO*, "Absence de marques", n° 1, Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 141-169. Nous ne suivons pas sa graphie. En effet, notre choix en faveur d'une notation graphique de l'apocope n'est pas conciliable

métalangage n'échappe pas à la langue, que de montrer *comment* la métalangue, en l'occurrence le français, intervient (ne serait-ce que partiellement) dans la représentation de la langue anglaise. Notre analyse de la "francité" des concepts utilisés passe, en grande partie, par un travail sur la suffixation. Les concepts linguistiques sont des noms, ce qui a des conséquences sur leurs rapports avec les verbes dont ils sont issus. On le voit, notre travail s'apparente en partie à la démarche de Jean DUBOIS qui, dans son travail de thèse, a cherché une régularité de type sémantique sous-jacente aux suffixes, mais également aux travaux d'Alain LEMARÉCHAL sur les "orientations des nominaux", telle qu'elle est illustrée dans son ouvrage sur les parties du discours, s'appuyant sur la langue tagalog.

Dans sa conclusion sur *Les catégories grammaticales*, Alain LEMARÉCHAL insiste sur "le caractère abstrait des noms d'action comme *mastication*" et notamment sur "la façon dont les noms en général, et les noms d'action en particulier, neutralisent les oppositions aspecto-temporelles (du moins en français et dans les langues du même type sur ce point)"<sup>1</sup>. Cette analyse des valeurs (surtout aspectuelles) à partir de la morphologie n'est pas sans évoquer une partie de la psycho-sémiologie guillaumienne où l'on assigne des fonctionnements à la morphologie, reconstruisant ainsi un système. Cette analyse a connu une certaine postérité, en particulier chez Bernard POTTIER. Celui-ci propose ainsi, dans

---

avec son analyse d'une "coupure invisible" entre recatégorisation et troncation.

<sup>1</sup> LEMARÉCHAL, A., 1989, *Les parties du discours, Sémantique et syntaxe*, P.U.F., coll. linguistique nouvelle, p. 254. Par la suite, LEMARÉCHAL 1989.

sa *Linguistique générale: théorie et description*, une analyse, selon les catégories guillaumiennes, de l'ensemble des dérivés<sup>1</sup>:

	<b>potentiel / virtuel</b>	<b>en cours</b>	<b>réalisé</b>
substantif	le producteur	la production	le produit
adjectif	producteur	productif	produit
formes nominales des verbes	produire	produisant	produit

Tableau 26: "Valence" sémantique de quelques suffixes

Dans cette répartition des morphèmes, une sorte de sémantique aspectuelle des noms est à l'œuvre. Nous avons vu que l'analyse se complique puisque "production" est processif et peut renvoyer au résultat. Nous voudrions croiser cette sémantique aspectuelle et ses effets sur les suffixes avec une sorte de "sémantique argumentale" qui met en lumière quelques effets de structure de la langue française sur le métadiscours.

Partant du *tagalog* et de langues qui possèdent des substantifs régis par des prépositions, Alain LEMARÉCHAL analyse également, dans les langues comme le français, les "orientations", les "rections" des déverbaux, en liaison avec les verbes dont ils sont issus. Il fait, après TESNIÈRE, l'hypothèse que les déverbaux conservent certains traits des verbes (leur valence) sous la forme d'une "orientation" définie comme suit:

L' "orientation" d'un verbe est cette caractéristique qui associe aux différents participants en rapport avec lui à la fois un rang dans la hiérarchie et un rôle dans la situation, sachant que cette association est caractéristique de la sous-classe et de la voix de la forme verbale. [...] Ainsi l'orientation primaire du verbe transitif est une orientation

---

<sup>1</sup> POTTIER, B., 1974, *Linguistique générale: théorie et description*, Klincksieck, p. 110.

vers un premier actant sujet, son orientation secondaire une orientation vers un second actant objet patient<sup>1</sup>.

Cette orientation du verbe est étendue aux nominaux ("[...] les notions d'orientation, et de diathèse doivent être étendues aux nominaux, et cela même dans les langues de types tout à fait différents"<sup>2</sup>). Nous avons tendance à penser que cette orientation des nominaux peut, là encore, être analysée à partir des suffixes. Un argument en faveur d'une analyse actancielle des suffixes nous est donnée en anglais, où les verbes triactanciels n'ont pas les dérivés nominaux des biactanciels transitifs. Ainsi, là où on dispose de *employer / employee* pour les transitifs directs (type X verb Y), on a *sender / \*sendee*; [*sooth-*]*sayer / \*sayee*; *teller / \*tellee* pour des triactanciels (type X verb Y to Z). Z ne fait pas l'objet d'une dérivation, Y s'indique éventuellement par le participe passé. Sur cette série (limitée) des triactanciels se vérifie une affinité entre le suffixe et le régime du verbe dont est issue la nominalisation correspondante.

Pour ce qui est de notre corpus, nous nous sommes demandé si les dérivés en -AGE des verbes transitifs n'avait pas structurellement une ambiguïté ou, pour être plus précis, une bivalence qui tient au régime du verbe de départ. Le verbe transitif direct établit une sorte de relation bijective entre ses deux arguments, c'est-à-dire ici réciproque et non-orientée entre deux termes, deux éléments. Pour certains concepts culioliens en -AGE issus d'un transitif direct, le X verbe Y devient une nominalisation où X et Y ne sont pas *a priori* orientés. Dans X repérer Y, c'est bien X qui repère. Pour "le repérage de X", c'est X ou Y qui repère.

---

<sup>1</sup> LEMARÉCHAL 1989, p. 102.

<sup>2</sup> LEMARÉCHAL 1989, p. 127.

Peut-être que "fléchage", "marquage" et "ancrage" sont justiciables d'une même analyse. Tous ces métatermes sont en tout cas bivalets:

	<b>ambivalence</b>	
fléchage	contextuel anaphorique	situationnel cataphorique
repérage	terme repère	terme repéré
marquage	terme marqué	terme non-marqué
ancrage	Sit <sub>1</sub>	Sit <sub>0</sub>

*Tableau 27: L'ambivalence des métatermes en -AGE*

Pour prendre une analogie mathématique, on pourrait dire que le suffixe donne la direction, mais par le sens. La structure argumentale (verbe transitif sous-jacent) permet de récupérer la direction, mais pas le sens (orientation primaire ou secondaire). Résumons-nous. Nous avons suggéré que les concepts en -AGE dans la théorie culiolienne ont au moins deux significations et que le verbe qui correspond à ces déverbaux présente une bivalence actancielle. Simple coïncidence explicable par la fréquence des verbes "transitifs"? Détermination lexico-syntaxique? Nous hésitons à trancher. Cette question est un peu vertigineuse: les applications d'un concept, ses déplacements, sont-ils programmés dans le lexique? Le travail d'un concept est-il programmé dans la valeur actancielle? Cette thèse est sans doute trop forte. En revanche, il n'est pas exclu que la bivalence intervienne dans l'ambiguïté.

En effet, la bivalence peut se compliquer du fait de l'enchâssement des syntagmes nominaux. C'est à partir d'une analyse de SN<sub>1</sub> de SN<sub>2</sub> que Sarah de VOGÜÉ rend compte de l'ambiguïté de "énonciation": "il y a deux façons de concevoir l'énonciation: d'un côté on thématise la façon dont un sujet



s'énonce; de l'autre la façon dont un énoncé s'énonce (dont il a la forme qu'il a.)" Et elle prolonge son analyse d'une note:

Cette ambiguïté conceptuelle est possible parce que le terme même d'énonciation en tant que déverbal, est ambigu, selon que la nominalisation est construite à partir du sujet ou à partir de l'objet (il s'agirait donc d'une ambiguïté linguistique). La situation n'est pas très différente de celle du terme *constitution*: dans "la constitution du gouvernement", on renvoie soit à l'action mise en œuvre par le premier ministre, cette action étant alors conçue dans son déroulement (X est en train de constituer le gouvernement), soit à la façon dont le gouvernement est de fait constitué (qui en fait partie, comment est-il composé? Dans ce second cas on ne s'intéresse absolument pas à la personne qui l'a constitué).<sup>1</sup>

On retrouve des problèmes connus d'ambiguïté des génitifs subjectifs ou objectifs, du type "*my aunt's murder*" qui peut être le crime qu'elle a commis ou son assassinat. Ces questions d'interprétation subjective ou objective (orientation primaire ou secondaire dirait LEMARÉCHAL) font bien intervenir la valence du verbe de départ. X énoncer Y peut devenir l'énonciation de X et / ou l'énonciation de Y. Les enchâssements en SN<sub>1</sub> de SN<sub>2</sub> sont donc porteurs d'ambiguïtés; or, c'est précisément sous cette forme qu'est définie "opération", qui n'a droit à des entrées que sous la forme "N<sub>processif</sub> (opération de N<sub>processif</sub>)"...

---

<sup>1</sup> de VOGÜÉ, S. 1992, "Culioli après Benveniste: énonciation, langage, intégration", in *LINX*, n°26, p. 80.

## **4.2. Conséquences pour le métadiscours**

Nous voudrions conclure cette étude lexicologique par un retour réflexif sur les conditions de possibilité du métalangage. Si l'ambiguïté processive des métatermes fragilise le métadiscours, nous voudrions interroger, premièrement, un autre métaterme (dont l'ambiguïté a déjà été soulignée par Jean-Claude MILNER) et, deuxièmement, réexaminer à nouveaux frais le concept de fonctionnement.

### **4.2.1. L'anaphore (*anaphora* / *anaphor*) chez MILNER 1982**

On objectera qu'il existe une tradition de l'opacité de certains termes métalinguistiques, qui n'empêche nullement l'analyse. Ainsi peut-on citer anaphore, qui occulte le *distinguo* pratiqué en anglais entre le processus et le produit; la relation et ses éléments constitutifs: *anaphora* vs *anaphor*. C'est ce qui apparaît par exemple dans l'analyse de l'anaphore par MILNER discutant les travaux de CHOMSKY sur le liage<sup>1</sup>:

Le nom de la classe pertinente est, en anglais, *anaphor*, le nom *anaphora* étant réservé à la relation et non à l'un de ses termes. Le français ne permet pas une telle distinction; le nom anaphore est donc ambigu et il appartient au contexte de manifester s'il s'agit de la relation ou du terme de la relation.<sup>2</sup> [...]

Il y a donc deux usages du terme *anaphore*. L'un est descriptif et concerne une *relation*, dont l'analyse a été faite ici-même, p. 18-43. L'autre est technique et désigne une

---

<sup>1</sup> Essentiellement à partir de CHOMSKY, N., 1978, "On Binding", in *Linguistic Inquiry*, 11, pp. 1-46 et de CHOMSKY, N., 1980, "On the representation of Form and Function", conférence prononcée au Colloque du CNRS, Royaumont.

<sup>2</sup> MILNER, J.-C., 1982, *Ordres et raisons de la langue*, Seuil, coll. Linguistique, p. 364. Par la suite, MILNER 1982. Nous devons à Laurent DANON-BOILEAU d'avoir attiré notre

classe *d'éléments* particuliers: ceux en fait qui entrent dans une relation d'anaphore liée. Cette terminologie n'est pas des plus heureuses; elle est plus claire en anglais où le terme *anaphora*, réservé à la relation, est distinct du terme *anaphor*, réservé aux éléments.<sup>1</sup>

On le voit, un même terme peut correspondre à un phénomène linguistique et à la classe des éléments qui le manifeste. Ici encore, le français autorise une ambiguïté qui ne joue pas en anglais. Reste que cela nous paraît moins gênant pour l'anaphore que pour l'opération; précisément parce que pour l'anaphore, il nous semble que l'on peut contrôler les liens entre le phénomène et ses manifestations. Toute une partie de la réflexion sur l'anaphore et son domaine vise précisément à cette prévisibilité et l'ensemble des *anaphors* se laisse déduire de *l'anaphora*. C'est l'enjeu (entre autres) de la théorie des traces, traces dont l'anaphore peut assurer la récupérabilité<sup>2</sup>. A l'inverse, avec une analyse en opérations, les choses sont beaucoup moins claires, comme le prouve en première approximation la coexistence de marqueur et d'opérateur.

Rappelons que, dans son acception résultative, l'opération n'est rien d'autre que ce qui est support d'opération: l'opérateur<sup>3</sup>. De sorte que l'ambiguïté *d'opération* (un processus difficile à décrire et un résultat toujours mobilisable, une trace qu'on peut exhiber) peut facilement conduire à un glissement où tantôt on évoque des opérations pour justifier tel ou tel opérateur, sans que soit posée initialement une liste finie des opérations,

---

attention sur cette analyse.

<sup>1</sup> MILNER 1982, pp. 203-4, n. 1.

<sup>2</sup> MILNER 1982 ne manque pas de le souligner, y compris dans son glossaire, "Éclaircissements", qui comprend une entrée "traces", conférant aux concept tout son statut théorique, statut et définition qu'il développe dans son ouvrage de 1989. Voir nos citations p. 409.

<sup>3</sup> Nous raffinerons ultérieurement cette interprétation résultative d'opérateur, simple support d'opération.

tantôt tel fragment du linéaire se verra qualifier d'opérateur, correspondant à une (ou plusieurs) opération; opérations qui étaient précisément censées expliquer cet opérateur. Le processus étant délicat à décrire, on peut être tenté de partir du résultat pour justifier le processus; c'est toute la question de ce que nous appelons la "structure opérative"<sup>1</sup> (ce sur quoi on travaille, le linéaire; là où affleurent des opérations) pour décrire des opérations qui, en dernière analyse, justifient la présence de tel opérateur. L'une des questions posées aux écoles françaises de linguistique anglaise est: "A partir de quel moment un fragment du linéaire devient marqueur?" La définition de marqueur donnée dans le glossaire de LAPAIRE & ROTGÉ 1993 n'est pas pour nous rassurer:

Marqueur:

Trace d'une opération, signe distinctif renvoyant à un travail mental particulier. (L'on parle souvent du marquage de telle ou telle opération, au sens de "codification", de "signalisation" d'un processus psycho-grammatical particulier).<sup>1</sup>

Dans cette définition, il est clair que c'est le linguiste qui fait le marqueur, que c'est l'opération qui fonde le marqueur. Le statut nous paraît bien fragile: en témoigne l'hésitation entre marqueur et opérateur. La définition de opérateur dans le même glossaire nous apparaît comme un symptôme flagrant de cette difficulté:

---

<sup>1</sup> L'une des raisons pour lesquelles nous sommes réticent à l'idée d'une comparaison impartiale entre écoles est que nous ne sommes pas certain que la structure opérative soit la même pour chaque école. L'analyse en points de grammaire, en faits de langue masque justement ce fait: que se passe-t-il entre deux faits de langue? De quoi se compose le linéaire entre deux opérations, quelles sont les différentes opérations présidant à la profération? Manque une hyper-syntaxe, mais aussi une syntaxe tout court. S'il n'y a pas de syntaxe, c'est peut-être parce que cette question de la co-articulation (si l'on accepte ce parallélisme avec la phonologie), des intervalles entre phénomènes analysés n'est pas

signe chargé de "marquer" ou de "renvoyer à" une opération [voir ce terme]. Beaucoup de linguistes énonciativistes (chez qui ce terme est d'une grande fréquence d'emploi) utilisent indifféremment opérateur et marqueur.<sup>2</sup>

Ce statut problématique de l'opérateur reflète le statut problématique de l'opération, qui conduit elle-même à accorder à des fragments du linéaire le statut de marqueur ou d'opérateur. On retrouve une circularité déjà suggérée: "il faut bien qu'il y ait des opérations puisqu'il y a des opérateurs, puisqu'il y a des opérateurs, il doit y avoir des opérations"; reste que la relation entre les deux ordres de données n'est pas souvent clairement explicitée. Que ces opérations soient "abstraites" n'arrange rien à l'affaire<sup>3</sup>. Que les opérations ne soient pas en nombre fini, et soient susceptibles de se multiplier en "opération de relation", "opération de détermination", "opération d'anaphorisation", etc. non plus. Se dessine un risque très net de multiplier les opérations par le nombre d'opérateurs constatables, mobilisables dans le linéaire. Nous reviendrons sur ces risques de circularité et sur la signification d'une telle coexistence de concepts (marqueur / opérateur), dont nous tenons qu'ils ne sont pas synonymes. Une démonstration facile tient en l'absence de \*métamarqueur là où il existe des métaopérateurs. Cette dissymétrie n'est pas seulement lexicogénique, elle tient à des rôles différents dévolus dans la théorie. Ce sera l'objet de notre prochain chapitre.

---

traitée de manière centrale.

<sup>1</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 289.

<sup>2</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 292.

<sup>3</sup> De plus, la glose de "abstrait" par "car d'ordre mental" (in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 290) nous paraît révélatrice de ce type d'ambiguïté.

#### 4.2.2. Un temps de retard?

Notre retour sur le caractère processif d'un concept à partir de l'exemple d'anaphore nous a montré que cette processivité affectait inégalement la classe d'individus ainsi désignée. La classe des opérateurs se laisse plus difficilement construire que la classe des anaphoriques. Cet exemple nous a aussi suggéré que l'ambiguïté processive s'applique à d'autres métatermes que ceux que nous avons traités dans ce chapitre. D'où la tentation de généraliser le phénomène, ce qui conforterait notre position initiale vis-à-vis du métalangage. Nos observations sur énonciation et opération sont-elles généralisables à tous les concepts? Nous ne sommes pas en mesure de répondre assurément, mais nous nous devons au moins de poser la question: tout concept linguistique ne fonctionne-t-il pas toujours à deux niveaux: le(s) processus et ses traces, le phénomène et ses effets?

Pour le moment, nous aurions tendance à répondre par l'affirmative. Intuitivement, cette duplicité aurait des effets différents selon les aspects lexicaux des verbes dont les concepts sont dérivés. Ce "double" aurait comme traduction minimale le chevauchement des manifestations et du processus. Il arrive que les effets servent à désigner le phénomène. C'est, par exemple, le cas de dysorthographe tel qu'il est défini dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*<sup>1</sup>. S'esquisse une représentation du linguiste comme carabinier, où il n'y a que de la trace et où toute la question est celle de l'abduction de l'événement qui l'a causée, d'où parfois un métaterme qui renvoie et aux traces et au phénomène qui les crée. Le linguiste est alors constamment en retard sur la langue. Le "fait de

---

<sup>1</sup> DUBOIS *et al.* 1994, p. 163.

langue" apparaît alors comme la réduction du "faire" de la langue, processus inachevé, en transformation constante, sorte de "recatégorisabilité" générale de la langue. L'une des raisons pour lesquelles il n'y aurait pas de métalangage serait imputable à ce processus infini d'excès dans la langue. Tout se passe comme si les étiquettes cédaient la place à l'étiquetage, à la nécessité de réévaluer les phénomènes, d'où une parenté avec la recatégorisation.

"mot outil"	métalangage	opération (opérateur ou processus)	processivité / ambiguïté trace/phénomène
mot objet	langage	opération	processivation (inachevée)

*Tableau 28: Corrélation du rapport langage / métalangage*

Nous donnons ici une énième version de l'impossibilité métalinguistique, de sa contradiction essentielle, dans une version optimiste où le métalangage ne fait que, littéralement, courir après le langage. Le travail des concepts y apparaît comme une sorte de conséquence obligée d'une langue qui travaille sans cesse. On objectera, et on aura raison, que cette difficulté joue inégalement dans le lexique (verbes d'autres groupes, autres suffixes que -ATION) et donc dans la métalangue. Pour autant, certains problèmes demeurent, car l'opposition verbo-nominale est assez centrale dans la langue et les adverbes et les adjectifs servent assez peu dans le métadiscours. Dans les langues que nous connaissons, les concepts sont majoritairement des noms. Si les noms sont travaillés par leur orientation et leur valeur éventuellement processive, il devient difficile de donner des analyses constamment rigoureuses. En particulier, nous voudrions dire quelque mots de "fonctionnement", concept opérant de l'analyse des écoles françaises de linguistique anglaise.

#### 4.2.3. Le goût pour le processif: le fonctionnement

Nous avons essayé dans notre analyse de BENVENISTE de donner un exemple d'une analyse en termes de fonctionnement. Nous voudrions ici souligner que ce nom d'action est processif. En tant que processus, comme l'opération, il est toujours à (se) faire, et reste éternellement mobilisable par l'analyse. En tant que résultat, stable, il permet la reconstruction *a posteriori*. Ce terme fétiche possède deux constructions sous-jacentes: le monoactanciel X fonctionner et le causatif X faire fonctionner Y. D'où le sens de la question: lorsqu'on dit qu'un marqueur fonctionne comme un X, qu'est ce qui fonctionne? L'analyse de l'actance peut suggérer un "ça fonctionne" ou un "c'est la théorie qui fait fonctionner"....

Parler de fonctionnement, c'est peut-être donner la réponse produite par la théorie à la question du double point de vue, entre l'événement de l'énoncé et la constatation de ses traces. "Fonctionnement", processif, permet une vision stéréoscopique. Le terme "fonctionnement" est lui-même processif, il est justiciable d'une analyse réflexive qui lui applique la subdivision en résultat et en processus. Il nous semble que parler du fonctionnement d'un opérateur permet de se réfugier dans l'interprétation stable, celle du résultat. Décrivant le fonctionnement d'un opérateur, on décrit en fait son "ayant-fonctionné-tel-que-l'analyse-l'a-montré", mais on occulte sa "fonctionnalité", le fait qu'il puisse "fonctionner" autrement. Le fonctionnement est à la fois processus et ensemble possible de résultats considérés (les différents fonctionnements possibles du marqueur). Par là, le "fonctionnement" remplit les conditions posées par Roch VALIN pour analyser l'opération:



Pour prendre connaissance du contenu de sa pensée, l'esprit doit suspendre l'opération en cours et, à la faveur de cet arrêt (qui occupe un espace de temps infiniment court et négligeable), se profile en résultat, à son égard, ce qu'en lui-même il vient de construire. La pensée humaine est donc alternativement *opération* et *résultat*, ou comme l'a souvent écrit M. Guillaume, pensée *pensante* et pensée *pensée*.<sup>1</sup>

La dialectique que construit Gustave GUILLAUME nous paraît être au cœur de notre analyse de la processivité: entre participe présent et participe passé, entre processus et résultat. Ceci trace à nos yeux une unité sous-jacente, un réseau de préoccupations entre la question du métalangage comme "temps de retard", la corrélation et l'analyse en processus / résultat.

Résumons-nous. Nous avons décelé comme un temps de retard dans l'analyse, comme une ambiguïté entre le processus et le résultat dans les concepts d'énonciation et d'opération. Ce n'est pas la moindre des difficultés de "relation" que d'exister en tant que processus (dans l'analyse, établie par la réflexion, la relation est une mise en relation, un processus) et en tant que résultat (c'est la propriété qui premièrement fondait le rapprochement, mais c'est la prise en compte de ce rapprochement dans l'analyse qui a établi discursivement un rapport). Autrement dit, une relation est un rapport qui préexiste à l'analyse, et qui la fonde (sans rapport, pas d'analyse de relation), mais c'est aussi le résultat de l'analyse qui met au jour un rapport qui serait resté caché, mais pas invisible (sans analyse, pas de mise au jour de relation, seulement des rapports qui ne sont pas vus). En conséquence,

---

<sup>1</sup> VALIN 1955, pp. 81-2.

une linguistique de l'activité, de la relation, est une dialectique entre un donné et ce qu'elle construit. Cette analyse vaut pour "opération" et pour "énonciation". La processivité des métatermes est peut-être une condition *sine qua non* du projet des écoles françaises de linguistique anglaise.

Si notre hypothèse a pu paraître un peu forte, et si notre processivité généralisée paraît excessive, certaines analyses n'en demeurent pas moins troublantes, en particulier l'ambiguïté de plusieurs emplois de "énonciation" et de "opération". Ces fonctionnements processifs sont encore plus troublants, lorsqu'on les rapproche d'une part de la question du reproductible et d'autre part de la définition problématique de ces concepts, en particulier pour "opération". L'énonciation comme processus ininterrompu dit à la fois la possibilité de réitérer une analyse sans épuiser l'événement singulatif "énoncé". L'opération comme processus ininterrompu peut renvoyer à une régression à l'infini vers d'autres opérations, hypothétiques organisatrices du sens. D'où la nécessité d'une autre approche de l'opération et du paradigme énonciatif, en s'appuyant sur l'analyse des traces, partie plus "tangibile" de l'opération. C'est l'objet de notre dernier chapitre.

## 5. APPROCHE COMPARÉE

De la formulation du paradigme énonciativiste "la linguistique de l'énonciation cherche des invariants dans le langage modélisés en termes d'opérations à partir des traces laissées dans l'énoncé", nous n'avons pour le moment que questionné le langage dans sa relation à la langue et à l'énoncé à partir des déplacements de l'opposition langue / parole (chapitre 2) et de l'analyse du concept d'énonciation (chapitre 4). Nous avons soulevé le caractère problématique du concept d'opération (chapitre 4) et envisagé ses différentes modélisations dans les théories (les schèmes opératifs et les invariants du chapitre 3). Nous voudrions compléter cette étude du paradigme énonciatif par une analyse des concepts de traces et d'opérateur, qui permettent une mise en perspective de ces théories.

L'analyse des emplois de "opérateur", comme nous venons de le voir avec les définitions données par LAPAIRE & ROTGÉ, fait apparaître une concurrence avec les emplois de "marqueurs". Nous tentons de modéliser cette coexistence en les considérant tous deux comme des traces dans le linéaire d'une opération. Les théories se déclinent alors sur un *continuum* où l'opération est associée à une trace plus ou moins matérielle. La question du "transfert" (expression que nous empruntons à Antoine CULIOLI) entre le domaine des opérations et le linéaire est modélisée par une fonction associant un ensemble d'opérations d'une part et un ensemble de traces

d'autre part. Le continuum entre les théories, pour ce qui est de leur représentation du "transfert", s'exprime de la manière suivante:

<b>relation d'équivocité une trace / une opération</b> - <-----> +			
TOE	théorie métaopérationnelle	psychomécanique du langage	psycho- grammaticalité (LAPAIRE & ROTGÉ)
relation très injective	relation injective	relation bijective	relation bijective

*Tableau 29: Modalités du transfert trace / opération*

Comme souvent, le continuum vaut surtout pour les deux positions extrêmes. Dans la théorie des opérations énonciatives d'Antoine CULIOLI, il n'y a pas de correspondance stricte entre les opérations et le linéaire<sup>1</sup>. A l'inverse, les travaux de Jean-Rémi LAPAIRE et de Wilfrid ROTGÉ établissent une relation bi-univoque entre un opérateur et une opération psycho-grammaticale. Nous traiterons surtout de ces deux extrêmes, et plus particulièrement ici des propositions théoriques de LAPAIRE & ROTGÉ, dont nous essaierons de tirer quelques conséquences à partir de l'analyse du concept de traces d'opération. En particulier, il faudra analyser certaines de leurs traces promues au rang d'opérateur telles que TH-. Nous nous livrerons à une comparaison avec la psychanalyse dans le cas où des traces sont associées à du "travail mental" (LAPAIRE & ROTGÉ), avant de comparer les écoles françaises de linguistique anglaise aux fondements structuralistes de l'analyse du langage. Il sera alors possible de montrer qu'une déconstruction des oppositions saussuriennes se fait jour dans ce type de démarche. C'est la raison pour laquelle nous envisagerons une

---

<sup>1</sup> Voir par exemple CULIOLI 1985, p. 6.

"sortie" du distributionnalisme strict, voire un changement de paradigme, grâce au travail sur des entités telles que opérations et opérateurs.

Nous verrons qu'en conséquence, cette analyse du linéaire en termes de traces potentielles d'opération se traduit par une réanalyse du linéaire et, plus précisément, par un passage d'une analyse en marqué / non-marqué à ce que nous appelons un "omnimarquage", soit la possibilité pour un fragment du linéaire de devenir support d'opération. Nous illustrerons notre propos à partir de la grammaire de l'oral chez Henri ADAMCZEWSKI, de la réanalyse du genre par le mouvement du *Politically Correct* et par le traitement de la question du  $\emptyset$  dans nos écoles.

Ayant reproblématisé l'analyse du linéaire à partir de la réanalyse de la marque, nous terminerons notre étude du paradigme énonciativiste en abordant la question de la catégorie, que l'analyse en opérateurs permet en un sens de transcender. Nous soulèverons quelques problèmes à propos de la tentation d'un recours au cognitif pour fonder les catégories ou les concepts d'analyse et proposerons une comparaison finale des écoles à partir de l'opposition entre jugement synthétique et jugement analytique.

### **5.1. Le concept d'opérateur**

Notre analyse du concept d'opérateur examine successivement les acceptions du concept en mathématique, en linguistique anglophone et dans les écoles françaises de linguistique anglaise, ce qui conduit à étudier les distinguos opérateur / marqueur et, surtout, le déplacement de cette démarcation en fonction du modèle théorique.

### 5.1.1. Sens mathématique

Une première grille de lecture naïve de l'opérateur consiste à l'utiliser dans son sens mathématique, quand il apparaît dans le cadre des opérations arithmétiques (pour être plus précis, dans la théorie des ensembles, considérant par exemple la structure des groupes, munis des lois d'addition ou de multiplication). Si l'on pose " $4 + 3$ " comme étant une "opération" (en l'occurrence, d'addition), 4 et 3 sont des opérandes et + est un opérateur. Ramenée à la structure linguistique, une première égalité (équation) est tentante: identifier le prédicat (le verbe) à l'opérateur et sujets et objets éventuels aux opérandes. La comparaison apparaît d'autant plus satisfaisante que la loi d'addition est commutative et que, donc, plusieurs configurations (cas de figure) sont envisageables:  $3 + 4 = 4 + 3$ . Un deuxième facteur vient renforcer cette lecture: on peut noter l'addition (ou n'importe quelle opération; en toute rigueur, toute loi possédant les mêmes propriétés: commutativité et associativité) de deux façons différentes: ou bien de manière linéaire ( $3 + 4$ ), en intercalant l'opérateur entre les deux opérandes, ou bien de manière "analytique", en spécifiant d'abord les opérandes, puis en indiquant l'opérateur qui leur était appliqué (3, 4 et +). C'est cette notation, dite "polonaise inverse", qui était notamment utilisée par certaines premières générations de machine à calculer (Hewlett-Packard, entre autres). On voit ainsi ce qui se dessine: une analyse en "opérations" peut alors s'appliquer à toutes les langues, qu'elles soient SVO (ordre "canonique" et, hasard fortuit, majoritaire en nombre) ou mêmes SOV ou

OSV<sup>1</sup>. Cette représentation trouve quelques échos dans l'acception anglophone de "*operator*", mais ce n'est pas ainsi qu'elle joue dans les écoles françaises de linguistique anglaise.

### 5.1.2. *Operator* dans la grammaire anglaise

Dans la tradition de langue anglaise, le terme d'*operator* existe également, mais dans des acceptions différentes; c'est ce que montre, exemple entre mille, une analyse de ses emplois dans un manuel d'initiation à la grammaire. Le choix est relativement arbitraire (l'auteur enseigne en Australie), mais, somme toute, il est significatif des différences d'école. Un autre corpus donnerait une utilisation du terme comparable, si ce n'est dans l'emploi, du moins dans la différence avec les écoles françaises de linguistique anglaise, et c'est ce qui nous importe ici. Dans le cadre d'une analyse des transformations, l'*operator* n'est pas perçu comme un lien entre le linéaire et l'opératif, mais comme une classe relevant du domaine verbal. C'est ainsi par exemple que Rodney HUDDLESTON entend le terme dans son *Introduction to the Grammar of English*:

Thus we will derive (14i) [*Had Dillinger sued Tom?*] from (13) [*Dillinger had sued Tom.*] by a transformation called 'subject-operator' inversion : it moves *had* (a verb belonging to a class we shall call 'operators' - cf. 4.4.) to the left of the subject.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. HAGÈGE 1985, pp. 226 sq. et HAGÈGE, C., 1982, *La structure des langues*, P.U.F.

<sup>2</sup> HUDDLESTON, R., 1984, *Introduction to the Grammar of English*, Cambridge: C.U.P, p. 14. Par la suite HUDDLESTON 1984.

Précisons qu'il s'agit ici d'une transformation au sens large et non au sens chomskien *stricto sensu*. Ce qui est recherché, c'est une équivalence au niveau linguistique entre deux formes, deux syntagmes verbaux, et une relation qui dérive (14i) de (13) afin de manifester le caractère non-marqué de (13) et le caractère marqué de (14i). On ne cherche donc pas à établir un rapport entre un marqueur et une opération psycho-grammaticale. Voici ce qu'il écrit à propos de l'analyse des transformations: "We are concerned here solely with the description of the form of sentences, not with the mental processes involved in speaking or writing."<sup>1</sup> L'analyse vise à décrire une forme de base, d'où les analyses en termes de marqué / non-marqué, en relation avec des questions d'inversions, où apparaît comme marqué ce qui relève de l'inversion et où l'ordre canonique tient lieu de non-marqué.

La définition est encore plus nette dans *A University Grammar of English*, où est *operator* tout ce qui se met en tête dans les questions auxquelles on répond par oui ou par non. "Auxiliaries have an important syntactic function in common: they become the OPERATOR when they occur as the first verb of a finite phrase." BE et HAVE sont donc des *operators* ainsi que DO: "On the other hand only the auxiliary DO is an operator (as in "She does not know me"), not the main verb DO (as in "She does a lot of work")."<sup>2</sup>. Les *operators* ont donc un certain nombre de points communs (ils portent la négation, sont en tête de la phrase pour les "yes-no questions" et sont utilisés dans les reprises elliptiques). Les modaux sont donc aussi des *operators*. On voit que, dans cette acception du concept,

---

<sup>1</sup> HUDDLESTON 1984, p. 14.

<sup>2</sup> GREENBAUM, S. *et al.*, 1990, *A Student's University Grammar of English*, Londres: Longman, p. 34.



opérateur / *operator* ne s'applique qu'au domaine verbal. Il nous semble qu'il s'agit de conserver le concept d'auxiliaire pour les modaux, DO, BE et HAVE, en dépit de la différence morphologique (le -S de troisième personne pour DO, BE et HAVE). *Operator* est donc indissolublement lié au groupe verbal, ce qui ne l'émancipe pas définitivement des effets d'opacité où l'on risque de confondre la valeur métalinguistique avec le procès décrit<sup>1</sup>. L'*Operator* se distingue donc de l'opérateur sur au moins trois points:

1. *operator* se rapproche de son sens étymologique, celui qui fait quelque chose. D'où son appartenance au domaine verbal.

2. *operator* est une sorte de classe morpho-syntaxique, de partie du discours, alors que l'opérateur français renvoie à une opération et est donc transcategoriel.

3. *operator* ne renvoie pas à une opération, mais plutôt à une transformation du premier modèle chomskien, de type transformation interrogative  $T_{inter}$ .<sup>2</sup>

L'emploi d'opérateur est donc particulier dans les écoles françaises de linguistique anglaise.

### 5.1.3. Opérateurs et marqueurs: de la distinction à l'équivalence

Nous allons voir que l'analyse de l'opérateur ne peut se mener simplement. Tout comme l'opération, il suppose une analyse du dispositif, de même qu'il doit être étudié par rapport au marqueur. Nous verrons que

---

<sup>1</sup> Voir les récriminations d'un CULIOLI contre les assimilations hâtives de l'opérateur abstrait à un auxiliaire. Cf. notre citation p. 152.

<sup>2</sup> Voir DUBOIS-CHARLIER, 1970, *Éléments de linguistique anglaise*, Larousse, p. 199.

tous deux sont des figures de la trace d'opération, qui est une représentation aussi complexe et problématique que l'opération elle-même. Notre première étape vise à établir que la dénomination ("opérateur", "marqueur") n'est pas aléatoire.

#### 5.1.3.1. La TOE: du marqueur à l'opérateur

Dans les textes d'A. CULIOLI, l'utilisation de marqueur domine absolument quand il s'agit de parler du transfert avec l'énoncé. Opérateur existe bien, mais surtout archi-opérateur ( $\underline{\in}$ ), ce qui ne contredit pas notre analyse puisqu'il ne découpe pas le linéaire, mais fonctionne au sein de l'opératif et sert tout aussi bien avec des entités abstraites (schéma de lexis). C'est donc le terme de marqueur d'opération qui est surtout employé (ou celui de traces quand il s'agit de la présentation théorique du modèle). La problématique est alors de savoir si tout fait trace (et inversement, si l'ensemble du linéaire correspond à des opérations). Chez CULIOLI, l'un des obstacles majeurs à une analyse exhaustive de cette question nous paraît être le recours à l'intonation comme marqueur, ce qui complique notre analyse, laquelle feint de considérer que le signifiant analysé n'est que graphique. Ceci interdit surtout de considérer une liste finie des marqueurs et a des répercussions sur la famille paraphrastique en réinjectant des énoncés énonçables pour peu que l'intonation correspondante y soit associée. Cela interdit la récupérabilité sémantique et sans doute est à l'origine des relations conflictuelles avec la pragmatique. A l'extrême, on pourrait soutenir que la prosodie joue alors le rôle délicat de machine à

violer la syntaxe. Elle reproduit au plan de l'intonation le phénomène bien connu et décrit par CHOMSKY qui fait que la mention rend possible la phrase agrammaticale. Il manque une hyper-syntaxe prenant en compte la prosodie, ce qui bloque une analyse exhaustive de l'énonçable, car la construction de la famille paraphrastique n'est jamais arrêtée: il n'y a pas véritablement travail à matériau constant.

Dans les travaux d'Antoine CULIOLI, les marqueurs, les traces en surface, sont toujours distingués des opérateurs, ou devrait-on dire, de l'archi-opérateur  $\underline{\epsilon}$ . Les marqueurs sont ainsi caractérisés par CULIOLI:

Ces derniers [les marqueurs] ne se réduisent pas aux seules unités segmentales. Toute unité, simple ou complexe, que l'on peut isoler, manipuler, représenter, et avec laquelle on peut construire des relations, est un marqueur. On peut donc parler de marqueurs prosodiques, syntaxiques, sémantiques, pragmatiques, et l'on récusera toute coupure radicale entre la syntaxe qui serait munie d'une forme et la sémantique qui ne le serait pas.<sup>1</sup>

Le marqueur est ce avec quoi, en surface, on construit "des relations". L'opérateur  $\underline{\epsilon}$  est ce qui sert à représenter ces relations. Dans les travaux de CULIOLI, "opérateur" est très peu utilisé pour désigner les formes de la surface<sup>2</sup>. Nous proposons ici une tentative d'explication pour rendre compte des "ambiguïtés" entre marqueur et opérateur dans les travaux de ses disciples<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1982, "Langage et langues: à propos de la relation entre linguistique et métalinguistique", 2<sup>e</sup> colloque international de linguistique, Séoul (Nov.-Déc. 1981), in *Actes du colloque*, numéro spécial du *Journal of the Korean Language Society*, Séoul, p. 9.

<sup>2</sup> La seule exception nous paraît être CULIOLI 1968 (genre).

<sup>3</sup> Cette relative indistinction de opérateur et marqueur se confirme dans les définitions données dans GROUSSIER & RIVIÈRE 1996.

Dans le prolongement des travaux culioliens, où marqueur renvoie à la trace en surface et où opérateur désigne  $\underline{\in}$  (opérateur unaire, qui associe les traces en surface à de l'opérativo-notionnel), on observe effectivement une confusion ou un emploi indifférencié entre marqueur et opérateur. La raison de cette assimilation tient, selon nous, à l'ambiguïté de  $f(x)$  qui signifie aussi bien la valeur de l'élément  $y$  [ $y = f(x)$ ] pour une valeur particulière de  $x$  que la fonction  $f$  définie par ses ensembles de départ et d'arrivée. En termes linguistiques, une même expression  $f(x)$  (opérateur) désigne tantôt la relation ( $\underline{\in}$ ) tantôt une valeur particulière, résultat en surface de la relation (marqueur).

De plus, l'opérateur unaire ( $\underline{\in}$ ) peut prendre quatre valeurs et se lire comme une fonction qui, à des expressions de type  $X \underline{\in} Y$ , associe une expression de type  $X = Y$  ou  $X \neq Y$  ou  $X \omega Y$  ou  $X * Y$ . L'opération de repérage, qui associe le notionnel-opératif aux marqueurs peut donc s'interpréter comme une composition de fonctions. Alors, le passage du distinguo (opérateur vs marqueur) à l'assimilation (opérateur / marqueur) s'effectue d'autant plus facilement que l'opérateur unaire n'est plus considéré comme une relation mais comme quatre valeurs possibles  $\{=, \neq, \omega, *\}$ . Autrement dit, ce n'est plus la relation que l'on considère, mais le résultat. Voilà comment nous avons interprété l'assimilation entre marqueur et opérateur, où le nom de la relation ( $\underline{\in}$ , opérateur, "opérateur unaire") finit par désigner le résultat et entretenir une confusion avec lui. Nous retrouvons au plan théorique de la modélisation de la "mise en relation" la conclusion

de nos analyses d'emploi (chapitre quatre). Dans le fonctionnement de l'analyse, l'opération (conçue comme processus, donc comme relation entre du notionnel-opératif et du linéaire) peut finir par désigner du résultat. Telle semble être la difficulté de ce paradigme énonciativiste où, après tout, l'opération ne se laisse appréhender que sous la modalité du résultat: sa trace dans le linéaire. Les travaux d'inspiration culiolienne sont donc caractérisés par un tropisme de la distinction vers la confusion de "marqueur" et d' "opérateur". De ce strict point de vue (de l'équivalence entre les deux concepts), les travaux de LAPAIRE & ROTGÉ se situent dans le prolongement de cette tendance.

#### 5.1.3.2. Marqueur et opérateur chez LAPAIRE & ROTGÉ

La situation de quasi-synonyme entre opérateur et marqueur dans le glossaire de LAPAIRE & ROTGÉ reflète largement leur position théorique, que nous voudrions présenter brièvement. Proposer un modèle cohérent qui fasse une synthèse des différentes écoles peut sembler difficile, mais cela ne manque pas d'intérêt. Il nous semble que les travaux de Jean-Rémi LAPAIRE et Wilfrid ROTGÉ, en particulier leur *Linguistique et grammaire de l'anglais*, constituent une forme de synthèse de différents acquis théoriques, comme le laisse d'ailleurs voir l'œcuménisme conceptuel de l'introduction de LAPAIRE & ROTGÉ 1993<sup>1</sup>. Cet œcuménisme semble parfois si accueillant (on y trouve aussi bien BOLINGER, CHOMSKY, qu'ADAMCZEWSKI ou des références à CULIOLI) qu'il menace d'imploser, ou du moins qu'il s'expose à la critique de l'un de leurs champs d'inspiration. Cette "menace" n'échappe

---

<sup>1</sup> LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1992, *Réussir le commentaire grammatical de textes*, Ellipses marketing.

d'ailleurs pas aux auteurs, pour qui le coût théorique du "risque" est en quelque sorte remboursé par les résultats potentiels auxquels ils peuvent prétendre. Voici par exemple ce qu'ils écrivent avant de présenter l'une de leur toutes premières explications psycho-grammaticales, à propos d'une position trop timide se contentant de prendre acte de la dicibilité de deux énoncés différents:

C'est là préférer la **constatation résignée** à la tentative d'**explication courageuse**. (Nous disons "courageuse" à dessein car l'on prend toujours des risques à vouloir éclairer ce qui est tacitement laissé dans l'obscurité.)<sup>1</sup>

Se note très précisément la volonté, au-delà de la métaphore, de faire la lumière<sup>2</sup> sur ce qui participerait d'un obscurantisme délibéré<sup>3</sup>. Nous allons tenter de manifester ce qui, au plan du modèle et de certaines de ses applications, nous paraît "risqué" — en particulier la difficulté notionnelle de l'opération, le statut du psycho-grammatical et le statut des entités analysées. Cette thématique du risque, déjà présente chez GUILLAUME, est une constante des écrits de LAPAIRE & ROTGÉ, comme en témoigne cette profession de foi, à propos de la recherche de l'invariant: "Ce risque est inhérent à une telle entreprise, qui nous semble au cœur de la réflexion

---

<sup>1</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1991, p. 36.

<sup>2</sup> La distinction surface/profondeur permet l'exploitation d'un paradigme herméneutique de la "découverte", de *Erscheinung*, du surgissement du sens vrai sous le sens apparent. C'est en quelque sorte le même travail mythographique qui à l'œuvre dans les *Mythologies* de Barthes, quand il met en évidence le vrai sens (l'idéologie bourgeoise; l'invariant grammatical) sous la surface (trompeuse, bien sûr, comme dans la tradition philosophique classique). La recherche de l'invariant dénonce, elle aussi, les illusions mais elle n'échappe pas, paradoxe du métalangage aidant, à la création d'autres mythes.

<sup>3</sup> Plus précisément, il nous semble qu'ici la métaphore se prend les pieds dans le tapis. Passe encore qu'une explication soit lumineuse, mais on se saurait en même temps dire que certains phénomènes n'ont pas été vus et affirmer qu'ils sont volontairement dissimulés.

linguistique"<sup>1</sup>. En un sens, nous ne faisons que développer la logique du "qui perd gagne" de la position théorique ainsi exposée. Nous indiquons en partie ce que l'on perd, ce dont on se détache: c'est notre vision du changement de paradigme, le déplacement de ce qui fait marque, du signifiant vers l'opératif.

**La linguistique que nous pratiquerons cherchera donc, derrière le calme trompeur des énoncés, les processus mentaux sous-jacents dont ils sont issus.** Ces derniers sont souvent **marqués** (c'est-à-dire "signalés" ou codifiés de façon explicite). Ainsi l'article en anglais et en français (exemple. *THE concert hall, L'auditorium*) est-il chargé d'indiquer que ces opérations dites de détermination ont été entreprises. (Voir le chapitre consacré à ce sujet).

Pour nous résumer nous dirons donc que par **opération** nous entendrons **tout travail psychique et linguistique ("psycho-linguistique" / "psycho-grammatical"<sup>2</sup>) entrepris sur les signes tels que le lexique nous les propose, à des fins d'expression [...].<sup>3</sup>**

Nous notons cette idée d'une "marque", d'un signal de l'opération et vérifions l'identité posée entre le marqueur et l'opérateur et la définition d'un

---

<sup>1</sup> ROTGÉ, W., 1993, "Congruence / non-congruence: deux outils d'analyse linguistique", in LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., éd., 1993, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse: P.U. du Mirail, p. 100. Par la suite, ROTGÉ 1993.

<sup>2</sup> Dans le glossaire de LAPAIRE & ROTGÉ 1993, ils disent avoir inventé ce terme de "psycho-grammatical". Nous avons trouvé des occurrences de "psychogrammatical" antérieures, comme par exemple chez FLAMM. (sans tiret il est vrai, voir par exemple FLAMM, A., 1990, *L'analyse psychogrammaticale, étude comparée des niveaux cognitifs de cinq langues européennes*, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.) Le "psychogrammatical" en question est donc singulièrement différent de celui de LAPAIRE & ROTGÉ et l'on peut dire que, chez FLAMM, l'accent est plus mis sur le psycho- que sur le grammatical: "La structure psychogrammaticale n'a aucune spécificité linguistique. Elle relève de la structure mentale, collective de l'ethnie linguistique et doit transparaître dans d'autres manifestations de la collectivité" (p. 187).

<sup>3</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1991, pp. 31-32.

opérateur comme une association à un "travail mental". Cette définition de l'opération est reprise dans le schéma suivant:

LEXIQUE	↔	OPÉRATION	↔	EXPRESSION
(réserve organisée de signes)		(manipulations psycho- grammaticales)		(disposition syntaxique et transmission du sens)

Tableau 30: Les opérations psychogrammationnelles selon LAPAIRE & ROTGÉ

Dans cette analyse de l'opération, on associe un "travail mental" à un fragment du linéaire, indifféremment appelé "marqueur" ou "opérateur":

Notons pour terminer que nous appellerons **opérateur** (ou tout simplement **marqueur**), tout signe chargé de codifier (d'indiquer) à la surface de la chaîne linéaire ce **travail mental** sous-jacent.<sup>1</sup>

Dans cet exposé du principe, on cherche bien à déterminer dans le linéaire ce qui sert de support d'opération. Passons sur la difficulté de la présentation qui explique ce surcroît d'intentions prêté au texte ("chargé de"), qui sur-charge la chaîne linéaire d'une téléonomie qui n'est peut-être pas garantie. Retenons qu'ici, la distinction entre marqueur et opérateur est abolie, puisqu'ils sont donnés comme synonymes discursifs possibles. Notons également que, sous réserve d'une définition de l'interface entre l'opératif et l'expression, le lexique est associé à de l'opératif; d'où sans doute une analyse de l'invariant qui peut aller jusqu'à définir des invariants lexicaux. Nous ne ferons pas de mauvais esprit facile en demandant qui, de

---

<sup>1</sup> LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1991, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, P.U. Mirail, p. 32.



l'énonciateur ou du linguiste, "charge" le signe d'effectuer un travail mental, mais nous prenons acte de l'identité posée entre les deux concepts, et nous allons tenter d'en envisager les conséquences théoriques.

Nous avons relevé la coexistence, mais plus encore, la concurrence des deux concepts. Nous y voyons un symptôme du statut problématique de l'opération et de la trace, le support de l'opération. Reprenant la terminologie de MILNER 1992, la question est alors de savoir à quel moment on dispose d'une trace (quel est le "signal"?) et comment la trace découpe le linéaire (c'est la question du "support"). Le traitement de cette question requiert une analyse en règle du concept de trace.

## **5.2. La trace, un concept problématique**

Notre analyse de la trace comme concept sera de loin la plus longue. En effet, il s'y joue beaucoup de ce qui oppose la linguistique énonciative à d'autres pratiques de la linguistique, et surtout aux les différentes théories énonciatives entre elles. Si l'opération a un statut délicat, il faut se rabattre sur ce qui la fonde, ou du moins, ce qui en constitue une forme de manifestation: la trace. Nous verrons que cela n'est pas simple, que le concept d'opération lui est solidaire (pour ne pas dire converse), et que de sa modélisation dépend la conception du marqueur ou de l'opérateur. Nous visons enfin à manifester que c'est une analyse en termes de traces d'opérations qui caractérise selon nous le changement de paradigme opéré par les écoles françaises de linguistique anglaise. Nous traitons le caractère problématique des traces à partir de traces d'opération qui , justement, nous

paraissent problématiques: TH- et  $\emptyset$ , par où on verra que nous sommes fidèle à la pratique de type déconstructionniste des écoles françaises de linguistique anglaise: la marge, le phénomène minoritaire est révélateur de la dynamique d'ensemble. Cette option théorique était aussi celle de la lecture de l'insu. Nous commençons par distinguer entre marqueurs et opérateurs (5.2.1.), et l'ensemble de notre analyse vise à affiner et à mettre en perspective cette distinction (5.2.8.). Nous comparerons la trace d'opération avec la trace en grammaire générative (5.2.2. et 5.2.3.). Nous distinguerons la trace comme indice (le marqueur) et la trace comme symptôme (5.2.4.) et cette présentation de l'opérateur TH et du "travail mental" chez LAPAIRE & ROTGÉ suggérera un rapprochement de ce type d'opérateur avec la psychanalyse (5.2.5). Puis nous reviendrons à la trace comme indice pour montrer comment la recherche de la trace dans le linéaire constitue une déconstruction du signe saussurien (5.2.6), voire un changement de paradigme (5.2.7.).

### **5.2.1. Problématiques de la trace**

Nous voudrions ici non pas définir ce qu'est une trace d'opération, car on verra que sa conception peut varier d'un modèle à l'autre, mais expliquer pourquoi le statut fait problème, comment on peut rendre compte de flottements entre opérateurs et marqueurs. Nous aimerions problématiser ces questions et modéliser des représentations, à partir des travaux de Jean Claude MILNER réfléchissant à la question des matériaux constants chez CULIOLI, à partir de la distinction entre indice et symptôme, et à partir des travaux d'André MARTINET sur la double articulation, pour suggérer que ce

statut problématique n'est peut-être pas absolument antinomique du structuralisme, mais qu'il impose des aménagements aux modèles qui ont un coût théorique certain.

#### 5.2.1.1. La segmentation du linéaire

La coexistence de deux concepts marqueur / opérateur et la problématique d'un découpage du signifiant nous ont fait penser aux travaux de MARTINET sur la double articulation et à son concept de monème qu'il préfère à celui de morphème. Plus précisément, nous tentons ici une comparaison de la problématique de l'opérateur avec la première articulation martinetienne comme préfiguration d'une scission du signe... en fonction de l'objet d'analyse. L'étude du linéaire en traces d'opération est une sorte de troisième articulation, où les signes s'articulent en opérateurs, qui peuvent ultérieurement être découpés en phonèmes. Cette troisième articulation se situerait entre les deux articulations proposées par MARTINET. Elle permettrait d'intégrer des phénomènes qui n'entrent pas dans la double articulation, tels que les phénomènes supra-segmentaux que MARTINET est obligé d'exclure de son cadre d'analyse:

Mais alors que le signifié de *est-ce que* se conforme à la deuxième articulation avec sa succession de trois phonèmes /e s k/, et à la première dans le sens qu'il trouve sa place dans la succession des monèmes, celui de la courbe mélodique n'en fait rien. En effet, ce signifiant n'occupe pas une position particulière dans la chaîne parlée, mais se superpose pour ainsi dire aux unités des deux articulations, et on ne saurait l'analyser en une succession de phonèmes. Les faits linguistiques qui ne se conforment pas à l'articulation en phonèmes sont souvent dits «supra-

segmentaux» et forment un chapitre intitulé **prosodie**, distinct de la **phonétique** où l'on traite des unités de deuxième articulation.<sup>1</sup>

Notre référence à André MARTINET nous paraît d'autant plus pertinente qu'il procède à une analyse du linéaire légèrement différente de ses homologues structuralistes, préférant le monème au morphème: "Il vaut mieux éviter le terme ambigu de «morphème», qui, chez beaucoup d'auteurs, désigne un signe minimum, notre monème, mais seulement lorsqu'il répond à des conditions particulières qui varient d'un auteur à un autre."<sup>2</sup> Il y a une insatisfaction dans l'analyse, un problème de segmentation du linéaire qui ne prend pas en compte les marques d'intonation. Sans faire appel à cette hypothétique troisième articulation, qui compliquerait les "lois de transfert", on peut essayer de modéliser la différence entre opérateur et marqueur, tous deux reconnus comme traces d'opération.

#### *5.2.1.1.1. La "taille" de la trace*

Le premier réflexe pourrait consister à régler le problème en termes morphologiques et à trancher en termes de dimensions: en réservant marqueur à un fragment (morphème ou assimilé) et opérateur à un lexème. Des analyses qui donnent, comme nous le verrons, à TH- le statut d'opérateur conduisent à reconsidérer une telle division. Ce n'est pas surprenant, puisque l'opérateur oblige à se poser des questions plus seulement en termes de morphologie mais d'opératif. Ce qui fonde

---

<sup>1</sup> MARTINET, A., [1970] 1980, *Éléments de linguistique générale*, A. Colin, p. 21.

<sup>2</sup> MARTINET [1970] 1980, p. 16. Non pas que l'analyse en monèmes aille de soi. Voir sur ce point la critique formulée par exemple dans FUCHS & LE GOFFIC 1992, pp. 25-6.

l'opérateur comme entité théorique, ce n'est pas (d'abord) son existence morphologique c'est son "fonctionnement" opératif associé. On trouve dans le linéaire un opérateur, support de l'opération que l'on postule. Deux solutions nous paraissent possibles. Ou bien on tente de se réconcilier avec la morphologie et l'on reste dans ce crible morphologique, où TH- a un statut délicat. Ou bien on sort de la morphologie classique et l'on postule des entités théoriques à l'appréhension délicate, aux relations complexes avec le linéaire, type TH-. On se situe alors dans ce que nous appelons l'omnimarquage où tout est susceptible de faire trace, de devenir opérateur, pour peu qu'on puisse y associer des opérations... Nous allons développer ce qui nous apparaît comme des conséquences possibles d'un tel changement de paradigme (du morphème à l'opérateur), notamment à partir des travaux de LAPAIRE & ROTGÉ qui, sur les points que nous allons soulever, paraissent avoir tranché pour une position matérialiste de la trace dont nous examinerons quelques exemples.

#### *5.2.1.1.2. La trace: matérialisme ou idéalisme?*

Il nous semble en effet que la question du statut de la trace se tranche de la même manière que pour l'opération. Que les problématiques soient identiques ne devrait pas surprendre si l'on songe que les deux concepts sont solidaires. L'alternative nous paraît la suivante: le réalisme ou l'idéalisme<sup>1</sup>. Ou bien on admet que les traces ont une existence matérielle ou bien non. Cette problématique s'illustre par une distribution différente

---

<sup>1</sup> Cette problématisation doit beaucoup à AUROUX, S., 1992, "La philosophie linguistique d'Antoine Culioli" in *La théorie d'Antoine CULIOLI, ouvertures et incidence*, Ophrys, pp. 39-60.

dans les théories des termes "opérateur" et "marqueur". L'entité associée à une opération, la trace dans le linéaire, se distribue en marqueur et opérateur. En première approximation, le marqueur signifie que tout ne fait pas trace, c'est la position que nous nommons idéaliste. Nous rattachons Antoine CULIOLI à cette position. L'opérateur semble, de par son nom même, faire correspondre l'opératif et le morphologique. Il indique que la trace est bien matérielle, et comme "tangible". Les travaux d'Henri ADAMCZEWSKI et surtout ceux de LAPAIRE & ROTGÉ participent de cette conception matérialiste de la trace. La question se pose moins pour la psychomécanique, dans la mesure où le terme d'opérateur a moins cours chez Gustave GUILLAUME (qui parle plus souvent de forme). Nous reviendrons ultérieurement sur les flottements au sein de la théorie métaopérationnelle. Pour l'instant, nous nous concentrons de manière privilégiée sur les deux extrêmes. Nous avons essayé de représenter de manière synthétique les différents modèles en symbolisant par deux axes, en réalité liés, les différences. La conception idéaliste, où tout ne fait pas trace, est également peu bijective (pour reprendre notre première approche selon les modalités de transfert) et quelques opérations laissent effectivement des traces: les marqueurs. A l'opposé, la conception matérialiste suppose une bijectivité: à un fragment du linéaire (dont nous constatons qu'il a tendance à être appelé "opérateur", ou à ne pas être distingué du "marqueur", ce qui revient à dire qu'on peut l'appeler "opérateur") est associée une opération:

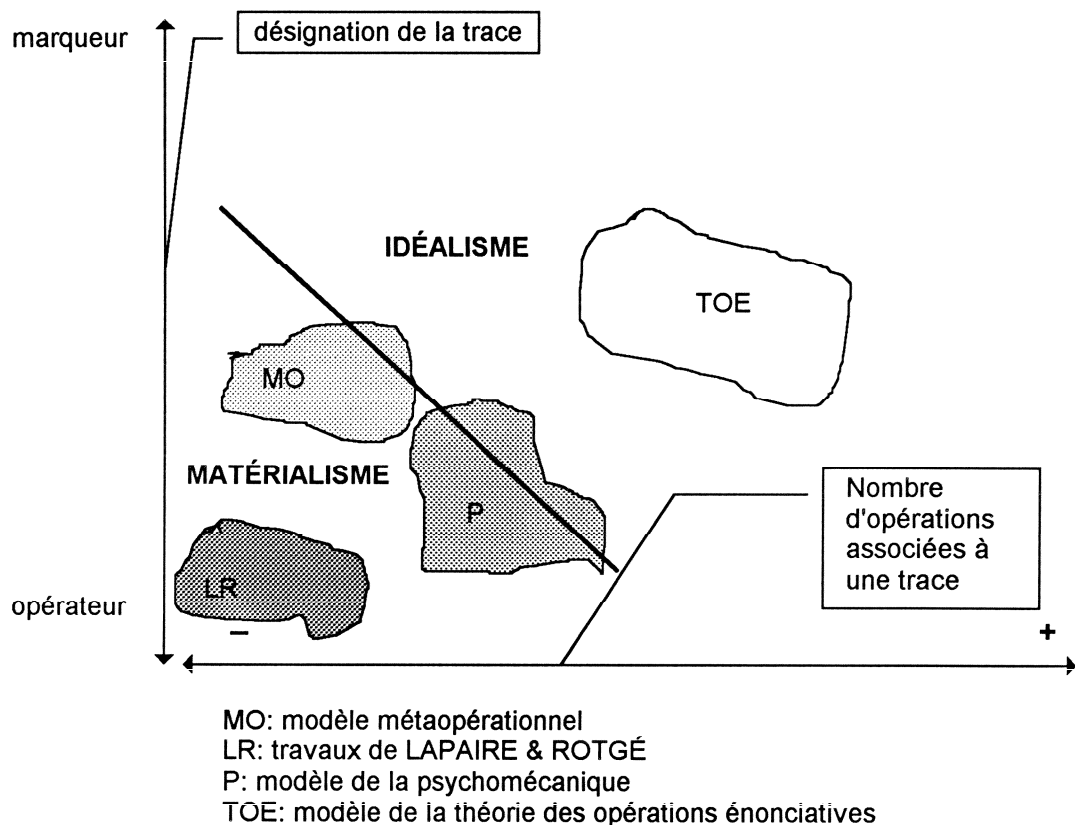


Figure 21: Les théories entre opérateurs et marqueurs

La représentation d'une position théorique par une patatoïde n'a évidemment pas de signification particulière... Les niveaux de gris différents symbolisent une position plus ou moins matérialiste. L'ensemble des théories est donc placé sur ces deux axes qui reprennent deux critères objectivables: l'utilisation de "marqueur" ou d'"opérateur" et, corrélativement, le nombre d'opérations associées à une trace. Nous avons symbolisé par un axe la frontière entre une position idéaliste ou matérialiste de l'opération. Conformément à nos analyses, la psychomécanique n'est que "majoritairement" matérialiste (ambiguïté du temps opératif), de même que la position métaopérationalnelle. De cette situation en demi-teinte, on conclut

effectivement que le continuum n'est intéressant que dans la confrontation de positions extrêmes.

#### 5.2.1.2. Visibilité de la trace et du calcul

Une modélisation moins technique consisterait à dire que pour toutes les écoles, les opérations sont abstraites, mais que les traces n'ont pas le même statut de visibilité, de lisibilité dans le linéaire. Dans la théorie des opérations énonciatives, elles sont le moins visible, dans la mesure où la trace est le résultat d'une suite d'opérations et d'interactions complexes avec le contexte. Dans la théorie métaopérationnelle, les traces sont des fenêtres sur la langue, à ces traces sont associées des opérations de structuration de l'énoncé par l'énonciateur. La relation entre le linéaire et les opérations postulées est plus directe. Dans la psychomécanique du langage, le rapprochement terminologique est moins évident. Les traces ne font pas partie, on l'a dit, des expressions de GUILLAUME, bien que le concept soit déjà présent, et les opérateurs sont plutôt désignés par leur nom (THE, BE + ING, etc.). Même si la psychosémiologie assigne du fonctionnement à des morphèmes ou à des opérateurs, il nous semble qu'on peut trancher en faveur d'une position matérialiste (donc en faveur de l'opérateur). Idéalement, dans le cadre psycho-grammatical, chaque fragment du linéaire est une trace, associée à "un travail mental", formulation ayant déjà cours dans le modèle métaopérationnel, mais dont la répartition en opérations nous paraît différente. Il ne s'agit pas d'une opposition entre phase 1 et phase 2 mais plutôt d'un travail mental spécifique pour chaque opérateur. On pourrait donc classer les théories par un gradient croissant de "visibilité"



du calcul énonciatif sous la trace. Lorsque le calcul est peu visible, la trace renvoie à une autre opération et c'est un marqueur. Lorsque la trace donne accès au "travail mental", c'est un opérateur.

La question de la visibilité de la trace nous oblige à une allusion, même minime, au statut de l'oral dans nos écoles. Nous reprenons ici l'analyse de Josiane BOUTET, qui se pose précisément cette question dans BOUSCAREN *et al.* 1995:

Ces traces de l'activité de langage des locuteurs possèdent trois propriétés fondamentales:

1/ Elles ont une matérialité phonétique; c'est une voix qui les énonce avec des propriétés propres, dont la prise en compte dans l'analyse linguistique est loin d'être faite; l'énonciation des unités linguistiques s'accompagne de phénomènes prosodiques comme le débit, les pauses, les schémas mélodiques, phénomènes encore difficilement intégrés aux analyses. Je n'irai pas plus avant dans l'examen de cette propriété.

2/ Elles se présentent sous la forme d'organisation discursives complexes, d'énonciations suivies et non d'énoncés.

3/ Elles sont nécessairement produites en situation d'interaction, de dialogue avec autrui; y compris dans les cas de discours "pour soi" ou de langage intérieur comme l'a bien montré Vigotski (1985).<sup>1</sup>

Derrière le plaidoyer *pro domo* de cette oraliste qui milite pour sa discipline, on peut dégager le caractère dialogal de l'énonciation que l'on cherche à

---

<sup>1</sup> BOUTET, J., 1995, "Une linguistique de l'activité" in BOUSCAREN, J., FRANCKEL, J.-J., ROBERT, S., éd., 1995, *Langues et langage. Problèmes et raisonnement en linguistique, Mélanges offerts à Antoine Culioli*, P.U.F., linguistique nouvelle, p. 397. Par la suite BOUTET 1995. [VIGOTSKI (1985) = *Pensée et langage*, éditions sociales.]

analyser. Signalons que l'article dans son ensemble vit sur la définition d'énonciation du BENVENISTE des *PLG* 2 ("procès d'appropriation"), ce qui rend curieux "énonciations suivies", dont le pluriel semble ici invalider la valeur de procès (en tout cas inaccompli). Une fois de plus, l'ambiguïté du terme apparaît dans toute sa dimension. Il nous semble qu'ici, on oppose le fragment (l'énoncé) au texte intégral (énonciation suivie). Même si "texte" appliqué à de l'oral peut poser problème, c'est une "grammaire de texte" qui est ici suggérée. Nous sommes assez en accord avec l'ensemble de l'analyse, qui établit que la trace est aussi (voire surtout) une trace de la co-énonciation. Par où il faut entendre que les traces de la présence de B sont également sensibles dans le discours de A. Nous prenons acte de la difficulté de l'analyse des phénomènes prosodiques, raison pour laquelle le reste de notre analyse se concentre surtout sur la morphologie, sans ignorer pour autant que les phénomènes sont liés. Dans l'analyse de cette oraliste, la question de la récupérabilité des énoncés dans la famille paraphrastique est volontairement écartée: "Je laisse de côté la question de la construction de ces observations de classes organisées de phénomènes, au moyen de manipulations."<sup>1</sup>, Ce qui conforte notre analyse de la difficulté. Or, cette prise en compte de l'intonation débouche, on l'a vu, sur une récupérabilité sémantique, sur un traitement problématique. La prise en compte de l'intonation dans la recherche a un coût théorique qui est celui de la récupérabilité sémantique. Corrélativement, pourrait-on dire, la grammaire générative ne souffre pas de ce type de matériau supplémentaire que les théories énonciatives traitent moins bien. En revanche, elle ne s'intéresse

---

<sup>1</sup> BOUTET 1995, p. 395, n. 1.

pas à l'énonçable mais à la grammaticalité, d'où des corpus, des procédures et des concepts différents, y compris lorsque le mot est le même. C'est ce que nous allons voir maintenant.

### 5.2.2. La trace en grammaire générative

Notre comparaison entre le statut théorique de la trace en grammaire générative et dans nos écoles est d'autant plus nécessaire qu'en 1975, Henri ADAMCZEWSKI fait allusion, à la fin de son analyse du concept de saturation, au concept de trace chez CHOMSKY. Si le sens de son analogie est surtout de se réjouir de l'apparition chez CHOMSKY du terme de "*mental position*" pour une "trace *t* non-présente phonologiquement"<sup>1</sup>, il ne manque pas de conclure ainsi:

[...] j'aimerais souligner pour conclure que la théorie des traces de transformation de mouvement, quel que soit son intérêt à l'intérieur de la théorie transformationnelle, paraît bien AD HOC face à une linguistique qui se préoccupe des traces d'opérations liées à la structuration même des énoncés.

Nous aimerions tenir ici une position symétrique en explicitant l'intérêt "interne" des traces dans la grammaire générative, c'est-à-dire leur définition et leur prévisibilité dans la théorie, et suggérer que, si cette prévisibilité fait défaut, c'est alors le concept de traces d'opération qui risque de devenir *ad hoc*.

Nous ne pouvons pas comparer la grammaire générative et nos écoles sans préciser au moins une chose. Leurs objets ne sont pas les mêmes.

---

<sup>1</sup>ADAMCZEWSKI H., [1977] 1980, "Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale", Actes du XVII<sup>e</sup> congrès de la S.A.E.S.: Linguistique, Civilisation, Littérature (Tours 1977), in *Etudes anglaises* n° 76, p. 19.

Plutôt que de revenir une énième fois sur la différence entre phrase et énoncé, nous rappelons qu'au bout du compte, les "acceptables" (pour ne dire ni phrase ni énoncé) ne sont pas les mêmes. Les démonstrations traditionnelles expliquent plutôt pourquoi l'acceptabilité des générativistes est trop "lâche" et accepte des phrases qui ne sont pas énonçables (ou, réciproquement, que les énonciativistes acceptent des énoncés qui ne sont pas des phrases grammaticales). Force est de reconnaître que les "spectres" des acceptables ne se recoupent pas. Dans un cadre théorique un peu différent, Sarah de VOGÜÉ constate qu'à s'intéresser à l'énonçable et non au grammatical, elle ne parvient pas aux mêmes acceptables qu'Annie DELAVEAU ("Du coup, mes appréciations sur les données qu'elle présente ne sont pas exactement celles qu'elle propose"<sup>1</sup>). Ce que l'on gagne en analyses supplémentaires (récupérabilité sémantique), on le perd en algorithmisation des procédures (récupérabilité morphologique moins assurée, on ne travaille pas à matériau constant). Ce préambule théorique rappelé, on va voir que la trace en grammaire générative garantit une récupérabilité morphologique, là où les écoles françaises de linguistique anglaise disposent d'une récupérabilité sémantique.

Deux distinctions fondamentales séparent le concept de trace du modèle énonciatif du concept homonyme utilisé dans la Théorie du Gouvernement et du Liage développée par CHOMSKY. La trace a dans cette théorie deux caractéristiques majeures qui la distingue à nos yeux de la pratique énonciative. Premièrement, la trace est un fragment de linéaire postulé renvoyant à un déplacement dans le linéaire (de la structure-d, certes): elle est relativement homogène entre son ensemble de départ (la

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1992, p. 130, n. 10.

structure-s, ou structure superficielle, anciennement structure de surface) et ce que l'on pourrait appeler son ensemble d'arrivée (la structure-d, structure profonde). Deuxièmement, la trace est prévisible. Ceci est largement une conséquence de la propriété précédente. Toute trace est prévisible à partir de l'écart constaté entre la structure profonde et le linéaire observé (il y a du déplacement, donc il y a de la trace).

Voici la présentation ("éclaircissement") qu'en donne pour sa part Jean-Claude MILNER:

Supposons qu'on admette la convention suivante:

**Tout élément X, déplacé par une règle, laisse une trace.**

Du point de vue technique, on ajoute que tout constituant X dans une analyse est affecté d'un indice qui l'identifie. Sa trace sera alors un élément nul  $e$ , qui porte l'étiquette catégorielle et l'indice que portait X.

Soit donc le point de départ suivant:

$$X_i X_j X_k N'_i X_m$$

Supposons qu'une règle déplace  $N'_i$  entre  $X_i$  et  $X_j$ ; l'analyse d'arrivée sera:

$$X_i N'_i X_j X_k [N' e_i] X_m$$

Pour simplifier, on note souvent la trace à l'aide du symbole; d'où la représentation:

$$X_i X_j X_k t_i X_m^1$$

Dans cette définition de MILNER, la trace est calculable par rapport à un déplacement, d'où sa "récupérabilité". La trace est donc un artefact de la théorie: c'est un concept, une construction et non une notion, un donné, une étiquette proposée pour un problème, comme l'illustre la présentation qu'en

---

<sup>1</sup> MILNER, J.-C., *Introduction à une science du langage*, Seuil, coll. Des Travaux, p. 669.

donne CHOMSKY 1988: "universal grammar includes a principle stating that when an element moves, it leaves behind a *trace*, a category with no phonetic features that is bound by the moved element in something like the manner of a bound pronoun."<sup>1</sup> La théorie de la trace dérive du principe de projection qui exige que tout élément lexical soit préservé à chaque niveau de représentation<sup>2</sup>. C'est ce principe de projection qui assure (de) la récupérabilité de la trace en grammaire générative. Sa "valeur" est assignable par le calcul, par exemple en raison des liages nécessaires de l'anaphore :

(22) A quién hizo Juan [afeitarse *t*]?

To whom made Juan [shave-self *t*]?

"Whom did Juan have shave himself?"

In (22) the trace *t* is understood in the manner of a variable in logic or mathematics (elementary algebra, for example). In this sentence we are asking who is the person *x* with the following property: Juan caused that *x* shave someone — in fact, someone elsewhere identified in the sentence, because there is an anaphor, *se*, in this position and the anaphor must be bound.<sup>3</sup>

La Théorie du liage permet donc de "récupérer" ce qui n'était présent qu'à l'état de trace, d'où notre idée d'une relative homogénéité entre la trace et ce dont elle est la trace.

La trace est homogène, comme le montre la présentation de la Théorie des traces dans GUÉRON 1993:

---

<sup>1</sup> CHOMSKY, N., 1988, *Language and Problems of Knowledge, The Managua Lectures*, Cambridge: M.I.T. Press, p. 75. Désormais CHOMSKY 1988.

<sup>2</sup> Voir le schéma de l'ensemble dispositif par COOK présenté p. 243.

<sup>3</sup> CHOMSKY 1988, p. 83.

Dans (37b) ci-dessous, par exemple, la trace  $t_i$  correspond à l'information que le sujet de la phrase en structure-s est identique à son complément d'objet en structure-d. [...]

(37) a. John built this house.

b. This house<sub>i</sub> was built  $t_i$  by John. [...]

Les traces maintiennent en structure de surface les informations structurales pertinentes de la structure profonde. Parce qu'elles résument l'histoire transformationnelle d'un constituant, les traces permettent de représenter deux structures, ou plus [dans le cas des enchâssements], simultanément.<sup>1</sup>

Représenter deux structures à la fois, schématiser la structure-d sur la structure-s, voilà qui nous autorise à parler d'homogénéité<sup>2</sup>. Nous retenons cette idée de la trace comme résumé d'une histoire et examinons maintenant ce qu'il en est de la récupérabilité de la trace pour nos écoles.

### 5.2.3. La "récupérabilité" de la trace en linguistique énonciative

Une analyse fondée sur des "traces" renverse la perspective traditionnelle de la physique (ou des sciences naturelles). Un élément qui figure à l'état de trace signifie qu'il est perçu, décelable qualitativement mais qu'il se situe par définition en deçà du quantifiable, ce qui interdit tout calcul. En linguistique énonciative, la trace s'affranchit du quantitatif, et il n'est alors pas étonnant que la preuve statistique n'y joue aucun rôle. La trace ne se mesure pas, elle est éventuellement constatable, exhibée, d'où les risques d'un inventaire perpétuel. Cette hypothèse du linéaire contenant des traces

---

<sup>1</sup> GUÉRON 1993, p. 139.

<sup>2</sup> C'est moins vrai pour les écoles françaises de linguistique anglaise. Pour ce qui est de l'homogénéité de la trace et de ce qu'elle représente, notre analyse des modèles a assez dit que l'opération, sous-jacente, est abstraite là où le linéaire est attestable. C'est précisément cette hétérogénéité qui rend la trace problématique: le support d'opération n'est pas assuré d'un "signal".

d'opérations, traces d'un sens enfoui sous la surface, conduit à une forme d'aggiornamento perpétuel de la recherche linguistique. C'est du moins ainsi que nous interprétons ce lapsus fréquent, y compris chez des gens bien informés qui, dans leur volonté de "mettre à jour les opérations", confondent la locution "mettre au jour" (pour ex-humer, mettre en lumière) et "mettre à jour", signant par là un inventaire in-fini des traces d'opérations elles-mêmes peut-être en nombre infini. Nous avons signalé, à partir de Sarah de VOGÜÉ, que la position idéaliste (l'analyse culiolienne) pouvait être menacée d'une "récupérabilité" sémantique dans son étude de la famille paraphrastique. Nous voulons montrer ici qu'à l'identique, dans le cadre d'une position matérialiste, la trace est récupérable. Mais il est clair qu'elle ne le sera pas dans le sens de la grammaire générative. En effet, la récupérabilité ne renvoie pas à un inventaire fini de possibilités, à une prévisibilité des traces que corrobore la possibilité de faire réapparaître les éléments déplacés. Au contraire, il s'agit de récupération, mais au sens où l'on dit que quelqu'un est politiquement récupéré, c'est-à-dire que l'analyse a toujours la possibilité de reconstruire de la trace à partir du moment où l'on postule des opérations. Nous allons illustrer notre position à partir d'une métaphore de ROTGÉ qui révèle l'insu d'un raisonnement: où l'on voit qu'un découpage de la morphologie (LL dans SHALL et WILL) devient support d'opération, trace.

Nous allons montrer, à partir des conséquences provoquées par l'emploi d'une métaphore, que celle-ci réinvestit le linéaire d'une matérialité



de la trace. Outre que se rejoue dans l'article<sup>1</sup> que nous citons la question de l'indépendance des concepts vis-à-vis des marqueurs linguistiques utilisés, nous voudrions montrer qu'une métaphore fait de LL dans WILL et SHALL une trace, et suggérer ainsi quelques glissements à l'œuvre dans le recours aux métaphores. Étudiant les concepts de congruence et de non-congruence et les illustrant à partir de WILL et SHALL, W. ROTGÉ écrit:

Il faut reconnaître en même temps que le territoire commun que partagent SHALL et WILL (et qui est matérialisé par LL) est tel que la nuance qui les sépare est parfois difficile à saisir.<sup>2</sup>

Cet exemple nous paraît assez significatif des risques encourus dans l'utilisation de la métaphore, ici à propos de l'extension possible de la trace. Nous pensons qu'une réanalyse de la trace se fait jour. En effet, après avoir analysé les valeurs de SHALL et de WILL et constaté des valeurs proches, le linguiste reste "toutefois convaincu qu'une nuance (certes parfois subtile) subsiste entre SHALL et WILL"<sup>3</sup>. C'est là qu'il associe, par le biais d'une métaphore, des valeurs distinctes à la morphologie. Cette dernière est convoquée pour redessiner, et comme pour confirmer / réinvestir, les valeurs invariantes trouvées. De ce point de vue, la trace est aussi trace de l'analyse<sup>4</sup>. Quant à la métaphore, c'est elle qui permet de légitimer l'opération.

Les données du problème sont connues: dans le cas d'une approche réaliste / matérialiste, la matérialité de la trace devrait assurer de la réalité

---

<sup>1</sup> ROTGÉ 1993, pp. 99-116.

<sup>2</sup> ROTGÉ 1993, p. 109.

<sup>3</sup> ROTGÉ 1993, p. 108

<sup>4</sup> Un autre exemple de ce phénomène est l'analyse du fracto-morphème TH-. Nous y reviendrons.

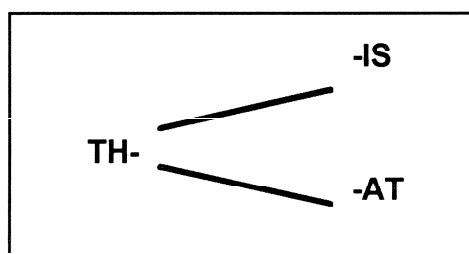
des opérations. Il faut donc qu'il y ait de la trace (ou des traces) le plus souvent possible pour légitimer les opérations. Le physique, le tangible, le morphématique devient lieu de réalisation de l'opération. -LL, séquence qui n'est pas sans légitimité puisqu'elle est la transcription graphique de la forme faible de WILL<sup>1</sup>, devient une trace car elle "matérialise" un fonctionnement, ce qui est le rôle de la trace. Notons bien qu'ici, seul -LL est associé à une valeur, alors que WI et SHA ne reçoivent pas de commentaire. Néanmoins, nous pensons qu'ils participent à l'analyse, puisqu'il ne saurait y avoir de territoire commun sans un reste de "territoire" qui ne le serait pas... C'est là qu'interviennent WI et SHA qui, à leur manière, "matérialisent" cette altérité. Dans le même temps où cette analyse sort du structuralisme, elle s'y réfère, fût-ce inconsciemment (elle procède de façon distributionnelle, même si les entités ne sont pas des morphèmes *stricto sensu*). -LL est isolé parce qu'il y a une propriété commune. Celle-ci est ensuite "distribuée" à WI ou SHA. La métaphore du terrain commun (communauté de propriétés opératives et nuances de sens conservées) étend à WILL et SHALL l'analyse de THIS et THAT proposée dans LAPAIRE & ROTGÉ 1991. Le principe en est le suivant: -LL est trace au même titre que TH-. Cette "trace" *matérialise* la propriété commune qui fonde le sous-système (WILL / SHALL et THIS / THAT) et WI et SHA entrent en ligne de compte de la même manière que -IS et -AT dans l'analyse de THIS et de THAT. Ils *matérialisent* par contraste la différence de deux opérateurs au sein d'un même sous-système. Un mécanisme semblable nous paraît à

---

<sup>1</sup> Mais pas de SHALL, au moins pour les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> personnes; ce qui fragilise quelque peu l'idée d'un territoire vraiment commun.

l'œuvre même si, dans LAPAIRE & ROTGÉ 1991, WILL et SHALL ne font pas l'objet d'un découpage similaire à celui de THIS et THAT, lequel est ainsi justifié:

L'idée d'une décomposition de THIS / THAT en TH-IS / TH-AT s'impose rapidement comme une nécessité logique. En effet le seul examen des formes que nous offre l'anglais laisse supposer que la différence perçue entre ces deux outils est imputable à -IS / -AT et non à TH-, qu'ils ont en commun:



[...] Une fois cette constatation élémentaire effectuée, l'on peut démontrer l'existence en anglais moderne de deux morphèmes -IS et AT. [...] Nous en nous tiendrons donc, plus modestement, à la dualité -IS / -AT dans le cadre spécifique de l'opposition THIS / THAT. La valeur que nous leur assignons est donc de portée limitée. Cette valeur est la suivante:<sup>1</sup>

- IS : mode de pensée non-clôturant

- AT : mode de pensée clôturant

Non seulement le découpage du signifiant est donné comme conforme à la morphologie structurale ("morphème") mais, de plus, le signifiant est réanalysé à partir de l'opératif. C'est la différence de sens qui fonde la différence de signifiant. C'est avec du signifié (opératif) que l'on découpe le

---

<sup>1</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1991, p. 63

signifiant. C'est en partant de l'opératif ("dans le cadre spécifique de l'opposition THIS / THAT") que l'on matérialise de la trace. La trace d'opération est donc matérialisation, assignation de fonctionnements opératifs à de la morphologie. On pourrait arguer que ce découpage de la morphologie n'est pas conforme aux principes structuralistes (la démonstration de -IS et -AT comme "morphèmes" n'est pas donnée). C'est donc bien l'opération ("mode de pensée"... ) qui légitime la matérialisation de la trace, entreprise qui s'apparente à une forme de remotivation du signifiant. Si un segment appartient à un micro-système, il possède une trace comparable aux autres segments qui composent ce micro-système, ainsi qu'une trace de sa différence spécifique. Réciproquement pourrait-on dire, pour que des segments forment un sous-système, il faut qu'ils aient une trace commune. La remotivation du signifiant, la production de la trace, voilà comment nous interprétons cette "nécessité logique".

Si l'on ne sait plus tout à fait ce qui relève du morphologique et de l'opératif, la faute en revient à la métaphore qui écrase les niveaux à distinguer. Le physique vaut pour le figuré et inversement: l'intersection, qui fait figure de sème commun<sup>1</sup> (-LL en commun / champs extensionnels de SHALL et WILL susceptibles de se recouper) débouche sur une métaphore du territoire commun, territoire dont on ne sait pas avec certitude s'il s'agit des valeurs opératives ou de la morphologie. Inutile de dire que cette métaphore configure le domaine des opérations sous une forme spatiale où des intersections sont possibles (ce qui, *a priori*, n'a rien d'évident). Tout le

---

<sup>1</sup> Nous travaillons ici avec une définition simpliste de la métaphore, telle qu'on la trouve dans les encyclopédies, et telle qu'elle est critiquée par J.-J. LECERCLE au profit, entre autres, d'une conception plus proche du rhizome. Voir *The Violence of Language*, pp. 150 sq.

travail de la métaphore vise à accomplir le déplacement, à annihiler la distance entre le langagier et le mental. On en vient à se demander si, au fond, toute opération ne fonctionne pas elle-même comme une métaphore entre sème A (l'opérateur) et sème B (le travail mental). Nous aurions alors une série de déplacements dans les raisonnements métaphoriques que nous représentons dans le tableau ci-dessous:

<b>véhicule</b>	<b>territoire</b>	<b>opération</b>	<b>niveau d'analyse</b>
sème commun	intersection	trace	remotivation
sème A	valeur opérative	opération	signifié
sème B	"morphème" commun	linéaire	signifiant

*Tableau 31: Les risques de la métaphore du "terrain commun"*

Dans l'opération ainsi conçue, la remotivation du signifiant (l'existence d'un fracto-morphème partagé) conforte l'analyse en opérations. De sorte que le commentaire final de WILL et SHALL ("la nuance qui les sépare est parfois difficile à saisir") est un symptôme de cette difficulté, de cet écrasement des niveaux. Le commentaire semble pouvoir se rapporter non seulement à WILL vs SHALL mais aussi à ce qui sépare la trace de l'opération à laquelle elle est associée. Il y a comme une con-fusion du langage, où une pratique de la métaphore conduit à ne plus distinguer le morphologique de l'opératif. Un autre exemple de ce risque nous est donné dans les analyses qui font interagir des couples d'opérateurs et des couples de concepts<sup>1</sup>. Plus généralement, cela revient à se poser la question: "Comment les opérations se "matérialisent" sur / dans la langue?" C'est tout le problème du transfert (CULIOLI), du rapport entre les opérations et le linéaire / l'objet d'analyse.

---

<sup>1</sup> C'est un peu le cas de l'article que nous venons d'analyser, ainsi que pour LAPAIRE, J.-R., 1993, "Fondements cognitifs et implications méthodologiques du concept de rupture en linguistique" in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, pp. 117-133.

Voilà qui dessine une autre tâche qu'une investigation *in abstracto* de ce qu'est l'opération. Plutôt que de se livrer à une quête de l'opération en soi, il faut désormais conduire une étude sur le statut des opérateurs dans les différentes analyses, ainsi qu'à une typologie stricte et réglée des opérations et de leur conditions de possibilité.

Nous avons analysé -LL comme candidat à la trace. Nous aurions pu prendre WH- ou TH-. Même si nous sommes parti d'un petit exemple et que nous avons peut-être abusé d'une métaphore, il nous semble que l'analyse reste vraie pour une partie des travaux de LAPAIRE & ROTGÉ. Il n'est pas question d'établir ici une typologie abstraite des théories ou des systèmes linguistiques mis en évidence, mais en lisant la table des matières de LAPAIRE et ROTGÉ 1991, nous sommes frappé par la structure binaire et quasi-dichotomique de leur plan. Ce traitement binaire des phénomènes traverse toutes les parties de la langue, comme un élargissement de la thèse qui voit dans l'opposition *TH / WH* une distinction transcatégorielle qui parcourt l'ensemble de l'anglais. Une partie de leurs analyses consiste à mettre en évidence des micro-systèmes dont les éléments font l'objet d'une analyse seconde qui a recours à la morphologie pour justifier l'appartenance au micro-système. Nous reviendrons sur cette question de la réanalyse du linéaire, mais son redécoupage en termes de morphologie (ou de sub-morphologie) à partir de l'opératif n'est pas un accident local.

#### 5.2.4. TH- ou le retour de la motivation?

Nous voudrions montrer les risques d'un travail hors du structuralisme strict, sur des entités au statut incertain (tel que le TH-, fracto-morphème analysé dans divers textes<sup>1</sup>). Nous nous concentrerons sur un type particulier de trace, à savoir les opérateurs au statut morphologique incertain. Notre traitement, un peu caricatural, ne prétend pas être celui de nos auteurs mais il cherche à manifester les risques de leur entreprise. Comme dans la psychosémiologie de Gustave GUILLAUME, la psychogrammaticalité introduit une forme de remotivation du signifiant. Nous tenterons de l'expliciter. Enfin, postuler une unité opérative du digraphe <TH->, c'est aussi re-construire du signifiant, et pas n'importe lequel. Nous suggérons que la séquence <TH-> est surdéterminée dans la culture de langue française. D'abord parce qu'elle implique un signifiant considéré sous sa forme écrite. Ensuite parce qu'elle est au cœur de l'orthographe, notion centrale à la culture française. Ce réseau de sur-déterminations vient alors questionner cette volonté (ou ce désir inconscient?) de réintroduire de la motivation dans le signifiant.

---

<sup>1</sup> Nous nous sommes servi d'articles de P. COTTE et de certains travaux de W. ROTGÉ. Nous ne prétendons pas les faire parler d'une seule voix, ni même évaluer les résultats obtenus. Leurs travaux ne sont pas en cause à nos yeux mais sont ici utilisés comme illustration des risques potentiels, mais pas nécessairement actualisés, d'un changement de paradigme. Nous proposons ici une lecture extrême du TH- et des analyses auxquelles il a pu donner lieu. Nos prétextes sont ici: LAPAIRE & ROTGÉ 1991; COTTE, P., 1992, "De la deixis à l'argumentation. Le cas du *The* adverbial de l'anglais contemporain", in *La Deixis*, Laurent DANON-BOILEAU et Mary-Annick MOREL eds, P.U.F., pp. 593-602 et COTTE, P., 1993, "De l'étymologie à l'énonciation; deixis, anaphore abstraite, syntaxe génétique dans quelques mots en *th* de l'anglais contemporain", in *Travaux de linguistique et de philologie*, Strasbourg, pp. 43-89. (Désormais COTTE 1993).

#### 5.2.4.1. TH- en micro-système

L'analyse de TH- livre l'un des projets (plus ou moins avoué) de la psycho-grammaticalité et, peut-être même, des écoles françaises de linguistique anglaise dans leur ensemble: réintroduire la motivation contre l'arbitraire du signe. En effet, postuler que *THIS*, *THE*, *THAT*, *THEN* et autres sont liés par une appartenance commune à un micro-système correspondant au même invariant revient à assigner à un pseudo-morphème un ensemble de valeurs communes, qui peuvent être résumées dans l'expression de l'invariant. TH- n'est effectivement pas un morphème au sens strict du terme, comme le rappelle Jean-Jacques LECERCLE dans une analyse *cum grano salis* du TH- vu par LAPAIRE & ROTGÉ:

They [LAPAIRE & ROTGÉ] start by splitting the word into two quasi-morphemes (an operation likely to disturb the rest of classical structural morphologists). 'Th-' in 'that' has the same meaning as in 'this', 'there' or 'the', whereas '-at' has the same meaning as in 'what' (but presumably not 'cat' or 'bat').<sup>1</sup>

Le jeu des distributions devenues impossibles pourrait continuer et "*theater*" manifesterait l'impossibilité de la combinaison du TH-, du -AT et de -ER<sup>2</sup>. Au-delà de l'ironie, reste posé le problème du statut théorique de ces traces. Il nous semble que subsumer des opérateurs différents sous un segment commun (TH-), c'est réorganiser un ensemble arbitrairement composé (hétérogène en synchronie) en un ensemble cohérent, établissant entre eux des liens de nécessité, c'est-à-dire entretenant une relation de motivation

---

<sup>1</sup> LECERCLE, J.-J., 1994, "Do we need a linguistic subject", in *Liverpool Studies in Language and Discourse*, 2, (Actes du colloque "Linguistics representations of the Subject"), Université de Liverpool, p. 5.

<sup>2</sup> Nous choisissons la graphie américaine pour corser la recette.



entre le signifiant et le signifié opératif. Le problème est un peu le même qu'avec SHALL ou WILL. Nous serions tout prêt à nous rendre aux arguments d'existence d'un micro-système. Ce qui nous pose question, c'est la manière d'assigner à une communauté opérative un fragment de linéaire semblable et d'investir ce fragment d'un signifié *per se*, puis d'un statut de trace (TH-, voire -LL). Nous ne comprenons pas *a priori* pourquoi il en va ainsi, sauf à admettre que l'on cherche à réintroduire de la motivation. Il y a donc là une forme de coup de force, où le signifiant est sommé par l'analyse de l'opératif de prendre telle ou telle signification (marque du "déjà" pour le TH-). C'est en ce sens que nous parlons d'un réinvestissement de la motivation (ce n'est plus "parce qu'il y a des valeurs opératives communes, il y a du micro-système", c'est presque "parce qu'il y a du signifiant commun, il y a du micro-système"...). Nous parlons ici de motivation, suivant le distinguo de Laurent DANON-BOILEAU: "[...] l'iconicité soutient l'intention signifiante ("cocorico" se trouve plus parlant d'être un mime), au contraire de la motivation qui imprime dans le signe la marque du système sans en renforcer le pouvoir."<sup>1</sup> C'est bien à un désir d'imprimer le système dans le signifiant que nous avons affaire dans cette analyse du TH-. Incidemment, nous sommes peut-être mieux à même d'explicitier "l'iconicité" de TH- ou de WH- selon ADAMCZEWSKI<sup>2</sup>. Il s'agit en quelque sorte d'une iconicité du signifiant et du fonctionnement. Il y a une (re)motivation du signifiant par le signifié opératif qui lui est associé, et la ressemblance morphologique des opérateurs dans un micro-système ("WH-O, -ICH, -AT, -ERE, -EN"<sup>3</sup>) est analogue au rapprochement des fonctionnements opératifs des membres de

---

<sup>1</sup> DANON-BOILEAU, L., 1993, "Présentation générale", in *Faits de Langues* n°1, "Motivation et iconicité", P.U.F., p. 5.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 88, et ici-même p. 316.

<sup>3</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 88.

ce micro-système ("un sémantisme lié à l'indétermination"<sup>1</sup>). Qu'ADAMCZEWSKI parle d'iconicité du signifiant nous confirme dans notre idée que l'analyse de l'opératif est première et que la segmentation du linéaire serait seconde. Dans ce type d'analyse, le signifiant est remotivé par le signifié opératif.

Cette re-motivation nous paraît également à l'œuvre dans certains articles de Pierre COTTE s'intéressant à *th*:

Mon hypothèse la plus générale est qu'une identité de forme dénonce une identité de sens, ou tend à le faire, pour peu que les opérateurs identifiés par la forme appartiennent à un même grand domaine grammatical (par exemple, dans le cas de *the*, la détermination). Il s'agit d'un postulat, dont le grand mérite est de suggérer des rapprochements entre des opérateurs qu'on ne songerait pas à comparer sinon, et qui nous force à faire des hypothèses éventuellement fructueuses sur leur valeur profonde ou leur fonctionnement. En l'occurrence, j'imagine que les mots de l'anglais contemporain débutant par une interdentale sonore, qui sont tous des mots grammaticaux, ont un ou plusieurs traits sémantiques en commun.<sup>2</sup>

L'objectif avoué, et d'autant plus intéressant qu'il est très explicite, consiste à fonder des rapprochements opératifs sur la morphologie. Quel que soit le premier (du signifiant ou du signifié opératif), on cherche bien à faire apparaître une coïncidence entre forme et sens, entre signifiant et signifié: il y a une réelle volonté d'introduire de la motivation. Notons qu'ici la dimension phonétique est prise en compte. L'analyse du *th* par Pierre COTTE n'est pas exactement la même que celle de LAPAIRE & ROTGÉ,

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1991, p. 88.

<sup>2</sup> COTTE 1993, p. 43.

même si les deux types de travaux font appel à l'étymologie. Pour autant, notre parallèle nous paraît valable. Nous en voulons pour preuve la pluralité des désignations qui révèle une segmentation problématique. Pierre COTTE parle ainsi de "mots en «th»"<sup>1</sup>, de "morphèmes en «th»"<sup>2</sup>, "des opérateurs en *th*"<sup>3</sup>, du "thème déictique explicite *th*"<sup>4</sup> voire de "l'invariant permanent de *th*"<sup>5</sup>, ce qui revient à faire de *th* un opérateur<sup>6</sup>. Au-delà des contraintes éditoriales qui pourraient éventuellement expliquer la passage de «th» à *th*, on ne peut que noter la prolifération des désignations, qui sont autant de symptômes du statut délicat de ce type de trace. Or, *th* (comme TH-) est fondé sur l'étymologie. Nous sommes ainsi conduit à ouvrir une parenthèse sur le rôle de la diachronie dans l'analyse des écoles françaises de linguistique anglaise. Nous voudrions suggérer comment on cherche en diachronie ce que l'on a du mal à trouver en synchronie et comment l'étymologie participe d'une réanalyse du linéaire, d'une segmentation qui favorise la motivation "opérative" du signifiant.

#### 5.2.4.2. L'étymologie, légitimation de la segmentation opérative

Nous n'insistons pas sur l'étymologie de *th*, largement détaillée par les auteurs. Nous voudrions plutôt problématiser le recours à la diachronie et à l'étymologie. Voici un exemple de l'analyse par l'étymologie chez Antoine CULIOLI:

En français, l'étymologie de *même* est révélatrice: *met-* (particule de mise en valeur, employée à l'origine avec des

---

<sup>1</sup> COTTE 1992, p. 595.

<sup>2</sup> COTTE 1992, p. 596.

<sup>3</sup> COTTE 1993, p. 50.

<sup>4</sup> COTTE 1993, p. 55.

<sup>5</sup> COTTE 1993, p. 54.

<sup>6</sup> On verra que la même stratégie est à l'œuvre pour Ø. Voir aussi "l'allocutaire multiple n'est pas dit par *th*".

pronoms de personnes), *ips-* (identification), *-im-* (superlatif, qui signale un point ultime qui comble, d'où des valeurs argumentatives bien connues).<sup>1</sup>

Notre *même* français est ici analysé à partir d'une forme non attestée et reconstituée selon des lois phonétiques *metipsimus*. Ce n'est pas tant l'existence du marqueur qui importe que son rôle dans la corroboration de l'analyse. Le raisonnement (implicite) à l'œuvre est le suivant: l'histoire d'un mot doit nous livrer les opérations dont il est l'objet / l'agent. Cela n'est jamais dit ainsi, mais les questions posées par cette analyse demeurent. La première porte sur ce que l'étymologie *révèle*. Pour ce qui nous concerne, nous sommes frappé par la coïncidence suivante: l'étymologie met au jour trois segments, qui sont assimilés à trois opérations. Or, ces trois opérations correspondent précisément aux valeurs dégagées dans le fonctionnement de "même". Sans que cela soit expliqué ou explicité, on semble accepter de fait une homologie stricte entre les segments repérés par l'étymologie et les opérations (c'est bien d' "identification" qu'il est question). Cette étude terme à terme (un segment / une opération) va à l'encontre d'un principe posé par ailleurs (pas de correspondance terme à terme, pas de transfert bijectif). Puisque le recours à l'étymologie sort un peu du cadre strict de la théorie (bijectivité peu probable), il nous semble qu'il assume une autre fonction: celle, phantasmatique, de projection sur l'histoire de la langue de l'histoire de l'énoncé (ses différentes opérations constitutives). De ce point de vue, en plus du statut des unités dégagées, l'analyse par la diachronie nous pose un autre problème. Comment concilier la conservation des invariants et l'évolution des langues?

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1995, "Even though, even if, as though, as if", in *Cahiers Charles V* n°19, Institut d'anglais Charles V et Université Paris 7, p. 87.

Partir du principe que l'étymologie est garante du sens, que la valeur opérative est conservée tout au long de l'évolution de la langue revient à dire que, en diachronie, la langue n'évolue pas puisque les invariants sont conservés. C'est la raison pour laquelle la recherche d'invariants en diachronie ne manque pas de poser problème, car si l'on pose des invariants immuables en diachronie, alors la langue n'évolue pas, puisque les invariants sont constants. Or, puisque la diachronie existe, il y a évolution. La contradiction est insoutenable. Une manière de s'en sortir consiste à admettre que le sens a évolué, qu'il y a des glissements. Mais un autre problème surgit alors: qu'est-ce donc que cet invariant qui évolue? Faut-il envisager des états de langues successifs et des études synchroniques successives sur des coupes de langues? On pourrait ainsi mettre au jour l'émergence d'opérateurs clés, expliquer comment ces opérateurs s'imposent comme métaopérateurs. Ou faut-il, au contraire, tenir que l'invariant est maintenu, quelles que soient les variations en dialectologie et en diachronie, comme c'est le cas dans l'analyse du parfait par Marc FRYD<sup>1</sup>?

L'étymologie sert donc de caution à un découpage fracto-morphématique *a posteriori*. Elle permet de (re)trouver la trace à partir de l'opération (opération dont la trace est posée par ailleurs comme sa garantie). Nous nous sommes demandé si, finalement, cette remotivation du signifiant ne vise pas, fût-ce inconsciemment, à doter ces traces d'opérations au statut incertain d'une légitimité de type iconique (la structure

---

<sup>1</sup> FRYD, M., 1995, *La périphrase /HAVE + PP/ en anglais contemporain: opérations énonciatives et construction de l'aspect accompli*, Thèse de l'Université Paris 7.

du signifiant reflète les apparentements opératifs du micro-système). La motivation de ce fragment de signifiant (identité de forme pour une identité opérative sous-jacente) crédite l'ensemble des opérateurs analysés d'un signal d'opération (d'une assignation iconiquement réglée). On retrouve ainsi la trace comme indice, comme butte témoin du paradigme indiciaire. L'étymologie motive l'analyse opérative, qui du coup remotive le signifiant découpé à partir de l'opératif. Ces entités deviennent des indices d'opération et non plus ce qu'elle risquaient d'être autrement: des symptômes d'opération. Voyons maintenant comment pourrait être interprété un segment qui ne ferait pas l'objet d'une légitimation par l'étymologie.

#### 5.2.4.3. La purification de la Lettre / le graphocentrisme

La notation graphique et sa prononciation en français court-circuite la distribution anglaise en sourde sonore [θ] / [ð]. En graphie, TH subsume deux phonèmes, ce qui permet à l'occasion de se débarrasser du suffixe *-th* de *tenth*, qui n'est pas analysé par nos auteurs, peut-être parce qu'il est réalisé [θ] et non pas [ð]. La prononciation du digraphe n'est pas abordée dans ces articles, ce qui rend d'autant plus problématique l'analyse d'un invariant. Enfin, la séquence est écrite en majuscules, ce qui accroît le prestige de la lettre: on est dans le Signifiant, dans la Lettre. L'écrit, la majuscule, tout est prêt pour la passage du morphème au maître-fragment, pour pasticher l'expression d'Étienne BALIBAR.

Ce fragment est une métonymie, un concentré de valeurs associées à l'écrit dans la culture française. Nous voudrions aussi montrer que faire apparaître un TH comme unité joue sur des résonances, même

inconscientes, de la langue française et surtout de sa culture. Dans "orthographe" se lit deux fois la consonne muette <h>, abyme de la soumission à l'institution, concentré de "lalangue". C'est un fait bien connu qu'en cas d'hypercorrection à l'écrit, des "h" parasites apparaissent, ce qui traduit bien cette sur-représentation de l'importance de la culture grecque. Toute une partie des rénovations de l'orthographe française a visé à rendre "transparente" l'étymologie, d'où les nombreux <ph> et <th> qui parsèment le français, en souvenir de l'origine grecque (parfois à tort, comme dans "nénuphar"<sup>1</sup>). Prendre TH- comme étendard (paradigme, au sens de parangon) permet de récupérer tout ce prestige, paré du lustre de la culture classique. Nous passons sur les analyses d'inspiration heideggerienne où le recours à l'étymologie<sup>2</sup> fait office de vérité déposée dans le langage, pour nous concentrer sur des significations, des connotations possibles de ce retour au TH. En particulier, ce n'est plus [ð], difficulté irréductible pour certains francophones, lieu de "lalangue" qui joue, mais TH-. Ce flagrant délit de graphocentrisme rend l'analyse de la séquence sujette à toutes les associations. En termes de (psycho-)phonostèmes, l'analyse en TH- / WH- doit sûrement à la coexistence du H dans THème et RHème<sup>3</sup>. On s'approche ici de la psychanalyse et l'on fait apparaître un réseau d'associations supplémentaires. Une lecture de cette soumission à l'ordre du signifiant n'est pas impossible, même si elle quitte le champ du linguistique strict. Il serait

---

<sup>1</sup> C'est d'ailleurs ce qui a poussé la Commission de réforme de l'orthographe (1988) à rendre à "nénuphar" son origine arabe en proposant "nénufar".

<sup>2</sup> Nous reviendrons sur le rôle théorique que joue l'étymologie pour les écoles françaises de linguistique anglaise en 442.

<sup>3</sup> Poussons le bouchon un peu loin, on cherche à faire apparaître le H. Derrière la trace, la Trace se dessine la Thrace. Comme le dit Obélix, "Elles sont mignonnes ces Thraces, voilà des Thraces que l'on aimerait suivre".

alors facétieux, mais pas impossible, de lire le TH comme le sinTHome, nom lacanien du symptôme<sup>1</sup>. Dans ces conditions, TH- deviendrait symptomatique du statut délicat de la trace d'opération et la trace d'opération elle-même relèverait du symptôme (et pas de l'indice):

Ce que la conception linguistique qui doit former le travailleur dans son initiation de base lui apprendra, c'est à attendre du symptôme qu'il fasse la preuve de sa fonction de signifiant, c'est-à-dire de ce par quoi il se distingue de l'indice naturel que le même terme désigne couramment en médecine.<sup>2</sup>

Nous sommes tenté d'établir le parallèle suivant: ce type de trace est plus de l'ordre du symptôme que de l'indice, il est support d'opération sans être doté systématiquement d'un signal d'opération (pour reprendre le distinguo milnérien). Cela nous permet d'enrichir notre corrélation initiale d'une case supplémentaire:

marqueur	signal d'opération	indice	↑ - remotivation du signifiant
opérateur	support sans signal	symptôme	↓ + par l'opératif

*Tableau 32: La trace entre indice et symptôme*

Lorsque la trace d'opération segmente le linéaire selon des principes différents de l'analyse morphologique classique, on dégage des unités au statut incertain, associées de manière bi-univoque à une opération. Ces unités sont des supports d'opération, sans signal d'opération (au sens où la morphologie ne permet pas ce découpage) mais dont le signifiant nous paraît investi d'une forme de remotivation: c'est un signifié opératif commun (le "déjà") qui fonde l'unité d'un micro-système en TH-. Ce type de trace

---

<sup>1</sup> Cf. le *Livre XXIII* du Séminaire (1975-1976), *Le sinthome*, paru dans *Ornicar?*, n° 6, 7 et 8 (1976) et n° 9, 10 et 11 (1977).

<sup>2</sup> LACAN 1980, p. 418.



sans signal (assignation *réglée* de l'opération à la morphologie) relève du symptôme plutôt que de l'indice. De là son risque d'auto-référentialité et d'auto-validation.

#### 5.2.4.4. Le sinTHome?

Le TH pourrait être vu comme un symptôme de la conception de l'opération, voire comme un symptôme "tout court":

A la différence du signe, de la fumée qui n'est pas sans feu, feu qu'elle indique avec un appel éventuellement à l'éteindre, le symptôme ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant. Le signifiant n'a de sens que dans sa relation à un autre signifiant. C'est dans cette articulation que réside la vérité du symptôme. Le symptôme gardait un flou de représenter quelque irruption de vérité. En fait il *est* vérité, d'être faite du même bois dont elle est faite, si nous posons matérialistement que la vérité, c'est ce qui s'instaure de la chaîne signifiante.<sup>1</sup>

Nous comprenons que le symptôme n'est plus un indice ("gardait un flou de représenter...") mais qu'il est assujetti à l'ordre du signifiant, ce qui en fait la vérité même (si le signifiant, c'est la vérité). De là une autoréférentialité, voire une autovalidation de la trace. Cette figure de la trace comme symptôme est extrême et tient largement à l'exemple (TH-) que nous avons choisi d'analyser. Nous arrêtons là notre jeu de connotations du TH dont nous avons voulu suggérer que, s'il n'est plus morphologiquement fondé, il est susceptible de recevoir plusieurs interprétations. On peut, en effet, voir en lui le symptôme / sinTHome, **"la puissance combinatoire qui agence**

---

<sup>1</sup> LACAN 1980, pp. 234-5.

**les équivoques**, et y reconnaître **le ressort propre de l'inconscient**"<sup>1</sup>.

Nous suggérons par ce rapprochement entre trace d'opération et symptôme une comparaison avec la psychanalyse où la trace / symptôme livre le travail mental sous-jacent / le travail de l'inconscient.

### **5.2.5. La trace au risque de la psychanalyse**

Cette problématique de la trace, le questionnement de son statut, son association éventuelle avec des "mécanismes "infra-conscients" (Gustave GUILLAUME) ou du "travail mental" nous ont poussé à approfondir les relations entre la psychanalyse et une partie de la linguistique énonciative.

#### 5.2.5.1. La linguistique énonciative, la grammaire générative et la psychanalyse

Nous avons signalé l'importance de la distinction entre surface et profondeur dans notre mise en perspective historique du paradigme énonciativiste. Cette distinction est également au cœur de la psychanalyse, si l'on songe que dans la *Traumdeutung*, FREUD oppose le "contenu manifeste" et la "pensée latente", dont les codes sont différents. Alors que le "code manifeste" se donne à lire "comme une image", le code "réel" doit être déchiffré "comme un rébus". Où l'on voit que la psychanalyse a aussi comme objet d'analyser des traces et de reconstruire leurs mécanismes sous-jacents. Nous avons récapitulé sous forme de tableau les différentes composantes et étapes de l'analyse, en parallèle avec les termes de l'analyse psycho-grammaticale où les parallélismes sont les plus évidents,

---

<sup>1</sup> LACAN 1980, p. 269.

ainsi qu'avec la grammaire générative qui, dans son premier modèle transformationnel, entretient des rapports entre la surface et la profondeur plus faciles à comparer avec la psychanalyse.

Domaine	GGT	Psychanalyse	Psychogrammaticalité
sujet	locuteur	patient	sujet énonciateur
actants	pas de dialogisme	analysant / analyste	énonciateur / coénonciateur
unité du phénomène observé	performance phrase	cure rêve récit	énoncé opérateur / marqueur
place dans le dispositif	<i>the mind / brain</i>	la topique	le cognitif
phénomène observable (interprétation du phénomène observé)	traces	symptômes lapsus	traces effets de sens
passage postulé de l'observable au sous-jacent	transformations effacements règles de réécriture	travail du rêve condensation déplacement figurabilité	opérations énonciatives prédication assertion
mécanismes de passage de la profondeur à la surface	engendrement (enchâssement) récursivité filtres phonologiques	constitution de la névrose dénégation compulsion à la répétition	combinatoire des marqueurs et des opérations récursivité des opérations
structure sous- jacente postulée	schéma canonique	traumas névrose psychose	travail mental
processus rétroactif	analyse transformation- nelle	anamnèse <i>talking cure</i>	énonciation, opération (deux noms de la reconstitution)

Tableau 33: Analyse comparée entre la GGT, la psychanalyse et la psychogrammaticalité

Ce n'est jamais qu'un tableau, dont on peut à la limite apprécier les vertus pédagogiques lorsqu'il convient de le faire, mais dont l'effet perlocutoire (l'adhésion) est peut-être un pur effet de structure: toutes les cases sont remplies et ne semblent pas (trop) se prêter à la contestation. La structure

est ainsi sanctifiée dans (et par) son apparence matérielle, sans autre forme de procès. Quelques nuances s'imposent toutefois. Ainsi la psychanalyse postule-t-elle que "ça cloche". Or, rien dans la linguistique ne postule *a priori* une pareille pathologie (dont le linguiste serait le bon docteur), même si "l'aphorisme favori" de CULIOLI ("La compréhension est un cas particulier du malentendu."<sup>1</sup>) participe d'une telle représentation. A cette différence près, que l'on peut donc s'autoriser à minorer, la psychogrammaticalité pourrait faire l'objet des mêmes critiques que la psychanalyse.

#### 5.2.5.2. Le "travail mental"

Si l'on suit notre parallélisme entre ces deux méthodes d'analyse du travail mental sous les traces, ce type d'analyse linguistique, qui parle d'un "inconscient grammatical"<sup>2</sup>, tombe alors sous le coup des critiques portées à la psychanalyse:

1. La critique de la notion d'inconscient: Qu'est-ce que cet inconscient dont on peut prendre conscience?

2. La distinction entre pratiques (thérapeutiques, cures dont on peut constater une certaine efficacité par la disparition des symptômes) et théories (ensemble de spéculations dont on peut réfuter la vraisemblance, à commencer par l'inconscient).

En termes de psycho-grammaticalité, la contradiction interne de l'inconscient que l'on met au jour se complique par la coexistence dans l'édifice théorique d'une "stratégie mentale du sujet énonciateur"<sup>3</sup>. Comment concilier une volonté d'un côté et la méconnaissance postulée du "travail mental" (il n'est

---

<sup>1</sup> CULIOLI 1990, p. 39.

<sup>2</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 4.

<sup>3</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1991, p. 34.

que sous-jacent) de l'autre? Plus fondamentalement, il faut tenter de conceptualiser ce "travail mental" que l'on souhaite analyser. De quel type de structure s'agit-il? En effet, la structure nous apparaît ici nécessaire, sauf à dire que le "travail psycho-grammatical" est "à déterminer dans chaque contexte"<sup>1</sup>. Mais alors, il est permis de s'interroger sur l'intérêt d'une telle élaboration conceptuelle: on se retrouve avec autant de travaux psycho-grammaticaux qu'il y a de marqueurs. Le pluriel est troublant et semble d'autant plus fragiliser la théorie qu'à l'inverse, le caractère massif de "travail grammatical" peut la rendre séduisante. Nous y voyons encore un problème de quantification / qualification aspectuelle lié aux substantifs. Il s'agit en dernière analyse de modéliser une activité. "Travail", de par sa référence massive peut fonctionner de manière ambiguë, processive (activité / résultat). Le pluriel (et partant le dénombrable) nous paraît orienter l'interprétation dans le sens du résultat, et non plus de l'activité<sup>2</sup>. En tant que résultat, il se fait doublon inerte, et presque paraphrastique du marqueur. Autant dire alors que l'on ne fait que déplacer le problème, voire le multiplier. On se dote d'une structure parallèle (parasite?), le travail psycho-grammatical, qui est à la fois détentrice des valeurs "sous-jacentes" du linéaire et distincte de ce linéaire. On est donc contraint d'admettre une structure du travail psycho-grammatical, sauf à faire de ce dernier une doublure du langage, c'est-à-dire à revenir sur une conception ancienne de la "pensée" que le langage viendrait mettre en mots. Nous en déduisons deux positions possibles. Si le travail psycho-grammatical n'a pas de

---

<sup>1</sup> LAPAIRE 1990, p. 44.

<sup>2</sup> Par où l'on voit qu'une réflexion de type linguistique sur le métadiscours livre quelques aperçus, comme la difficulté de discrétiser l'opératif en opérations.

structure spécifique, ou bien il reconduit le mythe de la pensée des choses mises en mots, cette fois-ci par le biais des "opérations", ou bien il n'est qu'un décalque (à un niveau  $n + 1$ ) de l'énoncé qu'il prétend analyser. C'en est une glose, qui ne fait qu'illustrer la propriété métalinguistique du langage. Si le travail psycho-grammatical a une structure différente du linéaire, s'il est autre chose que de la glose, encore faut-il le modéliser. D'où l'importance de la question de l'opération dans les travaux de Jean-Rémi LAPAIRE. Simplement, il faudrait qu'elles soient non pas définies *in abstracto* dans un rapport à un travail mental que seules confortent les opérations, car on entre dans le cercle vicieux d'un raisonnement circulaire. Nous ne trouvons pas satisfaisante une définition de l'opération comme "une «activité non consciente», un «travail interne», autrement dit un psychisme constructeur, une manipulation cérébrale productrice d'énoncés."<sup>1</sup> Il faudrait plutôt, par exemple, donner une typologie des opérations. On comprend d'autant mieux les préoccupations d'un CULIOLI qui cherche à "algorithmiser" ses opérations et ses raisonnements.

#### 5.2.5.3. Psychanalyse et procédures de validation

Ce risque de circularité de l'analyse (l'opération fonde la trace qui existe bien puisque le linéaire n'est que traces d'opérations) est peut-être ce qui fonde notre rapprochement avec la psychanalyse. Il nous semble que se joue une autosuffisance, une auto-validation du concept de trace<sup>2</sup>. Or, ce danger est en partie celui de la psychanalyse, si l'on en croit cette

---

<sup>1</sup> LAPAIRE, J.-R., 1990, "Opérateurs et marqueurs: l'envers psychique des signes grammaticaux", in *RANAM* XXIII, p. 34.

<sup>2</sup> Cette critique à partir d'une auto-validation des procédures doit beaucoup à BOUGNOUX, D., 1993, "Lacan oui, et après ?", in *Esprit* n° 194, août-sept. 1993, pp. 110-127.

déclaration de LACAN: "D'abord un principe: le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position [...]."<sup>1</sup> En somme, il n'y a pas d'inconvénient à ce que la psychanalyse s'auto-valide (en tout cas dans le cadre lacanien). Ce risque d'auto-validation en linguistique énonciative pourrait se formuler ainsi: qu'est-ce qui définit une trace d'opération quand, corrélativement, l'opération n'est accessible que par les traces dans l'énoncé?

A l'extrême, dans le cadre d'une critique radicale, on pourrait adopter la proposition suivante: le concept de trace (pas plus que celui de paradigme, qui lui est solidaire chez GINZBURG) conduit à des analyses qui ne sont pas falsifiables. En effet, pour qu'il y ait trace, il faut qu'il y ait opération; pour qu'il y ait opération, il faut, et il suffit, qu'il y ait trace (et "travail mental" associé, ce qui est à peu près aussi falsifiable qu'une photo de yéti blanc sur le névé). La trace oriente l'analyse dans deux directions:

1. Celle qu'on voudra puisque la trace est autosuffisante, elle est à elle-même sa propre justification, alors qu'elle légitime par ailleurs l'opération...

2. Si elle est autosuffisante (voire auto-référentielle), elle ne renvoie qu'à elle-même. On objectera qu'il n'y a pas de fumée sans feu, alors la trace n'est que la trace de l'activité métalinguistique du linguiste qui voit des traces là où il veut traquer des opérations... En résumé, on pourra dire que certaines écoles françaises de linguistique anglaise travaillent avec des outils théoriques très ténus.

---

<sup>1</sup> LACAN, J., 1968, "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école", in *Scilicet*, Seuil, 1, p. 14; cité dans SAINT-DRÔME, O., 1994, *Dictionnaire inespéré de 55 termes visités par Jacques Lacan*, Seuil, collection Points virgule, p. 77.

De ce point de vue, une partie des controverses sur la question de la pertinence, de la garantie de l'intuition du linguiste et de ses constructions théoriques n'est pas sans rappeler la polémique actuelle aux États-Unis autour des travaux de FREUD. Au-delà des luttes d'influences propres à chaque polémique, il semble que se manifeste une question d'ordre épistémologique, ainsi présentée par Mikkel BORCH-JACOBSEN dans un entretien accordé au *Monde*:

[...]il est vrai qu'on assiste depuis plus de vingt ans – et pas seulement dans le monde anglo-saxon – à une réévaluation générale de l'œuvre de Freud, consistant à soumettre la psychanalyse aux critères en usage dans d'autres disciplines, telles que l'histoire ou la philosophie des sciences. [...] En réalité, il n'est nullement indifférent pour le psychanalyste d'apprendre, par exemple, que Freud se vantait de guérisons imaginaires, ou que l'Homme aux loups n'a jamais cru à la "scène primitive". Dans la mesure où la théorie psychanalytique repose, selon Freud lui-même, sur l'"observation" d'un matériel clinique soustrait par principe au regard d'observateurs extérieurs, la probité et l'impartialité du fondateur jouent un rôle épistémologique tout à fait essentiel (ce qui n'est pas le cas des autres sciences). Toute remise en cause de la fiabilité des récits de cas de Freud à partir de sources indépendantes a donc des effets immédiats, non seulement sur la folklorique "légende" freudienne, mais aussi sur la théorie et la pratique qui en découlent.<sup>1</sup>

Dans cette réponse à la question de savoir pourquoi il est important de faire l'histoire de la psychanalyse, nous voyons surtout la nécessité des

---

<sup>1</sup> *Le Monde* du 14 juin 1996.



procédures de validation et l'exigence d'une description du "travail mental" et des procédés, pour ne pas dire des protocoles, qui permettent d'en juger. Les méthodologies restent différentes, mais la nécessité de ré-examiner les objets théoriques demeure. Il faut trouver des moyens pour rendre falsifiable ou constatable le sous-jacent auquel on pense être parvenu. Pour reprendre une métaphore particulièrement récurrente, lorsqu'on met au jour un fonctionnement, lorsqu'on le met en lumière, encore faut-il préciser de quel type de lumière, d'éclairage, il s'agit.

#### **5.2.6. La trace et la déconstruction du signe saussurien**

Du fait du statut parfois délicat de la trace, faut-il conclure à un abandon de la linguistique saussurienne? Nous pencherions plutôt pour un retour du même mais pas sous la modalité de l'identique, soit un renversement des priorités, mais pas une *tabula rasa*: une déconstruction de certaines oppositions saussuriennes. Nous suivons ici une définition minimale de la déconstruction, telle qu'elle est élaborée programmatiquement et mise en œuvre dans l'article de Jaques DERRIDA, "Signature, événement, Contexte". On y trouve les trois temps de la démarche: l'analyse d'une opposition traditionnelle, puis son renversement et son maintien sous rature.

Très schématiquement: une opposition de concepts métaphysiques [...] n'est jamais le vis-à-vis de deux termes, mais une hiérarchie et l'ordre d'une subordination. La déconstruction ne peut se limiter ou passer immédiatement à une neutralisation: elle doit, par un double geste, une double science, pratiquer un renversement de l'opposition classique et un déplacement général du système. [...] Il n'y a pas de

concept métaphysique en soi. Il y a un travail — métaphysique ou non — sur des systèmes conceptuels. La déconstruction ne consiste pas à passer d'un concept à l'autre mais à renverser un ordre conceptuel [...].<sup>1</sup>

Nous avons montré que le concept d'opération travaille, tout comme celui de trace. Nous suggérons maintenant une interprétation où il sera question d'une démarche (inconsciente) de type déconstructionniste, d'un déplacement général du système au sein de nos écoles françaises de linguistique anglaise d'un point de vue méthodologique et du point de vue du renversement des oppositions saussuriennes.

#### 5.2.6.1. Un travail aux marges

Cet intérêt porté aux traces dessine une stratégie déconstructionniste. Il s'agit de faire de la linguistique aux marges, à la périphérie pour dire quelque chose du centre. C'est, par exemple, le mot d'ordre explicite de FRANCKEL & LEBAUD 1992 quand ils analysent le lexique en termes d'opérations:

L'analyse menée dans cette perspective sur d'autres termes [que "lit", objet de leur analyse] nous a permis d'observer que les emplois les plus courants et les plus "évidents" quant à leur interprétation sont parfois ceux qui occultent le plus efficacement l'accès à leur fonctionnement, dans la mesure où leurs propriétés intrinsèques [spécifications sémantiques propres] et extrinsèques [qui proviennent des combinaisons possibles] ne s'y présentent qu'intriquées, alors que d'autres emplois ressentis comme plus marginaux, certains petits faits insignifiants en première observation

---

<sup>1</sup> DERRIDA, J., [1971] 1972, *Marges de la philosophie*, Minuit, pp. 392-3.

offrent un accès éventuellement plus détourné, mais permettant de mieux repérer carrefours et échangeurs.<sup>1</sup>

Dans cette métaphore de l'autoroute de l'information du sens, la hiérarchie est clairement posée et le parti-pris tranche en faveur du chemin vicinal, pour filer la métaphore proposée. Sans nécessairement partager cette passion autoroutière, nous souscrivons à ce type de stratégie. Et nous voyons dans "petit", "marginal", "détourné" autant de qualificatifs qui s'apparentent à une pratique de la déconstruction, où le majoritaire est repoussé au second plan au profit de la marge. Cette pratique de la déconstruction, ce travail aux marges sont déjà soulignés par Catherine FUCHS et Pierre LE GOFFIC: "Ainsi la dissymétrie entre production et reconnaissance, la non-coïncidence entre les systèmes des énonciateurs imposent de placer au centre de la théorie linguistique des phénomènes jusqu'alors rejetés comme des "ratés" de la communication: lapsus, ambiguïtés, jeux de mots, métaphores."<sup>2</sup> Cette analyse qui part des marges ne vaut pas seulement pour la recherche d'un invariant lexical mais aussi pour la recherche des invariants opératifs. En témoigne l'ensemble des travaux de nos auteurs sur ce que CULIOLI appelle les "petits faits insignifiants". Tous nos auteurs, à des degrés divers, ont travaillé sur "l'explétif", en particulier dans le cas de la négation, pour critiquer la notion même d'explétivité, ce qui s'inscrit bien dans une démarche de type déconstructionniste. La déconstruction n'est pas seulement méthodologique, elle porte sur le renversement d'un ordre conceptuel. C'est pourquoi la

---

<sup>1</sup> FRANCKEL, J.-J., & LEBAUD, D., 1992, "Lexique et opérations. Le lit de l'arbitraire", in *La théorie d'Antoine CULIOLI*, Ophrys, p. 97.

<sup>2</sup> FUCHS & LE GOFFIC 1992, p. 145.

majeure partie des oppositions saussuriennes peuvent être vues comme bouleversées par les écoles françaises de linguistique anglaise.

#### 5.2.6.2. Le renversement des hiérarchies saussuriennes

Nous avons dit que déjà Gustave GUILLAUME avait retravaillé certains concepts saussuriens, déplaçant l'opposition signifiant / signifié en une opposition psychisme / sémiologie (et signifié de puissance / signifié d'effet). Ce déplacement affecte les principaux couples oppositionnels saussuriens.

##### *5.2.6.2.1. Signifiant / signifié*

Nous avons émis l'hypothèse que certaines écoles françaises de linguistique anglaise proposaient une segmentation du linéaire de type infra-morphématique à l'aide d'une entité théorique qui entretient un rapport complexe avec la morphologie: la trace. La motivation de cette trace est opérative; c'est son fonctionnement opératif qui en légitime l'existence. On peut donc dire que l'opératif est premier et qu'on tente de lui attribuer, dans un second temps, de la morphologie (c'est notre analyse de certains recours à l'étymologie). Sous les traits de l'opposition opération / trace, les écoles françaises de linguistique anglaise renversent l'opposition signifiant / signifié. La question difficile de la valeur (du signe par opposition aux autres signes) est rendue d'autant plus complexe que l'entité théorique trace / opération n'est peut-être plus de l'ordre du signe. Dans notre hypothèse la plus radicale, ce n'est plus l'analyse du signifiant qui livre la grammaire, c'est l'analyse du fonctionnement qui découpe le linéaire en opérateurs. C'est le "signifié opératif", avec toutes les difficultés que soulève un tel concept, qui fonde la segmentation du signifiant.

#### *5.2.6.2.2. Langue / parole*

Les écoles françaises de linguistique anglaise organisent une rupture épistémologique dans l'analyse des phénomènes linguistiques. Ce n'est pas tant la question des observables qui est remise en cause que la méthode d'analyse, ou plutôt le postulat théorique qui sous-tend de telles analyses. Il nous semble qu'avec la montée en puissance de ces écoles, on passe d'une logique de l'analyse linguistique à partir de la langue à une logique de l'analyse linguistique à partir de la parole. La conséquence est immédiate: la dichotomie langue / parole est sans doute déplacée, voire déconstruite et maintenue sous rature à travers l'opposition invariant / valeur ou invariant / glissement métaphorique. A. JOLY, dans sa préface à JOLY 1987, plaide pour une vision des choses moins tranchée, où la parole n'est pas aussi séparée de la langue. La parole, comme entité conceptuelle, est éclatée en énoncé et énonciation. La notion d'énonciation sera le pivot de la déconstruction de l'opposition et du primat de la langue.

#### *5.2.6.2.3. Langue / langage*

Dans l'optique saussurienne, c'est de la langue que l'on se préoccupe, pas du langage. Avec nos théories de l'énonciation, au-delà de la diversité des langues, c'est bien l'activité du langage que l'on souhaite déployer à partir des schèmes opératifs, qui valent pour toutes les langues (sans quoi ils ne seraient pas des schèmes). L'analyse en opérations travaille sur des universaux qui sont translinguistiques, par où l'opposition langue / langage est déplacée au profit du langage. L'opération met le langage comme activité sur le devant de la scène et renverse donc la hiérarchie. La linguistique de l'énonciation est une linguistique de l'activité, d'où le primat

du langage sur la langue. Dans le même ordre d'idée, la dichotomie syntaxe / sémantique est dénoncée par toutes nos écoles, et l'analyse en opérations énonciatives porteuses du sens de l'énonciateur renverse les termes de l'opposition: l'hyper-syntaxe est subordonnée à l'analyse du sens.

#### 5.2.6.2.4. In abstentia / in praesentia

A l'extrême, on pourrait se demander, surtout en travaillant sur des entités théoriques comme des "opérations", si les écoles françaises de linguistique anglaise ne s'intéressent pas autant à ce qui aurait pu être dit qu'à ce qui a été dit effectivement. De là les risques du tout-énonciateur (et de ses avatars: les stratégies énonciatives). En tout cas, une préoccupation plus marquée pour le paradigmatique que pour le syntagmatique travaille ces écoles, au risque d'une hégémonie du tout-énonciateur (instance finalement responsable des sélections paradigmatiques) et d'un affaiblissement des préoccupations syntaxiques.

#### 5.2.6.2.5. Diachronie / synchronie

Là où SAUSSURE (et surtout ses continuateurs) avaient privilégié la synchronie sur la diachronie, ouvrant la voie aux développements que l'on sait, l'analyse en opérations semble atténuer cette dichotomie, puis finalement réintroduire, voire privilégier, la diachronie comme voie d'accès au mécanisme des opérations. Dans cette entreprise, le rôle de la diachronie nous semble double. D'une part, l'analyse de l'étymologie livre l'invariant que l'on souhaite dégager et, d'autre part, la diachronie est utilisée pour confirmer un invariant que l'analyse a d'abord dégagé (point solidaire qui n'est pas contradictoire du premier). Ces deux cas de figure

sont successivement repérables dans LAPAIRE & ROTGÉ 1991. Dans l'étude de OR, c'est l'étymologie (< OTHER<sup>1</sup>) qui permet de déterminer l'invariant et, inversement, l'étymologie est utilisée comme confirmation dans le cas des modaux<sup>2</sup>. Nous avons indiqué que le statut de la preuve par la diachronie ne manquait pas de soulever quelques questions, mais somme toute, la trace d'opération ne va pas de soi non plus, de sorte que "trouver" celle-ci dans l'histoire de la langue lui donne une certaine consistance. Faute de pouvoir reconstituer avec certitude l'énonciation en synchronie, les écoles françaises de linguistique anglaise tentent de s'appuyer sur l'histoire de la langue pour tenter de reconstruire l'invariant opératif et son histoire dans l'énoncé. A chercher un fonctionnement opératif dans l'histoire de la langue, on pourrait presque se demander si nos écoles ne répercutent pas en synchronie la quête diachronique (et historiquement datée) de l'origine des langues. L'opération est le Graal, l'objet de recherche par excellence, qu'on traque au besoin en fouillant dans l'histoire de la langue. La poursuite de travaux dans le domaine médiéval participe peut-être inconsciemment de cette représentation mythique. Ceci expliquerait un net regain d'intérêt pour la diachronie, comme en attestent les publications récentes en la matière. On le voit, les écoles françaises de linguistique anglaise, sans tourner le dos résolument à tous les résultats du Maître de Genève, opèrent un renversement de certains de ses partis-pris (ou de ceux de ses continuateurs).

---

<sup>1</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1992, p. 165.

<sup>2</sup> LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 110.

En dépit de cela, la sortie du signe n'est pas nécessaire. Ainsi D. ROULLAND, dans un article sur le signe chez SAUSSURE et GUILLAUME, se situe à l'intérieur du signe, mais en change la définition:

[...] en psychomécanique, le signe est le produit et donc la trace observable d'une opération de représentation et non une unité postulée du fonctionnement des langues. [...]

Résumons donc: la linguistique peut opter pour la proposition saussurienne selon laquelle les phrases sont fabriquées à partir de signes isolables. Mais elle peut aussi opter pour la proposition guillaumienne selon laquelle les signes sont des traces ou indices d'opérations qui constituent dans leur ensemble l'activité du langage.<sup>1</sup>

Mais dans l'hésitation "trace ou indice", il nous semble lire toute l'hésitation à l'œuvre entre une représentation matérielle ou idéaliste, questionnement qui est celui de la segmentation du linéaire. Ces hésitations trahissent aussi un statut de la trace qui n'est pas encore bien arrêté. L'analyse en traces (qui sont des supports d'opérations) constituerait un changement de paradigme qui serait en quelque sorte en train de s'accomplir.

#### 5.2.6.3. La trace comme changement de paradigme?

Travailler sur des entités au statut incertain, ou disons difficile, peut néanmoins être fécond. C'est toute la question de l'heuristique, parfois brandie comme justification d'une théorie. Que vaut l'explication produite par une théorie dont tous les personnages conceptuels ne sont pas connus avec

---

<sup>1</sup> ROULLAND, D., 1986, "Réflexion sur la notion de signe: Gustave Guillaume comme représentant d'une école française?", in *Modèles linguistiques*, n° 16, tome VIII, fasc. 2, p. 51.



précision? Nous utiliserons deux comparaisons pour répondre à ces interrogations: la physique quantique et la linguistique comparée.

En physique, l'unité anciennement postulée de l'indivisible (*atomos*) a fini par être éclatée pour faire apparaître d'autres unités au statut délicat. Sans entrer dans la question de la nature de la matière (ondulatoire ou corpusculaire?), l'analyse au niveau sub-atomique a donné naissance à des objets tout à fait curieux tels que les particules sans masse, voire l'anti-matière. Nous voyons donc que la science peut s'accommoder de changements d'échelle et d'objets qui heurtent les cadres de pensée précédents.

Peut-être moins scientifique, mais s'étalant sur une plus longue période que la physique quantique, l'histoire de la linguistique peut s'analyser à la lumière de telles variations sur les unités analysées. A.J. GREIMAS rappelle, dans sa préface au *Langage* de HJELMSLEV, que les sauts qualitatifs en linguistique comparée se sont produits corrélativement aux changements d'échelle des unités envisagées. A "l'unité-mot" de l'Antiquité (et qui eut cours jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle), a succédé l'analyse du mot en "ses unités constitutives". Après le morphème, nous serions alors au stade du fracto-morphème, dont TH- nous paraît un emblème. Nous ne crierons pas à la révolution mais nous marquerons qu'à notre avis, ne pas se donner les moyens de découper le linéaire selon des procédures réglées (sortir du distributionnalisme) oblige à changer de paradigme et à passer d'une opposition marqué / non-marqué à un omni-marquage, où justement tout peut devenir support d'opération, ce qui rend alors difficile une régulation de type combinatoire ou paramétrable. De cette difficulté découle peut-être la

relative anémie des travaux "purement" syntaxiques en linguistique énonciative et la dissymétrie entre reconnaissance et production. L'assignation de significations et de fonctionnements à des énoncés analysés n'a pas pour corollaire strict<sup>1</sup> la prévisibilité d'une combinatoire d'opérateurs. L'idée de la trace comme nouveau paradigme nous a conduit à examiner une représentation de la trace comme paradigme indiciaire, telle qu'elle est analysée par l'historien italien Carlo GINZBURG.

### **5.2.7. Racines d'un paradigme indiciaire**

Cette analyse de la trace correspond également à des représentations moins problématiques de la trace, c'est-à-dire plus proches de l'indice que du symptôme: le type de traces qui est non seulement support d'opération mais qui dispose d'un signal d'opération, sous la forme d'une assignation réglée à de la morphologie.

#### 5.2.7.1. La trace chez Carlo GINZBURG

L'importation de concepts est toujours un exercice périlleux, d'autant que la discipline de Carlo GINZBURG peut paraître assez éloignée de la nôtre. Cependant, nous nous sentons conforté dans notre tentative par l'hommage que François RASTIER rend à l'historien, alors qu'il répond à la question des théoriciens qui l'ont influencé<sup>2</sup>. Surtout, nous allons conserver de son analyse de la trace une corrélation, un rapport dont nous pensons qu'il demeure pertinent, même transposé d'une discipline à une autre. Dans

---

<sup>1</sup> Et, de ce point de vue, la question du transfert linéaire / opératif et l'absence de règles de transfert se traduisent par la dissymétrie reconnaissance / production.

<sup>2</sup> in LOPEZ ALONSO & SERE DE OLMOS 1992, p. 100.

son article "Traces"<sup>1</sup>, Carlo GINZBURG esquisse ce qu'il nomme un "paradigme indiciaire", qui dessine selon lui une morphologie de l'histoire. GINZBURG ne s'explique pas sur le sens qu'il donne à paradigme. Ou plutôt, si. Malheureusement, il prétend l'utiliser avec le sens que lui donne KUHN, et nous avons signalé la difficulté d'une telle conception. Nous verrons néanmoins que l'analyse reste valable, même avec une définition de paradigme comme "programme de recherche".

Nous avons repris les grandes lignes du raisonnement pour expliciter ce "paradigme indiciaire". GINZBURG tisse avec virtuosité des analogies entre différents types de déchiffrements de traces, dans des domaines très éloignés les uns des autres. Il part de la technique proposée par l'historien d'art MORELLI, qui identifiait les faux en peinture grâce à une attention particulière accordée aux mains des personnages du tableau, où se trahit la distraction des faussaires. Il poursuit en refaisant l'histoire des différents lecteurs de traces, depuis le chasseur de la préhistoire jusqu'à *Zadig*, où le récit du passage d'une chienne est reconstitué à partir de l'examen de traces dans le sable. On reconnaîtra ici l'acte de l'abduction, le saut interprétatif entre le fait constaté et son explication plausible. Le paradigme indiciaire, lui, consiste en la reconstitution de l'événement à partir de son résultat lisible: la trace. C'est bien un programme de recherche(s) qui se donne à lire, toutes disciplines confondues. A chaque fois, il s'agit d'élucider l'histoire qui a conduit à l'existence de ces traces. GINZBURG se place en historien et fonde sa "triade" sur la connaissance qu'avaient FREUD et

---

<sup>1</sup> Traduction de "Spie", sous-titré "Racine d'un paradigme indiciaire" et repris dans GINZBURG, C., 1989, *Mythes, emblèmes, traces: morphologie de l'histoire*, Flammarion. L'article avait paru pour la première fois dans une autre traduction (et illustré des relevés de

DOYLE des travaux de MORELLI. FREUD parle de MORELLI dans son *Moïse* et MORELLI a rencontré un des oncles de Conan DOYLE, directeur de la National Gallery de Dublin. Néanmoins, outre leurs connaissances communes de la médecine, il nous semble que l'on peut voir une autre relation entre ces trois hommes / œuvres, laquelle fonde véritablement un "paradigme" (c'est-à-dire un programme de recherches), comme le résume ce tableau synthétique<sup>1</sup>:

Traces	Analyste	Événement reconstitué	Objet (résultat) analysé
symptômes	FREUD	traumatismes	lapsus, etc.
indices	S. HOLMES	crimes	traces de pas, oreille coupée
signes picturaux	MORELLI	faux en peinture	mains, détails

Tableau 34: Le paradigme indiciaire (C. GINZBURG)

Ce tableau illustre le passage d'une acception du paradigme à une autre — entre une série limitée d'éléments ayant des propriétés communes et un programme de recherche. Cette série dessine également une représentation où la trace est un condensé, une simultanéité dans l'analyse, de l'événement et de son résultat: l'empreinte de pas est à la fois une marque sur le sol et l'histoire d'un passage. GINZBURG ne dit pas autre chose: "une empreinte renvoie à un animal qui est passé."<sup>2</sup> Le détail qui confond le faussaire est aussi ce qui identifie le faussaire, pris en flagrant délit de peinture personnelle, alors qu'il a soigné le visage ou la composition à la manière du maître. L'abduction décrite par GINZBURG nous paraît être la

---

MORELLI) dans *Le Débat*, n° 6, novembre 1980, Gallimard, pp. 3-44.

<sup>1</sup> Il nous paraît facile d'ajouter une ligne pour le linguiste énonciativiste tentant de retrouver des invariants opérationnels à partir des traces dans l'énoncé. D'autant que c'est l'expression "travail mental", dans les deux traductions, qui est utilisée à chaque fois pour reconstituer les étapes du raisonnement de l'analyse, dès que le raisonnement est cité. Cf. p. 142 et p. 168.

<sup>2</sup> GINZBURG [1979] 1980, p. 15.

reconstitution à rebours, à partir du résultat (la trace), du processus qui en est à l'origine. Elle est rendue possible par la trace, qui a la propriété de receler sa propre histoire, ce qui la fonde en trace / paradigme, et pas uniquement comme simple indice. Notons que dans la trace au sens de GINZBURG, il n'y a pas d'effet sans cause (c'est ce qui justifie l'abduction), on est donc dans une forme de réalisme. *Mutatis mutandis*, ce réalisme semble valoir aussi pour les écoles françaises de linguistique anglaise en ce qui concerne certains cas-limites (les traces invisibles). Cette analyse de la trace comme simultanéité de son résultat et de son histoire nous invite à reconsidérer à nouveaux frais ce concept, entendu cette fois comme fonction réciproque de l'opération.

#### 5.2.7.2. Modélisation mathématique de la trace et de l'opération.

L'opération peut être modélisée comme une fonction associant des fragments du linéaire à de l'opératif (combinaison d'une ou plusieurs opérations). Corrélativement, la trace se modélise comme une fonction réciproque de l'opération, comme une fonction associant de l'opératif à du linéaire. Rappelons qu'une fonction inverse n'est pas nécessairement une fonction bijective, de sorte que cette modélisation vaut quel que soit le statut accordé au rapport opérateur / opération. On retrouve notre idée des invariants comme dérivés (constantes obtenues à partir d'une fonction). Dans le paradigme énonciatif, des valeurs différentes sont assignées à ces fonctions, le transfert entre l'opératif et le linéaire n'est pas pensé de la même manière. Dans tous les cas, on a de l'opératif (des opérations) et du linéaire, où se donnent à lire des traces. La trace se situe du côté de la langue, et donc du linéaire; c'est la fonction inverse de l'opération qui, elle,

est vue du côté de l'opératif (travail mental). Ces deux fonctions partagent la même propriété de valoir tantôt comme résultat, tantôt comme processus.

Trace	marqueur (il y a eu une opération)	résultat
	opérateur (il y a de l'opération)	processus

*Tableau 35: La trace, fonction réciproque de l'opération*

Ceci est une autre interprétation / justification de la coexistence des deux termes opérateurs / marqueurs. Elle n'est pas contradictoire avec notre distribution des termes en fonction des théories matérialistes / idéalistes. L'opérateur est associé au processus, ce qui assure l'opération d'une certaine matérialité. Le marqueur<sup>1</sup> est un témoin<sup>2</sup> de ce qu'il y a eu opération.

Notre modélisation part du principe que le concept d'opération n'est pas un mot vain. Elle est plutôt sémasiologique, conformément aux analyses des écoles françaises de linguistique anglaise. Elle repose sur un postulat qui est que le schème opératif assigne à une trace dans le linéaire une opération. Il y a donc des opérations privilégiées dans chaque modèle, ce qui n'exclut pas qu'il y ait d'autres types d'opérations "secondaires" liant ces premières opérations à la partie du dispositif qui règle l'ensemble du sens et de la signification. Notre modélisation est plutôt formelle et ne traite pas l'organisation du dispositif dans le sens onomasiologique. Néanmoins, la

---

<sup>1</sup> Apparaît ici un brouillage des valeurs actanciennes des suffixes. Les fortes connotations agentives du suffixe -EUR entrent en conflit avec notre interprétation en termes de résultat. Cette ambiguïté est toute entière dans le choix du terme marqueur. Dans son interprétation sociolinguistique, la valeur agentive tient à ce que la forme "dit" l'idiolecte. Dans le cadre théorique qui nous occupe, il "signale" l'existence d'une ou plusieurs opérations.

Ici s'enracine la différence entre CULIOLI et ADAMCZEWSKI, où le second voit une activité dans le langage, le marqueur étant actif dans sa re-présentation du langage, d'où son nom de méta-opérateur: reflet d'une structure...

<sup>2</sup> Au sens surtout d'une butte témoin, qui atteste de changements géologiques. Mais cette butte témoin peut un jour disparaître, ce qui prive alors le raisonnement de sa preuve: c'est là que joue la récupérabilité.

modélisation nous paraît pertinente en ce que le schème opératif que nous avons dégagé nous semble aussi être un schème de variation qui règle la signification. Nous manifestons ainsi une forme d'unité qui, par retour, crédibilise le type d'opération que nous avons privilégié (c'est-à-dire l'opération qui relie le linéaire à une partie du dispositif). Cette modélisation de l'opération comme fonction n'est pas sans rapport avec la représentation du concept comme fonction chez FREGE, même si nous sommes d'abord parti de l'opération et de l'invariant au sens mathématique, tel qu'on les trouve dans l'homothétie par exemple. Cette cohérence de la modélisation mathématique étant posée, nous voudrions faire le bilan de notre analyse de la trace.

#### 5.2.8. La trace, entre marqueur et opérateur

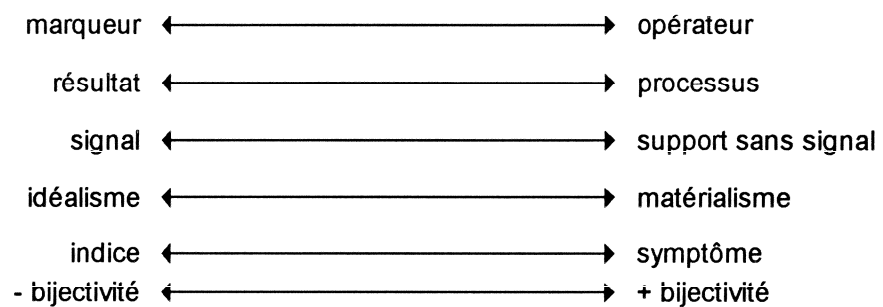
Résumons-nous. Le jeu entre marqueur et opérateur n'est pas arbitraire. Il nous semble que les hésitations mettent au jour plusieurs représentations possibles de la trace d'opération, y compris au sein d'un même modèle théorique. Ce résultat n'est pas surprenant si l'on se souvient de la difficulté notionnelle de l'opération. Nous sommes parti de trois oppositions possibles:

marqueur	résultat	idéisme	- bijectif	- ↑
opérateur	processus	réalisme	+ bijectif	+ ↓

*Tableau 36: marqueur vs opérateur: récapitulatif*

Il s'agit d'une sorte de corrélation un peu particulière, où précisément le rapport entre les deux lignes ( $I_1 / I_2$  pour reprendre notre "syntaxe") n'est pas une opposition stricte mais un continuum. La corrélation ne fait donc

vraiment sens que pour les extrêmes du continuum, où le rapport d'opposition est net entre une position théorique de type idéaliste et une position de type matérialiste. En un sens, opposer CULIOLI et LAPAIRE & ROTGÉ permet de reconstruire une corrélation en disposant non plus d'un continuum mais d'une opposition stricte. Quant à l'ensemble de nos écoles, il nous semble que la trace de l'opération s'y laisse appréhender dans un continuum d'oppositions polaires qui récapitule nos analyses:



*Figure 22: La trace d'opération: entre marqueur et opérateur*

Nous avons essayé de montrer comment le statut de l'opération dépend du statut de la trace et nous avons indiqué une sorte de tropisme du marqueur vers l'opérateur, peut-être à la faveur d'une confusion entre résultat et processus. Nous allons confirmer ce tropisme en analysant le statut de ce qui fait marque, de ce qui met en lumière le changement de paradigme opéré par les écoles françaises de linguistique anglaise: le passage d'une opposition marqué / non-marqué à ce que nous appelons l'omnimarquage. Cette analyse fait apparaître, à propos du  $\emptyset$ , une différence entre marqueur et opérateur qui confirme notre conceptualisation.



### **5.3. L'omnimarquage ou la réanalyse du système linguistique**

Que tout fragment du linéaire soit un candidat potentiel au support d'opération, que tout fragment puisse devenir marqueur d'opération, voilà qui entraîne une réanalyse<sup>1</sup> du système linguistique dans son ensemble. C'est ainsi que nous définissons le changement de paradigme opéré par les écoles françaises de linguistique anglaise: le passage d'une analyse en marqué / non-marqué à ce que nous appelons un omnimarquage. Nous illustrons notre propos par trois exemples de réanalyse où l'opposition marqué / non-marqué est déplacée par une réinterprétation de ce qui fait "marque": la grammaire orale du français vue par ADAMCZEWSKI, le genre pour le *Politically Correct* et le Ø pour les écoles françaises de linguistique anglaise.

#### **5.3.1. L'exemple de la grammaire orale du français dans**

##### **ADAMCZEWSKI 1973**

La réanalyse du système nous paraît déjà en germe dans l'analyse de la grammaire orale du français que propose Henri ADAMCZEWSKI<sup>2</sup>. Dans les passages qui y sont consacrés, ADAMCZEWSKI montre que le français est un système plus cohérent à l'oral qu'à l'écrit. Nous allons montrer que se

---

<sup>1</sup> Nous entendons par là le procédé linguistique par lequel une forme est réinterprétée dans son fonctionnement ou dans sa catégorie morpho-syntaxique d'appartenance sans altérer la structure de surface d'énoncés attestés. Il s'agit d'un des procédés intervenant dans la grammaticalisation. Voir à ce sujet HOPPER, P., & TRAUGOTT, E., 1993, *Grammaticalization*, Cambridge: C.U.P., p. 40, qui citent la définition donnée par LANGACKER: "change in the structure of an expression or class of expression that does not involve any immediate or intrinsic modification of its surface manifestation" in LANGACKER, R., W., 1977, "Syntactic Reanalysis", in LI, C. (ed.), *Mechanisms of Syntactic Change*, Austin: University of Texas Press, pp. 57-139.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1973, pp. 26-30. On trouve des prolongements et des échos dans ADAMCZEWSKI 1991, pp. 47-57 et dans ADAMCZEWSKI 1995, pp. 15-7 et pp. 26-8.

fait jour, si l'on poursuit le raisonnement, la possibilité d'une réanalyse totale du système linguistique considéré (ici, le français). L'essentiel de la démonstration adamczewskienne porte sur deux points, qui sont justiciables d'une même analyse: la marque du pluriel pour la troisième personne du présent et le genre pour l'accord des adjectifs. Notre analyse s'applique dans les deux cas.

Henri ADAMCZEWSKI veut montrer que, si le français écrit est assez irrégulier et redondant pour la marque du pluriel (au présent, le pluriel se marque sur les pronoms de troisième personne du pluriel et sur le verbe), l'oral fait apparaître un système plus simple:

il finit → ils finissent  
/fini/ → /finis/  
elle vit → elles vivent  
/ɛl vi/ → /ɛl viv/  
il défend → ils défendent  
/il defa/ → /il defãd/<sup>1</sup>

La conclusion ne se fait pas attendre: "la troisième personne du singulier s'obtient par simple suppression de la consonne finale qui caractérise la troisième personne du pluriel". Les phénomènes (redondance des marques à l'écrit, marquage différent à l'écrit et à l'oral) sont bien connus, mais l'analyse du système oral suggère de faire du pluriel la forme de base et d'en déduire le singulier:

/finis/ → /fini/  
/viv/ → /vi/

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1973, p. 27.

/defād/ → /defa/<sup>1</sup>

Ce faisant, on procède à une réanalyse morphologique du système où la forme non-marquée devient la forme marquée, processus encore plus net avec l'analyse du genre.

Dans ce dernier cas, l'auteur propose de considérer que le féminin est la forme première et que le masculin se déduit du féminin en enlevant la dernière consonne: "Nous avons donc intérêt à considérer la forme du féminin comme la forme de base à partir de laquelle le masculin s'obtiendra par suppression de la consonne finale."<sup>2</sup> La régularité est grande et il n'y a rien à redire sur ce système que les faits corroborent ("absolument conforme aux faits"). Simplement, cette analyse, poussée dans ses conséquences les plus extrêmes, construit un nouveau paradigme flexionnel où le féminin est premier et le masculin déduit du féminin<sup>3</sup>. Nous n'entrerons pas dans le débat de savoir si le principe est tenable (*quid* de la chute de la consonne finale entre fusionnelle /fyzionɛl/ et fusionnel /fyzionɛl/?) et comment il se formule pour l'écrit (il faudrait alors complexifier la règle pour les cas de "division par deux" de la consonne finale; en quelque sorte, écrire la fonction inverse du doublement de consonne); nous en tirons juste la conséquence. C'est le masculin qui, dans cette analyse, devient la forme marquée; au sens

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI 1973, p. 28.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI 1973, p. 28.

<sup>3</sup> Reconstituer un paradigme à partir des formes orales considérées, c'est indirectement ce qui est suggéré page 33 avec les formes faibles des auxiliaires à la première personne en anglais qui ne sont distinguées que par la consonne finale ("la différence de sens repose sur la seule consonne finale"):

/aim/

/aiv/

/ail/

/aid/

Se donne presque à lire ici un nouveau paradigme flexionnel, à la différence que

1. les flexions ne varient pas selon les personnes mais selon les auxiliaires,

2. sauf avec des participes passés se prononçant comme les infinitifs (type /kʌt/), il n'ont pas le même contexte à droite et n'appartiennent pas strictement au même paradigme (*slot*).

où le féminin est premier tandis que le masculin s'obtient par manipulation à partir du féminin. Nous suivons ici l'analyse du marqué "morphologiquement" (vs sémantiquement) proposée dans LARREYA & WATBLED 1994<sup>1</sup> en faisant jouer le principe de la complexité supérieure, à la différence qu'ici il n'y a pas de "supplément morphologique", mais troncation. Le féminin est donné comme forme première, le pluriel également. Par rapport à l'analyse traditionnelle, le marqué (le féminin ou le pluriel) est invité à devenir le non-marqué. Ce qui se donne à lire dans ces analyses, dans ces interprétations des marqueurs, c'est la possibilité de bouleverser toute la lecture du système linguistique à partir de la question de la marque et du marqué. Cette réanalyse, fort radicale, ne prend pas cette forme extrême dans les travaux d'ADAMCZEWSKI mais elle y est virtuellement présente. Que des réanalyses radicales d'un système à partir de la notion de marqué non-marqué soient possibles, c'est ce que montre à sa manière le *Politically Correct*, mouvement qui, pour des raisons idéologiques, conteste ce qui fait "marque".

### 5.3.2. Le *Politically Correct* et la réanalyse du genre

Nous allons ici montrer que la réanalyse de certains morphèmes peut conduire à une réanalyse de tout le système linguistique. Nous en montrerons quelques conséquences délicates. Cette étude du *Politically Correct* ne concerne pas au premier chef nos théories; néanmoins, ce qui s'y fait jour nous paraît comparable: *un* morphème analysé d'une manière particulière peut permettre de relire différemment *tout* le système linguistique. Il ne s'agit pas d'une comparaison terme à terme, et la

---

<sup>1</sup> LARREYA & WATBLED 1994, p. 51.

mouvance du *Politically Correct* n'a rien à voir avec les écoles françaises de linguistique anglaise. Tout juste y a-t-il une prise de position sur la langue anglaise, plus ou moins théorisée, plus ou moins idéologique. Mais surtout, le *Politically Correct* s'accompagne d'une néologie étrangère aux écoles françaises de linguistique anglaise. Ce n'est pas tant sur les néologismes proposés que nous nous prononcerons que sur les mécanismes sous-jacents à ces créations, en particulier le point le plus important pour notre comparaison: la réanalyse d'un terme non-marqué en terme marqué, à partir d'une des modalités du découpage morphologique.

La question même de l'existence d'un genre en anglais contemporain est sujette à controverse. Ainsi PALMER 1984 réfute-t-il l'idée d'un genre en anglais, par rapport au genre que l'on peut rencontrer en français et en espagnol:

In English there is no gender in this sense at all, no grammatical gender. We have words that refer to male and female creatures — *bull / cow, ram / ewe, boar / sow*, etc. — but this is not a matter of grammar, and should be dealt with in the lexicon or dictionary.<sup>1</sup>

Il argue que l'on ne peut former une catégorie pour quelques éléments (*ship, craft*, etc.) susceptibles d'être ramenées à une classe sémantique (objets mécaniques) et remarque que la suffixation en -ESS, fort irrégulière (pas de *\*teacheress*), relève du lexique, tout comme les questions d'anaphore (reprise de *boy* par *himself*, par exemple). L'exclusion d'un phénomène et sa réduction au "lexique", fourre-tout des explications, n'est pas nouvelle. Nous penchons plutôt pour l'existence d'un genre en anglais contemporain,

---

<sup>1</sup> PALMER, F., [1971] 1984, *Grammar*, Londres: Pelican, p. 36.

suivant l'analyse de Greville CORBETT, pour qui c'est précisément l'accord des pronoms qui est une des preuves de l'existence du genre ("English too has a gender system based on semantic criteria. It is again a pronominal gender system, since gender is reflected only in personal and reflexive pronouns."<sup>1</sup>). Ce faisant, nous nous rangeons également à l'avis de nos auteurs, qui sont plusieurs à avoir écrit sur le genre, mais dans des perspectives différentes qui permettent peu la comparaison<sup>2</sup>.

Dans la perspective de la reconnaissance d'un genre, on peut dire que certains lexèmes sont marqués et qu'ils indiquent le plus souvent le genre féminin. C'est parce que les différences de genre semblent recouper l'opposition des sexes que le mouvement issu des féministes a voulu imprimer une révolution dans la langue, et par contrecoup dans les mentalités, en imposant un langage qui soit *Politically Correct* (dont la dénomination même par ses défenseurs fait l'objet de controverses et est parfois remplacé par *culturally sensitive*<sup>3</sup>). Le *Politically Correct* est ce mouvement idéologique puissant aux États-Unis qui cherche à modifier toute trace d'oppression dans le langage, en particulier dans la langue anglaise, marquée, d'après les tenants du *PC*, par la phallocratie ("ego-testicle worldview"<sup>4</sup>), la préférence aux droitiers ("sinistromanualistic language"<sup>5</sup>) et l'eurocentrisme — bref, une langue au service de la suprématie des

---

<sup>1</sup> CORBETT, G., 1991, *Gender*, Cambridge: C.U.P., Cambridge Textbooks in Linguistics.

<sup>2</sup> Analyse à partir du Droit et du Bouclé chez Antoine CULIOLI (in CULIOLI, A., 1968, "A propos du genre en anglais contemporain", in *Les Langues modernes*, T. 3, pp. 326-334.), la constitution de la catégorie dans la lexicogénèse par André JOLY (in JOLY, A., [1975] 1987, "Toward a Theory of Gender in Modern English", in *Essais de systématique énonciative*, Lille: P.U.L., pp. 197-244) et le genre comme ensemble d'oppositions polaires chez LAPAIRE & ROTGÉ (in LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1994, "Gender in English and other cognate languages, in *Sigma* n°16, pp. 71-98).

<sup>3</sup> BEARD, H., & CERF, Ch., 1992, *The Official Politically Correct Dictionary & Handbook*, Grafton, p. 87. Par la suite, BEARD & CERF 1992.

<sup>4</sup> BEARD & CERF 1992, p. 19.

<sup>5</sup> LIPTON, J., 1991, "Left Out", in *The New York Times Magazine*, September 8; cité par

DWEMs, les *Dead White European Males*<sup>1</sup>. Le PC vise à (ex)purger la langue de tout jugement de valeur ou de toute référence au genre. Cette politique peut être sommairement caractérisée comme une stratégie de suppression des préjugés favorables aux hommes dans le langage par le recours à la néologie. Cette stratégie est triple<sup>2</sup>:

1. Faire prévaloir l'épicène là où le féminin tend à être dévalorisé (ainsi *temptron* pour *temptress*<sup>3</sup>, *waitron* pour *waitress*<sup>4</sup> avec le pseudo-suffixe -ON de *companion*, qui peut être *a male companion* ou *a female companion*).

2. Faire prévaloir l'épicène là où le masculin semble valorisé et le féminin exclu ou considéré comme absent (*spokesman* devient *spokesperson*; *freshmen* devient *first-year students* ou *frosh*). Dans les deux premiers cas, il s'agit d'une stratégie de l'indistinct<sup>5</sup> qui permet de ne plus distinguer entre masculin et féminin (donc entre hommes et femmes), ce qui conduit à privilégier l'épicène lorsqu'on le peut, voire à créer des épicènes en remplaçant tout ce qui ressemble à une indication de genre (morphèmes ou assimilés dont on pense qu'ils sont marqués; type *man*).

3. Chez les extrémistes, féminiser ce qui paraît être le seul privilège du masculin (*chairwoman*), voire faire disparaître toute "référence" au masculin, y compris dans les séquences graphiques (pour que l'héroïsme ne soit plus

---

BEARD & CERF 1992, p. 56.

<sup>1</sup> BEARD & CERF 1992, p. 18.

<sup>2</sup> Nous ne nous intéressons pas ici aux locutions euphémisantes construites sur le modèle *Politically Correct* (adverbe en -LY + Adjectif) telles que *a vertically challenged person* (*a dwarf*), *ethically different* (*dishonest*). Le genre étant grammaticalisé en français, c'est surtout cette modalité du PC qui semble avoir traversé l'Atlantique.

<sup>3</sup> BEARD & CERF 1992, p. 61.

<sup>4</sup> Cf. *The Random House Webster's College Dictionary*, cité par BEARD & CERF 1992, p. 65.

<sup>5</sup> Dans le même ordre d'idée on ne distinguera plus entre Miss et Mrs grâce à Ms. Cf. CRYSTAL, D., 1994. *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*, Cambridge: C.U.P., p. 368.

l'apanage des hommes, *a hero* devient *a shero*<sup>1</sup>; *history* devient *herstory*<sup>2</sup>; *women* devient *wimmin*, voire *wimyn*<sup>3</sup>, ce qui bloque la réanalyse en *wo + men*, par où l'on voit que la réanalyse est fondée sur la graphie). C'est cette dernière tendance qui fait l'objet des plus grosses caricatures, ainsi que l'explique Nigel REES dans sa préface à une compilation des expressions PC: "A good deal of what is taken to be actual PC-speak is no more than inventive mockery by columnists and editorialists"<sup>4</sup>.

Le corpus de nos analyses du PC est certes de seconde main, mais les références qui y sont données (plus de cent-vingt pour *The Official Politically Correct Dictionary & Handbook*<sup>5</sup>, près de soixante-dix pour REES 1993) sont scrupuleusement précisées et les compileurs sont eux-mêmes conscients des difficultés:

In examining the material for this book, I have been aware that all too frequently we only hear or read about PC people at second or third hand. Their supposed views are filtered through the biased pens of their opponents. I have even found myself wondering at times whether they actually exist — these people hell-bent on the eradication of prejudice at all costs — so grotesque an image is conveyed of them by the media.<sup>6</sup>

La caricature n'est en effet jamais loin et, d'ailleurs, dans une des deux "anthologies", certains exemples sont inventés et, pour les besoins de la

---

<sup>1</sup> BEARD & CERF 1992, p. 56.

<sup>2</sup> Cf. *The Random House Webster's College Dictionary*; cité par BEARD & CERF 1992, p. 26.

<sup>3</sup> REES, N., 1993, *The Politically Correct Phrasebook*, Bloomsbury, p. 245.

<sup>4</sup> REES 1993, p. xv.

<sup>5</sup> BEARD, H., & CERF, C., 1992, *The Official Politically Correct Dictionary & Handbook*, London: Grafton.

<sup>6</sup> REES 1993, p. xvii.



cause, concentrent plusieurs hapaxs dans une même phrase. En revanche, les citations des corpus (beaucoup de règlements d'universités) sont authentiques. De toute façon, quand bien même les corpus seraient spécieux, les mécanismes à l'œuvre demeurent et c'est surtout cette réanalyse de la marque qui nous intéresse.

Nous avons donné quelques exemples des procédés lexicaux. Nous voudrions maintenant envisager les conséquences pour l'interprétation de ce qui fait marque en termes de genre. L'une des ambiguïtés est que la coexistence de formes aux interprétations fluctuantes peut permettre des analyses divergentes, y compris avec des lexèmes identiques, mais réanalysés. Nous avons récapitulé ci-après les interprétations possibles de *chairman* à la suite du *PC*.

Étapes de la réanalyse	Marqué		Non-marqué
	masculin	féminin	
1. avant <i>PC</i>			<i>chairman</i>
2. <i>PC</i>	<i>chairman</i>		
3. <i>PC</i> et néologisme	<i>chairman</i>	<i>chairwoman</i>	<i>chairperson</i>
4. <i>PC</i>			<i>chairperson</i>
5. anglais britannique post <i>PC</i>	<i>chairman</i>	<i>chairperson</i>	

Tableau 37: Le *PC* ou les avatars du marqué

Au départ, [-man]<sub>N</sub> peut être considéré comme un suffixe d'activité épïcène au même titre que [-er]<sub>N</sub>. Le *PC* réanalyse le morphème *-man* comme étant marqué (étape 2), vraisemblablement par analogie avec le suffixe, marqué, du nom de nationalité (comme dans *Englishman*, *Frenchman*, *Welshman*). On suggère donc, par principe d'égalité, de créer un épïcène à partir d'un suffixe non-marqué que l'on forge (*-person*) et un terme portant une indication de genre, mais cette fois-ci du féminin, à partir d'un suffixe marqué, *-woman* construit par analogie avec *-man* (sur le

paradigme *tennisman / tenniswoman* et non *barman / barmaid*). Si l'on abandonne le néologisme *chairwoman* et qu'on proscrie l'emploi de *chairman*, on est alors en présence de *chairperson*, non-marqué (étape 4). Enfin, pour un Britannique conservateur, pour qui le néologisme a moins pris, mais qui a entendu parler du PC, si un interlocuteur utilise *chairman* et *chairperson*, lorsqu'il utilise *chairperson*, c'est qu'il ne s'agit pas d'un homme (mais bien d'une femme) puisque son interlocuteur a éprouvé le besoin de ne pas dire *chairman*. Ce qui revient à dire que *chairperson*, lorsqu'il est en concurrence avec *chairman* n'est plus un épïcène, mais devient marqué [+ féminin]<sup>1</sup>. Dans cet exemple, la réanalyse d'un morphème épïcène *-man*, suffixe non-marqué, conduit à une réanalyse de l'ensemble du système. Ceci est d'autant plus vrai que la séquence graphique <man><sup>2</sup> suffit à déclencher la réanalyse, puis la néologie (sa substitution par <fem>). Par analogie, pourrait-on d'abord dire, cette (ré)analyse est étendue à l'ensemble des suffixés (et des pseudo-suffixés) de *-man* y compris en décomposant, non plus seulement des suffixes, mais aussi des "préfixes" ou ce qui est analysé comme tel, comme dans le cas de *manhole*. *Manhole* est réanalysé en *man + hole*, (la pseudo-base, "*hole*" est sémantiquement surdéterminée, ce qui contribue peut-être à la réanalyse), où *man* peut être perçu comme un préfixe ou comme partie intégrante d'un nom composé, si l'on songe à *manslaughter* devenu *personslaughter*. *Manhole* étant réanalysé en *man + hole* (ce que ne permet pas *stricto sensu* la

---

<sup>1</sup> VIEL 1984 met également en garde contre la confusion du genre (catégorie linguistique) et du sexe (du référent) dans le cadre du genre naturel et insiste sur la spécificité linguistique du phénomène, qui s'appréhende en marqué / non-marqué au niveau du signifiant. Notre notation [+ féminin] ne nous paraît pas hérétique, dans la mesure où, en anglais, au sein de ce qui est marqué [+ animé], la distinction est faite, au singulier, uniquement entre le masculin et le féminin.

<sup>2</sup> Nous ne respectons pas toujours cette convention de notation des graphèmes afin de mieux mettre en évidence nos jeux de réinterprétation.

prononciation), il est ensuite remplacé par *femhole*, néologisme où *fem* remplace *man*<sup>1</sup>.

La question de la légitimité de la segmentation, du découpage en "morphèmes", tourne à la farce quand certaines réanalyses apparaissent comme immotivées, défiant toute étymologie, au seul nom de la ressemblance graphique ou phonique. Cette utilisation de la réanalyse comme ressort du comique a déjà une longue histoire derrière elle (que l'on songe au célèbre "un type louche, patibulaire, mais presque" de COLUCHE ou aux devinettes construites sur le modèle "Monsieur et Madame Okarodubusse ont une fille. Comment s'appelle-t-elle?"). Pour la bonne bouche, nous citons ici Henry BEARD and Christopher CERF qui proposent une version comique du *PC* en donnant comme exemple:

Although participants in the linguistics policy ovular [seminar] were unable to decide whether "semantics" should be changed to "sefemtics" or "ovulantics," they did vote unanimously to substitute "gaynym" for "homonym".<sup>2</sup>

Bien que rédigé pour l'occasion, cet exemple illustre le fonctionnement de la réanalyse et de la lexicogénèse de fracto-morphèmes. La proposition retenue remplace *homo-* par *gay-*, ce qui, d'une part, transforme des lexèmes en préfixes et mélange le latin et le grec dans l'étymologie (*homo*, *hominis*, ce qui soit dit en passant n'est pas le *vir* aux connotations masculines, est confondu avec l'adjectif grec ὁμός) et, d'autre part, contrevient aux règles de combinaison des unités minimales<sup>3</sup>. Dans *seminar*,

---

<sup>1</sup> GODLFIELD, B., 1983, *The Efemcipated English Handbook*, New York: Westover Press, p. 92.

<sup>2</sup> BEARD & CERF 1992, p. 87.

<sup>3</sup> *Homo* peut faire l'objet d'une réanalyse et être perçu comme une troncation de *homosexual* puisque quelqu'un de *homophobic* est allergique aux homosexuels, pas aux hommes, d'où une décomposition possible en *homo* + *phobic* (sur *clauastro-phobic*) où *homo* renvoie à *homosexual*.

*semin-* est réanalysé en *semin* + *-ar* (sur le modèle de *popular?*), d'où la nécessité de remplacer cette référence "*gender-biased*", par *ovul-*, fracto-morphème obtenu à partir de *ovulate*, vraisemblablement réanalysé sur le modèle de *in-seminate* en *ovul* + *ate*. Cette réanalyse ne tient pas compte des règles de combinaison strictes (voire de la catégorie grammaticale si, effectivement, c'est le suffixe adjectival *-ar* qui déclenche la réanalyse). Quant à *semantics*, la segmentation est problématique et le débat oppose deux suggestions: *se* + *man* + *tics* ou *seman* + *tics*. Dans la première hypothèse, on remplace alors *man* par *fem* (sur le modèle de *emancipated* / *efemcipated*<sup>1</sup>). La deuxième hypothèse révèle une analyse un peu différente de celle de *seminar*, puisqu'il faudrait être en présence de *\*seminantics* pour découper en un *semin* + *antics* qui s'opposerait à un *ovul* + *antics*. On pourrait toujours suggérer la paronymie *seman* / *semen*, mais l'incohérence est sans doute imputable au fait que l'exemple est forgé pour servir la cause. De ce point de vue, cette créativité lexicale ne concerne pas aux premier chef nos écoles françaises de linguistique anglaise, mais les mécanismes qui la sous-tendent offrent des points de comparaison.

Dans sa version extrême où toute séquence graphique <man> est réanalysée en lexème marqué, le *PC* amorce un omnimarquage, où il n'y a pas de non-marqué, pas de séquence graphique qui ne soit porteuse de sens. Le tout-marqué s'accompagne donc d'une suspicion du linéaire, qui se traduit par la réanalyse des segments non plus selon des principes morphologiques ou étymologiques, mais au nom d'une forme de motivation, où l'on postule que le genre fait marque dans la morphologie. La réanalyse du genre telle qu'elle s'opère dans le *PC* et dans les exemples que nous en

---

<sup>1</sup> *The Efemcipated Dictionary*, où le titre dit assez le projet de substitution des fragments faisant référence au masculin.

donnons participent d'une remotivation: le signifiant doit manifester le caractère sexué du langage. L'arbitraire du signifiant est aboli au profit d'une interprétation du linéaire, fondée sur le principe d'une manifestation dans le signifiant du référent (le genre est marqué, le signifiant porte une trace du référent: il y a bien remotivation du signifiant). La réanalyse généralisée du linéaire (en l'espèce, sa graphie) conduit à une ère du soupçon, où tout segment est susceptible d'être marqué et, oserait-on dire, trace de préjugé.

Jusqu'où on peut-on aller trop loin? Quelle est la légitimité des réanalyses ou réinterprétations? La remotivation du signifiant, la réinterprétation du linéaire, le déplacement de la marque, le questionnement de la segmentation fondent une analogie avec certains travaux accordant le statut d'opérateur à des segments du linéaire qui ne sont pas des morphèmes. Néanmoins, l'analogie a ses limites. L'analyse métalinguistique, la théorisation et la pratique des locuteurs ne peuvent pas être mis sur le même plan, mais le mécanisme sous-jacent de réanalyse de la morphologie nous paraît tout à fait comparable, de sorte que les deux analyses s'éclairent mutuellement. L'acceptabilité d'une telle démarche n'est pas susceptible de recevoir le même type de jugement. On ne lutte pas contre l'usage, qui semble avoir établi la reprise des indéfinis par un pronom féminin (*the reader... she*), voire pluriel plutôt que masculin (*somebody* repris par *they*). La légitimité de l'usage ne se compare pas à la pertinence d'une analyse linguistique. Dans sa version extrême, le *PC* incarne les risques d'une sortie du distributionnalisme strict, où la décomposition en pseudo-morphèmes n'a alors plus de limites, ainsi que le prouvent les nombreux exemples de réanalyse où *man* n'est pas un morphème, n'est même pas seulement prononcé comme *man* et n'est pas diachroniquement motivé. Sur ce point, l'analogie avec nos écoles tourne court, puisque certaines analyses font

largement appel à l'étymologie. Reste une certaine similitude dans la réanalyse, la segmentation du linéaire et nous avons montré qu'avec quelques principes simples, quelques réanalyses locales, c'est l'économie entière du système de la langue qui peut être modifiée. Le *PC* manifeste à quel point l'ensemble du linéaire peut faire l'objet d'une réanalyse et à quel point le passage du marqué / non-marqué à l'omnimarquage peut changer les données de l'analyse. Notre dernier exemple de la réanalyse du linéaire repose sur le statut du  $\emptyset$  dans les écoles françaises de linguistique anglaise, dont nous tenons qu'il procède également d'un déplacement de ce qui fait marque, cette fois-ci de la morphologie vers l'opératif.

### 5.3.3. $\emptyset$ , support d'opération

Le  $\emptyset$  est un construit théorique que l'on trouve dans tous les modèles. Il est associé à des opérations, le  $\emptyset$  a donc le statut de trace, mais qu'est ce qui fonde le  $\emptyset$ ? Nous pourrions reformuler cette problématique à partir de MILNER 1992. Si  $\emptyset$  est support d'opération, quel est son signal?<sup>1</sup>

Notre réponse est la suivante: tout peut faire trace (voilà pourquoi nous parlons d'omnimarquage). On peut distinguer deux types de traces: celles auxquelles on peut assigner un signifiant (les marqueurs) et celles qui n'ont pas de signifiant aisément assignable<sup>2</sup> (les opérateurs). Nous voyons une confirmation de notre étude de la répartition entre opérateur et marqueur dans l'analyse de l'intonation. Celle-ci est de l'ordre de l'attestable, de la

---

<sup>1</sup> "Étant donnée une opération, quels en sont les signaux possibles et quels en sont les supports possibles?" (MILNER, J.-Cl., 1992, "De quelques aspects de la théorie d'Antoine Culioli projetés dans un espace non énonciatif", in *Ouvertures et incidences*, Ophrys, p. 35.)

<sup>2</sup> Par "aisément assignable", il faut entendre  $\emptyset$  et les fracto-morphèmes. Apparaît ici un intérêt stratégique de l'équivalence posée entre opérateur et marqueur. Si l'opérateur n'a pas un statut morphologique très net, le baptiser marqueur lui confère immédiatement une certaine légitimité.

présence constatable, et l'on parle bien de marqueurs d'intonation et non pas d' \*opérateurs d'intonation. On est alors en présence de deux  $\emptyset$  (au moins): le marqueur  $\emptyset$  et l'opérateur  $\emptyset^1$ . Lorsque  $\emptyset$  entre dans un paradigme, on peut effectivement parler de marqueur  $\emptyset$ : il marque une absence par rapport à un paradigme (ainsi -S pour le présent simple). Quant à l'opérateur  $\emptyset$ , plus souvent appelé " $\emptyset$ ", il peut se faire support d'opérations différentes, opérateur catégorisable différemment<sup>2</sup>. Sans analyser plus avant les risques d'une multiplication des  $\emptyset$ , nous illustrons notre analyse par l'examen des  $\emptyset$  dans deux écoles.

La nomination du  $\emptyset$ , son appellation, reproduit en abyme toute ses ambiguïtés. En d'autres termes, sa désignation est iconique de sa problématique. En effet, donner un nom au rien, c'est déjà lui conférer une existence, une valeur. Pour reprendre la fameuse boutade de Raymond DEVOS: rien, c'est pas beaucoup, mais trois fois rien, c'est déjà quelque chose. Accepter sa désignation, c'est accepter son existence. L'une des meilleures preuves en est la difficulté à "introduire" le terme de  $\emptyset$  dans les analyses, où le problème consiste à mettre en évidence un marqueur dont la théorie voudrait qu'il soit là, sans que rien en surface ne permette *a priori* de l'affirmer. D'où un certain nombre de circonlocutions, parfois malaisées, pour introduire le concept dans les analyses ("le  $\emptyset$  apparaît", "on est en présence

---

<sup>1</sup> Nous avons cru pouvoir trouver une sorte de confirmation de notre hypothèse dans le travail de Claude DELMAS qui opère une distinction entre  $\emptyset$  et  $\Delta$  et qui explique la nécessité de "distinguer les cas où l'absence d'opérateur résulte d'un effacement pour cause de présupposition par exemple (notation  $\emptyset$ ) de ceux où il n'y a, et n'y a jamais eu, d'opérateur morphologiquement représenté (notation  $\Delta$ )"; cité dans TOUPIN 1994, p. 106.

<sup>2</sup> Article, relatif, voire préposition. Comme chez LAPAIRE et ROTGÉ, le statut morphologique étant incertain, on a tout à gagner à dire " $\emptyset$ ", ce qui évite de trancher entre "marqueur" et "opérateur", et donc de se prononcer sur le fondement morphologique.

d'un Ø", etc.) De par sa nature, ce construit théorique échappe aux expressions traditionnelles, les rendant même parfois un peu gauches. C'est ainsi que, dans un compte-rendu d'ouvrage plutôt favorable par ailleurs, Pierre CLAUDÉ reprend Jean-Claude SOUESME à propos de présentations qu'il fait des occurrences de Ø: "l'existence d'un marqueur zéro dont on **constate** la présence n'est-elle pas paradoxale?"<sup>1</sup>

Contournant ce trouble définitionnel, le terme d'opérateur Ø est cohérent avec le principe de non-bijektivité et n'est pas tenu à la présence constatable d'un signifiant puisque c'est d'abord le postulat d'une opération sous-jacente qui le fonde. C'est ce qui se joue dans cette définition du Ø proposée dans *Les clés de la grammaire anglaise*: "Ø indique l'élément nul, c'est-à-dire l'absence de tout marqueur d'opération."<sup>2</sup> Notons bien que c'est ici "Ø" (et non "opérateur Ø") et que c'est "marqueur d'opération" (et non "opérateur") qui sont utilisés. L'analyse en Ø réintroduit une scission entre opérateur et marqueur dans une école théorique où une solide tradition établit l'opérateur (et le métaopérateur) contre le marqueur (pas de \*métamarqueur) comme concept d'analyse. Demeure posée la question de ce qui, dans le linéaire, fonde un opérateur Ø.

A suivre les désignations, il y a en réalité différents types de Ø. D'une part les marqueurs Ø, lorsqu'ils entrent dans la constitution d'un paradigme strict. C'est ainsi que dans ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, on parle au chapitre 2 des "marqueurs Ø / -s et -ed"<sup>3</sup>, où le paradigme flexionnel établit bien un Ø face à -s. En revanche, pour le chapitre consacré à l'article, on

---

<sup>1</sup>CLAUDÉ, P., 1994, "Compte rendu de *Grammaire anglaise en contexte*", in *Les Langues modernes*, I, p. 84. Les caractères gras sont de l'auteur.

<sup>2</sup>ADAMCZEWSKI & GABILAN 1992, p. 7.

<sup>3</sup>ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 39.



parle d' "opérateur  $\emptyset$ " ou de " $\emptyset$ " tout court<sup>1</sup>. Que ce chapitre 8 soit dû à Claude DELMAS ne change rien à notre analyse puisque le relatif  $\emptyset$  (présenté comme une omission du *that*) est appelé " $\emptyset$ " et non pas "marqueur  $\emptyset$ "<sup>2</sup>. "Marqueurs" et "opérateurs" renvoient bien à des représentations de la trace différentes. Le concept de  $\emptyset$ , entre trace "tangible" (au statut de marqueur) et trace postulée par l'opération (opérateur), est emblématique de la réanalyse du linéaire, du passage d'un paradigme strict (et du marqué / non marqué) à l'omnimarquage, possibilité pour un fragment du linéaire de devenir support d'opération. Le linéaire est réanalysé comme un support potentiel d'opérations. En l'absence d'une typologie raisonnée des opérations (c'est-à-dire aussi d'un algorithme des enchaînements d'opérations), le signal de l'opération n'est pas *a priori* défini, d'où une possibilité de réanalyser le linéaire, ce que nous avons surnommé un omnimarquage. Là où l'analyse structurale dispose d'un signal fourni par l'opposition marqué / non-marqué, la présence de la marque est signal. Son absence aussi, s'il y a paradigme. Dans la réanalyse du linéaire par les écoles françaises de linguistique anglaise, l'absence devient signifiante, paradigme ou pas. Avec  $\emptyset$ , on passe du marqueur à l'opérateur, de l'opposition marqué / non-marqué à l'omnimarquage. De même que sont signifiants des "fragments" de présence (TH-), de même tout le linéaire peut-il devenir support d'opérations: c'est l'omnimarquage.

Cette réanalyse du linéaire par le biais du recours au  $\emptyset$  n'est pas spécifique au modèle métaopérationnel. Dans JOLY & O'KELLY 1990, le

---

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, pp. 210-212.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 319.

passage du marqué / non-marqué à l'omnimarquage prend les traits d'un déplacement de la marque, du sémiologique vers l'opératif. Le système de l'article dans son intégralité est ainsi divisé en deux sous-systèmes, l'article zéro et le sous-système A / THE dont nous avons rendu compte<sup>1</sup>. Au sein du sous-ensemble "non-marqué sémiologiquement"<sup>2</sup> ("l'article zéro"), les auteurs distinguent deux articles zéro:

Même s'il n'existe pas deux articles zéro sémiologiquement marqués (ce qui serait du reste une contradiction dans les termes), on peut considérer avec Hewson (1972) que, du point de vue de la structure psychique, il y a deux articles zéro articulés, comme *a* et *the*, sur deux tensions.<sup>3</sup>

Nous n'insistons pas sur les risques de multiplication des entités zéro (y compris lorsque l'on se dote d'un article zéro pour le singulier et pour le pluriel), nous constatons qu'une distinction est faite au sein de la "structure psychique", du signifié au sens guillaumien, et que les auteurs distinguent deux "zéro", notés  $O_1$  et  $O_2$ . L'un est "particularisant" et l'autre "oriente la pensée vers le virtuel", de sorte que le contraste de ces deux articles zéro peut être représenté sur un mécanisme bi-tensif ayant pour pôles extrêmes deux visions opposées de la totalité d'une notion, le Tout et la Partie<sup>4</sup>. Le mécanisme bi-tensif permet donc de représenter le système à partir du tenseur binaire radical<sup>5</sup>:

---

<sup>1</sup> Voir notre analyse p. 218.

<sup>2</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 389.

<sup>3</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 408. (in HEWSON, J., 1972, *Article and Noun in English*, The Hague: Mouton.)

<sup>4</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 410.

<sup>5</sup> JOLY & O'KELLY 1990, p. 410.

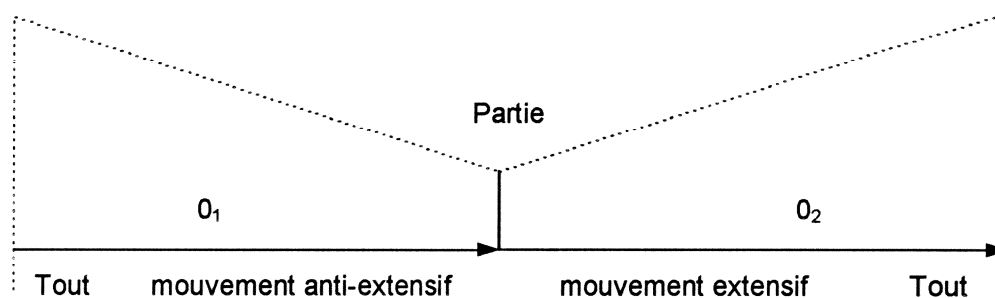


Figure 23: L'article zéro dans JOLY & O'KELLY 1990

Si l'on se réfère à notre synthèse de l'analyse psychomécanique du tenseur binaire qui analyse les systèmes en opérateurs correspondant chacun à une tension, il apparaît effectivement que  $O_1$  et  $O_2$  occupent dans le schème deux positions correspondant à deux opérateurs différents<sup>1</sup>. L'analyse en opérations conduit donc bien à réanalyser le linéaire (ici, distinguer deux types de "zéro"). Elle a donc pour conséquence, une fois de plus, un déplacement de ce qui fait marque, ici de la sémiologie vers l'opératif.  $\emptyset$  nous paraît emblématique du statut de la trace en linguistique énonciative: entre marqueur et opérateur, support potentiel d'opération sans toutes les garanties qu'offre la morphologie traditionnelle.

Nous avons manifesté ce qui nous paraît être une sortie du distributionnalisme strict, une "sortie" de l'analyse en marqué / non-marqué, au bénéfice d'une autre analyse de la relation entre deux formes. Nous nous proposons d'évoquer cette remise en question de la relation à travers notre dernier questionnaire, celui qui porte sur l'ontologie, le fondement même de l'analyse. Nous avons suggéré que la réanalyse du linéaire comme support potentiel d'opérations (qui, selon nous, caractérise les analyses des

<sup>1</sup> Le terme d'opérateur a moins cours dans la psychomécanique du langage. Pour ce paradigme de l'analyse en système par le tenseur binaire radical voir p. 218.

écoles françaises de linguistique anglaise) provient de la représentation du linéaire comme résultat ultime d'opérations dont seules les traces sont perceptibles. Cette réanalyse du linéaire, son découpage, transcende les catégories grammaticales traditionnelles. Notre dernière sous-partie vise à problématiser le(s) fondement(s) de ce qui sert alors à l'analyse: comment s'effectue la catégorisation, "pont notoire entre la connaissance du langage et celle du monde"<sup>1</sup>, et sur quelles bases?

#### **5.4. La quête d'une ontologie?**

Nous voudrions analyser ici quelques unes de ces entreprises qui visent à articuler les connaissances du monde et celles des langues, comme une volonté de fonder en raison, hors-langue en quelque sorte, les concepts utilisés et, au premier chef, les catégories. Nous appelons, après d'autres, ce type de recherche "la quête d'une ontologie". Nous ne résoudrons naturellement pas des questions aussi complexes; tout juste souhaitons-nous ici mettre en perspective le travail des écoles françaises de linguistique anglaise avec d'autres tendances de la linguistique contemporaine, en particulier dans le domaine de ce qu'on appelle les grammaires catégorielles. Notre problématisation envisage trois types d'ontologie, qui sont à notre avis autant d'hypothèses sur l'origine du schème. Nous essayons ainsi de mettre en perspective les travaux de nos écoles du point de vue du fondement de l'analyse.

---

<sup>1</sup> VANDELOISE, C., 1991, "Présentation", in *Communications* n° 53, "Sémantique cognitive", p. 3.

#### **5.4.1. La catégorisation ou la construction des catégories?**

Dans notre modélisation des théories énonciatives, nous avons radicalisé le questionnement des opérations à partir du schème opératif, entendu comme schéma organisateur du linéaire en opérations. Notre découpage du linéaire s'est intéressé aux opérateurs comme segments du signifiant (traces, marqueurs) et comme éléments d'un agencement (supports d'opérations). Nous avons vu qu'ils servaient le dessein de transcender les strates traditionnelles (phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique), notamment en court-circuitant le recours à la notion de catégorie grammaticale. Si l'on essaye de généraliser notre modélisation de la linguistique (version opérativo-énonciative), la question demeure: qu'est-ce qu'une catégorie grammaticale ou, à défaut de pouvoir répondre, comment essaye-t-on de fonder une analyse linguistique?

##### **5.4.1.1. La crise des catégories**

Le premier point de notre étude des "fondements" porte sur la prise de distance à l'égard des catégories grammaticales traditionnelles. Voici l'analyse notionnelle que donne Antoine CULIOLI de ce concept complexe:

Dans la tradition, "catégorie" c'est attribuer une certaine propriété prédicative qui nous donne le principe des classifications. On peut parler de catégorisation en nom et en verbe parce qu'il s'agit de partir du discours, et c'est bien une catégorisation. Dans la terminologie anglo-saxonne, on emploie "*category*" pour ce qui s'appelait partie du discours et est appelé maintenant "classe syntaxique". Dans la tradition européenne, "catégorie" dans "catégorie grammaticale" est employé pour renvoyer à de grandes

catégories dans l'activité du langage: aspectualité, modalité, nombre, détermination etc.<sup>1</sup>

Il est difficile de ne pas être d'accord avec les zones de sens dénombrées. Encore que la correspondance des zones de sens délimitées par CULIOLI et les usages disponibles sur le marché ne soit pas assurée. Ainsi, à la rubrique "*grammatical categories*" de son encyclopédie, David CRYSTAL<sup>2</sup> retient-il comme exemples: *aspect, case, gender, mood, number, person, tense, voice*, ce qui semble relever de "catégorie" au sens européen plutôt qu'anglophone, pour reprendre la classification esquissée. On pourra objecter que, pour la rédaction de son encyclopédie, il a tenu à rester fidèle à la tradition européenne; il n'en demeure pas moins que la répartition n'est pas simple et qu'il convient peut-être de distinguer entre des catégories grammaticales (les parties du discours) et des catégories linguistiques (aspect, modalité, etc.). C'est que la catégorie grammaticale n'est pas une donnée transcendantale, *a priori*, mais qu'elle est en fait un concept qui a réussi dans la tradition grammaticale. C'est le résultat de la "grammatisation" dont parle Sylvain AUROUX, ce phénomène unique qui explique que la tradition linguistique a d'abord analysé les langues (rédaction de grammaires et de dictionnaires) à la lumière des catégories (grammaticales) des langues européennes<sup>3</sup>. C'est ainsi que l'anglais moderne a pu être analysé sur le modèle du latin, déclinaisons comprises<sup>4</sup>. Comme le rappelle Jean-Pierre DESCLÉS, on a en partie les catégories grammaticales de sa

---

<sup>1</sup> CULIOLI, A., 1985, *Notes de D.E.A. 1983-1984*, Poitiers, p. 21.

<sup>2</sup> CRYSTAL, D., 1987, *The Cambridge Encyclopedia of Language*, Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>3</sup> Cf. AUROUX, S., 1992, *Histoire des idées linguistiques*, Bruxelles: P. Mardaga.

<sup>4</sup> Voir par exemple l'analyse de "*Speak up, sir*" à partir du vocatif dans une grammaire du début du siècle dont le titre est déjà tout un programme: ONIONS, C. T., [1907] 1965, *An Advanced English Syntax based on the Principles and Requirements of the Grammatical Society*, Londres: Routledge and Kegan Paul, p. 90.

théorie: "L'analyse des catégories grammaticales illustre parfaitement les intrications entre théorie, description et modes de représentations."<sup>1</sup> Ce constat le pousse à modéliser la catégorie grammaticale de la manière suivante:

Une catégorie grammaticale peut être vue comme une relation entre, d'une part un système de notions grammaticales (temporalité, aspectualité, modalité, diathèse, détermination...) et, d'autre part, un jeu de marqueurs, repérables dans le texte, le plus souvent morpho-syntaxiques, comme le temps, l'aspect, des marqueurs d'assertion (ou d'interrogation, de négation, de souhaitable, de probable, d'obligation pour lui ou pour autrui, d'appréciation), de voix, des déterminants (articles, démonstratifs, quantificateurs).<sup>2</sup>

En fait, cette formulation avait déjà été élaborée dans le cadre du Programme interdisciplinaire de traitement formel et automatique des langues et du langage (PITFALL), conjointement avec Antoine CULIOLI. Il nous semble que le système de notions grammaticales correspond à ce que nous venons de nommer "catégories linguistiques" et ne sont pas réductibles aux simples catégories grammaticales traditionnelles.

On voit que, dans le modèle culiolien, la catégorie grammaticale n'est plus l'alpha et l'oméga de l'analyse ("Les valeurs sémantiques des catégories grammaticales devraient être représentées par des opérations et non par des traits descriptifs: chaque unité grammaticale est le marqueur

---

<sup>1</sup> in BOUSCAREN *et al.* 1995, p. 69.

<sup>2</sup> DESCLÉS, J.-P., 1982, "Programme interdisciplinaire de traitement formel et automatique des langues et du langage (PITFALL)", in *Mathématiques et Sciences Humaines*, n° 77, p. 53.

d'une certaine opération abstraite."<sup>1</sup>). En réalité, c'est l'ensemble des écoles françaises de linguistique anglaise qui minore le recours à la catégorie grammaticale, subsumée par la lexicogénèse (psychomécanique du langage) et par le transcatégoriel (la théorie métaopérationnelle). En effet, nous avons vu comment, dans le modèle guillaumien, la lexicogénèse modélise également un passage de la notion (la "matière") à la catégorie morpho-syntaxique (la "forme"), qui n'est donc pas une donnée *a priori* et intangible de l'analyse linguistique. De la même manière, nous avons montré que l'analyse par le modèle métaopérationnel des opérateurs en phase 1 et en phase 2 s'applique quelle que soit la catégorie considérée. Ce dépassement des catégories morpho-syntaxiques relève d'une analyse transcatégorielle.

#### 5.4.1.2. Le transcatégoriel

L'un des meilleurs moyens de s'affranchir de catégories étroites et pas nécessairement suffisantes passe par une analyse transcatégorielle, soit le traitement d'un phénomène "à cheval" sur différentes catégories. Plusieurs phénomènes participent de cette stratégie. D'abord la désignation des marqueurs (ou opérateurs) par leur seul signifiant (BE + ING, -ED et autres) permet de s'émanciper d'une étiquette jugée réductrice. Les étiquettes catégorielles sont elles-mêmes plus larges ("relateur" ou "connecteur") et donnent déjà des indications sur leur rôle dans l'architecture de la phrase. Ainsi, dans la tradition, une conjonction de coordination n'indique rien de plus qu'un certain nombre de contraintes sur les deux segments coordonnés (ils sont "de même nature et de même fonction"). A l'inverse, un

---

<sup>1</sup> DESCLÉS, J.-P., 1992, "A propos des catégories grammaticales", in CULIOLI *et al.* 1992, p. 209.



"connecteur" laisse entendre quelque chose de son rôle et permet de rassembler conjonction de subordination et conjonction de coordination. Enfin, et surtout, ce n'est pas seulement une affaire de désignation: l'analyse en opérateurs traite les données en termes d'opérations et non plus seulement de catégories. L'opérateur a donc vocation à être transcatégoriel.

Cette recherche d'une plus grande généralité vaut d'ailleurs pour l'ensemble de la linguistique contemporaine, dans d'autres domaines que ceux des écoles françaises de linguistique anglaise, ne serait-ce que dans les travaux d'Oswald DUCROT. C'est ce qui transparaît très nettement dans sa réponse à la question: "En ce qui concerne le concept de catégorie, dans quel sens l'employez-vous?"

Quand j'ai commencé à travailler, j'ai trouvé à ma disposition un certain nombre de catégories construites par les grammairiens: les conjonctions, les adverbes (et parmi les adverbes et les conjonctions, il y a encore différentes sous-catégories). Puis je me suis aperçu que les problèmes qui m'intéressent traversent ces différentes catégories. Ce que je dis, par exemple, des opérateurs argumentatifs, c'est tout aussi valable pour les adverbes, les conjonctions et, dans une large mesure, pour les substantifs. Mon travail m'oblige à briser la plupart des catégories que j'ai trouvées au départ.<sup>1</sup>

Il nous paraît tout à fait révélateur que le terme d' "opérateur" reprenne en hyperonyme les différentes catégories mentionnées et serve à désigner un phénomène transversal, qui "traverse" les catégories. L'étiquette "opérateur" sert ici à subsumer la catégorie grammaticale traditionnelle. Ce rôle de

---

<sup>1</sup> LOPEZ ALONSO, C., & SERE DE OLMOS 1992, pp. 67-8.

l'opérateur comme outil transcategoriel se retrouve également dans la constitution de micro-systèmes d'opérateurs qui transcendent également les oppositions catégorielles traditionnelles. Dans les propositions théoriques de LAPAIRE & ROTGÉ, ces micro-systèmes sont associés à un "travail mental" qui fonde le rapprochement des éléments des micro-systèmes. On comprend alors l'intérêt de Jean-Rémi LAPAIRE pour des "invariants cognitifs" qui, en dernière analyse, expliqueraient ces rapprochements.

#### **5.4.2. Une ontologie cognitive?**

Les écoles françaises de linguistique anglaise semblent privilégier dans leurs analyses le "fonctionnement" des opérateurs, peut-être au détriment des catégories morpho-syntaxiques. Il nous semble que ce tropisme, ce désengagement vis-à-vis des catégories morpho-syntaxiques, est général dans la linguistique contemporaine. Il peut être éclairant de confronter nos écoles à la sémantique cognitive en vogue aux États Unis. Nous appuyons notre analyse sur la présentation qui en est donnée dans le numéro 53 de la revue *Communications*, coordonné par Claude VANDELOISE. Comme elle le souligne dans sa présentation du numéro (où elle examine les conséquences pour la théorie linguistique d'un modèle fondé sur la sémantique des prototypes), placer une catégorie cognitive au centre de la théorie linguistique pose quelques problèmes. Dans les catégories cognitives, en effet, il apparaît que tous les membres d'une catégorie n'ont pas le même statut et que les membres les plus représentatifs, appelés prototypes, jouent un rôle privilégié dans la structure

de la catégorie. Si les catégories linguistiques obéissent à ce modèle, elle mettent en cause le statut des contre-exemples puisque, par définition, les membres marginaux d'une catégorie violent certaines de ses caractéristiques sans pour autant cesser de lui appartenir. L'intervention de la subjectivité dans la représentativité des éléments de la catégorie jette également le doute sur l'existence de structures immanentes. Comment, sans de telles structures, la linguistique pourrait-elle calquer ses méthodes sur celles de la physique ou de la biologie? On voit l'enjeu, que résume plus loin C. VANDELOISE: "En admettant que le langage est explicable par des tendances plutôt que par des règles exactes, la sémantique cognitive renonce aux exigences des sciences exactes, mais des aspects primordiaux du langage ne peuvent être révélés sans ce type d'analyse."<sup>1</sup> En clair, la sémantique cognitive fait courir à la linguistique le risque de changer de paradigme épistémologique (au sens large) en prenant comme modèle la biologie (et ses anomalies) plutôt que la physique (et ses lois...). Mais c'est à ce prix que s'accomplirait un dépassement de l'analyse linguistique actuelle.

Notre connaissance du domaine est bien trop insuffisante pour que nous puissions porter des jugements sur la validité des travaux d'inspiration cognitive. Nous voudrions juste souligner que les attitudes des écoles françaises de linguistique anglaise à l'égard de la cognition et des "sciences cognitives" recoupent les scissions apparues dans nos analyses entre idéalistes et matérialistes. Peut-être cette opposition ne fait-elle que refléter un antagonisme entre la thèse autonomiste du langage (CULIOLI pouvant

---

<sup>1</sup> VANDELOISE 1991, p. 4.

être rapproché des thèses de CHOMSKY sur ce point) et, au contraire, une représentation plus perméable du langagier (LAPAIRE et ROTGÉ se rapprochant des positions d'un LAKOFF)? Cela n'est sans doute qu'une coïncidence mais, dans la position théorique que nous avons appelée idéaliste, les recherches cognitives sont perçues avec un certain scepticisme, alors que dans la position matérialiste, ces travaux sont acceptés avec enthousiasme<sup>1</sup>.

Notre interprétation est que postuler des "invariants cognitifs" (que la métaphore permettrait par exemple de révéler) fournit une sorte de garantie pour des traces d'opération dont le statut morphologique est par ailleurs incertain. Comme pour le travail sur l'étymologie, la justification cognitive est une sorte d'archéologie des profondeurs qui est peut-être une manière de compenser le statut délicat de certaines traces d'opération. A l'inverse, les opérations ont moins besoin de fondement cognitif dans la position idéaliste, où toutes ne font pas traces. Que les travaux d'Eleanor ROSCH ne soient pas étrangers à la constitution de la structure de la notion est une chose, qu'il faille en déduire que les travaux en cognition sont la panacée en linguistique en est une autre. Pour ce qui est du concept de notion dans la théorie culiolienne, il s'agit bel et bien, par un jeu de représentations linguistiques, de simuler des représentations auxquelles, comme nous l'avons dit, il n'est pas d'accès direct. Le recours à la cognition comme "ouvre-boîte" de la "boîte noire" n'est pas nécessaire.

Ces attitudes diversifiées des écoles françaises de linguistique anglaise vis-à-vis du cognitivisme étant précisées, il convient de signaler

---

<sup>1</sup> Voir les nombreuses références à LAKOFF et JOHNSON dans LAPAIRE & ROTGÉ 1993.

que la recherche de catégories linguistiques fondées sur la perception ne résout pas toutes les interrogations des linguistiques de l'énonciation.

Laurent DANON-BOILEAU fait ainsi le constat suivant:

Concernant la fonction du discours, si l'on se place aux antipodes de l'intuition freudienne, et que l'on suit la linguistique américaine contemporaine dans son effort pour rapporter les catégories de la langue à un support "naturel", on arrive à deux propositions:

- soit que le discours a pour fonction de décrire la réalité (Langacker), et que dès lors les catégories grammaticales sont d'essence cognitive (mais alors pourquoi le locuteur s'échine-t-il à dupliquer dans le discours ce que le colocuteur peut constater aussi bien que lui?);

- soit que le discours a pour fonction d'exprimer un besoin ou un désir (Givón), et que dès lors l'ordre d'énonciation se plie aux exigences de ce besoin (mais alors en quoi cette expression du désir se distingue-t-elle de celle du délire ou du rêve?). En revanche, en donnant à l'intuition freudienne toute sa dimension linguistique, on dira que la fonction du discours est précisément de joindre les deux bouts, et d'exprimer ce qui ne se voit pas (c'est-à-dire ce que l'on veut, ce que l'on a vu, ou l'interprétation que l'on fournit de la réalité que l'on constate) en partant de ce qui se voit. Ou bien encore qu'il s'agit de faire partager une représentation indépendante de l'actualité, en se servant de ce qui est directement constatable dans le *hic et nunc*.<sup>1</sup>

L'objection ne tranche pas sur le point de savoir si les catégories linguistiques ont une origine cognitive ou pas, mais elle manifeste clairement

---

<sup>1</sup> DANON-BOILEAU, L., 1995, "Symbolisation, fonction du langage et statut du sujet entre psychanalyse et linguistique", in BOUSCAREN *et al.* 1995, pp. 555-6.

que cette hypothétique fondation des catégories linguistiques ne rend pas compte de l'activité du langage, bref de ce qui fonde les opérations énonciatives. Sans pour autant réussir à les fonder, nous nous tournons maintenant, non vers la motivation profonde des opérations, mais vers ce qui est peut-être à leur origine: la langue elle-même. C'est notre deuxième type d'ontologie — l'idée que les concepts d'analyse du langage ont pour origine le langage lui-même, des éléments du lexique, d'où notre surnom d'une "ontologique linguistique".

#### **5.4.3. Pour une ontologie "linguistique"?**

Nous voudrions ici émettre l'hypothèse d'une possible origine linguistique des concepts d'analyse, qu'il s'agisse des schèmes opératifs que nous avons analysés ou de l'extension de l'opposition massif / comptable.

##### 5.4.3.1. Une origine lexicale des schèmes?

Nous sommes frappé de cette similitude entre certains concepts et certains opérateurs. Nous nous sommes demandé si une partie de l'édifice théorique n'avait pas une origine lexicale, c'est-à-dire dans quelle mesure une partie de la théorie (des concepts) n'était pas surdéterminée par la langue<sup>1</sup>. Il nous semble que l'on peut reconnaître, derrière les supports privilégiés des opérations centrales dans chaque théorie, une origine morphologique des schèmes opératifs. A tout le moins, nous faisons le

---

<sup>1</sup> Si notre hypothèse est acceptée, même au titre d'hypothèse de travail, elle montre *a posteriori* les limites d'une analyse comparée par parties de la langue interposées.

constat qu'une partie de la langue vérifie de manière prototypique le schème opératif.

Toutefois, ceci ne doit pas être traduit en termes d'identité stricte, de relation bijective où un opérateur serait un concept. De notre point de vue, le schème est et n'est plus linguistique: il peut avoir été inspiré par des domaines de la langue, et néanmoins, en tant que concept, quand il est utilisé, ne pas "fonctionner" comme un être de langue. C'est ce qui nous fait dire que  $\underline{\epsilon}$  et son dual  $\underline{\omega}$  s'enracinent dans la dialectique être / avoir, mais que le concept, le méta-opérateur, ne renvoie pas à avoir, que l'identification n'est pas la copule. Cette distinction étant établie, nous insistons sur l'importance d'être et avoir dans l'analyse de la réversibilité, et sur l'importance du concept de localisation chez CULIOLI.

Nous avons dit la difficulté de la psychosystématique guillaumienne lorsque la langue analysée ne possède pas de pluriel "abstrait" ou d'article indéfini ayant pour origine un ancien numéral. Nous avons également dit l'importance de l'article dans le dispositif, sorte d'archi-système au centre du système de systèmes qu'est la langue. Nous avons signalé que, même avant la parution du *Problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Gustave GUILLAUME cherchait à faire apparaître le systématique à partir de l'article. Notre hypothèse n'est pas bien mystérieuse: nous voyons dans le tenseur binaire radical une élaboration conceptuelle qui a pour origine le système de l'article conçu comme deux mouvements contradictoires.

On pourrait donc organiser une analyse de la totalité d'un système (la langue) à partir de l'une de ses parties. Il nous semble que c'est largement le parcours d'ADAMCZEWSKI, dont l'analyse de la grammaire anglaise

serait comme un prolongement de l'analyse de BE + ING à l'ensemble du système. Reprenant sommairement sa bibliographie, on peut lire ses recherches comme une extension des propriétés mises en évidence à propos de BE + ING à DO, à TO, à l'ensemble de l'anglais, puis à l'ensemble des langues et du langage (jusqu'aux couples d'opérateurs de la périphérie dans la représentation de son principe de cyclicité). De cette "origine" linguistique des schèmes découle peut-être un domaine de pertinence privilégié qui leur est associé. La théorie guillaumienne serait ainsi tout à fait pertinente pour les langues où l'indéfini est un ancien numéral, la théorie métaopérationnelle pour l'analyse de BE + ING et la théorie des opérations énonciatives pour l'analyse de l'aspect. La pertinence de la théorie serait, en un sens, fonction du domaine d'origine du schème. Nous y reviendrons en conclusion.

Il se pourrait très bien que notre hypothèse d'une genèse lexicale des schèmes opératifs soit pure fiction et que ces représentations métalinguistiques abstraites aient des origines tout autres que lexicales. Pour autant, il nous semble que l'analyse du langage à partir de données lexicales (caractère massif ou comptable) est à l'œuvre dans l'extension au domaine verbal des distinctions entre massif et comptable.

#### 5.4.3.2. L'exemple de compact / discret / dense

Notre deuxième argument en faveur d'une éventuelle origine linguistique des schèmes d'analyse s'enracine dans les travaux de Jean-Jacques FRANCKEL, Denis PAILLARD et Sarah de VOGÜÉ, cherchant à appliquer au domaine verbal les concepts de dense, discret, compact issus du groupe nominal. Certes, l'analyse vise la notion, qui est en-deçà de la catégorie. Mais, cependant, le titre de leur article dit assez bien qu'il s'agit



d'étendre à toute la langue des propriétés qui valent au départ pour un sous-système<sup>1</sup>. Ce principe d'extension repose d'après nous sur le mécanisme suivant: on cherche à faire jouer, au niveau de l'utilisation en discours, la recatégorisation. Indépendamment des données initiales du lexique, l'analyse en discours fait apparaître un fonctionnement en compact, en dense ou en discret. Le cotexte (et donc la combinatoire d'opérations que supposent ces marqueurs) orchestre les recatégorisations. Nous synthétisons le rapprochement ainsi:

	SN	SV	
données du lexique	discontinu / continu	aspect lexical	langue ↓
fonctionnement	recatégorisation en compact ou en dense ou en discret		parole

Tableau 38: *Éléments d'extension des concepts du SN au SV*

Des verbes comme "casser" peuvent ainsi "change[r] de statut selon que l'on casse les pieds ou du bois, ou selon que l'on casse un verre."<sup>2</sup> Plus concrètement, les exemples donnés sont les suivants:<sup>3</sup>

DOMAINE	ANALYSE	EXEMPLES
<b>Compact</b>	notion non-sécable manifestée par un ancrage spatio-temporel	il a été sage.
<b>Discret</b>	formatage par le Complément (discrétisation)	il a lu en une heure. il a lu pendant une heure.
<b>Dense</b>	"délimitation" (classificateur) = "il y a eu événement de..."	on a bu.

Tableau 39: *"Extension de la distinction: discret, dense, compact au domaine verbal"*

<sup>1</sup> "En redéfinissant discret, dense, compact en termes d'opérations (délimitation, découpage, formatage, etc.), nous avons montré que toute classification, nominale ou verbale, ne peut renvoyer qu'à une présélection par le lexique des contraintes sur la mise en œuvre de ces opérations." in FRANCKEL, PAILLARD & de VOGÜÉ, 1988, "Extension de la distinction: discret, dense, compact au domaine verbal", in "Termes massifs et termes comptables", *Recherches linguistiques*, n° XIII, Klincksieck, pp. 246-7. Par la suite FRANCKEL, PAILLARD & de VOGÜÉ 1988.

<sup>2</sup> FRANCKEL, PAILLARD & de VOGÜÉ 1988, p. 242.

<sup>3</sup> FRANCKEL, PAILLARD & de VOGÜÉ 1988, pp. 241-3.

Pour la suite de notre analyse, nous retenons que le compact, comme propriété, est glosé par "il y a eu événement de", où nous voyons les prémisses d'un rapprochement entre les notions d'événement et de propriété. Nous concluons sur les limites d'une ontologie qui ne serait fondée que sur des propriétés lexicales: il manquerait la dimension de la recatégorisation. De la même manière qu'il semble impossible de fonder ontologiquement la distinction continu / discontinu sur l'analyse de l'extra-linguistique, l'extension d'une partie du système au reste de la langue ne se fait qu'au prix d'une abstraction (du schème par rapport à l'opérateur d'origine, ou la notion comme l'avant-catégorie). La nécessité de cette abstraction nous a fait envisager un troisième fondement (ancrage?) possible de la catégorisation: la philosophie. Nous avons déjà évoqué les références à la philosophie chez CULIOLI (les stoïciens, SPINOZA) et chez GUILLAUME (KANT, SCHELLING, BERGSON), nous terminons par le concept de jugement.

#### **5.4.4. Pour une ontologie philosophique? (de l'opération au jugement)**

Notre problématique de départ a centré notre étude sur la forme, au détriment de la signification, par l'effet d'un continuum auquel nous ne saurions prétendre échapper: celui qui sépare les différents modèles selon la correspondance entre traces et opérations. Si cette optique offre des perspectives d'interrogation qui sont intéressantes (qu'est-ce qu'une trace d'opérations?), elle n'a pas abordé de manière frontale la question de la signification et de sa construction. Cela est en partie dû à la mise au second plan du concept d'énonciateur, instance où se *règle* la signification. Notre

dernière analyse porte sur la question du jugement comme candidat à la catégorie linguistique. Nous pensons que certaines opérations énonciatives théorisées par les écoles françaises de linguistique anglaise se laissent ramener, ou en tout cas comparer, à l'opposition jugement synthétique / jugement analytique. Si cette hypothèse est trop forte, on peut y lire, en creux, une tentative de paramétrisation du choix de l'énonciateur, dimension importante mais inégalement envisagée dans les théories.

Nous nous appuyerons sur l'analyse de rupture et de discordance, telle qu'on la trouve chez Laurent DANON-BOILEAU, pour émettre l'hypothèse que l'analyse en opérations recoupe partiellement une analyse en type de jugements, ce qui fait du jugement une catégorie linguistique. Nous illustrons cette hypothèse à l'aide d'une variation "personnelle" sur une opposition jugement d'événement / jugement de propriété, qui nous paraît traverser certaines interrogations culioliennes. Cette intuition prépare notre analogie finale entre les différents schèmes opératifs et l'opposition kantienne jugement synthétique / jugement analytique.

#### 5.4.4.1. De l'opération au jugement: l'exemple de rupture /discordance

Analysant l'apparition de l'expression de la personne chez l'enfant français, Laurent DANON-BOILEAU fait l'hypothèse que la personne est un indice de modalité associée à un des points de vue qui peut marquer soit la consensualité, soit la discordance, soit la rupture. Nous avons résumé les éléments de la distinction sous forme de tableau:

	= ⊆	≠ ⊉	ω ∉
coénonciation	dialogique	dialogique	"monologique" "origine solitaire"
opération	consensualité	discordance	rupture
énoncés	"il y a une égratignure là"	"moi, manger"	"j'avais plein de petits points"
marqueurs	déictiques	moi	je
"signification"	accord	désaccord	"je pense être seul à savoir et tu ne sais que par ma bouche"

Tableau 40: Jugement consensuel et jugement de rupture

Nous avons ajouté les concepts culioliens qui nous paraissent pertinents pour situer la distinction. L'opération de consensualité est peu détaillée dans l'article, ce qui n'est pas étonnant si l'on se souvient que, dans ses analyses du langage, L. DANON-BOILEAU place l'absence (de ce que l'on s'attendait à trouver) à l'origine de l'acte de langage, puisqu'il n'y a pas lieu de communiquer sur ce qui ne fait pas problème. Elle est en fait opposée à la discordance (analysée à partir de l'exemple de CULIOLI: "ta fille aux yeux bleus, elle a les yeux verts") et surtout à la rupture, dans le commentaire d'une expérience où des enfants, devant reconnaître un bouchon qu'ils avaient choisi au milieu d'autres bouchons auxquels il a été mélangé, ont produit les énoncés suivants pour justifier leur choix:

*Premier type*

- (a) Guillaume: parce que j'avais un trou dedans tout petit.
- (b) Hella: j'avais plein de petits points.
- (c) Peter: parce que j'avais des petits points.

*Second type*

(a) Cécile: il y a une égratignure là.

(b) Eugénie: Il y a plein de trous (là).

(c) Édouard: y a un fruit et un verre dessus.<sup>1</sup>

L'analyse fait apparaître ainsi deux justifications du choix, l'un en consensualité (au présent) et l'autre en rupture (passé). Ce qui nous intéresse dans cette analyse, c'est d'abord une forme d'extension des concepts de repérage de la situation d'énonciation à la co-énonciation et ensuite le passage d'une opération à sa traduction en jugement. La conclusion de l'article dit ainsi: "Fonder un jugement sur le partage avec autrui d'une propriété qu'on sait appartenir à ce qu'on juge ou sur la reconnaissance en la chose de sa propre pensée sont deux figures nettement distinctes du jugement. D'un côté le jugement consensuel, de l'autre le jugement de rupture."<sup>2</sup>

Nous entrevoyons ici la possibilité de passer d'une analyse en termes d'opération à une analyse en termes de jugement. En un sens, l'analyse en consensualité / rupture étend la distinction synthétique / analytique du contenu propositionnel à la situation d'énonciation et à ce qu'on est susceptible d'en dire. Autrement dit, il existe une forte analogie entre certaines opérations énonciatives et le *distinguo* kantien jugement synthétique / jugement analytique.

#### 5.4.4.2. Pour une ontologie propriété / événement?

Avant de suggérer notre corrélation finale, nous voudrions proposer quelques rapprochements. L'analyse de la processivité semble suggérer une

---

<sup>1</sup> DANON-BOILEAU, L., 1994, "La personne comme indice de modalité", in *Faits de Langues* 3, "La personne", P.U.F., p. 167.

<sup>2</sup> DANON-BOILEAU 1994, p. 167.

analyse en processus et en résultat. Nous n'avons pas résisté à la tentation d'étendre, par corrélation, ce couple oppositionnel à la "distinction" entre événement et propriété. Du notionnel au marqueur de surface, une partie des concepts culioliens nous paraît traversée par l'opposition événement / propriété. Les concepts sont vagues, mais une expression telle que "choix de l'énonciateur" donne lieu à certains débordements aussi. Jugement d'événement ou de propriété, voilà qui pourrait servir à museler un "paramètre" qui peut donner lieu à toutes sortes de gloses, à une dérive du tout-énonciateur. Cette analyse en processus / résultat, en événement / propriété n'est peut-être qu'un avatar de la distinction entre opérations de quantification et de qualification. Or, comme nous l'avions suggéré à la fin de notre étude de la TOE, c'est par le biais de cette opposition qu'Antoine CULIOLI voit une unification possible du modèle:

A la suite de longues chaînes, on peut essayer — c'est très périlleux, mais à condition de prendre des précautions, on doit pouvoir éviter les dérapages — de ramener les problèmes à Qnt / Qlt (par exemple on va montrer que l'existence consiste à faire passer Qlt à Qnt-Qlt, puis à un Qnt prépondérant; on va montrer que si on a une transition sur des intervalles, on va avoir une prédication d'existence, puisque prédiquer l'existence, c'est faire passer d'un état où on a une valeur nulle à une valeur non nulle etc.).<sup>1</sup>

En n'évitant ni les raccourcis ni les dérapages, nous suggérons ici les éléments d'une corrélation qui est une tentative d'unification des concepts de la détermination nominale et de la détermination verbale. Si énoncer, c'est lever de l'indétermination, il faut analyser comment s'opère cette

---

<sup>1</sup> CULIOLI *et al.* 1992, p. 13.

détermination au cours de l'énonciation, au niveau du SN comme au niveau du SV. La question posée est celle de l'unité des différents domaines de l'analyse. En particulier, les concepts tels que le fléchage, le parcours, l'extraction d'une part, et ceux d'aspect et de modalité d'autre part peuvent-ils être liés?

#### 5.4.4.2.1. Quelques concepts de la détermination nominale

L'opposition conceptuelle événement / propriété traverse le domaine nominal, notamment à partir des opérations énonciatives bien connues et incarnées par des marqueurs (*any / the / a / Ø*) auxquels on peut attribuer une valeur unique.

		<b>parcours</b>	<b>fléchage</b>	<b>extraction</b>	<b>retour à la notion</b>
événement	↑	QNT rugueux	classe	spécifique (= <i>one</i> )	discontinu
propriété	↓	QLT lisse	prototype	générique (échantillon)	continu

Tableau 41: QNT / QLT et événement / propriété

En considérant les quatre grandes opérations comme "intercatégorielles" (au sens où elles traversent notre opposition), on obtiendrait quelques résultats intéressants. On expliquerait pourquoi certains opérateurs intercatégoriels comme *SOME* peuvent avoir une valeur quantitative [səm] ou qualitative [sʌm] et on expliquerait, par le recours à la notion de propriété, la dissymétrie entre A et THE. Le prototype (THE) est un élément de la classe qui a la propriété d'être au centre attracteur de la notion, de posséder la quintessence de la propriété *p* qui définit cette notion. (Il lui est suffisamment fidèle pour être appelé prototype.) Un échantillon (A) est un élément de la classe ayant certaines propriétés de la classe (assez pour en

faire partie, puisqu'il en est "extrait"), mais pas toutes, ou pas seulement. Si l'on suit la spatialisation de la notion, on est plus proche de la frontière de la notion. Cette dissymétrie dans la répartition de la propriété explique la dissymétrie dans les emplois, où un prototype (THE) peut rencontrer un échantillon (A) ou un prototype (THE, cf. 1) mais un échantillon<sup>1</sup> ne peut pas rencontrer un prototype (cf. 3)

1. *The serpent thinks nothing of eating a / the mongoose.*
2. *A serpent thinks nothing of eating a mongoose.*
3. *\*A serpent thinks nothing of eating the mongoose.*

La centralité de la propriété exprimée dans le prototype autorise une forme de hiérarchie entre prototype et échantillon.

Cela revient à souligner divers degrés de généricité. On sait que l'opposition générique / spécifique traverse tous les articles en anglais et en français. Le spécifique se laisserait gloser comme l'attribution particulière d'une propriété, occurrence d'une différence spécifique, c'est-à-dire finalement un événement. Cette propriété n'est pas perçue comme centrale, comme prototypique, ce qui explique que la référence ne soit pas générique: cette propriété conférée est une forme d'accident, d'occurrence particulière, ce en quoi elle se rapproche de l'événement, et ce par quoi on manifeste la "recatégorisabilité" événement / propriété. Le générique serait l'expression d'une propriété variable dans son rapport aux événements. Ainsi dans

1. *Children like sweets.*
2. *Beavers build dams.*<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Nous tenons les termes et les exemples du cours de C.A.P.E.S. de Jacqueline GUÉRON, Université de Paris X-Nanterre, septembre 1991.

<sup>2</sup> Exemples cités dans DANON-BOILEAU, L., 1987, *Enonciation et référence*, Ophrys, p. 39. Le second se trouve aussi dans BURTON-ROBERTS, N., 1976, "On the generic indefinite article", in *Language*, vol. 52, n°2, 1976, p. 442.



on n'a pas le même degré de générique. Dans la deuxième phrase, on a une classe de barrages "construite" par la classe d'événements (l'ensemble des barrages construits par l'ensemble des castors considéré), et non pas l'ensemble de tous les barrages possibles, contrairement à *sweets*, qui désigne tous les bonbons possibles et imaginables. Cette conceptualisation en termes d'événements et de propriétés peut rendre compte de ces degrés de généricité<sup>1</sup> en faisant l'hypothèse d'une recatégorisation possible.

Notre analyse en événement / propriété est compatible avec la recatégorisation en continu / discontinu. Le passage au continu est l'insistance sur la propriété: "*Some car, that is!*" ou "*ça, c'est de la bagnole!*", par quoi on associe à l'objet considéré les propriétés prototypiques. Corrélativement, le passage au discontinu (*sheep* => *a sheep, a piece of fruit* => *a fruit*) peut répondre à un désir d'occurrence individuée qui sert à l'expression d'un événement. Plus généralement, le changement d'article en français, et occasionnellement de catégorie (continu / discontinu), peut peut-être s'expliquer par la prédication d'une propriété:

énoncé	ontologie	fonctionnement
marcher avec aisance	propriété	
marcher avec une aisance remarquable	événement	recatégorisation par acquisition d'une propriété supplémentaire, "locale"

Tableau 42: La recatégorisation événement / propriété

Si la qualification semble imposer un changement d'article, c'est parce que l'on attribue une propriété. Recatégorisation et changement d'article seraient

---

<sup>1</sup> Ils peuvent d'ailleurs s'expliquer par le fait que la notion est inspirée de la distinction espèce / individu, elle-même sous-tendue par des propriétés différenciatrices. Voir à ce sujet GALMICHE, M., 1990, "Hyponymie et généricité", in *Langages*, "L'hyponymie et l'hyperonymie", n°90, pp. 33-49.

analogues du point de vue de l'attribution de nouvelles propriétés. Nous retrouvons ici l'analyse d'ANSCOMBRE sur le  $\emptyset$  (opérateur attribuant des propriétés).

Cette grille d'analyse en événement / propriété est naturellement une ontologie, dans laquelle parler, c'est énoncer des propriétés. Cela suggère évidemment (ou en tout cas dessine) deux formes de propriété: une propriété lexicale (définie dans le lexique, sémantique ou morpho-sémantique telle que continu / discontinu) et une propriété prédicative, qui peut être soit un événement (qui n'est peut-être que l'attribution d'une propriété locale) soit une propriété (c'est-à-dire une localisation, au sens de HOEKSTRA, ou une identification). L'opposition propriété / événement peut alors être rapprochée de la modalité et de l'aspect.

#### 5.4.4.2.2. Quelques concepts de la détermination verbale

Notre point de départ est la "corrélacion de faits" établie dans DANON-BOILEAU 1987. A partir de

1. *John will do these things for you.*
2. *John will do these things.*<sup>1</sup>

et si l'on suit la distinction de HOEKSTRA, qui analyserait *John* comme sujet en 1 et comme siège en 2 (d'une localisation, c'est-à-dire d'une propriété), il est possible d'établir une corrélation de ce type:

valeur	énoncé	modalité	jugement	cas du sujet	portée	ontologie
spécifique	<i>John will do these things for you.</i>	Épistémique	synthétique	agentif	prédicat	événement
générique	<i>John will do these things.</i>	Radicale	analytique	locatif	sujet	propriété

Tableau 43: Une corrélation de faits

<sup>1</sup> DANON-BOILEAU 1987, pp. 10-12.

Nous avons ajouté la case qui correspond à l'ontologie, qui est cohérente avec l'ensemble de la corrélation et qui permet d'articuler cette corrélation avec les concepts de la détermination nominale. La question aspectuelle est ramenée dans DANON-BOILEAU 1987 à deux "ordres de données": "une différence **formelle**: temps simple versus temps auxilié" et "une différence de **valeur**: valeur spécifique ("ponctuelle") versus valeur générique ("non ponctuelle") de la référence associée au prédicat."<sup>1</sup> Cette analyse de l'aspect peut paraître insuffisante. Nous voudrions surtout insister, après d'autres, sur les rapports entre aspect et détermination massive. Il nous semble en effet que le partitif, c'est-à-dire du même coup le massif, quantifie sur du temps, ce qui stipule un retour possible de l'événement, donc quelque chose comme une propriété récurrente si ce n'est permanente, alors que le défini (comptable ou "discontinu") quantifie de l'événement, ce qui semble impliquer une discontinuité, donc une propriété passagère. Peut-être cette différence explique-t-elle une opposition de type:

1. J'ai mal aux dents (ça passe).
2. J'ai du mal à travailler (plus délicat, propriété permanente).

Cette différence de fonctionnement renvoie en fait à la propriété prédiquée, dont on affirme qu'elle est passagère (bornée) ou permanente (ou récurrente, s'il s'agit d'un verbe cyclique).

Idéalement, et suivant les tentatives psychosémiologiques de Gustave GUILLAUME, on pourrait voir dans l'opposition verbo-nominale une sorte de confirmation de l'opposition événement / propriété. Mais il est douteux de fonder ainsi un découpage morpho-syntaxique. Notre opposition entre

---

<sup>1</sup> DANON-BOILEAU 1987, p. 6.

propriété et événement joue incontestablement à plusieurs niveaux et pourrait servir, à défaut, de paramètre au "jugement de l'énonciateur". Elle n'est peut-être rien d'autre qu'un travestissement de l'opposition entre jugement analytique et jugement synthétique, comme pouvait le suggérer leur présence dans une même corrélation. Parler d'un jugement de propriété, considérer le jugement comme étant de l'ordre de la propriété, c'est une manière de dire que le prédicable se déduit du sujet, que le prédicat développe des propriétés du sujet, ce qui est le cas du jugement analytique. Parler d'un jugement d'événement, c'est au contraire considérer que le prédicable ne se limite pas aux propriétés du sujet, en d'autres termes que le jugement est synthétique.

#### 5.4.4.3. Jugement synthétique ou jugement analytique?

Hypothèse peut-être audacieuse, nous voudrions suggérer que les analyses déployées par nos auteurs entretiennent un rapport entre jugement synthétique et jugement analytique. Nous proposons un rapprochement final entre les différents schèmes:

entendement généralisation	Qlt	thématicité	propriété	jugement analytique
discernement particularisation	Qnt	rhématicité	événement	jugement synthétique

*Tableau 44: Schèmes d'analyse et jugements analytiques / synthétiques*

Nous admettons par la présente corrélation que notre analyse du modèle culiolien procède d'une exclusion de certains schèmes (nous retenons ici une opposition entre opération de quantification et de qualification) et d'une analyse plus formelle que sémantique. Nous venons de présenter une

lecture possible de l'opposition qnt / qlt étendue à une corrélation de concepts d'analyse (et donc quelque peu différente de son utilisation dans le cadre culiolien<sup>1</sup>).

*Mutatis mutandis*, l'opposition synthétique / analytique s'applique aussi au schème guillaumien. Les grandes catégories philosophiques ne sont pas étrangères à la psychomécanique du langage. Il n'est pas absurde de considérer que l'opération de généralisation s'achève lorsque l'énonciateur ne développe plus seulement des propriétés intrinsèques du sujet dans le prédicat. Il y a alors "particularisation", ce qui correspond au "mouvement" d'une proposition synthétique: l'énonciateur ajoute quelque chose, il pose un élément en plus du sujet dans le prédicat.

Cette représentation du posé dans le prédicat suggère un parallèle avec le modèle métaopérational. L'opposition des deux types de jugements nous paraît également compatible avec le vecteur rhématique / thématique. Le rhématique correspond au "posé" dans l'énoncé et relève de la dimension synthétique: le prédicat "ajoute" au sujet. A l'inverse, dans le jugement analytique, on ne développe que des propriétés du sujet; on comprendrait alors pourquoi il y a fondamentalement un "choix fermé". Une contrainte, de type logico-sémantique, pèserait en dernière analyse sur la construction de l'énoncé. Ceci ne nous paraît pas incongru, compte tenu par exemple de l'analyse de DO, déjà modélisée en termes de jugement: "La raison d'être de DO, c'est de permettre à l'énonciateur de porter des

---

<sup>1</sup> Pour autant, nous avons suggéré l'existence de cette opposition pour distinguer centre attracteur et centre organisateur. De plus, nous avons trouvé une confirmation de notre interprétation dans la définition de l'entrée "occurrence" dans GROUSSIER & RIVIÈRE 1996. Les renvois et les exemples font clairement apparaître, pour les deuxième et troisième sens possibles, une séparation qui recoupe notre opposition événement /

jugements sur l'existence ou la non-existence d'un couplage sujet / prédicat."<sup>1</sup> Outre que la conceptualisation fait intervenir le jugement de l'énonciateur, elle concerne directement la relation sujet / prédicat, qui est également au cœur du distinguo synthétique / analytique. Le point commun avec le vecteur métaopérational pourrait être la case présupposé / posé où le présupposé relève bien du jugement synthétique. Mais c'est alors qu'apparaît toute l'ambiguïté de la notion de jugement: s'agit-il d'un jugement analysable par la logique et valable quel que soit l'énonciateur? Pour reprendre un exemple célèbre, *"When a girl of twenty marries a man of eighty it is obvious that she is marrying him for the money"*<sup>2</sup>. *Is marrying* vient entériner l'événement (le rhématique, en termes métaopérationalnels) au point de le constituer comme valeur systématique associée au sujet, donc comme propriété. Reste que si ce jugement peut être considéré comme un jugement de propriété, il nous paraît quelque peu misogyne de l'envisager comme un jugement analytique *a priori*, sauf à considérer qu'il fait intervenir la notion de préconstruit. C'est alors l'énonciateur qui est le misogyne, et par rapport à son préconstruit, nous sommes effectivement dans le cas d'un jugement analytique. Néanmoins, cette analyse en préconstruit rend quelque peu caduque une interprétation du jugement en simples classes intensionnelles. De plus, l'attribution du jugement à l'énonciateur n'est pas toujours aussi simple. C'est le problème que soulève Claude DELMAS à propos d'un énoncé comme *"Mrs Simson isn't seeing anyone today"*. S'agit-il d'une

---

propriété.

<sup>1</sup> ADAMCZEWSKI [1976] 1978, p. 162.

<sup>2</sup> ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982, p. 62.

propriété de Mrs Simpson ou de la propriété que lui confère autoritairement l'énonciateur (valeur modale)?

Cette hypothèse du jugement comme fondement d'une ontologie n'est pas sans poser problème, en particulier parce qu'elle réintroduit les risques de chosification, de confusion du linguistique et de l'extralinguistique sous couvert du langagier. Pour autant, cette articulation du linguistique et du monde est déjà problématisée par les écoles françaises de linguistique anglaise, dans des modèles où la pragmatique intervient (même si elle est inégalement prise en considération). Plus fondamentalement, dans des théories linguistiques de l'énonciation, il faut bien que l'énonciateur, instance théorique, ait une forme d'interface, de correspondance dans le monde puisque les hommes parlent. Notre corrélation finale propose une modélisation du choix de l'énonciateur sur un mode binaire qui n'est pas sans affinité avec le *distinguo* jugement synthétique / jugement analytique. Après tout, s'il y a choix, il doit bien y avoir du jugement. Ce "jugement" comme schème, instrument de subsomption de la diversité sous les concepts théoriques, n'est peut-être rien d'autre qu'une solution pour penser, à l'intérieur du dispositif, ce qu'on appelle le choix de l'énonciateur, que nous ramenons ici à une alternative (un choix binaire). Ce qui permet de limiter les effets désastreux d'une vulgate du "tout-énonciateur", où tout devient possible à condition que l'énonciateur veuille bien le dire, ou que cela s'inscrive dans une "stratégie énonciative". Bref, dans cette partie du dispositif que nous avons peu étudiée, la construction de la signification, nous jetons quelques pistes pour une analyse comparée des énonciateurs. L'étude de cet élément clé des dispositifs théoriques révélerait peut-être

autant de différences entre les écoles que le concept d'opération. S'agit-il d'un "même" énonciateur ayant le même statut théorique et les mêmes propriétés dans chaque école? Nous n'en sommes plus si sûr, mais il est temps pour nous de conclure.



## CONCLUSION

### **1. Rappel de la démarche suivie**

Nous avons essayé de mettre en perspective les écoles françaises de linguistique anglaise à partir de leurs fondements épistémologiques plus qu'à partir de leur contenu (l'étude de l'anglais). Ce en quoi nous avons manifesté qu'il s'agit bien de théories linguistiques au sens de "théories du langage" et non pas de "théories d'une langue" (théories à propos de l'anglais).

Nous sommes parti du fonds historique (SAUSSURE, BENVENISTE), et nous avons ainsi démontré que ces écoles s'inscrivent dans une tradition française, même si elles sont traversées par des travaux issus d'autres zones d'influence. On ne saurait méconnaître les ponts et les préoccupations voisines d'autres domaines de recherches, d'autres pays et conduites dans d'autres langues que le français<sup>1</sup>. Nous avons analysé la constitution d'un paradigme, qui permet d'explicitier une appartenance commune à un même horizon de recherche. Cette communauté de traits partagés autorise la classification au sein des théories de l'énonciation. Nous avons refusé de décerner un quelconque label de révolution ou de rupture; tout juste avons-nous voulu insister sur certains déplacements auxquels nous avons été sensible (de la fonction au fonctionnement; de la

---

<sup>1</sup> Exemple entre mille, les références à ce qui est alors l'actualité éditoriale dans ADAMCZEWSKI 1973.

marque au marqueur; du marqueur à l'opérateur). Si rupture épistémologique il doit y avoir, c'est celle du changement de paradigme dont le zéro est emblématique: il marque, selon nous, le passage d'une opposition entre marqué et non-marqué à l'opposition marqueur lambda / marqueur zéro. Quant au concept de paradigme, nous le gardons au titre d'hypothèse basse (comode notation épistémologique de programme de recherche) mais le récusons au titre d'hypothèse haute (trop volage pour être le signe d'une révolution, même linguistique).

Partant du paradigme de cette communauté de recherches, nous l'avons détaillé et, en le déployant, nous avons fait apparaître les divergences qui tiennent aux différentes acceptions de quelques uns de ses concepts: traces, opérations, marqueurs. Nous avons alors été conduit à questionner les raisons de certaines de ces divergences: d'où notre analyse lexicologique... Nous avons souligné au passage les problèmes que posait l'utilisation de la langue française comme métalangue et nous avons essayé d'en manifester les conséquences (certaines difficultés) et, notamment, l'ambiguïté entre processus et résultat, qui est selon nous au cœur des difficultés des analyses en opérations. Sans autre précision, les opérations peuvent ne pas être autre chose que la possibilité toujours ouverte d'associer un fragment du linéaire à quelque chose (de créer de la relation). L'exploration de ce paradigme met au centre la question des traces, partie "attestable" de l'opération, que nous avons analysée en comparaison interne avec la théorie générative (le modèle chomskien) et externe avec la psychanalyse.

Ce détour, en fait ce parcours, nous a rapproché des préoccupations de toute une partie des travaux du Cercle Linguistique de Prague (aussi bien pour ce qui est de la marque que du  $\emptyset$ , du genre et de la corrélation). Au fond, notre critique de l'opération comme relation toujours actualisable, cette interrogation entre la relation et la mise en relation, a pour base un questionnement sur ce qui fonde une relation (que ce soit entre deux formes, ou entre une forme et une ou des opérations). La toile de fond théorique commune nous paraît être: "Soient deux formes, que m'est-il permis d'en dire?" Question plus facile à poser qu'à traiter. Cette problématique reprend pour partie les relations primitives de CULIOLI, dont il nous dit qu'elles sont en nombre fini mais dont il n'a pas encore donné de traitement exhaustif<sup>1</sup>. Reste qu'à notre avis, on gagne à se poser cette question de l'ontologie de la relation. En un sens, toute la glossématique de HJELMSLEV se construit à partir de l'exposé de trois types de relations distinctes<sup>2</sup>. Une première étape passerait par une typologie sérieuse des opérations. Cet inventaire permettrait de mesurer le coût théorique des différentes écoles, notion sur laquelle nous allons revenir.

## **2. Appendice épistémologique**

Nous voudrions compléter ce que nous avons tenté d'établir à propos de ces théories et, en un sens, proposer quelques interprétations du rôle de

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, CULIOLI 1980.

<sup>2</sup> "A proprement parler, une spécification en fonctions unilatérales, bilatérales et réciproques suffira." in HJELMSLEV, L., [1941] 1985, "Entretien sur la théorie du langage", in *Nouveaux Essais linguistiques*, P.U.F., collection formes sémiotiques (recueillis et présentés par François RASTIER, pp. 76-7.) Les trois fonctions peuvent être définies, en gros, comme une relation de condition nécessaire, une relation d'interdépendance et une relation d'indépendance "entre deux objets".

la théorie, ce qui permet indirectement d'évoquer un problème éludé initialement: les hors-courants.

### **2.1. Économie théorique**

Le principe de la conservation des éléments ("Rien ne se gagne, rien ne se perd, tout se transforme") pourrait s'appliquer à la linguistique. Chaque théorie a un coût théorique qui se mesure de deux façons: au nombre de concepts qu'elle met en jeu dans son dispositif (au sens d'éléments du dispositif théorique, ce qui inclut donc les principes, les règles, sous-règles, etc.) et à la rigueur des définitions. Sauf que, à modéliser l'activité langagière, la théorie linguistique doit prendre en compte ce que sa modélisation exclut ou déforme.

Au terme de notre parcours, nous ne sommes pas partisan d'un scepticisme radical qui interdirait de penser le moindre progrès en linguistique. Simplement, nous ne croyons pas à un progrès linéaire qui capitaliserait ses avancées. Il y a des régressions par rapport à d'autres avancées. La linguistique n'est pas cumulative. Pour reprendre l'image de Claude LÉVI-STRAUSS commentant l'Histoire, celle-là procède par "sauts de cavalier" (deux cases en avant, une sur le côté). D'une certaine manière, les gains des écoles françaises de linguistique anglaise nous paraissent contrebalancés par un certain flou dans les concepts (opérations, mais aussi fonctionnement, "choix de l'énonciateur", voire "stratégie de l'énonciateur"), et ce que l'on gagne en analyse du sens, on le perd peut-être en syntaxe.

L'idéal serait de préciser ce que le modèle exclut en même temps qu'il analyse. Jean-Rémi LAPAIRE, au terme d'une analyse des opérations, rappelle que toute médaille a son revers: "il importe de ne jamais perdre de vue qu'elle [l'étude **opérationnelle** des faits de grammaire] n'est et ne pourra jamais être qu'un éclairage, révélant des pans entiers du fonctionnement des langues naturelles, mais répandant aussi, par contrecoup, une ombre sur d'autres aspects de la communication verbale"<sup>1</sup>. On joue donc à qui perd gagne, d'où l'intérêt de préciser et l'un et l'autre. Jean CERVONI, discutant les propositions d'Alain BERRENDONNER<sup>2</sup>, rappelle que le coût théorique est d'autant plus aisé à établir que les propositions sont explicites:

Comme l'auteur fait bien ressortir les implications du choix théorique qui la [l'entreprise] motive, il nous fournit la possibilité de comparer le *coût* de cette théorie limite avec celui des théories énonciatives quelles qu'elles soient. Cette notion de coût d'une théorie est fondamentale en linguistique.<sup>3</sup>

Il y a, dans la précision de ses objectifs et de ses outils, une forme de nécessité, qui est peut-être universellement perçue mais qui nous paraît inégalement pratiquée.

## 2.2. Les "hors-courants"

C'est peut-être en raison de quelques concepts qui font difficulté que certains linguistes préfèrent se définir comme "hors-courants". Nous

---

<sup>1</sup> LAPAIRE, J.-R., 1990, "Opérateurs et marqueurs: l'envers psychique des signes grammaticaux", in *RANAM XXIII*, 1990, Strasbourg, pp. 33-49.

<sup>2</sup> BERRENDONNER, A., 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Ed. de Minuit.

<sup>3</sup> CERVONI, J., 1987, *L'énonciation*, P.U.F., coll. linguistique nouvelle, p. 24.

voudrions revenir sur une définition un peu minimaliste des linguistes "hors-courants" donnée par Paul LARREYA :

Les tenants de cette approche (voir Cotte *et al.* 1993 pp. 24-32) se situent pour l'essentiel en dehors des cadres théoriques qui viennent d'être mentionnés [nos trois écoles]. Ceci, bien entendu, est loin de signifier qu'aucune théorie ne sous-tend leur recherche. Simplement, ils sont plus soucieux d'expliquer des faits de langue concrets que de bâtir ou de justifier une théorie, et ils proposent des analyses généralement caractérisées par une plus grande économie de concepts et de termes spécialisés (voir par exemple, Larreya & Rivière 1991).<sup>1</sup>

Cette phrase, qui est sans doute une forme d'autoportrait, a été à l'origine d'une grande polémique. Nous livrons cette définition avec la circonspection qui tient à la polémique qu'elle a suscitée<sup>2</sup>.

Notre circonspection tient aussi à la teneur de la définition. En effet, nous ne sommes pas sûr qu'il y ait des faits de langues indépendamment de la théorie; nous ne sommes pas sûr que le concret soit plus simple que l'abstrait ou, pour être plus précis, nous ne voyons pas ce qui fonderait sa préséance. Surtout, nous ne saisissons pas bien ce qu'est cette théorie qui n'en est pas une tout en structurant ("sous-tend") les analyses. D'autant que "la plus grande économie de concepts" est en conformité avec le principe de simplicité qui guide une théorie, et que parler de "concepts", même moins, suppose un minimum de théorisation. Nous rappellerons enfin que ne pas

---

<sup>1</sup> LARREYA, P., & WATBLED, J.-Ph., 1994, *Linguistique générale et langue anglaise*, Nathan, coll. 128, pp. 28-29. (La référence désigne LARREYA, P. & RIVIÈRE, C., 1991, *Grammaire explicative de l'anglais*, Longman France.)

<sup>2</sup> Elle a donné lieu à un colloque. André JOLY s'est expliqué, rappelant l'analyse guillaumienne de la dialectique de l'observation et de la théorisation. Actes à paraître dans *Modèles linguistiques*.

vouloir se préoccuper de théorie est une position théorique (l'empirisme, pour ne pas la nommer), de même qu'on ne saurait soutenir qu'il n'y a pas d'idéologie sans se faire immédiatement le porte-parole d'une idéologie. On n'échappe pas à la théorie. Reste que l'analyse, comme pratique linguistique, pourrait emprunter à plusieurs cadres théoriques.

Le "hors-courant" pourrait alors s'interpréter comme une profession de foi d'éclectisme, éclectisme dont Pierre COTTE souligne le lien avec le jeu des générations:

Il existe de nombreux anglicistes qui ont choisi d'être éclectiques, surtout peut-être parmi les plus jeunes, car les années de linguistique paroissiale ont montré les limites des "théories d'école" et l'on tend toujours à se lire sérieusement d'une école à l'autre, comme nous l'avons vu.<sup>1</sup>

Se donnent peut-être à lire les échos de quelques polémiques dans cette "linguistique paroissiale" et comme un refus de la parole d'évangile. Serait-ce que toute théorie trouve ses limites face à l'étendue des phénomènes dont elle doit rendre compte? Au-delà d'une articulation peut-être problématique de concepts hétérogènes ne relevant pas de dispositifs semblables et ne répondant pas aux mêmes approches, deux questions demeurent: celle des interprétations de la théorie et celle de l'adéquation explicative.

---

<sup>1</sup> COTTE, P., 1993, "La linguistique anglaise entre la tradition descriptiviste et les théories contemporaines", in COTTE, P., (éd) *et alii*, 1993, *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur, p. 28.

### 2.3. L'interprétation d'une théorie

Nous retenons deux aspects de l'interprétation d'une théorie. Le premier porte sur les silences d'un théoricien, que le lecteur doit interpréter — autrement dit sur la difficulté de la lecture d'une théorie. Le second porte sur ce qu'une théorie décrit vraiment. Sous l'interprétation musicale, demeure la partition. *Quid* de l'interprétation d'une théorie? Nous avons déjà dit que nous nous sommes finalement rangé aux analyses qui, exposant une théorie, prétendent n'être que des "interprétations", des "lectures". Il semblerait donc que, pour parler comme LYOTARD, nous soyons condamné aux récits plutôt qu'à l'histoire. Il n'y aurait que des interprétations de théories linguistiques, et très peu d'expositions exhaustives de théories linguistiques par leurs auteurs. De sorte que les analyses se réclamant d'un cadre théorique sont autant d'interprétations d'une théorie que d'analyses de "faits". De là peut-être la surdétermination de l'utilisation de "fonctionnement" dans les analyses de marqueurs: dans le "fonctionnement" se joue un "ça fonctionne" dont on ne sait pas toujours à quoi l'attribuer. Il nous resterait à mener une réflexion pour savoir si, dans une analyse, le fonctionnement d'un marqueur est une description en mouvement des opérations ou s'il s'agit d'un effet de structure du dispositif théorique dont les concepts sont sommés de fonctionner à l'occasion d'un marqueur (à supposer qu'une telle distinction soit possible...). A cette charmante question, nous n'avons pas de réponse.

Au fond, nous sommes gêné par la notion d'adéquation explicative. Reconnaître une bonne théorie d'une mauvaise à ses "vertus explicatives" suppose résolue la question suivante: "A quoi reconnaît-on qu'une



«explication» d'un «fait de langue» est autre chose que l'explicitation d'une théorie?" En dernier ressort, nous continuons à nous demander si le fait de langue exhibé n'est pas une explicitation du fonctionnement de la théorie. Nous ne sommes pas éloigné de la position d'Oswald DUCROT et de Jean-Claude ANSCOMBRE interrogeant les modèles de la pragmatique:

On aura remarqué que nous ne prétendons pas avoir *réfuté* la théorie des phénomènes scalaires. C'est que nous cherchons actuellement à développer, corrélativement à nos recherches intralinguistiques sur l'argumentation, une méthodologie qui interdirait de parler de *bons* modèles, de *bonnes* théories. Tout ce que l'on peut faire — mais on doit le faire — c'est de montrer ce que suppose l'application d'un modèle, son coût: le «fait» véritable, dans cette perspective, ne se confond pas avec l'observation. Un fait, c'est une relation entre un modèle et ses observations. Autrement dit, c'est l'ensemble de biais que l'on doit imposer à l'observation, et l'ensemble d'hypothèses supplémentaires que l'on doit accepter, pour la rendre compatible avec le modèle. Prenant au sérieux ce principe de «tolérance» — qui est tout autre chose qu'une formule de politesse — nous avons voulu l'appliquer au modèle implicatif, en montrant les distorsions systématiques qu'il introduit. Par là, nous espérons avoir contribué à établir un «fait». On établirait un «fait» analogue en montrant les distorsions liées au modèle argumentatif que nous construisons, car nous ne le présentons pas comme décrivant *la* structure, ou comme apportant *l'*explication.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> ANSCOMBRE, J.-Cl., & DUCROT, O., 1979, "Échelles argumentatives, échelles implicatives, et lois du discours", in *L'argumentation dans la langue*, Liège-Bruxelles: Pierre Mardaga éditeur, collection Philosophie et langage, pp. 77-8.

Dans cette analyse, le seul "fait" établi est un fait de théorie. Nous partageons ce credo d'un dépassement du classement par ordre de supériorité au profit d'une évaluation du coût d'une théorie comme distorsion par rapport à certains phénomènes et, corrélativement, l'analyse d'un modèle comme ensemble d'adéquations locales à des "observations". Il n'y a plus une explication unique, mais peut-être plusieurs types d'explications, en fonction du phénomène considéré.

## **2.4. L'adéquation explicative locale**

Nous sommes partisan d'une adéquation explicative locale, idée que nous allons illustrer par les problèmes de représentation du territoire qui se posent au linguiste cartographe.

### 2.4.1. L'impossible coextensivité à l'objet

Nous souhaiterions illustrer notre propos à l'aide de l'analogie développée par Jean-Jacques LECERCLE entre la langue et le territoire et la grammaire comme invention au sens d'un inventaire. Ce qui motive notre image du linguiste cartographe est la problématique de l'inadéquation de l'objet à décrire et de son outil. J.-J. LECERCLE insiste sur l'impossible co-extension de la grammaire à la langue qu'elle décrit: "Plus votre grammaire sera épaisse, plus votre tracé de la langue sera adéquat, parce que précis"<sup>1</sup>. Si la carte est le territoire, le linguiste est le cartographe chargé de faire l'inventaire du territoire de la langue. La dé-couverte du territoire est son

---

<sup>1</sup> LECERCLE, J.-J., 1990, "Intuitions linguistiques", in *Europe*, n° 736 / 737, p. 59. On trouve aussi des images du linguiste cartographe dans JOLY 1990 et dans DELMAS & GIRARD 1993.

invention, au sens d'un inventaire, où le rôle du voile est peut-être assumé par l'épilinguistique, les représentations insuffisamment informées. La grammaire de QUIRK fait figure de carte d'état major mais demeure une échelle pour la carte qui réduit le territoire à des dimensions plus raisonnables, "manipulables". L'échelle 1 reste un phantasme-limite.

Poussons plus loin l'analogie et rappelons le problème posé par la représentation en deux dimensions d'une réalité sphérique (sphéroïde?) qui en comporte trois. Dans la cartographie sont à l'œuvre des phénomènes bien connus d'eurocentrisme (au sens propre, l'Europe au centre des cartes et l'Afrique et l'Asie aux marges ) et de géocentrisme (les océans sont sous-représentés par rapport à leur superficie). C'est pour cette raison qu'Yves LACOSTE avait préfacé, il y a quelques années, un Atlas de géostratégie proposant des cartes "décentrées"<sup>1</sup>. Il avait, par exemple, choisi le pôle nord comme point focal en guise de neutralité. A ces problèmes de choix de centre de carte s'ajoutent des problèmes de projection, qui associent aux points de la sphère un point de la carte (du plan). Ainsi la projection dite de MERCATOR est-elle meilleure, entendons plus juste, plus "fidèle" à la réalité pour certains pays (ou territoires: l'idéologie politique prime; et si la projection a l'Europe comme point focal, l'Europe n'est pas déformée mais l'Afrique est rapetissée). Si les parties de la langue sont des continents (ou des pays); chaque modèle fait plus ou moins justice à la partie de la langue considérée. Notre analogie fait des écoles de linguistique, des modèles théoriques, autant de systèmes de projection, avec leur domaine de pertinence (autour du point de contact

---

<sup>1</sup> CHALIAND, G., 1993, *Atlas de géopolitique*, éditions Complexe.

entre le plan et la sphère) et leurs déformations (au fur et à mesure que l'on s'éloigne du point de contact, et selon des axes variant avec le type de projection retenu).

#### 2.4.2. Déformation et dérive métaphorique

Poussant la métaphore, nous dirions que le schème opératif joue peut-être ce rôle de point central de la projection. Dans le cadre d'un invariant purement opératif, se dessine une représentation de l'invariant et de ses glissements métaphoriques: l'invariant est, au départ, une représentation juste du point représenté (c'est sa valeur centrale) puis il déforme les points représentés (c'est la dérive métaphorique). La dérivation métaphorique (les efforts pour tenter de faire rentrer les énoncés croisés dans le cadre de l'invariant délimité) pourrait alors s'interpréter comme un effet d'optique. Prétendre dresser la carte de l'intégralité de la planète (y compris la face cachée), vouloir tout voir en même temps, conduirait à déformer les phénomènes linguistiques. Notre image fait de la théorisation une sorte d'anamorphose, juste sur son point central (focal) et déformant sur les côtés... et dessinant une série de rapprochements:

cartographie	carte	territoire	type de projection	déformations
linguistique	grammaire	langue	schème opératif	dérives métaphoriques

*Tableau 45: La cartographie et la linguistique*

Le mérite de cette métaphore est de rappeler notre modélisation des modèles énonciatifs entre linéaire et opératif, et de questionner le schème opératif: ce par quoi le linéaire est appréhendé en termes d'opérations, d'où son affinité avec les mathématiques. La projection comme application entre un plan et une sphère en guise d'ensembles rappelle notre questionnement

de la bijectivité de la relation trace / opération. L'image employée *postule* que les deux réalités sont inconciliables: le métalangage est dans la même position que le plan (deux dimensions) par rapport à la sphère (le 3D). Cela teinte la linguistique d'un certain scepticisme. La version positive d'une telle conception vise à postuler une forme de liberté<sup>1</sup> du locuteur à l'égard des connaissances que l'on peut avoir d'une langue<sup>2</sup>.

### **3. L'énonciation et son double**

Au risque de dissoudre la spécificité de la linguistique, nous voudrions suggérer ici que les écoles françaises de linguistique anglaise se heurtent à la "duplicité de l'énonciation" dont parle LACAN, dont les effets peuvent se faire sentir en stylistique, en analyse littéraire et en littérature également. Nous concluons sur l'impossibilité d'une méta-énonciation et en tirons quelques conséquences pour la littérature de métafiction.

Quitte à réduire la littérature contemporaine à un effet de structure, nous voyons dans les manifestations de la réflexivité des romans métafictionnels comme la conséquence de l'absence de méta-énonciation, c'est-à-dire l'impossibilité d'inclure simultanément dans un énoncé tous les paramètres de l'énoncé et comme un commentaire du sens que l'on souhaite lui donner.

---

<sup>1</sup> Après tout, Foucault n'a-t-il pas fait du modèle panoptique des prisons (où le gardien voit l'ensemble des prisonniers en même temps, où personne n'échappe au regard d'autrui, ce qui constitue une incitation permanente à la délation) une figure de la répression? Cf. son *Surveiller et punir*.

<sup>2</sup> L'analogie vaut, semble-t-il aussi, pour le langage, même s'il n'existe pas en l'espèce sous la forme d'une planète unique. Les modèles sont peut-être plus ou moins "performants" selon certaines langues où existent certains types d'opérateurs, d'où notre embarras à la lecture de certaines remarques de GUILLAUME pour les langues ne comportant pas d'articles.

### 3.1. La linguistique et la stylistique

Se lançant dans une comparaison de la linguistique culiolienne avec la stylistique, Dominique MAINGUENEAU laisse entrevoir l'impossibilité radicale au cœur de la problématique énonciative:

Alors que la plupart des théories linguistiques optent pour l'arbitraire d'un réseau de relations, laissant ainsi la place aux investissements stylistiques, la démarche de Culioli, par le caractère "physique" de ses termes et de ses opérations, pose d'emblée le langage en médiateur entre l'homme et le monde. Certes, cette médiation ne s'accomplit pas sur le même registre que l'énonciation littéraire, mais elle est faillée par une duplicité comparable: le texte s'y déchiffre sur deux lignes à la fois, comme agencement de marqueurs permettant de reconstruire des représentations sémantiques, mais aussi comme déploiement d'un événement physique saisi dans l'engendrement de sa matière et de son inscription spatio-temporelle. De là sans doute sa prédilection pour les structures en voie de stabilisation, les glissements de repères: l'énonciation doit à la fois construire du sens et aménager progressivement son propre espace matériel [dire, et dire qu'on dit]. Entre ces deux exigences s'insinue un décalage, un excès de dire qui interdit à jamais toute stabilisation. Comme le stylisticien, le linguiste s'y exerce donc à percevoir "stéréoscopiquement" les énoncés, entrelaçant sans les confondre le déploiement des significations et celui d'une physique énonciative.<sup>1</sup>

Se déploient ici la faille et une partie de la faillite énonciative. Au-delà des divergences quant à une "physique énonciative" et à l'appréciation sur les

---

<sup>1</sup> MAINGUENEAU, D., 1995, "La stylistique culiolienne", in BOUSCAREN, J., FRANCKEL, J.-J., ROBERT, S., éd., 1995, *Langues et langage. problèmes et raisonnement en linguistique, Mélanges offerts à Antoine Culioli*, P.U.F., linguistique nouvelle, p. 495.

stylistiques, nous souscrivons à cette duplicité, à ce double de l'énonciation. Nous y voyons une forme de nostalgie de l'énoncé, événement unique, qui ne saurait se réduire à un possible repérage par rapport à un référentiel.

Outre le problème de la restitution des significations initiales de l'être parlant, intervient l'inscription dans la temporalité, ce en quoi la situation d'énonciation se révèle (et de manière redoutable) "processive". A un événement unique dans la chronologie (un site dans le temps), le linguiste impose une *situation*, comme un processus toujours actualisable, comme la possibilité ouverte à l'infini de re-situer (sans pour autant restituer) l'événement dans sa singularité.

### 3.2. Une linguistique de carabinier ?

Ce temps de retard pourrait expliquer une partie des préoccupations cognitives. Les travaux actuels sur la conscience font apparaître un temps de latence dans les activités langagières par rapport aux mouvements, ainsi que l'explique un spécialiste de neurobiologie: "La prise de conscience peut être prise comme une étape secondaire, toujours différée par rapport à la perception ou à l'exécution."<sup>1</sup> Ce recours à la science est peut-être une justification à bon compte. Mais nous trouvons déjà cette interrogation dans la modélisation de l'événement que proposait Roch VALIN:

Les concepts de *fait*, de *phénomène* et d'*événement* composent, dans notre esprit, un triangle notionnel dont la base est l'événement, les notions de fait et de phénomène

---

<sup>1</sup> JEANNEAROD, M., 1996, *De la physiologie mentale*, Odile Jacob (cité par Nathalie LEVISALLES, "La part d'ombre de l'esprit," in *Libération*, 22 août 1996).

se référant à deux aspects de l'événement et correspondant à deux modes différents de le connaître.

Le «fait» est la donnée brute de la connaissance sensible. Il appartient à ce que Schrödinger appelle «le monde des apparences sensibles», à ce que M. Guillaume nomme «la réalité animale», par opposition à la «réalité humaine» qui est, selon ses propres termes, «satisfaction à des exigences de théorie dont la source mystérieuse est la nature de l'esprit humain» et de laquelle relève le «phénomène».

Le «phénomène» représente, en face des événements particuliers dont se recompose la «réalité animale», le cas abstrait et général, l'événement-type réduit au *schème des conditions nécessaires et suffisantes auxquelles tout événement doit satisfaire pour exister*. La notion de phénomène repose ainsi sur la supposition implicite que tous les événements d'un même type sont identiques entre eux. Ce qui n'est vrai qu'approximativement. [...]

Quant à l'«événement», il est le pont entre l'Univers et l'Homme, n'appartenant comme tel en propre ni à l'une ni à l'autre rive. [...] Ce pont est, de surcroît, un passage «à sens unique» [...], cette progression uni-directionnelle s'expliquant par le fait que la perception par l'Homme de l'événement entraîne l'intervention du temps dont la marche est irréversible. [...] il ne s'ensuit pas que tout retour possible de l'Homme vers l'Univers soit supprimé: cette irréversibilité interdit seulement le retour par la voie des sens. Il reste à l'Homme un autre moyen de connaître, la pensée intellectuelle, laquelle fait suite dans le temps à la perception, qu'elle continue en la transcendant.<sup>1</sup>

Notre citation est un peu longue, mais nous n'avons pas voulu trop couper son analyse, qui nous a plu, en dépit peut-être d'un recours aux abstractions

---

<sup>1</sup> VALIN 1955, pp. 26-7.



majuscules un peu suranné, qui justement imposent de donner quelques détails. Cette représentation nous paraît liée à l'équation guillaumienne langage = langue + discours, où l'événement tient la place du langage et serait la somme coefficientée du fait et du phénomène. L'inscription de l'acte d'énoncer dans la dimension temporelle donne une certaine force à cette analyse, même si elle ne l'exonère pas de tout mentalisme. Reste, que l'on partage ou non les points de départ de son obédience théorique, que cette réflexion sur l'événement rappelle les contradictions de départ de la linguistique de l'énonciation: vouloir rendre compte en termes de reproductible (la science) de ce qui est de l'ordre de l'unique (une intention de signifier dans un énoncé). C'est peut-être le rôle assumé par ce concept de phénomène qui constitue le «*type*» du fait qui en est un «*token*». Cette modélisation en tout cas est alors aux prises avec deux questions: comment subsumer les *tokens* sous le *type* et comment tenir compte de la spécificité d'un énoncé dans un contexte donné?

Alors, l'anamnèse du sens n'est jamais saturée, ce qui pose des problèmes quant à l'exhaustivité de la description. Tout juste nous approchons-nous de l'énoncé, pour constater *a posteriori* l'échec de l'entreprise. De ce point de vue, la valeur processive de "fonctionnement" joue pleinement: le fonctionnement est le bâti (et le *bâtiment*) du linguiste. Tout juste nous rapprochons-nous de la flèche de Zénon d'Élée (que nous nous escrimons à tirer sans cesse!). Le langage est inscrit dans la temporalité, l'énoncé est inscrit dans le temps, d'où l'impossibilité de remonter, de reconstruire l'énoncé de manière indemne. De là peut-être cette insistance pour "orienter" les représentations, les schémas dans les

différents modèles, sortes de symptômes de la linéarité du signifiant qui ne se laissent pas remonter impunément.

La linguistique énonciative peut se lire comme une analyse à rebours, à contre-courant, du langage, comme la volonté de remonter au plus profond à la genèse de l'énoncé — d'où un regain d'intérêt pour ces théories aux Etats-Unis ou dans le champ cognitif<sup>1</sup>. Se manifeste le désir de percer la double boîte noire (ce qui se passe dans la tête, les mécanismes physiologiques et les interactions avec le contexte, soit: situation d'énonciation et co-énonciateurs).

Le linguiste qui traque les traces dans l'énoncé est le Sherlock HOLMES du drame intime et public de la parole. Mais il est condamné à arriver en retard. Se dessine une linguistique de carabinier où le linguiste jouerait le rôle du détachement de cavalerie qui arrive juste à temps pour voir le fort se consumer. Retracer au plus près le cheminement d'une pensée (de la pensée?) à partir des traces déposées dans l'énoncé ne permet pas de remonter le laps de temps écoulé. L'analyse linguistique accuse un double retard: celui du décalage entre l'événement "énoncé" et son analyse par le linguiste, celui du décalage entre l'énoncé et son commentaire par l'énonciateur.

### **3.3. Comparaison avec la critique littéraire**

Ce temps de retard vaut peut-être aussi pour la littérature métafictionnelle, comme pour une partie de la critique littéraire moderne.

---

<sup>1</sup> Voir l'insistance avec laquelle M. LIDDLE présente CULIOLI 1995 comme un champ de recherches entretenant des rapports avec la grammaire cognitive d'un LANGACKER et les travaux d'une ROSCH.

Nous lisons volontiers l'usage de la métalepse (et de la métadiégèse dans son ensemble) comme une fiction de l'authenticité de l'énoncé originel, reconstitution frelatée de la situation d'énonciation. D'où le risque d'un métafictionnel généralisé, dans tous les domaines, au niveau de la production comme au niveau de la réception.

Il nous apparaît clairement que ce risque, pour ne pas dire ce danger, menace aussi la critique littéraire, où la figure de la mise en abyme, la recherche de la métafiction à tout prix, procède d'une forme d'usurpation de l'énonciation "originelle", disons de l'énoncé premier. La mise en abyme chez le critique fonctionne comme une réinscription de lui-même dans le texte, commentaire de sa glose au nez et à la barbe du texte, réappropriation de l'auteur par le commentateur; travestissement qui sont autant de tentatives de restaurer l'énoncé premier... La stratégie consiste pour le critique à dire que X fait des mises en abyme alors que c'est la méthode du critique que de mettre des abymes dans le texte<sup>1</sup> (y compris dans son commentaire). De ce point de vue, littérature métafictionnelle et analyse littéraire semblent régis par la même difficulté: l'absence de méta-énonciation.

### **3.4. L'analyse linguistique et le commentaire**

Cela n'est pas pour autant une réhabilitation aveugle de la parole première et de la première parole, où le mythe de l'origine du langage fait retour chaque fois que la linguistique "coince". Il s'agit plutôt de la nécessité

---

<sup>1</sup> Le paradoxe de cette réflexivité à tout prix est d'ailleurs qu'elle uniformise dans une itérabilité générale un événement pensé comme unique (l'abyme du moment de l'écriture).

de tenir les deux bouts de la chaîne: la singularité de l'événement et la réitération toujours possible de son analyse. C'est ainsi qu'analyse littéraire et linguistique semblent dépendre des mêmes données, au point que nous sommes tenté de voir dans l'impossibilité de la méta-énonciation une condition de possibilité du commentaire, qu'il soit littéraire ou linguistique.

Pour conclure et illustrer ce point de vue, nous laissons la parole à ce qui est pour nous, non seulement une obsession qui ne cesse de nous poursuivre, mais, depuis peu, comme une définition de nos conditions d'analyse de l'énoncé, une modélisation envisageable de l'espace impossible et irréconciliable du dit et du sens : l'énonciation.

Pour l'instant, je voudrais me borner à indiquer que, dans ce qu'on appelle globalement un commentaire, le décalage entre texte premier et texte second joue deux rôles qui sont solidaires. D'une part, il permet de construire (et indéfiniment) des discours nouveaux: le surplomb du texte premier, sa permanence, son statut de discours toujours réactualisable, le sens multiple ou caché dont il passe pour être détenteur, la réticence et la richesse essentielles qu'on lui prête, tout cela fonde une possibilité ouverte de parler. Mais, d'autre part, le commentaire n'a pour rôle, quelles que soient les techniques mises en œuvre, que de dire enfin ce qui était articulé silencieusement *là-bas*. Il doit, selon un paradoxe qu'il déplace toujours mais auquel il n'échappe jamais, dire pour la première fois ce qui cependant avait été déjà dit et répéter inlassablement ce qui pourtant n'avait jamais été dit. Le moutonnement indéfini des commentaires est travaillé de l'intérieur par le rêve d'une répétition masquée: à son horizon, il n'y a peut-être rien d'autre que ce qui était son point de départ, la simple récitation. Le

commentaire conjure le hasard du discours en lui faisant la part: il permet bien de dire autre chose que le texte même, mais à condition que ce soit le texte qui soit dit et, en quelque sorte, accompli. La multiplicité ouverte, l'aléa sont transférés, par le principe du commentaire, de ce qui risquerait d'être dit, sur le nombre, la forme, le masque, la circonstance de la répétition. Le nouveau n'est pas dans ce qui est dit, mais dans l'événement de son retour.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> FOUCAULT, M., [1970] 1971, *L'ordre du discours, Leçon inaugurale au Collège de France*, prononcée le 2 décembre 1970, Gallimard, pp. 26-8.

## ANNEXES

### **Annexe A: Tables des illustrations**

#### **A1: Table des schémas**

Figure 1: Schématisation de la problématique opérative .....	71
Figure 2: Le principe de cyclicité (ADAMCZEWSKI 1995).....	167
Figure 3: Un système de systèmes d'après VALIN 1955.....	194
Figure 4: L'étrécissement indéfini du diastème (VALIN 1955) .....	197
Figure 5: Le schème de la lexigénèse .....	205
Figure 6: Schème de "construction du mot" (d'après VALIN 1955).....	206
Figure 7: La double "dimensionnalité" du langage.....	215
Figure 8: L'analyseur de l'acte de l'énonciation chez JOLY ROULLAND 1980....	216
Figure 9: Le TBR appliqué à l'article anglais.....	218
Figure 10: Incidence et décadence.....	221
Figure 11: Le dispositif chomskien d'après COOK 1988 .....	244
Figure 12: La théorie des observables chez CULIOLI .....	249
Figure 13: Topologie du domaine notionnel .....	262
Figure 14: Exemples d'analyse de la modalité (can / may).....	267
Figure 15: La structure en came .....	269
Figure 16: Le cycle ordonné de la bifurcation (CULIOLI 1988).....	270
Figure 17: Le schème de la saturation (ADAMCZEWSKI [1977]).....	298
Figure 18: Le principe de cyclicité (ADAMCZESWKI 1995).....	306
Figure 19: La valeur centrale et sa définition.....	325
Figure 20: L'acte d'énonciation dans JOLY & O'KELLY 1990 .....	361
Figure 21: Les théories entre opérateurs et marqueurs.....	403
Figure 22: La trace d'opération: entre marqueur et opérateur .....	452
Figure 23: L'article zéro dans JOLY & O'KELLY 1990.....	471

## A2: Table des corrélations et des récapitulatifs

Tableau 1: Cas-type de la corrélation .....	118
Tableau 2: Variations théoriques sur actuel et virtuel .....	138
Tableau 3: De BENVENISTE à CULIOLI .....	149
Tableau 4: Les personnes de BENVENISTE à CULIOLI .....	153
Tableau 5: Les deux fonctions de la personne .....	155
Tableau 6: Les données élémentaires du problème .....	176
Tableau 7: Les sous-disciplines de la systématique .....	191
Tableau 8: Applications du tenseur binaire dans JOLY & O'KELLY 1990 .....	219
Tableau 9: Le jeu des repérages $S_0$ / $S_1$ .....	258
Tableau 10: Exemples d'application de l'opération de repérage .....	259
Tableau 11: Synthèse des niveaux d'analyse culioliens .....	260
Tableau 12: Le domaine notionnel .....	264
Tableau 13: Isomorphisme du domaine notionnel et de l'opération de repérage .....	272
Tableau 14: Le schème de saturation dans ADAMCZEWSKI 1991 .....	299
Tableau 15: Le schème de saturation dans ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982 .....	300
Tableau 16: Le carré des modaux .....	300
Tableau 17: Rhématique / thématique, un rapport de proportion (DELMAS 1983) .....	301
Tableau 18: Synthèse du vecteur rhématique / thématique (ROUX 1992) .....	304
Tableau 19: Thématique / rhématique dans ADAMCZEWSKI 1991 .....	305
Tableau 20: La corrélation des valeurs de THIS et THAT (d'après LAPAIRE & ROTGÉ 1991) .....	327
Tableau 21: L'invariant, schème de variation .....	329
Tableau 22: La corrélation des principaux concepts .....	331
Tableau 23: Synthèse des critères d'ANSCOMBRE pour le processif .....	336
Tableau 24: Opposition texte / énoncé dans HUDDLESTON 1984 .....	348
Tableau 25: Trois dérivés de "opération" .....	360
Tableau 26: "Valence" sémantique de quelques suffixes .....	370
Tableau 27: L'ambivalence des métatermes en -AGE .....	372
Tableau 28: Corrélation du rapport langage / métalangage .....	379
Tableau 29: Modalités du transfert trace / opération .....	384
Tableau 30: Les opérations psychogrammaticales selon LAPAIRE & ROTGÉ .....	396
Tableau 31: Les risques de la métaphore du "terrain commun" .....	417
Tableau 32: La trace entre indice et symptôme .....	428
Tableau 33: Analyse comparée entre la GGT, la psychanalyse et la psychogrammaticalité .....	431
Tableau 34: Le paradigme indiciaire (C. GINZBURG) .....	448
Tableau 35: La trace, fonction réciproque de l'opération .....	450
Tableau 36: marqueur vs opérateur: récapitulatif .....	451
Tableau 37: Le PC ou les avatars du marqué .....	461
Tableau 38: Éléments d'extension des concepts du SN au SV .....	485
Tableau 39: "Extension de la distinction: discret, dense, compact au domaine verbal" .....	485
Tableau 40: Jugement consensuel et jugement de rupture .....	488
Tableau 41: QNT / QLT et événement / propriété .....	491
Tableau 42: La recatégorisation événement / propriété .....	493
Tableau 43: Une corrélation de faits .....	494
Tableau 44: Schèmes d'analyse et jugements analytiques / synthétiques .....	496
Tableau 45: La cartographie et la linguistique .....	512

## Annexe B: Indexes

### B1: Index nominum

#### -A-

ADAMCZEWSKI, H. 6; 11; 13; 19; 20; 47;  
49; 50; 95; 101; 102; 111; 113;  
122; 123; 125; 132; 139; 158;  
160; 161; 166; 167; 170; 233;  
289; 290; 291; 292; 293; 294;  
295; 296; 297; 298; 299; 300;  
302; 303; 304; 305; 306; 307;  
308; 310; 313; 315; 316; 317;  
323; 358; 385; 393; 402; 407;  
421; 422; 450; 453; 454; 455;  
456; 468; 469; 483; 501  
ALTHUSSER, L. 25; 29; 35; 37; 38; 44;  
74; 75; 76; 77; 78; 145  
ANSCOMBRE, J.-Cl. 26; 334; 335; 336;  
337; 338; 339; 350; 494; 509  
ARISTOTE 11; 95; 96; 124; 138; 205  
ARRIVÉ, M. 81  
ASHER, R. E. 230  
AUROUX, S. 29; 56; 82; 84; 133; 160;  
161; 162; 401; 474

#### -B-

BACHELARD, G. 24; 29; 34; 35; 36; 37;  
38; 43; 44; 58  
BALIBAR, É. 35; 43; 44; 426  
BALLARD, M. 126  
BALLY, Ch. 128; 132; 157; 235; 337  
BARBUT, M. 115  
BARTHES, R. 75; 79; 148; 354; 394  
BEARD, H. 458; 459; 460; 463  
BENSUSSAN, G. 38  
BENVENISTE, É. 9; 53; 75; 76; 77; 92;  
95; 127; 131; 132; 133; 141; 142;  
143; 144; 145; 146; 147; 148;  
149; 150; 151; 152; 153; 154;  
155; 169; 180; 240; 245; 334;  
342; 373; 380; 406; 501  
BERGSON, H. 486  
BERRENDONNER, A. 505  
BLOOMFIELD, L. 123  
BOLINGER, D. 9; 393  
BOONE, A. 137; 165; 184; 186; 191; 192;  
193; 199; 212  
BOPP, F. 56  
BOUTET, J. 405; 406  
BRONCKART, J.-P. 166; 234; 235; 236  
BRUNOT, F. 367  
BÜHLER, K. 92

#### -C-

CANGUILHEM, G. 35; 114  
CERVONI, J. 16; 17; 128; 341; 343; 352;  
353; 505  
CHOMSKY, N. 8; 10; 12; 40; 56; 92; 101;  
107; 116; 117; 123; 137; 138;  
157; 158; 159; 160; 161; 162;

163; 164; 165; 168; 235; 243;  
244; 252; 285; 374; 388; 389;  
391; 393; 407; 408; 410; 480; 502  
CHUQUET, H. 153; 238; 257; 259; 346;  
347  
CHUQUET, J. 346  
CLAUDÉ, P. 310; 468  
CONEIN, B. 34  
COOK, V. 12; 158; 159; 160; 243; 244;  
410  
CORBETT, G. 458  
COTTE, P. 8; 20; 76; 93; 108; 184; 289;  
419; 422; 423; 507  
CRYSTAL, D. 459; 474  
CULIOLI, A. 7; 13; 18; 19; 20; 25; 26; 31;  
32; 34; 46; 47; 48; 53; 54; 55; 59;  
60; 61; 62; 67; 68; 74; 75; 77; 79;  
83; 89; 95; 99; 100; 101; 102;  
103; 104; 108; 111; 113; 114;  
115; 116; 122; 124; 125; 126;  
127; 128; 132; 133; 138; 142;  
144; 145; 146; 147; 148; 149;  
150; 151; 152; 153; 155; 156;  
161; 162; 163; 164; 166; 170;  
180; 188; 229; 231; 232; 233;  
234; 235; 236; 237; 238; 239;  
240; 241; 242; 243; 244; 245;  
246; 247; 248; 249; 250; 251;  
252; 253; 254; 255; 257; 258;  
259; 260; 261; 263; 265; 266;  
267; 268; 269; 270; 271; 272;  
273; 274; 275; 278; 279; 280;  
281; 282; 283; 284; 285; 287;  
288; 292; 293; 295; 319; 320;  
321; 324; 339; 340; 342; 343;  
344; 345; 346; 348; 349; 351;  
357; 358; 362; 363; 365; 366;  
371; 372; 373; 383; 384; 389;  
390; 391; 392; 393; 398; 401;  
402; 405; 408; 412; 417; 423;  
424; 432; 434; 439; 450; 452;  
458; 466; 473; 474; 475; 476;  
479; 480; 483; 486; 487; 488;  
490; 496; 497; 503; 514; 518  
CURAT, H. 183

#### -D-

DAMOURETTE, J. 169; 170; 171; 214  
DELAVEAU, A. 234; 408  
DELEUZE, G. 87; 110; 119  
DELMAS, Cl. 92; 111; 125; 130; 131;  
160; 289; 291; 292; 293; 296;  
297; 298; 299; 300; 301; 303;  
315; 316; 317; 323; 467; 468;  
469; 498; 510  
DERRIDA, J. 437; 438  
DESCARTES, R. 36; 161  
DESCLÉS, J.-P. 11; 108; 257; 260; 265;  
266; 279; 474; 475; 476



DOUAY, C. 136; 154; 184; 186; 189; 191;  
193; 199; 200; 221; 223; 241  
DOYLE, C. 448  
DUBOIS, J. 125; 156; 350; 366; 369; 378;  
389  
DUCROT, O. 34; 58; 143; 209; 337; 344;  
351; 477; 509

# -E-

EINSTEIN, A. 274

# -F-

FLAMM, A. 395  
FLINTHAM, R. 347  
FODOR, J. 254  
FOUCAULT, M. 110; 513; 521  
FRANCKEL, J.-J. 126; 236; 275; 276;  
405; 438; 439; 484; 485; 514  
FREGE, G. 451  
FREUD, S. 33; 75; 98; 430; 436; 447;  
448; 481  
FRUYT, M. 334  
FRYD, M. 425  
FUCHS, C. 18; 126; 184; 185; 186; 190;  
223; 224; 233; 239; 260; 264;  
400; 439

# -G-

GABILAN, J.-P. 49; 125; 291; 300; 323;  
468  
GALMICHE, M. 493  
GINZBURG, C. 43; 45; 435; 446; 447;  
448; 449  
GIRARD, G. 92; 131; 289; 316; 317; 510  
GIVÓN, T. 481  
GODLFIELD, B. 463  
GREENBAUM, S. 388  
GREIMAS, A.-J. 6; 445  
GRICE, H. P. 318  
GROSSIER, M.-L. 234; 237; 241; 259;  
267; 272; 391; 497  
GUATTARI, F. 87; 119  
GUÉRON, J. 108; 243; 410; 411; 492  
GUILLAUME, G. 7; 32; 47; 49; 50; 59; 61;  
62; 63; 69; 70; 73; 76; 95; 100;  
102; 125; 126; 131; 132; 133;  
134; 135; 136; 137; 138; 139;  
140; 141; 161; 163; 165; 166;  
177; 182; 183; 184; 185; 186;  
187; 188; 189; 190; 191; 192;  
193; 194; 195; 196; 197; 199;  
200; 201; 202; 203; 204; 205;  
206; 207; 208; 209; 210; 211;  
212; 213; 214; 216; 217; 218;  
220; 221; 222; 223; 224; 225;  
226; 227; 228; 229; 230; 241;  
252; 285; 294; 302; 310; 320;  
328; 333; 359; 360; 361; 362;  
369; 370; 381; 394; 402; 404;  
419; 430; 440; 444; 470; 476;  
483; 484; 486; 495; 497; 506; 517

# -H-

HAGÈGE, C. 155; 310; 311; 312; 318;  
319; 320; 327; 387  
HALLIDAY, M. 312  
HARRIS, R. A. 40; 42; 57

HARRIS, Z. 123; 265  
HÉCAEN, H. 156  
HEIDEGGER, M. 30; 98  
HEWSON, J. 125; 230; 470  
HIRTLE, W. 230  
HJELMSLEV, L. 43; 445; 503  
HOBBES, T. 20  
HOEKSTRA, T. 494  
HOLMES, S. 448; 518  
HORN, L. 209  
HUDDLESTON, R. 347; 348; 387; 388  
HUMBOLDT, W. 137

# -J-

BOUSCAREN 95; 108; 126; 128; 152;  
153; 234; 238; 257; 259; 260;  
273; 284; 346; 347; 405; 475;  
481; 514  
JAKOBSON, R. 155; 156; 157; 240; 314  
JEANNEAROD, M. 515  
JOLY, A. 13; 19; 20; 32; 62; 68; 69; 76;  
95; 100; 102; 113; 122; 125; 132;  
133; 134; 137; 161; 165; 168;  
182; 183; 184; 186; 190; 191;  
192; 193; 199; 203; 205; 206;  
207; 210; 212; 213; 214; 215;  
216; 217; 218; 219; 220; 221;  
222; 225; 227; 229; 233; 285;  
361; 362; 441; 458; 469; 470;  
471; 506; 510  
JONES, E. 353

# -K-

KAC, M. B. 40  
KANT, E. 98; 489  
KATZ, J. 254  
KERLEROUX, F. 367; 368  
KLEIBER, G. 125; 241; 334  
KOYRÉ, A. 287  
KUHN, T. 24; 29; 31; 34; 38; 39; 40; 41;  
42; 43; 44; 64; 175; 447  
KUNO, S. 344

# -L-

LABICA, G. 38  
LACAN, J. 75; 81; 90; 91; 120; 286; 287;  
347; 353; 354; 428; 429; 430;  
434; 435; 513  
LAKATOS, I. 39  
LANGACKER, R. 241; 453; 481; 518  
LANSON, G. 49  
LAPAIRE, J.-R. 19; 20; 26; 27; 95; 129;  
130; 139; 172; 212; 213; 240;  
326; 327; 355; 356; 376; 377;  
383; 384; 393; 394; 395; 396;  
398; 401; 402; 414; 415; 417;  
418; 419; 420; 422; 432; 433;  
434; 443; 452; 458; 467; 478;  
480; 505  
LARREYA, P. 65; 66; 67; 212; 456; 506  
LARRIVÉE, P. 184; 209; 210  
LATOUR, B. 25; 51  
LE GOFFIC, P. 126; 184; 185; 186; 190;  
223; 224; 233; 239; 264; 400; 439  
LEBAUD, D. 236; 275; 276; 438; 439  
LECERCLE, J.-J. 74; 78; 87; 98; 119;  
319; 335; 416; 420; 510  
LEMARÉCHAL, A. 369; 370; 371; 373

LEVISALLES, N. 515  
 L'HERMITTE, R. 156  
 LIDDLE, M. 126; 240; 345; 346; 518  
 LIPTON, J. 458  
 LOPEZ ALONSO, C. 5; 52; 59; 95; 127;  
 132; 133; 142; 143; 148; 247;  
 274; 446  
 LYONS, J. 344  
 LYOTARD, J.-F. 508

#### -M-

MAINGUENEAU, D. 514  
 MARX, K. 25; 29; 37; 74; 75; 76; 77; 145  
 MAUSS, M. 35  
 Mc CAWLEY, J. 57  
 MEILLET, A. 131; 135  
 MENEY, L. 183  
 MILNER, J.-Cl. 5; 6; 33; 44; 53; 55; 59;  
 75; 97; 98; 234; 279; 282; 287;  
 332; 342; 374; 375; 397; 398;  
 409; 466  
 MONTAGUÉ, R. 344  
 MONTANGERO, J. 233  
 MORAVSCIC, E.A. 40  
 MOREL, M.-A. 419  
 MORELLI, G. 447; 448  
 MOULOUD, N. 213

#### -N-

REES 460  
 NUESSEL, F. 40

#### -O-

OHM, G. 204  
 O'KELLY, D. 68; 76; 203; 207; 212; 213;  
 214; 215; 217; 218; 219; 361;  
 362; 469; 470; 471  
 ONIONS, C.T. 474

#### -P-

PAILLARD, D. 256; 275; 276; 283; 284;  
 340; 484; 485  
 PÉCHEUX, M. 260  
 PEIRCE, C. S. 11; 119  
 PERCIVAL, W. K. 40; 41; 42; 43  
 PIAGET, J. 233  
 PICHON, É. 169; 170; 171; 214  
 POPPER, K. 11; 31; 32; 39  
 POTTIER, B. 134; 185; 186; 190; 201;  
 369; 370  
 POUTSMA, H. 8

#### -Q-

QUAYLE, N. 154  
 QUIRK, R. 8; 48; 511

#### -R-

RASTIER, F. 43; 446; 503  
 RÉAUMUR, R. 36  
 ROBERT, S. 126; 234; 405; 514  
 ROHRER, C. 337; 338  
 ROSCH, E. 125; 480; 518  
 ROSNAY, J. 41  
 ROTGÉ, W. 19; 20; 26; 27; 95; 129; 130;  
 139; 172; 212; 213; 240; 326;  
 327; 355; 356; 357; 376; 377;

383; 384; 393; 394; 395; 396;  
 398; 401; 402; 412; 413; 414;  
 415; 417; 418; 419; 420; 422;  
 432; 443; 452; 458; 467; 478; 480  
 ROULLAND, D. 7; 136; 154; 184; 186;  
 189; 191; 193; 199; 200; 216;  
 221; 223; 241; 444  
 ROUX, P. 289; 303; 304; 309; 313  
 RUWET, N. 18; 156

#### -S-

SAPIR, E. 78; 278  
 SARTRE, J.-P. 111; 112  
 SAUSSURE, F. 26; 42; 53; 56; 66; 76;  
 123; 126; 127; 128; 129; 130;  
 131; 135; 138; 140; 141; 143;  
 190; 216; 320; 384; 398; 437;  
 438; 440; 441; 442; 444; 501  
 SCHELLING, F.W.J. 190; 486  
 SCHWARTZ, L. 262  
 SEARLE, J. 345  
 SERE DE OLMOS, A. 5; 52; 59; 95; 127;  
 132; 133; 142; 143; 148; 247;  
 274; 446  
 SIMONIN, J. 150; 258  
 SOUESME, J.-Cl. 276; 277; 468  
 SPINOZA, B. 127  
 STÉFANINI, J. 56; 131; 138; 139; 161  
 SWEET, H. 9

#### -T-

TESNIÈRE, L. 137; 168; 169; 170; 171;  
 172; 174; 186; 370  
 TOLLIS, F. 95; 132; 184; 186; 212; 213;  
 215; 226; 355  
 TOUPIN, F. 7; 30; 32; 33; 45; 47; 49; 55;  
 57; 58; 60; 63; 70; 95; 102; 125;  
 139; 166; 289; 290; 292; 302;  
 309; 311; 312; 313; 322; 323; 467  
 TRAUGOTT, E. 173; 453  
 TROUBETSKOÏ, N. 119; 156; 301  
 TRYPHON, A. 233

#### -V-

VALIN, R. 61; 95; 125; 135; 166; 184;  
 188; 190; 192; 194; 195; 196;  
 197; 205; 206; 208; 210; 211;  
 213; 380; 381; 515; 516  
 VANDELOISE, C. 254; 472; 478; 479  
 VIEL, M. 156; 462  
 VIENNE, J.-M. 213  
 VIGOTSKI, L. 405  
 VOGÜÉ, S. 55; 142; 152; 180; 232; 234;  
 255; 256; 276; 281; 342; 343;  
 372; 373; 408; 412; 484; 485

#### -W-

WATBLED, J.-Ph. 65; 66; 67; 212; 456;  
 506  
 WIERZBICKA, A. 319  
 WILMET, M. 7; 95; 126; 132; 165; 183;  
 184; 185; 189; 191; 192; 212;  
 228; 285  
 WIRTH, J. A. 40  
 WITTGENSTEIN, L. 94; 119; 278; 326  
 WOOLGAR, S. 51

**-X-**

XATARD, V. 56; 139

**-Y-**

YAGUELLO, M. 106

**-Z-**

ZEMB, J.-M. 310

## B2: Index rerum

### —A—

abduction 11; 36; 119; 378; 447; 448; 449  
actance 155; 332; 351; 370; 371; 372;  
380; 450  
algorithme 61; 172; 174; 243; 246; 257;  
275; 279; 358; 408; 434; 469  
analogie 52; 83; 87; 90; 116; 173; 179;  
300; 301; 308; 329; 338; 365;  
372; 407; 421; 461; 462; 465;  
487; 489; 494; 509; 510; 511; 513  
analogistes 318; 334  
anaphore 103; 294; 303; 304; 308; 374;  
375; 377; 378; 410; 419; 457  
anomaliste 318  
aoristique 152; 238; 251; 259; 272  
application 260  
architectonique 109; 110; 111; 113; 118;  
177; 200; 244; 290  
aspectualité 85; 198; 219; 251; 259; 292;  
336; 337; 351; 368; 369; 370;  
433; 474; 475; 495  
assertion 266  
attracteur 7; 261; 263; 264; 491; 497

### —B—

bijektivité 88; 115; 140; 364; 371; 384;  
402; 424; 449; 451; 468; 483; 513  
binarisme 124; 257  
bi-univocité 286; 321

### —C—

cataphore 304; 372  
catégorie 24; 39; 132; 136; 152; 155; 206;  
269; 385; 453; 457; 458; 462;  
464; 473; 474; 475; 476; 477;  
478; 479; 484; 486; 487; 493  
chronogénèse 59; 190; 362  
co-énonciation 292; 293; 431  
cognition 19; 24; 90; 125; 130; 224; 230;  
233; 236; 250; 292; 317; 385;  
431; 472; 478; 479; 480; 481;  
515; 518  
compact 83; 276; 295; 484; 485; 486  
concept 1; 5; 7; 9; 11; 12; 17; 19; 20; 23;  
24; 25; 26; 28; 29; 30; 31; 34; 37;  
38; 39; 40; 41; 43; 44; 45; 49; 51;  
52; 62; 63; 64; 66; 67; 71; 72; 74;  
75; 76; 78; 79; 82; 83; 84; 85; 87;  
88; 89; 94; 96; 97; 98; 99; 100;  
101; 102; 103; 104; 105; 106;  
107; 108; 109; 110; 111; 112;  
113; 114; 116; 117; 118; 119;  
120; 121; 124; 127; 128; 129;  
130; 133; 134; 136; 137; 141;  
145; 147; 148; 152; 156; 157;  
162; 163; 164; 165; 166; 168;  
169; 175; 177; 179; 180; 182;  
187; 189; 190; 195; 208; 209;  
211; 213; 214; 231; 232; 236;  
237; 238; 239; 240; 252; 254;  
256; 257; 259; 261; 262; 273;  
275; 276; 277; 279; 284; 285;  
288; 289; 291; 294; 295; 309;

310; 312; 313; 316; 322; 326;  
327; 328; 329; 332; 339; 341;  
342; 345; 346; 348; 350; 355;  
356; 357; 358; 360; 362; 363;  
364; 366; 369; 371; 372; 374;  
375; 377; 378; 379; 381; 382;  
383; 384; 385; 388; 389; 393;  
397; 399; 401; 404; 407; 408;  
409; 413; 417; 434; 435; 437;  
438; 440; 446; 449; 450; 451;  
467; 468; 469; 472; 473; 474;  
477; 480; 482; 483; 484; 485;  
486; 488; 489; 490; 491; 494;  
495; 497; 499; 502; 504; 505;  
506; 507; 508; 515; 517  
consensualité 155; 487; 488; 489  
corrélation 29; 87; 88; 117; 118; 119; 120;  
149; 154; 156; 157; 300; 301;  
303; 305; 306; 309; 327; 329;  
381; 428; 446; 451; 452; 489;  
490; 494; 495; 496; 497; 499; 503  
cotexte 33; 485  
covalidation 293

### —D—

d'auxiliarité 203  
déconstruction 42; 105; 129; 152; 384;  
398; 437; 438; 439; 441  
déformable 68; 109; 147; 231; 252  
délinéarisation 61; 296; 298  
dense 83; 186; 276; 484; 485  
détermination 108; 238; 260; 273; 274;  
275; 366; 372; 377; 395; 422;  
474; 475; 490; 491; 494; 495  
dictum 235; 266  
différenciation 257; 261; 264  
digraphe 419; 426  
discordantiel 168; 171  
discret 485  
dispositif 23; 30; 68; 71; 72; 73; 74; 75;  
76; 83; 88; 97; 100; 101; 103;  
104; 105; 109; 110; 111; 112;  
113; 114; 118; 137; 146; 155;  
173; 174; 179; 181; 187; 190;  
195; 199; 212; 219; 226; 227;  
231; 236; 243; 244; 248; 275;  
281; 288; 290; 317; 321; 330;  
360; 389; 410; 431; 450; 451;  
483; 499; 504; 508  
disrelation 292; 293

### —E—

écoie 1; 2; 3; 4; 5; 6; 7; 8; 9; 11; 12; 13;  
14; 15; 16; 17; 18; 19; 20; 21; 22;  
23; 25; 26; 28; 31; 33; 39; 45; 48;  
49; 53; 55; 57; 59; 60; 62; 65; 66;  
67; 68; 69; 71; 72; 74; 78; 81; 82;  
85; 96; 97; 100; 105; 113; 124;  
125; 126; 127; 128; 129; 130;  
131; 132; 136; 138; 140; 141;  
152; 156; 157; 161; 163; 164;  
165; 168; 169; 170; 173; 174;  
175; 180; 183; 226; 312; 319;  
320; 324; 342; 345; 348; 355;

359; 365; 376; 379; 382; 384;  
 385; 387; 389; 393; 397; 398;  
 404; 405; 407; 408; 411; 420;  
 423; 427; 435; 438; 440; 441;  
 442; 443; 444; 449; 450; 452;  
 453; 457; 464; 465; 466; 467;  
 468; 469; 472; 476; 477; 478;  
 479; 480; 487; 499; 501; 503;  
 504; 506; 507; 511; 513  
 égophore 66; 155; 214; 320  
 énonçable 260; 390; 391; 407; 408  
 énoncé 3; 5; 12; 22; 23; 33; 34; 39; 51;  
 65; 66; 69; 70; 72; 78; 82; 105;  
 116; 117; 127; 130; 131; 138;  
 147; 155; 161; 167; 172; 180;  
 182; 196; 238; 254; 255; 256;  
 258; 260; 266; 275; 280; 281;  
 282; 291; 293; 296; 297; 302;  
 311; 314; 321; 322; 332; 333;  
 342; 344; 345; 346; 348; 350;  
 351; 352; 353; 354; 361; 363;  
 366; 373; 380; 382; 383; 390;  
 404; 406; 408; 424; 431; 434;  
 435; 441; 443; 448; 493; 494;  
 497; 498; 513; 515; 517; 518;  
 519; 520  
 énonciateur 10; 22; 66; 75; 145; 147; 148;  
 167; 171; 175; 176; 181; 214;  
 254; 258; 267; 268; 277; 282;  
 291; 293; 296; 298; 300; 303;  
 304; 306; 315; 317; 332; 344;  
 346; 347; 348; 350; 351; 352;  
 354; 397; 404; 431; 432; 442;  
 486; 487; 490; 496; 497; 498;  
 499; 504; 518  
 énonciateurs 104; 235; 253; 320; 344;  
 349; 363; 439; 499; 518  
 énonciation 3; 4; 5; 10; 12; 16; 17; 22; 23;  
 24; 25; 26; 33; 34; 50; 65; 67; 68;  
 69; 78; 95; 100; 108; 120; 125;  
 127; 128; 138; 141; 143; 144;  
 145; 150; 153; 174; 180; 186;  
 206; 214; 215; 216; 219; 229;  
 230; 233; 235; 238; 239; 251;  
 252; 260; 304; 320; 332; 333;  
 335; 336; 339; 340; 341; 342;  
 343; 344; 345; 346; 347; 349;  
 350; 351; 352; 353; 354; 355;  
 361; 362; 365; 366; 367; 372;  
 373; 378; 381; 382; 383; 405;  
 406; 419; 431; 441; 443; 481;  
 489; 491; 499; 501; 505; 513;  
 514; 515; 517; 518; 519; 520  
 énonciativiste 5; 9; 12; 22; 23; 24; 25; 28;  
 45; 65; 71; 105; 108; 116; 117;  
 127; 128; 143; 144; 163; 255;  
 332; 350; 377; 383; 385; 393;  
 408; 430; 448  
 épiilinguistique 59; 253; 511  
 épistémique 259  
 épistémologie 23; 28; 29; 30; 35; 40; 56;  
 64; 83; 86; 127; 234; 246; 247;  
 250  
 équipossibilité 259  
 équivocité 384  
 étymologie 129; 235; 419; 423; 424; 425;  
 426; 427; 440; 442; 443; 463;  
 466; 480  
 extensité 206

extralinguistique 58; 147; 148; 161; 292;  
 499

## —F—

falsifiable 11; 31; 50; 251; 435; 437  
 formalisation 33; 35; 54; 57; 61; 62; 73;  
 98; 105; 114; 146; 163; 164; 195;  
 213; 225; 233; 235; 239; 243;  
 245; 246; 268; 285; 286; 450;  
 495; 496  
 forme 6; 7; 23; 26; 30; 33; 34; 41; 48; 51;  
 52; 63; 65; 66; 70; 72; 73; 74; 75;  
 76; 79; 97; 111; 114; 116; 118;  
 129; 134; 136; 137; 138; 139;  
 140; 141; 146; 150; 152; 154;  
 163; 168; 169; 174; 177; 182;  
 184; 186; 189; 195; 198; 200;  
 201; 202; 203; 204; 205; 206;  
 207; 208; 211; 216; 217; 218;  
 222; 224; 229; 243; 261; 265;  
 267; 274; 276; 277; 279; 288;  
 299; 314; 315; 317; 320; 325;  
 326; 345; 349; 351; 357; 359;  
 362; 365; 366; 370; 373; 388;  
 391; 393; 397; 402; 405; 412;  
 414; 416; 419; 421; 422; 424;  
 426; 428; 430; 432; 446; 449;  
 450; 451; 453; 454; 455; 456;  
 464; 476; 486; 487; 489; 492;  
 499; 503; 505; 506; 513; 515;  
 519; 521  
 formulation 11; 40; 69; 77; 91; 99; 127;  
 135; 138; 139; 142; 164; 186;  
 195; 196; 199; 200; 201; 202;  
 204; 205; 220; 221; 222; 229;  
 245; 250; 252; 255; 273; 274;  
 285; 286; 314; 317; 330; 347;  
 383; 404; 455; 475; 509  
 frayage 102

## —G—

générativiste 11; 56; 107; 163; 164; 408;  
 431  
 généricité 218; 230; 492; 493  
 guillaumisme 95; 132; 183; 186

## —H—

homothétie 109; 117; 265; 451  
 hyperonymie 108; 477; 493

## —I—

iconicité 316; 421; 422  
 idéalisme 26; 183; 190; 227; 401; 402;  
 403; 412; 444; 450; 451; 452;  
 479; 480  
 identification 54; 61; 257; 259; 261; 264;  
 272; 283; 424; 483; 494  
 instabilité 121; 181; 324; 347  
 instanciation 138; 239  
 insu 29; 74; 75; 76; 77; 79; 144; 147; 149;  
 152; 155; 332; 339; 351; 361;  
 362; 398; 412  
 interface 72; 73; 89; 110; 118; 224; 236;  
 288; 396; 499  
 interlocution 149; 153; 154; 342; 348; 350  
 interopérabilité 177  
 intuitionnelle 215; 216; 230

invariant 22; 23; 24; 26; 33; 50; 60; 65;  
66; 67; 68; 69; 70; 72; 73; 78; 82;  
83; 85; 88; 90; 100; 103; 105;  
109; 111; 113; 116; 117; 127;  
130; 138; 139; 140; 141; 146;  
151; 153; 154; 155; 180; 182;  
203; 208; 209; 210; 211; 219;  
220; 221; 222; 227; 230; 242;  
265; 266; 275; 277; 290; 291;  
295; 308; 313; 317; 318; 319;  
320; 321; 322; 323; 324; 326;  
327; 328; 329; 330; 331; 383;  
394; 396; 420; 423; 424; 425;  
426; 439; 441; 442; 443; 448;  
449; 451; 478; 480; 512  
isomorphisme 87; 116; 117; 195; 201;  
204; 207; 242; 264; 266; 271;  
272; 330  
itérabilité 34; 519

## -L-

lalangue 96; 98; 427  
langagier 4; 5; 13; 22; 23; 28; 30; 33; 44;  
47; 48; 49; 52; 55; 56; 59; 61; 62;  
64; 65; 67; 69; 72; 76; 77; 78; 81;  
82; 83; 85; 86; 88; 89; 90; 108;  
116; 120; 122; 123; 125; 126;  
127; 130; 132; 133; 134; 136;  
137; 142; 143; 144; 145; 146;  
149; 157; 161; 165; 166; 178;  
179; 180; 181; 182; 183; 184;  
185; 186; 188; 189; 190; 191;  
192; 193; 195; 196; 199; 200;  
202; 203; 206; 211; 213; 214;  
215; 217; 219; 224; 225; 228;  
229; 230; 231; 234; 235; 240;  
242; 245; 247; 252; 253; 260;  
269; 272; 273; 284; 285; 286;  
287; 289; 292; 297; 298; 309;  
310; 313; 314; 315; 316; 317;  
318; 319; 321; 326; 343; 344;  
345; 350; 356; 359; 360; 362;  
364; 373; 378; 379; 383; 384;  
404; 405; 409; 417; 427; 433;  
434; 441; 442; 444; 450; 458;  
459; 465; 471; 472; 474; 475;  
476; 479; 480; 481; 482; 484;  
488; 497; 499; 501; 503; 504;  
509; 513; 514; 517; 518; 519  
lexigénèse 136; 195; 204; 205; 206; 207;  
219; 362; 458; 476  
lexis 73; 108; 138; 235; 236; 238; 239;  
259; 260; 261; 265; 266; 279;  
280; 390  
linéaire 25; 27; 39; 41; 48; 50; 60; 61; 71;  
72; 73; 74; 77; 78; 105; 123; 130;  
131; 166; 168; 170; 171; 172;  
173; 174; 175; 180; 222; 245;  
260; 265; 266; 288; 289; 290;  
291; 293; 295; 296; 300; 301;  
305; 309; 316; 331; 365; 376;  
377; 383; 384; 385; 386; 387;  
390; 393; 396; 397; 398; 399;  
400; 401; 402; 404; 408; 409;  
411; 412; 417; 418; 421; 422;  
423; 428; 433; 434; 440; 444;  
445; 446; 449; 450; 451; 453;  
464; 465; 466; 468; 469; 471;  
472; 473; 502; 504; 512  
linéarisation 239; 292

localisation 54; 151; 238; 259; 483; 494

## -M-

marqueur 15; 23; 26; 33; 34; 39; 47; 60;  
63; 67; 78; 114; 117; 133; 150;  
153; 169; 171; 172; 173; 248;  
253; 255; 257; 266; 276; 277;  
279; 280; 281; 282; 283; 291;  
298; 308; 309; 321; 340; 355;  
357; 363; 364; 365; 375; 376;  
377; 380; 383; 385; 388; 389;  
390; 391; 392; 393; 395; 396;  
397; 398; 399; 400; 402; 403;  
405; 413; 424; 428; 431; 433;  
434; 450; 451; 452; 453; 456;  
466; 467; 468; 469; 471; 473;  
475; 476; 485; 488; 490; 491;  
502; 505; 508; 514  
mathématisation 18; 33; 284; 285; 286;  
287  
métadiscours 80; 81; 82; 84; 85; 88; 93;  
105; 118; 370; 374; 379; 433  
métafiction 519  
métaopérateur 293; 294; 308; 315; 322;  
323; 377; 425; 468  
métaopérational 7; 14; 22; 30; 32; 45;  
47; 55; 57; 58; 60; 61; 62; 63; 70;  
72; 92; 95; 125; 161; 166; 288;  
289; 290; 292; 294; 295; 297;  
302; 310; 311; 312; 314; 316;  
317; 322; 330; 356; 359; 384;  
402; 403; 404; 469; 476; 484;  
497; 498  
métaphore 2; 36; 39; 81; 87; 88; 89; 90;  
91; 92; 93; 94; 96; 113; 117; 121;  
130; 172; 177; 252; 256; 275;  
315; 326; 329; 353; 354; 394;  
412; 413; 414; 416; 417; 418;  
437; 439; 441; 480; 512  
métaterme 37; 59; 85; 88; 177; 186; 190;  
310; 332; 368; 372; 374; 378; 382  
méthodologie 8; 13; 15; 17; 24; 57; 65;  
77; 231; 243; 253; 281; 292; 324;  
334; 417; 437; 438; 439; 509  
modalisation 240; 258  
modèle 2; 6; 7; 10; 13; 15; 16; 22; 24; 25;  
26; 29; 30; 32; 33; 39; 42; 43; 45;  
46; 47; 54; 55; 56; 57; 58; 60; 61;  
62; 63; 64; 65; 68; 69; 70; 71; 72;  
73; 84; 88; 89; 90; 92; 93; 95; 96;  
97; 101; 102; 105; 106; 107; 108;  
109; 110; 112; 113; 114; 115;  
116; 117; 123; 125; 128; 133;  
140; 146; 157; 160; 161; 162;  
163; 164; 165; 177; 178; 179;  
180; 182; 183; 194; 195; 196;  
199; 202; 204; 205; 206; 208;  
209; 211; 214; 217; 219; 222;  
225; 226; 227; 230; 232; 233;  
234; 235; 238; 242; 243; 244;  
245; 247; 249; 250; 251; 257;  
258; 259; 260; 261; 264; 265;  
267; 268; 273; 275; 276; 277;  
284; 285; 287; 288; 289; 290;  
291; 292; 293; 295; 297; 301;  
302; 308; 310; 311; 313; 314;  
316; 317; 320; 321; 322; 324;  
328; 329; 343; 353; 354; 358;  
359; 360; 361; 362; 365; 383;  
385; 389; 390; 392; 393; 394;

397; 398; 399; 400; 402; 404;  
 408; 411; 431; 433; 434; 449;  
 450; 451; 459; 463; 464; 466;  
 469; 473; 474; 475; 476; 478;  
 479; 486; 490; 496; 497; 499;  
 502; 504; 505; 509; 510; 511;  
 512; 513; 515; 517; 518; 520  
 monème 399; 400

# -N-

notion 7; 21; 32; 40; 47; 68; 73; 74; 79;  
 86; 93; 104; 111; 112; 113; 114;  
 116; 124; 129; 130; 135; 140;  
 143; 145; 150; 156; 166; 171;  
 186; 194; 204; 205; 229; 232;  
 234; 238; 239; 240; 247; 248;  
 250; 256; 257; 259; 260; 261;  
 262; 263; 264; 265; 266; 267;  
 268; 269; 270; 271; 272; 273;  
 276; 277; 285; 287; 288; 310;  
 311; 312; 320; 321; 344; 355;  
 371; 392; 409; 419; 432; 439;  
 441; 444; 456; 470; 473; 475;  
 476; 480; 484; 485; 486; 490;  
 491; 492; 493; 498; 503; 505;  
 508; 515; 516  
 nynégocentrisme 214

# -O-

objectivables 403  
 omnimarquage 27; 385; 401; 452; 453;  
 464; 466; 469; 470  
 onomasiologique 219; 280; 450  
 ontologie 200; 340; 471; 472; 478; 482;  
 486; 489; 493; 494; 495; 499; 503  
 opérateur 13; 23; 26; 27; 39; 46; 47; 78;  
 88; 102; 105; 151; 152; 166; 167;  
 172; 173; 174; 239; 256; 257;  
 260; 265; 283; 293; 294; 295;  
 300; 302; 304; 305; 306; 308;  
 313; 314; 315; 317; 321; 322;  
 323; 324; 330; 333; 337; 355;  
 360; 375; 376; 377; 378; 379;  
 380; 383; 384; 385; 386; 389;  
 390; 391; 392; 393; 395; 396;  
 397; 398; 399; 400; 401; 402;  
 403; 404; 405; 414; 417; 418;  
 419; 420; 421; 422; 423; 425;  
 426; 428; 431; 434; 440; 446;  
 449; 450; 451; 452; 465; 466;  
 467; 468; 469; 471; 473; 476;  
 477; 478; 482; 483; 484; 486;  
 491; 494; 502; 505; 513  
 opératif 23; 25; 46; 50; 62; 71; 72; 73; 74;  
 131; 134; 135; 137; 141; 151;  
 155; 165; 166; 171; 173; 174;  
 177; 180; 181; 182; 193; 195;  
 197; 199; 201; 208; 209; 210;  
 212; 218; 219; 222; 226; 227;  
 228; 230; 232; 242; 245; 265;  
 266; 275; 278; 288; 289; 291;  
 295; 302; 303; 319; 321; 322;  
 324; 328; 330; 331; 355; 356;  
 357; 358; 359; 360; 361; 365;  
 376; 383; 387; 390; 392; 393;  
 395; 396; 400; 401; 402; 403;  
 414; 415; 416; 417; 418; 419;  
 421; 422; 423; 425; 426; 428;  
 433; 439; 440; 441; 443; 446;

449; 450; 451; 466; 470; 471;  
 473; 482; 483; 484; 487; 512  
 opération 5; 11; 13; 20; 22; 23; 25; 26; 27;  
 32; 34; 48; 49; 53; 54; 55; 57; 60;  
 61; 62; 65; 66; 67; 68; 69; 70; 71;  
 72; 73; 76; 77; 78; 79; 102; 105;  
 106; 108; 113; 116; 117; 127;  
 131; 133; 134; 135; 136; 137;  
 145; 152; 153; 155; 161; 162;  
 163; 164; 165; 166; 170; 171;  
 172; 173; 174; 180; 181; 182;  
 186; 189; 191; 192; 194; 195;  
 197; 198; 208; 210; 211; 212;  
 215; 218; 222; 225; 226; 227;  
 229; 231; 235; 236; 237; 238;  
 239; 242; 245; 247; 248; 249;  
 250; 251; 252; 253; 255; 256;  
 257; 258; 259; 260; 261; 264;  
 265; 266; 267; 271; 272; 274;  
 275; 276; 278; 279; 283; 288;  
 289; 290; 291; 292; 294; 295;  
 301; 302; 305; 307; 308; 309;  
 310; 313; 314; 315; 319; 320;  
 321; 323; 328; 329; 330; 331;  
 332; 335; 336; 339; 340; 341;  
 342; 346; 354; 355; 356; 357;  
 358; 359; 360; 361; 362; 363;  
 364; 365; 366; 373; 375; 376;  
 377; 378; 379; 380; 381; 382;  
 383; 384; 385; 386; 388; 389;  
 390; 392; 393; 394; 395; 396;  
 397; 398; 399; 400; 401; 402;  
 403; 404; 405; 407; 411; 412;  
 413; 414; 416; 417; 418; 424;  
 425; 426; 428; 429; 430; 431;  
 433; 434; 435; 438; 439; 440;  
 441; 442; 443; 444; 445; 446;  
 449; 450; 451; 452; 453; 466;  
 467; 468; 469; 471; 472; 473;  
 475; 476; 477; 480; 482; 484;  
 485; 486; 487; 488; 489; 490;  
 491; 496; 497; 502; 503; 504;  
 505; 508; 512; 513; 514  
 opératoire 7; 44; 49; 84; 106; 107; 246;  
 276; 355; 356; 357; 358; 359; 360  
 opposition 17; 20; 34; 42; 73; 78; 91; 107;  
 123; 128; 129; 131; 136; 137;  
 148; 149; 150; 153; 164; 167;  
 184; 197; 201; 219; 226; 241;  
 268; 277; 290; 293; 295; 301;  
 303; 304; 306; 307; 308; 310;  
 311; 312; 313; 315; 340; 359;  
 369; 379; 383; 384; 385; 404;  
 415; 416; 418; 437; 438; 440;  
 441; 442; 445; 451; 452; 453;  
 458; 469; 478; 479; 482; 487;  
 490; 491; 492; 494; 495; 496;  
 497; 502; 516

# -P-

paradigme 5; 9; 20; 22; 23; 24; 25; 28;  
 29; 31; 34; 38; 39; 41; 42; 43; 44;  
 45; 56; 65; 66; 67; 68; 70; 71; 77;  
 100; 105; 117; 119; 124; 127;  
 141; 157; 163; 180; 190; 209;  
 227; 255; 279; 300; 304; 317;  
 332; 363; 382; 383; 385; 393;  
 394; 395; 397; 398; 401; 419;  
 426; 427; 430; 435; 442; 444;  
 445; 446; 447; 448; 449; 452;

453; 455; 462; 467; 468; 469;  
471; 479; 501; 502  
paramètre 12; 33; 158; 159; 160; 221;  
258; 282; 306; 354; 487; 490; 496  
parcours 84; 95; 102; 123; 124; 129; 132;  
174; 175; 187; 219; 222; 230;  
238; 240; 241; 242; 268; 269;  
270; 271; 273; 277; 307; 313;  
324; 325; 328; 330; 483; 491;  
503; 504  
préconstruit 293; 304; 498  
prédication 108; 133; 235; 260; 290; 291;  
294; 296; 298; 300; 431; 490; 493  
problématisation 20; 34; 48; 131; 141;  
145; 174; 226; 398; 401; 423;  
472; 499  
processivité 26; 119; 237; 328; 334; 335;  
336; 339; 341; 342; 345; 346;  
349; 350; 351; 352; 354; 355;  
360; 362; 363; 364; 365; 366;  
367; 368; 370; 373; 374; 378;  
379; 380; 381; 382; 433; 489;  
515; 517  
propriété 12; 60; 67; 80; 94; 100; 104;  
151; 189; 247; 250; 252; 261;  
264; 265; 269; 276; 293; 302;  
304; 309; 313; 314; 315; 318;  
324; 333; 337; 342; 345; 350;  
357; 381; 386; 405; 409; 414;  
434; 438; 448; 449; 450; 473;  
484; 485; 486; 487; 489; 490;  
491; 492; 493; 494; 495; 496;  
497; 498; 499  
prototype 124; 125; 209; 210; 240; 263;  
322; 478; 483; 491; 492; 493  
psychanalyse 27; 35; 36; 40; 81; 95; 96;  
112; 197; 268; 384; 398; 427;  
430; 431; 432; 434; 435; 436;  
481; 502  
psycho-grammatical 395  
psychomécanique 22; 62; 67; 72; 76; 95;  
100; 125; 136; 154; 165; 181;  
182; 183; 184; 185; 186; 188;  
192; 193; 194; 196; 199; 206;  
213; 214; 219; 229; 242; 285;  
321; 330; 343; 344; 356; 384;  
402; 403; 404; 444; 471; 476; 497  
psychomécanisme 198; 201; 211; 216;  
228; 321  
psycho-sémiologie 294; 404; 419  
psychosystématique 183; 230; 483

## -R-

réanalyse 27; 170; 385; 413; 415; 418;  
423; 453; 454; 455; 456; 457;  
460; 461; 462; 463; 464; 465;  
466; 469; 471; 472  
recatégorisation 152; 169; 337; 369; 379;  
485; 486; 493  
récupérabilité 109; 281; 282; 283; 285;  
375; 390; 406; 408; 409; 410;  
411; 412; 450  
reformulation 99; 100; 281; 352; 356; 466  
réinterprétation 453; 462; 465  
relation 7; 8; 22; 34; 60; 72; 78; 79; 88;  
90; 91; 95; 96; 102; 110; 114;  
115; 116; 118; 120; 140; 142;  
144; 145; 146; 147; 148; 149;  
151; 152; 153; 154; 163; 166;  
174; 190; 192; 195; 201; 202;

203; 204; 205; 220; 223; 229;  
235; 237; 238; 239; 240; 243;  
245; 248; 249; 250; 252; 255;  
260; 261; 262; 263; 266; 267;  
268; 279; 291; 292; 293; 295;  
296; 300; 301; 302; 303; 304;  
316; 317; 319; 321; 328; 332;  
334; 340; 344; 357; 363; 364;  
366; 367; 371; 374; 375; 377;  
381; 382; 383; 384; 388; 390;  
391; 392; 393; 401; 404; 420;  
429; 430; 448; 471; 475; 483;  
498; 502; 503; 509; 513; 514  
remotivation 316; 416; 417; 419; 425;  
428; 465  
repérage 26; 54; 61; 74; 108; 116; 133;  
149; 151; 153; 166; 231; 232;  
236; 238; 239; 242; 254; 255;  
256; 257; 258; 259; 260; 261;  
264; 265; 266; 271; 272; 273;  
275; 283; 287; 288; 330; 331;  
339; 340; 371; 372; 392; 489; 515  
repère 26; 86; 103; 148; 238; 259; 260;  
272; 275; 283; 371; 372; 514  
repéré 67; 272; 283; 304; 372  
résultatif 338; 339; 349; 368; 375  
rhématicité 62; 72; 166; 167; 289; 295;  
297; 300; 301; 302; 303; 304;  
305; 306; 308; 310; 311; 313;  
322; 328; 496; 497; 498  
rhème 290; 296; 310; 311; 312; 313  
rhizome 110; 119; 416  
risque 2; 21; 41; 58; 103; 172; 174; 223;  
226; 228; 251; 282; 287; 310;  
325; 340; 343; 349; 364; 377;  
389; 394; 407; 411; 413; 417;  
419; 429; 430; 434; 435; 442;  
465; 467; 470; 479; 499; 513;  
519; 521  
rupture 24; 29; 45; 77; 130; 143; 153;  
155; 201; 212; 237; 257; 259;  
265; 271; 272; 349; 417; 441;  
487; 488; 489; 501; 502

## -S-

schème 23; 25; 46; 62; 72; 73; 74; 110;  
140; 152; 166; 176; 177; 180;  
181; 182; 186; 190; 191; 193;  
194; 195; 196; 199; 200; 201;  
202; 203; 204; 205; 206; 207;  
208; 209; 210; 211; 212; 218;  
219; 220; 221; 222; 225; 227;  
228; 230; 231; 232; 242; 243;  
252; 261; 264; 265; 266; 268;  
275; 277; 283; 287; 288; 289;  
295; 296; 297; 298; 299; 300;  
301; 302; 303; 305; 309; 318;  
322; 324; 325; 327; 328; 329;  
330; 331; 361; 362; 383; 441;  
450; 451; 471; 472; 473; 482;  
483; 484; 486; 487; 496; 497;  
499; 512; 516  
schème opératif 23; 25; 46; 62; 72; 73;  
74; 166; 177; 180; 181; 182; 193;  
195; 199; 201; 208; 209; 212;  
218; 219; 222; 228; 230; 232;  
242; 266; 288; 289; 295; 302;  
303; 328; 330; 331; 361; 383;  
441; 450; 451; 473; 482; 483;  
484; 487; 512



shifter 155; 156; 157; 342  
 signifiante 213  
 signifiant 76; 128; 130; 131; 169; 191;  
     316; 330; 334; 390; 395; 399;  
     415; 416; 417; 419; 421; 422;  
     423; 425; 426; 427; 428; 429;  
     440; 462; 465; 466; 468; 469;  
     473; 476; 518  
 singulatif 33; 382  
 sinthome 428; 429  
 stabilité 10; 68; 88; 101; 103; 109; 181;  
     231; 232; 248; 251; 264; 321;  
     322; 347; 352; 362; 380  
 stemmas 168; 170  
 subsomption 72; 155; 201; 222; 265; 266;  
     295; 420; 426; 476; 477; 499; 517  
 successivité 57; 60; 61; 68; 166; 216;  
     229; 290  
 symptomal 75; 100; 212; 339; 340; 341  
 symptôme 147; 163; 224; 226; 316; 346;  
     362; 376; 397; 398; 417; 423;  
     426; 428; 429; 430; 431; 432;  
     446; 448; 518  
 systématique 12; 14; 62; 69; 76; 95; 113;  
     132; 136; 145; 150; 177; 184;  
     187; 190; 191; 192; 193; 195;  
     198; 199; 200; 213; 214; 316;  
     321; 333; 458; 483; 498  
 systématicité 14; 34; 35; 40; 41; 47; 54;  
     56; 59; 62; 66; 75; 76; 81; 88;  
     102; 109; 110; 111; 131; 132;  
     133; 135; 136; 139; 140; 141;  
     144; 146; 149; 150; 151; 152;  
     153; 155; 161; 164; 166; 167;  
     168; 170; 177; 182; 184; 187;  
     188; 190; 191; 192; 193; 194;  
     195; 196; 198; 202; 203; 206;  
     207; 208; 209; 210; 211; 214;  
     216; 217; 219; 223; 224; 225;  
     228; 229; 230; 247; 248; 251;  
     253; 254; 258; 261; 273; 274;  
     280; 283; 284; 288; 289; 293;  
     294; 308; 309; 310; 314; 316;  
     317; 320; 321; 323; 354; 362;  
     369; 414; 416; 418; 420; 421;  
     422; 426; 428; 437; 438; 439;  
     453; 454; 455; 456; 462; 466;  
     470; 471; 475; 478; 483; 484;  
     485; 486; 511

## -T-

tense 299; 474  
 tenseur 72; 73; 190; 194; 195; 201; 206;  
     207; 208; 209; 211; 216; 217;  
     218; 219; 222; 224; 225; 226;

    228; 302; 328; 330; 360; 361;  
     362; 363; 470; 471; 483  
 TH- 27; 117; 305; 310; 316; 327; 384;  
     398; 400; 401; 413; 414; 415;  
     418; 419; 420; 421; 422; 423;  
     426; 427; 428; 429; 445; 469  
 thématicité 62; 72; 166; 167; 176; 186;  
     187; 190; 289; 295; 297; 300;  
     301; 302; 303; 304; 305; 306;  
     308; 310; 311; 313; 322; 324;  
     328; 394; 496; 497  
 TOE 22; 72; 102; 133; 156; 161; 163;  
     166; 181; 231; 238; 241; 278;  
     279; 283; 288; 289; 321; 330;  
     356; 360; 384; 390; 404; 484; 490  
 trace 20; 22; 23; 24; 26; 27; 50; 60; 65;  
     67; 68; 69; 70; 71; 72; 74; 76; 77;  
     78; 79; 100; 103; 105; 108; 109;  
     117; 120; 127; 140; 145; 147;  
     155; 159; 161; 164; 174; 179;  
     180; 243; 247; 248; 249; 255;  
     282; 301; 307; 308; 339; 362;  
     364; 375; 378; 379; 380; 381;  
     382; 383; 384; 385; 390; 391;  
     392; 393; 397; 398; 399; 400;  
     401; 402; 403; 404; 405; 406;  
     407; 408; 409; 410; 411; 412;  
     413; 414; 416; 417; 418; 419;  
     420; 421; 423; 425; 426; 427;  
     428; 429; 430; 431; 432; 434;  
     435; 437; 438; 440; 443; 444;  
     446; 447; 448; 449; 450; 451;  
     452; 458; 465; 466; 469; 471;  
     472; 473; 480; 486; 502; 513; 518  
 transcatégoriel 169; 365; 389; 418; 476;  
     477; 478  
 transformation 114; 117; 163; 164; 165;  
     236; 265; 266; 271; 279; 321;  
     322; 379; 387; 388; 389; 407; 431

## -U-

utterance 17; 332; 345; 346; 347; 348;  
     349  
 utterer 332; 346

## -V-

validation 7; 11; 12; 13; 32; 57; 62; 63;  
     64; 80; 146; 229; 267; 268; 270;  
     278; 280; 290; 291; 292; 293;  
     429; 434; 435; 437  
 vecteur 60; 61; 62; 72; 134; 167; 190;  
     191; 195; 200; 207; 216; 220;  
     229; 291; 295; 301; 302; 303;  
     304; 305; 309; 310; 311; 313;  
     322; 323; 328; 362; 497; 498

## **Annexe C: Table des matières analytique**

### **REMERCIEMENTS**

### **CONVENTIONS MÉTALINGUISTIQUES**

### **INTRODUCTION**

Topo introductif — l'émergence de la linguistique dans l'enseignement de l'anglais

#### 1. Explicitation du libellé

Exposé des difficultés — discussion du terme "école" comme modèle descriptif

##### *1.1. "Les écoles"*

Réfutation d'autres dénominations: "programme de recherche" — pertinence du terme "école" dans le rapport de la linguistique à l'institution universitaire

##### 1.1.1. Courants ou équipes?

Équipe — courants — détermination sociologique et agonistique

##### 1.1.2. Un programme de recherche

Programme de recherche — paradigme au sens khunien — distinction des actants et des objets

##### 1.1.3. Ecole de X

La lexie "école de NOMDEVILLE" — ses limites — le caractère institutionnel de "école"

##### 1.1.4. Ecole vs théorie

École vs théorie — différences d'avec COTTE *et al.* 1993

##### *1.2. "Ecoles françaises"*

Importance du français comme métalangue — justification de l'exclusion des recherches chomskiennes

##### *1.3. "Linguistique anglaise"*

##### 1.3.1. Linguistique anglaise et linguistique générale

Des théories relevant de la linguistique générale

##### 1.3.2. Linguistique anglaise et linguistique de l'anglais

L'anglais comme lieu de départ de la théorie métaopérationnelle

##### 1.3.3. Linguistique anglaise vs grammaire anglaise

L'impossibilité d'une comparaison des théories à partir de l'analyse de l'anglais

##### 1.3.4. Linguistique anglaise vs linguistique anglophone

Exclusion des travaux de langue anglaise

##### *1.4. "(1967-1992)"*

Justification des bornes retenues — mise en perspective

#### 2. Objet

Le corpus d'analyse

### *2.1. Les hors-courants*

Exclusions des "hors-courants" — définition problématique de "courant" et affaiblissement de la théorie

### *2.2. Le paradigme énonciativiste*

Définition du programme de recherche commun aux écoles

### *2.3. Problématique*

Exposé des questions centrales de la thèse

## 3. Plan

Annonce du plan

## **1. APPROCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE**

Éléments d'épistémologie — exposition des présupposés théoriques — présentation du type de lecture pratiqué — éléments d'analyse des concepts

### 1.1. Éléments de (non-)épistémologie

#### *1.1.1. Épistémologie des sciences dures*

Questionnement des conditions de possibilité de l'application des concepts d'épistémologie des sciences à la linguistique

##### 1.1.1.1. Le consensus du falsifiable (POPPER)

Exemples d'analyses conformes à la falsifiabilité

##### 1.1.1.2. La question du répétable

Contradiction initiale entre la singularité de l'énoncé et l'exigence du répétable

#### *1.1.2. Le changement de paradigme et ses vicissitudes*

Récusation d'un transfert intégral du changement de paradigme à la KUHN

##### 1.1.2.1. La coupure de BACHELARD à ALTHUSSER

###### 1.1.2.1.1. BACHELARD et la coupure épistémologique

Rappel de l'analyse bachelardienne: du pré-scientifique au scientifique

###### 1.1.2.1.2. Les obstacles épistémologiques

Rappel de quelques exemples analysés par BACHELARD: l'éponge

###### 1.1.2.1.3. Rupture / coupure épistémologique (ALTHUSSER)

Rappel de l'analyse de MARX par ALTHUSSER

##### 1.1.2.2. La révolution scientifique chez KUHN

Rappel de l'analyse kuhnienne — définitions du paradigme — critiques

###### 1.1.2.2.1. La structure de maîtrise

Risques de personnalisation du débat

###### 1.1.2.2.2. Un instrument de légitimation

L'analyse de BALIBAR de la rupture / coupure comme instrument de légitimation

#### *1.1.3. Les difficultés d'une analyse comparée*

Critique d'une comparaison des théories sur la base d'analyses de "faits" de langue

##### 1.1.3.1. Une confrontation à langue égale?

Critique d'une tentative précédente — l'impossibilité d'analyser des "faits" ou des systèmes différents selon les modèles

#### 1.1.3.1.1. Le "fait" de langue et ses ambiguïtés

Contestation de la notion de "fait de langue" comme phénomène transparent à l'analyse linguistique — l'exemple de l'analyse linguistique: de la constitution du corpus à la conclusion — citations d'autorité

#### 1.1.3.1.2. X lave plus blanc

Généralisation de la confrontation théorique comme défense et illustration d'un modèle théorique

#### 1.1.3.2. Pour une spécificité méthodologique?

Extension de l'analyse méthodologique d'un précédent travail sur la théorie métaopérationnelle (TOUPIN 1994) — extension aux autres écoles des principes retenus

##### 1.1.3.2.1. Catharsis intellectuelle

Les exemples de défiance vis-à-vis du langage et de la linguistique intuitive

##### 1.1.3.2.2. Successivité et cohérence

Les exemples de questionnements des écoles quant à l'ordonnancement des opérations

##### 1.1.3.2.3. Méthodes heuristiques

Limites de l'heuristique

##### 1.1.3.2.4. Procédures de validation

Critique de la preuve par le marqueur

#### *1.1.4. Des questionnements retenus*

Exposé du fil rouge de la thèse

##### 1.1.4.1. Problématique retenue

Les questions d'une théorie linguistique

##### 1.1.4.1.1. Problématisation

Les questions de la thèse et la répartition des réponses en chapitres

##### 1.1.4.1.2. Explicitation du paradigme énonciatif

Définition du paradigme — un essai de définition précédent (LARREYA & WATBLED 1994)

##### 1.1.4.1.3. Justification du paradigme énonciatif

Examen de la conformité des programmes de recherches des écoles avec notre définition

##### 1.1.4.1.4. Modélisation de l'opération

Schéma du dispositif commun aux trois écoles

##### 1.1.4.1.5. Le dispositif théorique

Analytique du dispositif — le schème opératif — le schème notionnel

##### 1.1.4.2. Le type de lecture

Présentation du type de lecture arrêté

##### 1.1.4.2.1. La question de l'objet / l'insu

La dialectique du visible et de l'invisible chez ALTHUSSER

##### 1.1.4.2.2. Conditions du transfert

Arguments en faveur de l'application de cette lecture philosophique à la linguistique

##### 1.1.4.2.3. Quelques conséquences

##### 1.1.4.2.3.1. Des trous *a priori*

Hypothèse de la surdétermination de l'insu théorique dans l'absence de métalangage

##### 1.1.4.2.3.2. Les déplacements de l'insu

Réflexivité de l'insu dans notre travail

## 1.2. Postulats

Examens des principes de départ

### *1.2.1. Il n'y a pas de métalangage*

#### 1.2.1.1. Absence de métalangage

Explicitation de LACAN à partir d'ARRIVÉ et d'AUROUX

#### 1.2.1.2. Le discours théorique comme une langue?

Conditions de possibilité de l'analyse et du concept linguistique en l'absence de métalangage — analogie avec la sociolinguistique — les paradoxes de l'observateur — la question de la norme — la recherche des invariants

#### 1.2.1.3. Influence de la métalangue

Distinguos métadiscours / métalangage / métalangue — les propriétés de la langue française à l'œuvre dans le travail des concepts

#### 1.2.1.4. Langage et métalangage, théorie et méta-théorie

Les conséquences de l'absence de métalangage

#### 1.2.1.5. La corrélation plutôt que la métaphore

Refus de la métaphore comme outil d'analyse

##### 1.2.1.5.1. L'outil linguistique

Limites de la métaphore "boîte à outil" — preuve par l'exemple du caractère problématique de la métaphore

##### 1.2.1.5.2. L'outil informatique

De l'intérêt de penser la séparation des plans plutôt que leur confusion

##### 1.2.1.5.3. La métaphore n'est pas orientée *a priori*

Critique du primat du concret dans la métaphore — la symbolisation — le rapport littéral / figural — la difficulté de "contrôler" une métaphore

### *1.2.2. Une question de concepts*

#### 1.2.2.1. Pas une affaire personnelle

Rappel des filiations intellectuelles BENVENISTE / CULIOLI; GUILLAUME / JOLY; CULIOLI / ADAMCZEWSKI

#### 1.2.2.2. Les querelles de personnes

Analyse psychanalytique des querelles entre linguistes — la relation disciple / Maître — l'investissement affectif du modèle linguistique / analogie avec "lalangue" (LACAN) — le rapport fusionnel au modèle théorique

### *1.2.3. Un travail sur de l'écrit*

Propriétés de la lecture symptomale — primat de l'écrit dans le corpus — travail des concepts et concepts en travaux — analogie avec l'analyse des traces

#### 1.2.3.1. Continuité du dispositif théorique

Preuve par l'exemple de la stabilité — exemples de changements dans la continuité / stabilité — variation diachronique et synchronique

#### 1.2.3.2. Le choix des occurrences

Justification du choix de l'analyse des occurrences — le quatrième chapitre comme analyse du travail du concept, sorte de substitut de l'analyse des concordances

#### 1.2.3.3. Le choix des concepts

Nécessité d'une limitation — justification: les concepts du paradigme

### 1.3. La boîte à outils

Présentation des principaux concepts analysés et analysants

#### *1.3.1. Les outils analysés*

##### 1.3.1.1. Théorie vs modèle

Recherche de distinguo — limites de la synonymie — un exemple de rapport (l'inclusion)

##### 1.3.1.2. L'architectonique

distinguo dispositif / architectonique

##### 1.3.1.3. Notion ou concept?

Distinguo sartrien

#### *1.3.2. Les outils d'analyse*

Notion d'analyse

##### 1.3.2.1. Mot vs concept

Distinguo — le travail du concept

##### 1.3.2.2. L'application

Modélisation mathématique de la relation — définition mathématique

##### 1.3.2.3. Isomorphisme et homologie de structure.

Distinguo — exemple d'homologie

##### 1.3.2.4. Corrélation

Présentation de l'archi-concept d'analyse — essai de théorisation — le fonctionnement du concept: syntaxe et validité

##### 1.3.2.5. Bilan

## **2. APPROCHE DIACHRONIQUE**

Mise en place des concepts intervenant dans le paradigme énonciativiste — enracinement des programmes de recherche dans une tradition essentiellement française — exposé des principales analyses et concepts qui constituent l'horizon théorique des écoles françaises de linguistique anglaise — exclusion — justification des choix

### 2.1. Ferdinand de SAUSSURE

La déconstruction des oppositions saussuriennes (annonce) — rappels

#### *2.1.1. Synchronie et diachronie*

Le recours à l'étymologie

#### *2.1.2. La linéarité du signifiant*

Le linéaire comme définition de la structure de surface (DELMAS)

#### *2.1.3. La langue comme système*

Le postulat saussurien et ses prolongements

### 2.2. Gustave GUILLAUME

Justification d'un traitement spécifique dans le cadre historique — l'influence sur Antoine CULIOLI

#### *2.2.1. Une représentation dynamique de l'activité langagière*

La nécessité du cinétisme

#### *2.2.2. L'avant et l'après*

L'orientation des vecteurs

#### *2.2.3. Un système de système*

Genèse du principe — illustrations privilégiées

#### *2.2.4. La construction des catégories grammaticales*

La lexicogénèse comme construction des catégories

#### *2.2.5. Une théorie des opérations*

Le concept au centre du dispositif

#### *2.2.6. Structure profonde et structure de surface: la puissance et l'acte*

Des effets de sens aux invariants

#### *2.2.7. La recherche des invariants*

La formulation du concept — l'invariant comme schème de variation

### 2.3. Emile BENVENISTE

Analyse de l'insu de BENVENISTE par CULIOLI

#### *2.3.1. Une influence reconnue*

La filiation BENVENISTE-CULIOLI — une dette générale vis-à-vis de ce travail sur la structure

#### *2.3.2. L'appareil formel de l'énonciation*

##### 2.3.2.1. Linguistique de la langue ou linguistique du langage?

Le programme de recherche culiolien comme prolongement de questionnements de BENVENISTE

##### 2.3.2.2. L'insu

Comparaison de l'analyse de MARX par ALTHUSSER et de l'analyse de BENVENISTE par CULIOLI — l'absence du défaut de concept sous la multiplication des mots

##### 2.3.2.3. La subjectivité

L'insu du concept d'énonciateur

#### *2.3.3. Le raisonnement en termes de fonctionnement*

##### 2.3.3.1. Principe

Essai d'analyse du fonctionnement des corrélats de formes: opposition et réversibilité

##### 2.3.3.2. Le système des temps

###### 2.3.3.2.1. L'opposition histoire / discours

Parallèle entre l'analyse du parfait comme réversibilité entre état et possession et la réversibilité être / avoir

###### 2.3.3.2.2. La réversibilité d'être et avoir

Mise en perspective de l'opérateur de repérage culiolien (epsilon, epsilon miroir) à partir de la réversibilité être / avoir

##### 2.3.3.3. Le système de la personne

###### 2.3.3.3.1. La non-personne

Rappel de l'analyse de BENVENISTE, illustrée par l'anglais

###### 2.3.3.3.2. La réversibilité du je / tu

Mise en perspective de "l'opération de consensualité" (DANON-BOILEAU) à partir de la corrélation de subjectivité

### 2.4. JAKOBSON

Rappel des objets d'étude communs aux écoles françaises de linguistique anglaise

### 2.5. CHOMSKY, ou le modèle en creux

Analyse des rapports conflictuels à CHOMSKY

#### *2.5.1. Un théoricien de référence(s)*

##### 2.5.1.1. Une théorie des principes et des paramètres?

Analyse d'une critique de la théorie des principes et des paramètres

#### 2.5.1.2. Un théoricien controversé

Rappel des critiques de *Cartesian Linguistics*

#### 2.5.2. Un fonds de concepts

##### 2.5.2.1. Surface et profondeur

Parallèle des problématiques du passage de la profondeur à la surface

##### 2.5.2.2. Transformation et opération

Distinguo entre les deux concepts: la question de la prédictibilité

##### 2.5.2.3. Récursivité

Illustrations de la récursivité des opérations dans les trois modèles

### 2.6. TESNIÈRE

#### 2.6.1. Des concepts utiles

L'analyse en marquant — le marquant zéro

#### 2.6.2. Des proto-opérations?

Analyse du discordantiel et du forclusif repris de DAMOURETTE & PICHON comme proto-opération, préfiguration du "travail mental" (LAPAIRE & ROTGÉ)

#### 2.7. Bilan

La triade énonciative — parallèle avec les formes *a priori* de la sensibilité (KANT)

## **3. APPROCHE SYNCHRONIQUE**

Présentation séparée de chaque modèle théorique à partir du dispositif théorique, du schème qui organise l'édifice théorique et du principe qui fonde la théorie — ébauche de problématique commune et premières objections

### 3.1. Comment exposer une théorie?

#### 3.1.1. Objet

Justification du concept de "schème opératif"

#### 3.1.2. L'interopérabilité des modèles théoriques?

Les problèmes du métalangage — le paradoxe de l'observateur

#### 3.1.3. La conservation de la structure

La traductibilité du dispositif

#### 3.1.4. La grille de lecture

Les questionnements retenus

### 3.2. La théorie psychomécanique

#### 3.2.1. Préliminaires

##### 3.2.1.1. Un ou des guillaumismes?

Rappels de l'évolution de la théorie — sources — stabilité du modèle

##### 3.2.1.2. État des lieux

Examen cursif de diverses présentations et de leur orientation

##### 3.2.1.3. Les difficultés

Les métatermes — l'abstraction

#### 3.2.2. Le dispositif

Deux ou trois sous-disciplines de la systématique — objectifs et définitions



### 3.2.2.1. La psychomécanique

#### 3.2.2.1.1. Un système de systèmes

Interprétation de VALIN 1955

#### 3.2.2.1.2. Une linguistique de position

Méthodologie d'analyse — concept de diastème

### 3.2.2.2. La psycho-sémiologie

La notion de réussite d'une théorie — exemples — remotivation

### 3.2.3. Le(s) schème(s) opératif(s)

#### 3.2.3.1. Diagramme vs schème vs figure

Schème ou schéma: valeur de la représentation graphique — le schème sublinguistique

#### 3.2.3.2. Modélisations du schème

Variations dans POTTIER 1992

#### 3.2.3.3. Le schème d'intégrité

Explicitation — exemples — modélisation mathématique (barycentrique)

#### 3.2.3.4. Le schème de la lexigénèse

Isomorphismes et reformulation — exposé du schème — isomorphisme avec le schème d'intégrité et avec le tenseur binaire radical

#### 3.2.3.5. Le vecteur

Rappel de la représentation de base

#### 3.2.3.6. Le tenseur binaire radical

Exposé de l'archi-concept du système — le schème opératif — invariant grammatical ou invariant lexical — récurrence

### 3.2.4. De Gustave GUILLAUME à André JOLY

#### 3.2.4.1. État des lieux

Bilan des études antérieures

#### 3.2.4.2. De la psycho-systématique à la psycho-systématique énonciative.

La continuité — le "recentrage énonciationniste" (TOLLIS) — l'analyseur de l'acte de langage — structure ternaire ou binaire

#### 3.2.4.3. Un tenseur binaire "sous une forme plus dépouillée"

Représentation en une ou deux dimensions chez JOLY et chez GUILLAUME — Applications du schème dans JOLY & O'KELLY 1990

### 3.2.5. Un parcours sémasiologique

Exemple d'analyse: l'invariant de l'imparfait — aperçu méthodologique — discussion et explicitation de l'invariant dégagé — incidence / décadence

### 3.2.6. Quelques questionnements

#### 3.2.6.1. Le progrès humain reflété dans les langues?

Idéologie historique de la supériorité des langues — évolution des langues et réussite de la théorie

#### 3.2.6.2. Représentation binaire ou ternaire?

Plasticité du schème — le diastème

#### 3.2.6.3. Matérialité du temps opératif?

Variété des interprétations du temps opératif chez les guillaumiens — idéalistes et matérialistes

#### 3.2.6.4. Le mentalisme

Validité du schème — objections d'Antoine CULIOLI

### 3.3. La théorie des opérations énonciatives

#### 3.3.1. État des lieux

Examen cursif de diverses présentations et de leur orientation

##### 3.3.1.1. CULIOLI par lui-même

Absence d'ouvrage de synthèse des différentes analyses

##### 3.3.1.2. CULIOLI dans BRONCKART 1977

La lexis au centre du modèle

##### 3.3.1.3. CULIOLI par GUILLEMIN-FLESCHER 1981

L'absence de définitions de "relation" et d' "opération"

##### 3.3.1.4. CULIOLI dans BOUSCAREN & CHUQUET 1987

Reprise commentée de CULIOLI 1982

##### 3.3.1.5. CULIOLI par DANON-BOILEAU 1987

Simplification de la topologie

##### 3.3.1.6. CULIOLI par FUCHS & LE GOFFIC 1992

Importance de l'épistémologie (CULIOLI 1968)

##### 3.3.1.7. CULIOLI par GILBERT 1993

Principaux concepts et applications à l'anglais

##### 3.3.1.8. CULIOLI par LAPAIRE & ROTGÉ 1993

Entre la topologie et les recherches cognitives

##### 3.3.1.9. CULIOLI par LIDDLE 1995

Liens avec les recherches américaines (LANGACKER, ROSCH)

##### 3.3.10. CULIOLI par GROUSSIÉ & RIVIÈRE 1996

Linguistique énonciative et linguistique générale

##### 3.3.1.11. Essai de bilan

Scission entre théorie des repérages et théorie des domaines notionnels

#### 3.3.2. Le dispositif

Exposé des sous-domaines

##### 3.3.2.1. De l'algorithme à la formalisation

###### 3.3.2.1.1. La linguistique modulaire

L'exemple de COOK 1988 pour CHOMSKY

###### 3.3.2.1.2. Le programme de recherche

"L'étude du langage appréhendé à travers la diversité des langues"—  
formalisation — algorithmisation

##### 3.3.2.2. La théorie des observables

###### 3.3.2.2.1. Les trois niveaux

Les trois niveaux de représentations

###### 3.3.2.2.2. Un système de représentations métalinguistiques

Sa nécessité — les risques de la linguistique naïve

###### 3.3.2.2.3. Les ordres de données

Les quatre types de données (CULIOLI 1979) — l'épilinguistique

##### 3.3.2.3. La théorie du repérage

###### 3.3.2.3.1. L'analyse de la famille paraphrastique

Parallèle avec KATZ et FODOR — les modulations

###### 3.3.2.3.2. L'opération de repérage

L'opérateur  $\underline{\epsilon}$  (epsilon) — proposition de modélisation sous forme de  
fonction — exemples d'application

###### 3.3.2.3.3. De la famille paraphrastique au domaine notionnel

La lexis — résumé des étapes intermédiaires

#### 3.3.2.4. La théorie du domaine notionnel

Les trois types de notion — la structure de la notion lexicale — essai de distinguer centre attracteur / centre organisateur — début d'homologie entre le domaine notionnel et le repérage

#### 3.3.3. Pour un schème unique?

Justification du choix — abandon de la lexis — démonstration de l'isomorphisme des différentes représentations métalinguistiques

##### 3.3.3.1. Du domaine à la bifurcation

Isomorphisme du domaine notionnel et de la bifurcation

##### 3.3.3.2. De la bifurcation à la structure en came

Isomorphisme de la bifurcation et de la structure en came — le hors (p, p')

##### 3.3.3.3. Du domaine notionnel au repérage

Isomorphisme du domaine notionnel et de l'opération de repérage — un parcours de valeurs

#### 3.3.4. L'évolution du modèle: quelques perspectives

Essai de caractérisation des différentes tendances des travaux de type culiolien

##### 3.3.4.1. L'unification du modèle

Le programme de recherches de CULIOLI

##### 3.3.4.2. La modélisation du lexique

Les travaux de FRANCKEL et LEBAUD

##### 3.3.4.2. Extensions des concepts

Extension de compact / discret / dense au domaine verbal — BE + ING et le franchissement de frontières (SOUESME)

#### 3.3.5. Quelques questionnements

##### 3.3.5.1. Les limites du connaissable

La boîte noire du niveau I

##### 3.3.5.2. L'hyper-syntaxe

L'algorithmisation encore au stade d'objectif

##### 3.3.5.3. La récupérabilité sémantique

Construction d'une classe d'énoncés finie? — l'analyse de l'oral — l'énonciation constante — puissance du schème — la valeur mixte (\*)

##### 3.3.5.4. L'homogénéité de la topologie au langage?

La question de la mathématisation — l'idéal de la bi-univocité — comparaison avec le mathème lacanien

#### 3.4. La théorie métaopérationnelle

##### 3.4.1. État des lieux

Rappel des études antérieures

##### 3.4.2. Le dispositif

###### 3.4.2.1. Les douze composantes du modèle métaopérationnel

Réserves par rapport aux douze composantes (TOUPIN 1994)

###### 3.4.2.2. Les trois domaines

Trois niveaux de représentations D1, D2 et D3 (DELMAS *et al.* 1993)

###### 3.4.2.3. Les fenêtres sur la langue

Inégale "évidence" des métaopérateurs selon les langues

### *3.4.3. Du linéaire au métaopérational*

La délinéarisation — définition de la saturation — les schèmes de la saturation — applications — un raisonnement par corrélation — le carré des modaux — rapports de proportion

### *3.4.4. Phase 1 / phase 2*

#### 3.4.4.1. Le vecteur

Sa représentation

#### 3.4.4.2. Thématique / rhématique par ROUX 1992

Synthèse de la corrélation — applications du schème

#### 3.4.4.3. Le principe de cyclicité

L'analyse en micro-systèmes d'opérateurs

### *3.4.5. Un parcours sémasiologique*

Aperçu méthodologique — analyse contrastive — mise au jour d'un invariant — généralisation des résultats

### *3.4.6. Quelques questionnements*

#### 3.4.6.1. Le statut de la phase 1

Une définition par défaut

#### 3.4.6.2. L'opposition rhématique / thématique

Parallèle avec une opposition rhème / thème moins manichéenne — l'étude de la cohésion et les "relanceurs de thématicité"

#### 3.4.6.3. Propriété de la langue ou propriété du langage?

L'analyse en phase 1 / phase 2, propriété locale de la fonction métalinguistique? — la propriété définitoire du langage (auto-référentialité)

#### 3.4.6.4. Réflexivité de l'analyse?

Représentation binaire du langage — notion d'iconicité — conception d'une réflexivité dans le langage de l'analyse binaire?

### 3.5. Eléments de synthèse: l'analyse de l'invariant

#### *3.5.1. L'invariant ou les universaux?*

L'invariant vs l'universel — les primitifs sémantiques — l'invariant chez GUILLAUME

#### *3.5.2. Invariant lexical ou invariant grammatical?*

Limites de l'analyse de l'invariant lexical — comparaison avec l'article de dictionnaire

#### *3.5.3. Figures de l'invariant*

Isomorphisme des figures de l'invariant: le schème de la variation

#### 3.5.3.1. La valeur centrale

Tentative de récupération de la variation par l'extension de la définition

#### 3.5.3.2. La valeur de base

Tentative de récupération de la variation par la rhétorique ou par la corrélation

#### *3.5.4. L'invariant, schème de variation?*

L'invariance comme fonction, l'invariant comme sa dérivée

#### 3.5.4.1. Analogie avec la physique

L'invariant et l'accélération — modélisation de la dérivée de la fonction affine

#### 3.5.4.2. Un parcours de valeurs possibles

Corrélation des différents schèmes d'analyse: organiser la variation, décrire le parcours des valeurs possibles

### **4. APPROCHE LEXICOLOGIQUE**

Analyse des concepts d' "énonciation" et d' "opération" — hypothèse de l'influence de la suffixation dans les concepts

#### 4.1. Le travail des suffixes

Exposé de l'intuition de départ / non-coïncidence entre *utterer* / *utterance* et énoncé / énonciateur / énonciation — -ING et les suffixes de nominalisation

##### *4.1.1. La processivité des noms d'action*

Rappel des travaux antérieurs — tradition et terminologie

##### 4.1.1.1. La processivité selon ANSCOMBRE

Définition du concept par ANSCOMBRE — ses critères — sa perspective

##### 4.1.1.2. Processivité et aspectualité

Prolongement des travaux d'ANSCOMBRE — le nom d'action et l'interprétation résultative du processus

##### 4.1.1.3. L'insu de la processivité

Analyse de l'ambiguïté dans "construction" par CULIOLI

##### *4.1.2. Énonciation, nom processif*

##### 4.1.2.1. Une définition problématique

Analyse de l'absence de la définition ou de sa rareté

##### 4.1.2.2. Énonciation chez CULIOLI 1980

Trois acceptions du concept — la pragmatique — DUCROT — CULIOLI

##### 4.1.2.3. Énonciation et traduction en anglais (*utterance* et énonciation)

Traduction de "énonciation" par LIDDLE et par FLINTHAM et BOUSCAREN — valeur de *utterance* chez HUDDLESTON 1985 — représentations différentes de l'écrit et de l'oral

##### 4.1.2.4. Processivité de "énonciation"

Analyse de la processivité dans les définitions du concept — processivité des termes de la définition — analyses d'exemples où "énonciation" a la valeur de "énoncé" — dans CERVONI 1987 — dans LACAN 1980

##### *4.1.3. Opération, nom processif*

Constat du "vide définitoire" — parallélisme avec "énonciation"

##### 4.1.3.1. Significations des dérivés adjectivaux

Distinguo des dérivés adjectivaux — emplois dans les différentes théories — relèvement des connotations associées

##### 4.1.3.1.1. "opératoire"

Théorie des opérations énonciatives — connotations scientifiques

##### 4.1.3.1.2. "opérationnel"

Théorie des phases — connotations favorables — caractère discriminant des lexies et des composés dans l'attribution des adjectifs aux théories

#### 4.1.3.1.3. "opératif"

Psychomécanique du langage — récapitulatif — emplois dans notre texte

#### 4.1.3.2. Exemples d'ambiguïté processive de "opération"

La représentation processive de l'opération d'énonciation dans le dispositif guillaumien — un exemple ambigu dans CULIOLI 1983

#### 4.1.4. Autres termes en -ATION

Essai d'extension de l'analyse du processif à l'ensemble des termes en -ATION — arguments morpho-phonologiques

#### 4.1.5. Le travail de la valence

L'orientation des nominaux (TESNIÈRE, LEMARÉCHAL) — l'exemple de repérage et des noms d'action bivalents en -AGE — une programmation dans le lexique du travail du concept? — ambiguïté de "l'énonciation de X" (de VOGÜÉ)

### 4.2. Conséquences pour le métadiscours

Retour réflexif sur l'inadéquation du métalangage

#### 4.2.1. L'anaphore (anaphora / anaphor) chez MILNER 1982

Comparaison avec anaphore, concept qui traduit deux réalités: le phénomène et sa relation (*anaphor / anaphora*) — nom de la relation et de la classe — récupérabilité des *anaphors* — la récupérabilité problématique des opérations: opérateurs / marqueurs

#### 4.2.2. Un temps de retard?

Généralité de cette ambiguïté phénomène / trace — hypothèse du métalangage comme temps de retard, entre le processus et le résultat, entre l'événement et son analyse

#### 4.2.3. Le goût pour le processif: le fonctionnement

Analyse du caractère processif et ambiguïtés d'un concept fétiche

## 5. APPROCHE COMPARÉE

Analyse des derniers concepts du paradigme: les traces de l'opération — mise en perspective des écoles françaises de linguistique anglaise (la question de la catégorie)

### 5.1. Le concept d'opérateur

#### 5.1.1. Sens mathématique

Comparaison avec son acception en mathématique

#### 5.1.2. Operator dans la grammaire anglaise

Comparaison avec l'acception de *operator* dans la grammaire anglaise — spécialisation au domaine verbal

#### 5.1.3. Opérateurs et marqueurs: de la distinction à l'équivalence

Mise en évidence de la concurrence des deux concepts

##### 5.1.3.1. La TOE: du marqueur à l'opérateur

Essai d'interprétation du passage de marqueur à opérateur dans les travaux d'inspiration culiolienne — l'ambiguïté de la valeur

##### 5.1.3.2. Marqueur et opérateur chez LAPAIRE & ROTGÉ

Exposé des positions théoriques de LAPAIRE & ROTGÉ — définition de l'opération — le psycho-grammatical — rappel de l'équivalence marqueur / opérateur

## 5.2. La trace, un concept problématique

Annonce du plan de l'étude de la trace

### *5.2.1. Problématiques de la trace*

#### 5.2.1.1. La segmentation du linéaire

L'opérateur et le monème martinetien: une problématique de la segmentation

##### 5.2.1.1.1. La "taille" de la trace

Première intuition: répartition marqueur / opérateur en fonction de la dimension de la trace — objections

##### 5.2.1.1.2. La trace: matérialisme ou idéalisme?

Problématisation à partir d'AUROUX 1992 — essai de classement des théories en fonction du recours aux concepts de marqueur ou d'opérateur — deux pôles

#### 5.2.1.2. Visibilité de la trace et du calcul

Corrélation de la visibilité de la trace et de la bijectivité de la relation segment / opération — les traces qui ne se voient pas: le statut des traces orales — récupérabilité sémantique et récupérabilité morphologique

### *5.2.2. La trace en grammaire générative*

L'énonçable et l'agrammatical — comparaison avec le concept de trace dans MILNER 1989 et dans CHOMSKY 1988 — la récupérabilité morphologique

### *5.2.3. La "récupérabilité" de la trace en linguistique énonciative*

La récupérabilité sémantique dans la théorie culiolienne — Deux exemples de "récupération de la trace" chez LAPAIRE & ROTGÉ — -LL dans SHALL / WILL et la métaphore du terrain commun — TH- dans THIS et THAT — la métaphore et les rapports de l'opératif et du signifiant

### *5.2.4. TH- ou le retour de la motivation?*

Mise en perspective de la remotivation du signifiant par l'opératif (de la psychosémiologie aux analyses de TH-)

#### 5.2.4.1. TH- en micro-système

Le statut problématique de TH- — le micro-système en TH- et la remotivation de TH- (au nom du système) — parallèle avec les analyses de *th* par Pierre COTTE: un problème de segmentation de la trace

#### 5.2.4.2. L'étymologie, légitimation de la segmentation opérative

Rappel de la valeur fondatrice de l'étymologie dans l'analyse en TH- — un exemple d'analyse par l'étymologie (CULIOLI) — bijectivité segment dégagé / valeur opérative — statut des unités dégagées — conciliation de l'invariance étymologique et de la variation de la langue en diachronie

#### 5.2.4.3. La purification de la Lettre / le graphocentrisme

Exposé de la surdétermination de la séquence <th> dans la culture française — remotivation du signifiant — l'indice et le symptôme: la trace sans signal

#### 5.2.4.4. Le sinTHome?

Éléments de comparaison avec le sinthome (= symptôme) lacanien — risques d'autoréférence et d'autovalidation du signifiant

### *5.2.5. La trace au risque de la psychanalyse*

#### 5.2.5.1. La linguistique énonciative, la grammaire générative et la psychanalyse

Comparaison des objets et procédures des trois disciplines — limites — le lapsus et le malentendu

#### 5.2.5.2. Le "travail mental"

Application à l'analyse psycho-grammaticale de quelques critiques adressées à la psychanalyse — la contradiction entre l'inconscient grammatical et la stratégie opérationnelle — la discrétisation des opérations

#### 5.2.5.3. Psychanalyse et procédures de validation

Le caractère non falsifiable du travail mental — parallèle épistémologique avec la remise en cause de certains travaux de FREUD — les procédures de mise au jour du sous-jacent

### *5.2.6. La trace et la déconstruction du signe saussurien*

Analyse de la trace (opératif / segment du linéaire) comme déconstruction du signe saussurien (signifiant / signifié)

#### 5.2.6.1. Un travail aux marges

Parallèle avec les techniques de la déconstruction: l'analyse du marginal comme révélateur de l'ensemble — l'exemple de l'analyse du lexique par FRANCKEL et LEBAUD — les "petits faits" insignifiants et l'explétif

#### 5.2.6.2. Le renversement des hiérarchies saussuriennes

##### 5.2.6.2.1. Signifiant / signifié

L'opposition devient opération / trace

##### 5.2.6.2.2. Langue / parole

L'énoncé et "l'énonciation" critiquent la scission langue / parole

##### 5.2.6.2.3. Langue / langage

L'énonciation permet de privilégier le langagier dans l'étude d'une langue

##### 5.2.6.2.4. *In absentia / in praesentia*

Les analyses sur les choix de l'énonciateur — l'énonçable et le dit

##### 5.2.6.2.5. Diachronie / synchronie

L'étymologie comme accès privilégié à l'invariant — du signe à la trace?

#### 5.2.6.3. La trace comme changement de paradigme?

Parallèle avec d'autres disciplines — la physique quantique et les particules sans masse — la grammaire comparée et les changements d'échelle dans l'analyse

### *5.2.7. Racines d'un paradigme indiciaire*

Analyse d'un type de trace muni d'un signal: l'indice

#### 5.2.7.1. La trace chez Carlo GINZBURG

L'analyse de la trace par un historien — la coprésence de l'événement et de son résultat

#### 5.2.7.2. Modélisation mathématique de la trace et de l'opération.

La trace comme fonction réciproque de l'opération

### *5.2.8. La trace, entre marqueur et opérateur*

Bilan de l'analyse — ensemble d'oppositions polaires



### 5.3. L'omnimarquage ou la réanalyse du système linguistique

La changement de paradigme: la trace comme marque d'opération — le passage du marqué / non-marqué à l'omnimarquage — la possibilité pour le linéaire de faire trace

#### 5.3.1. L'exemple de la grammaire orale du français dans ADAMCZEWSKI 1973

La grammaire orale: régularité à partir du pluriel et du féminin — le pluriel et le féminin comme non-marqué — exemple de déplacement de la marque

#### 5.3.2. Le Politically Correct et la réanalyse du genre

Le genre en anglais contemporain — le *Politically Correct*: contestations, réanalyses et néologismes — suspicion du genre masculin dans le linéaire, l'exemple de *man* — problèmes de segmentation et d'interprétation de ce qui fait marque

#### 5.3.3. Ø, support d'opération

Le "signal" et le "support" d'une opération (MILNER) — le Ø, trace emblématique: entre marqueur et opérateur — l'opération comme fondation de la marque — Ø marqueur ou opérateur dans ADAMCZEWSKI & DELMAS 1982 — le "zéro non-marqué sémiologiquement" dans JOLY & O'KELLY 1990

### 5.4. La quête d'une ontologie?

Mise en perspective des schème opératifs: l'analyse transcategorielle et les différentes tentatives pour fonder les catégories grammaticales

#### 5.4.1. La catégorisation ou la construction des catégories?

##### 5.4.1.1. La crise des catégories

Polysémie du concept — la grammatisation (AUROUX)

##### 5.4.1.2. Le transcategorielle

Subsorption de la catégorie morpho-syntaxique dans certaines analyses

#### 5.4.2. Une ontologie cognitive?

Les écoles françaises de linguistique anglaise et les sciences cognitives — la démarcation entre idéalistes et matérialistes — limites du cognitif dans la définition de l'activité langagière

#### 5.4.3. Pour une ontologie "linguistique"?

##### 5.4.3.1. Une origine lexicale des schèmes?

Hypothèse de l'origine lexicale des schèmes opératifs — limites

##### 5.4.3.2. L'exemple de compact / discret / dense

L'analyse de FRANCKEL, PAILLARD et de VOGÜÉ

#### 5.4.4. Pour une ontologie philosophique? (de l'opération au jugement)

Essai de paramétrisation du choix de l'énonciateur

##### 5.4.4.1. De l'opération au jugement: l'exemple de rupture / discordance

Les concepts de rupture et de discordance (DANON-BOILEAU) — de l'opération au jugement

##### 5.4.4.2. Pour une ontologie propriété / événement?

Essai d'unification des concepts de la détermination nominale et des concepts de la détermination verbale par l'opposition Qnt / Qlt et son "avatar" événement / propriété

##### 5.4.4.3. Jugement synthétique ou jugement analytique?

Comparaison finale des schèmes opératifs et de l'opposition jugement synthétique / analytique — le préconstruit — stabilité du concept d'énonciateur

## CONCLUSION

### 1. Rappel de la démarche suivie

La répartition de l'examen du paradigme énonciatif dans les différents chapitres — le fondement de la "relation"

### 2. Appendice épistémologique

Retour sur la notion de coût théorique

#### *2.1. Économie théorique*

Coût et explicitation des principes

#### *2.2. Les "hors-courants"*

Limites d'une définition (LARREYA & WATBLED 1994) — phénomène de générations

#### *2.3. L'interprétation d'une théorie*

L'analyse des "faits"— l'analyse d'un modèle selon ANSCOMBRE et DUCROT

#### *2.4. L'adéquation explicative locale*

##### 2.4.1. L'impossible coextensivité à l'objet

Le linguiste cartographe — la représentation en deux dimensions d'une sphère

##### 2.4.2. Déformation et dérive métaphorique

La théorisation comme anamorphose — le schème opératif comme point de contact d'une projection

### 3. L'énonciation et son double

#### *3.1. La linguistique et la stylistique*

Une perception "stéréoscopique" (MAINGUENEAU) des énoncés

#### *3.2. Une linguistique de carabinier?*

Le temps de retard de l'analyse

#### *3.3. Comparaison avec la critique littéraire*

La métafiction et la mise en abyme comme symptôme de ce temps de retard

#### *3.4. L'analyse linguistique et le commentaire*

Analogie avec le commentaire selon FOUCAULT

## ANNEXES

Table des illustrations (schémas et tableaux récapitulatifs)

Index nominum

Index rerum

Table des matières analytique

## 1. SUR LA PSYCHOMÉCANIQUE DU LANGAGE

### 1.1. BIBLIOGRAPHIE DE GUSTAVE GUILLAUME

- GUILLAUME, G., [1919] 1975, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Nizet; Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, G., [1929] 1965, *Temps et verbe. Théories des aspects, des modes et des temps*, Honoré Champion.
- GUILLAUME, G., [1964] 1994, *Langage et science du langage*, (recueil posthume d'articles parus entre 1933 et 1958), Nizet; Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, G., 1971, *Leçons de linguistique, 1948-1949, série A, vol 1*, "Structure sémiologique et structure psychique de la langue française", Québec: Les Presses de l'Université Laval; Klincksieck.
- GUILLAUME, G., 1971, *Leçons de linguistique, 1948-1949, série B, vol 2*, "Psychomécanique du langage, principes, méthodes et applications I", Québec: Les Presses de l'Université Laval; Klincksieck.
- GUILLAUME, G., 1973, *Principes de linguistique théorique*, (recueil de textes inédits préparé en collaboration avec R. Valin), Klincksieck; Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, G., 1973, *Leçons de linguistique, 1948-1949, série C, vol 3*, "Grammaire particulière du français et grammaire générale", Québec: Les Presses de l'Université Laval; Klincksieck.
- GUILLAUME, G., 1974, *Leçons de linguistique, 1949-1950, série A, vol 4*, "Structure sémiologique et structure psychique de la langue française II", Québec: Les Presses de l'Université Laval; Klincksieck.

- GUILLAUME, G., 1982, *Leçons de linguistique, 1956-1957, vol 5*, "Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II", Québec: Les Presses de l'Université Laval; Lille: P.U.L.
- GUILLAUME, G., 1985, *Leçons de linguistique, 1945-1946, série C, vol 6*, "Grammaire particulière du français et grammaire générale I", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: P.U.L.
- GUILLAUME, G., 1987, *Leçons de linguistique, 1945-1946, série A, vol 7*, "Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française IV", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: P.U.L.
- GUILLAUME, G., 1987, *Leçons de linguistique, 1947-1948, série C, vol 8*, "Grammaire particulière du français et grammaire générale III", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: P.U.L.
- GUILLAUME, G., 1989, *Leçons de linguistique, 1946-1947, série C, vol 9*, "Grammaire particulière du français et grammaire générale II", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: P.U.L.
- GUILLAUME, G., 1990, *Leçons de linguistique, 1943-1944, série A, vol 10*, "Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: P.U.L.
- GUILLAUME, G., 1992, *Leçons de linguistique, 1944-1945, série AB, vol 11*, "Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française III" et "Sémantèmes, morphèmes et systèmes", Québec: Les Presses de l'Université Laval, Lille: P.U.L.

## 1.2. BIBLIOGRAPHIE D'ANDRÉ JOLY

- JOLY, A., 1964, "Esquisse d'une théorie de la forme progressive", in *Les Langues modernes*, mai-juin n°3, pp. 36-58.
- JOLY, A., 1965, *Thèmes anglais pour toute la grammaire anglaise*, Didier.
- JOLY, A., 1967, *Negation and the Comparative Particle in English*, Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- JOLY, A., 1967, "Ge-, préfixe lexical en vieil anglais", in *The Canadian Journal of Linguistics* (Spring issue).

- JOLY, A., 1970, Introduction et notes à F. THUROT, *Tableau des progrès de la science grammaticale* (Discours préliminaire à "Hermès"), Bordeaux: éditions Ducros.
- JOLY, A., 1971, "Le complément verbal et le morphème *a* en béarnais", in *Zeitschrift für romanische Philologie*, n° 5/6, Tübingen. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., 1972, "La négation dite «explétive» en vieil anglais et dans d'autres langues indo-européennes", in *Etudes anglaises*, XXV, Didier, pp. 30-44.
- JOLY, A., 1972, Introduction à HARRIS, J., 1972, *Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, Traduction et remarques par François Thurot (1796), Edition, introduction et notes par André JOLY, Paris-Genève: Droz.
- JOLY, A., 1973, "Sur le système de la personne", in *Revue des Langues Romanes*, tome LXXX, fasc. 1. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., 1974, "Personne et temps dans le récit romanesque", in *Recherches anglaises et nord-américaines (Ranam)*, n° VII, Strasbourg, pp. 95-113.
- JOLY, A., 1975, *La négation en anglais moderne*, Thèse d'Etat, 2 tomes, Université de Paris III.
- JOLY, A., 1975, "Toward a Theory of Gender in Modern English", in *Studies in English Grammar*, P.U.L. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., 1976, "Any et some. Essai de grammaire systématique", in *Rencontres linguistiques, Travaux XIII*, CIEREC, Saint Etienne, pp. 33-61.
- JOLY, A., 1976, "Que et les autres morphèmes énonciatifs du béarnais", Actes du XIII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, Québec. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., & STÉFANINI, J., (éds.), 1977, *La grammaire générale des Modistes aux idéologues*, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1978, "Esquisse du système des modaux en anglais contemporain", in *Travaux XXII*, CIEREC, Saint Etienne.

- JOLY, A., 1978, "Epistémologie et méthodologie de la psychomécanique du langage", in *Zeitschrift für phonetik sprachwissenschaft und kommunikationsforschung*, 31, pp. 570-578.
- JOLY, A., (éd.), 1979, *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde organisée par l'ERA 831 du CNRS, Lille, 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., & FRASER, T., 1979, "Le système de la deixis: endophore et cohésion discursive en anglais", in *Modèles linguistiques*, n° 2, tome I, fasc. 2, Lille: P.U.L. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., & LEROUGE, M.-J., 1979, "Problèmes de l'analyse du temps en psychomécanique du langage", in *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde organisée par l'ERA 831 du CNRS, Lille, 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L, pp. 7-35.
- JOLY, A., & ROULLAND, D., 1980, "Pour une approche psychomécanique de l'énonciation", in *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde organisée par l'ERA 831 du CNRS, Lille, 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L, pp.105-143.
- JOLY, A., 1980, "Sur l'acte d'énonciation: A propos d'un fragment de discours intérieur", in *Travaux de linguistique 7*, Publication du Service de Linguistique française de l'Université de l'Etat à Gand, pp. 3-30. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., 1980, "Le problème de l'article et sa solution dans les grammaires de l'époque classique", in *Langue française*, n° 48, "Histoire de la linguistique française", Larousse, pp. 16-27.
- JOLY, A., 1980, "*But*, morphème de la subordination dans l'histoire de l'anglais", in *Travaux de linguistique et de littérature*, XVIII-1.
- JOLY, A., 1980, "Problèmes de l'analyse du temps en psycho-mécanique", in *La psycho-mécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L., pp. 7-35.
- JOLY, A., & FRASER, T., 1980, "Le système de la deixis (2): endophore et cohésion discursive en anglais. Compétence lexicale et compétence

- syntaxique", in *Modèles linguistiques*, n° 4, tome II, fasc. 2, Lille: P.U.L.  
[repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., & ROULLAND, D., 1980, "Pour une approche psychomécanique de l'énonciation", in *La psycho-mécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L., pp. 105-42.
- JOLY, A., & ROULLAND, D., 1980, "Pour une approche psychomécanique de l'énonciation", in *Langage et psychomécanique du langage. Hommage à Roch Valin*, Lille: P.U.L.; Québec: Les Presses de l'Université Laval. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., 1980, (éd.), *La psycho-mécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la Table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., & HIRTLE (eds.), 1980, *Langage et psychomécanique du langage*, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1981, "Structure psychique et structure sémiologique de la négation nexale dans les langues indo-européennes", in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 76; n° 1, pp. 99-154.
- JOLY, A., 1982, "A propos de *La nouvelle communication* d'Yves Winkin", in *Modèles linguistiques*, n° 7, tome IV, fasc. 1, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1982, "*But*, signe de l'exception et de la restriction dans l'histoire de l'anglais", in *Modèles linguistiques*, n° 8, tome IV, fasc. 2, Lille: P.U.L., pp. 151-175.
- JOLY, A., 1982, "Pour une théorie de la signifiance", in *Langages, connaissances et pratiques*, N. Mouloud et J.-M. Vienne eds., Lille: Université de Lille III, pp. 103-125.
- JOLY, A., 1982, "Damourette et Pichon, linguistes de langue ou linguistes de discours?", in *Travaux de linguistique*, n° 9-10, Gand: Publications du Service de Linguistique Française de l'Université de l'Etat, pp. 35-52.
- JOLY, A., 1983, "Bronislav Malinowski: de l'anthropologie linguistique à la linguistique anthropologique", in *L'Ethnographie*, LXXIX, 90-91, pp. 47-60.

- JOLY, A., 1983, "Ambiguïté et paraphrase à propos de certains types d'inversion en français", in *Modèles linguistiques*, n° 10, tome V, fasc. 2, Lille: P.U.L., pp. 137-173. [repris dans JOLY 1987]
- JOLY, A., (1982) 1984, "Contribution à l'élaboration d'une syntaxe générale: éléments pour une syntaxe psychomécanique de l'énonciation", in *Systématique du langage I*, éd. par R. Lesage, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1984, "La distinction du nom et du verbe dans la théorie de G. Guillaume", in *Modèles linguistiques*, n° 11, tome VI, fasc. 1, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., & LILLY, R., 1984, "De l'opérativité dans le langage ", in *Modèles linguistiques*, n° 12, tome VI, fasc. 2, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1985, "«Le Bon Usage» de Maurice Grevisse: tradition et innovation dans le traitement de l'article", in *Travaux de Linguistique; Tradition grammaticale et linguistique: Le Bon Usage de Maurice Grevisse*, 1985- 1986; vol. 12; n° 13, pp. 149-157.
- JOLY, A., 1985, "Pour une analyse systématique des modalités non verbales de communication", in *Communiquer et traduire. Hommages à Jean Dierickx*, Bruxelles: éd. de l'Université de Bruxelles.
- JOLY, A., 1985, "Temps et verbe dans les grammaires anglaises de l'époque classique", in *Histoire, Epistémologie, Langage*, "La réflexion linguistique en Grande-Bretagne. 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles", vol. 7; n° 2, pp.107-131.
- JOLY, A., 1985, "Cartesian or Condillac Linguistics?", in *Topoi. Language and Logic in the Eighteenth Century*, vol. 4, n° 2, pp. 145-149.
- JOLY, A., 1985, "Rhétorique et stratégie discursive: analyse d'un discours présidentiel", in *Fabula*, n° 5, Villeneuve d'Ascq, pp. 31-60. [repris dans JOLY & O'KELLY 1989].
- JOLY, A., 1986, "Pour une histoire des systèmes de représentation de l'article et du démonstratif en anglais", in *Modèles linguistiques*, n° 15, tome VIII, fasc. 1, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1986, "La détermination nominale et la querelle des universels", in *Recherches linguistiques. Déterminants: syntaxe et sémantique*, n°11,



- J. David et G. Kleiber éd., Université de Metz / Klincksieck, pp. 113-133.
- JOLY, A., & O'KELLY, D., 1986, "Anaphore et argumentation: *do* dit «emphatique» en anglais moderne", in *Cahiers de linguistique*, 7, pp. 63-81) [1<sup>ère</sup> version].
- JOLY, A., 1987, *Essais de systématique énonciative*, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., 1987, "The Study of the Article in England from Wallis to Horne Tooke, 1653-1798", in *Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science (Studies in the History of the Language Science; Papers in the History of Linguistics)*, vol. 38, pp. 283-297.
- JOLY, A., 1987, "Introduction", in *La Transitivité (domaine anglais)*, Travaux LII, CIEREC, Saint Etienne, pp. 7-9.
- JOLY, A., & O'KELLY, D., 1987, "Cohésion discursive et argumentation: *Do* dit «emphatique» en anglais contemporain", in *Modèles linguistiques*, n° 17, tome IX, fasc. 1, Lille: P.U.L., pp. 93-111. [version remaniée de JOLY & O'KELLY 1986].
- JOLY, A., 1988, "Expérience, représentation, expression du temps", in *Hommage à Bernard Pottier*, vol. I, Klincksieck, pp. 395-408.
- JOLY, A., 1988, "«Le problème de l'article» de Gustave Guillaume. Naissance d'une théorie de l'énonciation", in *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, pp. 259-269.
- JOLY, A., 1988, "Evolution du langage et typologie des langues. Perspectives guillaumiennes", in *La linguistique génétique. Histoire et théories*, A. Joly (éd.), Lille: P.U.L., pp. 231-237.
- JOLY, A., 1989, "Du présent large au présent étroit: Essai d'interprétation psychomécanique", in *Travaux de Linguistique*, n° 19, "Généricité, spécificité et aspect", pp. 119-144.
- JOLY, A., & O'KELLY, D., 1989, *L'analyse linguistique des textes anglais*, Nathan, collection Nathan-Université.
- JOLY, A., & PARIS-DELRUE, L., 1990, "Mot de langue et mot de discours: le cas de l'anglais", in *Modèles linguistiques*, vol. 23, Lille: P.U.L.

- JOLY, A., 1990, "«He Don't/Don't he?» in the History of English: a Study in Psychosemiology", in *Travaux. Centre Interdisciplinaire d'Etude et de Recherche sur l'Expression Contemporaine; L'organisation du sens. Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine (Domaine anglais)*; vol. 68, pp. 125-137.
- JOLY, A., & O'KELLY, D., 1990, *Grammaire systématique de l'anglais*, Nathan, collection Nathan-Université.
- JOLY, A., 1991, "Les grammaires: du traité théorique au manuel pédagogique, de l'ouvrage de référence au recueil d'exercices", in *Cahiers de l'APLIUT*, n° 41, pp. 1-82.
- JOLY, A., 1992-1993, "Thématisation et focalisation en anglais: fondements d'une syntaxe énonciative", in *Modèles linguistiques*, vol. 27, Lille: P.U.L.
- JOLY, A., & O'KELLY, D., 1993, *Le thème anglais. Lexique et grammaire*, Nathan, collection Nathan-Université.
- JOLY, A., & O'KELLY, D., 1993, "De la psychomécanique du langage à la systématique énonciative", in *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur, pp. 33-62.
- JOLY, A., 1995, "Les variations d'un invariant: approche morphogénétique de l'imparfait français", Table ronde sur le "Statut de la valeur centrale, de la valeur fondamentale, de l'invariant en linguistique", 27 mai 1995, à paraître dans *Modèles linguistiques*.
- BOONE, A., & JOLY, A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la Systématique du langage*, L'Harmattan, collection "sémantiques".

### 1.3. À PROPOS DE LA PSYCHOMÉCANIQUE

- CURAT, H., & MENEY, L., 1980, *Bibliographie de la recherche en psychosystématique du langage*, Québec: Université Laval (fasc. I).
- CURAT, H., & MENEY, L., 1981, *Bibliographie de la recherche en psychosystématique du langage*, Québec: Université Laval (fasc. II).

- DAVIET-TAYLOR, F., 1993, "L'incarnation du temps dans la chose et le verbe: F.W.J. Schelling et Gustave Guillaume", in *Histoire, Epistémologie, Langage*, 15, 2, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 125-136.
- DOUAY, C., & ROULLAND, D., 1990, *Les mots de Gustave Guillaume, vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes 2.
- DOUAY, C., & ROULLAND, D., 1996, "L'absence de marque verbale en anglais dans une théorie de l'interlocution", Actes du colloque du CERLICO, 9-10 juin 1995, "Absence de marque et représentation de l'absence", Presses Universitaires de Rennes, pp. 311-326.
- DUFFLEY, P., 1995, *Fonds Gustave Guillaume*, URL: <http://www.ulaval.ca/vrr/rech/Regr/00120.html>.
- LARRIVÉE, P., 1993, "Le tenseur binaire: note critique", in *Revue québécoise de linguistique*, vol. 22, n° 2, Montréal: Presses Universitaires de l'Université de Montréal, pp. 165-171.
- POTTIER, B., [1987] 1992, *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette
- QUAYLE, N., 1995, "Pour une valeur fondamentale du -S en anglais", Table ronde sur le "Statut de la valeur centrale, de la valeur fondamentale, de l'invariant en linguistique", 27 mai 1995, à paraître dans *Modèles linguistiques*.
- ROULLAND, D., 1986, "Réflexion sur la notion de signe: Gustave GUILLAUME, comme représentant d'une école française(?)", in *Modèles linguistiques*, n° 16, tome VIII, fasc. 2, Lille: P.U.L., pp. 47-60.
- STÉFANINI, J., 1973, "Sur la conception de l'opposition guillaumienne langue / discours", in *Travaux de littérature et de linguistique*, 11, Bruxelles: Duculot.
- TOLLIS, F., 1991, *La parole et le sens, Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, A. Colin, collection Linguistique.
- VALIN, R., 1955, *Petite introduction à la psychomécanique du langage*, *Cahiers de Linguistique Structurale*, n° 3, Québec: Presses de l'Université Laval.

WILMET, M., 1972, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Paris: Nathan; Bruxelles: Labor.

## 2. SUR LA THÉORIE DES OPÉRATIONS ÉNONCIATIVES

### 2.1. BIBLIOGRAPHIE D'ANTOINE CULIOLI

- CULIOLI, A., 1957, "Ferdinand Mossé (1892-1956)", in *Etudes anglaises*, 1957, pp. 18-29.
- CULIOLI, A., 1960, *Contribution à l'étude du subjonctif et de la coordination en moyen anglais* (titre modifié: *Contribution à l'étude du subjonctif en anglais médiéval*), thèse de Doctorat d'état. Thèse complémentaire: "Dryden, traducteur et adaptateur de Chaucer et Boccace", Sorbonne.
- CULIOLI, A., & MAITRE, R., 1960, *Versions et thèmes anglais, Certificat d'études littéraires générales (Propédeutique), Licence d'anglais et grandes écoles (couverture: Versions et thèmes anglais, enseignement supérieur)*, Didier.
- CULIOLI, A., 1961, "La technique au service de la linguistique", in *Technique, Civilisation, Vie intellectuelle*, Nancy: Centre Européen Universitaire, pp. 1-20. [document ronéotypé]
- CULIOLI, A., 1965, "La communication verbale", in *L'homme et les autres (T. 4). Encyclopédie des sciences de l'homme: l'aventure humaine*, Grange Batelière.
- CULIOLI, A., DUBOIS, J., HÉCAEN, H., L'HERMITTE, R., & TABOURET-KELLER, A., 1966, "Le problème de l'aphasie des polyglottes: remarques sur quelques observations", in *Neuropsychologia*, T. 4, pp. 315-329.
- CULIOLI, A., 1968, "A propos du genre en anglais contemporain", in *Les Langues modernes*, T. 3, pp. 326-334.

- CULIOLI, A., 1968, "La formalisation en linguistique", in *Cahiers pour l'analyse*, T. 9, pp. 106-117. [repris in CULIOLI, A., FUCHS, C., PECHEUX, M., 1970, pp. 1-13]
- CULIOLI, A., 1968, "Sciences du langage et sciences humaines", débat avec F. Bresson, V. Leduc, H. Lefebvre, A. Martinet, R. Zazzo, in *Raison présente*, 7, Editions rationalistes, Paris, pp. 14-40.
- CULIOLI, A., 1968, "Pédagogie; intervention au colloque du 11.11.68", in *Les Langues modernes*, T. 3, pp. 574-579.
- CULIOLI, A., 1968, "Les opérateurs de prédication", texte ronéotypé d'une conférence faite à Paris pour l'ATALA, compte rendu de C. FUCHS.
- CULIOLI, A. et al., 1968, "Utilisation des méthodes de linguistique pour l'explication de texte à une classe terminale de l'enseignement secondaire; table-ronde", in *Les Langues modernes*, T. 3, pp. 396-407.
- CULIOLI, A., FUCHS, C., & PECHEUX, M., 1970, "Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage", in *Documents de linguistique quantitative*, n° 7, centre de Linguistique quantitative de la Faculté des Sciences de l'Université de Paris.
- CULIOLI, A., 1971, "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", in *Mathématiques et Sciences humaines*, T. 34, Gauthier Villars, pp. 7-15.
- CULIOLI, A., 1971, "Un linguiste devant la critique littéraire", in *Cahiers de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand*, pp. 61-79.
- CULIOLI, A., 1971, Articles de linguistique dans l'Encyclopédie ALPHA, Grange Batelière.
- CULIOLI, A., 1973, "Sur quelques contradictions en linguistique", in *Communications*, n° 20, pp. 83-91.
- CULIOLI, A., 1974, "A propos des énoncés exclamatifs", in *Langue française*, n° 22, pp. 6-15.
- CULIOLI, A., 1974, "Comment tenter de construire un modèle logique adéquat à la description des langues naturelles", Actes du Colloque organisé par le centre d'Analyse syntaxique de l'Université de Metz en novembre 1974, publiés par Jean David et Robert Martin (éds.);

- également in *Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique*, Klincksieck, pp. 35-47.
- CULIOLI, A., 1975, "Notes sur «détermination» et «quantification»: définition des opérations d'extraction et de fléchage", in *Projet interdisciplinaire de traitement formel et automatique des langues et du langage* (PITFALL), D.R.L., Université de Paris VII et Rapport de l'ERA 642 du CNRS, pp. 1-14.
- CULIOLI, A., 1976, *Recherche en linguistique; Théorie des opérations énonciatives*, Transcription du Séminaire de D.E.A. 1975-1976, Département de Recherches Linguistiques, Université de Paris VII. [document ronéotypé]
- CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1976, "Considérations sur un programme de traitement Automatique des langues et du Langage", in *Pitfall* n° 26, Université de Paris VII.
- CULIOLI, A., 1977, "Why teach how to learn to teach what is best learnt untaught?", in *Twelfth Regional Seminar*, Seamo Regional Center, Singapore. [repris in *Cahiers Charles V*, n° 1]
- CULIOLI, A., [1976] 1978, "The concept of notional domain", in Hansjakob Seiler (ed.), *Language universals*.
- CULIOLI, A., 1978, "Valeurs modales et opérations énonciatives (à propos de certains emplois de *bien* et *fort bien*)", in *Le Français moderne*, n° 46, 4, pp. 300-317. [repris in *PLE*, pp. 135-155]
- CULIOLI, A., 1978, "Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives: l'aoristique", in *Recherches linguistiques*, V, Actes du Colloque sur la notion d'aspect, organisé par le centre d'Analyse syntaxique de l'Université de Metz (18-20 mai 1978), publiés par Jean David et Robert Martin, Klincksieck, pp. 181-193. [repris in S. Fisher et J.J. Franckel, (éds.), *Linguistique, énonciation. Aspects et détermination*, EHESS, pp. 99-114.]
- CULIOLI, A., 1978, "Linguistique du discours et discours sur la linguistique", in *Revue philosophique*, T. 4, P.U.F., pp. 481-488.

- CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1978, "Considérations sur un programme de traitement automatique des langues naturelles", in *Informatique et sciences humaines*.
- CULIOLI, A., 1979, "Conditions d'utilisation des données issues de plusieurs langues naturelles", in *Modèles linguistiques*, tome 1, fasc. 1, Lille: P.U.L., pp. 89-103.
- CULIOLI, A., 1980, "Quelques considérations sur la formalisation de la notion d'aspect", in *L'enseignement du Russe*, n° 27, pp. 65-75.
- CULIOLI, A., [1979] 1980, "Rapport sur un rapport", in A. Joly (éd.): *La psycho-mécanique et les théories de l'énonciation. Actes de la Table Ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979*, Lille: P.U.L., pp. 37-47.
- CULIOLI, A., 1980, "Opérations de détermination; théorie et description", in *Collection ERA 642*, vol. I, Université de Paris VII.
- CULIOLI, A., 1981, "Sur le concept de notion", in *Bulletin de Linguistique Appliquée et Générale (BULAG)*, n° 8, Université de Besançon, pp. 62-79. [repris in *PLE*, pp. 47-67]
- CULIOLI, A., 1981, "Sur quelques problèmes de la grammaire corse", in *Logos Semantikos*, vol. 4.
- CULIOLI, A., 1981, Préface à *Syntaxe comparée du français et de l'anglais* de J. GUILLEMIN-FLESCHER, Ophrys.
- CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1981, *Systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques*, *Collection ERA 642* (numéro spécial), Université de Paris VII. ["Les catégories grammaticales et le problème de la description des langues peu étudiées", rapport présenté à l'Unesco, ERA 642]
- CULIOLI, A., 1982, "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe", XIII<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes, Tokyo: D.R.L., pp. 1-30. [Collection ERA 642]
- CULIOLI, A., 1982, "Langage et langues: à propos de la relation entre linguistique et métalinguistique", Actes du colloque, numéro spécial du *Journal of the Korean Language Society*, 2<sup>e</sup> Colloque international de linguistique, Séoul (nov.-déc. 1981).

- CULIOLI, A., 1982, "Informatique, Mathématique, Linguistique: quelques réflexions", in *Mathématiques et Sciences humaines*, Actes du colloque international de Neuchâtel sur "Mathématiques et linguistique".
- CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1982, "Traitement formel des langues naturelles, première partie: Mise en place des concepts à partir d'exemples", in *Mathématiques et Sciences humaines*, n° 77, pp. 93-125.
- CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1982, "Traitement formel des langues naturelles, deuxième partie: Dérivations d'exemples", in *Mathématiques et Sciences humaines*, n° 78, pp. 5-31.
- CULIOLI, A., 1983, "Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié?", in *Recherches sur le français parlé, Cahiers du GARS*, vol. 5, Publications de l'Université d'Aix en Provence, pp. 291-300.
- CULIOLI, A., 1983, "Théorie du langage et théories des langues", in *Émile Benveniste aujourd'hui*, Actes du colloque de Tours, Louvain: diffusé par les éditions Peeters, pp. 77-83.
- CULIOLI, A., 1983, "Language invariants and mental operations", conférence de Cologne, Hansjacob Seiler & Gunter Brettschneider, (eds.), diffusé par Gunter Narr Verlag, Tübingen.
- CULIOLI, A., 1983, "The Concept of notional domain", in *Les universaux en linguistique*, Actes du colloque international de Gummersbach. [repris in CULIOLI 1990, pp. 83-90].
- CULIOLI, A., 1983, "A propos de *quelque*", in S. Fischer, J.J. Franckel, (eds.), *Linguistique, énonciation. Aspects et détermination*, EHESS, pp. 21-29.
- CULIOLI, A., 1984, "Remarques finales en guise de conclusion", in *Modèles linguistiques. Table ronde sur l'opposition verbo-nominale*, T. 6, 1, P.U.L., pp. 239-248.
- CULIOLI, A., 1984, "En guise d'introduction", in *La Langue au Ras du Texte*, A. Grésillon & J.L. Lebrave, (eds.), Lille: P.U.L.
- CULIOLI, A., 1985, *Notes du Séminaire de D.E.A. (1983-1984)*, Chuquet, J. et Duchet J.-L., (eds.), Poitiers, Université de Paris VII, D.R.L.



- CULIOLI, A., 1986, "Stabilité et déformabilité en linguistique", in *Etudes de lettres, Langage et Connaissances*, Université de Lausanne, pp. 3-10.  
[repris in CULIOLI 1990, pp. 127-134]
- CULIOLI, A., 1986, "Formes schématiques et domaine", in *Bulletin de Linguistique Appliquée et Générale*, n° 13, pp. 7-15. [repris in CULIOLI 1990, pp. 115-126]
- CULIOLI, A., 1987, "La linguistique: de l'empirique au formel", in *Sens et place des connaissances dans la société*, CNRS, pp. 37-67. [repris in CULIOLI 1990, pp. 9-46]
- CULIOLI, A., FUCHS, C., & GRÉSILLON, A., 1987, *La genèse du texte: les modèles linguistiques*, éditions du CNRS.
- CULIOLI, A., & PAILLARD, D., 1987, "A propos de l'alternance perfectif / imperfectif à l'impératif", in *Revue des études slaves*.
- CULIOLI, A., 1988, "La négation: marqueurs et opérations", in *La négation. La négation sous divers aspects*, Actes du colloque de Neuchâtel, 22-23, octobre 1987) publiés dans *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, n° 56, pp. 17-38. [repris in CULIOLI 1990, pp. 91-113]
- CULIOLI, A., 1988, "Autres commentaires sur *bien*", in *Mélanges Stéfanini: Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, Aix-en-Provence: Université de Provence, pp. 169-180.  
[repris in CULIOLI 1990, pp. 157-168]
- CULIOLI, A., 1989, "Representation, referential processes and regulation. Language activity as form production and recognition", in *Language and cognition*, Genève: J. Montangero & A. Tryphon (eds.), Fondation Archives Jean Piaget, Cahier n° 10, pp. 97-124. [repris in CULIOLI 1990, pp. 177-213]
- CULIOLI, A., 1989, "Donc", in *Supostavitelno Ezikoznanie / Contrastive Linguistics*, T. 14, n° 5, Sofia, pp. 16-19. [Repris in CULIOLI 1990, pp. 169-176]
- CULIOLI, A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation; opérations et représentations*, tome 1, Ophrys.
- CULIOLI, A., & FRANCKEL, J. J. (collab.), 1991, "Structuration d'une notion et typologie lexicale. A propos de la distinction dense, discret,

- compact", in *Bulletin de Linguistique Appliquée et Générale*, n° 17, pp. 7-12.
- CULIOLI, A., 1992, "Ouverture", in *La théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, Gap: Ophrys, pp. 3-15. [Actes de la table ronde "Opération de repérage et domaines notionnels" organisé par le groupe "invariants langagiers" de l'URA 1028, Université de Paris 7, mai-juin 1991]
- CULIOLI, A., 1992, "*Un si gentil jeune homme!* et autres énoncés", in *L'information grammaticale*, n° 52, pp. 3-7.
- CULIOLI, A., 1992, "Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif", in J. FONTANILLE (éd.), *La quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges; Amsterdam: PULIM / Benjamins, pp. 223-246.
- CULIOLI, A., 1992, "De la complexité en linguistique", in *Le Gré des langues*, n° 3, pp. 8-22.
- CULIOLI, A., 1992, "Antoine Culioli: la linguistique de l'énonciation", in LOPEZ ALONSO, C., & SERE DE OLMOS, A., 1992, *Où en est la linguistique? Entretiens avec des linguistes*, Didier, collection linguistique, pp. 25-57.
- CULIOLI, A., 1993, "Les modalités d'expression de la temporalité sont-elles révélatrices de spécificités culturelles ?", in *Interfaces* n° 5, CRDP, pp. 8-24.
- CULIOLI, 1994, "Continuity and modality", in *Continuity in Linguistic Semantics*, C. Fuchs et B. Victorri (éds.), *Linguisticae investigationes: supplementa*, vol. 19, Amsterdam: Benjamins.
- CULIOLI, 1994, "Entretien avec A. Culioli", recueilli par Laurent Danon-Boileau et Mary-Annick Morel, in *Faits de Langues*, n°4, septembre 1994, P.U.F, pp. 265-271.
- CULIOLI, A., 1995, *Cognition and Representation in Linguistic Theory, Current issues in Linguistic Theory*, 112 (textes édités par M. Liddle) Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- CULIOLI, A., 1995, "Even though, even if, as though, as if", in *Cahiers Charles V*, n° 19, Institut d'anglais Charles V et Université Paris 7, pp. 85-91.

## 2.2. À PROPOS DE LA THÉORIE DES OPÉRATIONS

### ÉNONCIATIVES:

- AUROUX, S., 1992, "La philosophie linguistique d'Antoine Culioli", in *La théorie d'Antoine CULIOLI: ouvertures et incidence*, Ophrys, pp. 39-60.
- BOUSCAREN J., CHUQUET J., & DANON-BOILEAU, L., 1987, *Grammaire et textes anglais. Guide pour l'analyse linguistique*, Ophrys.
- BOUSCAREN, J., CHUQUET, J., & DANON-BOILEAU, L., [1987] 1992, *Introduction to a Linguistic Grammar of English, An Utterer-centered Approach*, Ophrys.
- BOUSCAREN, J., FRANCKEL, J.-J., & ROBERT, S., (éds.) 1995, *Langues et langage, Problèmes et raisonnement en linguistique, Mélanges offerts à Antoine Culioli*, P.U.F., collection linguistique nouvelle. [= BOUSCAREN et al. 1995]
- BOUTET, J., 1995, "Une linguistique de l'activité", in BOUSCAREN et al. 1995, pp. 393-403.
- BRONCKART, J.-P., 1977, *Théories du langage, Une introduction critique*, Bruxelles: Pierre Mardaga éditeur, collection Psychologie et sciences humaines, pp. 309-335.
- CLAUDÉ, P., 1994, "Compte rendu de *Grammaire anglaise en contexte*", in *Les Langues modernes*, I.
- DANON-BOILEAU, L., 1987, *Énonciation et référence*, Ophrys.
- DESCLÉS, J.-P., 1982, "Programme interdisciplinaire de traitement formel et automatique des langues et du langage (PITFALL)", in *Mathématiques et Sciences Humaines*, n° 77, pp. 43-91.
- DESCLÉS, J.-P., 1989, "Catégories grammaticales et opérations énonciatives", in *Histoire, Épistémologie, Langage*, 11, 1, pp. 33-53.
- DESCLÉS, J.-P., 1995, "Schéma de lexis", in BOUSCAREN et al. 1995, pp. 57-72.
- FRANCKEL, J.-J., & LEBAUD, D., [1991] 1992, "Lexique et opérations. Le lit de l'arbitraire", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, pp 89-106.

- FRANCKEL, J.-J., PAILLARD, D., & de VOGÜÉ, S., 1988, "Extension de la distinction: *discret, dense, compact* au domaine verbal" in *Recherches linguistiques*, n° XIII, "Termes massifs et termes comptables", Klincksieck, pp. 239-246.
- FUCHS, C., 1984, "Les sujets dans la théorie d'A. Culioli", in *DRLAV* 30, "La ronde des sujets", Paris VII, pp. 45-54.
- FUCHS, C., & LE GOFFIC, P., 1992, *Les linguistiques contemporaines*, Hachette.
- GILBERT, E., "La théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli," in *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur, pp. 63-96.
- GROUSSIER, M.-L., & RIVIÈRE, C., 1996, *Les mots de la linguistique, lexique de linguistique énonciative*, Ophrys.
- GROUSSIER, M.-L., GROUSSIER, G., & CHANTEFORT, P., 1975, *Grammaire anglaise thèmes construits*, Hachette Université.
- GUILLEMIN-FLESCHER, J., 1981, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Ophrys.
- MAINGUENEAU, D., 1995, "La stylistique culiolienne", in BOUSCAREN *et al.* 1995, pp. 493-500.
- MILNER, J.-Cl., 1992, "De quelques aspects de la théorie d'Antoine Culioli projetés dans un espace non énonciatif", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, pp. 19-38.
- PAILLARD, D., [1991] 1992, "Repérage: construction et spécification", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, pp. 75-87.
- ROBERT, S., (éd.), 1995, *Langage et sciences humaines: Propos croisés*, Actes du colloque en hommage à Antoine CULIOLI (11 décembre 1992), Berne: Peter Lang, collection Sciences pour la communication.
- SIMONIN, J., 1984, "De la nécessité de distinguer énonciateur et locuteur dans une théorie énonciative", in *DRLAV* 30, "La ronde des sujets", Paris VII, pp. 55-62.
- SOUESME, J.-C., 1990, "Formes en -ing, ou base verbale dans les subordonnées introduites par un verbes de perception?", in *RANAM* XXIII, 1990, Strasbourg, pp. 77-104.

- SOUESME, J.-Cl., 1992, *Grammaire anglaise en contexte*, Ophrys.
- de VOGÜÉ, S., 1991, "La transitivité comme question théorique: querelle entre la théorie des Positions de J.C. Milner et la théorie des opérations prédicatives et énonciatives d'A. Culioli", in *LINX*, n° 24, pp. 37-65.
- de VOGÜÉ, S., [1991] 1992, "Si, la syntaxe et le point de vue des opérations", in *La théorie d'Antoine Culioli: ouvertures et incidences*, Ophrys, pp. 123-144
- de VOGÜÉ, S., 1992, "CULIOLI après Benveniste: énonciation, langage, intégration", in *LINX*, n° 26, pp. 77-108.

### 3. SUR LA THÉORIE MÉTAOPÉRATIONNELLE

#### 3.1. BIBLIOGRAPHIE d'Henri ADAMCZEWSKI

- ADAMCZEWSKI, H., 1971, *Les Bases de l'anglais*, Paris: A. Colin, collection U2.
- ADAMCZEWSKI, H. & KEEN, D., 1973, *Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain*, A. Colin, collection U.
- ADAMCZEWSKI, H., 1973, *Apprentissage de l'oral, exercices de phonétique*, A. Colin.
- ADAMCZEWSKI, H., 1973, "Langage et créativité: réflexions sur la nature du langage et l'enseignement des langues", in *Bulletin Cila*, n° 18, Neuchâtel, pp. 6-14.
- ADAMCZEWSKI, H., 1974, "Be + ing revisited", in *New insights in Applied Linguistics*, Bruxelles: AIMAV; Paris: Didier, pp. 45-75.
- ADAMCZEWSKI, H., 1974, "Esquisse d'une théorie de DO", in *Some Implications in Linguistic Theory for Applied Linguistics*, Didier.
- ADAMCZEWSKI, H., 1975, "Montage d'une grammaire seconde", in *Langages*, n° 39, pp. 31-50.

- ADAMCZEWSKI, H., 1975, *Esquisse d'une théorie de "DO"*, Bruxelles: Aimav; Didier.
- ADAMCZEWSKI, H., 1976, "Le FAIRE et le DIRE dans la grammaire de l'anglais", in *Theoretical Approaches in Applied Linguistics*, Didier, pp. 1-14.
- ADAMCZEWSKI, H., [1976] 1978, *Be + ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Thèse d'état, Paris VII, Champion.
- ADAMCZEWSKI, H., [1977] 1980, "Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale", Actes du XVII<sup>e</sup> congrès de la S.A.E.S.: Linguistique, Civilisation, Littérature (Tours 1977), in *Études anglaises*, n° 76, Didier. [repris en 1983 in *Textes du CRELINGUA*, Université de Paris III, pp. 17-30.]
- ADAMCZEWSKI, H., 1980, "PRZECIEZ et PUISQUE, Étude contrastive", (article non publié).
- ADAMCZEWSKI, H., [1979] 1982, "Énonciation et discours", in *Recherche et pluridisciplinarité*, Actes du Colloque, avril 1979, Publications du Conseil scientifique de la Sorbonne nouvelle.
- ADAMCZEWSKI, H., [1979] 1982, "Réflexions sur la grammaire contrastive (anglais-français)", in *Recherche et pluridisciplinarité. Actes du Colloque*, avril 1979, Publications du conseil scientifique de la Sorbonne nouvelle.
- ADAMCZEWSKI, H., 1982, "La forme dite emphatique", communication au colloque de l'Université de Paris XIII, Villetaneuse.
- ADAMCZEWSKI, H., 1982, "Un lien intradiscursif remarquable: «bowiem»", in *Contrastes*, n° 6, pp. 7-22.
- ADAMCZEWSKI, H., 1982, "L'aspect en anglais, en français et dans les langues slaves", in *CIEREC XXXV*, Université de Saint Étienne.
- ADAMCZEWSKI, H., & DELMAS, C., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, A. Colin.
- ADAMCZEWSKI, H., 1983, "Pour une Grammaire Métaopérationnelle de l'anglais", in *Tréma*, n° 8, "Linguistique, Analyse méta-opérationnelle de l'Anglais", Paris III, pp. 5-16.

- ADAMCZEWSKI, H., 1983, "TOO et ALSO: Étude Intra et Interlingue", in *Tréma*, n°8, "Linguistique, Analyse méta-opérationnelle de l'Anglais", Paris III, pp. 17-30.
- ADAMCZEWSKI, H., 1986, "Extra et Méta-linguistique. La langue à la rencontre du réel", in *RANAM XIX*, Université de Strasbourg.
- ADAMCZEWSKI, H., 1986, "Quelle grammaire enseigner?", in *Les Cahiers de l'Apliut*, n° 23, pp. 46-61.
- ADAMCZEWSKI, H., 1991, "Les grammaires, du traité théorique au manuel pédagogique, de l'ouvrage de référence au recueil d'exercices", in *Les Cahiers de l'Apliut*, n° 41, pp. 11-19.
- ADAMCZEWSKI, H., 1991, "La recherche linguistique, le point en 1991", in *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 7, pp. 4-7.
- ADAMCZEWSKI, H., 1991, *Le français déchiffré, Clé du langage et des langues*, A. Colin.
- ADAMCZEWSKI, H., 1992, "Alphabétiser (ou l'enfant aux prises avec l'alphabet)", in *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 9, p. 15.
- ADAMCZEWSKI, H., 1992, "Évaluer quoi?", in *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 10, p. 14.
- ADAMCZEWSKI, H., 1992, "L'Échéance européenne de 1993 et la «barrière des langues»", in *Europe plurilingue*, pp. 16-22.
- ADAMCZEWSKI, H., & GABILAN, J.-P., 1992, *Les clés de la grammaire anglaise*, A. Colin.
- ADAMCZEWSKI, H., 1993, "La Problématique de l'aspect en français et en polonais. Une nouvelle approche: la théorie des phases", Communication au colloque sur les langues slaves.
- ADAMCZEWSKI, H., 1993, "Le déchiffrement de la grammaire anglaise", in *Recherches en contrastivité*, n° 1, Université de Paris III, pp. 9-26.
- ADAMCZEWSKI, H., 1994, "Le couple a/i en polonais et en russe. Étude contrastive multilingue", in *Contrastes*, n° 24-25, 1994-1995, pp. 7-23.
- ADAMCZEWSKI, H., 1995, *Caroline grammairienne en herbe (ou comment les enfants inventent leur langue maternelle)*, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

ADAMCZEWSKI, H., 1995, "Plaidoyer pour un CAPES d'anglais rénové", in *La Tribune internationale des langues vivantes*, nouvelle série n° 18/4, novembre 1995.

### 3.2. AUTOUR DU MODÈLE MÉTAOPÉRATIONNEL

TOUPIN 1994 donne une bibliographie du modèle métaopérational pp. 496-512.

CLAUDÉ, P., 1992, "Grammaire et linguistique, problèmes et perspectives", in *Les langues modernes*, 86, 2.

DELMAS C. et al., 1993, *Faits de langue, Méthode et pratique de l'explication grammaticale en anglais*, Dunod.

DELMAS, C., & GIRARD, G., 1993, "Grammaire métaopérationalle et théorie des phases", in COTTE (éd) et al. 1993.

DELMAS, C., 1983, "Enough et Assez", in *Tréma* n° 8, Paris 3, pp. 85-98.

ROUX, P., 1992, "Pour une lecture d'Henri Adamczewski: *Le français déchiffré: clé du langage et des langues comparé à Grammaire linguistique de l'anglais*", in *Sigma*, n° 15, Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, pp. 185-222.

TOUPIN, F., 1994, *Principes, outils et méthodes de la théorie métaopérationalle*, Thèse de Doctorat nouveau régime, Paris 3.

## **4. RÉFÉRENCES D'ORDRE ÉPISTÉMOLOGIQUE, PHILOSOPHIQUE OU SCIENTIFIQUE**

ALTHUSSER, L. et al., [1968] 1995, *Lire le Capital*, P.U.F., collection Quadrige.

ALTHUSSER, L., [1965] 1986, *Pour Marx*, éditions La Découverte, collection Fondations (reprise de l'édition Maspero, collection Théorie).



- ALTHUSSER, L., [1970] 1995, *Sur la reproduction*, P.U.F., Actuel Marx Confrontation.
- BACHELARD, G., [1938] 1975, *La formation de l'esprit scientifique, contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Vrin.
- BACHELARD, G., [1949] 1962, *Le rationalisme appliqué*, P.U.F.
- BALIBAR, É., [1977] 1991, "Le concept de coupure épistémologique de Bachelard à Althusser", repris dans *Écrits pour Althusser*, La Découverte, collection armillaire, pp. 9-57.
- BALIBAR, É., 1993, "L'objet d'Althusser", in *Politique et philosophie dans l'oeuvre de Louis Althusser*, Sylvain Lazarus (éd.), P.U.F., collection pratiques théoriques, pp. 81-116.
- BENSUSSAN, G., & LABICA, G., (éd.), 1982, *Dictionnaire critique du Marxisme*, P.U.F.
- BOUGNOUX, D., 1993, "Lacan oui, et après?", in *Esprit*, n° 194, pp. 110-127.
- CHALIAND, G., 1993, *Atlas de géopolitique*, éditions Complexe.
- DELEUZE, G., & GUATTARI, F., 1991, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Minuit.
- DELEUZE, G., 1988, "Qu'est-ce qu'un dispositif", in *Michel Foucault philosophe*, Actes de rencontres internationales, 9, 10 et 11 janvier 1988, Seuil, collection Des Travaux, pp. 185-195.
- DERRIDA, J., 1972, *Marges de la philosophie*, Minuit.
- FOUCAULT, M., [1970] 1971, *L'ordre du discours, Leçon inaugurale au Collège de France*, prononcée le 2 décembre 1970, Gallimard.
- GINZBURG [1979] 1980, "Signes, traces, piste", in *Le Débat*, n° 6, novembre 1980, Gallimard, pp. 3-44.
- KANT, E., [1787] 1944, *Critique de la raison pure*, P.U.F., collection Quadrige.
- KUHN, T. S., [1970] 1983, *La structure des révolutions scientifiques*, Champs Flammarion.
- LACAN, J., 1975, *Le Séminaire (Livre XXIII), Le sinthome*; paru dans *Ornicar?*, n° 6, 7 et 8 (1976) et n° 9, 10 et 11 (1977).
- LACAN, J., 1976, *Le Séminaire (Livre XXII)*.

- LACAN, J., 1980, *Écrits*, Seuil.
- LATOUR, B., & WOOLGAR, S., [1979] 1988, *La vie de laboratoire, la production des faits scientifiques*, La Découverte.
- MILNER, J.-Cl., 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris: Seuil, collection Des Travaux.
- MILNER, J.-Cl., 1978, *L'Amour de la langue*, Seuil, collection "Connexions du champ freudien".
- POPPER, K., [1934] 1973, *La logique de la découverte scientifique*, Payot.
- PERCIVAL, W. K., 1976, "The applicability of Kuhn's paradigms to the history of linguistics", in *Language*, n° 52, pp. 285-299.
- de ROSNAY, J., 1996, "Ce que va changer la révolution informationnelle", in *Le Monde Diplomatique*, août 1996.
- SAINT-DRÔME, O., 1994, *Dictionnaire inespéré de 55 termes visités par Jacques Lacan*, Seuil, collection Points virgule.
- SARTRE, J.-P., [1971] 1976, Sur «L'idiot de la famille», in *Situations X*, Gallimard, pp. 91-115.
- SCHWARTZ, L., 1970, *Analyse. Topologie générale et analyse fonctionnelle*, Hermann.
- TOULMIN, S., 1973, *L'explication scientifique*, A. Colin.
- WITTGENSTEIN, L., [1945] 1961, *Investigations philosophiques*, Gallimard, collection TEL.

## 5. RÉFÉRENCES D'ORDRE LINGUISTIQUE

- ANSCOMBRE, J.-C., [1984] 1986, "Article zéro, termes de masse et représentation d'événements en français contemporain", in *Recherches linguistiques*, n° XI, Actes du Colloque de Metz sur "Déterminants: syntaxe et sémantique" publiés par J. DAVID et G. KLEIBER (Metz, 6-8 décembre 1984), pp. 5-34.
- ANSCOMBRE, J.-C., 1986, "L'article zéro en français: un imparfait du substantif?", in *Langue française*, n° 72, pp. 4-39.

- ANSCOMBRE, J.-Cl., & DUCROT, O., 1979, *L'argumentation dans la langue*, Liège-Bruxelles: Pierre Mardaga éditeur, collection Philosophie et langage.
- ASHER, R. E., (éd.), 1994, *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, Oxford: Pergamon Press.
- AUROUX, S., (éd.), 1989, *Histoire des idées linguistiques, t. I: la naissance des métalangages en Orient et en Occident*, Liège: Pierre Mardaga éditeur.
- AUROUX, S., (éd.), 1992, *Histoire des idées linguistiques, t. II*, Bruxelles-Liège: Pierre Mardaga éditeur.
- AUROUX, S., 1994, Préface à *Histoire de la grammaire*, recueil de textes de Jean STÉFANINI, réunis par Véronique XATARD, CNRS éditions.
- AUROUX, S., 1996, *La philosophie du langage*, P.U.F., collection Premier Cycle.
- BALLY, Ch., 1909, *Traité de stylistique française*, Georg & Cie S.A.
- BARTHES, R., [1970] 1985, "L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire", in *L'aventure sémiologique*, Seuil, pp. 85-166.
- BARTHES, R., [1974], 1984, "Pourquoi j'aime Benveniste", in *Le Bruissement de la langue*, Seuil, pp. 191-196.
- BEARD, H., & CERF, Ch., 1992, *The Official Politically Correct Dictionary & Handbook*, Grafton.
- BENVENISTE, É., 1966, *Problèmes de Linguistique Générale I*, Gallimard, collection TEL.
- BERRENDONNER, A., 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Ed. de Minuit.
- BRONCKART, J.-P., 1977, *Théories du langage, Une introduction critique*, Bruxelles: Pierre Margaga éditeur.
- BRUNOT, F., 1922, *La Pensée et la Langue*, Masson.
- BURTON-ROBERTS, N., 1976, "On the generic indefinite article", in *Language*, vol. 52, n° 2, pp. 427-448.
- CERVONI, J., 1987, *L'énonciation*, P.U.F., collection Linguistique nouvelle.
- CHOMSKY, N., 1988, *Language and Problems of Knowledge, The Managua Lectures*, Cambridge: M.I.T. Press.

- COOK, V. J., 1988, *Chomsky's Universal Grammar*, Oxford: Basil Blackwell.
- CORBETT, G., 1991, *Gender*, Cambridge: C.U.P., Cambridge Textbooks in Linguistics.
- COTTE, P., 1992, "De la deixis à l'argumentation. Le cas du *The* adverbial de l'anglais contemporain", in *La Deixis*, Laurent DANON-BOILEAU et Mary-Annick MOREL (éds.), P.U.F., pp. 593-602.
- COTTE, P., (éd.) *et al.*, 1993, *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette Supérieur.
- COTTE, P., 1993, "La linguistique anglaise entre la tradition descriptiviste et les théories contemporaines", in COTTE (éd.) *et al.* 1993, pp. 5-32.
- COTTE, P., 1993, "De l'étymologie à l'énonciation; deixis, anaphore abstraite, syntaxe génétique dans quelques mots en *th* de l'anglais contemporain", in *Travaux de linguistique et de philologie*, Strasbourg, pp. 43-89.
- CRYSTAL, D., 1987, *The Cambridge Encyclopedia of Language*, Cambridge: C.U.P.
- CRYSTAL, D., 1994, *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*, Cambridge: C.U.P.
- DANON-BOILEAU, L., 1993, "Présentation générale", in *Faits de Langues*, n° 1, "Motivation et iconicité", P.U.F., pp. 5-8.
- DANON-BOILEAU, L., 1994, "La personne comme indice de modalité", in *Faits de Langues*, n° 3, "La personne", P.U.F., pp. 159-167.
- DANON-BOILEAU, L., 1995, "Symbolisation, fonction du langage et statut du sujet entre psychanalyse et linguistique", in BOUSCAREN *et al.* 1995, pp. 555-556.
- DANON-BOILEAU, L., 1995, *L'enfant qui ne disait rien*, Calman-Lévy, collection Le passé recomposé.
- DUBOIS, D., (éd.), [1991] 1993, *Sémantique et cognition, Catégories, prototypes, typicalité*, CNRS éditions, collection Sciences du langage.
- DUBOIS, J., (éd.) 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse.
- DUBOIS, J., 1962, *Étude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, Larousse.

- DUBOIS-CHARLIER, F., 1970, *Éléments de linguistique anglaise*, Larousse.
- DUCROT, O., 1977, "Illocutoire et performatif", in *Linguistique et sémiologie*, Université Lyon II.
- FLAMM, A., 1990, *L'analyse psychogrammaticale, étude comparée des niveaux cognitifs de cinq langues européennes*, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- FRUYT, M., 1992, "Les principes méthodologiques d'Émile Benveniste dans «Noms d'agent et noms d'action en indo-européen»", in *LINX*, n° 26, pp. 159-171.
- FUCHS, C., & LE GOFFIC, P., 1992, *Les linguistiques contemporaines*, Hachette Supérieur.
- GALMICHE, M., 1990, "Hyponymie et généricité", in *Langages*, n° 90, "L'hyponymie et l'hyperonymie", pp. 33-49.
- GENETTE, G., 1972, *Figures III*, Seuil.
- GREENBAUM, S. *et al.*, 1990, *A Student's University Grammar of English*, Londres: Longman.
- GREIMAS, A. J., & GREIMAS-KEANE, T. M., 1991, "L'éloge du mot, considérations méthodologiques à propos d'un nouveau dictionnaire", in *Cahiers de Lexicologie*, n° 58, Didier, pp. 93-100.
- HAGÈGE, C., 1982, *La structure des langues*, P.U.F.
- HAGÈGE, C., 1985, *L'homme de paroles: contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard. [repris en Folio-Essais]
- HARRIS, R. A., 1993, *The Linguistics Wars*, Oxford: O.U.P.
- HÉNAULT, A., 1992, *Histoire de la sémiotique*, P.U.F., collection Que sais-je?.
- HJELMSLEV, L., [1941] 1985, "Entretien sur la théorie du langage", in *Nouveaux Essais linguistiques*, P.U.F., collection Formes sémiotiques, pp. 69-86.
- HOPPER, P., & TRAUGOTT, E., 1993, *Grammaticalisation*, Cambridge: C.U.P., Cambridge Textbooks in Linguistics.
- HUDDLESTON, R., 1984, *Introduction to the Grammar of English*, Cambridge: C.U.P., Cambridge Textbooks in Linguistics.

- JAKOBSON, R., [1969] 1980, *Langage enfantin et aphasie*, Champs Flammarion.
- JAKOBSON, R., 1939, "Signe zéro", in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, 143-152, Genève: Georg et Cie, XII; reproduit in *Selected Writings II*, 1966, Slavic Epic Studies, La Haye: Mouton, XII, pp. 211-219.
- KATZ, J., & FODOR, J., 1963, "The Structure of A Semantic Theory", in *Language*, n° 39, pp. 170-210. [repris in *The structure of Language: Readings in the Philosophy of Language*, J. FODOR et J. KATZ (eds.), 1964, NY: Prentice Hall]
- KERLEROUX, F., 1996, "Représentations de l'absence de suffixe dans les noms déverbaux du français", in *Travaux linguistiques du CERLICO*, n° 1, "Absence de marques", Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 141-169.
- KLEIBER, G., 1990, *La sémantique du prototype, catégories et sens lexical*, P.U.F., collection Linguistique nouvelle.
- LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1992, *Réussir le commentaire grammatical de textes*, Ellipses marketing.
- LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1993, (éds.), *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1993, (éds.), "Bibliothèque du jeune chercheur", in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, pp. 243-272.
- LAPAIRE, J.-R., & ROTGÉ, W., 1994, "Gender in English and other cognate languages", in *Sigma*, n° 16, pp. 71-98.
- LAPAIRE, J.-R., 1990, "Opérateurs et marqueurs: l'envers psychique des signes grammaticaux", in *RANAM XXIII*, Strasbourg, pp. 33-49.
- LAPAIRE, J.-R., 1993, "Fondements cognitifs et implications méthodologiques du concept de rupture en linguistique", in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, pp. 117-133.
- LAPAIRE, J.-R., 1993, "Le concept d'opération", in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, p. 71-88.
- LARREYA, P., & WATBLED, J.-Ph., 1994, *Linguistique générale et langue anglaise*, Nathan.

- LECERCLE, J.-J., 1990, *The Violence of Language*, Londres: Routledge.
- LECERCLE, J.-J., 1990, "Intuitions linguistiques", in *Europe*, n° 736 / 737, pp. 56-62.
- LECERCLE, J.-J., 1993, "Esquisse d'une théorie de la nouvelle", in *Trame et filigrane*, Annales de l'Université de Savoie, n° 16, pp. 1-13.
- LECERCLE, J.-J., 1994, "Do we need a linguistic subject", in *Liverpool Studies in Language and Discourse*, 2, Actes du colloque sur "Linguistics representations of the Subject", Université de Liverpool, pp. 3-22.
- LEMARÉCHAL, A., 1989, *Les parties du discours, Sémantique et syntaxe*, P.U.F., collection Linguistique nouvelle.
- LÉVI-STRAUSS, C., 1955, *Tristes tropiques*, Plon.
- LOPEZ ALONSO, C., & SERE DE OLMOS, A., 1992, *Où en est la linguistique? Entretiens avec des linguistes*, Didier, collection Linguistique n° 23.
- MARTIN, R., "Les théories d'ensemble actuelles: état de la question", in *Modèles linguistiques*, n° 1, tome1, Lille: P.U.L., pp. 1-34.
- MARTINET, A., [1970] 1980, *Éléments de linguistique générale*, A. Colin.
- MELIS, L., & SWIGGERS P., 1994, *Travaux de linguistique*, n° 28, "Modèles linguistiques et grammaire du français, Chronique de linguistique générale et française (VI)", pp. 161-203.
- MILNER, J.-Cl., 1982, *Ordres et raisons de la langue*, Seuil, collection Linguistique.
- NUESSEL, F., 1994, Compte rendu de Randy Allen HARRRIS, 1993, *The Linguistics Wars*, in *Lingua*, n° 94, pp. 270-279.
- ONIONS, C. T., [1907] 1965, *An Advanced English Syntax based on the Principles and Requirements of the Grammatical Society*, Londres: Routledge and Kegan Paul.
- PALMER, F., [1971] 1984, *Grammar*, Londres: Pelican.
- POLLOCK, J. -Y., 1976, "Comment légitimer une innovation en grammaire transformationnelle: la théorie des traces", in *Langages*, n° 42, pp. 77-110.
- POTTIER, B., 1992, *Théorie et analyse linguistique*, Hachette Supérieur.

- POTTIER, B., 1974, *Linguistique générale: théorie et description*, Klincksieck.
- RASTIER, F., 1985, Introduction à HJELMSLEV, L., 1985, *Nouveaux Essais linguistiques*, P.U.F., collection Formes sémiotiques, pp. 7-22.
- REES, N., 1993, *The Politically Correct Phrasebook*, Bloomsbury.
- REY-DEBOVE, J., 1978, *Le métalangage*, Le Robert, collection L'ordre des mots.
- REY-DEBOVE, J., 1988, "Notes sur les fondements théoriques de la méthode", in *Le Robert méthodique*, le Robert, pp. xvi-xvii.
- ROHRER, C., 1979, "Temps aspects et modes d'action dans la grammaire universelle", in *Modèles linguistiques*, n° 1, tome I, Lille: P.U.L., pp. 63-88.
- ROSCH, E., 1973, "Natural Categories", in *Cognitive Psychology*, n° 4, pp. 328-350.
- ROTGÉ, W., 1993, "Congruence / non-congruence: deux outils d'analyse linguistique", in LAPAIRE & ROTGÉ 1993, pp. 99-116.
- de SAUSSURE, F., [1916] 1967, *Cours de linguistique générale*, Payot.
- SIMONIN-GRUMBACH, J., 1977, "Linguistique textuelle et étude des textes littéraires. A propos de *Le Temps* de H. Weinrich", in *Pratiques*, n° 13, pp. 77-90.
- STÉFANINI, J., 1994, "Entretien sur l'histoire de la linguistique", in *Histoire de la grammaire*, recueil de textes de Jean STÉFANINI réunis par Véronique XATARD, CNRS éditions, pp. 237-270.
- TESNIÈRE, L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Klincksieck.
- VANDELOISE, C., 1991, "Présentation", in *Communications*, n° 53, "Sémantique cognitive", Seuil, pp. 3-6.
- VIEL, M., [1982] 1984, *La notion de marque chez Trubetzkoy et Jakobson, un épisode de la pensée structurale*, Thèse de Doctorat d'État, Paris IV.
- WIERZBICKA, A., 1993, "La quête des primitifs sémantiques", in *Langue française*, n° 98, pp. 9-23.
- YAGUELLO, M., 1991, *Grammaire exploratoire de l'anglais, Exercices de syntaxe commentés*, Hachette Supérieur.



# TABLE DES MATIÈRES

## tome I

<b>INTRODUCTION</b>	1
<b>1. Explicitation du libellé</b>	2
<b>1.1. "Les écoles"</b>	2
1.1.1. Courants ou équipes?	2
1.1.2. Un programme de recherche	4
1.1.3. École de X	5
1.1.4. École vs théorie	8
<b>1.2. "Écoles françaises"</b>	10
<b>1.3. "Linguistique anglaise"</b>	13
1.3.1. Linguistique anglaise et linguistique générale	13
1.3.2. Linguistique anglaise et linguistique de l'anglais	14
1.3.3. Linguistique anglaise vs grammaire anglaise	15
1.3.4. Linguistique anglaise vs linguistique anglophone	16
<b>1.4. "(1967-1992)"</b>	18
<b>2. Objet</b>	19
<b>2.1. Les hors-courants</b>	20
<b>2.2. Le paradigme énonciativiste</b>	22
<b>2.3. Problématique</b>	22
<b>3. Plan</b>	24
<b>1. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE</b>	28
<b>1.1. Éléments de (non-)épistémologie</b>	29
<b>1.1.1. Épistémologie des sciences dures</b>	31
1.1.1.1. Le consensus du falsifiable (POPPER)	31
1.1.1.2. La question du répétable	33
<b>1.1.2. Le changement de paradigme et ses vicissitudes</b>	34
1.1.2.1. La coupure de BACHELARD à ALTHUSSER	35
1.1.2.1.1. BACHELARD et la coupure épistémologique	35
1.1.2.1.2. Les obstacles épistémologiques	35
1.1.2.1.3. Rupture / coupure épistémologique (ALTHUSSER)	37
1.1.2.2. La révolution scientifique chez KUHN	38
1.1.2.2.1. La structure de maîtrise	40
1.1.2.2.2. Un instrument de légitimation	43
<b>1.1.3. Les difficultés d'une analyse comparée</b>	45
1.1.3.1. Une confrontation à langue égale?	46
1.1.3.1.1. Le "fait" de langue et ses ambiguïtés	50
1.1.3.1.2. X lave plus blanc	55
1.1.3.2. Pour une spécificité méthodologique?	57
1.1.3.2.1. Catharsis intellectuelle	58

1.1.3.2.2. Successivité et cohérence .....	60
1.1.3.2.3. Méthodes heuristiques.....	62
1.1.3.2.4. Procédures de validation .....	62
<b>1.1.4. Des questionnements retenus.....</b>	<b>64</b>
<u>1.1.4.1. Problématique retenue .....</u>	<u>64</u>
1.1.4.1.1. Problématisation .....	64
1.1.4.1.2. Explicitation du paradigme énonciatif.....	65
1.1.4.1.3. Justification du paradigme énonciatif .....	67
1.1.4.1.4. Modélisation de l'opération .....	71
1.1.4.1.5. Le dispositif théorique .....	72
<u>1.1.4.2. Le type de lecture .....</u>	<u>74</u>
1.1.4.2.1. La question de l'objet / l'insu .....	74
1.1.4.2.2. Conditions du transfert.....	76
1.1.4.2.3. Quelques conséquences .....	78
1.1.4.2.3.1. Les trous a priori .....	78
1.1.4.2.3.2. Les déplacements de l'insu .....	79
<b>1.2. Postulats.....</b>	<b>79</b>
<b>1.2.1. Il n'y a pas de métalangage .....</b>	<b>81</b>
<u>1.2.1.1. Absence de métalangage .....</u>	<u>81</u>
<u>1.2.1.2. Le discours théorique comme une langue?.....</u>	<u>83</u>
<u>1.2.1.3. Influence de la métalangage .....</u>	<u>85</u>
<u>1.2.1.4. Langage et métalangage, théorie et méta-théorie.....</u>	<u>85</u>
<u>1.2.1.5. La corrélation plutôt que la métaphore.....</u>	<u>87</u>
1.2.1.5.1. L'outil linguistique.....	88
1.2.1.5.2. L'outil informatique.....	89
1.2.1.5.3. La métaphore n'est pas orientée a priori .....	90
<b>1.2.2. Une question de concepts.....</b>	<b>94</b>
<u>1.2.2.1. Ceci n'est pas une affaire personnelle .....</u>	<u>95</u>
<u>1.2.2.2. La relation du linguiste à son modèle.....</u>	<u>95</u>
<b>1.2.3. Un travail sur de l'écrit .....</b>	<b>98</b>
<u>1.2.3.1. Continuité du dispositif théorique .....</u>	<u>101</u>
<u>1.2.3.2. Le choix des occurrences .....</u>	<u>103</u>
<u>1.2.3.3. Le choix des concepts .....</u>	<u>104</u>
<b>1.3. La boîte à outils .....</b>	<b>106</b>
<b>1.3.1. Les outils analysés .....</b>	<b>106</b>
1.3.1.1 Théorie vs modèle .....	107
1.3.1.2. L'architecture .....	110
1.3.1.3. Notion ou concept?.....	111
<b>1.3.2. Les outils d'analyse.....</b>	<b>112</b>
1.3.2.1. Mot vs concept.....	113
1.3.2.2. L'application.....	114
1.3.2.3. Isomorphisme et homologie de structure.....	116
1.3.2.4. Corrélation .....	117
1.3.2.5. Bilan.....	120
<b>2. APPROCHE DIACHRONIQUE.....</b>	<b>122</b>
<b>2.1. Ferdinand de SAUSSURE.....</b>	<b>127</b>
2.1.1. Synchronie et diachronie .....	129
2.1.2. La linéarité du signifiant .....	130
2.1.3. La langue comme système .....	131

<b>2.2. Gustave GUILLAUME</b>	132
2.2.1. Une représentation dynamique de l'activité langagière	134
2.2.2. L'avant et l'après	134
2.2.3. Un système de systèmes	135
2.2.4. La construction des catégories grammaticales	136
2.2.5. Une théorie des opérations	137
2.2.6. Structure profonde et structure de surface	137
2.2.7. La recherche des invariants	139
<b>2.3. Émile BENVENISTE</b>	141
2.3.1. Une influence reconnue	142
2.3.2. L'appareil formel de l'énonciation	143
2.3.2.1. Linguistique de la langue ou linguistique du langage?	144
2.3.2.2. L'insu	144
2.3.2.3. La subjectivité	147
2.3.3. Le raisonnement en termes de fonctionnement	148
2.3.3.1. Principe	148
2.3.3.2. Le système des temps	150
2.3.3.2.1. L'opposition histoire / discours	150
2.3.3.2.2. La réversibilité d'être et avoir	151
2.3.3.3. Le système de la personne	153
2.3.3.3.1. La non-personne	153
2.3.3.3.2. La réversibilité du je / tu	154
<b>2.4. JAKOBSON</b>	156
<b>2.5. CHOMSKY, ou le modèle en creux</b>	157
2.5.1. Un théoricien de référence(s)	158
2.5.1.1. Une théorie des principes et des paramètres?	158
2.5.1.2. Un théoricien controversé	161
2.5.2. Un fonds de concepts	163
2.5.2.1. Surface et profondeur	163
2.5.2.2. Transformation et opération	164
2.5.2.3. Récursivité	165
<b>2.6. TESNIÈRE</b>	168
2.6.1. Des concepts utiles	169
2.6.2. Des proto-opérations?	170
<b>2.7. Bilan</b>	174
<b>3. APPROCHE SYNCHRONIQUE</b>	177
3.1. Comment exposer une théorie	177
3.1.1. Objet	177
3.1.2. L'interopérabilité des modèles théoriques?	177
3.1.3. La conservation de la structure	179
3.1.4. La grille de lecture	182
3.2. La théorie psychomécanique	182
3.2.1. Préliminaires	183
3.2.1.1. Un ou des guillaumismes?	183
3.2.1.2. État des lieux	183
3.2.1.3. Les difficultés	188
3.2.2. Le dispositif	190
3.2.2.1. La psychomécanique	193
3.2.2.1.1. Un système de systèmes	193

3.2.2.1.2. <i>Une linguistique de position</i> .....	196
3.2.2.2. <i>La psycho-sémiologie</i> .....	198
<b>3.2.3. Le(s) schème(s) opératif(s)</b> .....	199
3.2.3.1. <i>Diagramme vs schème vs figure</i> .....	199
3.2.3.2. <i>Modélisations du schème</i> .....	201
3.2.3.3. <i>Le schème d'intégrité</i> .....	201
3.2.3.4. <i>Le schème de la lexicogénèse</i> .....	204
3.2.3.5. <i>Le vecteur</i> .....	207
3.2.3.6. <i>Le tenseur binaire radical</i> .....	208
<b>3.2.4. De Gustave GUILLAUME à André JOLY</b> .....	212
3.2.4.1. <i>État des lieux</i> .....	213
3.2.4.2. <i>De la psychosystématique à la psychosystématique énonciative</i> .....	214
3.2.4.3. <i>Un tenseur binaire "sous une forme plus dépouillée"</i> .....	217
<b>3.2.5. Un parcours sémasiologique</b> .....	219
<b>3.2.6. Quelques questionnements</b> .....	222
3.2.6.1. <i>Le progrès humain reflété dans les langues?</i> .....	223
3.2.6.2. <i>Représentation binaire ou ternaire?</i> .....	225
3.2.6.3. <i>Matérialité du temps opératif?</i> .....	226
3.2.6.4. <i>Le mentalisme</i> .....	227
<b>3.3. La théorie des opérations énonciatives</b> .....	231
<b>3.3.1. État des lieux</b> .....	232
3.3.1.1. <i>CULIOLI par lui-même</i> .....	233
3.3.1.2. <i>CULIOLI dans BRONCKART 1977</i> .....	234
3.3.1.3. <i>CULIOLI par GUILLEMIN-FLESCHER 1981</i> .....	237
3.3.1.4. <i>CULIOLI dans BOUSCAREN &amp; CHUQUET 1987</i> .....	238
3.3.1.5. <i>CULIOLI par DANON-BOILEAU 1987</i> .....	238
3.3.1.6. <i>CULIOLI par FUCHS &amp; LE GOFFIC 1992</i> .....	239
3.3.1.7. <i>CULIOLI par GILBERT 1993</i> .....	239
3.3.1.8. <i>CULIOLI par LAPAIRE &amp; ROTGÉ 1993</i> .....	240
3.3.1.9. <i>CULIOLI par LIDDLE 1995</i> .....	240
3.3.1.10. <i>CULIOLI par GROUSSIÉ &amp; RIVIÈRE 1996</i> .....	241
3.3.1.11. <i>Essai de bilan</i> .....	242
<b>3.3.2. Le dispositif</b> .....	243
3.3.2.1. <i>De l'algorithme à la formalisation</i> .....	243
3.3.2.1.1. <i>La linguistique modulaire</i> .....	243
3.3.2.1.2. <i>Le programme de recherche</i> .....	245
3.3.2.2. <i>La théorie des observables</i> .....	247
3.3.2.2.1. <i>Les trois niveaux</i> .....	247
3.3.2.2.2. <i>Un système de représentations métalinguistiques</i> .....	251
3.3.2.2.3. <i>Les ordres de données</i> .....	253
3.3.2.3. <i>La théorie du repérage</i> .....	254
3.3.2.3.1. <i>L'analyse de la famille paraphrastique</i> .....	254
3.3.2.3.2. <i>L'opération de repérage</i> .....	256
3.3.2.3.3. <i>De la famille paraphrastique au domaine notionnel</i> .....	259
3.3.2.4. <i>La théorie du domaine notionnel</i> .....	261
<b>3.3.3. Pour un schème unique?</b> .....	265
3.3.3.1. <i>Du domaine à la bifurcation</i> .....	266
3.3.3.2. <i>De la bifurcation à la structure en came</i> .....	268
3.3.3.3. <i>Du domaine notionnel au repérage</i> .....	271
<b>3.3.4. L'évolution du modèle: quelques perspectives</b> .....	273

3.3.4.1. L'unification du modèle .....	273
3.3.4.2. La modélisation du lexique .....	275
3.3.4.2. Extensions des concepts .....	276
<b>3.3.5. Quelques questionnements</b> .....	277
3.3.5.1. Les limites du connaissable .....	278
3.3.5.2. L'hyper-syntaxe .....	279
3.3.5.3. La récupérabilité sémantique .....	281
3.3.5.4. L'homogénéité de la topologie au langage? .....	284
<b>3.4. La théorie métaopérationnelle</b> .....	289
<b>3.4.1. État des lieux</b> .....	289
<b>3.4.2. Le dispositif</b> .....	290
3.4.2.1. Les douze composantes du modèle métaopérationnel .....	290
3.4.2.2. Les trois domaines .....	292
3.4.2.3. Les fenêtres sur la langue .....	293
<b>3.4.3. Du linéaire au métaopérationnel</b> .....	295
<b>3.4.4. Phase 1 / phase 2</b> .....	301
3.4.4.1. Le vecteur .....	302
3.4.4.2. Thématique / rhématique par ROUX 1992 .....	303
3.4.4.3. Le principe de cyclicité .....	306
<b>3.4.5. Un parcours sémasiologique</b> .....	307
<b>3.4.6. Quelques questionnements</b> .....	309
3.4.6.1. Le statut de la phase 1 .....	309
3.4.6.2. L'opposition rhématique / thématique .....	310
3.4.6.3. Propriété de la langue ou propriété du langage? .....	313
3.4.6.4. Réflexivité de l'analyse? .....	314
<b>3.5. Eléments de synthèse: l'analyse de l'invariant</b> .....	317
<b>3.5.1. L'invariant ou les universaux?</b> .....	318
<b>3.5.2. Invariant lexical ou invariant grammatical?</b> .....	321
<b>3.5.3. Figures de l'invariant</b> .....	324
3.5.3.1. La valeur centrale .....	324
3.5.3.2. La valeur de base .....	325
<b>3.5.4. L'invariant, schème de variation?</b> .....	327
3.5.4.1. Analogie avec la physique .....	327
3.5.4.2. Un parcours de valeurs possibles .....	330

## tome II

<b>4. APPROCHE LEXICOLOGIQUE</b> .....	332
<b>4.1. Le travail des suffixes</b> .....	332
<b>4.1.1. La processivité des noms d'action</b> .....	334
4.1.1.1. La processivité selon ANSCOMBRE .....	334
4.1.1.2. Processivité et aspectualité .....	336
4.1.1.3. L'insu de la processivité .....	339
<b>4.1.2. Énonciation, nom processif</b> .....	341
4.1.2.1. Une définition problématique .....	341
4.1.2.2. Énonciation chez CULIOLI 1980 .....	343
4.1.2.3. Énonciation et traduction en anglais ( <i>utterance</i> et énonciation) .....	345
4.1.2.4. Processivité de "énonciation" .....	349

<b>4.1.3. Opération, nom processif</b> .....	355
<b>4.1.3.1. Significations des dérivés adjectivaux</b> .....	355
4.1.3.1.1. "opératoire" .....	356
4.1.3.1.2. "opérationnel" et "opératif" .....	358
4.1.3.1.3. "opératif" .....	359
<b>4.1.3.2. Exemples d'ambiguïté processive de "opération"</b> .....	360
<b>4.1.4. Autres termes en -ATION</b> .....	366
<b>4.1.5. Le travail de la valence</b> .....	368
<b>4.2. Conséquences pour le métadiscours</b> .....	374
<b>4.2.1. L'anaphore (<i>anaphora</i> / <i>anaphor</i>) chez MILNER 1982</b> .....	374
<b>4.2.2. Un temps de retard?</b> .....	378
<b>4.2.3. Le goût pour le processif: le fonctionnement</b> .....	380
<b>5. APPROCHE COMPARÉE</b> .....	383
<b>5.1. Le concept d'opérateur</b> .....	385
<b>5.1.1. Sens mathématique</b> .....	386
<b>5.1.2. <i>Operator</i> dans la grammaire anglaise</b> .....	387
<b>5.1.3. Opérateurs et marqueurs: de la distinction à l'équivalence</b> .....	389
5.1.3.1. La TOE: du marqueur à l'opérateur .....	390
5.1.3.2. Marqueur et opérateur chez LAPAIRE & ROTGÉ .....	393
<b>5.2. La trace, un concept problématique</b> .....	397
<b>5.2.1. Problématiques de la trace</b> .....	398
5.2.1.1. La segmentation du linéaire .....	399
5.2.1.1.1. La "taille" de la trace .....	400
5.2.1.1.2. La trace: matérialisme ou idéalisme? .....	401
5.2.1.2. Visibilité de la trace et du calcul .....	404
<b>5.2.2. La trace en grammaire générative</b> .....	407
<b>5.2.3. La "récupérabilité" de la trace en linguistique énonciative</b> .....	411
<b>5.2.4. TH- ou le retour de la motivation?</b> .....	419
5.2.4.1. TH- en micro-système .....	420
5.2.4.2. L'étymologie, légitimation de la segmentation opérative .....	423
5.2.4.3. La purification de la Lettre / le graphocentrisme .....	426
5.2.4.4. Le sinTHome? .....	429
<b>5.2.5. La trace au risque de la psychanalyse</b> .....	430
5.2.5.1. La linguistique énonciative, la grammaire générative et la psychanalyse .....	430
5.2.5.2. Le "travail mental" .....	432
5.2.5.3. Psychanalyse et procédures de validation .....	434
<b>5.2.6. La trace et la déconstruction du signe saussurien</b> .....	437
5.2.6.1. Un travail aux marges .....	438
5.2.6.2. Le renversement des hiérarchies saussuriennes .....	440
5.2.6.2.1. Signifiant / signifié .....	440
5.2.6.2.2. Langue / parole .....	441
5.2.6.2.3. Langue / langage .....	441
5.2.6.2.4. In absentia / in praesentia .....	442
5.2.6.2.5. Diachronie / synchronie .....	442
5.2.6.3. La trace comme changement de paradigme? .....	444
<b>5.2.7. Racines d'un paradigme indiciaire</b> .....	446
5.2.7.1. La trace chez Carlo GINZBURG .....	446
5.2.7.2. Modélisation mathématique de la trace et de l'opération .....	449

5.2.8. La trace, entre marqueur et opérateur .....	451
<b>5.3. L'omnimarquage ou la réanalyse du système linguistique</b> .....	453
5.3.1. L'exemple de la grammaire orale du français dans ADAMCZEWSKI 1973 .....	453
5.3.2. Le <i>Politically Correct</i> et la réanalyse du genre .....	456
5.3.3. Ø, support d'opération .....	466
<b>5.4. La quête d'une ontologie?</b> .....	472
5.4.1. La catégorisation ou la construction des catégories? .....	473
5.4.1.1. La crise des catégories .....	473
5.4.1.2. Le transcategoriel .....	476
5.4.2. Une ontologie cognitive? .....	478
5.4.3. Pour une ontologie "linguistique"? .....	482
5.4.3.1. Une origine lexicale des schèmes? .....	482
5.4.3.2. L'exemple de compact / discret / dense .....	484
5.4.4. Pour une ontologie philosophique? (de l'opération au jugement) .....	486
5.4.4.1. De l'opération au jugement: l'exemple de rupture /discordance ....	487
5.4.4.2. Pour une ontologie propriété / événement? .....	489
5.4.4.2.1. Quelques concepts de la détermination nominale .....	491
5.4.4.2.2. Quelques concepts de la détermination verbale .....	494
5.4.4.3. Jugement synthétique ou jugement analytique? .....	496
<b>CONCLUSION</b> .....	501
1. Rappel de la démarche suivie .....	501
2. Appendice épistémologique .....	503
2.1. Économie théorique .....	504
2.2. Les "hors-courants" .....	505
2.3. L'interprétation d'une théorie .....	508
2.4. L'adéquation explicative locale .....	510
2.4.1. L'impossible coextensivité à l'objet .....	510
2.4.2. Déformation et dérive métaphorique .....	512
3. L'énonciation et son double .....	513
3.1. La linguistique et la stylistique .....	514
3.2. Une linguistique de carabinier ? .....	515
3.3. Comparaison avec la critique littéraire .....	518
3.4. L'analyse linguistique et le commentaire .....	519
<b>ANNEXES</b> .....	522
<b>Annexe A: Tables des illustrations</b> .....	522
A1: Table des schémas .....	522
A2: Table des corrélations et des récapitulatifs .....	523
<b>Annexe B: Indexes</b> .....	524
B1: Index nominum .....	524
B2: Index rerum .....	528
<b>Annexe C: Table des matières analytique</b> .....	534
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	551
1. SUR LA PSYCHOMÉCANIQUE DU LANGAGE .....	551
1.1. BIBLIOGRAPHIE DE GUSTAVE GUILLAUME .....	551
1.2. BIBLIOGRAPHIE D'ANDRÉ JOLY .....	552
1.3. À PROPOS DE LA PSYCHOMÉCANIQUE .....	558
2. SUR LA THÉORIE DES OPÉRATIONS ÉNONCIATIVES .....	560

<u>2.1. BIBLIOGRAPHIE D'ANTOINE CULIOLI</u> .....	560
<u>2.2. À PROPOS DE LA THÉORIE DES OPÉRATIONS</u> <u>ÉNONCIATIVES:</u> .....	567
<b>3. SUR LA THÉORIE MÉTAOPÉRATIONNELLE</b> .....	569
<u>3.1. BIBLIOGRAPHIE d'Henri ADAMCZEWSKI</u> .....	569
<u>3.2. AUTOUR DU MODÈLE MÉTAOPÉRATIONNEL</u> .....	572
<b>4. RÉFÉRENCES D'ORDRE ÉPISTÉMOLOGIQUE, PHILOSOPHIQUE OU</b> <b>SCIENTIFIQUE</b> .....	572
<b>5. RÉFÉRENCES D'ORDRE LINGUISTIQUE</b> .....	574
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	581